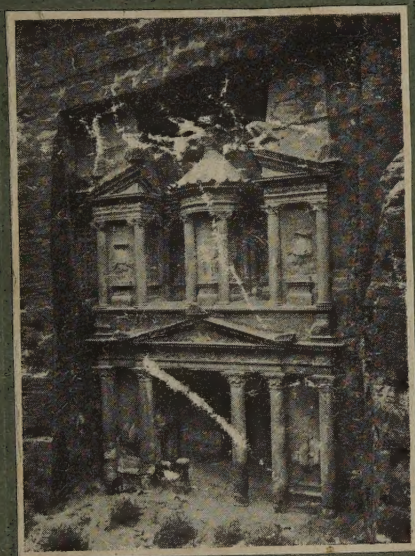


A. KAMMERER

# PÉTRA ET LA NABATÈNE

TEXTE



DS  
110.7  
K3

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB — PARIS, 1929















# PÉTRA ET LA NABATÈNE

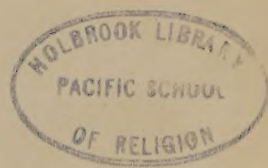
TEXTE















*Cliché Brunnow*

EL KHASZNÉ. — Le Trésor  
La plus belle façade monumentale de Pétra, dans le défilé du Sikh



A. KAMMERER

---

# PÉTRA ET LA NABATÈNE

---

L'ARABIE PÉTRÉE ET LES ARABES DU NORD

DANS LEURS RAPPORTS

AVEC LA SYRIE ET LA PALESTINE

JUSQU'A L'ISLAM

TEXTE

AVEC 7 PLANCHES, 4 CARTES ET 74 FIGURES

---

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB — PARIS, 1929





82446

DS  
110.7  
K3

g  
Hdy  
C

116775694-B

A MON AMI ET MON MAITRE

MONSIEUR RENÉ DUSSAUD

MEMBRE DE L'INSTITUT



## DU MÊME AUTEUR

**La Fonction publique en Allemagne**, Paris, Rousseau, 1898. Ouvrage couronné par la Faculté de Droit de Paris, *médaille d'or des thèses de doctorat*, 1899.

**A Chypre, l'île d'Aphrodite**, *mélanges d'histoire et de voyages*. Paris, Hachette, 1925. Ouvrage couronné par la société de géographie de Paris, *Prix Louise Bourbonnau*, 1926.

**Essai sur l'Histoire antique d'Abyssinie**, *Le royaume d'Aksum et ses voisins d'Arabie et de Méroé*, avec 45 pl. hors texte et 4 cartes. Paris, Geuthner, 1926. Ouvrage couronné par l'Institut de France. *Prix Saintour*, 1927.

## SOUS PRESSE

**La mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie depuis l'Antiquité**, *Essai d'Histoire et de Géographie historique*, 3 vol. ornés de 20 grandes cartes fac simile en couleur et de plus de 300 planches et cartes en phototypie et simili-gravure. Ouvrage édité sous le haut patronage de **S. M. le Roi Fouad I<sup>er</sup>**, par la société Royale de Géographie du Caire.

Tome I<sup>er</sup>. **Les Pays de la mer Erythrée jusqu'à la fin du moyen âge**, 4 pl. en couleur, 90 pl. en noir et 20 croquis dans le texte, formant 150 illustrations. Pour paraître au début de 1930.

Tome II. **Les Guerres du Poivre. Les Portugais dans la mer Rouge et en Abyssinie, 1490-1530**. Pour paraître à la fin de 1930.

## EN PRÉPARATION

Tome III. **L'Abyssinie et les pays de la mer Rouge du milieu du xvi<sup>e</sup> au début du xviii<sup>e</sup> siècle**.

## PRÉFACE

---

La magnificence de Baalbeck, le décor aérien de Palmyre, la résurrection de Byblos et de ses Adonies, la sainteté universelle de Jérusalem, l'enseignement de Qatna ou Doura-Europos, les édifices de Damas et d'Alep, rien en Orient ne frappe l'imagination du voyageur comme les ruines de Pétra dans leur étrange isolement. A les contempler, toutefois, on ne peut se départir d'une certaine inquiétude, car on est en présence d'une véritable énigme.

Comment ce repaire, caché dans le désert le plus aride et qu'on n'atteint qu'en suivant une étroite et sombre faille — le *Siq*, — a-t-il pu s'éveiller à l'art occidental le plus délicat, au point de nous conserver en fines sculptures, la réplique des fresques de Pompéi ?

En visitant Pétra, M. Kammerer s'est naturellement posé la question et, en cherchant à y répondre, il a été entraîné bien au-delà des limites du problème. Remontant du plein essor de la cité fameuse jusqu'à ses origines, il a entrepris une étude sur les Nabatéens, dont l'ampleur étonnera, en les instruisant, ceux qui ont oublié le rôle que ce peuple a joué comme caravanier, assurant d'abord la garde des routes auxquelles il confiait ses richesses, puis constituant un royaume qui a débordé en Transjordanie jusqu'à Bostra et Damas. Les relations étendues que les Nabatéens ont



ainsi nouées leur ont permis de s'initier aux arts étrangers.

Le titre de l'ouvrage, *Pétra et la Nabatène, l'Arabie Pétrée et les Arabes du Nord dans leurs rapports avec la Syrie et la Palestine avant l'Islam*, en définissant exactement le sujet, nous prévient que les Nabatéens ne sont pas le seul objet de cet exposé historique, archéologique et pittoresque. En fait, on nous soumet tout le dossier de la région occupée par les Nabatéens au nord de la mer Rouge.

Ainsi s'explique qu'il soit ici question de l'Exode, qu'on y parle de Moab et de la stèle de Méša, des tablettes d'El Amarna et des royaumes syriens. Mais l'auteur n'y jette qu'un coup d'œil et réserve ses développements pour les conflits entre Lagides et Séleucides à la faveur desquels s'insinuent les Nabatéens. Devenus puissance transjordanne, ceux-ci reprendront contre les Juifs la lutte que les Moabites menèrent jadis contre Israël.

Le récit de l'auteur ne s'arrête pas à la réduction du royaume nabatéen en province romaine d'Arabie. Un chapitre, véritable *excursus*, décrit même Pétra à l'époque des croisades.

L'organisation des Nabatéens, leur religion, dont on retrouve de si importants vestiges sur le sol, les inscriptions en cette calligraphie décorative d'où sortira l'écriture arabe, les monuments, sont l'objet des quatre derniers chapitres.

La cartographie ancienne et moderne a reçu tous les soins de l'auteur; la géographie historique est mise à contribution. Quant à l'illustration, elle est d'une richesse et d'une variété telles qu'elle constitue un album documentaire unique et des plus curieux. On y trouvera tous les monuments dont il est question dans le texte. Le désir d'instruire, qui a guidé l'auteur, s'est heureusement rencontré avec le libéralisme de l'éditeur pour combler le lecteur.

Dans l'exposé historique ou archéologique, comme dans la documentation graphique, M. Kammerer n'a oublié aucun monument ni aucun texte, aucun ouvrage ni aucune dissertation. Sa bibliographie est complète. Son livre résume, avec clarté et agrément pour le grand public, toute une bibliothèque et les recherches de plusieurs générations. Il sera utilement consulté par les orientalistes.

Ainsi, au cours d'un séjour de sept années en Egypte, le distingué diplomate aura promené sa curiosité érudite tout autour de la mer Rouge. D'abord en publiant un copieux ouvrage sur l'Abyssinie antique, puis en préparant une histoire des pays de la mer Rouge avec une riche documentation cartographique, enfin en publiant l'ouvrage pour lequel il a groupé tout ce qu'on sait actuellement sur la Nabatène, ses origines, son organisation politique et ses relations avec les pays voisins.

En le remerciant de ces utiles publications, appelées à rendre de grands services, il me permettra de rendre hommage à sa puissance de travail, comme à ses facultés d'assimilation.

René DUSSAUD.

---



## AVANT-PROPOS

---

Ce livre dont l'auteur n'est ni un orientaliste, ni un archéologue, n'est pas destiné aux spécialistes des sciences sémitiques. Composé comme il l'est, avec les matériaux qu'ils ont patiemment accumulés, un tel ouvrage a plutôt pour but de fournir aux savants adonnés à des études voisines, une idée d'ensemble du sujet. Il les mettra rapidement au fait tant de la bibliographie que des principaux problèmes soulevés à propos de l'Arabie Pétrée et des recherches sur les Nabatéens et leur cité-nécropole. Il s'adresse encore plus volontiers au public cultivé mais non voué à la recherche scientifique, qu'intéressent l'histoire et l'archéologie d'une région peu connue de l'Arabie septentrionale et de la Syrie méridionale, et il leur évitera des recherches prolongées, délicates et même ardues. La matière, traitée dans des livres spéciaux, peu accessibles par leur prix et leur rareté, écrits pour une bonne part en allemand ou en anglais, est éparpillée aussi dans des périodiques techniques peu usuels, plus difficiles encore à trouver et consulter.

C'est en 1924 que la fortune d'un beau voyage en Orient m'a conduit à Pétra, la Perle des Cités Mortes, le site mystérieux, tout de grès rose et mauve, où de somptueuses façades funéraires taillées à vif dans les falaises verticales d'un massif montagneux tourmenté, seuls restes d'un passé



oublié, témoignent encore du respect grandiose qu'eut de la mort un peuple disparu.

En recherchant dans les auteurs les informations détaillées dont j'étais avide sur cette civilisation évanouie, je constatai qu'elle n'a fait en aucune langue l'objet d'une étude d'ensemble. Sans doute, le sujet comporte une bibliographie imposante de peut-être quatre cents écrits divers ! Certains sont des récits de voyage, d'autres traitent de l'épigraphie ou de la numismatique, plusieurs visent l'architecture, l'histoire ou la religion, la plupart se limitent à l'une ou l'autre des régions qui furent nabatéennes.

Au cours du demi-siècle qui suivit la découverte et l'identification du site de Pétra par Burckhardt, en 1812, les voyageurs s'y succédèrent selon une cadence d'abord fort lente, ensuite accélérée, se bornant à nous donner leurs impressions et descriptions, sans étudier le côté historique du problème. L'œuvre scientifique n'a commencé qu'il y a une trentaine d'années. C'est seulement depuis 1895 que des missions de spécialistes ont exploré le terrain et proposé les rapprochements historiques et archéologiques de nature à nous éclairer sur le passé de l'Arabie Pétrée. Leurs recherches sur la Nabatène, loin d'être circonscrites à Pétra, s'étendirent vu l'unité du sujet, aux territoires avoisinants, vers la Damascène au nord et bien loin au sud vers le cœur du Hedjaz. Ils se mirent avec ardeur à déchiffrer les inscriptions nabatéennes rassemblées jusqu'en Italie, en Algérie ou en Egypte, et à classer les quelques monnaies des rois de Pétra.

De ces recherches scientifiques les initiateurs furent à l'origine presque tous des Français. Leur part est donc la plus considérable. Celle de la science allemande, quoique postérieure, est de tout premier ordre aussi. Les Anglais s'intéressèrent surtout à Pétra au point de vue voyage et description.

Ces recherches paraissent assez avancées aujourd'hui pour qu'une mise au point soit opportune. Ainsi j'ai été amené à présenter au public un ouvrage surtout historique, traitant l'ensemble du sujet, c'est-à-dire racontant l'histoire de la Nabaténe dans la mesure où elle est connue, en même temps que celle des pays voisins plus puissants et plus civilisés entre lesquels elle était pour ainsi dire englobée. Leur évolution ne pouvait pas ne pas peser d'un poids décisif sur l'Arabie Pétrée. J'ai essayé de condenser ici ce que nous savons de la vie intérieure, de la civilisation, de l'architecture et des monuments de ce pays. Le présent travail est donc une somme de nos connaissances et un témoignage rendu aux pionniers de ce terrain et aux épigraphistes. Des références abondantes en sont la preuve (1).

Pour répandre des connaissances sur un sujet malgré tout technique et pour en soulager l'aridité, le meilleur moyen est encore l'illustration. L'auteur a donc rassemblé sur l'Arabie Pétrée une documentation photographique abondante, en partie tirée de ses propres clichés, ainsi que des cartes et gravures déjà publiées, montrant l'idée qu'on se fit géographiquement et matériellement de ce pays. La libéralité exemplaire de l'éditeur, à laquelle j'ai grand plaisir à rendre hommage, a permis de ne rien omettre d'essentiel. Une centaine de vues font connaître sous ses aspects principaux la région de Pétra. De nombreuses illustrations sont consacrées aux autres régions du Hedjaz et du Hauran où s'étendit la domination nabatéenne.

Mon collègue et ami M. Hutin, le distingué géographe du Ministère des Affaires Etrangères, a bien voulu dessiner

(1) Mais, justifier par une référence chacun des mots de ce travail serait de l'érudition pure et l'eût rendu plus difficile à lire. Lorsqu'une date, une racine, une théorie paraîtra contestable, que le lecteur sache qu'en toute matière technique la responsabilité de l'affirmation revient aux autorités presque toujours considérables qui l'ont produite.



pour moi les deux cartes historiques de la Nabatène (n<sup>os</sup> 1 et 2) et les deux cartes de Pétra et de ses environs (n<sup>os</sup> 3 et 4), pour lesquelles je lui adresse de vifs remerciements. Je dois au savant M. René Dussaud, membre de l'Institut, une reconnaissance infinie pour tant de matériaux puisés dans ses nombreux écrits que je cite si souvent et dans nos affectueuses conversations, ainsi que pour sa trop bienveillante préface. Il a bien voulu m'autoriser à reproduire diverses illustrations de ses propres ouvrages et, en outre, lire et déchiffrer les monnaies faisant l'objet de l'annexe III. Les PP. Jaussen et Savignac, les savants explorateurs du Hedjaz, m'ont autorisé à faire profiter mes lecteurs des clichés les plus caractéristiques de leur splendide *Mission Archéologique en Arabie*. Je dois remercier aussi les éditeurs allemands des beaux ouvrages de Brunnöw et Domaszewski et de Wiegand, pour m'avoir autorisé à compléter ma documentation par celle de leurs propres publications si richement illustrées et si essentielles à mon sujet.

A. KAMMERER.

Décembre 1928.

---





## CHAPITRE PREMIER

### LES SOURCES DE L'HISTOIRE DE L'ARABIE PÉTRÉE ET DE LA NABATÈNE

§ 1. *Les auteurs anciens* : La Bible, Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon, Pline, Flavius Joseph. — § 2. *La découverte de Pétra par Burckhardt* : Voyage de Burckhardt en 1812, son croquis de Pétra. — § 3. *Les voyageurs et les archéologues* : I. PÉTRA : Irby et Mangles, C<sup>te</sup> Léon de Laborde, de Bertou, duc de Luynes, les PP. Vincent, Germer-Durand, Lagrange, Jaussen et Savignac. Brünnow et Domaszewski, Dalmann, Alois Musil ; II. LE HEDJAZ : Doughty, Huber, Euting, Jaussen et Savignac ; III. LE PAYS DE MADIÂN : Rüppel, Burton, Barthoux, A. Musil ; IV. LE SAFA : Dussaud et Macler. — § 4. *Les épigraphistes et les numismates* : I. LES ÉPIGRAPHISTES : M<sup>is</sup> de Vogüé, Waddington, Noeldeke, Euting, Clermont-Ganneau, Enno Littmann, Dussaud, Jaussen et Savignac ; II. LES NUMISMATES : Duc de Luynes, C<sup>te</sup> de Sauley, M<sup>is</sup> de Vogüé, Babelon, Dussaud.

Principales abréviations bibliographiques.

#### § 1. — *Les auteurs anciens.*

Pendant des siècles, l'Arabie Pétrée avec la Nabatène, sa partie principale, n'a attiré d'aucune manière l'attention des historiens. La raison en est surtout que les livres anciens, à commencer par la Bible et y compris ceux des Grecs et des Latins, ne nous fournissent sur elle que des renseignements courts et de faible portée. De cette histoire, ils n'ont raconté avec quelque détail que deux ou trois épisodes liés à celle des Juifs ou des Romains.

Faire le tour de ces informations, réduites à quelques citations fort brèves, n'est que trop facile.

La Bible ne connaît Pétra que sous le nom de Sela, le Rocher, dont Pétra est la traduction grecque ; encore cette assimilation a-t-elle été contestée.

Le Père de l'Histoire, Hérodote, se borne à quelques phrases sur les Arabes habitant le pays des Nabatéens et à la mention de leur Dieu Orotal (1).

Il faut ensuite attendre plusieurs siècles avant de relever chez les auteurs des clartés nouvelles. Au milieu du <sup>II</sup>e siècle avant J.-C., les livres des Macchabées citent sommairement les Nabatéens et Pétra. Diodore de Sicile, le premier, écrivant peu d'années avant l'ère chrétienne (2), nous montre les Nabatéens formant un corps de nation. Il y joint quelques indications topographiques dont l'exactitude est plus facilement appréciée aujourd'hui que le site de Pétra a été retrouvé. Il place au milieu de cette capitale, un « rocher extrêmement fort auquel on montait par un seul sentier, si étroit et si difficile, qu'il ne pouvait être franchi que par des hommes peu nombreux et ne portant aucun fardeau ». Il ajoute, pour qu'aucun doute ne soit possible, que dans ce même pays se trouvait un lac long de 500 stades (90 kil.) et large de 60 (11 kil.), qui produisait une immense quantité de bitume. C'est la caractéristique traditionnelle quoique inexacte de la mer Morte, appelée par les anciens lac Asphaltite (3).

Strabon, sensiblement contemporain de Diodore, mais écrivant quelques années après lui, c'est-à-dire dans les toutes premières années de notre ère, utilisant d'ailleurs les mêmes sources que Diodore, et aussi les informations rapportées d'un long séjour à Pétra par son ami Artémidore, nous a laissé sur les mœurs des Nabatéens, trois ou quatre pages pleines d'inexactitudes (4). Il donne une description sommaire de la localité

(1) Hérodote, III, VIII, traduction Buchon, dans le *Panthéon Littéraire*, Paris, 1842, p. 26.

(2) Diodore de Sicile, *Bibl. Hist.*, édit. Dindorf, Leipzig, 1828-32. Trad. fr. Hoefer, 4 vol., Paris, 1851; II, chap. IV, § 21 ss. : voir aussi III, 42, 43, 48 et XIX, 94 et 95.

(3) Plus loin, ch. III, § 1, III.

(4) Strabon, *Geographica*, édit. Müller et Dübner, Paris, 1855; édit. Müller dans la coll. Didot, 1858, grec, latin et cartes. La seule traduction française est celle de Laporte du Theil et Corag, avec la collaboration de Letronne, Paris, Imp. Nat., 5 vol., 1805-1819. Strabon vivait de 60 av. J.-C. à 20 ap. J.-C. On trouvera plus loin, ch. XVIII, § 1, I, sa description des mœurs des Nabatéens.



de Pétra et des indications sur sa situation par rapport aux pays désertiques dont elle est le centre.

« Pétra est située en terrain plat et uni ; elle est entourée d'une barrière de rochers escarpés et coupés à pic du côté extérieur, tandis qu'à l'intérieur des sources abondantes servent aux irrigations et à l'arrosage des jardins. Au delà de ce cirque fermé, la région est désertique, surtout du côté de la Judée ; de là au plus court, il faut trois à quatre jours pour atteindre Jéricho, cinq jours pour Phœnicon (1). »

Strabon, parlant de l'extrémité septentrionale de la mer Rouge, y place une certaine « île des Phoques », regardant « Pétra d'Arabie et la Palestine (2) ». Il ajoute que les côtes du golfe Elanitique sont bordées de localités assurant la protection de ces pays et habitées par les Arabes Nabatéens, dont les territoires s'étendent assez loin à l'intérieur.

Pline, compilateur infatigable mais peu sûr, écrivant vers l'an 60 de notre ère, a laissé plusieurs pages de description géographique sur la péninsule arabique entière, sur l'Arabie Pétrée et sur la Palestine. Il est bref en ce qui concerne la Nabatène, disant seulement que « les Nabatéens ont une ville dont le nom est Pétra, placée dans une vallée d'un peu moins de 2.000 pas de large, environnée de montagnes inaccessibles traversées par une rivière (3) ».

L'historien national des Juifs, Flavius Joseph (4), nous a, le

(1) Phœnicon veut dire la Palmeraie. Celle qui correspond le mieux aux indications de Strabon est Nakl, à mi-chemin entre Akaba et Suez, au nord de la presqu'île du Sinaï. On peut aussi penser à Tor du Sinaï, longtemps connu sous le nom de Phœnicon.

(2) Strabon, *loc. cit.*, lib. XVI, chap. iv, § 18. Cela peut être l'île de Graye, Djéziret Firaoun, au fond du golfe d'Akaba, plus loin, ch. xvii, § 2.

(3) C'est la plus ancienne indication sur le Sikh ; voir plus loin, à l'annexe IV, les descriptions détaillées du cirque de Pétra.

(4) Flavius Joseph, de race juive, mourut après l'an 100 après J.-Ch. Il écrivit quatre ouvrages dont le plus considérable : *Antiquités Judaïques* (cité sous la forme *Ant.*) n'est, pour la première moitié, qu'un abrégé de la Bible. La fin, au contraire, est une histoire complète, la seule que nous possédions, de la dynastie Hasmonéenne et de celle d'Hérode le Grand (le 3<sup>e</sup> livre des Macchabées, apocryphe, n'en donne qu'une partie). La *Guerre Judaïque* (citée sous la forme traditionnelle *Bell. Jud.*) est l'histoire de la formidable insurrection juive de 66 à 70 après J.-C., et de ses causes. Elle est complétée par une *Autobiographie* de Joseph

premier, livré des lambeaux de l'histoire nabatéenne, spécialement pour la période de l'histoire juive allant de l'intervention de Pompée en Syrie (65 av. J.-C.) à la destruction de Jérusalem (70 ap. J.-C.). C'est à lui que nous sommes réduits à recourir pour tout ce qui touche ce siècle et demi couvrant la période d'apogée de la puissance (et si l'on veut, de la civilisation) nabatéenne. On verra combien ces maigres citations, qu'on ne peut que très exceptionnellement contrôler par d'autres auteurs, laissent encore de lacunes à combler par des moyens de fortune ou par l'appel à des disciplines autres que l'histoire.

Les successeurs de Strabon et de Joseph prononcent rarement le nom de la Nabatène, et jamais d'une manière utile. L'annexion elle-même de ce pays, en 106, par les Romains, n'est aucunement expliquée par les annalistes. Bien que prouvée jusqu'à l'évidence, elle n'est attestée que par une monnaie commémorative et par des inscriptions peu explicites signées de hauts fonctionnaires provinciaux romains. Le déclin de ce pays au Bas-Empire et sa faible importance au siècle de Mahomet, expliquent que les Arabes s'en soient encore moins préoccupés, à tel point qu'ils en ignorèrent jusqu'au nom. C'est sans la moindre notion du passé de ces lieux qu'ils créèrent à Pétra, sous un autre vocable, la place

et par un ouvrage de polémique *Contre Appion*, où son auteur défend les Juifs, objets d'attaques passionnées dans le monde romain. La langue originale de Joseph est l'araméen, mais il apprit sur le tard le grec et traduisit dans cette langue ses ouvrages. La seule traduction française comprenant quelques notes critiques est celle publiée sous la direction de Th. Reinach à partir de 1900 (Paris, Leroux), ouvrage malheureusement inachevé (il n'a paru que les tomes I, III, V, et le premier fasc. du t. VII). C'est à cette traduction que nous renvoyons presque toujours quand il s'agit d'un texte paru. La meilleure trad. critique pour les parties non encore traduites par Th. Reinach est celle de Niese, Berlin, 1887, en allemand. On se servait jusqu'alors de la traduction française d'Arnauld d'Andilly (1667-69), d'un grand charme janséniste, mais manquant de précision, réimprimée par Buchon (*Panthéon littéraire*), Paris, 1836.

Joseph prit part aux guerres des Romains contre les Juifs comme partisan des Romains. Quoique âpre à toujours défendre ses compatriotes, ceux-ci le considérèrent comme un renégat. Il fut certainement dépourvu de caractère.

Si nous nous étendons sur la personnalité de cet auteur, c'est en raison de l'importance exceptionnelle de son témoignage pour l'histoire de la Nabatène.



forte d'El Aswit. Cette profonde ignorance fut partagée par les chevaliers des Croisades, lorsque, presque sur l'emplacement d'El Aswit, ils édifièrent la forteresse franque du Val Moyse, El Waira. Cela explique que les historiens des Croisades, jusques et y compris Michaux, n'aient pas tenté de rattacher le Val Moyse à son histoire.

## § 2. — *La découverte de Pétra par Burckhardt.*

Ainsi, jusqu'au second tiers du xix<sup>e</sup> siècle, personne n'avait songé à coordonner ces maigres éléments d'information. On savait, il est vrai, qu'autrefois avait existé une ville qui eut son heure d'importance, même de célébrité, nommée Pétra, vaguement citée dans l'histoire ancienne et habitée par des tribus probablement de souche arabe, en hostilités constantes avec les Juifs. Son nom figurait dans les listes onomastiques du Bas-Empire. Elle avait même eu des évêques. Mais le site en était inconnu et personne ne le rechercha.

C'est un véritable hasard qui, en 1812, mena en Arabie Pétrée le voyageur suisse J.-L. Burckhardt, se rendant de Syrie en Égypte sous l'habit musulman et le nom de Cheikh Ibrahim, pour le compte de la Société Royale de Géographie de Londres (pl. 1). Il s'était préparé par une longue patience à toutes les pratiques du sectateur de Mahomet et, converti à l'Islam à Alep, il se disposait à visiter la Mecque, ce qu'il ne réussit à faire qu'en 1816. Il devait mourir l'année suivante au Caire, où l'on peut encore visiter son tombeau élevé selon les usages islamiques (1).

Un autre grand voyageur, Seetzen, quelques mois avant Burckhardt, venant de Jérusalem, s'était sans le savoir appro-

(1) La pl. 1 est la reproduction d'un portrait de Burckhardt dessiné au Caire peu avant sa mort, par H. Salt, consul d'Angleterre en Egypte et lui-même grand voyageur (il a laissé un livre remarquable de son exploration de l'Abysinie au début du xix<sup>e</sup> siècle : *A voyage to Abyssinia, 1809-1810*, Londres, 1814).

ché de Pétra, mais n'avait pas dépassé les bords méridionaux de la mer Morte.

Les Chrétiens ne pouvaient alors sans une rare audace songer à pénétrer dans le Chara, le massif montagneux de Pétra réputé pour receler, sur le Djebel Haroun ou Mont-Hor, dominant la ville morte, le tombeau sacré d'Aaron, frère de Moïse. C'est cependant ce que fit Burckhardt, malgré l'hostilité et la méfiance des Bédouins toujours en guerre de tribu à tribu. Il était loin, en pénétrant dans le défilé sauvage du Sikh, de se douter du spectacle grandiose qui l'attendait et de la découverte sensationnelle qu'il allait faire d'un site historique de premier intérêt. Sa vie était constamment en danger. Les nomades lui servant de guides le suspectaient toujours dans une certaine mesure d'être un infidèle. Il ne pouvait rien copier, ni mesurer, il ne pouvait même témoigner aucune curiosité sans risque de mort. Leur idée, absolument générale, était — et est encore — que les monuments, ces « maisons » des incroyants, sont remplies de trésors.

Rien n'est plus suggestif que le récit qu'il donne dans son beau livre, de sa visite, des mœurs élémentaires des natifs, et de sa surprise (1) :

(1) J.-L. Burckhardt, *Travels in Syria and the Holy Land*, 2 vol. Londres, 1822, spécialement I, p. 341-456. C'est Burckhardt qui a fait connaître la dépression du Wadi Arabat ignorée jusque-là, mais il ne reconnut pas que la mer Morte est au-dessous du niveau de la mer, pas plus que Léon de Laborde en 1828. Les savants admirent alors que l'Arabat était l'ancien cours du Jourdain vers le golfe d'Akaba. Letronne, le premier, en 1836, a contesté cette théorie. En 1837, Roore, Beck et Schubert établirent que la mer Morte est fort au-dessous de la Méditerranée. De Bertou fit le premier, en 1838, une exploration du W. Arabat (C<sup>te</sup> J. de Bertou, *Itinéraire de la mer Morte à Akaba par les Wadis El Ghor et Arabah et el Akabah, et retour à Hébron par Pétra*, dans le *Bull. Soc. Géogr. Paris*, 1839, p. 274-331. Il fixa cette dénivellation à 419 m., alors qu'elle est en réalité de 392 m. Le même de Bertou montra qu'à mi-chemin entre la mer Morte et le golfe d'Akaba existe un double versant, c'est-à-dire une ligne de partage des eaux, à 160 m. au-dessus du niveau de la mer (cf. de Luynes, *Voyage d'exploration à la mer Morte, Pétra et sur les rives du Jourdain*, publ. sous la direct. du C<sup>te</sup> de Vogüé, Paris, sans date (vers 1875), 2 vol. et un atlas, III, *Géologie*, par G. Lartet, p. 249 ss.).

L'ouvrage cité de Burckhardt contient une carte, déjà relativement exacte, de la Syrie méridionale (cf. pl. 2). Burckhardt a fait ensuite un grand voyage en Arabie et a réussi à visiter les deux villes saintes musulmanes. (Cf. : *Voyage*



« Je regrette, dit-il, de ne pouvoir donner un rapport complet des antiquités du Sikh. Mais je connaissais bien le caractère des populations qui m'entouraient. J'étais sans protection au milieu du désert où aucun voyageur n'avait encore passé et un examen attentif de ces « ouvrages des infidèles », comme on les appelle, aurait excité la suspicion que j'étais un magicien, un chercheur de trésors. J'aurais au moins été détenu et empêché de continuer mon voyage en Égypte ; selon toute probabilité, j'aurais été dépouillé de mon peu d'argent et, chose de plus haute valeur encore, de mon journal de route. Des voyageurs de l'avenir pourront visiter la place sous la protection d'une force armée. Les habitants s'habitueront aux enquêtes des étrangers et alors les antiquités du Wadi Moussa seront reconnues comme dignes de figurer parmi les plus curieux restes de l'art antique. » Ayant voulu tout de même inspecter un peu ces innombrables tombeaux d'un art inconnu, son guide, un Lyathène d'Eldji (1), lui dit aussitôt : « Je crois maintenant que tu es un infidèle qui as quelque chose à faire parmi les ruines de la cité de tes ancêtres, mais sache que nous ne souffrirons pas que tu prennes un para de tous les trésors cachés ici, car ils sont dans notre territoire et nous appartiennent. » Burekhardt le rassura comme il put : « Je ne pensai pas prudent cependant de l'irriter. Il est malheureux pour les étrangers que l'idée des trésors cachés soit si enracinée dans l'esprit des Arabes et Turcs, car ils ne se contentent pas de surveiller les pas des étrangers, mais ils croient qu'il suffit à un vrai magicien d'avoir vu et observé les lieux où sont les trésors, de quoi il est supposé être averti par les vieux livres des infidèles qui y ont vécu, pour être capable plus tard, à son aise, de commander au gardien du trésor de mettre devant lui le tout. Cela ne me servait à rien de leur dire de me suivre et

*en Arabie*, traduit par T. Eyriès, 3 vol., 1835). Il nous a parfaitement renseignés sur les mœurs des Arabes, sur la Mecque et Médine, sur le pèlerinage, sur les Wahabites, sur les anciennes idoles de la Kaaba, etc.

(1) Eldji est un gros village à 5 kil. de Pétra, à l'entrée du Sikh, doté d'une bonne source et produisant des fruits et des légumes. Sur Eldji, voir plus loin, ch. III, § 4.

de voir si je cherchais de l'argent. Leur réponse était : « Naturellement tu n'oserais rien faire devant nous, mais nous savons que, si tu es habile dans l'art de la magie, tu ordonneras à l'argent de te suivre à travers les airs en quelque lieu que tu te trouves. »

C'est un prodige que Burckhardt ait tout de même rapporté quelques médiocres croquis faits presque de mémoire (1) et pu copier quelques inscriptions nabatéennes au Sinaï. Pour les mêmes raisons, allant, sous prétexte de sacrifier un mouton, au tombeau d'Aaron sur le Mont-Hor, il ne put visiter ce médiocre sanctuaire ni même s'en approcher autrement qu'à distance respectueuse.

Les idées des indigènes ont certainement un peu changé depuis ces 115 ans, mais ils continuent à croire aux trésors.

Burckhardt a le premier signalé que ce site pouvait bien être celui de l'antique Pétra nommée à plusieurs reprises dans le livre des Macchabées et dans les récits de l'historien juif Flavius Joseph.

### § 3. — *Les voyageurs et les archéologues.*

I. *Pétra*. — La relation de Burckhardt, parue peu d'années après sa mort avec quelques dessins sommaires, est des plus attachantes et suscita une vive curiosité. Il eut rapidement des imitateurs. Les premiers furent Irby et Mangles, deux officiers de marine anglais venus en 1818 (2), suivis en 1828 par les Français L. de Laborde et Linant. Nous devons au premier un ouvrage luxueusement édité sur l'Arabie Pétrée. On y trouve des gravures fort exactes des plus beaux monuments de Pétra

(1) La pl. 3, n° 1 reproduit le croquis bien élémentaire de Burckhardt. C'est le plus ancien plan de Pétra.

(2) Ch. L. Irby et J. Mangles ont laissé un intéressant ouvrage : *Travels in Egypt and Nubia Syria and the Holy Land during the years 1817-1818*, Londres, 1823; édition populaire nouvelle par Murray, Londres, 1868. Ils ont décrit Pétra, où ils ont les premiers signalé, sans pouvoir en trouver le chemin, le grand tombeau dit le Deir, qu'on voit de certaines éminences (plus loin, ch. xxi, et pl. 33 et 34).

et un plan déjà assez correct du site lui-même (pl. 3, n° 2) (1). Une trentaine de visiteurs ont été à la ville morte jusqu'en 1850 et cette catégorie a beaucoup augmenté depuis ; il y eut surtout de nombreux globe-trotters anglais ; néanmoins plusieurs Français de qualité y vinrent aussi, tels J. de Bertou en 1838 (2), Alf. Arago en 1840, et le duc de Luynes en 1864. Ce dernier a laissé un ouvrage magistral sur cette région (3). Citons aussi une caravane de peintres, parmi lesquels Gérôme, Bonnat, Lenoir (4), et Goupil, en 1868.

Parmi les Anglais venus à Pétra, rappelons les noms de l'assyriologue Layard (en 1840), du V<sup>te</sup> Castlereagh (en 1842), puis de Ross, Frazer, lord Hamilton, Palmer, Maughan. Dans cette période, le seul voyageur allemand d'un nom connu fut le comte de Pourtalès, venu en 1844.

De tous ces visiteurs, l'unique qui ait droit au titre d'archéologue est le duc de Luynes. Les autres se sont bornés à des récits de voyage préparant les voies à des travaux plus utiles. Ce n'est qu'à partir de 1896 que, brusquement, le site attira des savants, des orientalistes, au premier rang desquels il faut placer les Dominicains de l'École Biblique de Jérusalem, principalement les RR. PP. Vincent, Germer-Durand, Lagrange, Jaussen et Savignac. Leurs remarquables écrits sur Pétra, publiés surtout dans la *Revue Biblique*, ont fait faire aux

(1) C<sup>te</sup> Léon de Laborde et Linant, *Voyage de l'Arabie Pétrée*, publié par L. de Laborde, avec de superbes planches, grand format, Paris, 1830. Voir à la pl. 21, n° 1, le portrait de ce dernier voyageur.

Notre pl. 3, n° 2, reproduit le plan de Pétra qui, comparé à des plans modernes, fait déjà bonne figure. On trouvera aux pl. 3, 21, 29, 31, 34, 53 et 56, des reproductions des principales lithographies de l'édition anglaise de cet ouvrage : *Journey through Arabia Petraea, to Mount Sinai and the excavated city of Petra*, by Léon de Laborde, Londres, 1836. Cet auteur s'était préoccupé aussi du problème des anciennes routes caravanières à travers le désert du Sinaï, comme le prouve la pl. 4, faite d'après la carte de la région qu'il a fait figurer dans son ouvrage.

(2) *Itinéraire de la Mer Morte*, déjà cité. La plupart des voyageurs ont gravé leur nom dans le Khasné. Domaszewski en a fait un relevé curieux, qu'on trouvera dans son ouvrage, cité plus loin, BD, I, pp. 192 et suiv.

(3) Duc de Luynes, *loc. cit.*

(4) Lenoir a laissé un récit : *Le Fayoum, le Sinaï et Pétra, expédition dans la moyenne Égypte et l'Arabie Pétrée*, sous la direction de J.-L. Gérôme, Paris, 1872.



études nabatéennes des progrès décisifs. Leurs découvertes et leurs travaux ont été utilisés au jour le jour, avec une perspicacité extraordinaire, par un de nos plus grands orientalistes, le regretté Clermont-Ganneau, dont les pénétrantes hypothèses ont été souvent confirmées par des découvertes archéologiques subséquentes (1).

La science allemande, tard venue dans ce domaine, y a apporté la contribution de premier ordre de MM. Brünnow et Domaszewski. Ils publièrent, après leurs voyages d'étude de 1896 et 1897 à Pétra, au Moab et au Hauran, avec la collaboration d'Euting, un splendide ouvrage en trois volumes, exposé d'une enquête archéologique complète et systématique sur l'Arabie Pétrée tout entière. Ce livre a pour titre *Die Provincia Arabia*. Illustré à profusion de croquis et de photographies, il reproduit en détail, avec toute la minutie et l'exactitude germaniques, les moindres monuments de la ville et de la région entière. C'est un travail magistral et qui n'a, du point de vue descriptif, rien laissé dans l'ombre (2). Un autre Allemand, Dalmann, a, dans ses ouvrages de 1908 et 1912 (3), ajouté des considérations intéressantes nouvelles (quoique souvent discutables) à ces études. Il est d'ailleurs mû principalement par des préoccupations d'ordre religieux concernant les sites où se passent les événements de la Bible.

Ajoutons que toute la région comprenant le Moab, l'Idumée et l'Arabie Pétrée jusque fort avant dans les déserts syro-mésopotamiens et le Nedj, a été parcourue dans tous les sens, de

(1) Clermont-Ganneau a alimenté à lui seul une sorte de périodique dont huit volumes ont paru de 1888 à 1924 (le dernier après sa mort), appelé le *Recueil d'Archéologie orientale*, que nous citerons fréquemment sous la forme *RAO*. Il a aussi laissé trois volumes d'*Études d'Archéologie orientale*. Son œuvre est répartie dans de nombreux périodiques spéciaux. On la trouvera commentée et classée de la manière la plus complète dans l'article nécrologique consacré par R. Dussaud à cet illustre orientaliste : *Les travaux et les découvertes archéologiques de Charles Clermont-Ganneau*, dans la revue *Syria*, 1923, p. 140 à 173.

(2) Paru à Strasbourg : 1<sup>er</sup> vol., 1904, 2<sup>e</sup> vol. 1905, 3<sup>e</sup> vol., 1909 (cité sous la forme *BD*).

(3) Dalmann, *Petra und seine Felsheiligtümer*, Leipzig, 1908 ; et *Neue Petra-Forschungen*, Leipzig, 1912.

1896 à 1911, par le savant tchèque Aloïs Musil, ce qui nous a valu de beaux livres pleins de photographies et de croquis documentaires, en un style un peu lyrique (1).

Pendant la guerre mondiale, Pétra a reçu une dernière visite allemande, celle des savants Th. Wiegand, Bachmann et Wultzinger, chargés par les Turcs d'une mission dite de *Protection des Monuments*. Ils séjournèrent au Wadi Moussa la dernière quinzaine de décembre 1916. L'avance des forces anglaises en Transjordanie les obligea à se replier précipitamment le 2 janvier 1917. Leur mission a produit un rapport documenté sur Pétra. Pour la première fois, c'est l'architecture civile qui a bénéficié de leur enquête et non les monuments funéraires (2).

Malgré tous ces travaux, aucune fouille n'a encore été pratiquée à Pétra, où les décombres de l'ancienne ville, postérieurs d'ailleurs à la période indigène nabatéenne et de basse époque, sont pour ainsi dire inviolés au point de vue archéologique (3).

(1) Aloïs Musil a publié à Vienne : *Arabia Petræa*, I, *Moab* (1907), II, *Edom* (en 2 vol. 1<sup>re</sup> partie, 1907, 2<sup>e</sup> partie, 1908); III, *Ethnologischer Reisebericht* (1908).

Pétra est étudiée à la 2<sup>e</sup> partie du vol. II, p. 41-150, fig. 5-121.

En outre, Musil a publié une bonne carte, la meilleure jusqu'à lui, de l'Arabie Pétrée, 1907.

L'*American Geographical Society* de New-York a annoncé à partir de 1926, du même auteur, une série : *Oriental Studies and Explorations*, dont le premier volume : *The Northern Hegáz* a paru fin 1926; et le second, sous presse, est consacré à l'Arabia Deserta. C'est ce premier volume qui nous intéresse plus particulièrement, mais le présent ouvrage était lui-même sous presse quand nous en avons eu connaissance et nous n'avons pu, pour cette raison, l'utiliser comme il mérite de l'être.

(2) Dans la coll. publ. par Th. Wiegand : *Wissenschaftliche Veröffentlichungen des Deutsch-Türk. Denkmalschutz-Kommandos*, fasc. 3 : *Petra*, de W. Bachmann, avec la collaboration de K. Wultzinger, Berlin et Leipzig (W. de Gruyter), 1921 (cité sous le nom de Wiegand).

(3) On trouvera toute la bibliographie de Pétra jusqu'à 1904, soit 247 numéros, dans l'ouvrage capital de Brünnow et Domaszewski, I, p. 480 à 510. Les vol. II et III contiennent des suppléments bibliographiques jusqu'à 1908.

Dans l'ordre descriptif, nous recommandons la lecture de l'attachant article du C<sup>te</sup> de Kergorlay : *Pétra*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1907, et, du même auteur : *Siles délaissés d'Orient (du Sinaï à Jérusalem)*. Hachette, 1911, avec quelques illustrations.

Le voyageur à Pétra utilisera avec fruit l'agréable petit livre du P. Barnabé Meistermann, *Guide du Nil au Jourdain, par le Sinaï et Pétra*. Paris, 1909, ouvrage

II. *Le Hedjaz*. — Depuis qu'Arnaud et Fulgence Fresnel, en 1845, et Halévy, en 1874 (1) avaient publié les premières inscriptions dites himyarites, on sentait que le centre de l'Arabie livrerait ses secrets concernant la parenté des races sémitiques du nord et du sud. Les parties méridionales de l'Arabie Pétrée-Nabatène, c'est-à-dire le Hedjaz, ont été visitées d'abord de 1875 à 1877 par le Révérend Doughty (2), le premier à relever des inscriptions nabatéennes à El Heger et à Teima.

Le strasbourgeois Ch. Huber, sur ses traces, de 1880 à 1882 (3), sut, au cours d'un second voyage, où l'accompagna Euting (1883-1884), retrouver et rapporter la fameuse stèle de Teima, signalée par Doughty, portant une inscription araméo-

toutefois trop peu critique pour la partie historique, surtout dans ses rapports avec la Bible. La collection anglaise des Merveilles : *Wonders of the Past*, a consacré, vers 1922, à Pétra une monographie, avec des photographies de toute beauté. Il s'en faut malheureusement que l'article accompagnant ces superbes illustrations soit à la même hauteur. Dans l'ordre descriptif, citons encore par leurs illustrations des ouvrages tout récents : Rev. Forder, *Petra, Peraea and Phœnicia*, 1923, dont le texte n'a que peu de valeur ; Mrs Erskine, *The vanished cities of Arabia*, 1923, par trop superficiel ; et enfin le très bel ouvrage de Sir Alf. Kennedy, *Petra, its history and monuments*, Londres, 1925, avec une documentation photographique de premier ordre et un essai de classification rationnelle des monuments,

Sauf les travaux de l'École Biblique, de Clermont-Ganneau et de Brünnow et Domaszewski, aucun de ces derniers ouvrages n'a donné sa valeur vraie au problème historique de la Nabatène. Tous se sont attachés à la description des monuments et quelquefois à relever de courtes citations de classiques. Ils n'ont guère cherché à relier cette histoire à celle des pays voisins. Les ouvrages descriptifs bien illustrés sont plus flatteurs à l'œil du lecteur, mais font moins avancer la science, dont la reconnaissance doit aller aux épigraphistes d'abord.

Nous nous permettons de joindre au présent essai historique, en annexe, pour le compléter par des impressions personnelles, le récit de notre propre visite à Pétra en 1924.

(1) Cf. J. Halévy, *Les anciennes populations de l'Arabie, extension de certaines colonies sabéennes vers le nord (1870-77)* ; et *Mélanges d'épigraphie et d'archéologie sémitiques*, Paris, 1874.

(2) Doughty, *Travels in N. Western Arabia*, 1884 ; et *Travels in Arabia Deserta*, 1875-77, 2 vol., Cambridge, 1888, nouvelle édition, Londres, 1921. Ce grand voyageur est mort en 1926.

(3) Ch. Huber, *Voyage dans l'Arabie Centrale*, dans *Bull. Soc. Géogr. de Paris*, 1884 ; *Inscr. recueillies dans l'Arabie centrale de 1880 à 1882*, dans *Bull. Soc. Géogr. de Paris*, 1884, n° 85 ; et *Journal d'un voyage en Arabie, 1883-84*, Paris, 1891 (après sa mort).



phénicienne de première importance. Il a laissé des relations de ses voyages, faits dans des conditions si dangereuses qu'il périt assassiné en 1884.

L'exploration de la Nabatène méridionale n'était malheureusement pas achevée. Vingt ans se passèrent avant que la région fit l'objet d'une nouvelle expédition. Telle est l'œuvre considérable qu'accomplirent à loisir et d'une manière scientifique digne des plus grands éloges, deux savants Dominicains déjà cités, les RR. PP. Jaussen (1) et Savignac (2). Leur œuvre capitale : *Mission archéologique en Arabie*, est le prix de trois campagnes au Hedjaz effectuées en 1907, 1909 et 1910 (3). Ils ont, en trois forts volumes, publié tous les monuments d'El Heger et d'El Ela, à l'extrémité sud de la Nabatène. Leur ouvrage, aussi complet, aussi détaillé et fourni d'une documentation photographique encore plus belle que celui de Brünnow et Domszowski, est au moins à la même hauteur scientifique que la publication des savants allemands et la dépasse même au point de vue critique et historique.

On peut dire que l'œuvre de ces quatre archéologues et orientalistes constitue, avec les commentaires de Clermont-Ganneau et de R. Dussaud, un inventaire et une étude complète des pays proprement nabatéens. Avec l'adjonction des études parues à la *Revue Biblique* et de quelques voyages comme ceux de Musil, ils constituent presque l'alpha et l'oméga des études nabatéennes.

III. *Le pays de Madian*. — Une autre région d'Arabie où la vie nabatéenne a laissé une fugitive empreinte, est le pays de Madian, à l'entrée du golfe d'Akaba, visité en 1826 par Ruppel, deux fois en 1878 et 1879 par Burton, en 1910 par A. Mu-

(1) Voir son portrait à la pl. 5, n° 4.

(2) Nous n'avons pu, malheureusement, nous procurer le portrait du P. Savignac.

(3) 1<sup>er</sup> vol., non numéroté, intitulé : *Première mission de Jérusalem au Hedjaz, Médain-Salih*, Paris, Leroux, 1909, cité sous la forme JS, I. Le 2<sup>e</sup> vol. intitulé : *Deuxième mission à El Ela, d'Hégra à Teima, Harrah de Tebouk*, Paris, Geuthner, 1914, avec un bel atlas, cité sous la forme JS, II; 3<sup>e</sup> vol. (résultat de trois voyages en 1909, 11 et 12), intitulé : *Les châteaux arabes de Qeser Amra, Haraneh et Tuba*, un vol. et un atlas, Paris, Geuthner, 1922, cité sous la forme JS, III.

sil, et en 1911 par Barthoux. Il s'y trouve quelques tombeaux nabatéens classiques du style le plus autochtone (1).

IV. *Le Safa*. — Les confins nabatéens à l'est du Hauran, c'est-à-dire le désert syro-mésopotamien à l'est du Djebel Druz, habités au début de notre ère par des populations non nabatéennes, mais parentes, les Safaïtes, ont été visités d'abord par Graham en 1857, puis par le consul allemand Wetzstein en 1859 (2). Ils ont rapporté quelques inscriptions. Le M<sup>rs</sup> de Vogüé a pu, dans sa *Syrie Centrale*, publier de nombreux dessins rupestres ou inscriptions de cette région désolée, où seuls Sès et En Nemara ont des puits.

Le pays n'a été exploré méthodiquement que par R. Dussaud (pl. 5) et Macler (3). Nous devons beaucoup au premier, pour tout ce qui touche la période post-nabatéenne et pré-islamique, si intéressante au point de vue historique. Dussaud a fort bien mis en relief les origines des Nabatéens et des Arabes, leurs parentés et ce qu'on peut préciser des migrations arabes les plus anciennes (4); ses contributions sur la religion nabatéenne, sur la science des religions en général et sur l'origine de l'alphabet, sont des plus importantes (5).

Les recherches archéologiques sommairement retracées ci-dessus ont été complétées par la critique historique et géographique. Les auteurs, compulsant les vieux itinéraires romains, tels ceux d'Antonin, les *Tables de Peutinger*, les notations de la *Géographie de Claude Ptolémée*, les *Listes d'Évêques* des premiers siècles, l'*Onomasticon* d'Eusèbe, la

(1) Voir plus loin, ch. iv, § 3, la bibliographie du pays de Madian.

(2) *Reisebericht über Hauran und die Trachonen nebst einem Anhang über die Sabäischen Denkmäler in Ost-Syrien*, Berlin, 1860.

(3) Dussaud et Macler : 1<sup>o</sup> *Voyage archéologique au Safa et dans le Djebel ed Druz*, Paris, Leroux, 1901, cité sous la forme : *DM, Voyage*; 2<sup>o</sup> *Mission dans les régions désertiques de la Syrie Moyenne*, extr. des *Nouv. Arch. des missions scientifi.*, t. II, p. 403, Paris, Imp. Nat., 1903, cité sous la forme : *DM, Mission*.

(4) R. Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, Paris, Leroux, 1907, cité sous la forme : *D, Les Arabes*.

(5) R. Dussaud, *Notes de mythologie syrienne*, Paris, 1903-1905; et *Introduction à l'Histoire des religions*, Paris, Leroux, 1914.

*Notitia Dignitatum in partibus Orientis* et les *Villes* de Stéphane de Byzance; en exhumant les vieilles chronologies, tel le *Chronicon Pasquale*; en comparant tous ces noms avec ceux qu'on relève dans la Bible, dans Joseph et les Classiques, ont patiemment identifié peu à peu la plupart des localités mentionnées et les noms des personnages mis en cause : dynasties, généraux, etc. Ils ont même, on le verra plus loin, retracé sur le terrain certaines campagnes militaires, telles les guerres des Macchabées ou l'expédition d'Aelius Gallus en Arabie. Il n'est guère de découvertes archéologiques, de lecture d'inscription, de mise au jour de pierre milliaire, qui n'aient contribué à déchirer quelque lambeau du voile épais sous lequel les siècles ont enseveli l'histoire de l'Arabie Pétrée.

#### § 4. — *Les épigraphistes et les numismates.*

I. *Les épigraphistes.* — On ne peut naturellement séparer l'œuvre des archéologues de celle des épigraphistes, car, si les premiers récoltèrent au cours de leurs explorations la moisson sur laquelle travaillèrent les seconds, en fait ils se confondirent souvent. La plupart des archéologues déjà nommés sont en même temps les orientalistes les plus savants. Ils ont dû faire marcher de pair la résurrection de l'histoire de la Nabatène et celle de sa langue, au début indéchiffrable, malgré sa parenté évidente avec les langues sémitiques et araméennes, parenté telle que les caractères nabatéens sont transcrits aujourd'hui, pour la commodité typographique, signe pour signe, comme ceux composant le palmyrénien, le phénicien, le sabéen, l'abyssin et tant d'autres langues sémitiques, en caractères hébraïques. Il fallut d'abord dépister toutes les racines purement arabes de cette langue. Telle fut l'œuvre de cinquante années patientes. Ce sont les inscriptions sinaïtiques, c'est-à-dire les proscynèmes ou courtes



invocations répandues dans cette presqu'île, en nabatéen tardif, qui ont appelé d'abord l'attention des épigraphistes allemands, Tuch, Blau, Hitzig, Lévy, entre 1849 et 1863. L'épigraphie nabatéenne date vraiment des voyages du M<sup>is</sup> de Vogüé et de W.-H. Waddington en Syrie (1861-62) (1). Avec Noeldeke, des progrès sérieux furent réalisés dès 1865. En 1885, Euting reprenait les inscriptions connues (2). Renan avait publié les premiers textes importants nabatéens. Peu à peu le problème de la langue fut résolu (3). Lorsqu'en 1896 le M<sup>is</sup> de Vogüé publia au *Journal Asiatique* les déchiffrements de la grande inscription de Pétra, Clermont-Ganneau, depuis longtemps, traduisait, publiait, commentait de nombreuses inscriptions nabatéennes (4), et les savants de l'École Biblique de Saint-Étienne de Jérusalem en faisaient autant dans leur *Revue Biblique*.

A partir de 1881, ces mêmes inscriptions commencèrent à être rassemblées au *Corpus Inscriptionum Semiticarum* (5), publication qui n'est pas à jour malheureusement.

Aujourd'hui l'épigraphie nabatéenne n'a plus de secrets pour des savants comme Enno Littmann, Vincent, Dussaud, Jaussen et Savignac et bien d'autres (6).

(1) M<sup>is</sup> de Vogüé, *La Syrie centrale*, I. *Architect. civile et relig. du 1<sup>er</sup> au vi<sup>e</sup> siècle*, Paris, Baudouin, 1865; II. *Syrie centrale, Inscriptions sémitiques*, 1877. Les péripéties du voyage de Waddington nous sont connues par sa correspondance, publiée par H. Dehérain au *Journal des Savants*, juin 1924.

(2) J. Euting, *Nabataeische Inschriften aus Arabien*, Berlin, 1885.

(3) On trouvera une étude sur la langue nabatéenne dans Ph. Berger : *Histoire de l'Écriture dans l'Antiquité*, dans les *Mémoires et doc. scol. du Musée pédagogique*, n° 98, Paris, 1891.

(4) Notamment : RAO, I. *Le Cippé nabatéen de Dmeir*, p. 48; II. *Autel nabatéen de Kanatha*, p. 108; III, p. 75, et plusieurs autres que nous citerons en temps et lieu.

(5) Cité dans le présent ouvrage sous la forme usuelle CIS.

(6) Citons parmi les principaux ouvrages d'épigraphie : J. Euting, *Nabataeische Inschriften aus Arabien*, déjà cité; *Sinaitische Inschriften*, Berlin, 1885. Enno Littmann, dans les *Publications of the Princeton University Archaeological expedition to Syria in 1899-1900*, part IV, sect. A : *Nabataean Inscriptions*, pp. 57-84 et *id.* 1904, 1908, 1909, part. IV, sect. A : *Nabataean Inscriptions*, Leyde, 1914. Mordtmann, *Beiträge zur Münzischen Epigraphik*; H. Müller, *Epigraphische Denkmäler aus Arabien*; le *Recueil d'Épigraphie sémitique*, dirigé par l'abbé Chabot; M. Lidzbarski, *Handbuch der nord-semit. Epigraphik, nebst ausgewählten Inschriften*, Weimar, 1898; Rev. A. Cooke, *A Text book of Northern Semitic inscriptions*, Oxford, 1903.

L'œuvre considérable qui s'accomplit ainsi a dégagé, par ses détails mêmes, une partie de l'histoire de la Nabatène, mais celle-ci n'a fait encore l'objet d'aucune étude détaillée d'ensemble.

Le premier essai historique, déjà fort captivant dans sa brièveté, est dû à Quatremère; c'est la monographie alors très remarquée qu'il a appelée *Mémoire sur les Nabatéens*, 1835 (1). Il a relevé les principales sources — si maigres fussent-elles — dans les auteurs anciens et développé des considérations du plus haut intérêt sur l'origine des Nabatéens et leur rôle dans l'antiquité. Quarante ans après lui, de Saulcy a condensé et fait en quelques courtes pages, à l'occasion de ses travaux numismatiques, la somme de ce que nous savions alors de la Nabatène.

En Allemagne, Schürer, dans son *Histoire du Peuple Juif*, a résumé aussi en des pages nourries toute une documentation pour une histoire de l'Arabie Pétrée (2).

Et c'est ici que l'œuvre des archéologues est rejointe par celle des numismates.

II. *Les Numismates*. — Dès 1857, F. Lenormant, classant une collection réputée de monnaies, avait attribué aux rois de Pétra trois monnaies ne pouvant rentrer dans les séries établies (3).

En 1858, le duc de Luynes avait confirmé que certaines monnaies de la Syrie méridionale ne pouvaient appartenir qu'à une dynastie indigène de Pétra, et il avait fait un premier classement de ces monnaies (4), repris et amélioré par de Vogüé en 1868 (5), et modifié à nouveau par de Saulcy en

(1) Quatremère, *Mémoire sur les Nabatéens*, Paris, Imp. Roy., 1835, réimprimé dans ses *Mélanges d'histoire et de philologie orientales*, Paris, 1837.

(2) Schürer, *Geschichte des Jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, 4<sup>e</sup> édit., 2 vol., Leipzig, 1901, II.

(3) *Description des médailles et antiquités composant le cabinet de M. le Bon Behr*, Paris, 1857, p. 147.

(4) Duc de Luynes, *Monnaies des Nabatéens*, dans la *Revue de numismatique*, 1858, p. 262-316 et 362-385. Ses conclusions ont été adoptées aussitôt par V. Langlois, *Numismatique des Arabes avant l'Islam*, Paris, 1859.

(5) De Vogüé, *Monnaies des rois de Nabatène*, dans la *Revue de numismatique*, 1868, p. 153-168.

1873 (1). Depuis 1885, il paraissait nécessaire de le reprendre encore (2). Ce classement a été remanié et porté à la plus grande précision par R. Dussaud au *Journal Asiatique*, 1904, où l'on trouvera la description de 73 monnaies nabatéennes (3). La numismatique a permis d'établir avec un haut degré de probabilité la généalogie de la famille royale de Pétra (dont deux ou trois rois seulement étaient connus par les citations de Joseph); elle a fourni, par là, aux études nabatéennes une très importante contribution, dont les résultats seront exposés au cours de ce livre.

Ainsi, quelques mots dans la Bible, quelques phrases de Joseph, quelques citations anciennes et stéréotypées, des inscriptions lapidaires, enfin quelques monnaies, tels sont les frères éléments que les savants ont dû soumettre à une pénétrante critique avant d'en dégager l'histoire de l'Arabie Pétrée et de Pétra.

### *Principales Abréviations Bibliographiques.*

BD :	Brünnow et Domaszewski, <i>Die Provincia Arabia</i> .
CIS :	<i>Corpus Inscriptionum Semiticarum</i> .
JS :	Jaussen et Savignac, <i>Mission archéologique en Arabie</i> .

(1) De Saulcy, *Numismatique des rois Nabatéens de Pétra*, dans l'*Annuaire de la Soc. fr. de Numismatique et d'Archéologie*, t. IV, 1873, p. 1-35 et t. V, 1876, p. 462-63, et *Mélanges de Numismatique*, III, 1882, p. 193 ss.

(2) E. Babelon, *Mélanges numismatiques*, 1<sup>re</sup> série, p. 75.

(3) R. Dussaud, *Numismatique des rois de Nabatène*, au *J. Asiatique*, mars-avril 1904, p. 189; *Monnaies nabatéennes*, dans la *Revue de Numismatique*, 1905, p. 170; *Nouvelle drachme nabatéenne au nom d'Obodas*, dans le *Florilège Melchior de Vogüé*, 1909, p. 209 ss. Le classement proposé par Dussaud en 1904 est toujours le meilleur, car certaines de ses conclusions de 1905 et 1909 n'ont pu être maintenues, comme on le verra (plus loin, aux chap. ix et xiii). Son système a servi de base à la classification de J. de Morgan : *Manuel de Numismatique Orientale de l'Antiquité et du Moyen Age*, Paris, Geuthner, 1924 : *Nabatène*, fasc. II, p. 252-254.



- RAO : Clermont-Ganneau, *Recueil d'Archéologie Orientale*.
- RB : *Revue Biblique*.
- Ant. : Joseph, *Antiquités Judaïques*.
- Bell. Jud. : — *Guerre Judaïque*.
- D, Les Arabes : Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, Paris, 1907.
- DM, Mission : Dussaud et Macler, *Mission dans les régions désertiques de la Syrie Moyenne*, Paris, 1903.
- DM, Voyage : Dussaud et Macler, *Voy. Archéol. au Safa et au Djebel Druz*, Paris, 1901.
- Séleucides : Bouché-Leclercq, *Histoire des Séleucides*, Paris, 1913.
-

## CHAPITRE II

### LES ORIGINES DES NABATÉENS

1. *La tradition sémitique* : Abraham, Lot et le sud de la mer Morte. Moabas et les Moabites ; Ammonas et les Ammonites ; les fils d'Ismaël et les douze tribus arabes. — § 2. *Les quatre groupements sémites de Syrie* : Phéniciens, Araméens, Arabes et Juifs. Amorrhéens et Araméens. — § 3. *Les Nabatéens* : Le mémoire de Quatremère sur les Nabatéens. Ils sont des Arabes, quoique leur langue soit araméenne. Nabaïoth = Nabatu. Venus de l'est, ils ont déplacé les Edomites dont ils sont parents. Parenté générale de toutes les tribus de la Syrie méridionale.

#### § 1. — *La tradition sémitique.*

L'étude de l'origine première des races humaines est à l'ordre du jour. Cependant le problème originel est radicalement insoluble. Tout au plus pouvons-nous, de proche en proche, remonter le cours des âges, jusqu'à ce que nous arrivions à une époque où les différentes races répandues sur une aire géographique déterminée apparaissent comme encore trop parentes pour être différenciées nettement. Les débuts des Nabatéens n'échappent pas à cette règle universelle d'obscurité. Nous n'avons comme guides que les traditions sémitiques, dont la mieux formulée est celle de la Bible, ou bien les analogies de noms révélées par l'épigraphie des pays arabes depuis la Chaldée jusqu'à l'Égypte, depuis la Syrie jusqu'à l'océan Indien.

Examinons d'abord la tradition sémitique telle qu'elle est contenue dans les livres de l'Ancien Testament. Elle n'apparaît pas sous une forme critique ou même dogmatique, mais sous

celle de la généalogie. On sait la puissance et la persistance de la généalogie chez tous les peuples sémitiques. Elles sont telles que ce qui change le moins chez eux à travers les siècles, c'est l'onomastique et la toponymique. Les noms propres sont un guide de valeur à qui sait les interpréter, et la critique a pu en tirer, pour l'identification des tribus et des localités et même pour la vérification de certains événements historiques ou la confirmation d'hypothèses hasardées, les conclusions les plus heureuses, que nous aurons plus d'une fois à constater et enregistrer. On est quelquefois stupéfait de voir à quel point les traditions se sont maintenues sur les lieux, depuis les plus anciens âges jusqu'à nos jours.

Il n'est pas question de passer en revue ici les généalogies de la Bible, mais nous en citerons les noms les plus connus dans la mesure où ils sont en relation avec l'histoire spéciale de la Nabatène ou des pays strictement voisins.

L'historien national des Juifs, Flavius Joseph (1), clarifiant avec une méthode appréciable pour son époque, dans son livre des *Antiquités Judaïques*, les notions du Pentateuque, place Abraham aux confins de la Judée et de l'Idumée, à Hébron, d'où il a sans doute chassé les Anaqim (2), et son parent Lot dans la vallée du Jourdain ainsi que sur les pentes ouest de la mer Morte, jusque vers le pays des Sodomites. Cette région dernière, quoique au sud du lac Asphaltite, avait son centre à Sodome, c'est-à-dire sur les plages désolées méridionales du dit lac (3). Cinq rois se partageaient ce territoire, qui se confond avec l'Idumée orientale, c'est-à-dire avec Edom et la future Nabatène (4).

(1) *Ant.*, I, VIII à XII.

(2) Plus loin, chap. IV, § 1<sup>er</sup>.

(3) Les auteurs sont unanimes à localiser Sodome au Djebel Usdum. Gomorrhe, en hébreu *Amorah*, est beaucoup plus difficile à identifier. L'hypothèse la plus vraisemblable est celle de Clermont-Ganneau, d'après laquelle cette ville aurait été Wadi Gamr, à 80 kil. au sud de la mer Morte, dans le Wadi Arabat, à la hauteur de Pétra. (Cf. *RAO*, I, 1888, p. 163.)

(4) Le nom d'Abraham, qui se trouve sous la forme Abaraha dans les cunéiformes, est d'origine babylonienne, comme celui de Lot, de Sarah et tant d'autres noms bibliques. La vague d'émigration qui, de Ur en Chaldée, l'avait



La guerre ayant éclaté entre les Assyriens de Babylonie et certains de leurs anciens compatriotes fixés en Palestine, notamment les Sodomites, ces derniers, avec qui Lot avait fait alliance, furent écrasés et capturés. Abraham vint au secours de son parent, battit les Assyriens et délivra Lot. Le pays de Sodome étant anéanti, Lot se sépara de ses alliés pour se fixer à Zoar (1), petit pays désolé au sud-est et non loin de la mer Morte, où il s'installa avec ses deux filles. On sait que, d'après les légendes infâmes attachées dès la plus haute époque à toute cette région, Lot eut de chacune d'elles un fils. L'aîné Moabas est l'ancêtre des Moabites, le second Ammonas est l'ancêtre des Ammonites (2). Ainsi la généalogie nous renseigne tout de suite sur la parenté, admise par les Juifs, de toutes ces tribus.

Ce sentiment vague des relations qui les unissent aux Arabes s'est cristallisé sous la forme suivante : Abraham eut, de son fils Ismaël, né d'Agar l'Égyptienne, considéré comme l'ancêtre de tous les Arabes, douze petits-fils, parmi lesquels Nabaïoth, ancêtre des Nabatéens. Esaü prit parmi ses femmes une fille d'Ismaël, sœur du même Nabaïoth, ce qui apparente les Nabaïoth aux Edomites (3). Chacun des petits-fils d'Abraham

amené au sud de la Palestine, est de sept à huit siècles antérieure à l'*Exode*. Abraham est contemporain d'Hammourabi. En effet, la *Genèse*, après avoir, aux chap. xii et xiii, raconté la migration d'Abraham en Chanaan, dit au chap. xiv : « En ce temps-là, Amraphel, roi de Sennaar et... (divers autres rois) firent la guerre à Bara, roi de Sodome, à Bersa, roi de Gomorrhe, à Sennaab, roi d'Aduma, à Semeber, roi de Séboim, et au roi de Bala qui est Tsoar. » Amraphel, c'est Hammourabi de Babylone, et il ne manque pas même d'auteurs contemporains pour admettre l'identité d'Hammourabi et d'Abraham, ainsi que celle de la Babylonie et du Sennaar. Ainsi Abraham serait du milieu du xx<sup>e</sup> siècle (cf. Fougères, Contenu, etc., *Les Premières civilisations*, Paris, 1926, p. 110-111).

Les dates les plus probables d'Hammourabi sont 1947-1905 avant J.-C. (cf. l'article du P. Dhorme dans *RB*, 1908, p. 205-215; et celui de L. Pirot, *Abraham*, au *Suppl. Dict. de la Bible*, 1<sup>er</sup> fasc., 1926, p. 14).

(1) Zoar, Tsoara, se confond avec le nom du 5<sup>e</sup> roi de la région, cité ci-dessus (*Genèse*, xiv, 2). La conclusion est que Lot s'installe sur les ruines de ses anciens alliés.

(2) *Ant.*, I, viii à xii. Ailleurs (IV, v, 85), Joseph place la limite du Moab à l'Arnon, dont il intitule le nord Amoritide (c'est-à-dire pays des Amorhéens et non Ammonitide). Voir aussi Clermont-Ganneau, *Gomorrhe, Segor et les filles de Lot*, dans *Revue Archéologique*, 1877, p. 193-199.

(3) *Genèse*, xxviii, 9; xxxvi, 3.

Esaü est un nom presque interchangeable avec Edom. On avait recherché

devint le chef d'une nation, et ils occupèrent tout le pays qui s'étend depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Erythrée, et qu'ils appelèrent Nabatène. La plupart des fils d'Ismaël portent des noms correspondant à des tribus dont les descendants existent encore (1).

De nombreuses assimilations onomastiques sont possibles entre des noms de descendants d'Abraham et des noms de lieux identifiés. Ainsi, parmi les fils que ce patriarche eut de Chetoura, figurent Madian, l'ancêtre des Madianites (2), et Dedan, nom ancien de l'oasis de Hereibeh au Hedjaz (3), et Eboda, nom d'une citadelle nabatéenne (4).

La descendance d'Abraham reste fixée à Hébron, et c'est là que règne Jacob, tandis que son frère Esaü (on lui donne aussi le nom d'Édom), ancêtre des Édomites, est maître de l'Idumée, laquelle se confond en grande partie avec la Nabatène. Le sud et le sud-ouest de ce pays est celui des Amalécites, peuplade que les Juifs eurent à combattre au nord du Sinaï et c'est là que Joseph place Pétra (5).

Ainsi les traditions juives assignent nettement une parenté générale à toutes les tribus de l'Arabie et de la Palestine et jus-

l'origine du nom d'Esaü dans l'Ousôds de Philon de Byblos. Dussaud a prouvé (*Syria*, 1927, p. 184 et 228) que cet Ousôds se confond avec Ousou, le héros éponyme de la Tyr continentale, et n'a rien à voir avec Edom.

(1) *Ant.*, I, xii, 220-21, p. 51. Les fils d'Ismaël sont Nabaïoth, Kédar, Abdéel, Mibsam, Misma, Duma, Massa, Hadad, Teima, Yetour, Nafis et Kedma. La plupart de ces noms ont été identifiés. Nabaïoth (*Genèse*, xxv, 13 ; xxviii, 9 ; xxxvi, 3) ne peut être que l'ancêtre des Nabatéens ; Kédar correspond aux Cedrei ou Cedreni des auteurs classiques et nous rencontrerons ce nom dans les conflits des Arabes et des Assyriens ; Abdéel correspond à Idibael (R. P. Dhorme, *Les Pays Bibliques et l'Assyrie*, Paris, 1911, p. 39). Duma, c'est Djof, Djauf, l'Adummatou des Assyriens ; Teima est une oasis très connue du Hedjaz nord. Voir pour ces identifications *JS*, II (texte), p. 143. Yetour est sans doute l'ancêtre des Ituréens (*Genèse*, xxv, 15), un peuple qui abandonna rapidement le nomadisme et se fixa dans le Liban (il en sera question plus tard) ; parmi les fils d'Ismaël, Joseph remplace Duma par Idoum, où l'on ne peut pas ne pas voir le radical de l'Idumée, le pays qui, après la répartition de la Terre Promise entre les douze tribus juives, finit par être partagé entre Juda (au nord) et Benjamin (au sud).

(2) Ci-dessous, chap. iv, § 3.

(3) Il en sera question longuement plus loin, chap. xii, § 3. Voir *JS*, II (texte), p. 74 et suiv.

(4) Voir plus loin, chap. xix, § 2.

(5) *Ant.*, III, ii, 40 ; voir aussi ci-dessous, chap. iv, § 2.

qu'à la Damascène. Ces sources ne nous permettent assurément pas de déterminer les accointances premières des Nabatéens avec les autres Arabes, mais montrent tout au moins qu'il ne peut être question de les placer en dehors des races sémitiques.

## § 2. — *Les quatre groupements sémites de Syrie.*

L'on constate qu'au milieu du second millénaire avant J.-C., les Sémites constituent, dans cette partie de l'Asie antérieure, plusieurs groupes principaux.

Les Phéniciens (1) occupent et depuis fort longtemps (peut-être depuis deux millénaires) la côte syrienne. Ils essèmeront sur la mer, mais ne quitteront pas, en tant que peuple, la côte syrienne et ne coloniseront pas l'intérieur.

Les Araméens occupent le nord de la Syrie. Rien n'est moins net d'ailleurs que la dénomination d'Araméen. On les a vus partout depuis les frontières de Perse jusqu'au Taurus. Ce sont toujours des nomades, Bédouins, probablement originaires de l'Arabie. Ils ont pu faire partie des Hyksos. En tout cas, le fleuve unique de la Syrie septentrionale conserve le souvenir

(1) Le problème de leur origine est loin d'être éclairci; voir au chap. III, p. 74, en note.

Leur nom même, qui paraît grec, est l'objet de discussion. Vient-il de *phœnikon*, palmier (leur pays n'est assurément pas le lieu d'élection du palmier) ou de *phoinos*, rouge? Cf. Dussaud, dans *Syria*, 1927, p. 183, à propos du livre de V. Bérard, *Le nom des Phéniciens*, dans *Rev. Hist. des Religions*, 1926, I, p. 187 ss.

Pour V. Bérard l'explication par le mot *rouge* serait la meilleure et il pose l'équation :

*phoinos* = rouge;

Edom en langue sémitique = rouge.

Ainsi les Phéniciens pourraient se confondre avec les anciens Edomites, et cela justifierait dans une certaine mesure l'affirmation d'Hérodote que les Phéniciens avaient pour berceau les rivages de la mer Erythrée où, d'ailleurs Tor, une palmeraie comme tant d'autres, était connue des géographes grecs sous le nom de *Phœnicon*.

Ed. Naville (*Le Pays de Pount et les Chamites*, dans la *Rev. Arch.*, 1926, p. 112-121) donne aux Phéniciens une origine plus méridionale encore et les place au pays de Pount, lequel, à son point de vue, s'étendait jusqu'au golfe Persique. « L'une de ces tribus (du pays chamitique de Pount), quittant le golfe Persique, s'établit sur la côte de Syrie et elle devint les Phéniciens. »



de leur séjour dans son nom d'Oronte : ce n'est autre que l'Arantou ou Aramtou des inscriptions cunéiformes, fleuve des Araméens (1).

Les Arabes occupent l'Arabie et tendent à remonter peu à peu vers le nord.

Les Juifs, dont les origines propres ne sont pas en discussion ici, vont refluer d'Égypte et, par le Moab, gagner le pays de Chanaan où ils resteront cantonnés, déplaçant, refoulant ou dominant les Chanaanites, dont font partie les Phéniciens. Les Araméens et les Arabes au contraire se répandront fort loin vers l'Est, et, franchissant les hermétiques déserts qui les séparent de la Mésopotamie, ils s'y incrustent comme des coins au milieu des populations sumériennes, accadiennes, élamites, babyloniennes, ninivites. Qu'ils n'en soient pas originaires, c'est ce que démontrent les inscriptions cunéiformes, lesquelles nous désignent les Araméens tantôt sous le nom de Arumu, Aramu, Arimé, avec la variante Ablaam, Ablamu, tantôt sous celui de Amourrou (Amorrhéens). Les Arabes sont pour eux les Aribi, Arabi, Arbaa. Ces deux groupes sont également haïs et considérés comme de mortels adversaires (2).

L'origine des Amorrhéens est non moins difficile à établir que celle des Araméens, dont ils ne sont pas nettement distincts pour certaines périodes. Les textes égyptiens du 2<sup>e</sup> millénaire les citent fréquemment. Dans les tablettes d'El Amarna ils s'appellent *Amurri*. Leur nom paraît se trouver aussi dans les listes de pays et de peuples étrangers écrites en hiéroglyphes sur des poteries brisées de la fin du 3<sup>e</sup> millénaire, sous la XI<sup>e</sup> dynastie, que vient de publier Sethe (3). Dussaud croit pouvoir établir que le pays transcrit *Iymror* = Amour ou Amourrou. Ce dernier nom avait, jusqu'à la période des Lagides, un sens si

(1) Etymologie d'après le R. P. Dhorme.

(2) Cf. Sina Schefer, *Die Aramäer, hist.-geogr. Untersuchungen*, Leipzig, 1911, p. 1 et 16, et E. G. H. Kraeling, *Aram and Israël, or the Aramaeans in Syria and Mesopotamia* (*Columbia university studies*, XIII, New York, 1918).

(3) K. Sethe, *Die Aechtung feindlicher Fürsten und Dinge auf Aegyptischen Tongefäßscherben des Mittleren Reiches*, dans *Abh. Berl. Akad., philos.-hist. Klasse*, 5, Berlin, 1926.

large qu'il équivalait au mot grec Συρία, Syrie. Au second millénaire il couvrait la haute Syrie depuis Byblos jusqu'à l'Euphrate, comprenant l'Oronte, le Hauran et la Palestine (1).

Les Amorrhéens contribuèrent même, avec les Hittites, à la ruine de la plus ancienne civilisation babylonienne, et se joignirent à eux dans des expéditions de Hyksos contre le Delta égyptien. Ils finirent par être subjugués par les Hittites.

Cependant, d'après les conclusions récentes de Th. Bauer (2), ils ne constituèrent pas un empire proprement dit et ne sont au 3<sup>e</sup> millénaire que des Chananéens de l'Est, les mêmes que le P. Dhorme (3) appelle un peuple ouest-sémitique.

### § 3. — *Les Nabatéens.*

Dans quel groupe ethnique doit-on ranger les Nabatéens ? Cette question a été discutée pour la première fois par Quatremère dans son *Mémoire sur les Nabatéens*. A son avis, ils ne sont pas, comme l'a dit Saint Jérôme, des descendants de Nabaïoth, fils aîné d'Ismaël, c'est-à-dire des Arabes d'origine, mais plutôt des membres de la grande famille araméenne installée entre le Tigre et l'Euphrate. Quatremère justifie son opinion surtout par celle des principaux géographes et historiens arabes, pour qui les Nabatéens seraient des Araméens (4). Mais il sait déjà que les Araméens de Babylone sont venus de l'Occident, de la Syrie, et qu'ils y sont retournés plus tard.

Écrivant en 1835, avant l'exhumation des civilisations méso-

(1) R. Dussaud, *Nouveaux renseignements sur la Palestine et la Syrie vers 2000 av. notre ère*, dans *Syria*, 1927, p. 321-323. Dussaud avait déjà mis en relief l'importance des Amorrhéens dans ses *Origines Cananéennes du sacrifice israélite*, p. 70. Les récentes fouilles de Michrifé, l'antique Qatna, ont montré que ce peuple avait atteint vers 2000 av. J.-C. une haute civilisation.

(2) *Die Ostkanaanäer*, Leipzig, 1926, p. 87.

(3) *Les Amorrhéens*, dans *RB*, 1928, p. 65.

(4) Quatremère, *loc. cit.*, p. 51 et suiv.

potamiennes, Quatremère ne disposait pas de la magnifique moisson épigraphique récoltée dans ces régions depuis 80 ans; il ne pouvait apporter plus de précision ni plus de clarté. Son *Mémoire* est une merveille d'érudition, quoique beaucoup de ses conclusions, vraisemblables à l'époque, aient dû être abandonnées depuis. Ce qu'il y a de plus curieux dans son ouvrage, c'est qu'il ait fait l'honneur à la Nabatène antique de l'attribution d'un « traité d'agriculture (1) », parvenu jusqu'à nous seulement sous la forme d'une traduction arabe du x<sup>e</sup> siècle. On a renoncé aujourd'hui à assimiler aux chameliers de Pétra les auteurs de ce traité (qui, loin de remonter, comme le croyait Quatremère, au iv<sup>e</sup> siècle avant notre ère, n'est qu'une falsification d'Ibn Wassih) (2). L'agriculture, industrie essentielle et hautement en honneur entre Tigre et Euphrate, pays d'inondations fécondantes où se retrouvent les restes d'immenses travaux hydrauliques, n'était qu'une pauvre chose dans les vallons perdus de l'Arabie Pétrée. Là, les maigres cultures pouvaient à peine suffire à des populations clairsemées, dont l'approvisionnement au surplus était dû surtout au trafic, grâce auquel transitait par chez eux tout ce dont ils pouvaient avoir besoin, avec des possibilités correspondantes de faire des prélèvements sur les caravanes. Cela est si vrai, que Diodore de Sicile, confondant les contingences géographiques avec la législation, nous affirme sérieusement que l'agriculture était interdite en Nabatène et même punie de mort, comme impliquant le passage de la vie nomade à la vie sédentaire et détournant les habitants du commerce, leur principale richesse.

Les auteurs s'accordent en général à considérer les Nabatéens comme de véritables Arabes venus du sud-est de l'Arabie proprement dite, par lentes infiltrations, et nomadisant dans le nord du Hedjaz, l'Arabie Pétrée et la Nabatène future jusque vers le Hauran. De nombreux indices confirment cette proposition. Les plus importants sont ceux tirés des noms des fils d'Ismaël que l'on a réussi à localiser dans des habitats con-

(1) Quatremère, *loc. cit.*, p. 112.

(2) Cf. Gutschmidt, *Kleine Schriften*, II, p. 568-716.



nus et toujours occupés par leurs descendants. Ainsi, l'existence du nom de Nabaiïoth remonte au moins au milieu du second millénaire avant J.-C. Clermont-Ganneau et le P. Vincent (1) admettent que les noms nabatéens sont toujours à radicaux arabes. L'épigraphie cunéiforme confirme ces données en nous livrant un certain nombre de noms arabes, araméens et nabatéens en provenance des déserts de l'ouest mésopotamien. Il y avait une tribu araméenne des Nabatou en Chaldée, et même Sina Schefer signale spécialement qu'il ne la considère pas comme nabatéenne (2).

Une inscription de Sargon dit que les Nabatéens ont pour roi Natnou. Assurbanipal cite couramment parmi les tribus qu'il a combattues, notamment en 668, les Nabaitou, les Nabaata avec les Arabes Qidri. Dussaud a montré de son côté (3) que l'origine arabe des Nabatéens n'est guère douteuse. Aloïs Musil admet l'identité des tribus assyriennes Nabaitai avec les Nabaiïoth de la Bible (4). Cependant de grandes obscurités n'en entourent pas moins ces origines, car les mêmes auteurs professent aussi que la langue nabatéenne est un dialecte araméen, pour ne pas dire l'araméen lui-même écrit avec des caractères différents. Cette assertion n'est qu'en apparence contradictoire avec les précédentes, si l'on admet que les Araméens ont été les plus anciens occupants du territoire, devenus sédentaires plus rapidement que leurs voisins. On sait que les nomades, en se fixant, prennent la langue des sédentaires chez qui ils se fixent, parce qu'elle est toujours mieux adaptée aux besoins de populations fixes. Ainsi en s'ins-

(1) *Les Nabatéens*, dans la *Rev. Biblique*, 1898, p. 582 à 588. Voy. plus spécialement, p. 582, la discussion des noms Nabatou, Nabaitou, Nebaiïoth. Cf. aussi au *Dictionnaire de la Bible*, Paris, 1912, IV, 2<sup>e</sup> part., l'article : *Nabuthéens*, par A. Legendre. (Nous avouons ne pas comprendre pourquoi ce dernier auteur a choisi la forme Nabuthéens, au lieu de celle absolument générale de Nabatéens).

(2) *Loc. cit.*, p. 122.

(3) Cf. *Les Arabes*, p. 14. Cependant cette opinion a mis du temps à se fixer, comme l'a montré E. Schürer, *loc. cit.*, p. 729. Sina Schefer, *loc. cit.*, p. 20, 122 et 166, reconnaît que leurs noms sont arabes.

(4) *Arabia Deserta*, app. I, *Northern Arabia in the Assyrian period...*, Nabatai, p. 492.

tallant chez les Araméens, les Nabatéens auraient pu se laisser influencer par les populations qu'ils déplaçaient et chassaient devant eux, et garder en dernière analyse le système d'écriture, la grammaire et même la langue de leurs prédécesseurs. Ni l'écriture, ni la langue ne sont un criterium suffisant pour caractériser la race d'un peuple.

Nous ne pouvons pas nous rapprocher de la vérité originelle en faisant appel aux traditions helléniques, car les auteurs grecs ne se sont pas préoccupés de l'origine des Nabatéens, sur lesquels ils ont si peu écrit. Ils connaissaient vaguement la réputation d'immoralité attachée à ce peuple. Eustathe (1), par exemple, auteur tardif, en leur donnant une origine incestueuse, ne fait que reprendre la tradition juive concernant les filles de Lot. Il marque ainsi, sans le vouloir, la parenté des races. A la même occasion, il se prononce sur leur origine arabe. Il dit en effet que les Nabatéens sont les premiers Arabes qu'on rencontre en venant de la côte après avoir franchi le Liban, en direction du sud.

Étant donné cette parenté générale, admise par tout le monde, qui unit à une période antéhistorique les Arabes, groupe méridional des Sémites, et les Araméens, groupe septentrional des mêmes Sémites, on peut dire que le problème des origines, finalement, n'a pas la même importance que s'il s'agissait de races très différenciées.

Cela n'empêche pas de supposer avec Quatremère, que l'habitat des Nabatéens a pu, à l'origine, être plus oriental qu'aux époques classiques, et que venus d'abord du sud, ils ont dû se répandre dans les déserts mésopotamiens jusque vers l'Euphrate, pour se rapprocher ensuite de la Méditerranée. Dès qu'ils parvinrent aux confins de la mer Morte, ils se heurtèrent à leurs cousins Édomites, les futurs Iduméens, ces frères ennemis des Juifs, que ces derniers détestèrent toujours sans perdre le sentiment de leurs origines communes. Les Édomites étaient un autre groupe de tribus, probablement plus proches

(1) Voir plus loin, chap. XIX, § 1<sup>er</sup>, 1.

des Arabes que des Juifs, en tout cas chanaanites, déjà cités dans un document de Seti II comme des Bédouins itinérant sur la frontière sinaïtico-égyptienne (1). Ils habitaient depuis la Méditerranée jusqu'au plateau de l'Arabie Pétrée, à la fois ce qui était le Seïr, ce qui est resté l'Idumée, et ce qu'on appelle plus spécialement aujourd'hui le Nedjeb, puis la dépression du Ghor, ou Wadi Arabat, puis la Nabatène et peut-être la partie la plus méridionale du Moab. Leur limite septentrionale en Palestine était Bir Seba. Au delà du Ghor, cette limite ne peut être précisée, mais elle ne devait guère dépasser, au nord, les bords méridionaux et inhospitaliers de la mer Morte, où la légende place Sodome et Zoara.

Ils ne se différenciaient pas essentiellement des Nabatéens. En effet Strabon, dans sa *Géographie*, nous dit : « Les Iduméens sont des Nabatéens qui, chassés de leur patrie par des dissensions intestines, se mêlèrent aux Juifs et finirent par adopter les mêmes coutumes. » Strabon aurait pu ajouter que ce fut par la violence, car ils furent persécutés et circoncis de force vers 120 avant J.-C., sous Hyrcan I<sup>er</sup>. Joseph dit que, dès lors, ils devinrent de vrais Juifs.

Nous ignorons tout des conflits des Édomites et des Nabatéens. A la longue, les seconds refoulèrent largement les premiers en les confinant dans leur habitat occidental. Ils s'installèrent à leur place (2). Peut-être déplaçaient-ils en même temps les plus anciens habitants du pays, les Amalécites, installés plus au sud dans la direction de l'Égypte et du golfe Elanitique, les premiers adversaires rencontrés par les Juifs dans leur migration pour la conquête du pays de Chanaan.

Nettement consanguins de tous les Arabes, ils sont proches parents des Amalécites, des Édomites, des Moabites et des Ammonites. Probablement le sont-ils aussi des Chanaanites aux origines obscures, eux-mêmes des Phéniciens. D'après un document égyptien du xii<sup>e</sup> siècle avant J.-C., un certain peuple, les Zakkari, occupait alors le nord de la côte de Philistie. Ces

(1) Papyrus *Anastasi*, 6, VI, 1-14.

(2) Cf. C. Meyer, *Die Israeliten und ihre Nachbarstämme*, Halle, 1906, p. 386.



Zakkari, ou Zakara ou Zekal, qui seront les Sicules, venaient de Carie ou peut-être de Crète, et s'installèrent entre le mont Carmel et Dor, sur une côte peu étendue (1). Les Philistins occupaient encore la partie méridionale de l'Amourrou, du pays des Amorrhéens. Clermont-Ganneau (2) admet que les anciens Zakkari sont devenus les Dacharènes du géographe Ptolémée, qu'ils sont étroitement liés aux Philistins et que tous sont parents de Chalmou, dont le nom a passé à Chalaïm, Jérusalem, souche elle-même apparentée aux Nabatéens. Ainsi ces derniers peuvent, dans une certaine mesure, se confondre à l'origine, plus ou moins, avec chacune des tribus citées, les différenciations n'étant intervenues que tardivement et le nom de Nabatéen ne devant prendre son sens étroit et précis que vers le VI<sup>e</sup> ou V<sup>e</sup> siècle au plus tôt avant notre ère.

Il n'est, en fin de compte, pas douteux que les Nabatéens, loin d'être hétérogènes, ne fassent partie intégrante du groupe inextricablement apparenté de toutes les races habitant la Syrie méridionale à l'aube de l'histoire.

(1) Fougères, Contenau, etc., *loc. cit.*, p. 219-220.

(2) RAO, IV, *Le peuple des Zakkari*, p. 250; mais dans une autre théorie, leur nom est assimilé au nom crétois de Zacro, et cela en ferait un peuple égéen. Cf. aussi plus loin, ch. III, p. 74, en note.

---

## CHAPITRE III

### LES NABATÉENS ROULIERS DU DÉSERT

#### (Pistes antiques et Territoire)

§ 1. *Le commerce de l'Inde* : La Nabatène vécut du transit. — I. *Les aromates et les épices : la navigation dans la mer Rouge*. Rôle de l'entrepôt d'Aden. Le *Périple de la mer Erythrée*. L'encens. Expéditions au pays de Pount. Les navires de l'antiquité. Le voyage des Indes par Coptos et Bérénice (d'après Pline). Les escales grecques, Leukos-Limèn, Bérénice, Adulis. — II. *Le transit terrestre par caravanes*. Les pistes antiques, la route d'Aden à Pétra par Marib, la Mecque et Médine. Les escales nabatéennes : Leukè-Komè, Elat. La route du golfe Persique vers Gerrha. — III. *La question de l'asphalte*. Les récits fantaisistes de Diodore et Strabon sur le commerce de l'asphalte. — § 2. *La piste de Pétra en Egypte par Elat et Clysmà* : Wadi Arabat. Itinéraires d'Antonin. Tables de Peutinger. Elat, Clysmà, Héroopolis : le passé de l'isthme de Suez. Elat, Gaza, Rhinocoroura, Raphia. — § 3. *La piste de Pétra à Gaza et la piste côtière* : Abdeh (Eboda), Elusa, Bir-Seba, Gaza : la piste côtière de Akka à Péluse et en Egypte. Bir-Seba, Hébron, Jérusalem. — § 4. *La piste de Pétra à Damas* : Maan, Odruh, Eldji, le Sikh, Pétra, Chobak, le Moab, Rabbath-Ammon, Bostra, le Hauran, Damas. Routes de Mésopotamie : Sès, Karyatin (Nézala), Palmyre. Rôle du transit : les tarifs. — § 5. *Les limites de la Nabatène* : Le Hedjaz, Teima, le Syrméon, l'Ammonitide, la Pérée, la mer Morte, Edom, le Wadi Arabat, Elat, le pays de Madian.

Le territoire ne compte pas. Importance exclusive du transit et des communications.

Qu'on ne cherche pas ici une description géographique des pays Nabatéens, car la géographie n'y est envisagée que dans ses rapports avec l'histoire et seulement pour l'expliquer.

Mais la connaissance des villes, des localités, des pistes et des courants commerciaux est indispensable, avant même d'entrer dans le récit des événements. On nous excusera donc, ne pouvant exposer tout à la fois, de supposer connue l'histoire sommaire de la Syrie, vue de haut. Cela peut nous amener,

dans ce chapitre, à anticiper sur le développement historique, évitant ainsi d'alourdir ce dernier par des considérations géographiques. Le lecteur pourra d'ailleurs, en se reportant aux cartes I et II *in fine*, identifier la plupart des noms de lieux cités dans le présent ouvrage (1).

### § 1. — *Le Commerce de l'Inde.*

Si Pétra est incontestablement la capitale et le centre du pays nabatéen, il n'en est pas moins difficile de préciser exactement les limites de ce pays à travers l'histoire. Placée dans un désert pierreux d'une aridité presque absolue, l'on comprend à peine qu'une agglomération de ce genre ait pu prospérer et se développer, peu à peu, en une métropole dont le rayon politique s'étendit sur un vaste territoire. La chose ne peut s'expliquer que par le caractère spécial des populations locales, adonnées de tout temps à la vie nomadique et aux voyages en caravane à travers un pays désertique. Les débuts de Pétra ne sont pas ceux d'un centre urbain, mais d'une halte de chame-

(1) La carte I donne, avec l'hypsométrie approximative de la Syrie méridionale, les noms anciens et modernes des localités. La carte II, dont le but est historique, montre l'extension maxima de la Nabatène. Toutes deux ont été dressées avec le précieux concours de M. Hutin, géographe du ministère des Affaires étrangères, qui a bien voulu aussi dresser la carte III (Plan de Pétra) et la carte IV (Environs de Pétra).

En matière d'identifications géographiques pour la Palestine et son arrière-pays transjordan, l'atlas le plus recommandable et le plus récent est l'*Atlas of the Historical geography of the Holy Land*, de G. Adam Smith et J. G. Bartholomew, Londres, 1915. Nous le citons sous la forme *Atlas Holy Land*. On consultera aussi avec grand profit la belle publication allemande de Guthe : *Bibel Atlas*, in 20 Haupt- und 28 Nebenkarten, Leipzig (Wagner et Debes), 1911.

Dans le même ordre d'idées, l'ouvrage capital pour la région au nord de la Palestine et pour le Hauran, est celui de R. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie ancienne et médiévale*. Paris, Geuthner, 1927, avec quelques cartes très détaillées. Cet ouvrage ne traite pas de la topographie de la Palestine et de la Transjordanie et s'arrête à l'actuelle frontière entre les pays sous mandats français et britannique.



liers facile à défendre, parce que d'accès difficile. Ils y avaient leurs entrepôts dans des cavernes inaccessibles. Grâce à un sanctuaire réputé de grandes distances, celui de la montagne sacrée, où fut, selon toute apparence, le lieu d'élection du Dieu de la montagne du Chara, Douchara ou Dusarès, elle servait aussi de pôle d'attraction à ces nomades. De loin, ils y vinrent chercher la satisfaction de leurs besoins religieux aussi bien que de leurs besoins économiques.

C'est dans le trafic des caravanes que résida, dès l'aurore de son histoire, la richesse de Pétra. Or ce commerce revêtit, un peu avant l'ère chrétienne, une forme très spéciale et qu'il faut connaître pour comprendre l'extension du royaume nabatéen.

I. *Les aromates et les épices : la navigation dans la mer Rouge.* — Les produits de l'Inde, les épices, les denrées coloniales, ont de tout temps fait l'objet d'un commerce très intense dans le monde méditerranéen, sans que cependant l'antiquité classique eût connu exactement les conditions dans lesquelles ces marchandises lui parvenaient. On sait aujourd'hui que, jusqu'à l'ouverture de cette navigation dans l'océan Indien, grâce à la découverte, par Hippalus, du phénomène des moussons, au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, c'est par Aden et Kané, sur l'océan Indien, pays sabéens, que transitaient les produits de l'Inde, déchargés des larges boutres indiens qui n'osaient affronter la mer Rouge, où le régime des vents du nord rend la remontée vers le golfe Arabique (Suez) des plus difficiles aux voiliers. Nous sommes bien renseignés sur la navigation et le commerce de la mer Rouge vers l'ère chrétienne, par le rapport d'un voyageur grec anonyme écrivant dans sa langue vers 60 de notre ère. C'est le fameux *Périple de la mer Érythrée* (1).

(1) Le *Périple*, ouvrage capital pour la connaissance de la mer Rouge et l'océan Indien dans l'antiquité, complète heureusement ce que nous savions de cette mer deux siècles avant l'ère chrétienne par l'ouvrage d'Agatharchide (milieu du II<sup>e</sup> siècle), *De Mari Erythraeo* (dans Müller, *Geographi Graeci Minores*, grec et latin, Paris, 2 vol. et un atlas, 1855).

Le *Périple* nous est parvenu sous la forme d'un manuscrit grec du X<sup>e</sup> siècle conservé à Heidelberg. On en trouvera le texte grec avec une traduction latine

Aden et Kané n'offraient pas les mêmes inconvénients que la mer Rouge, surtout Aden, où exista de tout temps un port bien protégé rivalisant alors avec Alexandrie (1).

En outre, le sud de la presqu'île Arabique, l'Arabie Heureuse, avec sa capitale Sanaa, à plus de 2.000 mètres, jouit de

dans C. Müller, *loc. cit.*, I, p. 257-305. Il existe du Périple une bonne traduction allemande, avec quelques améliorations du texte grec par C. Fabricius, *Der Periplus des Erythraeischen Meeres von einem Unbekannten* (grec et allemand), Leipzig, 1883. Nous préférons adresser le lecteur à la bonne traduction anglaise, très au courant des découvertes géographiques modernes, de W. H. Schoff, *The Periplus of the Erythraean Sea*, New York, 1912. La bibliographie complète du sujet est à la p. 7 de cet ouvrage.

(1) Le *Périple* montre, § 26 (cf. Müller, *loc. cit.*, I, p. 276-277) le rôle joué par Aden (Ἀραβία Εὐδαίμων) dans le commerce en tant que lieu de rassemblement des produits au même titre qu'Alexandrie dans la Méditerranée orientale. « ... Arabia Eudaimôn est un village sur la côte, dépendant du royaume de Charibaël, disposant de bons ancrages et de ressources en eau plus douce et meilleure que celle d'Océlis (*petit havre sur la côte arabique du Bab el Mandeb en face de l'île de Périn, aujourd'hui Sheik saïd*). Elle est à l'entrée d'une baie et la terre est fort en arrière. On l'appelait Eudaimôn (*Heureuse*) dans les jours anciens de cette cité, lorsqu'on ne pratiquait pas encore le voyage (direct) entre l'Inde et l'Égypte et qu'on n'osait pas naviguer de l'Égypte à ces ports à travers cet océan, mais au contraire que, tous touchant à Aden, elle recevait les marchandises des deux pays, juste comme Alexandrie, maintenant, reçoit les produits apportés aussi bien de loin que de l'Égypte (*on considérait alors Alexandrie, ville grecque, comme en dehors de l'Égypte*). »

Aden fut connu de toute antiquité. *Ezéchiel*, xxvii, 23, l'appelle Eden. (W. Schoff, *loc. cit.*, p. 115; et Sprenger, *Alle Geographie Arabiens*, p. 99). Elle resta un emporium à toutes époques, comme l'atteste Philostorge au iv<sup>e</sup> siècle de notre ère et Cosmas Indicopleuste au vi<sup>e</sup>.

Kané, à 200 milles à l'est d'Aden, était le débouché du royaume de l'Hadramaout (capitale Sabbatha), dont les rois nous sont connus (plus loin, ch. xii, § 5). L'Hadramaout est le Hazarmaveth de certaines traductions de la *Genèse* (x, 26), et signifierait *enceinte de la mort*. Kané a totalement disparu. En comparant les indications du *Périple* § 27 avec celles données par Pline, *Hist. Nat.*, VI, 23, et Cl. Ptolémée, I, 1, on l'a localisée au promontoire de Hassan ou Hism Ghorab, aujourd'hui Bir Ali. On y trouve des ruines assez considérables et une célèbre inscription himyarite. C'est une belle rade, aboutissement d'un wadi important. A une journée de marche dans l'intérieur, est la citadelle ruinée de Nakh el Hadjar, vue en 1835 par un des rares visiteurs de l'Hadramaout, Wellsted (*Travels in Arabia*, 2 vol., Londres, 1838, I, chap. xxvi, p. 424, et II, chap. xxii, p. 421. Du même auteur : *Narrative of a Journey to the ruins of Nakh el Hadjar*, dans le *Journal of Roy. Geographical Soc.*, VII, 20).

Notre pl. 6 reproduit le croquis que donne Wellsted de cette place. Elle défendait sans doute alors, déjà, le commerce des aromates et des épices. Son antiquité est attestée par de belles inscriptions sabéennes surmontant la porte, contemporaines du début de l'ère chrétienne, aujourd'hui déchiffrées. Cf. C. Müller, *loc. cit.*, I, p. 297 § 7, et W. Schoff, *loc. cit.*, p. 116.

pluies suffisantes pour avoir une vie propre et pratiquer l'agriculture à côté du pâturage; mais les populations arabes primitives de ce méridien, les Homérites ou Himyarites, les Sabéens, les Habasat, les Ausanites, les Hadramytains, les Kattabanés, les Minéens, les Lihyanites, tribus localisées surtout (sauf les deux dernières) dans l'angle sud-ouest de la péninsule arabe, n'en avaient pas moins pour principale source d'enrichissement ce commerce avec l'Inde (1).

Alors que l'Arabie est un des pays les plus pauvres du monde, quels étaient donc les éléments d'un trafic si rémunérateur? Grâce au précieux *Périple*, nous le savons parfaitement, car son auteur, le marchand et navigateur grec, rédigeant une sorte de livre de bord de ses escales et de ses opérations, a pris soin de noter, pour chaque station, ce qu'on y importe et ce qu'on en exporte (2). La liste, sans être stéréotypée, énumère sensiblement les mêmes articles d'un port à un autre. Notons d'ailleurs qu'elle nous renseigne indirectement, car elle concerne un trafic maritime, tandis que les chameliers pratiquaient le long de leurs pistes un commerce terrestre. Il n'en est pas moins clair que les éléments de ces deux catégories d'échanges ne pouvaient être absolument différents.

L'article de beaucoup le plus recherché était un produit d'origine indigène, l'*encens*, auquel on joignait la *myrrhe* et les *aromates*. Comment des poudres végétales odoriférantes, en apparence si peu essentielles à l'humanité, ont-elles justifié le développement d'un trafic si difficile? C'est que, dès la plus haute antiquité, l'encens et les aromates sont devenus les accessoires indispensables de tous les cultes alors en usage. Aussi haut qu'on remonte dans l'histoire égyptienne, l'encens y est réputé la denrée la plus précieuse. Déjà l'inscription de la stèle de Sahouré, roi Memphitique (V<sup>e</sup> dynastie, xxviii<sup>e</sup> siècle

(1) V. la carte n° 3 de notre livre : *Essai sur l'histoire antique d'Abyssinie, Le royaume d'Aksum et ses voisins d'Arabie et de Méroé*, Paris, Geuthner, 1926, p. 29. Cette carte n'est qu'un essai de localisation, sans prétention à une complète exactitude.

(2) Ces articles sont étudiés en détail et passés en revue avec toutes les références historiques, dans l'ouvrage si utile déjà cité, de W. Schoff.

av. J.-C. environ), démontre que des expéditions maritimes partaient à la conquête des parfums et nous offre même la plus ancienne description figurée des navires de haute mer (fig. 1) (1). Les bas-reliefs du Deïr el Bahari à Thèbes,



Fig. 1. Le navire de Sahouré (xviii<sup>e</sup> siècle).  
(Boreux, *Et. de Nautique Egypt.*, II, fig. 187, p. 475.)

nous donnent, avec la représentation des fameux arbres à aromates (pl. 7), une description enthousiaste des navigations vers le pays de Pount et de leurs résultats magnifiques, un millénaire et demi après les voyages de Sahouré, sous la reine Hatchespou (XVIII<sup>e</sup> dynastie, fin du xvi<sup>e</sup> siècle). On y voit aussi le détail de l'équipement des grands navires à rames employés (pl. 8) (2).

Aux approches de l'ère chrétienne, les navires de la mer Rouge employés par les Grecs d'Egypte avaient moins de

(1) Voir Ch. Boreux, *Etudes de Nautique égyptienne: L'art de la navigation en Egypte jusqu'à la fin de l'ancien Empire*, dans les *Mémoires de la mission archéologique française du Caire*, t. L, 1924-1927, p. 465. Notre fig. 1 reproduit la fig. 187, tirée elle-même de Borchardt, *Sahurê*, II, pl. XII.

Le monument funéraire de Sahurê, à Abousir, fouillé en 1907-1908, nous présente deux scènes, l'une du départ, l'autre du retour d'une flotte de douze navires de mer effectuant la navigation de Syrie.

(2) La planche 8, n° 1 est une photographie du bas-relief où figure l'un des navires de mer des expéditions au pays de Pount. En comparant ce navire avec celui de Sahourê, on peut mesurer les progrès parcourus. Il faut descendre encore de huit siècles pour trouver sur les bas-reliefs des représentations de navires de mer, combien imparfaites, qui sont celles des bateaux de Sennacherib et Sargon II d'Assyrie, châtiés les tribus du golfe Persique au viii<sup>e</sup> siècle (fig. 2 et 3). Cf. Contenau, *La civilisation Phénicienne*, fig. 122, p. 296.



chance de ressembler aux vaisseaux de guerre à rames de Sahouré ou Hatchetspou qu'à ce navire marchand à voiles, pansu et de forte capacité de la pl. 9, relevé par Contenau en

1914 sur un sarcophage sidonien et représentant un type phénicien avec un avant nettement romanisé (1).

Pour revenir à la course des aromates, disons que Maspero a pu identifier à peu près les lieux où aboutissaient ces navigations égyptiennes. Il place sans hésiter le pays de Pount sur la côte des Somalis, en face de la côte de l'Haddamaout. On pourrait encore plus faci-

lement le placer sur cette dernière, d'où provint à une époque plus tardive la quasi totalité de l'encens importé dans le monde romain (2).

Les Juifs, aux plus hautes époques de leur histoire, conquirent les aromates. Joseph, vendu par ses frères, est livré à



Fig. 2. Bas-relief de Khorsabad.  
(E. Pottier, *Catal. ant. Assyri.*, pl. xx.)

(1) Cf. l'article si étudié de Contenau : *Mission archéol. à Sidon, 1914*, dans *Syria*, 1920, p. 37 et ss., où sont comparés les différents types de navires de guerre et de commerce que nous ont fait connaître les bas-reliefs de l'antiquité.

(2) Cf. Maspero, *De quelques navigations des Égyptiens*, dans les *Études de mythol. et d'archéol. égyptiennes*, IV, 1900. Voir aussi mon article : *La mer Rouge à travers les âges*, dans la *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> mars 1925. Toutes identifications de lieux à d'aussi hautes époques sont arbitraires, mais il importe peu que le pays de Pount soit sur la côte des Somalis ou sur celle de l'Arabie; dont les caractéristiques géographiques sont à peu près identiques. Il n'y a pas de doute sur la région elle-même.

des caravaniers arabes transportant une cargaison de ce genre en Égypte (1).

Dans l'inscription de Nimrod, le roi assyrien Téglath-Phalasar III (viii<sup>e</sup> siècle) rappelle le tribut d'arômes imposé à Mérodach-Baladan. L'usage de l'encens pour les cérémonies rituelles, des plus vieux empires passa à leurs successeurs. On le vit se répandre en Grèce après qu'il eut été général chez les Perses, puis être adopté par les dynasties nées du démembrement de l'Empire d'Alexandre le Grand, Lagides et Séleucides. Nous savons notamment que Séleucos II de Syrie fit cadeau en 243 avant J.-C. au temple d'Apolon de Millet, de dix talents en poids d'encens vrai. Les Ro-

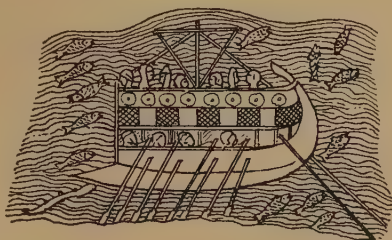


Fig. 3. Navire de guerre du palais de Khorsabad<sub>2</sub> (xiii<sup>e</sup> siècle)  
(Contenau, *Civil. Phén.*, 1926, fig. 122, p. 296.)

maines se donnèrent le même besoin qui fut à son climax au i<sup>er</sup> siècle de notre ère; alors que, malgré des prix prohibitifs Néron, pour les seules funérailles de sa favorite et épouse Poppée, en consumma plus qu'il n'en parvenait en une année d'Arabie (2).

L'encens vrai, résine de la *Boswellia*, est en effet une denrée spécifiquement originaire de l'Hadramaout et de la côte sud-orientale de l'Oman. La côte des Somalis en expédie des sortes plus fines encore. Pline nous explique en détail son mode de production et sa récolte. Quoique ses développements soient

(1) *Genèse*, xxxvii, 25 : « Il vint de Gilead une caravane d'Israélites avec leurs chameaux chargés d'arômes, de baumes et de myrrhe, qu'ils allaient porter en Égypte. » Gilead ou Galaad, il est vrai, n'est pas une région arabe, mais une contrée montagneuse du pays d'Israël, à l'est du Jourdain et au nord de l'Arnon. La caravane arabe venait donc de Damas, centre de distribution des produits du lointain sud.

(2) Pline, *loc. cit.*, VII, 42; XII, 30.

largement fantaisistes, on peut en inférer tout de même que les Arabes producteurs, sans le consommer beaucoup eux-mêmes à cette époque, comprenaient sa valeur et contrôlaient rigoureusement sa destination pour en mieux garder le monopole et le secret. En somme, l'empire Romain ne fut jamais bien renseigné sur les aromates et, tout en connaissant les dernières étapes de la route qu'empruntaient ces denrées, resta dans le vague sur leur origine. Pline nous dit expressément que les aromates transitent par la Nabatène Troglodyte, colonie nabatéenne (1). Les produits de l'Inde, déchargés dans les escales arabiques, avant que les Grecs eussent entrepris la navigation directe vers ce lointain pays, étaient le *copal indien*, les *couleurs et vernis*, diverses *essences aromatiques*, des *baumes*, des *benjoins*, des *liniments odoriférants*, des *gommes médicales*, comme le *dracena draco* qu'on appelait alors *cina-bre* (2), quelques *mousselines de laine gangétiques*; enfin les *bois précieux*, *sandal*, *teck*, *ébène*, venus de la Birmanie ou du Siam, mais dont personne ne soupçonnait alors les origines, car ces derniers produits faisaient de longues escales aux Indes et leur marché était entre les mains de spécialistes.

La *soie*, qui s'échangeait au poids de l'or au début de notre ère, connue assurément aux Indes, ne parvenait dans la Méditerranée que par la Bactriane et les royaumes Parthes, c'est-à-dire par le Turkestan. Le *Périple* ne parle de la soie que dans un seul passage, où il traite du pays de This, autrement dit la partie de la Chine connue sous le nom de Tsin (3). Ce qu'il dit de la soie est d'ailleurs fort exact.

Les marchandises méditerranéennes expédiées pour payer celles de l'Inde, venaient plutôt par mer que par terre. Tran-

(1) Pline, *loc. cit.*, XXII, 44. Le nom de Troglodyte s'appliquait presque indifféremment aux deux rivages de la mer Rouge.

Strabon, XVI, § 7, ne donne sur l'encens que des renseignements fantaisistes. (2) Ne pas le confondre avec le sel de mercure du même nom.

(3) Cf. W. Schoff, *loc. cit.*, p. 263 ss. Cet auteur cite toutes les références classiques concernant la soie. La meilleure description antique de la soie est celle d'Aristote, à la fois la plus ancienne et la plus exacte. Pline en a parlé sans trop de fantaisie.

sités par l'Égypte, ces produits gagnaient d'abord Bérénice, le grand entrepôt de l'Égypte en mer Rouge sous les Ptolémées (1). C'étaient des *vins*, des *huiles d'olive*, des *tissus de laine*, des *statues* (ἀνδριάντα) (2), et surtout des *monnaies*, car l'Arabie, ne consommant guère les envois de l'industrie gréco-romaine, préférait le numéraire, dont les tyranneaux de la presqu'île imitèrent rapidement les types. Et c'est ainsi qu'à la base de la numismatique sabéenne, figure sur les flans la chouette d'Athènes, de plus en plus déformée mais toujours reconnaissable.

Le commerce par terre, qui nous importe ici principalement, était plus ancien que le trafic maritime. Il est bon toutefois de jeter un coup d'œil sur ce dernier. On trouve à plusieurs reprises dans le *Périple*, appliquée à certaines escales, l'appellation de « port désigné par la loi » (τῶν ἀποδεδειγμένων ὅρων). Il est vrai que Fabricius (3) traduit simplement cette expression par « port fréquenté ». En réalité, il semble bien que le trafic de la mer Rouge, au temps des Grecs et des Romains, fût réglementé et que leurs navires dussent, sauf le cas de fortune de mer, faire halte dans des escales autorisées, où sans doute la protection était assurée plus facilement par des accords conclus avec des chefs locaux, où résidaient peut être des fonctionnaires grecs et romains. Toute la mer Rouge paya tribut aux Romains et même ils eurent des percepteurs chargés de prélever l'impôt. Hippalus, auquel nous devons la découverte du phénomène des moussons, fut un de ces fonctionnaires que des vents providentiels amenèrent directement et involontairement du sud de la mer Rouge à Ceylan (4).

(1) Toutefois ce ne put être un port considérable matériellement. Il n'y a été retrouvé d'autre trace de la ville antique qu'un temple d'harmonieuses proportions, mais minuscule. La rade est très mauvaise et envahie par les madrepores.

(2) Plus loin, chap. xii, § 5, et pl. 81-86.

(3) Dans les commentaires de sa traduction déjà citée du *Périple*. Cf. aussi W. Schoff, *loc. cit.*, p. 51.

(4) Pline, VI, 24, 4 : « Annii Plocanus avait affermé du trésor impérial le revenu de la mer Rouge ; un sien affranchi — c'était Hippalus — doublant l'Arabie, fut emporté par les aquilons au delà de la Carmanie (pays plus ou



Le voyage des Indes était connu en gros dans son parcours, car Pline nous apprend qu'il fallait compter :

d'Alexandrie à Coptos sur le Nil, en barque....	12 jours
de Coptos à Bérénice en caravane, à travers le désert.....	12 jours
de Bérénice à Ocelis ( <i>Cheik Saïd</i> ) sur le Bab-el-Mandeb.....	30 jours
d'Ocelis à Muziris, aux Indes, en profitant d'un <i>hippalus</i> , c'est-à-dire d'une mousson. ....	30 jours
Soit au total.....	84 jours

dont 70 par mer.

Muziris (Cranganore aujourd'hui) paraît avoir joué alors aux Indes, pour ce commerce, le rôle que tenait Alexandrie à l'autre bout de ce voyage interminable (1). Par cette voie vint plus d'une ambassade de monarques hindous, s'il faut en croire la célèbre inscription latine d'Ancyre (Angora) où, dans son testament politique, l'empereur Auguste s'écrit : « Des ambassades furent souvent envoyées auprès de moi, venant des Indes, et l'on n'en avait jamais vu, antérieurement, auprès d'aucun chef romain. »

Ainsi, les Grecs, à la suite, certainement, des navigateurs indigènes, savaient se risquer en pleine mer et traverser l'océan Indien, grâce, il est vrai, à un phénomène régulier, tandis que dans la Méditerranée ils ne quittaient jamais les côtes de vue, comme le prouve le fameux voyage de S<sup>t</sup> Paul, de Césarée en Italie. Il n'en est pas moins remarquable qu'aux siècles postérieurs cette audace maritime fut oubliée. Mille ans se passeront avant que les Scandinaves se hasardent à travers l'océan Atlantique jusqu'au Groenland, et cinq cents ans de plus avant que Vasco de Gama ose renouveler la prouesse

*moins confondu avec l'Oman d'aujourd'hui*) : Il arriva le quinzième jour à Hippuros, un port de Taprobane (*Ceylan*). » Cf. aussi W. Schoff, *loc. cit.*, p. 43 et le commentaire, p. 227, et enfin pp. 150, 151 et 160.

(1) Cf. Pline VI, 23. Ce qu'il dit de Cranganore est confirmé dans une certaine mesure par les *Tables de Peutinger* (plus loin, p. 54), d'après lesquelles il y aurait eu à Muziris un temple dédié à Auguste.

d'Hippalus, en traversant l'océan Indien de Mélinde sur la côte d'Afrique, à Calicut, sans venir reconnaître la côte d'Arabie.

La route du Nil à Bérénice était si importante, qu'elle faisait l'objet d'une réglementation spéciale. Elle était soumise à des péages établis par des édits, comme le prouve le tarif lapidaire retrouvé à Coptos (1). De même, l'existence dans la hiérarchie égyptienne, au début de notre ère, d'un fonctionnaire nommé l'*Alabarque* ou *Arabarque*, se réfère non seulement à la surveillance du *limès* arabe et au gouvernement des Arabes en résidence, mais aussi à l'organisation des ports et des douanes ayant des relations avec les Arabes. Le système douanier de l'Égypte fut parfaitement organisé. Comme sur la côte méditerranéenne, il y eut des douanes sur la côte arabique de la mer Rouge, notamment à Leukè Komè (ou d'ailleurs elle fut peut-être nabatéenne à certaines époques). On peut conclure de ces indications sommaires que les escales arabiques étaient soumises à un régime analogue à celui des ports à traités, comme on l'a connu en Chine, au Japon, en Corée et jusqu'à une époque récente dans les Échelles du Levant — compte dûment tenu de l'énorme différence des époques et des civilisations.

Nous savons que depuis la création de Bérénice par Ptolémée Philadelphie et surtout depuis que la réouverture du canal reliant le Nil à la mer Rouge eut remis la navigation de l'Érythrée à l'ordre du jour, les ports grecs se multiplièrent et se succédèrent du nord au sud sur la côte africaine : Philotéra, Myos-Hormos, Leukos-Limèn, Néchésia, Ptolémaïs-Thérôn, Adulis. Il y en eut quelques autres moins impor-

(1) La route militaire de Coptos était surveillée de poste en poste et l'on y avait créé de toutes pièces des stations-haltes. Pline en donne la description détaillée, ainsi que des indications fort utiles sur la navigation et sur les navires mêmes. Il nous dit que ces derniers portaient des compagnies d'archers pour tenir à distance les pirates. (Pline, *loc. cit.*, VI, 26). Le tarif de Coptos est de 90 ap. J.-C. (*Inscr. Graecae ad res rom.*, I, 1183). Sur les pistes entre le Nil et la mer Rouge, cf. Jouguet, *L'Impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*, Paris, 1926, p. 322.

tantes sur la côte arabique, comme Onne (1), Bérénice-Panchrusos (2), Leukè-Komè, Egra, Soaka (3). Plusieurs de ces dernières furent probablement contrôlées par les rois Nabatéens jusqu'à l'annexion de Pétra en 106 de notre ère.

Adulis a pu être un port concédé aux Grecs par le royaume d'Aksoum alors dans sa période d'expansion; tout au moins cette place d'échanges fonctionna au profit des deux puissances, grecque et abyssine (4). Les ports plus méridionaux de la côte de Barbarie (Somalie) relevaient probablement tantôt d'Aksoum tantôt des états de l'angle sud-ouest de l'Arabie, Saba, Hadramaout, Himyar. Les ports arabiques du Bab el Mandeb, à plus forte raison, relevaient de ces derniers royaumes, et non des Grecs ou des Romains.

Le *Périple* lui-même lève quelques coins du voile à ce sujet et nous livre les noms de plusieurs souverains indigènes du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C. : Zôscales, roi des Aksoumites; Charibaël, roi des Homérites; Eléadzos, roi du pays de l'encens vrai (c.-à-d. de l'Hadramaout et de tout le pays jusque (ou même y compris) l'Oman. Or, précisément, l'épigraphie et l'archéologie ont confirmé l'existence, à cette époque, au moins d'Eléadzos sous la forme Ili Azz. Le *Périple* nous fait connaître aussi que ces pays, quoique pratiquant surtout les échanges terrestres, disposaient de marines audacieuses. Les côtes de l'Afrique orientale jusqu'au Mozambique relevaient d'eux et constituaient leurs colonies. Le *Périple* dit en effet du pays de Rhapta (à placer au sud de Zanzibar) qu'il « est gouverné par le chef des Maphorites (*tribu incontestablement himyarite*) selon un ancien droit, d'après lequel ce pays (Rhapta) relève de la souverai-

(1) Onne était peut-être au fond du golfe d'Aynouna, à 40 kil. au nord de Moueila. Burton (*The land of Midian revisited*, 1879, I, p. 75-78), toujours en quête de sites historiques, y a passé au début de 1878 et n'a signalé aucune ruine, mais il estime que c'est le débouché principal de la région entre Makna et Moueila, région où partout il a relevé des traces d'extractions minières.

(2) J. Barthoux la place à Moueila (*Le Pays de Midian*, dans les *Actes du Congrès de Géographie du Caire*, 1923, III, p. 196).

(3) D'après la géographie de Cl. Ptolémée. Soaka n'est pas identifiée.

(4) Cf. notre *Hist. Ant. Abyss.*, chap. v, p. 29 ss.

neté de l'État qui prend l'hégémonie en Arabie. Et c'est aujourd'hui (1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.) le peuple de Mouza (à peu près l'actuelle Moka) qui le tient sous son autorité. Il y envoie beaucoup de grands navires commandés par des capitaines et un personnel arabes, tous familiarisés avec ces indigènes et se mêlant à eux par le mariage. Ils connaissent toute la côte et en comprennent les langues » (1).



Fig. 4. L'Arabie d'après le Géographe de Ravenne (vii<sup>e</sup> siècle).  
(D'après K. Miller, *Die ältesten Weltkarten*, VI, Schlussheft, Stuttgart, 1898, p. 32.)

La navigation arabe, toutefois, orientée vers l'Inde et l'Arabie, se montra moins hardie dans la mer Rouge septentrionale et parut céder la place à celle des Grecs d'une culture supé-

(1) *Périple*, § 16. Les Maphorites sont la tribu de Maafir, dans le Tihama méridional. Le mélange de sang arabe et de sang indigène, sur toute la côte orientale d'Afrique, est évident. Le *Périple* est le premier texte grec qui nous renseigne sur la lutte perpétuelle pour la suprématie, dont fut le théâtre l'Arabie sud-occidentale entre des tribus, qui y occupèrent successivement la première place. Ce serait sortir de notre sujet que de raconter ces conflits. On en trouvera l'essentiel dans notre ouvrage, *ibid.*, chap. vi, p. 39 et ss.

Cf. W. Schoff, *loc. cit.*, p. 28, 94, 96, 107.



rieure, qui gardèrent la haute main et ne se laissèrent pas concurrencer dans leurs propres eaux.

II. *Le transit terrestre par caravanes.* — Revenons maintenant au commerce par caravanes. Il était purement empirique, c'est-à-dire que les anciens ne se piquaient pas de connaître la géographie de l'intérieur de l'Arabie. Ce qu'on en pouvait savoir était surtout résumé dans les ouvrages de Strabon, Pline et Ptolémée. En se reportant aux pl. 10 et 11, on voit que beaucoup de noms de villes étaient connus. Ptolémée, notamment, énumère 114 cités de l'Arabie Heureuse. Ses vues sont exactes dans l'ensemble. On ne peut lui reprocher qu'une exagération dans les latitudes, parce qu'il croyait la longueur du méridien beaucoup plus grande qu'elle n'est (1). Quelques siècles plus tard, le géographe de Ravenne (VII<sup>e</sup> siècle) en savait beaucoup moins et les noms cités par Pline et Strabon sont mutilés (fig. 4). En réalité, ces connaissances théoriques n'étaient d'aucun secours aux commerçants du monde romain. Ils se bornaient à recevoir sur la Méditerranée les produits qui leur parvenaient par quelque procédé quasi magique. C'était l'affaire des Arabes ! De grands trajets en grands trajets ces derniers se passaient les ballots et peu d'entre eux en savaient la filière réelle. Des Indes, les marchandises traversaient l'océan Indien sur des boutres. Une fois débarquées à Aden ou Kané, elles se voyaient confiées aux chameliers. Pline nous apprend qu'elles étaient partout grevées de terribles péages (2) et que, pour passer de l'océan Indien à la Méditerranée

(1) La pl. 10 est tirée de Hogarth, *Penetration of Arabia*, Londres, 1906, p. 17. La pl. 11 est tirée de notre *Histoire antique Abyss.*, carte n° 2. Les annexes I et II donnent des extraits de Strabon et Pline, montrant l'étendue des connaissances romaines sur l'Arabie.

(2) *Hist. naturelle*, XII, XXXII, 5. « L'encens ne peut être exporté que par le pays des Gébanites (à peu près le Kataba d'aujourd'hui). Aussi paie-t-il un droit à leur roi. Thomma, leur capitale, est éloignée de Gaza, ville de Judée, située sur notre mer Méditerranée, de 4.336 mille-pas (3.000 kil.), trajet divisé en 65 étapes de chameaux. Il y a encore des pourcentages fixes à donner aux prêtres et aux scribes des rois ; en outre, les gardiens, les soldats, les portiers, les employés se font leur part. Partout où l'on passe, il faut payer, ici pour l'eau, là pour le fourrage, pour les stations, pour les divers péages, de sorte que la dépense pour chaque chameau, jusqu'à la côte de notre

née, il fallait les charger et décharger 65 fois à travers des territoires sans souveraineté définie. Les marchandises, en cours de route, supportaient toutes sortes de rétributions, exactions et réquisitions de la part des tyranneaux, des cheikhs, des comptables et de tous les intermédiaires, si bien que chaque charge de chameau venue d'Aden avait été finalement pressurée d'environ 500 francs-or. Quand les produits venaient de Kané, port à 200 milles à l'est d'Aden, le trajet était encore plus long (1). Les denrées centuplaient de valeur, autant du fait de ces charges excessives que par suite du faible débit d'une pareille ligne de communication trop étirée, sans parler des énormes risques pour les vies humaines et des déchets par pillage, destruction ou autres « fortunes » de la route.

La responsabilité des chameliers, d'ailleurs, n'était pas petite. Toutes les routes du désert ont dû, toujours, être gardées, et c'est ainsi que, dans une certaine mesure, de forts péages étaient justifiés. Aujourd'hui encore, chaque halte du pèlerinage musulman comporte un *kasr* ou château, caravansérail fortifié. C'est pour cela que, malgré son caractère désertique, l'Arabie entière est hérissée de châteaux, invariablement en ruines, ou de décombres de fortifications temporaires. Les principales places d'échange étaient mieux gardées encore. Toutes les grandes villes ont leur citadelle et la longue vallée sèche d'El Ela et d'El Héger, par où passaient les caravanes, est un défilé pierreux qui se défend de lui-même. Aden est une immense forteresse naturelle. Kané, sans doute aussi fortifiée, car elle se confond probablement avec Hism Ghorab, promontoire couronné d'une forteresse en ruine, avait, en outre, une place de sûreté à deux étapes dans l'intérieur comme on l'a vu plus haut (2).

mer, monte à 688 deniers (564 fr. or) ; là il faut encore payer aux fermiers de notre empire. Aussi la livre du meilleur encens est de 6 deniers (4 fr. 92), la seconde qualité, de 5 deniers (4 fr. 10), la troisième, de 3 deniers (2 fr. 46). Chez nous, on le falsifie avec des larmes de résine blanche qui ressemblent beaucoup à l'encens..... »

(1) Ammien Marcellin, *Rerum Gestarum*, XXX, 1, 30.

(2) P. 35, en note.

Le système de défense antique est encore mal connu. Les premiers voyageurs modernes n'ont fait que signaler des forteresses, laissant à leurs successeurs les rapprochements historiques nécessaires, et, dans ce domaine, pratiquement tout reste à faire. L'étude des pistes antiques n'est pas non plus très avancée, sauf pour la Syrie méridionale. La pl. 4 montre ce que pensait des pistes, il y a cent ans, L. de Laborde quant au Sinaï et à l'Arabie Pétrée. La pl. B, plus générale, met au point la question, dans la mesure du possible, pour l'Arabie entière. Plus d'un de ces tracés ne repose que sur des suppositions (1).

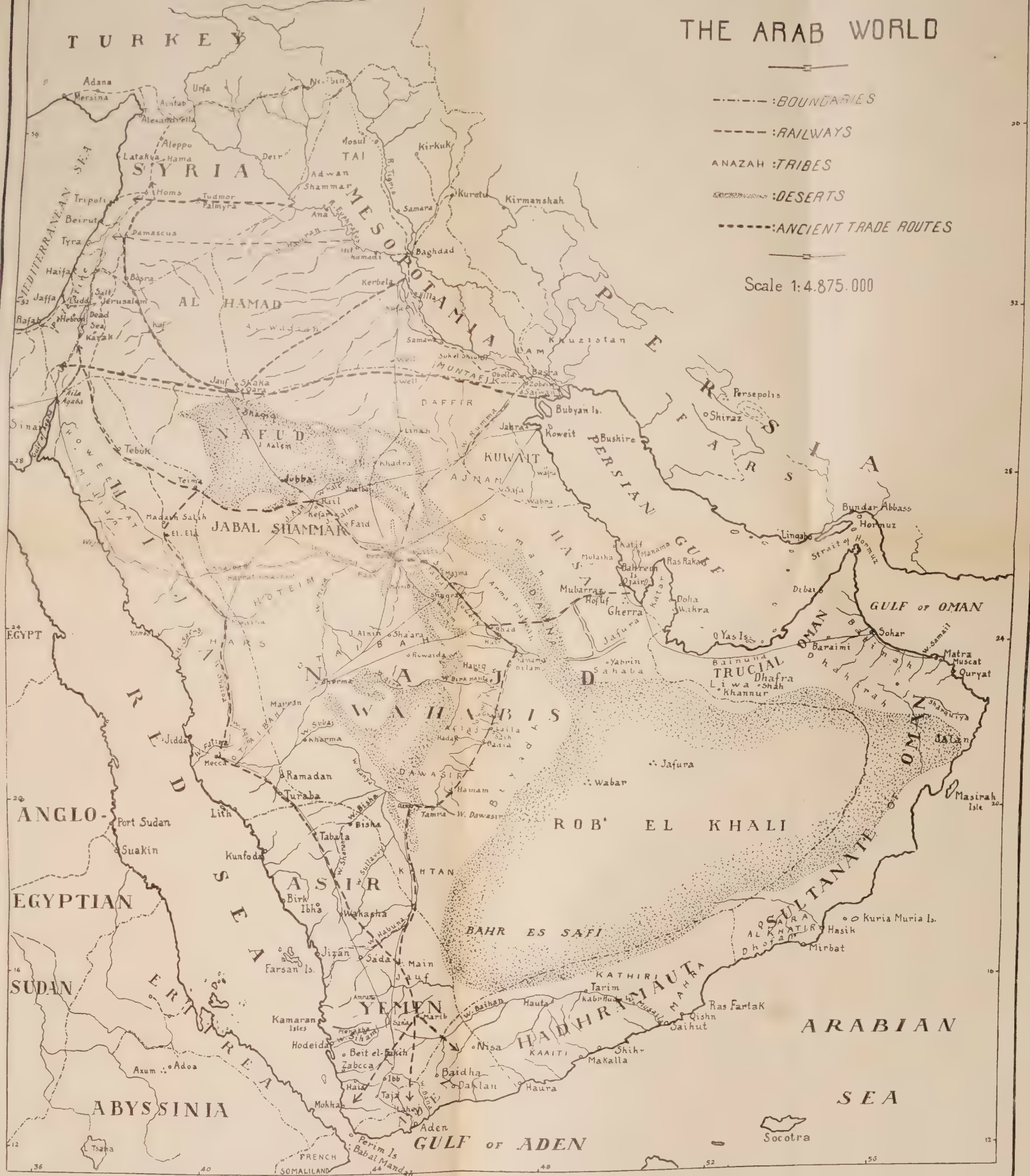
Le trafic de l'Inde, après avoir franchi toute l'Arabie Heureuse, l'Yémen, l'Acyr et le Hedjaz, après avoir passé par les très vieilles villes de Marib et Negran ; après avoir atteint la Mecque, une des places les plus importantes et les plus anciennes de celles fréquentées par les caravanes, qui y sacrifiaient au passage dans des sanctuaires illustres (2); après avoir fait halte à Médine, suivait, un millénaire avant Mahomet, la route des pèlerins musulmans, le Darb El Hadj, si vivant encore aujourd'hui. Elle arrivait, toujours marchant au nord, à El Ela, actuellement Hereibeh, probablement Dedan de la Bible (3), où, vers le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère tout au moins, cessait l'emprise directe des races de l'Arabie méridionale. Là se faisait le contact avec le monde nabato-arabe et araméen, plus tard grec et romain, dont la première place de com-

(1) La pl. B est tirée de Mustapha Amer, *The ancient transpeninsular routes of Arabia* (C. R. Congrès int. Géogr. du Caire, 1925. Cairo, 1926, V, p. 126-140).

(2) De tout temps, la fortune de la Mecque (Macoraba du géographe Ptolémée) résida dans ses innombrables idoles. On venait les adorer de tous les points de l'Arabie, et cette situation dura jusqu'à Mahomet, dont une des principales pré-occupations fut précisément la dispersion des idoles et leur remplacement par une croyance monothéiste, commune à tous les Arabes. Cf. plus loin, ch. xix, § 1<sup>er</sup>. En même temps, la Mecque fut, aux plus hautes époques, une république commerciale exploitant à merveille le commerce de l'Inde. Cf. Lammens, *La Mecque à la veille de l'Hégire*, dans les *Mélanges de l'Université St-Joseph*, Beyrouth, 1924, p. 116 et suiv., et aussi, du même auteur, *Le Berceau de l'Islam, l'Arabie occidentale à la veille de l'Hégire*, un seul vol. paru, 1914.

(3) Pour cette identification, voir plus loin, ch. xii, § 3.





Croquis par Mustapha Amer : *The ancient transpeninsular routes of Arabia*.  
(Compte Rendus Congrès Int. de Géogr. du Caire de 1925, t. V, 1926, p. 126-140.)





merce, à 20 kilomètres à peine plus au nord, était El Heger, l'Hégra des anciens, aujourd'hui Medain Salih. Les Nabatéens y prenaient charge des caravanes et les convoyaient, sous leur responsabilité et à leur profit, vers le nord.

Ils pouvaient les envoyer vers de petites escales de la mer Rouge dépendant de leur autorité, par exemple à Egra Vicus (Agra) ou à Leukè-Komè (Haouara) (1); mais, dédaignant la mer, ces rouliers du désert préféraient franchir d'énormes distances arides, par Tebouk et Medawara, laissant à leur gauche les pays madianites, sur lesquels nous sommes peu renseignés (2).

Cependant, quand l'état troublé du pays rendait dangereuse la piste directe — et ce dut être fréquent — le trafic de la Mecque ou de Médine vers Aelana faisait le détour par la piste côtière de Djeddah ou de Yambo, et, passant dans toute sa longueur au bord de la mer jusqu'à l'entrée du golfe d'Akaba, traversait aussi les escales, puis l'antique centre de Madiama, Madian, pour ne revenir à la mer que vers le fond de ce golfe encaissé.

Soit par la route directe, soit par celle de Madian, les caravanes arrivaient, à une petite journée de marche au delà de Maan (pl. 17 à 20 et 64), laquelle exista de bonne heure (3), à Pétra. Ils drainaient en cours de route, à Tebouk, des courants commerciaux secondaires desservant Teima, une grande oasis plus à l'est regardant déjà vers la Mésopotamie d'où venait sans doute sa culture et placée sur une piste directe vers le golfe Persique, vers le centre de Gerra peuplé par une race d'Arabes (4).

(1) Plus loin, ch. xi, § 4.

(2) Voir, pour cette côte et le pays de Madian, plus loin, ch. iv, § 3.

(3) A cause de ses belles sources, Maan était une étape obligée des Nabatéens. Peut-être faut-il l'identifier avec Ma'an Musran de l'inscription sabéenne n° 1155 de Glaser, fort discutée (*RB* 1902, p. 256; et *JS* I, p. 36). Il est plus probable que Mousran des inscriptions minéennes n'est autre que le pays de Madian. En sens contraire : F. Hommel, art. *Maon u. Saba*, dans le *Bibellexikon* de Calver, 3<sup>e</sup> édit., Stuttgart, 1912; et Nielsen, *Handbuch der Altarabischen Altertumskunde*, Copenhague, Paris et Leipzig, 1927, I, *Die Altarabische Kultur*, p. 60.

(4) Pour la localisation de Gerra et son importance à partir d'Alexandre le Grand, voir plus loin, ch. vi, § 2.

Elle passait à travers le pays Shammar et la Hasa (Nedjd), seule route géographiquement possible, fréquentée encore aujourd'hui et jalonnée par Hail, Riad et Hofuf (leurs noms antiques sont discutés). Après Hail, elle traversait le Djebel Salma, dont le nom se trouve déjà dans Ptolémée. Teima était le siège d'une tribu fort proche des Nabatéens par le sang; cette oasis sut conserver une certaine indépendance, tout en leur obéissant, car on trouve encore dans la région des graffites nabatéens. Elle avait d'ailleurs une histoire très ancienne (1).

III. *La question de l'asphalte.* — Une fois parvenu dans la région de Pétra, ce transit considérable se grossissait-il encore d'afflux venus du nord ?

Sous ce rapport, nous sommes assez mal renseignés. Des marchandises de l'Inde, concurrentes de celles venues d'Aden, pouvaient arriver du golfe Persique et de l'Euphrate par Damas. Mais la route du golfe Persique alimentait surtout la Perse. D'ailleurs ses ports d'embarquement étaient plutôt les villes phéniciennes : Arad, Béryte, Sidon, Tyr.

Il venait du nord surtout des subsistances. De tout temps le Hauran réussit dans la culture des céréales. L'immense oasis de Damas fournissait des vivres frais et des animaux vivants. Le Sud échangeait les épices de l'Inde contre les produits alimentaires indispensables à la vie.

Un article cependant mérite une mention spéciale : l'asphalte. L'Arabie Pétrée, si pauvre et déshéritée à tous points de vue, avait la réputation de monopoliser la production de cette matière. Les Grecs faisaient aux Arabes Nabatéens l'honneur de ce commerce, destiné à alimenter l'industrie de l'embaumement en Egypte. D'après une tradition uniformément admise, le bitume émergeait de temps en temps à la surface de la mer Morte, à laquelle il fit même donner le nom de lac

(1) Voir plus loin, ch. XII, § 2. Teima (pl. 80, n° 2) est probablement la Θέμμη de Ptolémée (V, c. 18). Les Arabes de Mahomet l'appelaient Teima la Juive, lui donnant ainsi une population et une origine juives. Cf. aussi JS, II (texte), p. 143 et suiv.

Asphaltite. « Il s'y montrait sous forme d'une ou plusieurs îles flottantes que les Arabes atteignaient au moyen de radeaux, prévenus qu'ils étaient de cette sorte d'éruption par des odeurs dues à des vapeurs s'étendant au loin et ternissant les métaux. La pesanteur de l'eau était telle que l'asphalte remontait à la surface (1). »

Tacite se borne à reproduire Strabon. Déjà, quelques années auparavant, Diodore avait affirmé les mêmes fables en les développant à l'occasion de son récit de l'expédition de Démétrios contre les Nabatéens de Pétra (2). « L'eau du lac Asphaltite, dit-il, est puante et amère ; on n'y trouve aucun poisson ni aucun animal aquatique..... Il s'élève tous les ans sur sa surface une quantité d'asphalte sec de la largeur de trois arpents, d'ordinaire jamais moins d'un arpent. Cette matière, qui change souvent de place, donne de loin l'idée d'une île flottante. Son apparition s'annonce près de vingt jours d'avance par une odeur forte et puante de bitume qui fait perdre à l'or, à l'argent et au cuivre, leur couleur propre à près d'une demie lieue à la ronde. Mais toute cette odeur se dissipe dès que le bitume, matière liquide, est sorti..... Les habitants en l'enlevant, se le disputent à l'envi. N'ayant pas de bateaux, ils se mettent à trois sur une claie faite de roseaux entrelacés qu'ils lancent sur l'eau ; deux d'entre eux rament vers l'asphalte, tandis que le troisième écarte à coups de traits les concurrents..... Ces barbares, qui n'ont guère d'autre commerce, apportent leur asphalte en Egypte et le vendent aux embaumeurs, car sans le mélange de cet asphalte avec d'autres aromates, les corps ne pourraient être préservés..... »

Toujours d'après Diodore, Antigone et son fils Démétrios auraient essayé de monopoliser ce trafic, qu'ils avaient concédé à l'historien Jérôme de Cardia. « Cette entreprise ne réussit pas, car, les Arabes s'étant rassemblés sur des claies, au nombre de 6.000, contre les Grecs qui étaient dans des barques, ils les tuèrent presque tous à coups de traits, ce

(1) Strabon, XVI, c. II.

(2) Plus loin, chap. VI, § 1<sup>er</sup>.



qui fit abandonner absolument à Antigone l'espérance de ce revenu (1). »

A ces histoires fantaisistes ne correspond aucune réalité : personne n'a dans les temps récents assisté au flottage de l'asphalte. Cette matière se trouve, il est vrai, dans les fissures des roches du bassin de la mer Morte, mais on ne l'exporte pas de nos jours et, sauf les auteurs-grecs déjà cités, ni la Bible, ni les sources, ni les traditions arabes ne font mention d'une exportation de bitume de la mer Morte vers l'Égypte. Il faut, sans hésiter, rayer cet article des listes du trafic nabatéen (2).

## § 2. — *La piste de Pétra en Égypte par Elat et Clyma.*

De Pétra, l'une des pistes principales conduisait en Égypte par le sud-ouest, évitant de descendre les pentes abruptes du Wadi Arabat, ce profond fossé au-dessous du niveau de la Méditerranée sur la faille terrestre du Jourdain et de la mer Morte : toute la dépression, depuis le lac de Génésareth jusqu'à Akaba, s'appelle aussi le Ghor. Cette piste atteignait Elat (Aelana, l'antique Eziongaber), au fond du golfe Elanitique, aujourd'hui Akaba (pl. 135).

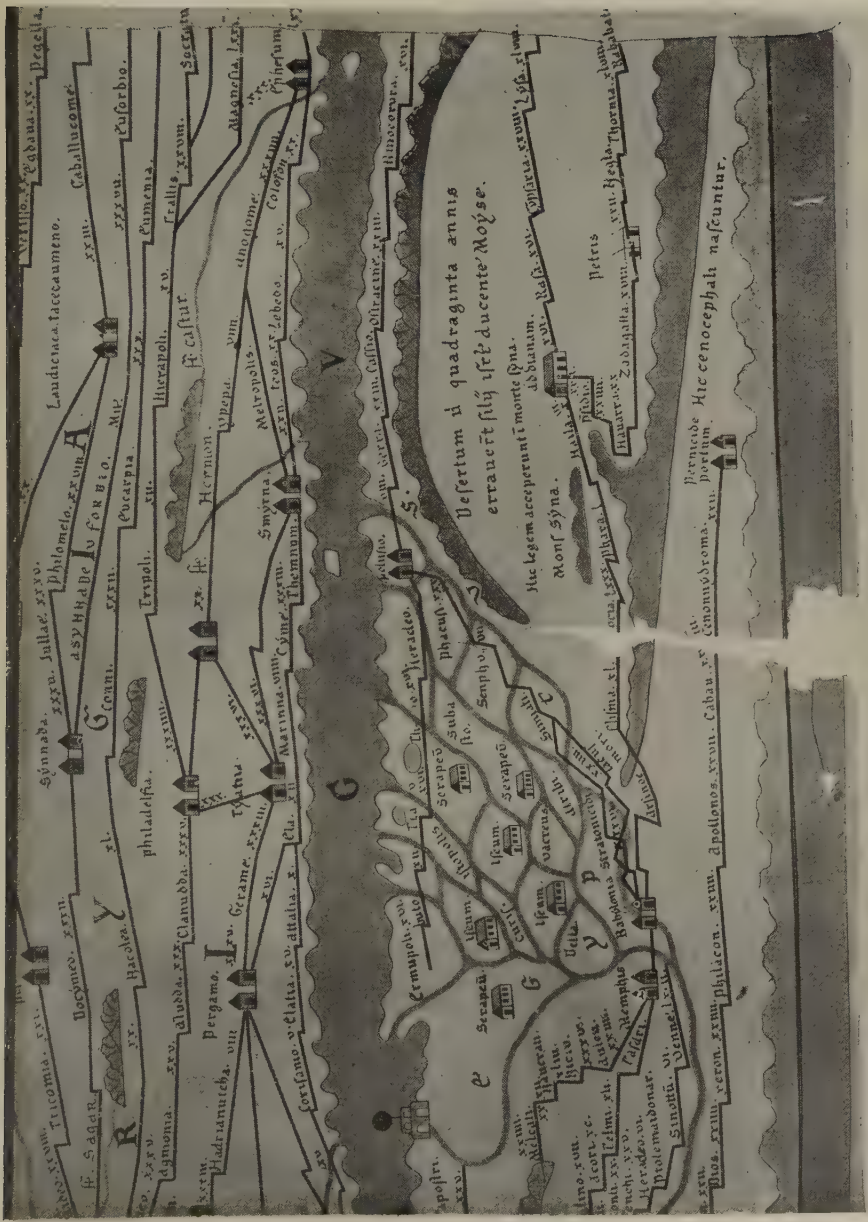
Nous connaissons, grâce à l'*Itinéraire d'Antonin* et aux *Tables de Peutinger* (pl. C-D) (3), quelques-unes de ses

(1) Diodore, I, liv. II, chap. xxix.

(2) La question de l'asphalte est traitée en détail par le duc de Luynes, *Voyage d'exploration*, déjà cité, III, p. 300 ss.

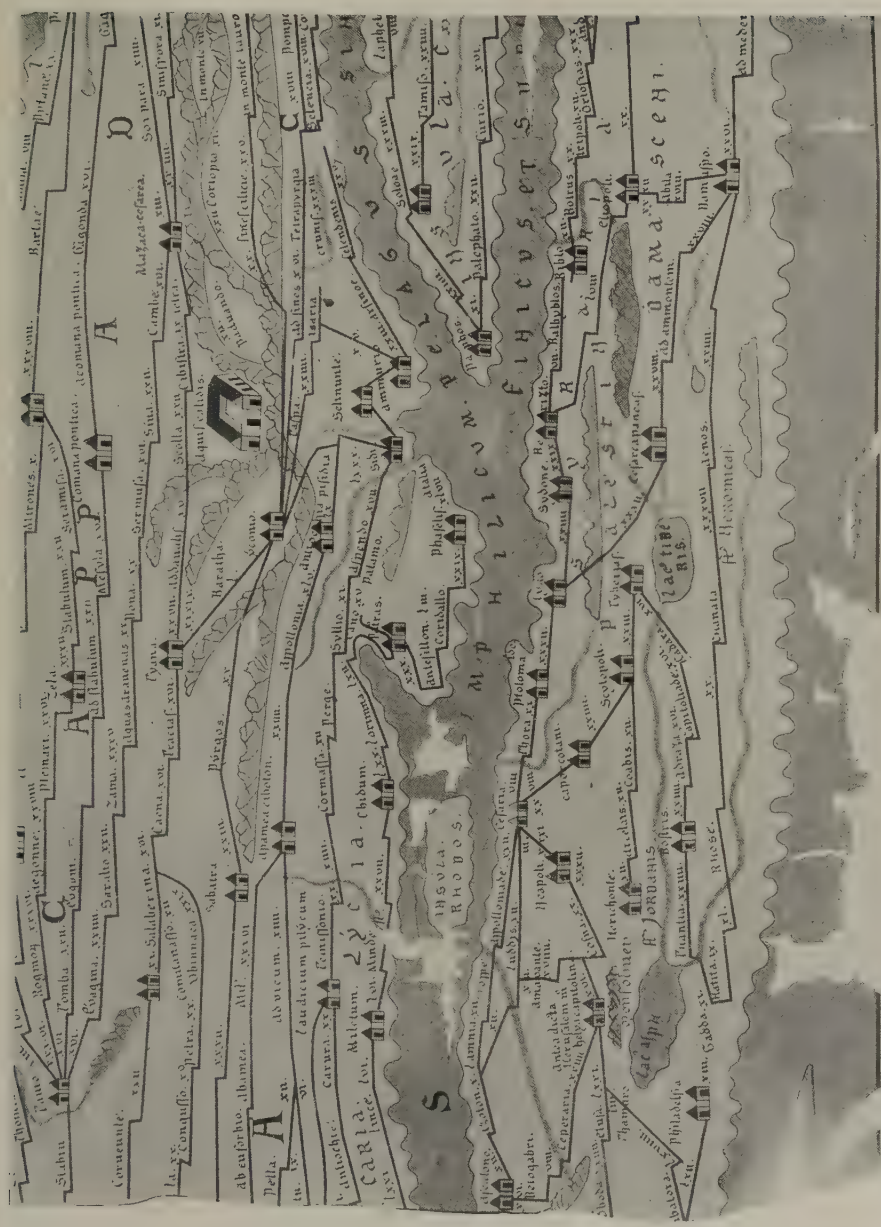
(3) Pour les besoins de la circulation et notamment à l'occasion des déplacements des hauts fonctionnaires, il s'était créé au Bas-Empire des recueils d'itinéraires, les uns publics, mis à la disposition des voyageurs par l'État, les autres privés, appartenant à des sortes d'agences de voyage.

Plusieurs de ces recueils sont parvenus jusqu'à nous. L'*Itinéraire d'Antonin* est une collection privée du temps de Dioclétien (fin du III<sup>e</sup> siècle après J.-C.), comportant 487 routes avec leurs distances, dont 12 concernent l'Asie Mineure et la Syrie. Elle avait pour origine, croit-on, les travaux de géodésiens romains du temps d'Auguste, dont la carte figurait sur le portique de Vipsanius Agrippa à



Les Tables de Peutinger. Delta du Nil et Arabie Pétrée (table ix).



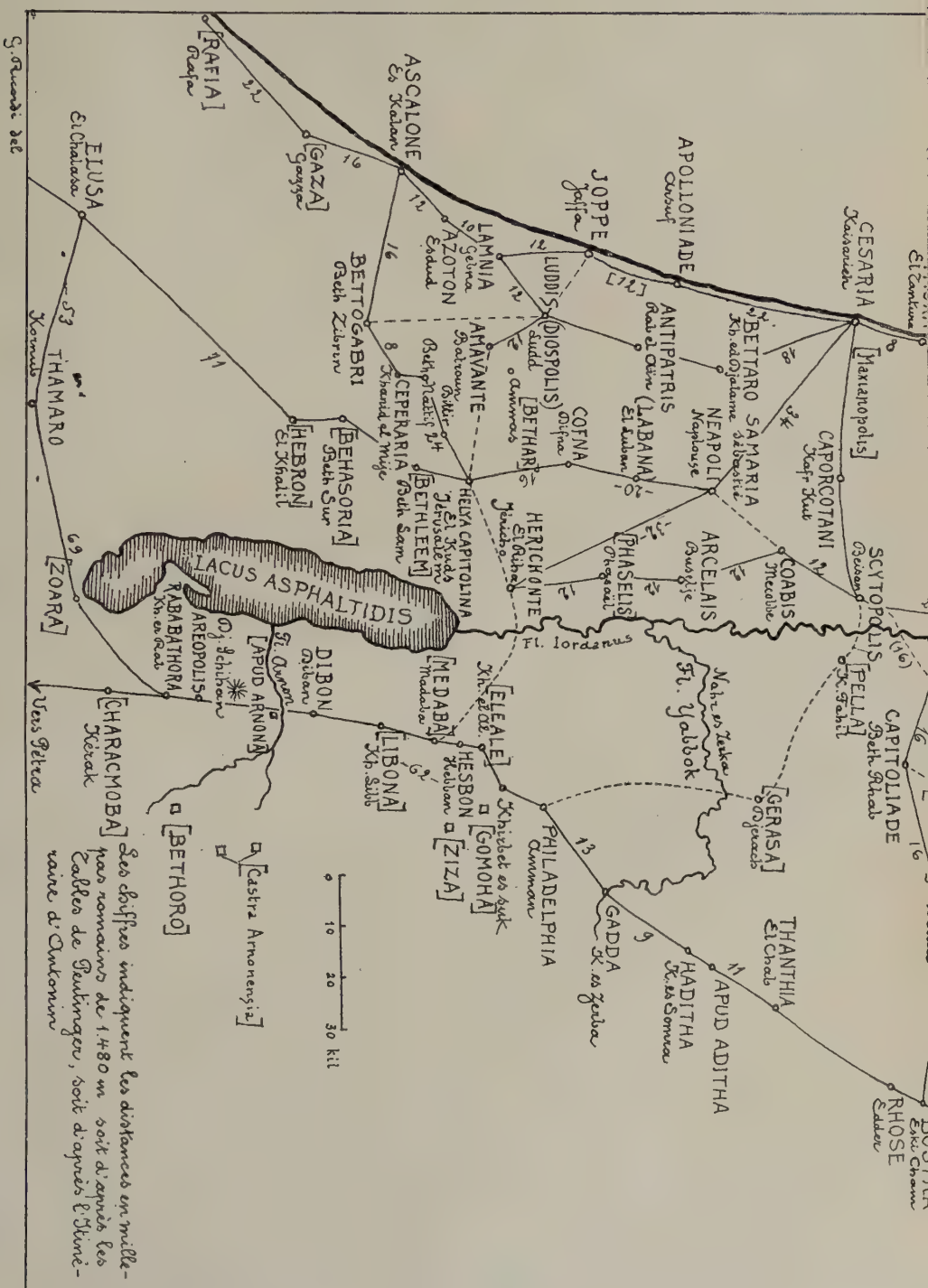


Les Tables de Peutinger. Judée et Syrie (table x).

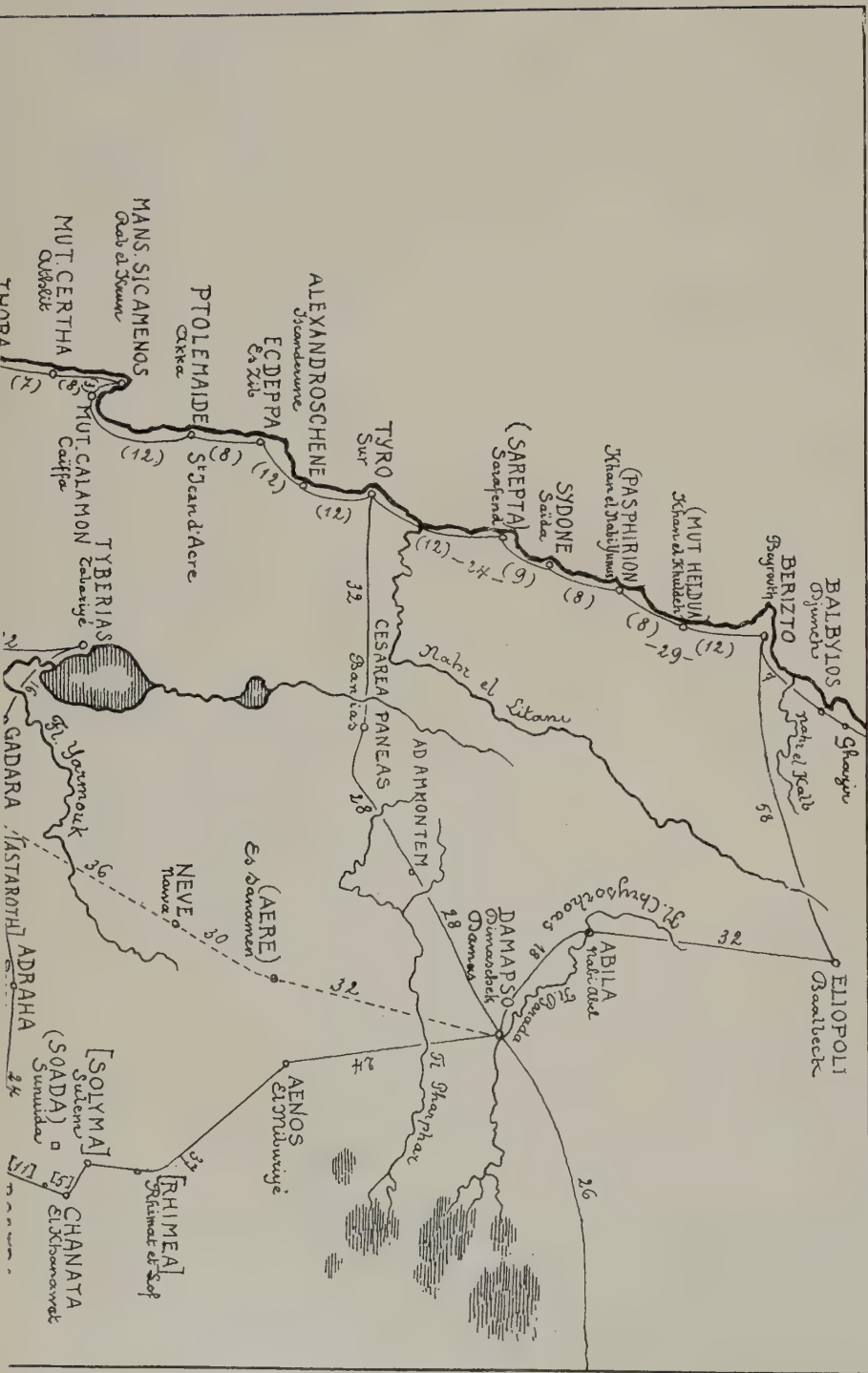




# PÉTRA ET LA NABATÈNE



Les routes de Syrie-Palestine au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère.  
(D'après K. Miller : *Itineraria romana*, Stuttgart, 1916, croquis 260 et 261.)



stations (1). A Elat, elle se divisait en deux branches, la plus importante gagnant le fond du golfe Arabique, dit aussi golfe Heroopolitain ou Sinus de Charandra. Là commençaient les

Rome. Elle nous fut conservée par un géographe de l'Istrie, Ethicus Ister (iv<sup>e</sup> siècle), et fut au moyen âge l'oracle de la science géographique.

Les *Tables de Peutinger*, collection officielle, sont le recueil le plus complet que nous possédions. Elles ont probablement pour origine une carte des routes romaines du géographe Castorius, dont nous ne connaissons que le nom, qui vivait vers le iv<sup>e</sup> siècle après J.-C. Cette carte, établie elle-même sur des cartes militaires du premier quart du iii<sup>e</sup> siècle (Fr. Cumont, *C. R. Acad. Inscr.*, 20 juin 1924; et *Bouclier d'un archer Palmyrénien, avec une liste d'étapes*, dans *Syria* 1925, p. 25), est perdue, mais une copie, qu'on croit du xi<sup>e</sup> siècle ou au plus tard du xii<sup>e</sup>, parvint entre les mains de Peutinger, d'Augsbourg, géographe allemand du xvi<sup>e</sup> siècle. C'est un rouleau de parchemin de 6 m. 82 sur 34 cm. Ce rouleau, publié après la mort de Peutinger en édition princeps par Ortelius, chez Plantin d'Anvers, en 1598, a été reproduit de nombreuses fois; il est divisé en 12 feuillets dont le premier a toujours manqué. On se reportera avec fruit à l'édition de E. Desjardins : *La Table de Peutinger*, Paris, 1869-74.

Les itinéraires romains ont été rassemblés par Fortia d'Urban : *Rec. des Itinéraires anciens, comprenant l'Itinéraire d'Antonin, la Table de Peutinger et un choix de Périple grecs*, Paris, 1845. Plus récemment, tous les itinéraires romains connus ont été publiés à nouveau en un fort volume par Konrad Miller, *Itineraria Romana, Römische Reisenwege an der Hand der Tabula Peutingeriana dargestellt*, Stuttgart, 1916 (voir l'histoire de la Table aux pages xii à xxxiv). Nous reproduisons (pl. C-D) les feuillets ix et x de la *Table de Peutinger* entre le Nil et le lac de Tibériade. Les localités marquées par une double tour sont des capitales provinciales. Lorsque les tours sont surmontées, comme celles de Pétra, d'une sorte de globe ou bouton, elles désignent des *emporia*, villes de commerce ou ports importants. Un temple isolé indique un sanctuaire, p. ex. : *Ad Dianam* en Arabie Pétrée, et divers *Sarapeum* ou *Iseum* dans le Delta. Les simples localités sont indiquées par leur nom. Les chiffres romains sur les traits reliant deux localités indiquent la distance en MP (mille-pas romains de 1481 mètres environ).

La pl. E, dessinée en s'inspirant des croquis 260 et 261 de l'ouvrage de K. Miller, reporte sur tracé réel les indications des itinéraires romains avec les distances en mille-pas. Notre croquis représente d'ailleurs le système routier du iii<sup>e</sup> ou iv<sup>e</sup> siècle après J.-C. Postérieur à l'achèvement du *Limès* d'Arabie, il ne se confond pas entièrement avec les voies caravanières anciennes des Nabatéens que nous décrivons ici, mais ne s'en écarte pas beaucoup, tant est grande la puissance de l'habitude à travers les siècles. D'ailleurs les routes sont le plus souvent conditionnées par des accidents géographiques immuables, montagnes, défilés, points d'eau, forteresses naturelles ou érigées, gués, fleuves, etc.

Pour l'histoire des itinéraires en général et le développement des connaissances géographiques, voir De La Roncière, *La découverte de l'Afrique au moyen âge*, 3 vol., Le Caire 1925-27, I, p. 4; et Beazley, *The dawn of modern geography*, Londres, 3 vol., 1897-1906, III, p. 156.

(1) Notamment Zadagatta, Haouara, Præsidio, les trois munies de garnisons romaines. Elat est appelée, selon les auteurs, Haila, Aila, Aelana, Elana, Elath, Allon, τὰ Ἀλανα, Ἀλανη, Ἀλανον, Ἀλας, Ἀελιά. Soumise aux Juifs par David, elle



territoires de l'Égypte. Tous les auteurs, depuis cent-vingt-cinq ans, ont admis que ce golfe s'avancait alors plus vers le nord à travers l'isthme de Péluse et qu'il communiquait encore avec les lacs Amers et celui de Timsah. Sous les Pharaons, son port s'appelait Pithom, devenu sous les Ptolémées Héroopolis (15 kil. à l'ouest d'Ismailia), à l'entrée du Wadi Toumilat, une des branches aujourd'hui disparue du Nil se déversant dans la mer Rouge ou tout au moins dans les lagunes du lac Timsah (1). Plus tard, sous Ptolémée Philadelphie, d'après la même théorie, des ensablements s'étant produits, l'origine

servit, sous le nom d'Eziongaber, de port d'armement des flottes du roi Salomon vers Ophir. Sous les Romains, elle fut une dépendance de la *Palæstina III* et le siège de la légion X *Fretensis*.

Les distances romaines de Aila à Pétra étaient les suivantes en mille-pas, comme on peut le contrôler en se reportant à la pl. C-D :

de Aila	
à Praesidio	21 MP
Haouara	24 —
Zadagatta	20 —
Pétra	18 —

Praesidio est le datif de *Praesidium*, poste militaire; il y eut beaucoup de ces *Praesidia* et, à cause de son origine étrangère sans doute, le nom ne s'est pas conservé.

D'autre part, on retrouve quelques-uns de ces noms sur les fragments d'une inscription grecque dite Décret de Bersabée (Bir Seba) probablement du temps de Justin I<sup>er</sup> ou Justinien I<sup>er</sup> (vers 525-535), qui paraît reproduire un décret de Constantinople de Théodose II (409), ordonnant la substitution de paiements en espèces (à des taux fixés officiellement en un nombre de pièces d'or variable avec les localités, nombre dont on peut déduire leurs valeurs fiscales respectives) à l'imposition des *Annonae*, redevances en nature pour l'entretien des troupes. Cf. *RAO*, IV, pp. 162-163; V, p. 129-147; VI, p. 210 et surtout VII, p. 186-190, 257-284 et 329-334. Cf. aussi *RB*, 1903, p. 275 et 429; 1904, p. 85; 1906, p. 414; 1909, p. 89; 1920, p. 123 et 260. Il est question dans ce texte de Adroah (Odruh, voir plus loin, chap. xiv, § 1<sup>er</sup>, iv), laquelle paie la plus forte contribution, fixée à 65 pièces d'or, démontrant l'importance de son transit; de Auara (identique à Haouara, laquelle est peut-être Houreimeh ou Hawwar, entre le Wadi Gharandel et le Wadi Gamr); de Zadagatta (identique à la Zodocathu de la *Notitia Dignitatum*, édition Seeck, voir plus loin, chap. xiv, § 2, n) et de Ammatha. On peut placer Zodocathu à Es Sadakah, à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest de Maan; Ammatha enfin, d'après les conclusions de Clermont-Ganneau discutées par *JS*, I, p. 41, pourrait bien se confondre avec le Hirbet el Ham mam (Haminata en araméen), à une demi-heure de Maan, où sont des ruines romaines.

(1) Pithom-Héroopolis ou Heroônpolis a été retrouvée par Ed. Naville en 1883. Cf. son compte rendu : *The Store-city of Pithom and the routes of the Exodus*, 4<sup>e</sup> édit., 1903.

de la navigation érythréenne dut être reportée plus au sud, à Cléopatris-Arsinoé ; puis, la mer continuant à se retirer, le port se fixa en eau plus profonde à Clysma, ou Tell Qolzum, lequel n'est autre que le monticule antique de la ville actuelle de Suez (1).

Ce n'est que tout récemment qu'une théorie nouvelle a été proposée par l'un des géologues connaissant le mieux toute cette région, J. Barthoux. D'après lui, l'examen du sol ne laisserait aucun doute que le Wadi Toumilat n'aboutissait pas à la mer. Les mouvements de la côte et des fonds auraient été insensibles. Par suite, le point de départ de la navigation n'aurait jamais pu être ailleurs qu'à l'actuelle entrée du canal maritime de Suez. Dans cette hypothèse, les ports de Pithon et Héroopolis n'auraient communiqué avec la mer que par le fameux canal du Nil à la mer Rouge, auquel furent attribués successivement les noms de Ramsès, Néchao, Ptolémée, Trajan et finalement Amrou.

Ce n'est pas le lieu de discuter la théorie de Barthoux. Si contestée qu'elle soit, elle n'est nullement en opposition avec les nécessités pratiques de la navigation, car le tonnage et le tirant d'eau des navires de haute mer aux époques considérées, ne les empêchaient pas de s'engager sur un tel canal (2).

(1) Clysma est citée par Lucien comme le point d'origine de la navigation de l'Inde et elle figure aussi dans l'*Itinéraire d'Antonin* comme tête d'étapes vers l'Égypte sur une route où ne figure plus Arsinoë. Cf. Lucien, *Pseudo-Mantis*, chap. 44; et Hiérocès, *Syndecmus ap. Antonini Itinerarium*, édit. Wesseling, p. 728. Voir aussi dans R. Weill, *La presqu'île du Sinaï*, Paris, 1908, p. 89 et ss., l'histoire du site de Suez à travers les siècles, et sa misérable condition jusqu'au xix<sup>e</sup> siècle.

(2) Cf. J. Barthoux, *Paléographie de l'Égypte*, dans les *C. R. du Congrès international de Géographie du Caire, 1925*, t. V, 1926, p. 68 ss., plus spécialement p. 90 et 99. D'après cet auteur, l'euripe ou écluse fermant le débouché du canal dans la mer, et qu'a si heureusement retrouvée tout récemment Cl. Bourdon (*Anciens canaux, anciens sites et ports de Suez*, dans les *Mém. de la Société Royale de Géographie d'Égypte*, 1925, p. 141), n'avait nullement pour but de servir d'écluse à la sortie du canal, mais au contraire de barrage contre l'invasement des eaux, le canal étant à cet endroit à une cote plus basse que la cote zéro.

On ne sait pas grand chose de Cléopatris.

Arsinoe (*quae ponitur juxta mare rubrum*), Ἀρσινόη, est identifiée par K. Mil-

La route d'Elat à Clysmā délimitait au nord l'aride presqu'île du Sinaï, ou désert de Sin. Il ne s'y rencontrait que de maigres points d'eau (1).

La seconde branche de la fourche d'Elat remontait au nord vers la Méditerranée, qu'elle pouvait atteindre soit à Rhinocoroura (El Arish) encore au désert (2), soit à Raphia (3), soit plutôt à Gaza (4). Elle traversait des pays semi-désertiques. L'iti-

ler (*loc. cit.* p. 824) avec Ashdérad, site ruiné à 4 kil. à l'est du canal. Cette localisation est plus que douteuse, car, d'après Cl. Bourdon, il n'y a pas dans cette direction de ruine pouvant avoir été un port.

La conclusion s'impose que Cleopatris-Arsinoe et Clysmā-Qolzoum-Suez ne font qu'un seul site.

(1) Les étapes entre Aila et Clysmā étaient, au IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., les suivantes :

Aila	
Phara	50 MP
Medeia	80 —
Clysmā	40 —

Phara et Medeia sont encore à identifier. Il n'y a sur la route directe dont il s'agit qu'une petite oasis, Nakl, à peu près à mi-route, et qui se confond probablement avec la Phœnicon de Strabon (ci-dessus, p. 24, en note). La distance totale était d'environ 250 kil. ou 170 mille-pas romains. Ni Phara ni Medeia ne peuvent se confondre avec Nakl, quoique cette dernière soit assimilée à Pharan dans l'*Atlas Holy Land*. Phara paraît encore moins pouvoir se confondre avec l'oasis de Pharan ou Feiran, centre de monachisme dans la presqu'île du Sinaï, du III<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle.

(2) Formes anciennes du nom : Rhinocoloura, Rinocorura, Rinocoruror ou Ρινωκόρουρα, ce qui veut dire nez coupé, sans doute parce que, selon les époques, elle relevait de la Palestine ou de l'Égypte. D'après une autre tradition, le nom viendrait de ce qu'un Pharaon y avait rassemblé une colonie pénitentiaire dont les condamnés avaient le nez coupé par châtiment. Cf. Diod. de Sicile, I, 60. Nous savons par Strabon (XIV, 24) que les caravanes de Pétra passaient souvent par là pour se rendre en Égypte.

Pour l'histoire de Rhinocoroura, cf. RP. Tonneau : *Excursion Biblique au Negeb*, dans *RB*, 1926, p. 593. Halte importante, mais trop avancée pour être bien défendue, sur une côte sablonneuse et désertique, elle était au débouché d'un wadi temporaire qui joua un grand rôle dans l'histoire sous le nom de Torrent d'Égypte.

(3) Formes anciennes du nom : en égyptien Ropouhou, en grec Raphia, Rasis, Raphis, Répha. Il s'y trouve un nombre considérable de tertres, anciennes forteresses, villes disparues, ruines romaines surtout, au dire de Clédat : *Notes sur l'Isthme de Suez*, p. 143, dans le *Bull. Inst. fr. Arch. Or.*, 1921 à 1923. Cet archéologue estime que les Romano-byzantins avaient organisé là une barrière pour défendre l'entrée de l'Égypte.

(4) Formes anciennes du nom : Gazis, Gaza, Gaga.

Les distances romaines entre les stations, depuis le golfe d'Akaba (Haila, c'est-

néraire de Gaza fut jalonné par diverses haltes, dont les noms nous ont été conservés avec les distances entre elles. Quelques-uns de ces noms s'appliquaient à des lieux disparus, mais la plupart au contraire furent portés par des localités encore identifiables. Ces stations étaient, du sud au nord : Elat, Addianam (1), Rasa, Gypsaria, Lysa et Eboda (Abdeh) (2). Cette dernière était une véritable ville avec une acropole, une forte citadelle, sur un plateau isolé. On y a trouvé un sanctuaire nabatéen (3). Des agglomérations gréco-romaines, puis byzantines, s'y succédèrent avant que l'Islam n'y vînt niveler, par un retour à la vie nomade, ces poussières de civilisation. C'est là que notre piste rejoint celle dont nous devons parler maintenant.

### § 3. — *La piste de Pétra à Gaza et la piste côtière.*

De Pétra, une seconde voie, beaucoup plus importante que celle d'Égypte, gagnait la Méditerranée, qu'elle atteignait à

à-dire Elat) jusqu'à Jérusalem, sont les suivantes :

Haila ou Aila	
Addianam	16 MP
Rasa (Gerasa)	16 —
Gypsaria	16 —
Lysa	28 —
Oboda	48 —
Elusa	24 —
Jérusalem	71 —

(1) Addianam : sur la *Table de Peutinger*, elle porte l'indication d'un temple. La première idée est de traduire *ad Dianam*; aucune trace n'en a été retrouvée. On l'a cherché à El Fattih dans le Wadi Arabat (?). Cependant Clermont-Ganneau (*RAO*, VII, p. 282) préfère transcrire *ad Dianam* = (G)addianam = Ain Ghadian (?), qu'il place non loin du golfe d'Akaba.

(2) Rasa ou Gerasa, actuellement Ma Radjan dans le Wadi Araba (?); il n'y reste aucune ruine antique.

Gypsaria, actuellement Tell et Garaisheh (?), avec des ruines de forteresse découvertes par Palmer.

Lysa est peut-être au Wadi Lussan, où Palmer a découvert d'autres ruines.

Oboda, Eboda,  $\text{O}\beta\text{o}\delta\alpha$ , Abdeh. Il en est longuement question plus loin.

Elusa est Halasa, au s.-o.-o. de Bir-Seba.

(3) Plus loin, ch. XIX, § 2, m.



Gaza. Cette piste descendait dans le Ghor, franchi au plus court. Remontant les pentes de l'Arabat, elle pénétrait en Idumée, le Nedjeb d'aujourd'hui. Elle passait à Eboda, où elle rejoignait la piste d'Elat à Jérusalem; puis à Elusa, puis à Bir Seba où la Bible a localisé la tradition d'Abraham et d'Abimélek; puis vers l'occident par le pays de Gerar (1). De là à Gaza, la distance n'est pas grande.

Gaza joua un rôle considérable dans les guerres entre l'Égypte et l'Assyrie, puis dans les interminables conflits entre Lagides et Séleucides. De cette place jusqu'à Péluse, première ville d'Égypte, s'étendait le désert maritime, le *no man's land*. Gaza, si ardente aux compétitions commerciales au temps des Phéniciens et des Philistins, était l'enjeu de la course à la mer des caravanes de chameliers. C'est elle que Plutarque appelle Συριας μεγέστην πόλιν, la puissante ville de Syrie. Nous en



Fig. 5. Monnaie attribuée à Gaza.  
(Babelon *Perses Achéménides*,  
pl. LXIV, p. 51.)

possédons de curieuses monnaies portant un mélange d'influences orientales et grecques. La tête représentée sur la fig. 5 est grecque, mais le revers nous montre un chameau au trot, vivant symbole du moyen de transport qui faisait sa fortune (2). Elle était le débouché

principal de l'Arabie et de la Judée, avant que Joppé (Jaffa), puis Jamnia, puis Ascalon, puis Ptolémaïs (Akka, St-Jean-d'Acre), puis Césarée, eussent pris un rôle comparable (3).

(1) *RAO*, V, p. 129.

(2) R. Dussaud, *Les Arabes*, p. 79.

(3) Jaffa, Joppé, Joppis. Ἰόππη, Japho, très ancien port, pour ne pas dire le seul port, d'ailleurs mauvais, de la côte, repaire de pirates et seul débouché de Jérusalem (on y place l'épisode de Jonas et de la baleine); il fut fortifié par les Romains. L'essor de Césarée le réduisit à peu de chose.

Jamnia, Lamnia, Ἰαμνία, Jamnea, Jabné, Jabnéel, peu au sud de Jaffa avec un port médiocre, ne prit une importance relative qu'après la chute de Jérusalem.

Ascalon, Ascalona, Aschkela, Iskaluna, ancienne ville de Philistie, au sud de la précédente, avec des installations commerciales dépendant de Tyr, siège du culte philistin de Dagon, puis sanctuaire d'Aphrodite, ville d'une grande importance maritime, disputée à travers les siècles.

Césarée, *Cæsarea Palæstina*, Καισάρια παραλία (au bord de la mer), fondée par Hérode en l'honneur d'Auguste sur une anse facile à défendre, dite de la Tour de

C'est finalement par tous ces ports, ainsi que par Raphia et Rhinocoroura, que les marchandises arabiques, que les aromates, que les denrées coloniales gagnaient tout le bassin de la Méditerranée jusqu'aux pays lointains de Carthage et des Colonnes d'Hercule. Il n'était guère question de la navigation par la mer Rouge, tant que les Ptolémées n'eurent pas rétabli le fameux canal des deux mers qui, de Clysmas par Héroopolis, aboutissait à Babylone d'Égypte, le Caire actuel, ville par laquelle se firent plus tard tant d'échanges commerciaux enlevés aux chameliers.

Arrivées à la mer, les marchandises pouvaient, au lieu d'être embarquées vers l'Occident ou Alexandrie, emprunter les pistes côtières soit vers le nord, c'est-à-dire vers les marchés syriens, soit vers le sud-ouest, c'est-à-dire vers l'Égypte.

La piste du nord longeait de très près la côte philistine et syrienne, jusqu'à Laodicée (la future Lattaquieh) et Antioche. Cette route, non nabatéenne, traversait essentiellement la Phénicie.

La piste du sud-ouest était jalonnée au départ de Jaffa, par Ascalon et Gaza. C'est l'antique piste directe de Syrie en Égypte, la célèbre route des invasions d'Asie en Afrique ou *vice versa*. Elle aboutissait à Péluse, à l'embouchure de la branche orientale du Nil (1), dite Pélusiaque. Cette bouche s'ensabla lentement après l'ère chrétienne pour faire place peu à

Straton, devint la seconde ville de Palestine, puis, après la chute de Jérusalem, la première, et fut le siège des Procurateurs de Judée. Saint Paul y fut embarqué pour être jugé à Rome. Vespasien y fut appelé à l'Empire.

(1) Distances entre les stations de la piste de Gaza vers l'Égypte, d'après les itinéraires rassemblés par K. Miller, *loc. cit.*, p. 821 :

Depuis Ptolémaïs (Akka)

Thora	20 MP
Cesaria	8 —
Appolloniade	22 —
Joppé	12 —
Lamnia	12 —
Azoton	10 —
Ascalon	12 —
Rhinocoroura	16 —
Ostracine, Cassio	23 —
Péluse	8 —

peu à l'actuel lac Menzaleh. La piste longeait la mer et passait dans les sables au pied de la lagune maritime du lac Serbonis, par Ostracine, le mont Kassios et Gerrhum (1). Par là, passèrent Amosis I<sup>er</sup>, Thoutmès III, Seti I<sup>er</sup>, Ramsès II et III, Sheshonq I<sup>er</sup>, partis de Zarou (environs de Péluse). S'il faut en croire Clédat, cette route avait toute la faveur des Nabatéens. Il a relevé non loin de Péluse, « au lieu dit Qasr Gheit, une fondation nabatéenne, dont le temple seulement a été déblayé » (2).

Une fois à Péluse, on était en Egypte, mais le commerce au long cours n'en avait pas moins encore de grandes difficultés à vaincre pour atteindre Alexandrie, l'emporium, le port véritable, la métropole grecque monopolisant, entre les mains des

(1) Diodore de Sicile décrit cette route, *Bibl. Hist.*, XVI, 46. Le lac Serbonis prit au moyen âge le nom de lac Bardawil, du nom du roi Baudouin I<sup>er</sup> de Jérusalem, qui mourut sur ses bords en 1118, revenant d'une expédition sur le Nil.

Au milieu de l'étroite languette sablonneuse séparant les eaux saumâtres du lac de celles de la mer, à un endroit où il communiquait avec elle, formant peut-être un médiocre refuge, s'élevait Ostracine. Les restes de ce petit tell encore chargé de décombres s'engloutissant peu à peu dans le marécage, ont été reconnus par Clédat et par J. Barthoux, sous le nom actuel d'El Flousiyet ou Felousiat. On en trouvera le plan dans J. Barthoux, : *Actes du Congrès de géogr. du Caire, 1925, Paléographie de l'Égypte*, III, p. 94.

Le mont Kassios, éminence de 4 ou 5 mètres à peine sur la même langue de terre, suffisante pour servir de repère aux navires sur une côte aussi basse, n'est qu'une motte de sable.

Gerrhum, aujourd'hui Mahamdieh, est submergée.

Péluse, ville frontière et forteresse de l'Égypte vers la Palestine, ne pouvait pas échapper aux sièges. Toute campagne ennemie commença par sa mise à sac. Elle ne datait que des Grecs (peut-être sur le site plus ancien de Sin, d'après Clédat, *loc. cit.*, 1921, p. 183, et 1923, p. 135-140). Elle ne communiquait avec les pays du Nil que par un bras mal navigable de ce fleuve, peu à peu envasé et tari. Péluse perdit par là même toute son importance. Déjà Strabon, au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, dit que « l'Égypte était protégée au Levant par des marécages, des *Barathes*, répandant des miasmes délétères ». La forteresse n'avait plus de raison d'être, des obstacles naturels bien plus difficiles à vaincre obligeant les assaillants à d'immenses détours.

Vers le x<sup>e</sup> siècle de notre ère, il subsistait encore un certain commerce direct par caravane entre la mer Rouge (Qolzum) et Péluse sur la Méditerranée, c.-à-d. Faramiah, localité arabe se confondant avec elle ou tout au moins très voisine.

Le site de Péluse, à peine fouillé, à 40 kil. à l'est de Port-Saïd et à une heure de la mer, est aujourd'hui désertique.

(2) Cf. Clédat, *loc. cit.*, 1922, p. 96. Il y a des réserves à faire sur le qualificatif de nabatéen donné à ces substructures peu caractéristiques.

Lagides et plus tard des Romains, les ressources immenses de l'Égypte et de l'Inde. Il fut toujours difficile, sinon impossible, d'atteindre Alexandrie en coupant les bouches du Nil le long des bords marécageux de la mer. Les caravanes devaient donc remonter jusqu'à Héliopolis et Memphis (plus tard jusqu'à Babylone d'Égypte) pour redescendre vers le Pharos. Là commençait l'occident.

A travers toutes les vicissitudes, Alexandrie garda son immense importance. Bien avant de redevenir, au haut moyen âge, la métropole des épices, elle resta un port international et son rôle nous est confirmé encore, peu après l'arrivée des Arabes, par le voyageur Arculfe, vers 670 (1).

Sur la piste de Pétra à Gaza, avant d'arriver à la mer, un autre nœud de communications important était Bir Seba. Elle a joué, en 1919-1920, un rôle dans les revendications des Sionnistes. C'est une localité célèbre de la Syrie méridionale (2). De là partait, dans les temps bibliques, la voie principale desservant toute la Terre Promise, les anciens pays Chanaanites, colonisés par les Juifs. Elle passait d'abord par Hebron (3), un des plus anciens sanctuaires de l'Orient, contenant la sépulture dite d'Abraham, au lieu sacré des anciens cultes pré-israélites de la caverne de Macpéla. Puis elle atteignait, par la ligne de crête des monts de Judée, Jérusalem, Sichem, Samarie et la plaine d'Esdraelon jalonnée par le site militaire de Megiddo, d'où elle s'incurvait à gauche vers le golfe de Sycaminum (Haïffa).

Jérusalem était reliée à la mer par la piste directe de Jaffa. A l'est, on atteignait d'abord Jéricho dans la plaine basse du

(1) *Adamnani Abbatis Hiiensis, libri III. De locis sanctis ex relatione Arculfi, Acta S. S. ord. Bened. saec III*, pars 2, Venise, 1734, p. 468.

(2) L'antique et fameuse Bir ou Biar es Sheba, Beer Cheba, Berosabae, puis, par déformation chez les compilateurs ecclésiastiques, Βέρζαμα, Βέρζαμμα, Βεροσίμων, et enfin, au Bas-Empire, Versamini, dans l'Edit de Constantinople de Théodose II (409) et Berossaba dans la carte mosaïque de Madaba, plus haut, p. 54, en note.

(3) Hebron a gardé son nom jusqu'au <sup>ne</sup> siècle après J.-C. Clermont-Ganneau dit qu'elle prit temporairement celui de Dioclétianoupolis, après le passage de Dioclétien par la Palestine méridionale, vers 295, lors de son expédition contre Alexandrie.



Jourdain, au nord de la mer Morte. Cette piste remontait vers le pays des Ammonites de l'autre côté du Jourdain.

Hebron, d'autre part, se reliait directement à la capitale des Nabatéens par une piste longeant le bord sud-ouest de la mer Morte en traversant Masada, le haut oppidum illustré par l'ultime résistance des Juifs contre les colonnes infernales de Titus après la prise de Jérusalem (70 ap. J.-C.) (pl. 111). Cette voie côtoyait les montagnes de sel que marque l'épisode de la femme de Lot changée en sel (il s'y trouve de grandes montagnes de sel, découpées de la manière la plus curieuse) et par la destruction de Sodome. Cette route empruntait en partie le Wadi Arabat et escaladait les pentes vers Pétra par une faille de la montagne.

#### § 4. — *La piste de Pétra à Damas.*

Une troisième piste, au moins aussi importante que celle de Gaza, quittait Pétra (ou Maan) et, pointant au nord, gagnait la Damascène, l'Aramée, la Syrie. Cette piste pouvait, au choix, passer par Pétra ou éviter ce léger détour en laissant à gauche la chaîne étroite et violemment tourmentée des montagnes du Wadi Moussa, et la forteresse qui la défend, Odruh (1). Il est à présumer que beaucoup de caravanes, avant de prendre leur direction définitive, pénétraient hardiment dans les rudes défilés du Sikh (pl. 21 à 25) et atteignaient la capitale-nécropole en traversant le gros village d'Eldji, très ancienne localité (2). Après cette halte, elles pouvaient remonter vers le nord et rejoindre la piste directe Maan-Damas par le vallon de Chobak et son haut plateau aux faibles ondulations sans

(1) Odruh, Odroh, Adrah, à peu d'heures de Pétra, est l'Ἀδρον de Cl. Ptolémée. Ce fut plus tard une place d'arrêt très forte aux mains des Romains, quand ils organisèrent le *limès d'Arabie* (plus loin, ch. xiv, § 1<sup>er</sup>, iv); on trouvera une description de ses murailles bien conservées par le R. P. Vincent, dans *RB*, 1898, p. 445 et suiv.; et dans *BD*, I, p. 433 ss. Voir aussi le croquis de la fig. 22.

(2) Ci-dessus, chap. 1<sup>er</sup>, p. 7. C'est sans doute la Gaïon d'Eusèbe. Stéphane de Byzance dit : Γέα, πολὺς πληττον Περῶν ἐν Ἀραβίᾳ. Cf. *BD*, I, p. 429.

eau. La plupart préféraient la piste montueuse du Moab, pratiquée à toutes époques, fort bien protégée et jalonnée de poste en poste. Cette dernière devint, à partir du <sup>ii</sup>e siècle de notre ère, la voie romaine d'Elat à Bostra, fortifiée par un système de camps et bastions dont nous aurons à parler. C'est l'artère essentielle des communications du nord, traversant un pays fort pauvre aujourd'hui, mais qui eut quelques agglomérations comme en témoigne le Décret de Bir Seba (1). Elle passait non loin du plus ancien, pour ne pas dire du seul centre minier de la région, Phainô, Fenan (2), que sans doute elle

(1) Ci-dessus, même chapitre, p. 54, en note.

Ce décret porte pour la région au nord de Pétra jusque vers la mer Morte divers noms dont Clermont-Ganneau identifie quelques-uns, *RAO*, VII, p. 259 :

Arridela = Gharandel, au nord de Chobek, sur la voie romaine.

Karkaria = la Carcaria de l'*Onomasticon*. Elle pourrait être Qarqour près de Bouseira.

Sobaia = dans la région d'Arridela.

Robatha = Robatha de la *Notitia Dignitatum* (plus loin, chap. xiv, § 2, n), non identifiée.

Ellebana = El Leban, affluent du W. Hesa.

Aphro = Afrô de la *Notitia* = Afra, autre affluent du W. Hesa.

Sirtha = peut-être la Cartha de la *Notitia*, peut-être Es Sirré, au nord de Tafileh.

Phainô = Phinon, Fenan (voir la note suivante).

Môa = Mwa de la carte mosaïque de Madeba, non identifiée.

Toloâna = Toloa de la *Notitia*; peut-être El Tlah, à 20 kil. au sud de la mer Morte.

Eiseiba = Hisib, un petit wadi aboutissant à la mer Morte.

Praesidium = Praesidin ou Praisidion de la mosaïque de Madeba, probablement près de Thamara, vers la mer Morte. Ne se confond pas avec Praesidio de la Table de Peutinger, au nord d'Aila.

Tomara = la Thamara de la mosaïque de Madeba et la *Θαμάρω* de Ptolémée et de la Table de Peutinger, non identifiée.

Ainauatha = Aïn (source) Auatha, non identifiée.

Toutes ces localités étaient taxées entre 5 et 43 pièces d'or et se trouvaient échelonnées sur 60 ou 70 kil., entre la région immédiatement au nord de Pétra et la région immédiatement au sud de la mer Morte.

(2) *Φαινω*, Phinoun, Phounoun, Phainôn de l'*Onomasticon*: Phainô de l'édit byzantin de Bersabée. Elle fut identifiée par Seetzen (*Briefe*, XVII, p. 137); puis visitée par Musil en 1896 et par le P. Lagrange (*RB*, 1898, p. 112 avec croquis; et 1900, p. 284). Elle est à 16 kil. de Chobak sur les pentes du Ghor, aux confins du Chara. Ce fut plus tard un bain romain et, sous les Byzantins, le lieu de garnison de la *Cohors Secunda Gratiana* (*RAO*, VII, p. 278). Elle eut un évêque au temps du christianisme. Le fait que, d'après le décret de Bersabée, elle ne payait que 45 pièces d'or, indique où que l'extraction du minerai avait cessé, ou que le transit avait plus d'importance encore que l'extraction.

desservait. Elle traversait ensuite les villes illustrées par les campagnes des Hébreux sous Josué : Kir Moab (Kérak) (1), Rabbath Moba (Rabba, Aréopolis sous les Gréco-Romains) (2), Aroer, Diban (3), Madeba (4), Hesban. Elle traversait de part en part le Moab, longeant les limites est de la Pérée au temps du Christ et aboutissait à l'antique capitale des Ammonites,

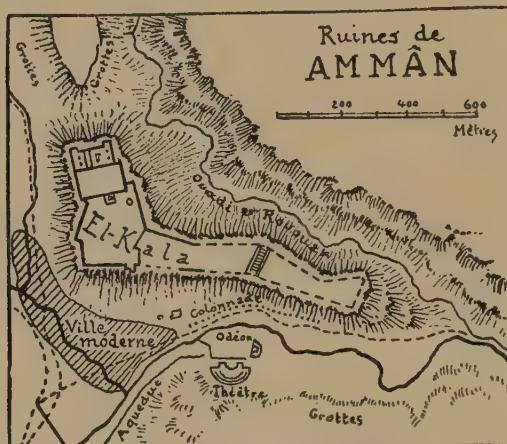


Fig. 6. Amman (princip. d'après Baedeker, *Palestine-Syrie*, 1912, p. 143).

Amman (Rabbath-Ammon), assiégée et prise par Joab, général de David (II *Samuel*, ix), puis rendue à l'indépendance et soumise à nouveau (*Jérémie*, XLIV, 2); elle devint plus tard la Philadelphie des luttes entre l'Égypte et la Syrie séleucide, fig. 6 et pl. 90-91 (5). Se prolongeant vers le Nord, la piste passait à l'est de Gerasa (Djerach), une ville grecque sans

(1) Kir de Moab, Kir Hasereth, Kir Hères; plus tard, sous les croisades, Kerak ou Pétra Deserti.

(2) Rabbath Moba a porté le nom de Ar Moab, Ῥαβιάμωμ, Μώβα, Ῥαβμαθμώμ, Aréopolis sous les Romains, puis Arrabat, Rabbabathora sous les Byzantins.

(3) Daibon, Daibéon.

(4) Médaba, Μεδαβά, Μηδαβά, d'où un embranchement marqué par des miliaires conduisait directement à Jéricho.

(5) Amman, appelée d'abord Astarté, prit, comme forteresse égyptienne de Ptolémée Philadelphie, le nom de Philadelphie ou Philadelphie de l'Héraklès de Coelé-Syrie et ceux de Φιλαδελφεία τῆς Ἀραβίας, Φιλαδελφείων Κοίλης Συρίας; sous les Byzantins, elle s'appelait Rabbatamano.

grande ancienneté, quoiqu'elle montre encore aujourd'hui un ensemble de ruines gréco-romaines de première importance (pl. 95 à 98) (1), puis atteignait les confins du Hauran actuel, c'est-à-dire le Djebel Druz. Là se trouvait l'importante capitale de Bostra, une ville antique où fut un des principaux centres de la culture nabatéenne avant qu'y fût transporté le siège de la Province romaine d'Arabie (pl. 99 à 101) (2). Tout autour de Bostra, étaient d'autres centres nabatéens, tels que Canatha (pl. 103-105), Soada (pl. 106), Salcah (3), tous sites historiques où les noms grecs abondent couvrant des ruines. Cette région, aux confins de l'Auranitide (Hauran), de la Batanée et de la Trachonis (la Leja, la zone volcanique), fut colonisée par les Nabatéens, quand leur civilisation changea de caractère pour se mêler à l'hellénisme, sinon pour s'helléniser (4). La route se prolonge au nord de Bostra jusqu'à Damas.

(1) Gerasa était sur la piste directe de Philadelphie à Scythopolis (Bethsean, Beisan) par Pella.

(2) En 106 ap. J.-C. Ce n'était pas alors une ville neuve. Elle eut des souverains indigènes jusqu'à ce que les Nabatéens s'y installassent (sans doute au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Son nom apparaît d'abord sous la forme grecque de *Βόστρα* (I *Macchabées*, v, 26 : cf. Dussaud, *Topographie*, p. 347), puis sous celui de Bostra, Bostris; son nom actuel est Bostra Eski Cham. Elle fut, sous les Romains, la principale garnison de la province. Elle prit successivement les noms de *Νέα Τραιάνη Βόστρα* et de Nova Traiana Alexandrina Col. Bostra. Elle donna le jour à l'un des deux empereurs qui portèrent le nom de Philippe l'Arabe, et fut métropole. Voir aussi plus loin, ch. xiv, § 1<sup>er</sup>, vi.

(3) Kanat, Kena, Canata, Canatha, *τὰ Κανάθα, Κανωθά*, aujourd'hui El Kanawat. C'était la ville la plus orientale de la Décapole.

Soada, Souweida, Soueidah, à partir du 3<sup>e</sup> siècle appelée Dionysias (cf. Yakout, III, p. 197) parce qu'elle s'enorgueillissait d'avoir été fondée par Dusarès-Dionysos. Elle ne se confond pas avec Maximianoupolis (plus loin, chap. xiv, § 1<sup>er</sup>, vi).

Salcah, Salcad, Salkhad, à 25 kil. à l'est de Bostra.

Cf. pour ces villes, Dussaud, *Topographie*, p. 302 et 369.

(4) De Pétra à Bostra, les distances romaines (voir K. Miller, *loc. cit.*, p. 818-819) étaient les suivantes :

Pétra	
Negla	22 MP
Thormia	48 —
Rabbabathora	69 —
Amman	62 —
Gadda	13 —
Hatita	9 —
Thantia	11 —
Bostra	24 —



Vers l'ouest, existait une communication par le centre religieux d'Adrah (Deraa) (1), la vallée sauvage du Yarmouk (2), Gazara ou Gadara, le lac de Tibériade et Scythopolis, à la ligne de faite entre la vallée du Jourdain et la riche plaine d'Esdraelon. Elle rejoignait la mer vers Sycaminum (Haïfa), en passant par l'antique champ de bataille de Megiddo.

Citons, pour compléter ce réseau, une piste assez difficile longeant le fond du Ghor sur la rive droite du Jourdain, et une autre piste transversale unissant Scythopolis à Dium, Gerasa et Philadelphie, en passant par Pella, laquelle fut une sorte de métropole au temps des Macédoniens, aux deux siècles précédant l'ère chrétienne (3).

La piste de Damas que nous venons de décrire est l'artère centrale de la Nabatène. Elle traverse et dessert tout le pays dépendant de Pétra. Elle a joué un rôle capital dans l'histoire de ces régions, depuis Josué jusqu'à l'invasion des Arabes. Par là, les Hébreux montèrent à la conquête du pays de Chanaan ; par là, les Arabes, à l'aube de leur épopée nationale, occupèrent la Syrie ; c'est de là qu'ils partirent pour l'Égypte. C'est par là aussi que ne cessa de passer le pèlerinage des villes saintes d'Arabie, devenu un exercice essentiel de la religion islamique.

Negla (il ne s'agit pas ici de la Negla qu'on identifie avec Tell Ashtara en Batanée) et Thantia ne sont pas identifiées. La première serait aux environs du W. Hesa (Arindela) ; la seconde à l'est de Gerasa, peut-être à Oumm el Djemal (Dussaud, *Topographie*, p. 360).

Gadda et Hatita figurent à l'*Atlas Holy Land*, feuille 23 (F 3). Rabbabathora est Areopolis.

Il s'en faut que, sur cette piste, la lecture de la Table de Peutinger soit facile au-delà de Philadelphie. En effet, après Gadda, cette table paraît porter deux routes : l'une à l'ouest, de Bostra vers Ptolémaïs ; l'autre à l'est, vers Damas. La première a pour étapes Thantia et Bostra, la seconde Hatita et Rhose. Comme il est impossible d'aller à Damas sans passer par Bostra, la conclusion s'impose que Rhose ne fait qu'un avec Bostra et n'en est que la corruption (cf. *BD*, II, p. 320-321).

(1) L'Ancien Testament l'appelle Edrei ; c'était la capitale du roi Og, vaincu par Josué, pays attribué à la tribu de Manassé. Noms anciens : Adraha, Adraa, Ἀδράα, Ἀδρα, Ἐδρασίμ, Ἐδραίν, aujourd'hui Deraa ou Der'at.

(2) Le Yarmouk est le Hieromax, le Héromias de la Table de Peutinger.

(3) Il n'en reste aucun vestige et le site est contesté.

La fameuse route des aromates et des épices que nous venons de suivre avec ses embranchements depuis Aden jusqu'à Gaza ou Damas, avait des ramifications vers l'est. Nous négligerons celles traversant l'Arabie centrale désertique et venant de l'Oman, mal connues, certainement dangereuses et peu nombreuses (pl. B). Toutefois le golfe Persique, à certains siècles, joua dans le trafic de l'encens et des produits de l'Inde, un rôle non moins important que la route par l'Arabie. Ce golfe passa de tout temps pour une région où transitaient les richesses. Il était en outre le centre de production des perles, dont les pêcheries étaient aux îles Tylos (Bahrein). C'est ce qui explique l'intérêt que lui porta Alexandre le Grand et les reconnaissances nautiques que son grand amiral Néarque reçut l'ordre d'entreprendre. Arrien, écrivain du <sup>II</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C., nous dit que le projet d'Alexandre était d'organiser un grand port sur l'Euphrate et de « jeter le long du golfe Persique des colonies grecques susceptibles de le disputer en richesses à la Phénicie ». Il est vrai que ses préparatifs étaient surtout dirigés contre les Arabes qui ne lui avaient point prêté hommage (1).

Deux siècles après Alexandre, cette mer avait encore un centre commercial arabe chez les Gerrhéens. Leur capitale Gerrha se reliait par des routes à l'Arabie Pétrée (2). Une route vers le sud aboutissait à Mariaba (Marib), c'est-à-dire au pays Sabéen, par l'actuelle W. Dawasir (3). Une autre plus importante devait, par Teima, rejoindre Maan et Pétra, pour se prolonger jusqu'à Gaza. Cette piste, déjà décrite, quoique avec des

(1) Arrien, *Expéditions d'Alexandre*, trad. Buchon, dans le *Panthéon littéraire*, Paris, 1842, II, chap. VII, p. 400.

(2) Hérodote ignore la localité de Gerra, Gherra. Néarque se borne à en dire qu'elle a été fondée par des Chaldéens exilés de Babylone. Eratosthène, au <sup>III</sup><sup>e</sup> siècle, dit que les habitants sont d'habiles commerçants. Arthémidore, au <sup>III</sup><sup>e</sup> siècle, les compare aux Sabéens.

(3) Cf. pour le trafic fait par cette route : Philby, au *Geogr. Journal*, 1920, p. 172-182. Ce voyageur et agent politique anglais, au cours de ses voyages au Nedjd, a vu et entendu parler en 1917-18 de nombreuses ruines d'aspect non arabe, ainsi que de cercles de pierres dressées auxquels, sans preuves, d'autres auteurs ont attribué une origine phénicienne.

variantes, par Pline, avait un embranchement très important par le Nefud, empruntait le W. Sirhan et passait à Douma, l'antique Adoummata des Assyriens, qui n'est autre que la Djauf d'aujourd'hui, appelée aussi Dumet-Gandal (1). Quelques-unes de ses stations antiques jusqu'à Kir Moba, probablement réduites à des *hydreuma* ou points d'eau fortifiés, nous sont connues, telles Sevia, Thaubä et Obaera. Elle était reliée à Bostra par un embranchement parti de Sevia (2). Tout ce pays porte au temps des Byzantins le nom de Saraca (3), contrée d'Arabie touchant à la Nabatène, d'où sont sortis les Saracènes; leur nom fut, dès les Mérovingiens, et surtout sous les Croisades, étendu à tous les Arabes.

Les routes de Mésopotamie passaient en général plus au nord et leur point de départ de l'ouest était Damas. C'est sur la plus méridionale de ces pistes que se trouvait, au Bas-Empire, le camp romain visité en 1861 par de Vogüé à Sès, au nord du Safa (pl. 12) (4). De Sès, une piste directe rejoignait Adoum-

(1) Dumata, Thumata, Djouf, Gauf; un texte assyrien déchiffré par Rawlinson laisse supposer qu'il y avait là, au VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., un roi Akhbaron (c'est-à-dire en arabe, un « grand roi ») qui fut vaincu par Asarhaddon vers 680. (Cf. J. Halevy, *Essai sur les inscriptions du Safa*, p. 307; et Ch. Huber, *Voyage dans l'Arabie Centrale*, p. 304-363 et 468-530). Voir aussi ci-dessous, chap. v, § 1<sup>er</sup>.

(2) Alois Musil (*Arabia Deserta*, p. 506 ss.) a étudié en détail cette route et propose pour ses stations des identifications vraisemblables : Thaubä serait Tuba; Sevia le point d'eau d'Eisaviyé; Daphna = Kaf; Sora = Swer (mais ne se confond pas avec la *Soractio* de Pline); Tedion = le Pédion d'Etienne de Byzance; Obaera = Ubaïr ou Bajer; Banatha = le Nabk dans le W. Sirhan.

(3) Notamment dans la *Notice de l'Empire* compilée par Etienne de Byzance (Περὶ Πολέων, *De Urbibus*), édit. Xylander, Bâle, 1568, au mot Σαρακα.

(4) La pl. 12 est tirée de l'ouvrage déjà cité du M<sup>is</sup> de Vogüé : *La Syrie Centrale*, I, p. 71, et pl. 25. Sès est à l'extrémité nord du groupe volcanique du Safa, près d'un ancien volcan de 60 mètres de haut. Le camp fortifié, de 34 mètres de côté, est à proximité d'une grande citerne.

Sès a été revisitée en 1913 par Miss Gert. Lothian Bell, à l'opinion de laquelle ces ruines sont du début de l'ère musulmane. Cf. Miss Bell, *Geographical Journal*, juillet, p. 76 et 1927, p. 1-20. L'avis du M<sup>is</sup> de Vogüé paraît d'un plus grand poids, et Dussaud, qui y a passé il y a 25 ans, a confirmé le caractère romain des ruines.

Toute la région est remarquable par ses petits cratères. Il y en a des photographies caractéristiques dans *Geogr. Journal*, 1927, p. 4. En outre, l'*Illustration* du 13 août 1927, n° 4406, a publié de belles reproductions des relevés topographiques faits récemment par avion au-dessus de Sès.

mata vers le sud et une autre allait directement à Palmyre (sans doute la *strata Diocletiana*) (1).

La région au nord du Djebel Druz, c'est-à-dire le Safa nord, était donc fortifiée contre les invasions comme le Limès méridional, et c'est ce que prouve encore, dans la Rubbé, le Qasr El Abiad, château Blanc, relevé d'abord par Wetzstein, puis par de Vogüé, puis par Dussaud, et dont les sculptures sont singulièrement apparentées à celles de Messatta (2) et à celles de Siâ ou Si (3) (pl. 102, n° 2).

La piste principale de Mésopotamie, de Damas à l'Euphrate, traversait Nezala (aujourd'hui Qaryatin) (4) et Tadmor (Palmyre). Au delà de cette célèbre oasis, la route, atteignant Doura-Europos et ses dépendances, longeait l'Euphrate jusque vers Hit. Elle desservait les successives capitales des empires mésopotamiens au fur et à mesure de leur chute, Ninive, Babylone, Suse, Nippour, Kish, Borsippa, Ur, Eridon, Séleucie, Ctésiphon, Apamée, Hira, Persépolis. Elle aboutissait à Charax en Characène et aux ports fondés sur le golfe Persique au fur et à mesure que se solidifiait le marécage du Chatt El Arab, alors une véritable mer ou lagune intérieure. Ce track constituait la fameuse route de Palmyre, dont l'oasis jouait pour les marchandises en provenance du golfe Persique le même rôle exactement que Pétra pour celles venues d'Aden.

(1) Chapot, *Frontière de l'Euphrate*, p. 332.

(2) Sur la Rubbé et le Safa, voir plus loin, ch. xiv, § 1<sup>er</sup>, m). Cf. notamment : de Vogüé, *loc. cit.*, p. 69 et pl. 24 ; Dussaud, *Les Arabes*, p. 31 ss. et *BD*, II, fig. 862, p. 265. A ce système fortifié appartenaient les camps romains d'El Fedâin, de Deir el Kahf et de Qalaat Ezrak.

(3) Pour Siâ, voir plus loin, chap. xix, § 2, vii et pl. 139-141.

(4) Cette route figure sur la Table de Peutinger. Ses étapes sont, d'après les identifications de Dussaud (*Topographie*, p. 264) :

1 Damaspo	= Damas	6 Cehere	= Qara
2 Ad Medera	= Qouseir	7 Danoba	= Mehin
3 Adarin	= Qouteifeh	8 Nézala	= Qaryatin
4 Adamana	= Qastal	9 Heliaramia	= Heir
5 Casama	= Nebk	10 Palmira	= Palmyre

Dussaud conteste que Ad Medera puisse être Doumeir (D'mer, Dumer), qui n'était pas, d'après lui, sur cette piste.

L'identité de Qaryatin-Karyatina avec Nezala est prouvée par des inscriptions.



Palmyre, géographiquement plus riche que Pétra, était dotée de sources magnifiques, grâce auxquelles une grande étendue de beaux jardins et quelques cultures purent être développées. Les mêmes causes y firent fleurir, deux ou trois siècles après l'apogée nabatéenne, une civilisation aussi brillante que celle de Pétra, et non moins éphémère, marquée de même par des mausolées et par des monuments grandioses. Le temple de Bel à Palmyre est d'un ordre comparable à celui de Baalbek.

Tout ce qui précède démontre le rôle capital joué dans le développement des pays arabes par le commerce, par le transit, lequel ne pouvait s'exercer que par les caravanes. Il ne faut pas se figurer d'ailleurs que le métier de chamelier se soit confondu obligatoirement, dans l'antiquité, avec celui de brigand. L'insécurité, dont on ne saurait exagérer l'importance, fut redoutable dans tous les pays désertiques. Les hordes nomades dévalisaient indifféremment ennemis ou amis. Mais là où le commerce est une source permanente de richesse, il ne tarde pas à devenir une sorte de monopole de l'autorité publique, tout au moins à tomber sous le contrôle des chefs. C'est ce qui arriva toutes les fois que surgit une dynastie capable de tenir en mains les nomades et de les fixer plus ou moins dans des centres urbains ou dans des oasis, surtout à Pétra et à Palmyre. Le commerce, si tordu qu'il fût, n'était pas complètement écorché. Une fois les taxes payées, une fois les péages acquittés, l'entreprise des caravanes comportait une certaine garantie de la part des chameliers; la preuve nous en est donnée presque miraculeusement par le tarif douanier de Palmyre, daté de l'an 137 de notre ère. C'est une sorte de barème spécifiant les taxes applicables au transit et limitant les exactions des entrepreneurs (1). Un tarif du même genre régissait la route de Coptos à Bérénice (2). Ce ne sont pas les seuls tarifs connus. Il en existe un troisième provenant de Zaráï en Numidie, daté de l'an 202 de notre ère et réglant, comme les deux autres, un transit par une route de désert, africaine au lieu

(1) Voir plus loin, ch. xv, § 3.

(2) Ci-dessus, p. 43.

d'être asiatique (1). Il en fut certainement de même à Pétra, quoiqu'aucun tarif n'y ait été retrouvé jusqu'ici. En matière de caravanes, Nabatéens et Palmyréniens eurent des conceptions communes et se ressemblèrent beaucoup, ce qui ne veut pas dire qu'ils furent autre chose que des concurrents. Si les inscriptions n'ont pas révélé de grandes colonies palmyréniennes à Pétra, cela s'explique par le fait que Palmyre était, au temps de l'apogée de la Nabatène, moins florissante. Par contre, il y eut certainement beaucoup de Nabatéens à Palmyre, parce qu'elle avait des relations suivies avec le Hauran, centre tardif des mêmes Nabatéens; d'ailleurs, après la décadence de Pétra, une émigration dut se produire vers l'oasis commerciale qui la remplaçait.

### § 5. — *Les limites de la Nabatène.*

Après cet essai de description des routes du désert, nous aurons moins de peine à procéder à une délimitation approximative des territoires qui furent nabatéens.

Atteignant presque le cœur du Hedjaz, ces territoires s'étendirent au sud jusqu'à El Heger. Telle est la conclusion des épigraphistes. Ils n'ont plus relevé au delà que des inscriptions minéennes et lihyanites, c'est-à-dire sud-arabiques et non nord-arabiques. A l'est, les pays nabatéens avaient pour limite imprécise le désert arabe et le désert syro-mésopotamien.

Taima, où de nombreuses inscriptions nabatéennes ont été copiées par Huber (2) et par les P. P. Jaussen et Savignac (3), fut possédée par les Nabatéens; c'était sans aucun doute leur dernière place vers l'est. Sa population paraît plus directement originaire de la Mésopotamie, et la fameuse stèle araméenne de Taima, rapportée par Huber en 1879, aujourd'hui au

(1) Voir notamment au *CIL*, VIII, l'inscription latine n. 4508.

(2) Huber, *Voyage de l'Arabie Centrale*, p. 308 et 314.

(3) *JS*, II (texte), p. 109. Voir plus loin sur les origines de Taima, ch. XII, § 2.

Louvre, démontre que vers le v<sup>e</sup> siècle avant J.-C., c'est-à-dire bien avant de devenir nabatéenne, elle était peuplée d'Araméens, avec une écriture phénicienne.

Les immenses déserts à l'est de Maan jusqu'à Djauf et l'Euphrate sont sans valeur : c'est la région qu'Etienne de Byzance appelait le *Syrméon* : une plaine située entre les territoires des nomades et ceux des Nabatéens (1). Le désert le plus immédiatement à l'est du Moab, au delà de l'actuel chemin de fer du Hedjaz, n'est jalonné que par de petits châteaux, dont quelques-uns, fort loin dans la direction de Djauf, sont très curieux. Postérieurs à la période nabatéenne, ils se rattachent pour la plupart aux siècles antérieurs à l'Islam. Servant de barrière au Bas-Empire contre les nomades, ils ont joué leur rôle principal dans les luttes entre Lakmides et Ghassanides (2), ce qui démontre à quel point fut de tout temps impérieuse la nécessité de surveiller ces immensités conduisant vers la Perse et de contrôler, par des bastions d'arrêt, les Arabes turbulents du désert.

Au nord, la Nabatène s'étendit plus ou moins loin, selon les époques. Nous sommes mal renseignés sur les premières relations du noyau principal nabatéen de Pétra avec les nombreux chefs, cheikhs, roitelets ou tyranneaux du Moab, apparentés aux dits Nabatéens de Pétra ou métissés de Nabatéens. Ils ne furent soumis que tardivement et partiellement. Nous ne savons pas davantage dans quelle mesure les Ammonites se rattachent aux Nabatéens et quand ils devinrent leurs tributaires, feudataires ou sujets. En tout cas, les Ammonites furent mis en vasselage à de nombreuses reprises avant notre ère, tout en conservant souvent leurs tyrans propres, tels ce Zénon Cotylas dont le nom nous est parvenu. Leur autonomie, toutefois, ne disparut pas : elle est attestée par le caractère national de leur dieu, Milkom à la couronne d'or, auquel, sans se plier à adopter les dieux nabatéens, ils surent conserver

(1) Le mot *Syrméon* a pour racine le mot arabe *sarmâ* = désert. Cf. RAO, VIII, p. 75.

(2) Plus loin, ch. xvi, §§ 2 et 3.

leur foi jusqu'à la période romaine, époque où ils prirent de leur vainqueur le dieu Héraklès.

Une bande de territoire longeant les pentes orientales de la mer Morte jusque vers le Yarmouk au nord, fut, dès le temps de Pompée, détachée du pays des Ammonites et des Moabites, pour constituer la Pérée, sorte de glacis frontière séparant les Juifs des Arabes. Cette marche finit par être confiée à Hérode le Grand (1).

Les limites de la Pérée, sur laquelle nous ne savons que peu de chose, sont mal précisées. La plupart de ses villes ont, à un moment ou à un autre, fait partie de la Nabatène. Plus tard, quand un vaste système fédéral réunit les municipes, aussi bien ceux de la Pérée que ceux de la Décapole, qui bordait la première au nord entre Rabbat-Ammon et le lac de Génésareth, et ceux de la confédération amorphe de l'Iturée (plaine entre Liban et Anti-Liban, Békaa), on les voit émettre à l'envi des monnaies portant à côté du génie ou *tuchè* de la ville, les noms de leurs protecteurs, soit Lagides, soit Séleucides, ensuite Romains ou Nabatéens. Leurs légendes, le plus souvent en grec, sont fréquemment aussi en nabatéen. Ce sont même certaines de ces monnaies qui ont permis de rétablir la chronologie des rois de Pétra. En tout cas, de Rabbat-Ammon jusque vers Damas, l'Ammonitide et l'Auranitide ont été nabatéennes.

La Nabatène n'atteignit que rarement à l'ouest la mer Morte, et encore ! tout au plus dans son angle méridional, au point presque mythique de Zoara et le long des plages asphaltiques aux monolithes de sel où fut peut-être Sodome. Cette mer n'avait pas d'importance pour les Nabatéens, qui ne naviguaient pas et n'étaient pas pêcheurs ; ils ne s'intéressaient à son accès que parce que là commence la partie sud du Ghor qu'ils ont toujours dominé jusqu'à Elat. Elle aurait logiquement formé leur frontière occidentale normale jusqu'à la mer Rouge. Ce fut, vers le <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C., la ligne de démarcation des Iduméens et Nabatéens. Quand ces derniers furent assez forts pour occuper

(1) Plus loin, chap. xi, § 2.



les pentes occidentales de l'Arabat, ils installèrent des places où leurs cultes prédominèrent, au moins jusqu'à Abdeh (1). C'est là, ou peut-être à Elusa, que fut leur avancée vers le nord-ouest, car s'ils ont, par leurs caravanes, atteint Gaza et les autres villes maritimes, leurs moyens jamais ne leur eussent permis d'occuper des ports, de les garder et de les défendre. La vie maritime est à l'antipode de la vie des nomades. Le système de gouvernement et les éléments de la puissance commerciale des villes phéniciennes et philistines (2) étaient inaccessibles à des chameliers. L'intérieur même de ce pays, une bonne partie du Nedjeb, resta Iduméen jusqu'à l'ère chrétienne. Mais la véritable Idumée, celle dont fut gouverneur ou plutôt satrape Antipater, le père d'Hérode le Grand, est plus au nord. C'est cette Idumée qui fut l'objet des répressions du royaume de Juda. Elle se distingue nettement — sauf s'il s'agit de préciser ses frontières — de la Nabatène, qu'elle sépare de la Judée au sud.

Les rois de Pétra occupèrent tout le Wadi Arabat jusqu'au golfe Elanitique, où ils exercèrent certainement leur autorité,

(1) Plus loin, ch. XIX, § 2, III.

(2) L'origine des Phéniciens et des Philistins est des plus obscures. Admettons que la date du premier établissement des Phéniciens remonte aussi haut que le <sup>xxix</sup> siècle (fondation de Tyr). Mais d'où venaient ces populations sémitiques ? Peut-être de l'Euphrate avec ou sans migration primitive et station prolongée en Cappadoce ? Leur langue, en tout cas, est assyro-babylonienne et cette langue se maintint avec une extraordinaire persistance pendant trois millénaires.

Cf. aussi ci-dessus, chap. II, p. 24 en note.

Les Philistins, au contraire, sont de la race de Cham. La Bible les fait venir de Caphtor qu'on a cherché à traduire par Cappadoce (*Amos*, IX, 7). Certains auteurs préfèrent leur assigner pour berceau la Crète. Clermont-Ganneau, en parlant des Zakkari (plus haut, p. 30-31), dit que les Philistins venaient d'Amourrou, pays araméen, et en fait une branche aramo-arabe (*RAO*, IV, p. 250). Il est probable que leur migration ou invasion est liée à celle des peuples Pasteurs, les Hyksos des Egyptiens. C'étaient peut-être des mercenaires de l'empire Hittite, révoltés contre leur maître. Leur installation est de près de deux millénaires postérieure à celle des Phéniciens et se place vers le <sup>xiii</sup> siècle. A partir de ce moment, ils sont en lutte perpétuelle avec les Juifs et, jusqu'à leur disparition par absorption dans les rameaux sémitiques, l'histoire des deux peuples s'entremêle, sans que nous soyons renseignés sur les Philistins autrement que par de courtes mentions hachées. Les Pharaons les connaissent sous le nom de *Pulusati*. Leur langue est perdue.

Cf. *Dict. de la Bible*, article *Philistins*, par l'abbé Vigouroux; et Contenau, *La civilisation Phénicienne*, Paris, 1926, p. 68.

jusqu'au massif du Sinaï où leurs proseynèmes et leurs inscriptions, quoique d'époque tardive, sont innombrables. Mais leur rôle dans la navigation du port d'Elat est infime, et, si l'on néglige les fabuleuses expéditions du roi Salomon au pays d'Ophir et de Saba, d'où ses navigateurs rapportèrent des richesses que les récits font dix fois supérieures à la totalité de l'or existant alors dans le monde (1), la place d'Elat ne joua pas d'autre rôle que celui d'un point d'arrêt fort misérable sur la route des caravaniers entre l'Égypte et le futur Darb El Hadj des pèlerins musulmans. De là jusqu'à la latitude d'El Heger, c'est-à-dire de Haouara, la limite de la Nabatène ne pouvait être que la mer Rouge, sans que cette mer, d'ailleurs, fût un facteur utile dans le commerce : du moins le commerce maritime était un monopole des races maritimes, surtout des Grecs d'Alexandrie.

A l'occident de la route caravanière centrale, se trouvaient le pays de Madian ou de Midian (2) et les escales gréco-romaines comme Onne et Soaka, dont on ne sait pratiquement rien. A l'époque nabatéenne, le pays de Madian participa à la vie caravanière comme route secondaire. Cela est prouvé par l'existence, à Beden (3), de tombeaux du plus pur style nabatéen. Il n'en est pas moins certain que toute la partie de la Nabatène entre Maan et El Heger est en fait réduite à une ligne de communication empruntant une sorte de Wadi desséché fort encaissé, route naturelle jalonnée par des points fortifiés, n'ayant d'importance que par ses nœuds routiers et sans valeur pour la culture ou la colonisation.

A l'intérieur du territoire dont nous venons de faire le tour, disons de suite que les  $\frac{4}{5}$ <sup>es</sup> sont désertiques, le sud tout entier, et l'est aussi : la limite des terres susceptibles, non de culture

(1) D'après I Rois, x, 14-15, Salomon en retirait annuellement 666 kukkars ou talents d'or, soit une tonne, affirmation de style oriental. Le pays d'Ophir doit être cherché sur la côte orientale de la mer Rouge, entre Djeddah et Muza (Moka). Cf. B. Moritz, *Das Land Ophir (Arabien)*, Hanovre, 1923, p. 50.

(2) Pratiquement sans population, quoique peut-être riche en dépôts minéraux. Il est traité en détail du pays de Madian au chapitre suivant.

(3) Plus loin, ch. iv, § 3.

mais de pâture, au printemps, lorsque les pluies d'hiver ont couvert tous les plateaux de fleurettes innombrables et d'un riche manteau de verdure trop tôt grillée par le soleil, est donnée à peu près exactement par la voie ferrée du Hedjaz. Tout ce qui se trouve à l'est est inhabitable ; l'ouest est pauvre et malheureux, fréquentable ou « pâturable » seulement pendant quelques mois. On peut faire exception pour le centre du Moab, c'est-à-dire pour les environs immédiats de Kir Moab et de Rabbath Moba, où la terre, grâce à de plus considérables précipitations de pluies, est un peu moins pauvre et produit quelques maigres moissons de blé dur. Ces pays n'ont été nabatéens que de nom, et sans doute à la fin seulement. Au temps du roi Mésa (ix<sup>e</sup> siècle) et bien plus tard encore, ils étaient indépendants. On doit monter 200 kilomètres plus au nord pour trouver de riches plateaux avec de belles et larges plaines arables. Celles du Hauran, au pied du Djebel Druz, devinrent des centres de civilisation nabatéenne. Mais ces centres, tous tardifs, ont un caractère bien différent des plus anciens. Ils représentent des conquêtes et non plus l'esprit national primitif. Des Nabatéens s'y fixèrent de bonne heure, quittèrent la vie nomade et y firent souche de sédentaires.

La plaine volcanique de la Leja (Trachonite) sépare le Hauran fertile de la magnifique plaine de Damas.

Ici nous sortons des domaines nabatéens. Sans doute, les rois de Pétra possédèrent Damas et des portions de la Coelé-Syrie, mais cette brillante apothéose n'eut pas de lendemain. Damas, le véritable bastion des Araméens, puis des Arabes, fut de tout temps un centre considérable ; plusieurs de ses dynasties les plus anciennes sont connues (1). Sa population avait dès longtemps perdu le caractère nomadique. Aucune des villes proprement nabatéennes, si important qu'eût été son rôle, ne peut soutenir la comparaison avec Damas. Pétra est, on le verra, une cité-nécropole. El Heger fut un point d'échange et une seconde nécropole. Bostra fut un centre tardif et plus gréco-romain

(1) Plus loin, ch. iv, § 4 et ch. v, § 2.

que nabatéen, tout en utilisant comme véhicule de la pensée l'écriture nabatéenne et en adorant les dieux du panthéon nabatéen. Damas ne pouvait donc rester longtemps une partie intégrante de la Nabatène : il n'y avait pas de commune mesure entre elles. Et nous verrons que le roi Arétas III, après l'avoir acquise en 85 ou 84 av. J.-C., n'y sut pas rester.

Ce qui vient d'être dit de Damas s'applique à plus forte raison à la Coelé-Syrie, laquelle appartient peut-être aussi à la Nabatène (c'est loin d'être prouvé), après avoir été, un millénaire auparavant, l'apanage des Hittites. Le nom même de Coelé-Syrie (Syrie-Creuse) est des plus vagues ; ses limites sont imprécises. Elle s'étendait, à certaines époques, au nord jusqu'au delà de Hama, et vers le sud jusqu'au Jourdain. Si les rois de Pétra se prétendirent rois de Coelé-Syrie, ils ne firent qu'inscrire ces vastes territoires dans leurs armoiries — vaine prétention — n'en atteignant sans doute que ce qui était dans le rayon d'action matériel d'une force municipale, c'est-à-dire la banlieue de Damas (et encore ! pendant fort peu d'années). Les sauvages défilés de l'Anti-Liban séparaient, en effet, le vallon frais et bien arrosé de l'Abana (Wadi Barada), de la splendide plaine entre les deux Libans, nettement araméenne, où les centres les plus méridionaux, d'ailleurs tardifs, étaient Chalcis et Abila (1).

En dernière analyse, Pétra et la Nabatène apparaissent comme un royaume où le territoire ne compte pas, où l'industrie et toutes espèces de ressources sont nulles, où la population est faible et clairsemée, encore adonnée uniquement au régime tribal et pratiquement nomade, où les centres sont des haltes fortifiées soit sur des pitons bien placés, soit dans des défilés inaccessibles, soit dans les vallons fertilisés par une source à

(1) Chalcis et Abila, toutes deux capitales de petites dynasties au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, étaient déjà dans la Coelé-Syrie. Ce qui montre combien il est difficile de fixer les limites de cette province, c'est que Joseph (*Ant.*, I, xi, 5) y comprend le Moab et l'Ammonitide, et même Scythopolis. Strabon (XVI) la décrit comme s'étendant de la Syrie Séleucide jusqu'à l'Égypte. Diodore de Sicile y englobe Jaffa. Cf. l'article : *Coelé-Syrie* au *Dict. de la Bible*, par A. Legendre. Voir plus loin, ch. vi, § 2.



faible rayon, mère d'une petite oasis. Les communications, considérées en elles-mêmes, y jouent le rôle capital. Il n'y existe pas de commerce propre, mais seulement un transit, d'ailleurs d'une importance qu'on ne saurait exagérer. Son autre élément d'influence résulte du rayonnement de plus en plus grand de ses dieux sur les caravaniers.

Telles sont, dans leurs grandes lignes, les circonstances qui ont conditionné l'essor inattendu de cette tribu d'entrepreneurs de caravanes, de rouliers du désert.

Les Arabes Nabatéens, détenteurs d'une route naturelle, l'ont exploitée, et, par des prélèvements fructueux opérés sur les richesses passant à travers leurs territoires, par des dîmes perçues sur les produits, ils ont peut-être atteint l'opulence. Ils ont su se constituer un capital artistique propre et fonder dans l'Arabie Pétrée, c'est-à-dire dans un affreux désert, une métropole longtemps oubliée, dont les restes majestueux, mais strictement funéraires, sont un sujet de surprise, de méditation et d'émerveillement pour le voyageur. Ils ont matérialisé dans de solennels mausolées et cénotaphes leur grandiose idée de la mort. Ainsi nous est connue leur préoccupation métaphysique principale. Tout ce que nous savons d'eux par les inscriptions et l'épigraphie s'y rattache. Le reste de leur culture, d'ailleurs incomplète, fut emprunté à l'extérieur, très peu à l'Égypte, beaucoup aux Grecs et aux Romains.

---

## CHAPITRE IV

### L'ARABIE PÉTRÉE AU TEMPS DE MOÏSE (1)

§ 1. *L'Exode*. Caractère historique de l'Exode : possibilité de découvertes archéologiques datées : l'inscription d'Ahiram. L'épopée juive vers la Palestine. Défaite des Amalécites. Les Edomites barrent la route aux Juifs. Le roi Arad. Les Anaqims. — § 2. *Les Juifs traversent l'Arabie Pétrée et la future Nabatène*. Arcé-Rekem-Pétra. Le mont Hor et le tombeau d'Aaron. Défaite des Moabites. La stèle du roi Méša. Défaite des Amorites. Occupation de la Balqa. Défaite des Ammonites. Le roi Og. Coalition contre les Juifs. — § 3. *Les guerres Madianites et le pays de Madian*. Parenté de Moïse et des Madianites. Le pays de Madian, son exploration par Rüppel, Burton, Barthoux et A. Musil. La cartographie de Madian. — § 4. *Occupation de la Terre Promise*. — *Etat ethnique de la Syrie méridionale*. Les Juifs et les Chanaanites. Répartition des races dans la Syrie méridionale. La Damascène d'abord araméenne, puis arabe. Le pays d'Amourrou. L'Etat araméen d'Hamath. La Phénicie et la Philistie.

#### § 1. — *L'Exode*.

Le plus ancien événement historique ayant trait à la Nabatène est l'épopée des Juifs (2), partant du désert du Sinaï à la

(1) Nous devons prévenir le lecteur que, notre sujet n'étant ni l'histoire, ni l'exégèse bibliques, nous nous tenons absolument dans ce chapitre aux grandes lignes, et dans la mesure où elles touchent l'histoire de l'Arabie Pétrée. C'est pourquoi nous nous sommes attachés autant aux récits de Joseph qu'à ceux de la Bible qu'il a simplifiés. Ils concordent d'ailleurs d'une manière générale.

(2) Le problème de l'origine des Juifs est loin d'être éclairci ; d'après une curieuse théorie récente, ils proviendraient de la fusion des Hébreux avec les Israélites. L'habitat des Hébreux aurait été, au 3<sup>e</sup> millénaire avant J.-C., le sud de la Babylonie, sous le nom de Habirou, que les cunéiformes continuent à leur donner au xiii<sup>e</sup> siècle, d'après des tablettes de Tell Amarna, dans leur nouvel habitat du pays de Chanaan. Au cours du 2<sup>e</sup> millénaire, ils auraient été soumis aux Hittites. Vers la fin de ce millénaire, on les trouve installés, comme immigrants, en Égypte et les papyrus égyptiens leur donnent le nom de Apirou. Ce sont eux qui furent les héros de l'Exode. Ils se seraient alors déjà confondus avec les Israélites, tribu moins guerrière et moins nomade.

Cf. Jirku, *Die Wanderung der Hebräer im 3. und 2. Jahrtausend v. Chr.*, dans

conquête de la Terre Promise et traversant l'Arabie Pétrée du sud au nord, avant de franchir le Jourdain. L'exode des Juifs hors du pays d'Égypte a été placé longtemps sous le règne de Ménéphthah, à la fin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle avant J.-C. L'événement doit être antérieur, car Flinders Petrie a trouvé en 1896, près de Thèbes, un hymne de victoire où Ménéphthah raconte ses succès contre les Juifs du pays de Chanaan révoltés. Ils y étaient donc déjà installés. Sans doute faut-il placer leur anabase au milieu du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle (1). Selon l'*Exode*, ils se rendirent au désert du Sinaï. Il n'y a toutefois pas de preuve que, sous ce vocable, doive être compris ce massif montagneux de la presqu'île que nous appelons aujourd'hui le Sinaï. Les uns cherchent la montagne sainte jusqu'aux frontières de l'Idumée (au mont Maghara). Les autres la placent au Djebel Serbal (c'était d'ailleurs la tradition de l'église primitive). Ce n'est que plus tard que la légende se fixa en faveur du centre de la presqu'île du Sinaï, au Djebel Catherine et au Djebel Moussa (Moïse), c'est-à-dire à cinquante kilomètres au sud-est du Djebel Serbal.

Il ne peut être question d'identifier d'une manière scientifique les stations des Hébreux au désert du Sinaï ni leur itinéraire dans la presqu'île, tels qu'ils résultent de l'Hexateuque et spécialement de *Nombres*, xxxiii. Ces listes de localités font partie de ce qu'on a appelé le *Code sacerdotal*, incorporé à la Bible des centaines d'années après la migration que les livres saints décrivent, après même l'Exil à Babylone, donc

*Der Alte Orient*, 24,2; et aussi Jensen, *Israël in Aegypten*, OLZ, XXVIII, p. 420-424.

(1) Voir d'une manière générale : Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> édit., II, p. 296; Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, 1897, II, p. 72 et suiv.; Naville, *The store city of Pithom*, p. 6. J. R. Griffith a repris toute la question dans *The Exodus in the light of Archaeology*, Londres, 1923. On lira aussi avec intérêt : R. Weill, *Le séjour des Israélites au désert*, dans la *Revue des Études Juives*, LVII, 1909, p. 3; et *L'installation des Israélites en Palestine et la légende des Patriarches*, p. 4 (*Extr. Rev. Hist. des Religions*, 1923); Flinders Petrie, *Egypt and Israël*, Londres, 1923; R. P. Mallon, *La Géographie de l'Exode*, dans *C. R. Congrès de Géogr. du Caire*, 1925, t. V, 1926, p. 84-89; et H. Wiener, *The historical character of the Exodus (Ancient Egypt*, 1926, p. 104-115).

au v<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (1). Mais les récits de l'*Exode*, lus impartialement, permettent de retracer avec un certain degré de probabilité l'itinéraire approximatif des Juifs au delà de l'isthme d'Heroopolis, ou tout au moins leur direction générale, étant bien entendu que Moïse est ou pourrait être un nom générique. On peut aussi déduire des livres saints la nature des relations que les Juifs entretenirent avec les populations rencontrées en cours de route. Bien que les recoupements historiques tirés de l'archéologie pharaonique quant

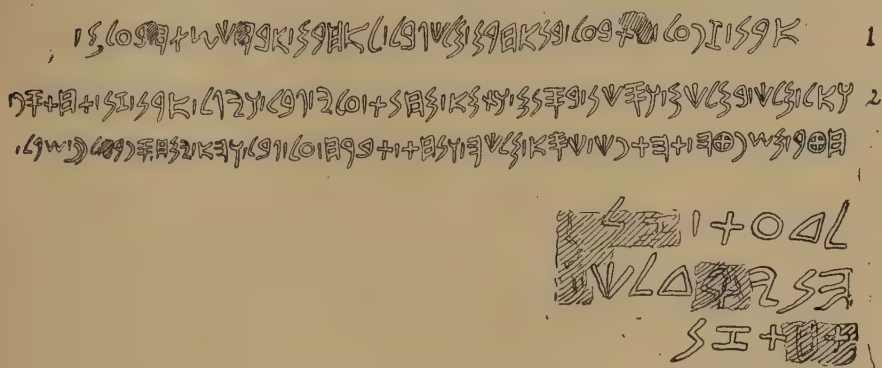


Fig. 7. L'inscription et le graffite d'Ahiram.  
(R. P. Vincent, *Fouilles de Byblos*, R. B., 1925, 1<sup>er</sup> avril.)

aux rapports des Juifs avec l'Égypte ne se poursuivent malheureusement pas pour leurs errances en Arabie (au Moab, par exemple, aucun texte épigraphique n'est antérieur à la stèle de Méša, laquelle remonte au milieu du ix<sup>e</sup> siècle avant J.-C.), toute possibilité cependant n'est pas exclue de mettre au jour des documents lapidaires nouveaux comblant ces lacunes. Les fouilles récentes de Djébaïl-Byblos en sont la preuve; elles ont produit des textes phéniciens remontant au xiii<sup>e</sup> siècle. En effet, l'inscription du tombeau d'Ahiram (fig. 7), contem-

(1) Ce problème, plus religieux que scientifique, a fait l'objet de toute une littérature passionnée; on trouvera un essai d'identification de ces stations (dont beaucoup ont pu être ce que nous appelons des « lieux dits », c'est-à-dire des points désignés par des appellations passagères et variables), dans le petit livre de voyage du R. P. Meisterman déjà cité; toute la première partie y est consacrée. Elle ne mérite guère de retenir l'attention des savants.



poraine de Ramsès III, découverte par Montet en 1924, est approximativement de 1250, et les caractères qui la composent sont fort voisins de ceux de Méša. Ainsi l'on fait, dans l'histoire de l'écriture phénicienne, un bond de 400 ans en arrière. Et le fait que cette inscription est accompagnée de graffites contemporains rapides implique une écriture déjà parvenue à une sorte de perfection, donc très ancienne. Nul doute que cette écriture pût exister déjà à l'époque des migrations juives. Le plus difficile reste à faire : en retrouver, s'il en subsiste, des exemplaires plus anciens encore (1).

Il n'est pas invraisemblable que de nouvelles découvertes archéologiques puissent confirmer dans l'ensemble toute l'histoire de l'*Exode*, comme elles en ont déjà confirmé le point de départ.

Des événements indépendants de leur volonté, sans doute, obligèrent les Juifs à prendre la direction Est, qu'ils suivirent finalement. Leur intention primitive était de prendre au plus court, de l'Égypte vers le pays de Chanaan, seule voie normale pour le conquérir. Ce faisant, ils ne pouvaient éviter de se heurter aux peuplades du désert d'Égypte. Leurs premiers adversaires furent les Amalécites, population qu'il est impossible de

(1) On trouvera, au chapitre xx, des développements sur l'origine des écritures sémitiques, sujet essentiellement controversé. Cependant les Phéniciens sont bien les inventeurs de l'alphabet, c'est-à-dire qu'on leur doit la schématisation des sons simples d'une manière autrement pratique que celle résultant des écritures syllabiques, et à plus forte raison des hiéroglyphes.

La mise au jour du tombeau d'Ahiram est une découverte des plus fertiles en conséquences historiques. Cf. Montet, *Les fouilles de Byblos*, 1919-1923, au *Bull. Fac. des Lettres de Strasbourg*, 1924, p. 49 ss.; et R. Dussaud, *Les inscriptions phéniciennes du tombeau d'Ahiram*, dans *Syria*, 1924, p. 135 ss. Ce savant traduit comme suit l'inscription : « Itobaal, fils de Ahiram, roi de Gebail (*Byblos*), a fait ce sarcophage comme demeure d'éternité pour Ahiram son père. Et si un Roi parmi les Rois, ou un gouverneur parmi les gouverneurs, dresse son camp contre Gebail, et découvre ce sarcophage, le sceptre de son pouvoir sera brisé, le trône de sa royauté sera renversé et la paix régnera sur Gebail. Quant à celui qui effacera cette inscription, il sera livré à la bouche de Hadès. » La fin est traduite tout différemment par le R. P. Vincent : *Les fouilles de Byblos*, dans *RB*, 1925, 1<sup>er</sup> avril, p. 184. N. Giron (*Note sur les inscr. d'Ahiram*, dans *Bull. Institut fr. d'Archéol. Or.*, t. XXVI, 1925) a apporté à la lecture de cette inscription des corrections très utiles. Le graffite accompagnant l'inscription s'exprime ainsi : « Avis, voici ! ta perte (est) ci-dessous. »

distinguer nettement des habitants de l'Idumée, d'Edom (1) et même des Chananéens. Il y a sans doute étroite parenté entre ces Amalécites (nom que les époques historiques ne connaissent plus) et les Édomites d'une part ; entre les Édomites et les Nabatéens d'autre part, enfin entre les Arabes et les Nabatéens. En effet, Joseph dit expressément (2) que les Amalécites sont « les gens de Pétra, les plus belliqueux des peuples de l'Arabie ».

Sans doute les Amalécites habitaient les environs du golfe d'Akaba, d'Eziongaber, vers Bir Seba et aussi vers le Seïr et Pétra. On en vint aux mains ; ils furent défaits et massacrés par les Juifs. Ce premier obstacle aboli, Moïse, s'étant déchargé du commandement de l'armée sur Josué, voulut vérifier si les chemins vers le nord ou le nord-ouest étaient libres. Des espions furent envoyés pour le renseigner sur le pays de Chanaan, objet de ses convoitises, parce que sans doute il avait appris sa fertilité relative. Cette région était alors aux mains des Chananéens, populations très anciennes, venues, d'après certains auteurs, d'au delà du Jourdain, de Transjordanie, et d'après d'autres, — et c'est bien plus vraisemblable — presque indiscernables d'avec les Phéniciens et Philistins (3). Il fallait d'abord en découdre avec les populations interposées, c'est-à-dire avec les Édomites. Moïse supplia leur roi de lui accorder libre passage, en des termes que ne désavoueraient pas, aujourd'hui encore, les Bédouins s'adressant à des tribus dissidentes, prêts à payer pour ce passage qui n'est pas toujours gratuit, car les points d'eau visités sont vite épuisés. « Laisse-nous, de grâce, passer par ton pays ; nous ne traverserons ni les vignes ni les champs et nous ne boirons pas l'eau des puits, mais nous suivrons ta route royale sans nous détourner à droite ni à gauche, jusqu'à ce que nous ayons franchi ton territoire. » Mais le roi d'Édom répond : « Tu ne passeras pas chez moi, sinon j'irai vers toi avec l'épée. » Moïse insiste : « Si nous buvons de

(1) Ci-dessus, p. 29.

(2) *Ant.*, III, II, 40.

(3) Ci-dessus, p. 24, en note, et p. 74, en note.

ton eau, moi et mes troupeaux, j'en paierai le prix, ce n'est pas une affaire, je ne ferai que passer avec mes pieds (1). » Nouveau refus. Les adversaires en vinrent aux mains. Édom fut plus résistant qu'Amalec et Israël fut battu (2). Mais il battit les Chanaanites.

Le combat s'engagea vers Horma (3). Or, ce nom paraît recouvrir la cité biblique de Sephat, Sbaita d'aujourd'hui, au Nedjeb, à une quarantaine de kilomètres au sud de Bir Seba (4).

Arad, le roi cananéen, peut encore être localisé sur place à Tell Arad, à l'ouest de Bir Seba. Nous sommes là bien près de la Palestine méridionale, qu'habitait une autre tribu cananéenne très importante, dont le rôle commence à peine à être entrevu, celle des Anaqim, qu'on a pu prendre un temps pour des Hittites, race de géants établie à Hébron, Debir et Anab (5). Ce peuple, probablement fort, eût sans doute opposé au passage des Hébreux une résistance égale à celle des Edomites, avec lesquels il peut se confondre en partie.

## § 2: — *Les Juifs traversent l'Arabie Pétrée et la future Nabatène.*

C'est parce que la route lui fut fermée que Moïse décida de prendre sa course plus à l'est. Jusque-là son peuple n'avait pas encore franchi le Wadi Arabat. Apprit-il qu'on pouvait tourner le pays de Chanaan par l'est au delà de la mer Morte ? Marcha-t-il simplement au hasard, quitte à occuper ce qu'il pourrait ? En tout cas les Juifs se dirigèrent vers l'Arabie. « Et les enfants d'Israël, toute l'assemblée, partirent de Kadès (6) et

(1) *Nombres*, xx, 17 à 20.

(2) *Nombres*, xx, 21, emploie cet euphémisme : « Israël se détourna de lui (Edom). »

(3) *Nombres*, xiv, 45 et xxi, 1-3.

(4) R. P. Tonneau, *loc. cit.*, p. 591.

(5) *Josué*, xi, 21. Voir la discussion sur les Anaqim, dans l'article cité de Dussaud, *Syria*, 1927, p. 218-220.

(6) Montagne qu'on place au sud-est de Bir Seba.

vinrent à la montagne de Hor. » Joseph nous dit qu'ils arrivèrent bientôt « à l'endroit que les Arabes tiennent pour leur métropole, ville primitivement appelée Arcé et qu'on nomme aujourd'hui Pétra ». Arcé ou Arcen (Ἀρκην) aurait tiré son nom du roi madianite Arcenos, Rekem. Cela explique que, dans d'autres passages, Arcé soit appelée Rekem par Joseph. Ce dernier donne aussi à tout ce pays le nom de Gobolitide (?). Il semble qu'il y eut là, dès la plus haute antiquité, une agglomération, car la Bible, à plusieurs reprises, cite dans ces parages une Séla « la Pierre, le Rocher », d'où est sorti par équivalence le grec Pétra. Du moins c'est une hypothèse parfaitement vraisemblable, bien que combattue par Dalmann (1).

La Bible connaît aussi la montagne de Pétra. C'est là, au mont Hor, que l'*Hexateuque* place la mort d'Aaron (2).

En effet, d'après *Nombres* (xx, 24-29), lorsque Dieu l'eut décidé, en punition, la mort d'Aaron, il ordonna à Moïse de faire monter son frère au mont Hor, de le dépouiller de ses vêtements sacerdotaux et d'en revêtir son fils Éléazar : « Moïse fit donc comme l'Éternel avait commandé, et ils montèrent sur la montagne de Hor, à la vue de toute l'assemblée. Et Moïse dépouilla Aaron de ses vêtements et en revêtit Éléazar son fils. Or Aaron mourut là, au sommet de la montagne et Moïse et Éléazar en descendirent. »

La tradition place invariablement au mont Hor le tombeau d'Aaron, et cette croyance est indestructible. Elle a si bien survécu à travers les âges, qu'on peut, comme tenta de le faire Burckhardt (3), visiter, à deux heures des ruines de Pétra sur le Djebel Haroun (Aron, Hor), un tombeau où les Musulmans, après les Juifs et les Chrétiens, croient aujourd'hui encore que dort de son dernier sommeil le frère de Moïse (4).

(1) Dalmann, *Petra und seine Felsheiligtümer*, Leipzig, 1908.

(2) Saint Jérôme nous dit que le mont Hor avoisine Pétra (*Onomasticon*, s. v. Beeroth).

(3) Voir plus haut, p. 6.

(4) On lira, rassemblés dans *BD*, I, p. 419-423, quelques descriptions de cette modeste bâtisse (pl. 13), notamment les lignes qu'y consacrent le duc de Luynes et de Bertou. Il s'y trouve deux tombeaux, dont l'un est attribué à Aaron et l'autre à son cheval. Le mausolée est fait des fragments d'un édifice plus ancien,



De ce que la tradition s'est fixée sur un piton des environs de Pétra pour la dénomination du mont Hor, il ne s'en suit pas que cette localisation soit indiscutable. L'Ecole Biblique de Jérusalem est tentée de rechercher au Dj. Moueileh, près de Kadès (Quedeis), le mont Hor (1).

En mettant en concordance les informations fournies sur les Amalécites, sur les Édomites et sur la région de Pétra, tant par la Bible que par Joseph, on peut conclure que la future Nabatène n'est autre chose que le Nord du pays des Amalécites, et cela est confirmé par les données ultérieures d'après lesquelles Édom s'étendait primitivement en largeur depuis la mer (Gaza) jusqu'aux confins du désert syro-mésopotamien (Maan), et même plus loin encore, à l'est, car le nom d'Adoummata, nom assyrien de l'oasis actuelle de Djauf, paraît bien avoir la même racine que celui d'Édom (2).

Les Juifs durent traverser du sud au nord la future Nabatène. D'Égypte au Moab, il n'y a pas d'autre passage, à moins de faire le tour de la mer Morte par l'ouest. Les recoupements par les textes de la Bible et de Joseph confirment cette probabilité.

car on y voit des colonnettes cannelées et des débris de revêtement de marbre. Clermont-Ganneau (*RAO*, II, 1896, p. 363) pensait que le monument antique avait pu, lui-même, avoir certains rapports avec le culte plus ancien de Dusarès (plus loin, ch. XIX, § 1<sup>er</sup>), ce qui facilitait pour lui l'hypothèse d'une relation entre Dusarès et Aaron. Rien ne justifie jusqu'ici une proposition aussi hardie.

La visite de Th. Wiegand, le jour de Noël 1916, a permis à ce savant d'établir que le monument antérieur à l'actuel était byzantin. Tout le sommet de la montagne a pu avoir pour couronnement un petit monastère du temps de Justinien. On ne peut pour l'instant remonter plus haut que cette période (Th. Wiegand, *Wiss. Ver., loc. cit.*, 1920, fasc. 3). D'après une belle inscription arabe encore en place, ce petit mausolée a été restauré vers 1300 par le sultan d'Égypte Mohamed, fils de Kalaoun, connu sous le nom de Malik en Naser. Détrôné à plusieurs reprises, ce souverain passa un jour par Pétra alors abandonnée, se rendant à son château de Kérak, et ordonna des travaux (cf. Quatremère, *loc. cit.*). On ne connaîtra jamais le nom du personnage enterré en ce lieu, sans doute bien avant l'Islam, ni à quel moment les Arabes l'adoptèrent comme patriarche. Les Musulmans l'ont en telle vénération que l'entrée du tombeau fut longtemps des plus difficiles pour les étrangers. Ce monument minuscule sert de pèlerinage aux tribus de la région de Maan, et de nos jours encore les Bédouins s'y rendent chaque fois qu'il leur naît un enfant mâle. Cf. l'article *Aaron* au *Dictionnaire de la Bible*.

(1) R. P. Lagrange, *RB.*, 1900, p. 281.

(2) Sur Douma-Djauf, voir ci-dessus, p. 68.

Le Moab paraît avoir été franchi sans difficulté. Probablement n'existait-il pas encore chez ces populations, également sémitiques d'origine, installées dans les montagnes relativement fertiles dont le centre est Kir Moab et Rabbat Moba (1), de puissance assez forte pour s'opposer au passage. Il n'en fut pas toujours ainsi. Les Moabites devaient plus tard donner de graves soucis aux Juifs. Ils eurent de sanglants conflits avec le royaume d'Israël, dont la capitale était Samarie. L'état Juif du nord, que les Assyriens connaissaient sous le nom d'Omri, nom porté aussi par ses rois, cherchait à s'étendre au delà du Jourdain. Omri battit souvent Moab, fait prouvé par les lamentations inscrites sur la stèle du roi Mésa, aujourd'hui au Louvre (pl. 14, n° 1), confirmant le *Livre des Rois* de la Bible (2). Nous n'avons pas de raison de douter de sa sincérité, quand ce souverain du ix<sup>e</sup> siècle (3) exhale sa fureur : « Omri, roi d'Israël a été l'oppresseur du Moab pendant de longs jours. » Il s'était emparé de Madéba, Ataroth, Nebo et Yahaz, mais il n'avait pu atteindre l'Arnon, car les villes-sud du Moab, Dibon, Aroer, Qérioth, restaient à la dynastie moabite. Achab, successeur d'Omri, avait imposé un lourd tribut (*II Rois*, III-IV). Mais quand ce roi fut engagé dans une guerre, probablement celle de Syrie dont il est question à *I Rois*, XXII, 4, Mésa se révolta. Un peu après, la situation était renversée ; les Juifs furent à leur tour tributaires d'un roi du Moab, Eglon.

La stèle de Mésa permet de reconstituer les campagnes au cours desquelles ce roi se vante d'avoir chassé les Juifs de Madeba, de Yahaz et du mont Nebo, et de leur avoir barré le passage par des forteresses comme Baal-Méon, Kiriathaim et Ataroth, tous lieux identifiés aujourd'hui sur les pentes des monts du Moab, vers la mer Morte, au dessus de Callirhoë ou près de Machaeros (4).

(1) Ci-dessus, p. 64.

(2) Cf. R. P. Lagrange, *L'inscription de Mesa*, dans *RB*, 1901, p. 524.

(3) Mésa régnait vers 850. On date la stèle d'environ 840 avant J.-C.

(4) La stèle du roi Mésa (pl. 14, n° 1) est restée longtemps le document capital de l'épigraphie sémitique pour la période la plus ancienne, jusqu'au ix<sup>e</sup> siècle

Voici le texte de l'inscription de Mésa, d'après les corrections apportées aux premières traductions par Clermont-Ganneau, Ph. Berger, Noëldeke et R. Dussaud (1) :

« Je suis Mésa, fils de Kamos-Gad, roi de Moab, le Dibonite. Mon père a régné sur Moab trente ans et moi j'ai régné après mon père, et j'ai construit ce haut lieu-ci (ce sanctuaire) à Kamos de Qarho (ou Qerioth), car il m'a aidé contre tous les agresseurs et m'a fait voir le malheur de tous mes ennemis. Omri, le roi d'Israël, opprima Moab pendant de longs jours, car Kamos était irrité contre sa terre. Et (à Omri) lui succéda son fils, qui dit aussi : « J'opprimerai Moab. » En mes jours il a parlé ainsi, mais j'ai assisté à son malheur et au malheur de sa maison ! Et Israël fut ruiné, une ruine pour toujours ! Et Omri s'était emparé du pays de Madéba et il y demeura pendant ses jours (2) et pendant une partie des jours de son fils, quarante ans ; et, de mes jours, Kamos l'a habitée (3). Et je bâtis Baal Meon (4) et j'y fis le réservoir et je construisis Qiriathaïm (5). Et les hommes du Gad (c'est-à-dire les Hébreux de la tribu de Gad) demeuraient dans le pays d'Ataroth (6) qu'Israël avait construit pour lui-même. Et j'attaquai la ville et la pris, et tuai tous les hommes (de la ville) pour les donner en spectacle à Kamos et à Moab et j'emportai de là l'autel (de Dodah ?) et le traînai devant la face de Kamos à Qerioth (7) et j'y établis les hommes de Saron et (les hommes de...)

avant J.-C. ; sa langue est fort voisine de l'hébreu. Depuis, l'inscription d'Ahi-ram (fig. 7) a permis de remonter encore quatre siècles plus haut. Comparer aussi ce qui est dit plus bas, ch. XII, § 2, de la stèle de Taima (pl. 15).

L'inscription de Mésa, provenant de Dibon au Moab, vue d'abord par le pasteur Klein en 1868, a été achetée en fragments par Clermont-Ganneau en 1869 et déchiffrée par lui sur des estampages qu'il avait réussi à faire faire avant sa mise en pièces. On en trouvera le texte, tel qu'il résulte des premiers tâtonnements, dans la *Revue Critique*, 1875, t. II, p. 166. La bibliographie principale à ce sujet se trouve dans R. Dussaud, *Les Travaux et les découvertes archéologiques de Ch. Clermont-Ganneau*, in *Syria*, 1923, p. 141 et notes.

(1) Ph. Berger, *loc. cit.*, p. 193 ; et R. Dussaud, *Monuments Palestiniens et Judaïques*, p. 4.

(2) C.-à-d. pendant son règne.

(3) C.-à-d. que la ville a été reprise par Mesa et que le dieu a été réintégré dans son sanctuaire.

(4) A 6 kil. au sud de Madéba.

(5) A 5 kil. à l'est de Machaeros.

(6) A 3 kil. au nord de Machaeros.

(7) Se confond peut-être avec Qiriathaïm.

Maharoth (1). Et Kamos me dit : « Va, prends Nebo (le mont Nebo) sur Israël. » Et j'allai de nuit et je combattis contre elle depuis le lever de l'aube jusqu'à midi et je la pris et je tuai tout : sept mille (hommes) femmes? et enfants, car je les avais dévoués à Astar Kamos; et j'emportai de là les vases de Jahveh et je les traînai devant la face de Kamos. Et le roi d'Israël avait bâti Yahaz (2) et s'y était établi lors de sa guerre contre moi et le chassa Kamos devant sa face (et) je pris de Moab 200 hommes, tous ses chefs? et je les fis monter à Yahaz et je la pris pour l'ajouter à Dibon. J'ai construit Qarho, le mur du (parc) et le mur de l'acropole et j'ai bâti ses portes et j'ai bâti ses tours et la maison du roi et le réservoir au milieu de la ville. Et il n'y avait pas de citerne dans l'intérieur de la ville de Qarho et je dis à tout le peuple : « Faites-vous chacun une citerne dans votre maison », et j'ai creusé les conduites d'eau pour Qarho par les prisonniers d'Israël. J'ai construit Aroër et j'ai fait la route de l'Arnon (3). J'ai construit Beth Bamoth, car elle était détruite. J'ai construit Bezer (?), car... elle était en ruines, avec cinquante hommes de Dibon, car tout Dibon m'est soumis. Et j'ai régné dans les villes que j'ai ajoutées au pays. Et j'ai construit Madéba et Beth Diblathaim (?) et Beth Baal Meon et j'ai élevé là-bas... du pays, et Horonaïm où résidait (le fils de Dedan ?) (4) et Kamos me dit : « Descends et combats contre Horonaïm, et je descendis et combattis, et Kamos y demeura dans mes jours... l'armée? et je?... »

La stèle de Mésa a fait couler des flots d'encre (5).

On rapprochera avec intérêt l'écriture de cette stèle de celle de la stèle de Taima (pl. 15), de plusieurs siècles moins ancienne, dont la langue et les caractères sont très analogues.

En attendant les heures encore lointaines des luttes de Mesa et d'Omri, les Juifs de Moïse, ayant déconfit les Amalé-

(1) Les hommes de Saron peuvent être des prisonniers Philistins, la plaine de Saron n'étant autre chose que le pays des Philistins. — Maharoth n'est pas identifié.

(2) Aujourd'hui Umm el Walid, non loin de Ziza.

(3) Aroër est un nid d'aigle dominant l'Arnon, non loin de Dibon.

(4) Dedan n'est pas une leçon sûre; si elle l'était, cela impliquerait des relations entre le Moab et une oasis à mille kil. plus au sud, alors aux mains des Minéens.

(5) Cf. Sidersky, *La stèle de Mesa. Index Bibliogr.*, 1920.



cites et évité les Édomites, arrivèrent au fleuve Arnon qui, dit Joseph (1), « s'élançant des monts de l'Arabie et coulant à travers le désert, se jette dans le lac Asphaltite en formant la limite entre la Moabitude et l'Amoritide ». Dans la Bible, le nom d'Amoritide, que nous connaissons sous la forme assyrienne d'Amourrou et sous la forme d'Amorrhée, s'applique assez indistinctement à tous les pays araméens au nord de l'Arnon jusqu'au delà du Liban. La localisation exacte de ces tribus est d'autant plus difficile qu'elles ont, de leur côté, pratiqué des migrations vers le nord, où l'on a retrouvé un foyer de civilisation sémitique très ancien, si bien que, quelques siècles après Moïse, on les place au nord du mont Hermon, où elles finissent par se confondre avec les Ituréens, eux-mêmes d'origine arabe comme descendants de Yetour (2).

Pas plus que les Amalécites, les Amorites ne consentirent aux Juifs le libre passage. Et cependant Moïse l'avait sollicité humblement dans des termes presque identiques à ceux que la Bible met dans sa bouche, la première fois. La réponse de Séhon, roi des Amorites, fut exactement celle qu'avait déjà faite le roi des Édomites. Le refus catégorique entraîna la guerre. Cette fois Jehovah donna la victoire à son peuple. Une poussée en avant se produisit, et le pays entre l'Arnon (Wadi Mojib) et le Yabbok (W. Zerka), c'est-à-dire celui qui porta plus tard et porte encore le nom de Balqa, fut occupé (3).

Aussitôt tous les voisins s'inquiétèrent de l'invasion des Juifs.

(1) *Ant.*, IV, v, 98-99.

(2) Voir ce qui est dit plus haut des Amorrhéens, p. 23. Il y a des théories très divergentes sur les premières migrations des Amorites. Ils n'étaient peut-être pas originaires de ce pays. Dans : *Who were the Amorites (Ancient Egypt, 1924, p. 72-75)*, Sayce pose la question de leur habitat antique. D'après lui, ils ne seraient pas des Sémites de l'ouest (entre Euphrate et Jourdain), mais des Mitaniens de Subarou (des deux côtés du Tigre, donc plus orientaux encore).

Le problème des Amorites est traité en détail par A. Clay, *The Empire of the Amorites*, New Haven (E. U.), 1919. Voir aussi Fougère, Contenau, etc., *Les Premières civilisations*, Paris, 1926, p. 83 ss. Voir enfin Dussaud, dans *Syria*, 1927, p. 183-84 et surtout p. 221-224.

(3) Clermont-Ganneau a montré (*RAO*, VIII, p. 28) que le nom de Balqa est resté au pays par transformation du nom du roi du Moab, Balak, cité par la Bible (Balak, fils de Beor); son successeur fut Johab (Job).

On vit marcher contre eux, lorsqu'ils approchèrent du fleuve Yabbok, les rois de la Gaulanitide et du Hauran et des pays jusque vers Damas. C'est la région amorrhéenne de Basan, comprenant aussi l'Ammonitide, dont le territoire était entre Arnon, Yabbok et Jourdain. Séhon paraît avoir régné plus particulièrement sur l'Ammonitide. Il fut battu le premier, puis vint le tour de Og, roi également amorrhéen d'un territoire plus septentrional entre Yabbok et Hauran, de la race des Rephaïms, c'est-à-dire un géant. Ses villes principales étaient à l'entrée du vallon du Yarmouk : Adrah (Edrei, Deraa) et Carnaïm (4). Ses domaines devaient s'étendre à toute l'Ammonitide, car il avait son palais, ou peut-être seulement son mausolée à Rabbata (Amman). En effet, les Hébreux, après s'être emparés de ses « soixante villes fortifiées, se firent une idée de sa taille en mettant la main sur son lit en fer qu'on voit à Rabbath Ammon ; il a neuf coudées de long et quatre coudées de large, ou coudées d'hommes (2) ».

Les récits bibliques sont ici difficiles à interpréter. Probablement les deux campagnes contre Og et contre Séhon, racontées comme contemporaines, visent deux époques. Dans la première, les Hébreux se heurtent aux Ammonites qu'il fallait vaincre d'abord. Dans la seconde, ils se heurtent à une région plus septentrionale, dont le roi était encore ou avait été le suzerain de l'Ammonitide.

Les Ammonites, descendants de Lot par une de ses filles, vaincus cette fois-ci, mais non réduits en servitude définitive, entretenirent pendant des siècles la guerre avec les Juifs, jusqu'à ce qu'enfin Joab, général du roi David, les eût entièrement exterminés. La Bible est pleine des cris de vengeance du peuple élu contre cette race parente (et plus proche encore des Arabes).

(4) Carnaïm peut être identifié à Astaroth-Qarnaïm (une vingtaine de kil. au nord de Deraa). Pour les difficultés, cf. Dussaud, *Topographie*, p. 328 suiv.

(2) *Deutéronome*, III, 10. Lit de fer veut sans doute dire pierre de fer, c'est-à-dire basalte. Il ne peut s'agir que d'un mausolée ou d'un sarcophage. On ne comprend pas comment ce mausolée était à Rabbath-Ammon, la capitale d'Og étant à 150 kilomètres au nord, et cette dernière ville paraissant plutôt dans le royaume de Séhon..

§ 3. — *Les Guerres madianites et le pays de Madian.*

Moïse, des pentes occidentales du nord du Moab, put, après sa victoire sur les Ammonites, contempler enfin de loin la Terre Promise, du haut du mont Nebo (pl. 93, n° 1).

Les Hébreux faisaient face maintenant à Jéricho. Ils n'avaient pas même encore abordé le pays de Chanaan, que déjà des coalitions se formèrent contre eux. Le Moab, qu'ils avaient simplement contourné et non vaincu, restait attaché à leur flanc, et son roi Balaq s'alliait avec les Madianites, populations de la mer Erythrée septentrionale installées le long du golfe Elanitique (1). On sait que Moïse, avant l'Exode, avait cherché une première fois refuge au désert et pris pour femme la fille de Yethro, prêtre de Madian (2), le chef politique et religieux des Madianites. C'est le même Yethro qui, pendant le séjour des Hébreux au désert, est représenté comme poussant son gendre à instituer l'organisation politique juive telle que nous la trouvons dans l'*Exode*, les *Nombres*, le *Lévitique*. Rappelons aussi que, d'après la tradition, les Hébreux, au contact des Madianites, redevinrent idolâtres. On ne sait rien de ce peuple pasteur. La Bible relate que, dans la guerre entre les deux nations, cinq rois de Madian périrent avec le prophète Balaam. Les guerres reprirent pendant toute la durée de la période des Juges. Gedéon infligea aux Madianites, dans la plaine de Jeszéel, une défaite dont ils ne se relevèrent pas. La légende de Yethro nous livre une particularité très importante : celle de la parenté qui doit unir les Juifs

(1) Le pays de Madian, c'est Mousran des inscriptions minéennes, et Mousri des inscriptions assyriennes. L'école allemande a voulu assimiler Mousran à Misraïm ou Misr, l'Égypte. Mais alors on arriverait à des absurdités géographiques. (Cf. J. Halévy, *Revue Sémitique*, 1903, p. 300.)

(2) *Exode*, II, 15-16. Joseph ajoute que Moïse se sauva à la cité de Madian, de l'autre côté de la mer Rouge. Cf. A. Musil, *Northern Hegaz : The city of Madian*, p. 278, où sont les principales références.

et les Madianites, parenté traduite à la fois par le mariage de Moïse avec une Madianite et par l'existence de colonies madianites installées plus tard, fort loin de leur habitat primitif, sur le haut Jourdain où commence la plaine de Jeszréel, le passage le plus commode de ce fleuve à la Méditerranée. D'autre part, Yethro, Yithro est un nom nettement nabatéen, et Joseph nous dit que Pétra s'appelait aussi Arcé, du nom d'un roi madianite, Arkenos. Ainsi s'établit une autre parenté, et les Madianites apparaissent comme un rameau nabatéen, ou plutôt comme des Nabatéens primitifs.

Il n'est plus question de ce peuple après le début du premier millénaire avant notre ère.

Le pays de Madian (ou de Midian) sur la côte orientale du golfe d'Akaba, un des déserts les plus déshérités du monde, est encore aujourd'hui un sphinx qui n'a pas livré son secret, malgré le voyage rapide de Rüppel en été 1826, les deux explorations plus complètes mais spécifiquement minéralogiques du grand voyageur Burton en 1877 et 1878 (pl. 64, n° 1), le raid rapide de G. Barthoux en 1911 et le voyage fort intéressant d'Aloïs Musil en 1910 (1). On ne sait pratiquement rien de

(1) Ed. Rüppel a publié le résultat de ses recherches sous le titre *Reisen in Nübien, Kordofan und dem Petraeischen Arabien*, Francfort, 1829. Il a suivi l'une des routes des pèlerins du Hedjaz passant, au delà d'Akaba, par Mohila (Muweila ou Moueileh) jusqu'à Magna (Makna), non loin de la côte. Il a vu, dessiné et décrit pour la première fois les tombeaux nabatéens caractéristiques de la vallée de Beden (El Bada, ou El Beda), en tous points semblables à ceux de la série à créneaux de Pétra et de Médain Salih, creusés dans un grès très tendre, peu favorable à leur conservation. (La pl. 16 reproduit la gravure de son livre).

L'un de ces tombeaux a pour caractéristique que, sur l'étroit parvis, se trouvent taillées trois marches ou gradins dans la paroi, formant comme des bancs à l'extérieur, sur trois côtés (fig. 68).

Burton a publié sur la même région :

1° *The Goldmines of Midian and ruined Midianite cities*, Londres, 1878 ;

2° *The Land of Midian (revisited)*, 2 vol., Londres, 1879 (c'est l'ouvrage le plus utile à consulter) ;

3° *Report on two expeditions to Midian*, brochure, Alexandrie, 1880.

Quoique s'intéressant plus spécialement à la minéralogie, Burton fait de nombreuses incursions, souvent aventureuses, dans le domaine de l'histoire. Visitant à nouveau, un demi-siècle après Rüppel, la vallée de Beden, il y signale, outre les ruines déjà vues par son prédécesseur, un centre minier ancien non loin de là, à Maghair Shiayb (Maghair veut dire cave, nom provenant de nombreux



son passé. Il est peuplé aujourd'hui de pauvres et rares

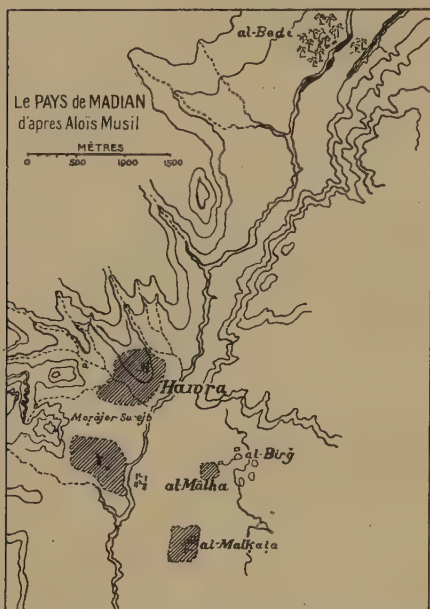


Fig. 8. Le site de Maghaïr Shiayb.  
(D'après A. Musil, *Northern Hegaz*, New-York, 1926, fig. 38, p. 110.)

populations Haoutat (de souche arabe) et ne comprend aucune localité de quelque importance. Les seules descriptions récentes que nous en ayons sont celles de J. Barthoux (1) et de A. Musil (fig. 8). Nous reproduisons aux pl. 18 à 20 les cartes sommaires du pays de Madian par Rüppel, Burton et Barthoux. Jusqu'au voyage du premier, la cartographie de la région était rudimentaire. On verra, en examinant la pl. 17, que le grand géographe d'Anville, au

milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, connaissait l'existence de Maghaïr tombeaux, caves ou catacombes et galeries minières). Beden et Maghaïr Shiayb sont à la hauteur de Makna, à 50 kil. au nord du cap Fartak dans le golfe d'Akaba. Burton n'hésite pas à y voir (*Midian revisited*, I, p. 85 ss.), la ville antique de Madiama, Μαδιάμα de Ptolémée, autrement dit la capitale du pays de Madian. D'autres auteurs cherchent cette dernière à 100 kil. plus au sud, à Moueila, qu'ils appellent Modiamia (cf. le croquis de G. Murray, *The Roman roads and stations in the Eastern desert of Egypt*, dans le *Egypt. Exploration Fund*, Londres, oct. 1925, p. 158).

Les dessins qu'a faits Burton des tombeaux vus par Rüppel sont beaucoup moins bons et moins nets. Ils ne valent pas une reproduction.

Beden (sous le nom d'Al Bed), et Maghaïr Shiayb (sous le nom de Morâjer Su'ajb) ont été visités à loisir par A. Musil (*Northern Hegaz*, p. 109 ss.), le 11 juin 1910. Voir les fig. 39 à 52 de ce voyageur et son croquis du site, fig. 38, p. 110, redessiné à notre fig. 8. On voit en tout quatre façades monumentales funéraires suffisamment conservées, dont trois dans le style nabatéen à créneaux (deux étant celles de notre pl. 16). Le quatrième tombeau est d'un style assez différent.

(1) *Le pays de Madian*, communication au Congrès de Géographie du Caire, 1925, dans les *Actes du Congrès*, III, 143, avec une carte sommaire (notre pl. 20).

Shiayb et savait la localiser ; il plaçait au centre du pays le point de Madian. En même temps il relate la vieille légende mosaïque, mentionnant « Madian, que les Arabes appellent Magur el Shouaib ou Grotte de Yethro » (1).

L'analogie frappante des tombeaux Nabatéens de Beden avec ceux de Pétra établit sans conteste que le pays fut nabatéen. Aucune trace durable d'une autre civilisation n'a pu y être relevée (2). La race des Madianites a fait l'objet de contestations. Ils ont toutes les chances d'être de purs Arabes. Cependant Gute en fait des Araméens. Glazer les qualifie d'Ismaélites, ce qui équivaut à Arabes (3).

Les auteurs du moyen âge connaissent le pays de Madian, mais seulement comme gîte d'étapes sur la route des villes saintes. Tous le localisent sans hésiter sur la côte orientale du golfe d'Akaba (4). Cependant l'on ne peut pas considérer

(1) La pl. 17 est la reproduction d'une partie de la carte manuscrite de d'Anville (environ 1760), inédite jusqu'ici et que nous avons retrouvée au « Fonds d'Anville », c'est-à-dire dans cette célèbre collection, passée en 1924 des Affaires Étrangères au Cabinet de géographie de la Bibliothèque Nationale.

On consultera aussi avec intérêt, pour le pays de Madian, la grande carte hydrographique anglaise de la mer Rouge en quatre feuilles, dressée sur les ordres de la Cie des Indes entre 1830 et 1836 et publiée en 1836 par le capitaine Moresby. Exécutée au cours du même voyage qui nous a valu les récits de Wellsted (plus haut, p. 35 en note), elle a servi de base à tous les travaux hydrographiques ultérieurs. Elle donne une bonne description des côtes seulement.

La meilleure, pour ne pas dire la seule carte du pays de Madian, est aujourd'hui celle de A. Musil, *Map of Northern Arabia*, 1926.

(2) Rüppel et Burton se trompent tous deux en attribuant à ces tombeaux une ressemblance avec ceux de Palmyre (qu'ils n'avaient d'ailleurs pas visitée).

J. Barthoux, *loc. cit.*, p. 196, est loin de considérer comme établie l'affinité des habitants actuels avec les Nabatéens.

(3) Gute, dans *Real Encyclopaedie*, t. XIII, p. 60 ; Glazer, *Skizze der Geschichte Arabiens*, 1890, p. 449.

(4) Déjà El Yacoubi nous dit qu'à son époque (fin du x<sup>e</sup> siècle) Madian était une cité populeuse. Idrisi, au milieu du xii<sup>e</sup> (trad. Amédée Jaubert, 1836, p. 328), dit : « Pour aller du Caire à Yathrib (Médine), on passe par Ailah (Akaba) et Madian. »

Ibn Kathir el Fargheni (Jacob Golius dans *Alferganum*, Amsterdam, 1669, p. 143) décrit Madyan, Medjan ou Midjani : « C'est une ville de grande antiquité sur le littoral de la mer Rouge, par 29° de lat. n. Les uns disent qu'elle est à l'Égypte et d'autres qu'elle est au Hedjaz, mais personne ne pourrait ne pas compter les Madianites parmi les Arabes. »

D'après Burton, l'ensemble des ruines de Maghaïr Shiayb est plus important que ceux de toutes les autres localités du Madian réunies.

comme établie l'identification de Madian. Des savants faisant autorité en matière de géographie historique le placent sur le bord occidental du golfe d'Akaba, par conséquent en font une dépendance du Sinaï, et cela se justifie dans une certaine mesure par les relations les plus anciennes de Moïse avec le Madian, difficile à atteindre en partant d'Égypte, si cette région est au delà du golfe (1).

La parenté de race entre Hébreux et Madianites paraît bien établie ; la parenté de ces derniers avec les Nabatéens ne l'est pas moins, et il est tout aussi certain qu'ils sont un rameau ismaélien, c'est-à-dire arabe. Ainsi se démontre une fois de plus la parenté générale de toutes les races de l'Arabie Pétrée.

Il est temps de revenir à la campagne de Moïse. L'Amoritide, conquise sans rémission, fut donnée en partage aux tribus juives de Gad, Ruben et Manassé, dont la jouissance fut d'ailleurs souvent troublée par les Ammonites. Leur frontière avec le Moab fut l'Arnon.

#### § 4. — *Occupation de la Terre Promise. Etat ethnique de la Syrie méridionale.*

De suite après la mort de Moïse, les Juifs, sous son successeur Josué, franchirent le Jourdain et prirent Jéricho. Désormais ils n'avaient plus qu'à remonter les pentes des monts de Judée. Ils s'emparèrent de la Terre Promise, non sans de dures vicissitudes, dont le récit est en dehors de notre sujet (2). Avant d'être solidement établis dans le pays, les Juifs eurent à se défendre contre tous leurs voisins, même éloignés, comme le

(1) R. Weill, *La Presqu'île du Sinaï*, Paris, 1908, p. 212.

Les textes de la Bible sur les Madianites sont principalement : *Genèse*, xxxvi, 35 ; xxxvii, 25-36 ; *Exode*, ii, 15-21 ; xviii, 12-27 ; *Nombres*, x, 29-33 ; xxv, 6-15, xxxi, 1-54 ; *Josué*, xiii, 21.

(2) Cf. R. Weill, *L'installation des Israélites en Palestine et la légende des Patriarches*, dans *Revue d'Histoire des Religions*, 1923.

rappellera le prochain chapitre. Les récits bibliques portent la trace d'une campagne que fit en Palestine un roi d'Assyrie (non identifié jusqu'ici, auquel la Bible donne le nom de Kou-schon Rischathaïm, et Joseph celui de Chousarvathis) (1).

Les conflits des Juifs avec les tribus Chanaanites insoumises et les Philistins furent incessants. Entre 1080 et 1030, ils furent vaincus, occupés et soumis au tribut par ces derniers. Ils se firent même confisquer l'arche sainte.

Lorsque est achevée la conquête du pays de Chanaan par les Hébreux, la répartition territoriale de la Syrie méridionale est approximativement la suivante : au delà de la frontière d'Égypte, vers l'est et le nord-est, sont les Amalécites ou ce qui en reste, sans doute mélangés aux Édomites, lesquels sont installés plus au nord et à l'est, à cheval sur l'Arabat. Madian est leur midi. Au nord-est d'Edom est le Moab, indépendant et dans sa force. Au nord de ce dernier est le pays des Ammonites, également indépendant. Le nord du Moab, c'est-à-dire le pays araméen, est aux mains de trois, ou plus exactement de deux tribus juives et demie, les moins fixées, les moins sédentaires, campées au milieu de populations étrangères destinées à survivre à l'envahissement et même à absorber les envahisseurs. Toute la région plus au nord, dite pays de Basan, est un pays amorite non soumis, qui s'étend jusqu'au delà du Hauran. Là, nous quittons les pays subissant les infiltrations des Arabes, pour atteindre des contrées proprement araméennes.

Le plus puissant groupement ethnique rencontré d'abord est la Damascène, le pays fertile et bien arrosé de Damas, où, à de très hautes époques, nous connaissons des dynasties que les tablettes cunéiformes qualifient d'araméennes. Elles ne subirent que bien plus tard les infiltrations des Nabatéens et des Arabes. Mais, un millénaire après, on devra plutôt considérer Damas comme un état arabe. Au ix<sup>e</sup> siècle, Damas occupe la haute Galilée, ce qui est l'objet de frictions perpétuelles avec le royaume de Samarie.

(1) *Ant.*, V, iv, 180.



Les populations au nord de Damas sont araméennes. La Bekaa, entre Liban et Antiliban, et la montagne libanaise sont, avec toute la région du nord jusqu'à Homs, le vrai pays resté amorrhéen, le pays d'Amourrou. Il a pour voisins au nord une domination araméenne, dont le centre est à Hamath, et divers états également araméens plus septentrionaux. Tous ces pays ont fait partie de l'Empire plus ancien des Hittites, dont la population, non sémitique, paraît venue de l'Asie mineure après des migrations inconnues.

La côte est dominée en général par des villes libres phéniciennes, petits royaumes avec ou sans banlieue territoriale : Arwad (Ruad) au nord; Byblos au centre; Sidon, Tyr au midi; leur alphabet est nettement sémitique. La plaine méridionale, fort étroite, de la Phénicie, de la mer aux monts de Judée, est peuplée par les Philistins, considérés comme un des Peuples de la Mer connus des Égyptiens sous le nom de Pulusati. Expulsés d'Égypte sous Ramsès III, ils ont reflué vers cette côte, et nous les y trouvons dans des villes puissantes, Joppé, Gaza, Ascalon, Asdod, Refah (Raphia, Rapihi), Rinocoroura (El Arish) et Gath. Les Juifs leurs assignaient une origine crétoise, sous le nom de Kaphtor ou Kérésim (1).

La région à l'ouest du Jourdain jusqu'à ses sources est aux tribus juives d'Éphraïm, Isatchar, Jébulon, Naphtali et Dan. Le reste du pays de Chanaan est partagé entre les autres tribus juives. La côte méditerranéenne est restée philistine au sud, chanaanite vers le mont Carmel. Elle demeure phénicienne (un rameau chananéen) au nord d'Akka (Saint-Jean-d'Acre). Ces pays sont désignés par les Assyriens sous le nom de Habirou.

Telle est, sommairement, la distribution des variétés ethniques aux environs du premier millénaire avant J.-C.

Ainsi le pays primitif des Nabatéens, encore plus ou moins

(1) Sur les Philistins, consulter à l'exclusion des ouvrages plus anciens : R. A. Macalister, *The Philistines*, Londres, 1913; R. Dussaud, *Les Civilisations Préhelléniques dans le bassin de la mer Égée*, 2<sup>e</sup> édit., Paris, 1914, p. 300; et Fougère, Contenau, etc... *loc. cit.*, p. 226-228.

confondus avec Édom, est compris entre Madian au sud et Moab au nord. Il se prolonge probablement à l'est et au sud-est vers les pays désertiques dont sont originaires les Nabatéens, le futur Hedjaz, peuplé d'Arabes très proches parents par le sang desdits Nabatéens. Mais, alors que la plupart des peuples voisins de la Nabatène ont déjà des dynasties nationales combattives, les Nabatéens n'ont pas encore d'histoire.

---

## CHAPITRE V

### LES ARABES, LES NABATÉENS ET L'ASSYRIE

§ 1. *Les tablettes d'El Amarna.* Le pays d'Amourrou et celui de Habirou. Les petits Etats entre l'Egypte et l'Assyrie. Les interventions assyriennes d'après les inscriptions cunéiformes. Les dynasties de Damas. — § 2. *Les royaumes Syriens soumis aux Assyriens.* Assur soumet les Hittites, l'Amourrou, la Philistie et le pays d'Edom. Teglath Phalasar en Arabie Pétrée. Sennachérib contre Adummata. Asarhaddon contre Edom. — § 3. *Relations d'Assur avec les Arabes et les Nabatéens.* Assurbanipal : chute de Ninive (612). Nabuchodonosor. La limite des Arabes est l'Euphrate et la région de Babylone. Débuts des Nabatéens dans l'histoire : ils refoulent les Edomites vers l'Ouest. Cambyse traverse l'Arabie Pétrée en route contre l'Egypte.

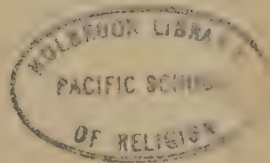
#### § 1. — *Les tablettes d'El Amarna.*

Nos connaissances sur l'état de la Syrie aux <sup>xv</sup><sup>e</sup> et <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècles av. J.-C. et sur les relations entre l'Egypte et l'Assyrie, sont hautement redevables à la découverte, en 1888, des tablettes cunéiformes d'El Amarna (Egypte), actuellement réparties entre les musées de Londres, de Berlin et du Caire (pl. 14, n° 2). Ce sont des lettres adressées par des rois assyriens et de l'Asie antérieure, ainsi que par des vassaux syriens et phéniciens, aux Pharaons Aménophis III et IV. Elles ne parlent pas des Nabatéens, nom encore inconnu à cette époque. La Syrie, terre de passage et de ravage des grands conquérants qui se disputent alors l'Orient (Egypte et Assyrie), y apparaît comme composée principalement, au nord, du pays d'Amourrou et, au sud, du pays de Habirou, où nous retrouvons le radical du mot Hébreu. C'est dans le pays de Habirou qu'est compris celui de Chanaan avec Jérusalem. Le nord de l'Amourrou est occupé



D'après le supplément au Dict. de la Bible (article Amarna, p 213)

Fig. 9.





par les Hittites, les Hattou. L'Aram est le pays peuplé par les Araméens et bordant l'empire Hittite établi jusqu'à l'Euphrate, notamment dans la région de Gargamisch (Karkemich, Djerablous).

La localisation des villes est beaucoup plus facile que celle des régions. Comme le montre la fig. 9, tous les grands centres urbains des siècles postérieurs sont déjà mentionnés sur les fameuses tablettes, avec un nom proche de celui que nous leur connaissons (1).

Bon nombre de noms nouveaux ont été ajoutés à nos connaissances, grâce aux listes de pays et de peuples publiées récemment par Sethe et identifiées par lui et par Dussaud (2). Ces listes confirment qu'à la fin du III<sup>e</sup> millénaire, les Sémites tenaient, sous des noms divers, la Palestine et la Syrie, et que les localités y portent déjà le plus souvent, sous des transcriptions égyptiennes difficiles, les mêmes noms que dans les tablettes cunéiformes d'El Amarna.

Cette situation générale n'est pas grandement modifiée dans les trois ou quatre siècles ultérieurs. Elle peut être caractérisée comme suit : Au point de vue extérieur, il existe toujours, pour les petites principautés, deux pôles d'attraction entre lesquels elles doivent de toute nécessité opter : l'Egypte et l'Assyrie. Toutefois, l'Egypte est en pleine décadence et l'Assyrie tend à son zénith. Les états du nord de la Syrie redoutent cette dernière, et ceux du sud, par un jeu de bascule, s'appuient quelquefois sur elle contre leurs voisins. C'est ainsi que, des deux royaumes juifs, l'un, Juda, sut par une tradition durable, éviter pendant des siècles la faute d'une opposition trop directe avec Assur, tandis que l'autre, Israël, devait le premier trouver sa fin dans une politique contraire.

En Palestine, Juda est en lutte permanente avec Israël et s'appuie sur Damas, dont il est d'ailleurs le vassal. Damas, de

(1) La fig. 9 est faite d'après le croquis de la p. 213 du *Suppl. au Dict. de la Bible*, 1926 : Pays Bibliques au temps de Tell Amarna, à l'article *Amarna*.

(2) Ouvrages déjà cités : Sethe, *Die Aechtung*, etc...; Dussaud, dans *Syria*, 1927, p. 216 suiv.

son côté, n'épargne aucun effort pour réduire son voisin méridional Israël et ne trouve de contrepoids vers le nord que dans l'État araméen de Hamath. Ce dernier, à son tour, se heurte aux Araméens du nord et de l'est de la Syrie. Le jeu de l'Assyrie consiste à écraser un à un ses voisins : leur riposte consiste à s'unir, chose souvent difficile. Les villes phéniciennes, c'est-à-dire Arwad, Gebail, Tyr et Sidon, ont des alliances terrestres, mais leur rôle politique est spécial, car leur puissance et leur avenir sont sur les mers. Il n'est pas jusqu'à Chypre qui ne soit entraînée, aux hautes époques, dans les luttes mortelles de l'Assyrie et de la Syrie.

Et les Arabes encore nomades, que nous avons passés en revue au chapitre précédent, c'est-à-dire les Edomites anciens, les Nabatéens et les habitants du grand Nefoud, dont la capitale est à Adummata (1), servent d'appoint dans ces combinaisons, comme ils firent jusqu'à l'avènement de l'Islam, se mettant tantôt avec les uns, tantôt avec les autres, trahissant tout le monde, cruellement châtiés, d'ailleurs, chaque fois que les Assyriens les visitent.

Bientôt les documents officiels vont nous parler des Arabes et des Ammonites. Notre guide ici sera le savant ouvrage du R. P. Dhorme : *Les pays Bibliques et l'Assyrie* (2).

Salmanasar II (858-855) combat une puissante coalition syrienne, qu'il écrase à la bataille de Karkar (site d'Apamée, Syrie septentrionale). Un monolithe gravé à son nom (3) nous donne la liste des conjurés et les effectifs mis en ligne contre lui. Sur cette liste, figurent les royaumes de Damas, d'Hamath, d'Israël, d'Arwad avec Tyr et Sidon ; enfin les Arabes, car le monolithe cite expressément les Arabes (Arbaaa) de Aindibu (?), avec 1.000 chameaux et un certain nombre de milliers de soldats du roi Bâsa (probablement le pays de Basan), un descendant de Ruhub, roi du pays d'Ammon (Amanaaa). A cette époque, le plus puissant des états cités est celui de

(1) Ci-dessus, chap. III, p. 68 et IV, p. 84.

(2) Extr. de la *RB*, Paris, 1911, p. 342.

(3) Dhorme, *loc. cit.*, p. 11.

Damas (1), gouverné par une dynastie forte. Les vaincus sont soumis au tribut et, bien que la Bible n'en parle pas, nous savons que Jéhu, en 842, payait tribut à Salmanasar II. Mais avant d'en arriver là, il n'avait pas hésité à faire alliance avec Hazaël de Damas.

L'épigraphie fournit la preuve que, dès la fin du second millénaire avant notre ère, les Araméens et les Amorréens avaient d'importantes colonies en Chaldée, depuis le pays d'Ur jusque vers le Kurdistan actuel. Ils occupaient le bassin du Khabour. Les tablettes cunéiformes sont pleines des raids accomplis contre eux par les rois Babyloniens (2); ces campagnes amenèrent successivement Assur à ravager et soumettre tous les pays peuplés par les Arabes et les Araméens. Les guerres ne se comptent pas contre la Syrie, les villes de Phénicie ou de Philistie, et les deux royaumes Juifs du pays de Chanaan. Les annales babyloniennes, toutefois, dans lesquelles il est dit que

(1) Le P. Dhorme (*loc. cit.*, p. 19) reconstitue comme suit les deux plus anciennes dynasties de Damas (aux ix<sup>e</sup> et viii<sup>e</sup> siècles) :

1<sup>re</sup> dynastie :

Hezion (cité par I *Rois*, xv, 18), peut-être le même que Rezon (I *Rois*, xi, 23), fondateur de la dynastie.

Tab Rimmon (I *Rois*, xv, 18).

Ben Hadad I<sup>er</sup>, contemporain d'Asâ et de Basâ (I *Rois*, xv, 16).

Hadadezer (appelé aussi Ben Hadad), contemporain de Salmanasar et d'Achab, mort entre 845 et 842.

2<sup>me</sup> dynastie :

Hazael, usurpateur, contemporain de Salmanasar, des rois d'Israël Joram et Jéhu et du roi de Juda, Joad.

Ben Hadad II, fils de Hazael (II *Rois*, xiii, 24), contemporain du roi d'Israël Joas et du roi de Hamath Zakir.

Vers 740 régnait un certain Razon, Résin, Ratsin, probablement descendant de Ben Hadad II, dont les démêlés avec Israël sont célèbres.

C'est de lui que la Bible dit (*Esaïe*, vii, 8) : « Damas est la tête du pays d'Aram, et Razon est la tête de Damas. »

Une stèle en araméen ancien, trouvée par M. Pognon, consul de France, à Apsis (sud-ouest d'Alep), en 1903 (dite stèle de Zakir), actuellement au Louvre, nous livre des indications sur les campagnes de Ben Hadad II, fils de Hazaël, qui fit la guerre contre Zakir, roi de Hamat, avec ses alliés du nord, les rois de Qoué (Cilicie) et de Amq (Antioche).

(2) Voir notamment : Sina Schefer, *loc. cit.*, p. 1 et ss., 16, 25 ; et L. Delaporte, *La Mésopotamie, les civilisations babylonienne et assyrienne*, Paris, 1923, pp. 55 et 275-290.

les Arabes sont « à la limite du pays d'Occident » (1), ne permettent qu'exceptionnellement de distinguer entre les Arabes et les Nabatéens, ces derniers étant, comme nous devons nous y attendre d'après ce qui a été dit au chapitre précédent, compris sous le vocable d'Edomites et de Moabites, que les Assyriens ne confondaient nullement avec les Araméens de Damas.

## § 2. — *Les royaumes Syriens soumis aux Assyriens.*

Adad Nirari III (811-783) fit campagne contre une coalition comprenant Damas et le royaume araméen d'Hamath, dont le roi était alors un certain Irhouléni. Adad Nirari nous a laissé la nomenclature des royaumes soumis par ses armées. Il y fait figurer les Hatti (Hittites), l'Amourrou en totalité, Tyr (Surru), Sidon (Sidunu) et la Philistie (Palaastu). Cette liste ne parle pas de Juda, traditionnellement en bonnes relations avec Assur. C'est le premier document où soit cité Edom, berceau de la Nabatène. Les Edomites commençaient à former, au sud et au sud-est de Juda, un groupement relativement homogène. David eut à les combattre et les vainquit aux confins de la mer Morte. Le livre des Rois raconte que Joram (Jehoram), roi de Juda vers 800 avant J.-C., essaya en vain de les réduire (2). D'après Flavius Joseph, un des successeurs de Joram, Amasiah, environ cinquante ans plus tard, s'empara de toute l'Idumée et battit les populations édomites ou nabatéennes de Séla, dont les repaires furent occupés et rebaptisés Jectéel. Le vainqueur aurait même fait périr dix mille captifs en les précipitant du sommet de la Roche (3). Cette indication

(1) Dhorme, *loc. cit.*, p. 39.

(2) II *Rois*, VIII, 21 : « Et Joram passa à Tsair (le Seïr, l'Arabat septentrional) avec tous ses chars, et, se levant de nuit, il battit les Iduméens qui l'entouraient et les chefs des chars, mais le peuple s'enfuit dans ses tentes. » Il en résulte clairement que, si les Juifs étaient déjà des sédentaires, les Iduméens et les tribus relevant d'eux étaient restés des nomades.

(3) II *Rois*, xv, 19. On peut y voir la montagne du Zabé Atauf, le Haut Lieu de Pétra, voir plus loin, ch. xx, § 2, 1.



seule suffit à caractériser Pétra, mais n'implique ni qu'elle fût déjà nabatéenne, ni qu'il y existât à cette haute époque une véritable ville. Les cavernes suffisaient à fournir des abris inviolables aux nomades à moitié sauvages de ce pays.

Vers l'an 800, l'Assyrie était toute puissante en Syrie. La Damascène lui payait tribut.

Les campagnes de Téglat Phalasar III, en 744, 738, 735, 733, 732, contre Israël, la Philistie et Gaza, amenèrent les Assyriens sur la frontière d'Égypte. Partout Phéniciens et Juifs durent payer tribut et se soumettre, notamment les rois Menahem d'Israël et Achaz de Judée. Ce dernier livra même l'or du Temple. Tous acceptèrent des gouverneurs assyriens. Les Arabes du désert ne furent pas épargnés et reçurent aussi des maîtres assyriens. Cela implique que les armées de Téglat Phalasar, en se rendant vers l'Égypte, traversèrent l'Arabie Pétrée. Le roi d'Assyrie, en effet, établit un chef arabe du nom de Ibidiel comme vice-roi du pays de Mousran (Madian). De ces Arabes, les rois assyriens connaissaient trente-cinq tribus portant des noms différents, notamment les Hua, les Hamranu (Hamrin) et les Nabatu, qu'il n'est pas impossible, malgré la distance, de prendre pour les ancêtres des Nabatéens : tous des nomades pillards, à mettre sans cesse à la raison. Une liste des pays soumis par Téglat Phalasar III mentionne les Arabes (Aribi) et leur reine Zabibie (Saba) (1). De même, peu après, une autre reine arabe, Samsi (peut-être de Palmyre), est mentionnée comme apportant son tribut composé de chameaux. Les nomades, écrasés, baissent les pieds du terrible ravageur et lui apportent or, argent, chameaux, aromates, encens. Il en vient de tous les cantons de l'Arabie, peut-être d'aussi loin que Mouza sur le Bab-el-Mandeb ; en tout cas, il en vient de Saba, c'est-à-dire du sud de l'Arabie

(1) Les Arabes, aux époques très anciennes, eurent souvent des reines. Il peut y avoir ici réminiscence de la légende de la reine de Saba, laquelle nous reporte à plus de deux siècles auparavant, sous le roi Salomon. Saba n'a d'autre signification que « le midi », le « sud ». Il y a vers le sud-est de la mer Rouge, sur la côte orientale, une Saba se confondant plus ou moins avec Ophir. Il y en a une aussi sur la côte d'Abyssinie : aujourd'hui encore, le nom de Saba avec des variantes comme Asab, est très fréquent. Voir notre *Hist. antique d'Abyssinie*, p. 17, note 1.

Heureuse, de Taema (Taima) en plein désert de l'Arabie Pétrée méridionale, et de Badanatha au pays de Madian (localisation imprécise, on l'a vu) (1). Ces derniers pays sont au sud et au sud-est de la Nabatène et en ont à certains moments fait partie. Les vassaux viennent aussi de Palestine, une fois Osée d'Israël vaincu; de Gaza mise à sac; d'Ascalon qui reçoit un roi. Tous ces pays sont à l'ouest de la Nabatène. Cette dernière n'est pas citée, mais ne peut pas ne pas être impliquée dans ces grandes campagnes. Les indices tirés des tablettes cunéiformes nous permettent de voir que la plupart des expéditions assyriennes, débouchant du nord de la Syrie par Karkemich (Djerablous) et l'Oronte, par Karkar et Qadesh (Qudshou, Emèse?), ou même directement par Damas, ont pour champ de bataille final les plaines méridionales de la Philistie jusqu'à Raphia. En d'autres termes, les armées suivent la route cotière traditionnelle des grandes invasions par le Nahr El Kelb (fleuve du Chien) et la plaine de Saron. Tel est le cas, lorsque l'Égypte, plus anciennement suzeraine de la Syrie, prétend défendre ses vassaux. C'est une intervention de ce genre qui amena le premier siège de Samarie par Salmanasar IV en 722, suivi, l'année même de l'accession au trône de Sargon II, du second siège et de la destruction de la ville (722-21), laquelle eut pour conséquences elle-même l'impitoyable déportation des Juifs sur le Khabour et jusqu'en Arménie. Les inscriptions font mention, à propos de ces événements, d'un certain Piron, roi de Mousri (Madian), sans doute le chef d'un contingent arabe collaborant avec les Assyriens contre les Juifs.

Cependant les Assyriens préférèrent les routes du Moab et de la Transjordanie actuelle, lorsqu'il s'agit de châtier les révoltes d'Arabes proprement dits, dans lesquelles les Nabatéens peuvent être impliqués. C'est ce qui arriva notamment en 715, époque où, d'après les cunéiformes, se soulevèrent les Tamoudéens (Tamudi), qui sont des populations parentes des Nabatéens, du nord du Hedjaz; il en fut de même lors de la campagne

(1) Ci-dessus, p. 92 ss.

par laquelle Sargon II, en 714, battit les Edomites et les Moabites, alliés des Juifs. De même encore, Sennachérib, en 690, tenta d'imposer son joug aux Arabes de ces régions, lesquels s'enfuirent vers Adoummata, « endroit de soif où il n'y a ni nourriture ni boisson ». Sennachérib s'empara de cette oasis, et prit ses dieux Lares qu'il emmena en captivité dans sa capitale (4). Il est probable, dit le P. Dhorme, que le grand monarque enrôla les Arabes dans son armée. Au lieu de retourner en Assyrie, il longea la lisière du désert, contourna le sud de l'Arabie Pétrée et se rendit sur la frontière d'Egypte sans autre résultat que de voir son armée presque anéantie par la peste. Sa route traversa tout le pays nabatéen et édomite.

De même encore, en 673, Asarhaddon, marchant contre l'Egypte, reprit l'itinéraire suivi, une vingtaine d'années auparavant, par son père Sennachérib et atteignit le Torrent d'Egypte par les confins du désert Arabique, soumettant les tribus arabes et passant les roitelets par les armes. Le prince d'Adummata, un certain Hazael, vint à genoux demander la restitution de ses Lares. Sa supplique ne lui fut accordée qu'après que ces dieux eussent été estampillés aux armes des rois d'Assyrie. Asarhaddon imposa aux habitants de cette oasis une reine Taboua, élevée dans son palais. Des prismes bien conservés nous racontent le voyage d'Asarhaddon à travers les déserts de l'Arabie. Il passe à Bouz (Bâzou), contrée d'Arabie comme Dedan et Teima, mal identifiée. Le prisme en donne la description suivante : « Le pays de Bâzou, territoire dont le site est éloigné : zone de contrées desséchées, sol de sel, endroit de soif : cent quarante doubles-heures. Sol de désert, d'épines et de pierres couleur bouches-de-gazelle : vingt doubles-heures. Sol de serpents, de scorpions qui, comme les sauterelles, remplissent la campagne : vingt doubles-heures. Le pays de Hazou (?) : montagne de pierres (?). Je les laissai derrière moi et je m'avançai. Là où, de toute antiquité, aucun roi de mes prédécesseurs n'était allé, je m'y rendis en triomphateur sur

(4) Dhorme, *loc. cit.*, p. 80.

l'ordre de mon Seigneur Assour. Je tuai huit rois de cette région, j'emportai en Assour leurs dieux, leurs biens, leurs trésors et leurs gens (1) .»

Lorsque le tyran de l'Asie, encouragé par ses succès, crut devoir entreprendre contre l'Egypte ses prodigieuses campagnes, dont l'aboutissement fut la prise éphémère de Memphis (671), il se rendit jusqu'à Raphia (Rapihi); sur la frontière d'Egypte, passant cette fois par le désert de la presqu'île du Sinaï. Les souffrances et les privations de l'armée sont terribles. Les Arabes, Aribi, effrayés, viennent en foule lui amener leurs chameaux pour lui faciliter la traversée des solitudes maritimes égyptiennes. L'armée franchit ensuite le désert d'Egypte où elle rencontre des « serpents à deux têtes causant des blessures mortelles (2) ».

Asarhaddon, comme ses prédécesseurs, passe en revue ses vassaux et cite le roi d'Edom (Udumé), qui est Qos (Kasus Gabri), et celui de Moab appelé Musuri (origine égyptienne). Gaza s'appelle Haziti et Ascalon Iskaluna. Les Ammonites ont pour ville Bit Amana (Maison d'Ammon) et leur roi est Buddu-Ilu. D'après une inscription d'Assurbanipal de peu d'années postérieures, le roi des Ammonites s'appelle Ammi-Nadbi; le pays de Moab est gouverné par un Kammusuna-Abdi (Kamosh est mon Prince). Le roi d'Edom est Udumma (3). On peut interpréter ce nom comme impliquant un rapport entre Edom et Adoummata, malgré la distance séparant ces deux régions.

### § 3. — *Relations d'Assur avec les Arabes et les Nabatéens.*

Assurbanipal, successeur d'Asarhaddon, ne cesse d'avoir maille à partir, vers le delta du Tigre et de l'Euphrate, avec

(1) Dhorme, *loc. cit.*, p. 95.

(2) Hérodote, II, 75 et III, 107, parle aussi des serpents ailés de l'Arabie.

(3) Dhorme, *loc. cit.*, p. 77.



des Arabes ou des races considérées par lui comme arabes, malgré leur éloignement des souches arabes habituelles. Occupé d'abord par un grave soulèvement de Babylone, qu'il reconquiert après un bain de sang (648), il doit tenir tête à nouveau aux turbulentes populations de la Syrie, tout entière en fermentation. L'Egypte tente de soulever contre son joug la Judée mal conquise, fait alliance avec son propre frère Samas-Souma-Oukin, roi de Babylone. (L'empire d'Asarhaddon avait été partagé en deux.) Lorsque prend fin le terrible conflit, par la soumission de Babylone, une véritable chasse aux Arabes de toutes les dénominations est organisée par Assurbanipal. Il ravage Iabrud (au nord de Damas), Ammon, le Moab (Muaba), Edom, le Soba. L'un des principaux chefs arabes, Ouâté, fils de Bir Dadda, jadis intronisé par le roi d'Assyrie, lève l'étendard de la révolte et se réfugie chez les Nabatéens (Nabaaaté) gouvernés par Naadnu. Le roi des Nabatéens n'osa pas d'abord le soutenir. Affolé, il vint lui-même faire sa soumission à Ninive. Il n'était pas sincère. Bientôt il retourna à son alliance avec les adversaires du roi d'Assyrie. Sans hésiter, l'armée assyrienne passa le Tigre et l'Euphrate et marcha sur l'Arabie, « désert de soif et de faim où ne vivent pas les oiseaux, où ne pâturent ni l'onagre, ni la gazelle ». Les Arabes, selon leur tactique habituelle, firent le vide devant l'ennemi encombré de bagages et l'entraînèrent au désert. Assurbanipal y rencontra une oasis, Laribda (?), où ses troupes se réconfortèrent. Elles pénétrèrent au Nedjd et atteignirent enfin les révoltés. Les Nabaaté se débandèrent et perdirent leurs troupeaux.

Les tribus des Atar Samaïn et celle des Cédarénéens (Kididri) jouent un rôle important dans cette campagne. Vaincues aussi bien militairement que par la peste qui les décime, elles trahissent leurs rois Ammouladi et Ouâté, et ce dernier, capturé avec sa femme Adiaa, est entraîné à Ninive. « Sur l'ordre d'Assur et de Bêlit », dit Assurbanipal, « avec le couteau tranchant que tient ma main, je perçai sa mâchoire. Dans son menton je fis passer une corde, je lui mis une chaîne de chien et je le fis mettre en cage à la grande porte de l'Est qui se trouve

dans Ninive, et qu'on appelle l'entrée de la foule des peuples (1). »

Vers 630, il y a recrudescence des campagnes assyriennes contre les tribus de l'Arabie Pétrée. Nous sommes à la période d'apogée de l'Assyrie, précédant de peu la chute définitive de Ninive (612). Le récit authentique de ce siège fameux, sur lequel nous n'avions pas de détails, n'a pu être reconstitué que tout à fait récemment grâce à la découverte de nouveaux documents cunéiformes (2).

Assur a vécu ; à sa place s'élève à Babylone la majesté de Nabuchodonosor. Le nouveau Tout-Puissant entre aussitôt en conflit avec l'Egypte, ainsi qu'avec la Philistie et la Palestine, sans qu'on puisse démontrer que les campagnes, dont l'aboutissement fut la double prise de Jérusalem en 596 et 586, aient intéressé directement les Arabes et la Nabatène. De même, les Mèdes de Cyrus et de Cambyse, après la destruction du royaume de Babylone (539), ne paraissent pas avoir eu à réprimer de soulèvement arabe avant leur conquête de l'Egypte.

Ainsi, vue de l'Occident, la limite extrême des Arabes était vers l'Euphrate. Les prophéties d'Esaië contre Babylone démontrent qu'alors les Arabes entouraient la ville. Bien que la vie du prophète se place entre 740 et 700 av. J.-C., les malédictions interpolées dans son livre ne peuvent dater que de l'époque de la captivité, c'est-à-dire vers 540. « La superbe Babylone, l'ornement des royaumes, la fière parure des Chaldéens, sera comme Sodome et Gomorrhe, que Dieu détruisit. Elle ne sera plus jamais peuplée ni rebâtie. *Les Arabes n'y dresseront point leur tente* et les pasteurs n'y feront point paître leurs troupeaux. Les animaux du désert y prendront leur gîte, les autruches y viendront habiter (3). »

C'est sans doute au moment de la chute de Ninive, lorsque les Empires mésopotamiens devinrent moins redoutables, que

(1) Cylindre de Rassam, IX, 104. Voir surtout : Dhorme, *loc. cit.*, p. 120-121.

(2) Cf. R. P. Dhorme, *La fin de l'Empire assyrien d'après un document nouveau*, dans *RB*, 1924, p. 218 ss.

(3) *Esaië*, XIII, 19-21.

les Nabatéens s'installèrent définitivement dans l'habitat que leur connaît l'histoire. Ils refoulèrent lentement vers l'ouest les Edomites établis jusque vers Adummata et occupèrent peu à peu la partie orientale du Ghor, du Wadi Arabat. Traversant même cette profonde dépression et forçant leurs prédécesseurs à accentuer leur mouvement de recul, ils occupèrent les pentes occidentales de ce fossé; puis, rayonnant sur le plateau semi-désertique du Nedjd, ils y fondèrent, des centres nabatéens, tels Abdeh (Obodas), et s'assurèrent, par la création de forteresses, la maîtrise incontestée des pistes de caravanes aboutissant aux points maritimes de la côte, Gaza, Rapha et le Torrent d'Egypte.

Il est probable que ce mouvement d'installation des Nabatéens était achevé lorsque le roi de Perse Cambyse partit pour la conquête de l'Egypte. Son voyage se poursuivit à travers le désert sous la pression des mêmes difficultés déjà subies par Asarhaddon. Cambyse conclut un traité avec un « roi d'Arabie non dénommé ». Ce dernier fit alors charger des outres sur ses chameaux et, d'après Hérodote, « les mena dans des lieux arides pour attendre l'armée perse ».

Ainsi, jusqu'au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle et plus tard même, jusqu'au <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C., les contacts furent nombreux entre ces populations tant arabes que nabatéennes et la Mésopotamie. Ce n'est pas seulement sur les cylindres et sur les tablettes cunéiformes que sont gravées les preuves de ces contacts. Nous les relevons aussi en Nabatène même. Non pas que les inscriptions nabatéennes — extrêmement stéréotypées, on le verra — nous parlent des Assyriens : mais l'empreinte assyrienne est nettement perceptible sur les monuments nabatéens. S'il est vrai que nous ne savons rien de l'état social de la Nabatène à cette époque, au moins nous constatons que l'influence mésopotamienne s'est manifestée dans son architecture par le motif ornemental assyrien et babylonien du créneau. Ce dernier, quoique largement répandu dans toute la Syrie à la même époque (1), n'en est pas

(1) Plus loin, chap. XXI, § 2, 1.

moins comme l'emblème de la suzeraineté assyrienne et ne saurait provenir ni de l'Égypte, où il ne fut jamais usuel, ni de la Grèce. Même aux époques très anciennes, quand l'Égypte domina la Phénicie, la Philistie et la Judée, l'influence des Pharaons ne dépassa pas le Jourdain et le Wadi Arabat, car rien d'égyptien, aucun objet d'origine nilotique n'a été trouvé en Nabatène. Nous n'estimons pas même d'origine pharaonique la gorge qui surmonte certains portiques de Pétra, malgré quelques ressemblances extérieures. De même, l'emploi tardif de petits obélisques à forme assez bâtarde ne nous paraît relever que d'un esprit d'imitation superficiel, dû aux voyages fréquents des caravaniers nabatéens vers l'Égypte et rapportant de leur voyage le vague souvenir de cette forme architecturale, processus qu'on ne saurait confondre avec une action puissante ou continue, comme peuvent en produire la guerre, la conquête et l'occupation militaire ou la colonisation (1).

Au contraire, le créneau est un symbole particulièrement répandu en Assyrie et figure sur de nombreux monuments, aussi bien sur les koudourrous et bornes foncières que sur les hauts reliefs mésopotamiens. Les occasions n'ont pas manqué de l'importer militairement.

---

(1) Plus loin, ch. XXI, § 4.



## CHAPITRE VI

### PREMIERS CONTACTS DES NABATÉENS AVEC LES GRECS LEUR ROLE DANS LES CONFLITS ENTRE LAGIDES ET SÉLEUCIDES

§ 1. *Alexandre le Grand et les Diadoques.* Campagne d'Alexandre contre les Arabes. Coup de main d'Antigone et Démétrios contre Pétra (312). — § 2. *Conflits entre l'Égypte et la Syrie pour la Cœlé-Syrie.* 1<sup>re</sup> guerre de Syrie (273-271); 2<sup>me</sup> guerre de Syrie (258-250), la Cœlé-Syrie; 3<sup>me</sup> guerre de Syrie ou guerre de Laodice (246-240); 4<sup>me</sup> guerre de Syrie (220-217). Antiochos III s'empare de la Gaulanitide et de Rabbath-Ammon; sa campagne contre les Gerrhéens du golfe Persique : le site de Gerrha; 5<sup>me</sup> guerre de Syrie (203-198). Conquête définitive de la Cœlé-Syrie par les Séleucides : sa constitution en dot au profit de Cléopâtre, épouse de Ptolémée V. Premières interventions romaines. Faible rôle de la Nabatène dans ces événements.

#### § 1. — *Alexandre le Grand et les Diadoques.*

Il faut arriver à la période d'Alexandre le Grand pour entendre parler d'une manière précise de la Nabatène. Les nomades des déserts syriens furent de tous temps, et restèrent jusqu'à la période byzantine, de grands archers, les meilleurs archers de l'Orient, les seuls capables de se mesurer avec les Parthes. Tyr et Gaza, alors assiégées par le grand conquérant (332 av. J.-C.), avaient recours à ces archers. S'il faut en croire Arrien (1), des Arabes défendaient Gaza. Tyr eut probablement des archers

(1) Arrien (*Expédition d'Alexandre*, dans le *Panthéon Littéraire*, trad. Buchon, Paris, 1842, II, chap. VII, p. 400) dit que « pendant qu'Alexandre assiégeait Gaza, les Arabes firent une vive sortie et mirent le feu aux machines de guerre ». Une bonne édition d'Arrien, avec traduction, vient d'être publiée par P. Chantraine, à la Société d'édition « Les Belles Lettres », 1927.

Nabatéens (1). Alexandre voulut punir peut-être ces derniers du concours apporté aux villes en état de résistance et fit, dit Arrien, une incursion en Arabie (2). Il recula devant la force naturelle des lieux. Le Macédonien était trop pressé pour insister.

Deux grands buts s'offraient à son activité immense : la conquête de l'Égypte et la destruction de l'Empire des Perses. De quel poids pouvaient peser dans sa politique universelle quelques tribus de chameliers de l'Arabie Pétrée, sur lesquelles il était sans doute peu renseigné ? Il reprit sa route vers le sud, fonda Alexandrie, devint Pharaon en Égypte, regagna le nord de la Syrie, écrasa Darius à Arbèles et, s'enfonçant plus à l'est, réalisa son splendide rêve oriental trop rapidement évanoui par sa mort à Babylone. Plus jamais, il ne rencontra le long de sa route les Nabatéens.

Sur ces derniers, les guerres que se firent les généraux d'Alexandre, les diadoques, pour le partage de l'Empire du Conquérant, devaient peser d'un certain poids, à cause de leur position géographique aux confins des mondes syro-mésopotamien et égyptien. Lagides et Séleucides allaient se disputer sans fin la Coelé-Syrie, la Phénicie, la Palestine et leurs annexes. Les armées ennemies étaient destinées à parcourir ces territoires et à les ravager. Seules au milieu des mouvantes dynasties et de ce brelan de royaumes grecs dont l'état troublé de l'Orient amena la création, ces deux familles rivales surent fonder des puissances durables. Dès la mort d'Alexandre, Ptolémée (dit plus tard Soter) s'installa en Égypte, où ses descendants régnèrent jusqu'à la mort de Cléopâtre. La Syrie n'était pas encore aux mains de Séleucos, lieutenant d'Alexandre, simplement pourvu alors de la satrapie de Babylone. Le maître

(1) On trouve ces archers, ces τοξόται, en qualité de mercenaires dans toutes les armées antiques : Palmyréniens et Nabatéens étaient réputés surtout. Certains d'entre eux étaient à cheval : ἵπποτοξόται. Les Romains s'en servirent beaucoup contre les Parthes, par exemple Crassus, en 53 av. J.-C. (Appien, *Hist. romaine*, IV, 88 ; Plutarque, *Crassus*, 29).

(2) Arrien, *loc. cit.*, p. 397. Son raid d'une dizaine de jours se déroula plutôt chez les Ituréens, dans le Liban méridional.

de l'Asie Mineure et de la Syrie était un autre des grands généraux d'Alexandre, Antigone, contre lequel s'unirent Ptolémée et Séleucos. Dans cette guerre, Ptolémée jouait le premier rôle et Séleucos, ne visant encore que la Mésopotamie, était son brillant second. Elle se déroula en partie sur les côtes de la Philistie, dont Antigone rançonnait à l'excès les villes et les populations. Il leur accordait en échange libéralement cette autonomie et ce droit municipal, invention nouvelle en Syrie pour remplacer l'indépendance, que beaucoup d'entre elles sauront, contre les dominateurs successifs, conserver fort avant dans la période romaine. Ce genre d'autonomie fut concédé plus tard aux villes nabatéennes, et Pétra elle-même, après sa chute comme royaume, s'en enorgueillit.

Au début de 313 avant J.-C., Démétrios, le fameux Poliorcète, fils d'Antigone, fut écrasé à Gaza par les forces combinées de terre et de mer de Ptolémée et de Séleucos. Le maître de l'Egypte occupa toute la Syrie, y compris la Palestine. Son allié reconquit la Babylonie, dont il avait été temporairement chassé. Peu après, la fortune des armes changea. Antigone vint assiéger Babylone pendant que son fils reprenait la Syrie.

C'est à cette occasion que se produisirent les premiers contacts, fort rudes à la vérité, entre Grecs et Nabatéens. Démétrios et Antigone essayèrent, soit de razzier les pays au delà du Jourdain et au sud de la Palestine, soit de leur imposer tribut. D'après ce que raconte Diodore de Sicile (1), les Nabatéens, des nomades alors presque sauvages, loin de s'attendre à la visite des soldats d'Antigone, étaient en expédition de pillage, à moins qu'ils ne fissent simplement leur métier de caravaniers, car ce n'était pas un peuple adonné à la vraie guerre. Ils avaient laissé sans défense leurs tannières, « un certain rocher d'une force exceptionnelle », auprès duquel étaient restés les femmes, les enfants et le bétail. « Ce lieu était extrêmement fort, mais sans murailles et éloigné de deux jours de marche de la terre

(1) Diodore, II, 48 et XIX, 94-100. Voir aussi Droysen, *Gesch. des Hellenismus*, 2<sup>e</sup> édit., II, 2, p. 55.

habitée. » Athénée, général d'Antigone, pénétrant inopinément dans le défilé formidable du Sikh, à la tête d'une colonne de 4.000 hommes et 600 cavaliers, s'en empara par surprise. Tout fut tué, pillé, détruit. Les Nabatéens se vengèrent en surprenant à leur tour et massacrant dans une attaque de nuit leurs vainqueurs un peu trop éloignés de leurs bases. Aux survivants ils offrirent la paix (1). Démétrios, au lieu de négocier, prit le commandement d'une nouvelle expédition punitive. Il assiégea sans succès les abords de Pétra. Rendu plus prudent par l'expérience chèrement acquise qu'il venait de faire en ces contrées, comprenant l'impossibilité de réduire, autrement que par une occupation permanente, des populations aussi indépendantes habitant des citadelles naturelles, il préféra se retirer avec un bon arrangement et se contenta d'otages et d'un tribut exceptionnel que les chefs de Pétra furent trop heureux de consentir pour racheter leur liberté. Démétrios reprit donc le chemin de la Syrie et parcourut 300 stades avant d'arriver au lac Asphaltite, soit environ 55 kilomètres (à vol d'oiseau la distance réelle de Pétra à la mer Morte est légèrement plus grande). On peut tenir pour certain que ce tribut ne fut pas payé longtemps. Seule une armée pouvait lui servir de percepteur. Les diadoques se faisaient la guerre d'un bout du monde oriental à l'autre et ne tenaient pas à s'engager dans d'obscurs conflits avec des tribus dissidentes.

Pour l'instant d'ailleurs, les raids militaires que nous venons de rappeler (et dont la fin se place vers 312 avant J.-C.) profitèrent surtout à Ptolémée, trop heureux que les Arabes Nabatéens fissent momentanément oublier à Antigone le chemin de l'Égypte (2). Ce dernier n'en retint pas moins aux dépens du

(1) C'est en syriaque qu'ils auraient écrit dans ce sens à Antigone, fait dont on a tiré à juste titre la conclusion que le syriaque était alors, déjà, la langue des relations entre les différentes races de l'Ouest syrien. Le syriaque se confond avec l'araméen; le nabatéen, de son côté, n'est autre chose qu'un dialecte à peine distinct de l'araméen vulgaire; mais écrit avec des caractères spéciaux, peu éloignés de l'hébreu carré. Voir plus loin, chap. xx, § 2.

(2) La seule étude d'ensemble sur l'histoire de la Syrie aux temps des Séleucides était, jusqu'à ces derniers temps, le bel ouvrage de Bouché-Leclercq, *Hist.*



premier la Syrie, car Ptolémée, croyant son allié Séleucos écrasé sur le Tigre, accepta la paix. Cependant Séleucos, loin d'être battu, se sentait assez fort pour cesser d'être un Sâr (roi oriental) et assumer la couronne avec le titre de Basileus (306). Peu après, Antigone fut écrasé et perdit la vie à Ipsos (301). La Syrie revint à Ptolémée, mais pour peu de temps, car l'emprise d'Antigone fut remplacée par celle de Séleucos, qui s'empara de cette province, non, dit-il, sur Ptolémée, mais sur Antigone. Dès lors, on peut considérer le fondateur de la dynastie des Séleucides comme sérieusement installé entre la Mésopotamie et la Méditerranée. Sauf des enclaves (importantes il est vrai) restées aux mains de Ptolémée, il occupait la Syrie du golfe d'Issus jusqu'à la frontière d'Egypte. C'est alors que commença ce litige perpétuel, en tout cas doublement séculaire, dont la Coelé-Syrie fut l'enjeu. Séleucos, heureusement en possession, affectait, pour se donner des titres, de considérer cette province comme la dot de sa femme Stratonice, fille du Poliorcète et petite-fille d'Antigone, d'après lui les légitimes propriétaires. Les querelles molles ou les guerres incertaines que se firent à ce sujet Lagides et Séleucides, jamais ne purent vider le conflit. Il ne finit qu'avec les combattants, par l'arrivée des Romains, décidés à imposer leur volonté, autrement dit à faire de tout l'Orient des provinces romaines. En fait, la Syrie méridionale, c'est-à-dire la Palestine, était, avec une partie de la Philistie, aux mains de Ptolémée, tandis que certaines villes de Phénicie, comme Tyr et Sidon, restaient à Démétrios.

En 283 et 281, disparaissent les derniers diadoques. Démétrios, enfin capturé, meurt interné à Apamée en 283. Ptolémée Sôter le suit dans la tombe en 281. Et c'est aussi la même année qu'est assassiné par le scélérat Ptolémée Keraunos (fils aîné de Ptolémée Sôter) le premier Séleucide.

A la mort de Séleucos I<sup>er</sup> Nicator, son royaume avait encore

*des Séleucides*, Leroux, 1913 (cité sous la forme *Séleucides*, cf. p. 23). Consulter aussi Jouguet, *L'Impérialisme macédonien et l'Hellénisation de l'Orient*, Paris, 1927.

un centre asiatique. La véritable capitale n'en était pas Antioche, fondée depuis l'an 300, mais Séleucie du Tigre, une ville qui devait, comme ce nom l'indique, sa naissance au même lieutenant d'Alexandre et destinée à atteindre 600.000 habitants. Le noyau de la puissance Séleucide, cependant, déjà se déplaçait vers l'Occident. L'Orient mésopotamien devait bientôt lui être enlevé. A Antioche, les Basilei pouvaient plus facilement surveiller l'Anatolie et la Syrie, toutes deux également soumises à leur couronne, voire même la Palestine.

L'état du territoire de cette monarchie mal organisée, pour ne pas dire amorphe, varia sans cesse jusqu'à sa disparition et nous ne pouvons que renvoyer, pour le récit des querelles confuses et des conflits sanglants entre l'Egypte, la Syrie et les royaumes mouvants d'Asie Mineure, à l'*Histoire des Séleucides*, de A. Bouché-Leclercq. Les éléments constitutifs de cette histoire y ont été rassemblés, discutés et critiqués magistralement dans la mesure où il est possible, jusqu'à la découverte de sources nouvelles, d'approcher la vérité sur un sujet si dispersé, jamais traité d'ensemble par les chroniqueurs de l'antiquité, et où l'historien lutte sans cesse contre les difficultés spéciales résultant de l'homonymie des noms des souverains, de leurs femmes, de leurs généraux et de leurs ministres, ainsi que de leurs villes. C'est la véritable plaie de cette histoire (1).

(1) Les Antiochos, les Démétrios, les Ptolémées, les Mithridates, les Ariarathes, les Antigones, les Pyrrhos, les Bérénices, les Stratonices, les Laodices, les Arsinoës, les Arsaces, les Apamas, les Cléopâtres, les Antipaters, les Cassandres et les Philippes, sont en nombre si considérable et appartiennent à tant de familles souveraines ou princières que, trop souvent, aucune certitude n'est possible à leur égard. Qui pourra également se reconnaître sans erreur au milieu de toutes ces villes éponymes : les 16 Antioches, les 9 Séleucies, les 6 Laodicées, les 3 Apamées, les douzaines d'Alexandries, les Arsinoes, les Ptolémaïs, les Bérénices, fondées par caprice, peut-être sur le papier seulement et dont l'emplacement même est incertain ?

§ 2. — *Conflits entre l'Égypte et la Syrie pour la Cœlé-Syrie.*

Cependant, pour comprendre comment des circonstances ont pu se produire desquelles devait sortir un royaume doté d'une civilisation propre comme celui de Pétra, il nous faut esquisser à grands traits l'histoire de la Syrie depuis la disparition du fondateur de la dynastie Séleucide.

Son successeur, Antiochos I<sup>er</sup> Soter, roi estimable, temporisateur, peu énergique, eut à lutter contre les Galates (Gaulois d'origine) installés fortement au nord du Taurus dans ce qu'on appela la Gallo-Grèce. Il eut à soutenir la *première guerre de Syrie* (273-271). Les Egyptiens, en effet, l'encerclaient en tenant la Cilicie au nord et la Cœlé-Syrie au sud. Il chercha à rendre la pareille à Ptolémée Philadelphie, en le prenant à revers par une alliance avec Magas de Cyrène. La guerre éclata et fut menée sans conviction de part et d'autre. On sait seulement qu'Antiochos réussit à chasser de Cœlé-Syrie le stratège égyptien Dion (1). Au bout de 3 ou 4 années, un accommodement intervint sur la base du *statu quo ante*. Il semble qu'Antiochos eût renoncé à ses prétentions héréditaires sur la Cœlé-Syrie et sur la Phénicie, dont certaines places furent réoccupées par les Lagides.

La *seconde guerre de Syrie* (258-250) fut sans doute également dépourvue d'événements militaires de premier ordre. Elle prit fin, parce qu'à ce jeu les deux adversaires s'épuisaient. Ptolémée était en train de perdre par morceaux le protectorat des Cyclades, tandis que le Séleucide voyait les provinces orientales de son empire se détacher de lui. La Bactriane, à peine soumise d'ailleurs, fondait avec le tyran Diodote sa dynastie nationale. Les Arsacides faisaient de même dans le

(1) Polybe, *Hist. générale de la Rép. romaine*, trad. Buchon, dans le *Panthéon littéraire*, Paris, 1836, V, chap. ix, p. 190.

pays des Parthes. Un traité de paix intervint, au profit apparent d'Antiochos. Ptolémée abandonnait toutes prétentions sur les îles Ioniennes et se dessaisissait de la Cilicie et de la Pamphilie. Quant à la Cœlé-Syrie, objet principal du litige, les clauses la concernant sont enveloppées pour nous dans les mystérieuses combinaisons d'un mariage politique entre Bérénice, fille du Philadelphes, et Antiochos. Ce dernier cependant était dûment marié déjà à sa sœur Laodice, dont il avait des enfants. Bérénice paraît avoir reçu en dot royale la Cœlé-Syrie, et de ce fait l'histoire la connaît sous le nom de *Princesse Porte Dot*. Cette province si disputée fut désormais un apanage rattaché aux pays Séleucides, comme une sorte d'état neutre intercalé entre les deux royaumes et destiné à passer, avec le reste des possessions d'Antiochos, aux enfants issus de ce mariage.

Il est difficile de dire en quoi consistait exactement la Cœlé-Syrie : on verra que plus tard, lorsque la Nabatène s'étendit vers le nord, elle engloba peut-être la Cœlé-Syrie ou tout au moins une partie de cette région géographique. Scylax Caryandensis, dans son *Périple* (1), la fait commencer à l'Oronte, mais son voyage est fort ancien, sans doute du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Après la fondation d'Antioche sur l'Oronte, cette région s'appela la Syrie Séleucide. On peut admettre que, dans les discussions entre Lagides et Séleucides, la province ou satrapie appelée Cœlé-Syrie commençait vers Homs, à peu près à la limite des anciens pays Hittites et allait jusqu'à la frontière d'Égypte, comprenant même le désert maritime de Raphia à Péluse ; cela résulte en tout cas du fait que Philadelphes, accompagnant sa fille vers son royal époux, cessa sa conduite à Péluse, où elle fut censée entrer sur le territoire constituant sa dot. La Cœlé-Syrie comprenait donc la Palestine entière et son arrière pays, la Nabatène. Celle-ci, sans doute, ne s'en aperçut guère. Mais bien des villes de la côte échappaient à toute emprise, soit de l'ancien, soit du nouveau souverain, ou du moins n'acceptaient cette autorité

(1) Son voyage en Perse eut lieu sous Darius I<sup>er</sup>, fils d'Hystaspe. Cf. C. Müller, *Géographi Graeci minores*, Paris, Firmin Didot, 1854, p. 45 et suiv., et § 104 : p. 78.



que *pro forma*, notamment par l'inscription de la suzeraineté sur leurs monnaies.

Une nouvelle guerre devait sortir du mariage politique de Bérénice. Laodice, en effet, n'accepta pas son éviction et sa relégation à Ephèse. Philadelphie et Antiochos II Théos moururent la même année (246). Laodice fit aussitôt assassiner la seconde épouse et son fils, malgré les efforts du frère de cette dernière, le nouveau roi d'Egypte, Ptolémée Evergète. Il n'arriva pas à temps pour la sauver. Ainsi commença la *troisième guerre de Syrie* ou *Guerre de Laodice* (246-240). Elle fut marquée par une victoire complète de l'Egypte dès le début. Les généraux de Ptolémée s'emparèrent des deux capitales de leur adversaire Séleucos II Callinicos (246-226), c'est-à-dire d'Ephèse, ainsi que d'Antioche et de son port Séleucie de Pierie (1). Séleucos, après un retour de fortune, obtint un traité par lequel il reprenait la Syrie dite Séleucide, mais laissait à Ptolémée la Coelé-Syrie, c'est-à-dire que le roi d'Egypte reprenait la dot de sa sœur, tout en gardant aussi Ephèse et Séleucie de Pierie, que l'Egypte devait retenir un quart de siècle.

Les vingt années suivantes virent disparaître Séleucos II en 226, après une guerre fratricide contre Antiochos Hierax. Elles comprennent aussi le règne peu glorieux de Séleucos III Keraunos (226-223). Ce dernier eut pour successeur son frère Antiochos III le Grand (223-187), qui devait mener la guerre un peu partout sur ses confins et reprendre l'interminable querelle pour la Coelé-Syrie et ses annexes, dès la mort de Ptolémée Evergète, dont la disparition coïncide avec la fin de la première grande campagne du grand Séleucide contre les Perses (224).

La *quatrième guerre de Syrie* vers 220-217 (2), débute par une attaque brusquée venue du nord. Les troupes de Ptolémée IV Philopator sont chassées du port de Séleucie de Pierie, dont l'occupation par les Egyptiens était intolérable, car

(1) Nous sommes renseignés sur cette guerre par le papyrus de Gourob (*Petr. Pap.*, II, p. 45 et III, p. 335-38). Voir aussi le commentaire de Bouché-Leclercq, *Séleucides*, p. 97-106.

(2) Polybe, *loc. cit.*, V, chap. XIII à XVI, p. 196 ss.

elle rendait précaires les communications d'Antioche avec la Méditerranée. Antiochos occupe la Coelé-Syrie tout entière ; il prend Béryte (Beyrouth), Tyr, Ptolémaïs (Saint-Jean-d'Acre) et s'empare peu à peu des petites villes. Il pénètre en Philistie, où il assiège Dora (près d'Athlit). L'année même où Hannibal franchit les Alpes est le point culminant de cette campagne (218). Les Egyptiens surpris ont dû se replier. Ils perdent la plaine d'Esdraelon, mais se concentrent à Gaza, qu'ils n'ont pas évacuée. Ils y sont d'ailleurs battus par Antiochos. Le roi de Syrie remonte ensuite prendre à revers les garnisons égyptiennes de l'intérieur. Il franchit le Jourdain et, par la bande de terrain qui sera plus tard la Pérée, se trouve sur les confins immédiats de la Nabatène, dont cependant les historiens ne prononcent pas le nom. Il s'empare de Pella, Camous (?), Gephrous (?), Abila, Gadora. Les Arabes de la région limitrophe se rallient sans hésiter à l'alliance syrienne, et, dans toute la Galaatide, les chefs égyptiens sont arrêtés et livrés. Les troupes ptolémaïques occupent cependant encore Rabbath-Ammon ou Philadelphie. Antiochos vient les y assiéger. La ville est emportée et dotée d'un commandant syrien, Nicarchos.

La future Pérée conquise, le Séleucide regagne la côte, non sans battre au passage les gens de Samarie. Mais il est écrasé l'année suivante à Raphia (217), dans une bataille rangée qui met aux prises 150.000 hommes. Ptolémée IV ainsi que sa femme et sœur Arsinoë assistaient à la bataille (1). Le Lagide, à son tour, prend l'avance et se fait acclamer par toute la Coelé-Syrie, notamment à Jérusalem. Des négociations de paix rendent cette province à l'Egypte, mais l'obligent à restituer Séleucie de Picrie. Pendant trois mois, Ptolémée parcourt sa conquête, recevant l'hommage des villes et relevant les temples. C'est à cette époque que Joseph et la tradition juive placent sa visite à Jérusalem et sa tentative de pénétrer dans le Saint des Saints, ce

(1) Polybe, *loc. cit.*, V, p. 202-209. Des bases de statues ou dédicaces, élevées à Eleuthéropolis (Beit Djibrin), retrouvées dans des fouilles du Tell de Sandahanna il y a vingt ans, peuvent fort bien être celles élevées en l'honneur du roi, de la reine et de leur général Scopas, à l'occasion de cette victoire. Cf. *RAO*, IV, p. 152-156.

dont il est empêché par un évanouissement « providentiel », provoqué par la terreur du sacrilège.

Pendant les années suivantes, Antiochos fait campagne contre Sardes et parcourt la Haute Asie, battant les Parthes, les Bactriens, les Arméniens, les Mèdes, les Hyrcaniens. Il renouvelle les exploits d'Alexandre et pénètre jusqu'à l'Indus. Au printemps de 205, il songe à reprendre, après plus de dix ans de guerres sans trêve, le chemin d'Antioche, non toutefois sans faire servir sa présence sur le Tigre à une opération lucrative contre des Arabes. Il y avait, en effet, sur la côte arabe du golfe Persique des entrepôts très riches. L'attention d'Alexandre le Grand avait été appelée sur eux, surtout sur Gerrha, dont le port était, on l'a vu plus haut (1), le point d'arrivée des caravanes venues d'Alexandrie, de Gaza et de Pétra à travers l'Arabie Déserte, ou de Damas par Palmyre et l'Euphrate (2). Peut-être faut-il chercher Gerrha sur l'emplacement de l'actuelle Okaïr, en face des îles Bahrein, appelée aussi Adjér, nom où paraît s'être conservé celui de Gerrha (3). Antiochos résolut de la razzier. A cet effet, une flotte fut rassemblée en Characène. Les Arabes comprirent le danger. Ils écrivirent au roi qu'« ils ne le croyaient pas venu pour leur enlever les biens à eux octroyés par les dieux, c'est-à-dire la paix et la liberté ». Ils versèrent pour se racheter 500 talents d'argent, 1.000 d'encens et 200 de myrrhe. Antiochos continua sa navigation sur le golfe Persique et visita, non sans profit, les marchands de perles des îles Tylos (Bahrein) (4). Ayant fondé

(1) P. 67.

(2) Diodore de Sicile et Agatharchide nous apprennent que les Gerrhéens et les Minéens étaient principalement occupés à transporter à Pétra et en Palestine l'encens et les produits aromatiques. Voir Quatremère, *loc. cit.*, p. 12, et ci-dessus, chap. III, p. 67.

(3) Le problème de Gerrha a préoccupé les géographes. Déjà d'Anville (*Compendium de géographie antique*), en 1791, proposait de l'identifier à Katif, à 100 kil. au nord de Okaïr. Ce dernier port, à la sortie d'un grand Wadi, est fort beau. Il s'y trouve des ruines, mais non fouillées : Cf. Sprenger, *Ancient Geography of Arabia*, 1875 et surtout R. E. Cheesmann, *The Deserts of Jafura and Jabrin*, dans *Geographical Journal*, févr. 1924, p. 112.

(4) Polybe, *loc. cit.*, XIII, fragm. 9, p. 357. Bouché-Leclercq, *Séleucides*, p. 165-166.

Charax à l'embouchure des deux grands fleuves sur les bords de cette immense lagune qui, peu à peu resserrée, devint plus tard le Chatt el Arab, il s'en revint à sa capitale, chargé de gloire, juste à temps pour recommencer la querelle de Cœlé-Syrie. L'occasion lui en fut donnée par la mort violente de Ptolémée IV Philopator (205). A cette époque, le péril romain commence à devenir pressant pour les dynastes d'Asie. Rome n'est pas encore définitivement débarrassée d'Hannibal, mais après de dures campagnes en Macédoine, elle a fait une paix générale avec Philippe (205). Imprudemment, Antiochos songe à s'allier avec ce dernier pour se partager les possessions extérieures des Lagides. Ptolémée V Epiphane est faible et hors d'état de se défendre. Philippe aurait pris les îles grecques, la Carie, Samos, et laissé à Antiochos la Cœlé-Syrie et la Phénicie.

La *cinquième guerre de Syrie* éclate aux environs de 203 et dure jusqu'en 198. Ptolémée cherche à se ménager l'appui des Romains contre Philippe. Antiochos s'empare sans coup férir de tout le morceau convoité, sauf peut-être de Gaza, qui résiste au début. Malgré le désordre régnant à Alexandrie, il n'ose pénétrer en Egypte, qu'il sent protégée par les Romains. Peut-être même le Sénat lui fit-il notification, comme le dit Justin, d'avoir « à s'abstenir de l'Egypte ». Une telle menace, au moment même de la prise de Carthage et de la paix ruineuse pour cette dernière, terminant la Guerre Punique (201), ne pouvait être négligée. Rome était désormais l'arbitre des rois. L'affaire de Cœlé-Syrie resta donc en suspens et Antiochos se borna à régler ses rapports avec les principales villes conquises. Il s'apprêtait à se lancer contre Attale de Pergame, quand il apprit que l'Egypte, enfin prête, allait tenter de reprendre ses provinces. Le général égyptien Scopas envahit en effet la Palestine, et parcourut au cœur de l'hiver 199/8 la Judée. Les Juifs l'accueillirent avec résignation, dit Joseph (1). Antiochos atteignit son adversaire non loin des sources du Jourdain. Scopas,

(1) *Ant.*, XII, 3, 3.



battu à Pagnon (?), se réfugia à Sidon, où il fut aussitôt assiégé par 10.000 Syriens. Antiochos reprit la Batanée, Samarie, Abila, Gadara et les confins nabatéens. Les Juifs se soumirent aux Syriens, comme ils s'étaient soumis aux Egyptiens et les aidèrent à s'emparer de la citadelle de Jérusalem.

Cette fois, la conquête de la Cœlé-Syrie était définitive. Les Ptolémées ne devaient plus jamais la reprendre. Antiochos ne se sentait pas encore assuré de la garder, car cinq ans plus tard on le trouve à Raphia (193/2), en train de marier au roi d'Egypte Ptolémée V Epiphane (1), sa fille Cléopâtre, laquelle recevait en dot l'usufruit des territoires de Cœlé-Syrie, Phénicie, Judée et Samarie, dont il se réservait, il est vrai, l'administration et la moitié des revenus (2).

Il voulait sans doute s'assurer la paix de ce côté, au moment de s'engager dans une campagne en Grèce, où il devait trouver devant lui les Romains qu'il avait gravement irrités en accordant asile à Hannibal. Peu à peu, ses rapports avec la République se gâtèrent. Il se fit écraser à la bataille navale de Corycus (Gorhigos, côtes de Cilicie), en 191, puis sur terre à Magnésie, en 189. Le traité d'Apamée (188) lui enleva l'Asie Mineure et le réduisit presque à l'état de vassal des Romains. C'est en vain qu'il voulut redorer son blason par une nouvelle campagne en Orient. Il n'y trouva qu'une mort obscure dans une entreprise sans honneur, peut-être contre de riches sanctuaires orientaux (187).

Désormais, les Romains seront plus ou moins en tiers dans tous les conflits de l'Orient. C'est un facteur nouveau et capital de la politique internationale. En même temps, avec le règne d'Antiochos le Grand, cessent les démêlés violents de la Syrie et de l'Egypte à propos des territoires dans lesquels est englobée la Nabatène.

(1) Bouché-Leclercq, *Hist. des Lagides*, I, p. 382-387; et *Séleucides*, p. 184; *Ant.*, XII, 4, 1.

(2) La portée du pacte a été l'objet de contestations infinies. On a dit qu'Antiochos III avait, par là, aliéné la Syrie. Antiochos IV s'est chargé lui-même de contester cette thèse. Cf. E. Cuq, *La condition juridique de la Cœlé-Syrie au temps de Ptolémée V Epiphane*, dans *Syria*, 1927, p. 143 ss.

Cette revision rapide des événements d'un siècle d'histoire syrienne, a montré que Pétra n'y apparaît jamais directement. Elle subit passivement son rattachement soit à l'Égypte soit à la Syrie, et sans d'ailleurs que cette suzeraineté théorique entraînant pour elle d'autres conséquences que de fournir de temps en temps des contingents, des archers, ou de racheter sa liberté par quelque tribut. On a vu qu'à certains moments les belligérants se sont emparés de places telles que Rabbath-Ammon, etc., qui, plus tard, firent partie de la Nabatène. Il n'est pas probable qu'elles eussent été déjà occupées par les Nabatéens. En tout cas, les opérations militaires, pour dommageables qu'elles fussent à la population, ne visaient que les garnisons, lesquelles étaient étrangères. Nous savons pertinemment, par exemple, qu'en 218 les troupes assiégées à Rabbath-Ammon appartenaient au roi d'Égypte et non au dynaste indigène.

Mais, on l'a vu au chapitre précédent, malgré le voisinage théorique des Egyptiens, ou plutôt des Grecs d'Égypte, l'influence égyptienne ne se fit jamais sentir en Nabatène sous la forme pharaonique. Elle n'agit que sous la forme ptolémaïque, c'est-à-dire sous la forme grecque. La dynastie Lagide jamais n'exporta les traditions pharaoniques, auxquelles elle ne s'astreignit elle-même que dans la mesure nécessaire à maintenir intacte l'adoration de ses sujets du Nil. Après Alexandre le Grand, les traces, d'ailleurs faibles, que nous avons décelées, de l'influence assyrienne, disparurent en Nabatène. Celle-ci tomba radicalement dans l'oubli et fut remplacée par la culture grecque. L'hellénisation de la Nabatène en résulta au premier siècle avant notre ère. Au surplus, cette culture grecque est venue non seulement par le sud, mais aussi par le nord. Les plus anciennes villes grecques de la Syrie méridionale ont dû être fondées par les Lagides, non par les Séleucides. Cela n'empêche pas que, vers l'Égypte, les communications étaient des plus difficiles, aussi bien par la piste de Gaza que par celle du golfe Elamitique. Jamais les Ptolémées ne paraissent avoir considéré la Nabatène comme une de leurs possessions, ni même

comme appartenant à l'Arabie, laquelle figure officiellement dans la liste des provinces égyptiennes (mais, sous le nom d'Arabie, les Egyptiens n'entendaient désigner que la presqu'île du Sinaï). Et les rois Nabatéens, s'ils ont, comme on le verra, adopté finalement certains usages dynastiques de la cour d'Alexandrie, tels la divinisation du roi, le mariage du frère et de la sœur régnant ensemble comme des Adelphe, ou l'association au trône de la mère et du fils, l'ont fait uniquement parce que les mêmes usages, copiés de l'Egypte où ils ont été introduits par Ptolémée Philadelphe dès 277 av. J.-C., avaient été adoptés et pratiqués presque en même temps aussi par la famille Séleucide à Antioche, comme ils le furent d'ailleurs, en vertu de l'exemple, par la plupart des royaumes grecs d'Asie Mineure : Pont, Bithynie, Commagène etc., et même par la Perse sous les Arsacides. Ces derniers poussèrent jusqu'au parfait inceste les pratiques dynastiques peu recommandables d'Alexandrie. C'est l'aboutissement et le fruit normal de l'élévation des rois au rang des dieux dès le temps de leur vie.

---

## CHAPITRE VII

### LES NABATÉENS ENTRE LES JUIFS ET LES SÉLEUCIDES

§ 1. *Les débuts de l'État Juif* : Le Grand Prêtre. Débuts de la Diaspora. Colonies Gréco-macédoniennes autour de la Judée. Les Hasidim. Antiochos III et Onias III; Antiochos IV et Ménélas. Les Tobias. Hyrcan I<sup>er</sup> à Tyros. Campagnes contre les Nabatéens. Jason réfugié chez les Nabatéens. — § 2. *Le mouvement national des Macchabées* : Mattathias et ses fils. Judas et sa campagne au Hauran. Jonathan dans les marais du Jourdain. Jean Gaddis et les Nabatéens. Les fils de Yambri : Jonathan et Simon marchent contre Madéba. — § 3. *Jonathan Macchabée, Grand Prêtre* : Conflits dynastiques entre Séleucides. Bala réfugié chez les Nabatéens. Emalchael = Malichos. Jonathan capturé et mis à mort. — § 4. *Simon Macchabée, Grand Prêtre et Ethnarque* : Simon confirmé par Démétrios II. Diodote « Tryphon ». Antiochos VII. — § 5. *Jean Hyrcan* (135-104). Ptolémée et Zénon Cotylas, tyran de Rabbat-Ammon. Hyrcan prend Madéba. Antiochos assiège Jérusalem. Herotymos le Nabatéen infeste la Syrie; Hyrcan soumet les Iduméens et s'appuie sur les Romains. — § 6. *Aristobule* (104-103) : Il arrondit ses états, conquiert la Galilée et combat les Ituréens. — § 7. *Alexandre Jannée* (102-78) : Il assiège Gaza secourue par les Nabatéens. Il s'empare des douze villes nabatéennes. Il est battu par Obodas I<sup>er</sup> en Gaulanitide. Conflits entre Pétra et Jérusalem. Conflits entre princes Séleucides pour Damas. Les Nabatéens envahissent la Gaulanitide. Antiochos XII les poursuit. Combat de Môthô (vers 87). — § 8. *Les Nabatéens à Damas* : Ptolémée Mennée. Conquête de Damas par Arétas III. Essor de la puissance nabatéenne. Arétas III veut reprendre les douze villes nabatéennes. Il pénètre en Judée (85). Bataille d'Addita. — § 9. *Tigrane en Syrie* : La conquête arménienne : Magadate. — § 10. *La reine Alexandra* (76-69 ou 67) : Elle s'appuie sur les Pharisiens. Tigrane écrasé par les Romains. Arétas III perd Damas, mais conserve le Hauran.

#### § 1. — *Les débuts de l'État Juif.*

A peine échappée aux dangers de sa position à la limite des deux mondes grecs d'Égypte et de Syrie, la Nabatène allait éprouver les risques de son voisinage avec la Judée. Désormais ce sont les conflits entre les Juifs et les rois de Syrie qui vont menacer ses confins. Il était inévitable que les Séleucides, assez



bien assis sur la côte, définitivement maîtres de la Coelé-Syrie, voulussent y faire sentir leur joug. Cette province peu homogène comprenait, au nord, une foule de petits émirats semi-araméens, semi-arabes, constitués dans toutes les villes de l'intérieur, Emèse (Homs), Hamath, Aréthuse (Restan) sur l'Oronte, Chalcis et tant d'autres. Le sud, mieux groupé, était aux mains des Juifs et ceux-ci commençaient à se remettre des terribles guerres assyriennes et babyloniennes. Revenus de l'exil par petites compagnies entre 537 et 445, ils avaient dû d'abord reconquérir leur territoire national rogné au sud par l'anabase des Edomites installés jusqu'au delà d'Hébron. De même, la Judée était fortement réduite, au nord, par la poussée des Samaritains, population composée à la fois d'anciens Chananéens et d'immigrés Araméens transportés de force par les Assyriens, pour remplacer les Israélites emmenés en exil après 720.

Le progrès des Juifs fut lent. Ils restèrent faibles, anarchiques, dépendant toujours de la bonne volonté des Mèdes de Babylone. Celle-ci en général ne leur manqua point. Artaxercès II, vers le début du IV<sup>e</sup> siècle, n'en eut pas moins à réprimer des soulèvements en Phénicie et probablement en Judée. Son Satrape Pharnabase dut même prendre Jéricho vers 348 et faire quelques nouvelles colonnes d'exilés (1).

Chez les Juifs, ainsi que chez la plupart des peuples orientaux, le pouvoir religieux n'était pas, comme chez les Grecs, séparé du pouvoir politique. Il se développa donc à l'intérieur de la Judée une forte théocratie. Ce qu'on pourrait appeler la puissance publique fut concentré entre les mains du Grand Prêtre ou Souverain Sacrificateur, organe dont la source et le développement sont mal connus.

Depuis l'Exode jusqu'à l'Exil, ces fonctions restèrent de père en fils dans la maison d'Aaron. Du moins, s'il en fut autrement, se trouva-t-il toujours une fiction facilement acceptée pour masquer la substitution. « Personne ne peut devenir Pontife

(1) S'il faut en croire Eusèbe (*Chronique*, Solinus, 354) et Orose, *Historiarum adversus Paganos libri VII*, iiii, 76 et suiv.

de Dieu, dit Joseph, s'il n'est du sang d'Araon ; personne d'une autre famille, fût-il roi, ne peut atteindre le Pontificat (1). »

L'Exil ne brisa pas cette tradition. Au retour de Babylone nous trouvons le pontificat, toujours transmissible de père en fils dans une famille prétendant se rattacher sans aucune interruption à Aaron. Peu à peu le Séleucide songea à profiter de ce que les changements du grand prêtre suscitaient des compétitions entre membres de la même famille, pour intervenir en Judée. Il revendiqua bien vite, à la faveur des factions, le droit de confirmer ou même de nommer le grand prêtre. Ce dernier n'en exerçait pas moins, une fois intronisé, un pouvoir suprême et centralisé, donnant à l'État juif une certaine cohésion et l'allure d'une monarchie.

A la même époque, commençait le grand mouvement d'expansion des Juifs. Des communautés juives se constituèrent en dehors de la Judée, notamment de l'autre côté du Jourdain et dans les provinces du nord : Samarie, Batanée, Auranitide et confins de la Damascène. Elles se répandirent ensuite sur une aire immense. Toute l'Arabie jusqu'à l'extrême sud se vit envahir par des colonies juives ; on les trouvait jusque dans les oasis comme Teima, sans parler même des considérables colonies juives au-delà des mers. Elles s'éparpillent depuis Babylone et Alexandrie jusqu'à Cyrène et l'Espagne, depuis la Méditerranée jusqu'à la première cataracte du Nil, jusqu'à Assouan, où les papyrus araméens trouvés par Clermont-Ganneau en 1906-8 établissent l'existence d'une colonie juive disposant d'un lieu de culte consacré à Jahvéh. Ces émigrés vont constituer la fameuse Dispersion, la *Diaspora*. Ainsi, les Juifs essayèrent largement au dehors. Mais le phénomène inverse se produisit aussi. Les Grecs, peu à peu, cernaient ce peuple à part, qui se considérait comme l'élite de l'humanité : « aigri mais non désabusé, a dit Bouché-Leclercq (2), par plus de quatre siècles de servitude, il attendait avec une foi indomptable que son Dieu Jahveh le replaçât à son rang, à la tête des nations... »

(1) *Ant.*, XX, x, 1. Cf. aussi *Exode*, xxviii, 1, 2 ; *Lévitique*, vi, 22.

(2) *Séleucides*, p. 236.

L'esprit tolérant et sceptique de l'hellénisme se propageait dans les régions voisines, à mesure que les colonies gréco-macédoniennes s'implantaient autour du lac de Génésareth et dans la vallée du Jourdain, jusqu'à Philadelphie (Rabbath-Ammon) et Damas. Partout surgissent des noms de villes grecques : Philoteria sur le lac, Hippos, Dium, Pella. Or Séleucos IV Philopator (187-175), successeur d'Antiochos le Grand, voulait, malgré l'autonomie reconnue au moins en fait aux Juifs, hâter l'hellénisation de la Judée, le seul pays du monde où le peuple de Jahveh pouvait encore vivre à l'abri du contact abhorré des étrangers. Le roi de Syrie, d'ailleurs, était directement convié à cette politique par les factions qui se déchiraient furieusement à Jérusalem, notamment par le parti des Hellénisants (1), composé de l'élite de la nation juive et en opposition avec les Puritains, les Pieux, les Hasidim. Il profita d'une querelle entre le grand prêtre Onias III, qu'il appuya, et un intendant du Temple, pour charger Héliodore, son lieutenant, de mettre la main sur les trésors dudit Temple. L'acte de spoliation fut empêché par une intervention miraculeuse dans le genre de celle qui déjà avait arrêté Ptolémée IV en 217 (2). Onias, pour fuir les représailles se réfugia à Antioche mais n'obtint plus d'intervention, car le roi, aux prises avec des problèmes autrement importants pour lui que les conflits entre Juifs, crut sage de renoncer provisoirement à une politique d'intervention directe en Judée. Après lui, le nouveau roi de Syrie, Antiochos IV Epiphane (175-164), reprit la tradition de son prédécesseur dans les provinces méridionales du royaume. Il s'apprêtait à récupérer de force la dot constituée par ce dernier à la reine d'Égypte. Il vint se faire aduler à Joppé (Jaffa) et à Jérusalem, où il reçut le meilleur accueil du grand prêtre Jason (nom hellénisé de Jésus), frère d'Onias III. Ce pontife indigne favorisait de tout son pouvoir les coutumes étrangères,

(1) C'est la dernière année du règne de Séleucos IV Philopator, 176/5, époque où nous voici parvenus, que commence la chronique des deux premiers livres des *Macchabées*.

(2) II *Macch.*, III, 4.

pendant que son frère jouissait toujours du droit d'asile dans un temple de Daphné près d'Antioche. Jason craignait le retour d'Onias et, pour éloigner ce calice, affichait le fanatisme de l'hellénisation. La présence du roi de Syrie n'en déchaîna pas moins de nouvelles compétitions pour la tiare. La dignité sacerdotale, enlevée à Jason et mise, en quelque sorte, aux enchères, échut à Ménélas, un scélérat, probablement frère des deux précédents, à moins qu'il n'appartint pas même à cette famille. Joseph l'appelle aussi Onias (IV ?)

Peut-être y eût-il en même temps, ou pour une très courte période d'interrègne, un autre Grand Prêtre vendu aux Séleucides, Alcime précédemment appelé Joachim, pouvant d'ailleurs se confondre avec un certain Lysimaque. Ménélas réussit à ressaisir la tiare à la suite d'un soulèvement sanglant qu'il avait sans doute provoqué. Antiochos, appelé par d'autres buts, partit pour une campagne contre l'Égypte, qu'il réussit à occuper en lui imposant une paix humiliante (170-168). A son retour, il châtia les révoltés de Jérusalem. Les *Livres des Macchabées*, et plus tard Joseph, ont qualifié d'hécatombe ces répressions et citent le chiffre invraisemblable de 180.000 victimes. Il est exact que, en 168, la situation des Juifs s'aggravait. D'après Tacite, Antiochos voulait leur « enlever leurs superstitions et s'efforcer de leur donner des mœurs grecques, afin d'améliorer cette race abominable » (1).

Ménélas, haï de tous, ne se bornait pas à pactiser avec l'étranger. Il cherchait à se défaire de tous ses compétiteurs, parmi lesquels les membres de la grande famille des Tobias (2), à laquelle il appartenait probablement aussi. Dans ce but il avait expulsé, quelques années auparavant, le Tobia de Hyrcan I<sup>er</sup>, fils du Souverain Sacrificateur Joseph, son proche parent. Ce Hyrcan, fuyant pour des raisons politiques et religieuses, sa patrie déchirée par les dissensions intestines, s'était réfugié dans les

(1) Tacite, *Histoires*, V, 8; Diod. de Sicile, *loc. cit.*, XXXIV, 1; XL, 8.

(2) Sur l'origine des Tobias, voir Th. Reinach, trad. française de l'*Hist. des Juifs de Joseph*, t. III, 1904, p. 80, et le tableau généalogique, *ibid.*, p. 82.

Voici, d'autre part, principalement selon le *Chronicon Paschale* (comput pascal sans nom d'auteur, dans le *Corpus scriptorum Historiae Byzantinae*, édit. de



montagnes sauvages de l'Ammonitide où il avait installé, à l'abri d'une considérable forteresse aux murailles cyclopéennes, Tyros, décorées d'assez grossières figures d'animaux (pl. 110) (aujourd'hui Arak-El-Emir) (1), une de ces colonies juives de

Bonn par Dindorff, 1832), la liste des Souverains Pontifes Juifs après le retour de la captivité de Babylone (depuis la 63<sup>e</sup> olympiade) :

Ordre successoral.	Durée du pontificat.	Dates approxi- matives, d'après diverses sources.
1 Jésus, fils de Josedec.....	32 ans	536 av. J.-C.
2 Joachim, fils de Jésus, avec Zorobabel	30 —	487 —
3 Eliazibus, fils de Joachim.....	40 ans	440 av. J.-C.
4 Joadec, appelé aussi Goïada, fils d'Eliazibus.....	36 —	404 —
5 Jannée ou Johanan, fils de Joadec ...	32 —	370 —
6 Jaddas, fils de Jannée (au temps d'Alexandre le Grand).....	30 —	335 —
7 Onias (I <sup>er</sup> ), fils de Jaddas.....	21 —	323 —
8 Eleazar, (à l'époque des <i>Septante</i> )...	15 —	280 —
9 Onias (II), fils de Simon, frère d'Eléa- zar.....	14 —	222 —
10 Simon (II), (au temps de Jésus Sirach)	32 —	205 —
11 Manassés.....	26 —	250 —
12 Simon (I <sup>er</sup> ).....	22 —	200 —
13 Onias (au temps d'Antiochos III), fils de Simon (II).....	24 —	185 —
14 Jésus ou Josué.....	16 —	174 —
15 Onias (IV), dit Ménélas.....	7 —	171 —
16 Judas Macchabée.....	33 —	164 —
17 Jonathan Macchabée, son frère.....	17 —	161 —
18 Simon Macchabée, frère des deux pré- cédents.....	18 —	143 —
19 Jonathan, fils de Simon, et Jean Hyr- can.....	27 —	135 —
20 Aristobule (le premier à joindre la couronne à la tiare.....	4 —	107 —
21 Alexandre Jannée, roi et pontife....	30 —	106 —

Entre le 7<sup>e</sup> et le 8<sup>e</sup> pontife, la Bible et Joseph intercalent un certain Simon (I<sup>er</sup>) ou Simon le Juste, fils d'Onias (I<sup>er</sup>) (300 av. J.-Ch.) qui, sur la liste du *Chronicon Paschale*, porte le n<sup>o</sup> 12.

Joseph met Manassés (le second pontife) avant Onias (II). A la place de Judas Macchabée, il insère Joachim dit Alcime.

Nous savons très peu de chose des 15 premiers grands prêtres postérieurs à l'*Exil*. Leurs noms ne figurent pas tous dans la Bible. A partir du 16<sup>e</sup>, commence la série des souverains sacrificateurs Hasmonéens, dont on trouvera le tableau dynastique au chap. VIII, p. 162. Voir à l'article *Grand Prêtre* du *Dict. de la Bible*, tout ce qui est connu de l'histoire et des fonctions des pontifes Juifs.

(1) Explorée en détail par de Saulcy, qui en a donné le meilleur plan (reproduit

la périphérie que nous voyons partout. Sa principale industrie, à l'instar des cheiks arabes ses voisins, était le pillage des caravanes ainsi que les razzias contre les tribus nabatéennes habitant jusque vers Rabbat-Ammon, à quelques heures de son repaire. Hyrcan, qualifié par les *Livres des Macchabées*, de « Tyran des Arabes », mettait le Moab et la vallée du Jourdain à feu et à sang. En même temps, les Tobiades intriguaient auprès d'Antiochos contre Ménélas, mais sans succès. Ce dernier, loin de s'en trouver menacé, obtint l'appui des troupes du roi de Syrie contre ses propres sujets (ou si l'on préfère ses ouailles) révoltés. Un bain de sang en résulta. C'est l'époque de l'« Abomination de la Désolation » (1). Les Juifs furent incontestablement malmenés, persécutés, massacrés; le Temple fut pillé à fond, puis souillé de toutes les manières. A cause même de la haine des images qui fait le fond de la religion juive, une statue de Zeus fut installée dans le Saint des Saints (168). Les sacrifices juifs furent interdits, l'autel fut délibérément profané par l'égorgement d'une truie. Une première fois, la circoncision, cette pratique sémitique presque générale, fut punie de mort. Une garnison syrienne occupa la citadelle. Elle devait y rester 25 ans. En même temps les renégats de Ménélas redoublèrent de violence. Peut-être même le Grand Prêtre obtint-il une expédition contre les Tobiades Hyrcan et Jason. Les deux frères étaient fort mal ensemble. Aussi n'est-ce pas à la forteresse de Hyrcan que Jason, réfugié en Ammonitide dès 169, vint demander asile. Il préféra l'appui d'Arétas, roi, ou plutôt tyran des Nabatéens (2). C'est le premier souverain nabatéen cité par l'histoire et, pour cette raison (quoique ce nom soit répandu entre tous chez les Nabatéens et qu'on ignore

au Baedeker, *Palestine et Syrie*, 1912, p. 146), dans ses *Souvenirs d'un voyage en Terre Sainte*, et dans *Voyage autour de la mer Morte*. Voir aussi *Ant.*, XII. Il est probable qu'Hyrcan se borna à restaurer une forteresse antérieure aux temps hellénistiques et tombée à l'abandon. L'histoire n'en est pas connue.

(1) *Daniel*, xi, 31. Voir ce que dit à ce sujet Posidonios d'Apamée, dans Th. Reinach, *Textes relatifs au Judaïsme*, Paris, 1895, p. 57.

(2) Il *Macchabées*, V, 8, ne lui donne que le nom de τῦρηνος et non pas celui de roi. On en conclut qu'il n'avait pas assumé la couronne.

si la famille royale nabatéenne du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C. le comptait parmi ses ancêtres) il s'est vu conférer par les historiens le nom d'Arélas 1<sup>er</sup>. D'après II *Macchabées* (v, 8), Jason ne trouva pas chez les Nabatéens un asile, mais la prison. Son extradition fut sans doute réclamée par Antiochos Épiphane, avec qui les Nabatéens n'osaient se brouiller, bien qu'ils l'eussent comme ennemi commun avec les Juifs, dont ils ne pouvaient pas, au début, ne pas voir favorablement le mouvement vers l'indépendance. Leur bonne volonté provisoire fut probablement récompensée par le châtimement d'Hyrcean. Les Grecs, avec ou sans les Juifs de Ménélas, marchèrent contre Tyros pour punir l'audacieux dynaste de ses exactions sur les Nabatéens. Succombant sous le nombre, Hyrcean se suicida ; sa forteresse fut probablement démembrée dès cette époque, en punition. En tout cas, après lui, Tyros n'a plus d'histoire. Elle n'est qu'un champ de ruines (pl. 110).

## § 2. — *Le mouvement national des Macchabées.*

La situation ne fit que se compliquer en Judée. Dès 166, un vieux Lévitte de la faction des Hasidim leva à Modin l'étendard de la révolte contre les rois d'Antioche (1). Il avait nom Mattathias. Petit-fils de Hasmon, l'ancêtre de la lignée des Hasmonides ou Hasmonéens, il était le père de celui qui fut plus tard le principal des Macchabées (ce nom veut dire marteau). Mattathias prit sur lui, à la suite d'un revers, d'ordonner que désormais les Juifs attaqués par l'ennemi se défendissent, même le jour du sabbat, nouveauté incroyable. Ses fils donnèrent le signal de la rénovation nationale. Judas, dit Macchabée, vola de succès en succès et surprit partout les Syriens, commandés successivement par Appollonios, Ptolémée Macron, Nicanor,

(1) Voir dans *RB*, la remarquable étude du R. P. Abel, *Topographie des campagnes macchabéennes*, 1923, p. 495-532 ; 1924, p. 201-217, 317-387 ; 1925, p. 194-216 ; 1926, p. 206 ss. ; et 510-533.

Gorgias et le Régent Lysias en personne. Ce n'est pas le lieu de décrire ces campagnes bien connues. Rappelons les combats de Modin, Béthoron, Emmaüs, Bethsour. En 165/4, Judas était assez maître de son terrain pour réoccuper Jérusalem, reconstruire le Temple, effacer le sacrilège et fonder en commémoration de cet événement la fête de la *Dédicace*, encore célébrée aujourd'hui par les Juifs.

A la mort d'Antiochos IV Épiphane (164), la paix n'était toujours pas conclue avec les Juifs. Antiochos V Eupator (164-162) dut venir assiéger Jérusalem, s'appuyant d'ailleurs sur les haines que suscitait le purisme de Judas et de ses frères parmi les peuples voisins, Edomites, Ammonites, Philistins, Arabes même, et surtout dans les villes grecques de la périphérie et du Hauran. Chez les Edomites, Judas avait restauré l'orthodoxie juive — la persuasion n'eut aucun rôle dans l'affaire. Chez les Ammonites ses campagnes amenèrent des répliques sévères de leur chef, un certain Timothée.

Judas s'empare de Joser, une place entre Tyros et Ammon. Il pénètre à Gadara (probablement la ville d'Es Salt) (1). Dans le pays de Galaad et en Galilée, où les Juifs sont persécutés à la suite des excès de leur propre exclusivisme, Simon Macchabée se précipite avec furie, ravage les territoires, rassemble ses coréligionnaires, qu'il recherche jusque chez les Bédouins, et se replie en colonne vers la Judée. Certains d'entre eux étaient assiégés à Dathemia (Ataman), par le même Timothée, déjà cité. D'autres étaient concentrés à Bosora (petite localité à l'est d'Ezra), à Bosor ou Bostra, à Alema, à Chasphor, à Mached et à Karnaim. Ces lieux, à peu près identifiés aujourd'hui (2), sont compris entre Bostra, Mouzerib et Ezra actuels, c'est-à-dire dans le Hauran moderne, pays qui, dès cette époque, commençait à subir les infiltrations nabatéennes.

Les Macchabées avaient affaire à plus forte partie quand, au lieu d'attaquer des tribus indigènes, ils trouvaient devant eux

(1) P. Abel, *loc. cit.*, 1923, p. 515-517.

(2) Cf. Dussaud, *Topographie*, p. 338-39.



les troupes régulières syriennes. A la bataille de Bethzacharia (164), Eléazar Macchabée, écrasé par les éléphants d'Antiochos, tomba sur le champ de bataille.

Bien que l'esprit de secte des Juifs, poussé à son paroxysme, eut mis en échec de grandes armées, le roi de Syrie ne comprit que lentement la nécessité de rechercher un accommodement avec ces illuminés. Antiochos V tente la manière forte. Ménélas, qui n'a pas su faire admettre sa sacrificature par ses coreligionnaires, est mis à mort. Les Syriens intronisent à sa place un certain Alcimos, lequel n'appartient même pas à la famille d'Aaron. Il était plus enflammé encore, contre ses compatriotes, que son prédécesseur. C'est alors qu'Onias V, fils d'Onias III (1) lequel avait fini par être massacré dans son asile de Daphné), ne pouvant obtenir la succession de son père à la tiare, s'enfuit vers l'Égypte, pour y installer un culte dissident grâce à l'appui des Ptolémées. Il est le fondateur du Temple de Léontopolis près de Bilbeis, dans le Delta (2).

La mort d'Antiochos V amène une trêve : sous son successeur Démétrius I<sup>er</sup> Soter (162-150), le parti des Zélotes l'emporte peu à peu à Jérusalem. Une nouvelle répression, à la demande d'Alcimos, est préparée sous le commandement du général syrien Bacchide. Cependant, Judas Macchabée réussit à expulser Alcimos et bat un autre général syrien, Nicanor, à Capharnaüm près de Béthoron. C'est ce qu'on appela la « journée de Nicanor » (161). En même temps les frères Macchabées envoient peut-être (?) des députés aux Romains pour solliciter leur appui. Mais il est trop tard. Une nouvelle armée syrienne, venue par le nord jusqu'à Jérusalem, écrase les rebelles à Ashdod et Judas Macchabée perd la vie à Elasa (161). Une terrible réaction est déchaînée. Bacchide persécute les Hasidîm, prend des otages.

(1) On lui donne le n° V quoiqu'il n'ait pas exercé la sacrificature en Palestine. Le n° IV reviendrait à Onias dit Ménélas. Ce numérotage est hypothétique.

(2) Le Temple n'a pas le même caractère religieux que les synagogues, simples lieux de réunion, et ne se confond pas avec elles. En principe, il n'y eut et ne pouvait y avoir qu'un Temple, celui de Jérusalem. Aussi celui de Léontopolis fut-il considéré comme dissident, sauf par la colonie juive d'Alexandrie. Il subsista sans grand éclat pendant une centaine d'années.

Alcimos meurt et n'est même pas remplacé. Le pontificat juif reste vacant plusieurs années. La Judée est piétinée. Jonathan Macchabée s'enfuit, avec ses deux frères survivants, au désert dit de Thécoë, au sud-est de Jérusalem, vers la mer Morte et vit au jour le jour, cherchant à échapper tantôt aux armées macédoniennes, tantôt aux tribus bédouines et nabatéennes. Gravement engagé, par les forces de Démétrios Soter, dans les passages marécageux où le Jourdain se jette dans la mer Morte, laquelle se prolongeait à cette époque de plusieurs kilomètres vers le nord (1), Jonathan, comptant sur l'appui des Nabatéens, envoya son frère Jean, dit Gaddis, leur demander un asile pour ses partisans et surtout pour ses bagages. Jean tomba dans une embuscade tendue par des Nabatéens de Madeba, les « fils de Yambri ». Il est inutile de chercher là des vues politiques. Ces Arabes, comme les autres, rançonnaient les passants. Jonathan Macchabée et son frère Simon exercèrent aussitôt, contre les auteurs du guet-apens, une terrible vendetta. Ayant eu vent d'un grand mariage dans une des villes nabatéennes du plateau transjordan, ils tombèrent sur le cortège nuptial se rendant à Madeba et tout fut massacré (2). On doit retenir de cet incident qu'au milieu du <sup>II</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C. les Nabatéens occupaient déjà tout le plateau au nord du Moab et, selon toutes probabilités, le Moab lui-même.

Pour en revenir aux adversaires, Jonathan et Bacchide, le premier, acculé à ces marais du Jourdain dont on ne trouve plus trace aujourd'hui, dut livrer bataille et même avec succès, car Bacchide se replia sur Jérusalem. Néanmoins la lutte n'était pas égale. Peu après, Jonathan se résigna à la soumission et obtint de revenir, sinon à Jérusalem, du moins à Michma où, dit Bouché-Leclercq (3), « il continua à représenter pour les fidèles du parti, une ombre de Gouvernement national » (158)

(1) Cf. l'article de Clermont-Ganneau « Où était l'embouchure du Jourdain à l'époque de Josué, dans *RAO*, V, p. 267 à 280.

(2) *RAO*, II, p. 206-215. Clermont-Ganneau pense qu'il ne s'agit pas de Madeba, mais de Rabbath-Ammon.

(3) *Séleucides*, p. 322. Voir aussi *I Macch.*, ix; *Ant.*, XII, II, 1, 5-6.

§ 3. — *Jonathan Macchabée, Grand Prêtre.*

Les dernières années de Démétrios I<sup>er</sup> sont occupées par de graves complications orientales, puis par une lutte dynastique mortelle avec un compétiteur au trône, Alexandre Bala, soutenu par les Romains et les rois de Pergame, de Cappadoce et d'Égypte, auxquels se joint, dans l'infime mesure de ses moyens, Jonathan Macchabée. Alexandre Bala ayant débarqué à Ptolémaïs, une lutte d'influence s'exerce auprès du dit Macchabée entre le prétendant et le Roi. Démétrios rend tous ses otages, offre le titre d'allié, l'évacuation des garnisons syriennes, y compris celles de l'Acra ou citadelle de Jérusalem et Bethsour. Bala renchérit. Il nomme Jonathan Grand Prêtre, Ami du Roi, et lui envoie une robe de pourpre et une couronne d'or (1), symbole de la royauté sans le titre. Jonathan prend parti pour Bala, sous le prétexte que ce dernier n'avait pas eu l'occasion de persécuter les Juifs. En 150 cet imbroglio est dénoué par la mort de Démétrios, vaincu par la coalition.

Tels sont les événements dont devait sortir la royauté théocratique juive hasmonéenne. D'ores et déjà les Juifs possédaient leur liberté de fait.

Alexandre I<sup>er</sup> Bala, d'ailleurs, ne devait pas régner longtemps ; une compétition au trône élevée par Démétrios (futur Démétrios II, fils du I<sup>er</sup>), se produisit presque aussitôt. A nouveau, une obscure intrigue permit à Jonathan de jouer le rôle d'arbitre entre Bala et son successeur éventuel. Pressé par les siens de se garnir les mains, le grand prêtre occupa d'abord Joppé (Jaffa), puis battit à Ashdod le gouverneur syrien Apollonios. Le roi d'Égypte Ptolémée Philometor, espérant sans aucun doute recouvrir la Coelée-Syrie par un jeu habile, prit d'abord parti pour Bala, mari de sa fille Cléopâtre Théa, puis,

(1) I *Macch.*, x, 4-22.

changeant d'avis, soutint le compétiteur Démétrios II, lequel monta finalement sur le trône et épousa à son tour Théa, tandis que le premier mari prenait la fuite en Cilicie, se préparant à revendiquer par les armes son ancien trône. Il fut vaincu sur un affluent de l'Oronte et se réfugia, avec les débris de ses troupes fidèles, auprès d'un émir Nabatéen du nom de Zabel ou Zabdiel — Dioclès pour les Grecs — à qui il avait confié l'éducation de son jeune fils (146-145). Cet émir, dont la résidence ne nous est pas connue, trouva plus profitable d'assassiner son hôte et de monnayer sa tête, qu'il envoya au roi d'Égypte. Les auteurs sont unanimes à dire que le meurtre fut commis en Arabie, c'est-à-dire probablement au sud du Moab dans la région de Pétra (1). Bala avait bien mal choisi son refuge, quoiqu'il l'eût préparé de longue main. Le nom de l'émir chez qui était élevé secrètement son fils, d'après les livres des *Macchabées*, est, non pas Zabdiel ou Dioclès, mais Emalchael (2) et Diodore l'appelle Jamblique, nom dérivé de l'arabe (3). Tous ces noms désignent sans doute un seul et même personnage, petit tyran nomade ou membre de la dynastie nabatéenne.

L'enfant de Bala devait régner à son tour *pro forma*.

Démétrios II Théos Nicator Philadelphie régna deux fois, la première entre 145 et 138. Il commit les pires fautes et se débattit dans les affres d'une impopularité mortelle. Antioche se souleva. Le roi fit appel, pour la réduire, à un contingent de 3.000 Juifs que lui envoya Jonathan, trop heureux de fomentér la discorde chez celui qu'il considérait comme un adversaire irréductible. Les Juifs ne se comportèrent pas mieux à Antioche que les Syriens à Jérusalem et la population ressentit leur intervention comme un affront suprême. Une nouvelle révolution fut suscitée par un haut fonctionnaire Diodote Tryphon. L'ambitieux exhuma de son asile et se servit comme d'un man-

(1) *Diod.*, XXXII, 9, 10 et XXIII; *Strabon*, XVI, p. 751; I *Macch.*, xi, 17; *Ant.*, XIII, 4, 8.

(2) Emalchael paraît correspondre à la fois à El Malik « le Roi » et au nom nabatéen de Malichos, tirés d'ailleurs tous deux du même radical.

(3) Nom arabe ou safaité, c'est-à-dire qu'on le retrouve dans les inscriptions des pays désertiques à l'est du Djebel Druz.



nequin du jeune Antiochos fils de Bala, élevé chez le dynaste nabatéen, et l'installa à Apamée (1), à deux pas d'Antioche. Il n'eut pas de peine à mettre sur le trône son nourrisson, Antiochos VI, âgé de 3 ans, dont nous avons des monnaies de l'an 146/5. Diodore, régent en attendant de monter en grade, obtint le concours des Juifs en confirmant Jonathan dans ses dignités. Il chargea même Simon Macchabée de la surveillance de toute la côte de Tyr jusqu'à l'Égypte. Ainsi la monarchie juive s'arrondissait, tout en se faisant octroyer peu à peu les avantages de la reconnaissance officielle.

Démétrios II, cependant, régnait encore dans la Phénicie septentrionale. Jonathan, pour faire consacrer ses avantages, n'hésita pas à entrer en conflit avec lui, au cours d'une campagne qui, au nord, le mena aussi loin que Hamath (Epiphania) sur l'Oronte. Son chemin de retour, on ne sait pour quelle cause, le fit passer par Damas, où il entra en vainqueur, et par la vallée du Jourdain. Il ne manqua pas l'occasion de razzier les Arabes Nabatéens (qui cependant devaient, comme lui, soutenir Antiochos VI). Son empressement devenait encombrant pour le Régent Diodote. Ce dernier essaya de réduire le Juif et lui donna rendez-vous à Scythopolis (Bethséan), au sud du lac de Génésareth. Jonathan vint au rendez-vous avec 40.000 hommes. Endormi, toutefois, par des paroles mielleuses, il eut l'imprudence de se séparer de son armée et suivit son interlocuteur à Ptolémaïs, sur la mer, avec un millier d'hommes seulement. Cette fois il fut pris dans la souricière, jeté en prison, enchaîné et traîné de camp en camp (143); Tryphon le fit mettre à mort à Bascama, sur sa route vers Antioche, au nord-est du lac de Tibériade. Simon Maccabée avait en vain essayé de négocier sa libération, payant sa rançon et livrant deux fils en otage (2).

(1) Apamée sur l'Oronte, patrie de Tryphon, fut l'une des principales villes de la Syrie. Détruite par Pompée, son site montre encore les restes imposants de la ville grecque.

(2) Cf. P. Abel, *Topographie*, RB, 1926, p. 510 ss. On y voit le détail des duplicités de Tryphon et la mise à mort de Simon.

§ 4. — *Simon Macchabée, Grand Prêtre et Ethnarque.*

Les Juifs indignés se rejetèrent du côté de Démétrios II, réfugié en Cilicie. Ce dernier, n'espérant plus reprendre la Cœlé-Syrie, pensa ne rien avoir à perdre en confirmant la charte royale consentie par d'autres à Simon, avec le titre de Grand Prêtre et d'Ethnarque-Hégoumène ou Prince des Juifs. Il lui fit en même temps remise du tribut arriéré. C'est l'*Acte d'indépendance de la Judée* (142). Simon battit désormais monnaie au nom de « Jérusalem la Sainte ». Il inaugura sa royauté en s'emparant de Gazora (1). Il reconquit aussi et fit raser la citadelle de Jérusalem, toujours occupée par les Syriens (2).

Entre temps Démétrios II, parti pour l'Orient, s'était fait capturer par les Parthes (131). Diodote pensa le moment venu de se faire roi. Le jeune Antiochos VI confié à sa garde, fut prestement exterminé sous l'apparence d'une opération chirurgicale qui, par hasard, n'eut pas d'heureux résultat (pour lui) ! Le précepteur prit le titre d'*Autocrator* sous le nom de Tryphon. Son pouvoir éphémère dura de 140 à 137. Un prétendant surgit, le frère de Démétrios II. Il devint roi sous le nom d'Antiochos VII (Sidètes-Évergète) et épousa aussitôt Cléopâtre Théa, laquelle fut ainsi la reine de trois rois. Tryphon, selon la règle normale de ce jeune féroce, périt à Apamée. Le nouveau règne (139-129) eut à réprimer diverses insurrections. Tenté d'abord d'accepter l'appui que lui offrait Simon Macchabée, il voulut réduire un peu l'insolence des Juifs, ivres de leur récente

(1) Cette Gazora n'est pas Es Salt. Elle n'est autre que Gézer entre Emmaüs et Ramleh, à une quinzaine de kil. au sud de Modin, le berceau des Macchabées, à la limite des plaines de Philistie. Macalister y a mis au jour, en 1903, la citadelle macchabéenne ; cf. P. Abel, *Topographie*, dans *RB*, 1926, p. 513 ss., avec le plan de Gézer.

Gazora figuré sur la mosaïque de Madéba, sous le nom de Gédor ou Gidirtha ; elle était alors un évêché.

(2) Pour la localisation de l'Acra, cf. P. Abel, *RB*, 1926, p. 518.

indépendance. Ils se prétendaient immunisés par un décret obtenu à prix d'argent du Sénat romain. Ce décret invraisemblable, sans nul doute inventé par le chroniqueur anonyme des *Livres des Macchabées*, aurait invité tous les voisins des Juifs à respecter l'indépendance de ces derniers. Il serait de 139. Antiochos VII somma Simon Macchabée de restituer à la Syrie Joppé sur la côte, Gazora-Gézer et la citadelle de Jérusalem. La sommation était accompagnée d'une armée, mais les deux fils du vieux Simon, Jean Hyrcan et Judas, à la tête de 25.000 hommes, battirent les Syriens à Modin. Le succès des Juifs, toutefois, subit une éclipse à la suite d'un sombre drame : Un certain Ptolémée, fils de Aboubos-Haboub, le gendre de Simon, tendit à son beau-père un guet-apens, sous le prétexte d'un banquet à Jéricho et l'assassina dans sa citadelle de Dok (nid d'aigle dominant de 500 m. la ville de Jéricho) (1), ainsi que deux de ses fils, Judas et Mattathias, après quoi il écrivit au roi de Syrie pour faire acte de vasselage en échange de son appui.

### § 5. — *Jean Hyrcan* (135-104).

Jean Hyrcan, successeur légitime de Simon, avait réussi à échapper aux assassins (135), et, de Gazora, s'était rendu à Jérusalem, d'où il avait chassé l'usurpateur intrônisé comme Grand Prêtre. Ptolémée s'était alors retranché à nouveau dans la forteresse de Dok (d'autres disent Dagon) au-dessus de Jéricho, où il gardait prisonniers la mère et les frères de Jean Hyrcan. Il les mit à mort sous les yeux de l'assiégeant et réussit à s'enfuir en Ammonitide, auprès de Zénon Cotylas, tyran de Rabbat-Ammon. Hyrcan l'y poursuivit. Pour punir les Arabes de l'appui donné à son beau-frère, il s'empara de quelques-unes de leurs villes, notamment de Madeba et Samaga (à l'est de Hésebon) qui étaient déjà chez les Nabatéens. Antiochos se

(1) Pour l'identification de Dok, cf. Abel, *Topographie*, RB, 1926, p. 529. C'est la montagne de la Quarantaine, Djebel-el-Douk.

prononça pour Ptolémée contre Hyrcan et vint assiéger ce dernier dans Jérusalem. La ville résista un an. Hyrcan dut se soumettre. Le roi de Syrie usa de condescendance. Il maintint aux vaincus leur liberté religieuse, se contentant de les désarmer, de les soumettre au tribut et de leur prendre des otages. Il partit ensuite en expédition contre les Parthes, dans l'intention de délivrer son frère toujours prisonnier. Comme plus d'un de ses prédécesseurs, il y trouva la mort (129).

Démétrios II, mis en liberté, reprit sa couronne et régna à nouveau (129-125), au milieu des intrigues de toutes espèces. Il faillit en venir aux mains avec les Juifs. Ceux-ci profitaient des troubles dynastiques de Syrie. Hyrcan demandait au Sénat romain (d'après Joseph, peu digne de confiance quand il voit une opportunité de constituer des droits au peuple Juif), de leur reconnaître la possession de Joppé, Gadara (1) et Pégae (?). La seule crainte d'une intervention romaine calma Démétrios II. Laissant les Juifs en repos, il entreprit une campagne contre son beau-frère Ptolémée Évergète II. Avant même qu'il eut atteint Péluse, la révolte grondait sur ses derrières à Antioche. Le roi d'Égypte lui suscita un compétiteur en la personne d'Alexandre II Zabina, fils prétendu d'Alexandre Bala (128). Au combat de Damas, Démétrios II fut battu et, s'étant réfugié à Tyr, où il espérait trouver un asile dans le temple de Melqart, il périt dans les tortures (126/5).

« Séleucides ou Lagides », dit Bouché-Leclercq (2), « les reines ne reculaient devant aucun obstacle pour transformer leur quenouille en sceptre ». La redoutable Cléopâtre Théa n'hésita pas à mettre à mort Séleucos, le fils qu'elle avait eu de Démétrios II (125). Elle s'associa au trône un autre de ses enfants très jeune, Antiochos VIII Gripos-Épiphanes-Philométor-Callinicos (125-96). D'effroyables crimes souillèrent de plus en plus souvent, la cour de cette abominable dynastie. A partir de 126

(1) C'est probablement la Gazora-Gézer dont il a été question ci-dessus, p. 143, près de Ramelh en Philistie. Il y a une Gadara en Auranitide, fort loin de là. Et probablement Es-Salt était aussi une Gadara ou Gadara.

(2) *Séleucides*, p. 397.



le conflit est partout. Zabina règne en Haute-Syrie et dans certaines parties de Cœlé-Syrie. Les Juifs font alliance avec lui, mais il se brouille avec son protecteur d'Alexandrie. Dès lors, malgré les richesses qu'il extorque de tous les sanctuaires, ses jours sont comptés. Capturé, livré à Grypos et à sa redoutable mère, il eut le sort commun aux compétiteurs malheureux. Quant à Antiochos VIII, il faillit être aussi victime de Théa. Elle lui offrit un breuvage empoisonné. Il s'en méfiait : c'est elle qui dut le boire (1).

A partir de 122, il fut le seul roi de Syrie. Il songeait déjà à se venger de Jean Hyrcan, qui ne s'acquittait plus d'aucun tribut et avaient rompu avec les Macédoniens (2), lorsqu'une nouvelle compétition au trône se produisit. Son auteur était Antiochos IX Cyzicon, fils d'Antiochos VII et de Théa. Ce conflit obscur dura de 116 à 111 et aboutit à un partage anarchique de la royauté séleucide. Antiochos IX régna sur la Haute-Syrie et le littoral ; Antiochos VIII sur la Cœlé-Syrie. C'était la désagrégation du royaume et la lutte d'influence auprès des dynastes et des villes. Bientôt surgissent partout des ères locales, jusqu'à Ascalon : c'est la preuve de l'indépendance des municipes. Les confins étaient livrés aux incursions des Arabes jusqu'à la frontière d'Égypte. Un de leurs chefs nabatéens, l'émir Hérotymos ou plutôt Arétas II, avec ses sept cents fils (disons ses sept cents guerriers, les Banu-Harith), infestait tantôt la Syrie, tantôt l'Égypte (3) et rendait, dit Diodore, le nom des Arabes redoutable à tous les confins. Jean Hyrcan élargissait son domaine. Il soumettait les Iduméens, convertis et circoncis de force après

(1) Justin, *Hist.*, XXX, ix, 2, 7-8. C'est le dénouement de la tragédie de *Rodogune*.

(2) Joseph, XIII, 10-4.

(3) Justin, *loc. cit.*, 5, 6, 6.

On peut considérer comme certaine l'identité d'Hérotymos avec Haretat, Arétas. Cette identité a été proposée déjà par de Saulcy (*Ann. Société franç. de Numismatique*, 1878, t. IV, p. 6), puis confirmée par Dussaud, *DM, Mission*, p. 70 et *Numismatique des Rois de Nabatène au Journal Asiatique*, 1904, p. 192. Cet Arétas est peut-être le fondateur de la dynastie de Pétra.

Si, dans la série des rois nabatéens, on l'appelle Arétas II, c'est que, comme on l'a vu plus haut, p. 133, l'histoire porte la trace d'un souverain nabatéen du même nom vers 169 av. J.-Ch. auquel on a donné provisoirement le n° I. Rien ne prouve qu'Arétas I<sup>er</sup> et Arétas II fussent de la même famille.

la prise de leurs villes ou bourgades, Adora et Marisa, vers 120 av. J.-C. Il faisait le siège de Samarie. Elle appela au secours Antiochos IX. Celui-ci fut battu par les fils de Jean Hyrcan, Antigone et Alexandre Jannée. Le roi syrien fut poursuivi jusqu'à Scythopolis, presque au lac de Génésareth (108). Samarie fut prise et détruite par les Orthodoxes de Jérusalem. Hyrcan s'appuya désormais sur les Romains pour se faire respecter. Obtint-il, comme le dit Joseph avec peu de vraisemblance, le titre d'Allié du peuple romain? (4).

A la fin du pontificat de Jean Hyrcan, la Judée allait jusqu'au mont Carmel, mais ne comprenait ni Akka (Ptolémaïs), ni Ascalon, ni Gaza. Les usages grecs commençaient à n'être plus aussi abhorrés des classes supérieures.

#### § 6. — *Aristobule* (104-103).

Jean Hyrcan mourut en 104, laissant cinq fils, mais, par testament, il voulut que sa femme fût « maîtresse de tout ». Pour rester souveraine, elle n'offrit à son fils Judas (de son nom grec Aristobule) que le pontificat, fonction qu'elle ne pouvait exercer elle-même. Aristobule I<sup>er</sup> (104-103) ne s'en contenta pas et se saisit de sa mère, qu'il fit mourir de faim. Puis il s'associa son frère Antigone et l'assassina à son tour. Aristobule, uniquement mené par la soif du pouvoir et l'aspiration à une couronne temporelle dans le genre des royautés voisines, fut le premier à prendre le titre de roi, que portèrent, après lui, les membres régnants de la famille Hasmonéenne.

Désormais, nous trouverons dans la famille royale de Judée les mêmes compétitions dynastiques et les mêmes assassinats qu'à Antioche et à Alexandrie. Les préoccupations théocratiques et religieuses des Macchabées passèrent au second plan et la culture grecque fut favorisée, au point que le nouveau roi prit,

(4) *Ant.*, XIII, IX, 1 et 2.

peut-être, le titre de Philhellène, ainsi que tant de ses voisins à la même époque et notamment Arétas III quelques années plus tard. Comme il ne le pouvait officiellement vis-à-vis de son peuple, ses monnaies ne portent que son nom juif de Judas et le titre habituel de Grand Prêtre, dont il s'était gardé de se dépouiller en devenant roi.

Aristobule continua l'œuvre de son père et agrandit ses états. Sous son court règne d'un an, la Galilée, pour la première fois, fut conquise et judaïsée, à peine un siècle avant le Christ. Aristobule s'étendit plus au nord encore. Il combattit les Ituréens, leur enleva des lambeaux de territoires et leur imposa la circoncision et les coutumes juives (1).

#### § 7. — *Alexandre Jannée* (102-78) (2).

Aristobule mourut de maladie en 103. Aussitôt ses frères, qu'il avait fait enfermer, sortirent de prison et l'un d'eux, Alexandre Jannée, grâce à la bonne volonté de Salomé-Alexandra, veuve d'Aristobule, devint le successeur de son frère et le second mari de sa femme. Souverain entreprenant et sans scrupules, il passa sa vie à guerroyer contre tous ses voisins, avec des alternatives d'heur et de malheur, conduisant des bandes d'Ituréens et de Pisidiens. Il eut la guerre contre le roi d'Égypte, Ptolémée Lathyrus. Ce dernier soutenait la ville de Ptolémaïs, assiégée par le roi des Juifs. Le siège dut être levé. Ptolémée battit à fond les Juifs dans la vallée du Jourdain, à Asophon (?), et conquiert la Galilée, mais il dut se défendre lui-même contre sa mère Cléopâtre. Elle voulut, à son tour, s'emparer des conquêtes de son fils et refoula son armée jusque à Gaza. La redoutable reine songea un instant à incorporer à

(1) *Ant.*, XIII, 41-3. Voir plus loin, p. 154 le développement de la dynastie ituréenne de Ptolémée Mennée.

(2) Dates de Bouché-Leclercq. Schürer (*loc. cit.*, I, p. 256, note 1) fait mourir A. J. en 76 et non en 78.

nouveau la Judée dans les possessions égyptiennes, puis se contenta d'imposer son alliance contre son fils à Alexandre Jannée. Ptolémée Lathyrus dut prendre refuge à Chypre et l'armée égyptienne évacua la Palestine. Aussitôt redevenu maître chez lui, Al. Jannée reprit le cours de ses campagnes. Il envahit l'Outre-Jourdain, prit Gadora et la forteresse d'Amathus sur le Jourdain (1). Il se retourna ensuite contre les Philistins. Ayant battu ceux qui lui résistaient encore, il arriva devant Gaza. Il s'en empara après un siège d'un an (96 av. J.-C.) (2) et y marqua son passage par un bain de sang ; Joseph nous dit que la ville faillit être secourue par les Nabatéens d'Arétas, le roi des Arabes, mais que ce dernier arriva trop tard (3). C'est probablement le même Arétas (II) dont il est question plus haut (p. 132) sous le nom d'Hérotymos. Sans doute cet Arétas craignait de voir les Juifs occuper le débouché sur la mer d'une des pistes principales pratiquées par les caravanes nabatéennes.

A la même époque disparaissent (96 et 95) les deux fantômes de souverains de la Syrie. Il est à peine utile de mentionner leurs successeurs. Entre 96 et 87 les cinq fils de Grypos régnèrent, ainsi que le fils d'Antiochos IX, avec accompagnement de drames et d'assassinats (4). La déchéance de la dynastie, par-

(1) *Ant.*, XIII, 13, Amathus était (d'après Eusèbe, *Onomasticon*, éd. Lagarde, p. 219), à 21 MP, soit 32 kil. au sud de Pella. Elle fut plus tard le siège d'une des cinq synédries créées par Gabinus. On l'identifie avec Ammata, près du Jourdain, au nord du confluent du Yabbok.

(2) La date est établie par ce fait que (d'après Joseph, *Ant.*, XII), la prise de Gaza tombe au moment de la mort d'Antiochos VIII Grypos.

(3) *Ant.*, XIII, 13, 360.

(4) Liste des derniers Séleucides (d'après Bouché-Leclercq) :

	dates
Séleucos VI Épiphané Nicator, fils d'Antiochos VIII Grypos.....	96-95
Antiochos X Eusèbe Philopator, fils d'Antiochos IX.....	94-92 ? ou 83 ?
Antiochos XI Épiphané Philadelphie, fils d'Antiochos VIII.....	95-94
Philippe I <sup>er</sup> Épiphané Philadelphie, fils d'Antiochos VIII, frère jumeau du précédent.....	95-83
Démétrios III Eucaïros Théos Philadelphie Sôter (Philométor Evergète Callinicos), fils d'Antiochos VIII.....	95-87 ?
Antiochos XII Dionysios Épiphané Philopator Callinicos, fils d'Antiochos VIII.....	87-84
Antiochos XIII Asiaticos, fils d'Antiochos XI.....	69-64
Philippe II, fils de Philippe I <sup>er</sup> (?). .....	68-64 (?)



tagée en deux branches rivales s'accroît, car, à partir de 92, Antioche, en émettant des monnaies autonomes, montre le peu de cas qu'elle fait de la maison régnante dans sa propre capitale. Cependant Démétrios III Eucaïros paraît avoir un peu rétabli ses affaires. Il résida souvent à Damas. Elle prit en son honneur le nom de Démétrias. Il essaya de soumettre à nouveau la Judée. Cette fois ce furent les Pharisiens et non les Philhellènes qui l'appelèrent. En effet, les luttes intestines de la Judée ne firent que s'aggraver, et le conflit, toujours latent, du roi (pour ne pas dire de la dynastie) et de son peuple, résultant de la double qualité assumée par le premier de souverain et de chef théocratique ou grand prêtre, s'accroît peu à peu, avec accompagnement d'émeutes et de supplices. Alexandre Jannée, insulté en public dès qu'il se montrait, parce que plus roi que pontife, régnait par la terreur (1). Mais il venait de subir un échec du côté des Nabatéens. En effet, il occupait, dans des conditions mal établies, sans doute simplement pour s'arrondir, une douzaine de petites bourgades nabatéennes du Moab, parmi lesquelles les principales étaient Hésebon et Madéba (2). Mis en appétit, il continua peu à peu son avance vers le sud, jusqu'à Rabbat-Moba (Rabba, Areopolis, près de l'actuelle Kérak) et Zoara, à l'extrême sud-est de la mer Morte. Il avançait aussi au sud-est de la Judée, jusqu'en pleine Idumée, et occupait une des stations de caravanes des Nabatéens, Élusa. Il menaçait par là tous les confins de la Nabatène. Obodas I<sup>er</sup>, roi des Nabatéens réussit à le battre, après un combat en Gaulanitide, sur les rives orientales du lac de Genésareth, vers 90 (3). A partir de ce

(1) Schürer, *loc. cit.*, p. 279-281.

(2) Les douze villes enlevées aux Nabatéens étaient, d'après Joseph (*Ant.*, XIV, 1, 4) : Madéba, Libba, Nabaloth, Rabatha, Agalla, Athôné, Zôara, Orônas, Marissa, Rhydda, Lousa et Oryba. Sur leur identification, voir la traduction de Joseph par Th. Reinach, III, p. 205, en note ; et Tuch., *Quaestiones de Fl. Josephi libris historicis*, p. 15 et suiv. De ces villes, Madéba, Rabatha (Amman) et Zoara seules sont connues. Lousa est probablement Élusa au sud de Idumée, ou peut-être le Wadi Lussan, plus loin encore vers le Sinâi.

(3) Les noms de localités cités démontrent l'amplitude des mouvements des deux adversaires. Elles sont, l'une à l'extrême nord, l'autre à l'extrême sud de la région palestinienne et nabatéenne. A vrai dire le nom du roi nabatéen n'est

moment l'hostilité est pour ainsi dire permanente entre Pétra et Jérusalem. Depuis que le Souverain Sacrificateur, cessant de se cantonner dans son rôle sacerdotal, a fondé une dynastie théocratique, les Hasmonéens ne peuvent plus compter sur la sympathie qu'avaient pu ressentir les Arabes pour la famille des Macchabées révoltée contre leur adversaire commun le Séleucide.

La défaite infligée à Alexandre Jannée par les Nabatéens fut assez grave pour qu'il s'estimât heureux de n'y pas laisser la vie. Il revint presque nu à Jérusalem. Son échec enhardit les insurgés de l'intérieur. De graves conflits entre Juifs éclatèrent. Ils durèrent six ans, dit Joseph, et coûtèrent la vie à 50.000 personnes (1). Les révoltés appelèrent Démétrios III. Vers 88, le roi de Syrie entra en Judée et battit Alexandre Jannée, lequel dut se réfugier dans les montagnes à Sichem. Cette défaite ramena à Alexandre, pour des raisons de patriotisme ou de nationalisme, ceux des Juifs qui préféraient le joug d'un Hasmonéen à celui d'un Séleucide. Démétrios fut donc contraint, après son succès sans lendemain, d'évacuer la Judée, laissant le roi des Juifs se venger à son aise des révoltés. Jannée survécut douze ans au nouveau bain de sang intérieur qu'il avait infligé à son peuple. Démétrios III alla, comme plusieurs de ses prédécesseurs, se faire capturer chez les Parthes, vers 87. Le conflit éclata alors, pour la possession de Damas, entre les deux fils survivants de Gripos. Toujours au cours des siècles, cette ville avait joui de l'indépendance de fait sous des rois ou émirs indigènes, c'est-à-dire arabes, acceptant la suzeraineté nominale du Lagide ou du Séleucide. Démétrios II et Antiochos X avaient régné successivement à Damas : cela est prouvé par des émissions de monnaies des années 96/5. Antiochos XII s'y précipita à son tour vers 87. Mais son frère Philippe vint l'y attaquer et s'empara de la ville, livrée par son gouverneur Milesios. Philippe commit la faute d'offenser le traître par son ingratitude, tout en lui

pas donné et l'on a admis longtemps qu'il s'agissait d'Arétas III. Cf. E. Schürer, *loc. cit.*, I, p. 732.

(1) *Ant.*, XIII, xv, 1 et 2.

laissant les moyens de se venger, faute qu'il couronna par une imprudence en sortant sans défiance de la place, pour se rendre à l'hippodrome. A son retour il trouva fermées les portes de la ville et ce n'est pas sans raison que Milesios put se vanter auprès d'Antiochos XII de lui avoir conservé sa forteresse.

A la même époque, la décomposition du pouvoir public en Syrie était assez avancée pour que les Nabatéens, débarrassés provisoirement des incursions d'Alexandre Jannée, fussent en état de procéder à l'occupation des territoires de l'Auranitide. Ils prirent peu à peu possession des confins méridionaux de la Damascène et obligèrent Antiochos XIII à résister.

L'avant dernier Séleucide était brave. Il guerroya donc contre les Nabatéens de Rabel I<sup>er</sup> (règne très court, vers 87 av. J.-C.) et refoula ses hordes. Au lieu de poursuivre les Arabes par le Moab, il se mit une affaire trop lourde sur les bras en voulant passer par la Judée et contourner la mer Morte au sud-ouest, peut-être pour faire acte de souveraineté en Judée. C'était inquiéter aussi Alexandre Jannée. L'audacieux dynaste, averti à temps, construisit (dit Joseph que nous ne sommes pas obligés de croire) un mur continu de 150 stades (27 kil.), depuis Jaffa jusqu'à Antipatris (1), barrant la plaine de Saron. Antiochos ne put franchir cette défense et tourna bride. Revenu à son point de départ, il se lança à la poursuite des Arabes et fut entraîné à sa perte dans les profondeurs du désert, dont seuls ses adversaires savaient utiliser les maigres ressources. Antiochos, dit Joseph, succomba en opérant une charge victorieuse contre un retour offensif de la cavalerie nabatéenne. Sa mort au combat de Motho (2) entraîna la débandade de l'armée

(1) Antipatris est peut-être l'actuel Qalaat Ras El-Ain, à une vingtaine de kil. à l'est de Jaffa (d'après l'*Atlas Holy Land*, p. 24).

(2) Rien n'est moins clair que l'itinéraire de toute cette campagne; Motho n'est pas identifiée. Ouranios (plus loin, chap. XVIII) nous dit, dans Stéphane de Byzance, que « Mothô est un village d'Arabie où Antigone le Macédonien fut tué par Rabilos I<sup>er</sup> »; On peut chercher ce lieu au Hauran, soit près de Kanawat, soit à Imtan ou Motana près de Salkhad. Peut-être est-il bien plus au sud, en plein Moab, à El Môte (à 2 heures de Kérak), point cité par la *Notice des villes* de Stéphane de Byzance. Cf. Clermont-Ganneau, *Mém. Ac. Inscr.*, 28 mai 1897 et *RAO*, II, 233; et Dussaud, *Topographie*, p. 355.

séleucide (84 ou plus probablement 87). C'est ainsi que, dans les inscriptions nabatéennes, Rabel I<sup>er</sup> put être représenté comme vainqueur d'Antiochos (1). Quant à Philippe nul ne sait de quelle mort il périt; l'histoire perd sa trace. La branche cadette des Séleucides n'avait que des enfants en bas-âge. Plusieurs régnèrent, mais pour la forme.

### § 8. — *Les Nabatéens à Damas.*

La Syrie n'avait plus de maître. Partout les petits émirs, les petits cheiks, les chefs de clans et de villes se transformaient en dynastes. On voit surgir des écumeurs de route, tels Sampsicéramos (Sempsigeram) à Aréthuse (2) et Émèse, Dionysos à Tripoli, le Juif Silas à Lyciade, à côté d'Antioche. Un de ces tyranneaux, Zénon Kotylas, on l'a vu, s'était fortifié dans Ammon-Philadelphie et la défendait à la fois contre les Juifs d'Alexandre et contre les Nabatéens. Ces derniers, largement installés déjà en Auranitide, n'avaient pu, pour des causes ignorées, ou n'avaient pas osé occuper Damas de suite. Après le désastre d'Antiochos XII, la ville se vit exposée à un nouveau danger, né de l'essor d'un aventurier redoutable, un certain Ptolémée fils de Mennaeus (sans parenté avec la dynastie d'Égypte) se décorant du titre de Tétrarque et Grand Prêtre de Chalcis, qu'il s'était sans doute octroyé lui-même (3). Ptolé-

(1) Le R. P. Germer-Durand a retrouvé, en 1897, à Pétra le socle d'une statue qui ne peut-être, d'après son inscription, que celle de Rabel I<sup>er</sup>, statue élevée par Arétas III à son père, sans doute en commémoration de la victoire de Mothô (déduction de Clermont-Ganneau. Voir plus loin, ch. xx, § 3, n, le texte de cette inscription. Il faut alors admettre que ce combat eu lieu en 87 et non en 84.

(2) Aréthuse, fondée par Séleucos Nicator, probablement aujourd'hui Restan, sur l'Oronte, à mi-chemin entre Épiphanie et Émèse (Homs).

(3) On connaît deux Chalcis en Syrie, l'une sur l'Oronte près d'Alep (Kinnesrin d'aujourd'hui), l'autre dans la Bekaa méridionale (aujourd'hui Anjar). Il s'agit de cette dernière place, où régna plus tard Salomé, petite-nièce d'Hérode le Grand, mariée à Hérode, frère de Hérode Agrippa I<sup>er</sup> (plus loin, ch. xiii, § 2).



mée s'était taillé une satrapie dans les pays Ituréens entre Liban et Anti-Liban, qu'il conserva de 85 à 40 av. J.-C. L'Iturée, dont il n'est question que dans des auteurs relativement récents comme Joseph et Dion Cassius, menait depuis longtemps, grâce à la décomposition des pouvoirs politiques de Syrie, une vie autonome. Ce Ptolémée est le premier prince que nous lui connaissions. Il dut posséder la Galilée septentrionale, car nous avons vu Aristobule I<sup>er</sup> faire la guerre aux Ituréens et leur enlever des territoires. Ptolémée avait sa capitale à Chalcis et possédait aussi une partie de la haute vallée de l'Abana (1), le Barada, avec Abila, centre de l'Abilène, laquelle devait devenir plus tard la tétrarchie de Lysanias. Il était le maître de Baalbek (Héliopolis) où sa famille eut une nécropole. Il avait aussi la plaine de Massyas, la montagne des Ituréens, c'est-à-dire le Liban et quelques villes de la côte, telles Bothrys et Théouprosopon (2). Sous les apparences d'une sorte de fédération des villes d'Iturée (3), il dominait Béryte, le prin-

(1) C'est peut-être le même fleuve qui porta le nom de Chrysorrohoas.

(2) Toutes deux sont de petits ports à quelques kil. au sud de Tripoli de Syrie.

(3) Les Ituréens sont des Arabes installés à une époque relativement ancienne en Aramée. Leur nom vient de Yétour, fils d'Ismaël, que l'Ancien Testament place au désert d'Arabie. Les livres de la Bible postérieurs à l'*Hexateuque*, tels que les *Chroniques* (rédigées vers 300 av. J.-C.) montrent que les Ituréens se sont déjà portés vers le nord, car ce livre les localise en Transjordanie. Sous les Romains, ils ont gagné l'Anti-Liban et on les appelle le plus souvent des Syriens. Ils ont de grandes affinités avec les Safaïtes installés à l'est du Djebel Druz, eux-mêmes plus proche encore des Arabes purs. On trouvera une curieuse monographie de l'Iturée, de Chalcis et d'Abila dans E. Schürer, *loc. cit.*, p. 707-725.

Ptolémée, fils de Mennée, régna, ou du moins fut tétrarque de 85 à 40 av. J.-C. Il accueillit à plusieurs reprises des fugitifs, prétendant au trône Hasmonéen.

Lysanias, son fils, régna aussi comme tétrarque, mais Antoine le mit à mort pour complot avec les Parthes, en 34, sur la pression de Cléopâtre, très intéressée à se faire concéder des lambeaux de ses états, malgré leur éloignement de l'Égypte.

La partie méridionale du territoire, avec Paneas, la future Césarée de Philippe (Banias), fut attribuée, peu après, à un certain Zénodore († 20 av. J.-C.). Il l'avait sans doute reçue à bail de Cléopâtre. Il porta le titre de tétrarque. Peut-être était-il un fils de Lysanias, d'après un monument funéraire d'Héliopolis (Baalbek).

Abila et l'Abilène, une autre partie des territoires de Ptolémée, devinrent la tétrarchie d'un autre Lysanias, sans doute descendant du premier, vers 37 ap. J.-C. Lysanias frappa des monnaies, sur lesquelles on reconnaît un temple

cipal port et Byblos. Il menaçait aussi Damas par le sud-est. Peut-être même l'occupait-il. Les Damascéniens étaient pris entre lui et Alexandre Jannée. Celui-ci n'oubliait pas que David avait régné à Damas. Ils firent appel à un troisième larron, le roi nabatéen Arétas III, celui-là même appelé, sur ses monnaies, le *Philhellène*, qui venait de succéder à son frère Rabel I<sup>er</sup>. A peine sa protection eut-elle été sollicitée qu'il vola au secours de Damas et s'y installa en maître. Il prit aussitôt (85 ou 84) (1) le titre de roi de Basse-Syrie et Damas, et peut-être même son petit-fils Malichos prit-il celui de roi de Cœlé-Syrie (2). Il ne devait pas y rester longtemps. Du moins cette occupation, pour la première fois, fit sortir les Nabatéens des déserts nomadiques et les mit en contact avec une civilisation urbaine complète. La première conséquence visible fut l'émission d'une monnaie, sans doute copiée servilement sur celle qui avait cours localement, copiée elle-même de l'Égypte et de la Syrie septentrionale (Antioche). Les Nabatéens ne paraissent pas avoir eu jusque là de monnaie propre. Ils acceptaient les types connus.

imité de très près du temple de Jupiter à Damas (Cf. l'article de R. Dussaud, *Le temple de Jupiter Damascénien*, dans *Syria*, 1922, p. 230, fig. 4).

Quoique réduit, l'ancien royaume de Chalcis fut rétabli par Caligula, en 38 ap. J.-C., au profit de Soemus (?) Après la mort de ce dernier (49), son fils Varus ou Noarus obtint un petit territoire. Le reste passa à Hérode de Chalcis. Ce petit-fils d'Hérode le Grand en fut roi de 41 à 48. Ensuite Agrippa II, fils d'Agrippa I<sup>er</sup>, dernier roi juif, reçut ce territoire comme compensation pour la suppression du royaume de son père réuni à l'administration des Procurateurs Romains (44 ap. J.-C.). Ce souverain est probablement l'auteur d'un édit trouvé dans l'ancienne Abilène sur une stèle. Les fragments en sont mal déchiffrables. Clermont-Ganneau les a commentés (*RAO*, VII, p. 75). Agrippa II garda le royaume de Chalcis jusqu'en 53, après quoi ce territoire fut incorporé à la Province de Syrie.

(1) *Ant.*, XIII, 15, 2.

(2) C'est du moins ce qu'on a cru pouvoir déduire des lettres IKC qu'on lit sur une des monnaies de Malichus I<sup>er</sup> et que Dussaud, notamment, interprète comme voulant dire « *Ἰερᾶς Κ(οιλῆς) Σ(υριᾶς)* » (quelque chose comme (Souverain) de la Sainte Cœlé-Syrie » dans le sens juif, *J. Asiat.*, 1904, p. 211. Cette conclusion n'est guère admise aujourd'hui. Elle est contestée par les savants de l'École Biblique de Jérusalem et par d'autres orientalistes. Le numismate anglais Hill voit plutôt dans ces lettres des indications de date et de règne; il croit même pouvoir lire l'an 30 (ou 21) du règne; et Babelon confirme cette lecture. Cf. Hill, *Catalogue of Greek coins of Arabia* §<sup>a</sup> ... of the British Museum, 1922, p. xiii ss.). Voir aussi plus loin, ch. xxii.

Aucun de leurs types monétaires, relativement nombreux dans les musées, ne remonte d'une manière certaine plus haut qu'Arétas III (1).

Le conflit ne pouvait manquer d'éclater maintenant entre les Juifs et les Nabatéens. Alexandre Jannée, débarrassé des Séleucides au nord, rassuré quant aux Ptolémées au sud, voyait se dresser brusquement, à l'est, un état nouveau enhardi par une victoire sur Antiochos XII et par la décadence d'une lignée de plus de deux siècles. En outre, Arétas III avait un vieux différend à régler avec les Juifs. Il voulait leur reprendre les douze villes occupées dans le nord du Moab, depuis le règne d'Alexandre Jannée, ainsi que certains points stratégiques qu'ils tenaient à l'est du lac de Genésareth et en Gaulanitide (partie occidentale de l'Auranitide), tels Gamala, Hippos, Philotéria et Séleucia (2). Arétas attaqua donc aussitôt les Juifs (85). Joseph, par qui seul nous connaissons cette histoire, nous dit que le roi Nabatéen pénétra en armes dans la Judée et vainquit Jannée près d'Addita, vers 85. Si, comme on peut le croire, c'est l'Addita identifiée près de Ludd, place commandant la route de Joppé à Jérusalem, il faut admettre que la colonne du roi des Arabes traversa d'abord le Jourdain, puis les monts de Judée, pour arriver presque sur la côte de Philistie (3). Toutefois, sa victoire fut sans doute incomplète, car il dut se contenter d'un traité de paix laissant le roi des Juifs guerroyer

(1) Cf. Dussaud, *Numism. des Rois de Nabatène* au *Journ. Asiatique*, 1904, p. 189-238, plus spécialement p. 197.

(2) On a proposé, sans preuve, d'identifier cette Séleucia avec l'Abila occupée par Ptolémée, fils de Mennaeus. Les autres villes sont de localisation incertaine sur les bords orientaux du lac. Voir Georges Sincellus, chroniqueur byzantin de la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, *Chronographie*, édit. de Bonn, p. 558.

(3) C'est dans I *Macchabées*, XII, 38 et XIII, 13, et dans *Esdras*, II, 33 qu'il est question d'une Addida (Adiada, Hadit) près de Ludd en Philistie. Cf. *Ant.*, XIII, 6-4, 45-2, et aussi Eusèbe, *Onomasticon* (Aditha ad Diospolim), éd. Lagarde, 93. Voir aussi Schürer, *loc. cit.*, p. 238, note 30 et 283. Il y a une autre Adita, Hatita sur la ligne du chemin de fer du Hedjaz, Khirbet et Samra, à 35 kil. au nord-est d'Amman. Cette localisation rapprocherait beaucoup Arétas III de ses bases en Gaulanitide, mais éloignerait non moins des siennes Jannée et serait en contradiction avec le texte de Joseph. Il est cependant difficile d'admettre que les Nabatéens aient jamais eu la force d'arriver jusqu'à la mer par un tel circuit au nord.

contre les principautés de la Galilée, et ne stipulant pas la restitution des douze villes qu'il revendiquait.

La paix, semble-t-il, fut rapidement troublée à nouveau. Le récit de Joseph, seule source pour cette période, ne permet pas de dater exactement ces diverses opérations militaires. On admet que Jannée reprit la guerre contre ses voisins du nord et de l'est. Au cours de ses trois campagnes (83-80 av. J.-C.), il passa le Jourdain et s'empara de Pella, Dium, Gerasa, Seleucia et Gamala. Ces villes ne paraissent pas avoir été nabatéennes et n'étaient pas séleucides. Sans doute, elle s'essayaient au régime autonome municipal que Pompée devait leur octroyer ou confirmer peu après. Au cours du siège de Ragaba, Alexandre Jannée déjà malade, mourut d'excès de fatigue (78 av. J.-C.) (1), ayant considérablement agrandi l'état juif, auquel appartenait maintenant la Galilée et toute la côte de Philistie, avec les ports depuis le mont Carmel au nord, jusqu'à Gaza et Rhinocoroura au sud, ne laissant indépendante qu'Ascalon. Le territoire royal, arrondi de l'Idumée au sud, de la Galilée et de l'Iturée au nord, empiétait aussi fort au-delà du Jourdain à l'est. Il englobait, depuis le lac de Génésareth, une bonne partie de la Batanée et toute la Pérée, y compris des villes importantes jusque-là considérées comme grecques, Pella, Abila, Amatous, Dium, Hippos, Séleucie, Gamala. Il comprenait aussi les douze villes nabatéennes.

Al. Jannée fut, malgré ses vices, le seul roi digne de ce nom de la dynastie nationale Hasmonéenne (Hérode appartenait à une maison non-juive). Les monnaies de Jannée n'ont pas, comme celles de son frère, la pudeur du titre de roi. Elles sont marquées : Βασιλεως Αλεξανδροῦ « *du Roi Alexandre* ».

(1) Ragaba était, d'après Joseph, près de Gerasa (déjà en Nabatène) d'identification difficile : peut-être Ragib sur les contreforts sud-ouest du Djebel Adjloun, à 6 kil. du Yabbok, près de la forteresse d'Amathus (Amata), dans la vallée du Jourdain, laquelle était depuis longtemps aux mains des rois Juifs. Schürer est d'un avis différent (*loc. cit.*, I, 284, note 26).



§ 9. — *Tigrane en Syrie.*

Entre temps, la Syrie, à peine échappée aux mains des Séleucides, tombait dans de nouvelles serres : Tigrane, roi d'Arménie, ami des Parthes, enhardi par la carence des autorités locales, s'en empara vers 84 (jusqu'à la frontière d'Égypte, dit Appien, qui exagère, car l'Arménien, ne paraît pas avoir dépassé l'Oronte vers le sud) Il la fit gouverner (84 à 69) par son satrape Magadate, un Oriental étranger au pays. Obligé de guerroyer contre les Romains, il dut suspendre l'exécution des desseins qu'il avait certainement formés contre le royaume juif. Exerçait-il sur Damas une autorité même théorique ? C'est douteux. Les Nabatéens, en tout cas, ne jouirent pas tranquillement de la ville qu'ils venaient d'occuper et que peut-être ils avaient déjà évacuée. Ptolémée fils de Mennaeus, inaccessible dans ses montagnes, la menaçait toujours.

§ 10. — *La Reine Alexandra (76-69 ou 67).*

Alexandre laissait le royaume, qu'il avait mené durement grâce aux grandes familles Sadducéennes, à sa veuve Alexandra (76). Elle le reçut à son apogée. Il ne devait plus que décroître, à cause de la haine violente des allogènes, des annexés contre leurs vainqueurs. En outre, les querelles des partis ne firent que s'envenimer à l'intérieur.

Alexandra prit le contrepied de la politique de son mari et s'appuya uniquement sur les Pharisiens. Pour eux, son règne est l'âge d'or. Son premier acte fut d'agir comme l'avait fait autrefois sa belle-mère, la veuve de Jean Hyrcan. Elle garda pour elle la couronne, ne laissant à l'aîné de ses fils Hyrcan que le pontificat, qu'il géra de la manière la plus effacée sous le

nom de Hyrcan II, tandis que son frère Aristobule, plus énergique, prenait contre leur mère, la tête du parti Sadducéen.

La politique extérieure d'Alexandra ne manqua pas de vigueur. Il semble qu'elle ait signé avec Arétas III de Nabatène, vers le début de son règne, un accord pour la défense de Damas — sans doute à la fois contre Ptolémée Mennaeus et contre Tigrane —, accord dont l'exécution lui fut demandée par le Nabatéen, presque aussitôt (environ 75). On ne sait rien de précis à ce sujet (1).

Au moment de la mort d'Alexandra, la situation internationale de la Syrie, quasi désespérée depuis l'invasion arménienne, brusquement s'éclaircit par la fin inattendue de cette tragique aventure. La défaite écrasante que les Romains de Lucullus infligèrent en 69 à Tigrane, devant sa capitale Tigranocerte, lui fit évacuer toute la Syrie, où il ne devait plus revenir. Cet événement permit des complications nouvelles et fut l'occasion du retour d'un Séleucide-fantôme, Antiochos XIII l'Asiatique (69-64 av. J.-C.) (2), lequel n'eut guère d'action sur les événements, car il ne sut profiter ni des difficultés dont la conséquence fut, pour Arétas, la perte de sa nouvelle capitale de Damas, ni de la faiblesse des roitelets de la Syrie centrale comme Ptolémée, ni des discordes régnant à Jérusalem, ni des hésitations des Romains. On lui opposa vite un enfant, Philippe II fils de Philippe I<sup>er</sup>, intronisé par un autre émir arabe Aziz, peut-être un ancien allié de son père. Ce fantoche dut s'esquiver à son tour et l'histoire perd sa trace. Quant à Antiochos XIII, il disparut par une mort sans gloire entre les mains de l'émir arabe Semsigéram (64 ou 63?).

Ainsi, Arétas III ne sut pas conserver Damas : la ville, trop excentrique par rapport à Pétra, lui échappa vite et la Cœlé-Syrie aussi. Cet événement se produisit un certain nombre d'années avant la conquête romaine, car, selon une monnaie

(1) *Ant.*, XIII, xvi, 2, 3.

(2) Joseph dit, en parlant d'Antiochos XII Dionysos, qu'il fut le dernier (τελευταίος), mais c'est parce que l'histoire des derniers rejetons Séleucides est pour aussi dire inconnue.

de Damas, datée de 243 Séleucide (c'est-à-dire 70-69 av. J.-C.), elle était alors autonome. Le roi Nabatéen conserva seulement le Hauran, pays désormais et pour deux siècles nabatéen ou colonisé par des Nabatéens. La civilisation nabatéenne s'y développa comme en font foi les nombreuses inscriptions retrouvées dans tout le pays. Elles prouvent que la domination de Pétra ne fut pas une simple étiquette. Madéba, anciennement nabatéenne, tombée aux mains de Jannée, fut réoccupée vers la fin du règne, comme on va le voir. Les conflits et les luttes des Hasmonéens fournirent à Arétas III l'occasion de pêcher en eau trouble et tout d'abord de récupérer une partie des territoires occupés par les Juifs au Moab et aux frontières de l'Idumée.

---

## CHAPITRE VIII

### LES INTERVENTIONS ROMAINES POMPÉE ET ARÉTAS III

§ 1. *Hyrcan II et Aristobule II* (69 ou 67-63) : Lutte pour le trône Hasmonéen. Fuite de Hyrcan. Intervention d'Arétas III. Siège de Jérusalem par les Nabatéens — § 2. *La médiation de Pompée* : La Syrie, province romaine. La Décapole, Sampsiceramos, Ptolémée de Chalcis. — § 3. *La campagne de Scaurus contre Petra* : Scaurus somme Arétas III d'évacuer la Judée. Assises de Damas. Scaurus marche sur Pétra. Sa médaille de victoire. — § 4. *Prise de Jérusalem par les Romains. Réorganisation de la Syrie* : Pompée capture Aristobule. Prise de Jérusalem par Gabinus. La Philistie enlevée aux Juifs. Le mouvement municipal en Décapole. Hyrcan II, confirmé comme grand prêtre, devient un protégé Romain. Aristobule envoyé en captivité à Rome.

#### § 4. — *Hyrcan II et Aristobule II* (69 ou 67-63 av. J.-C.).

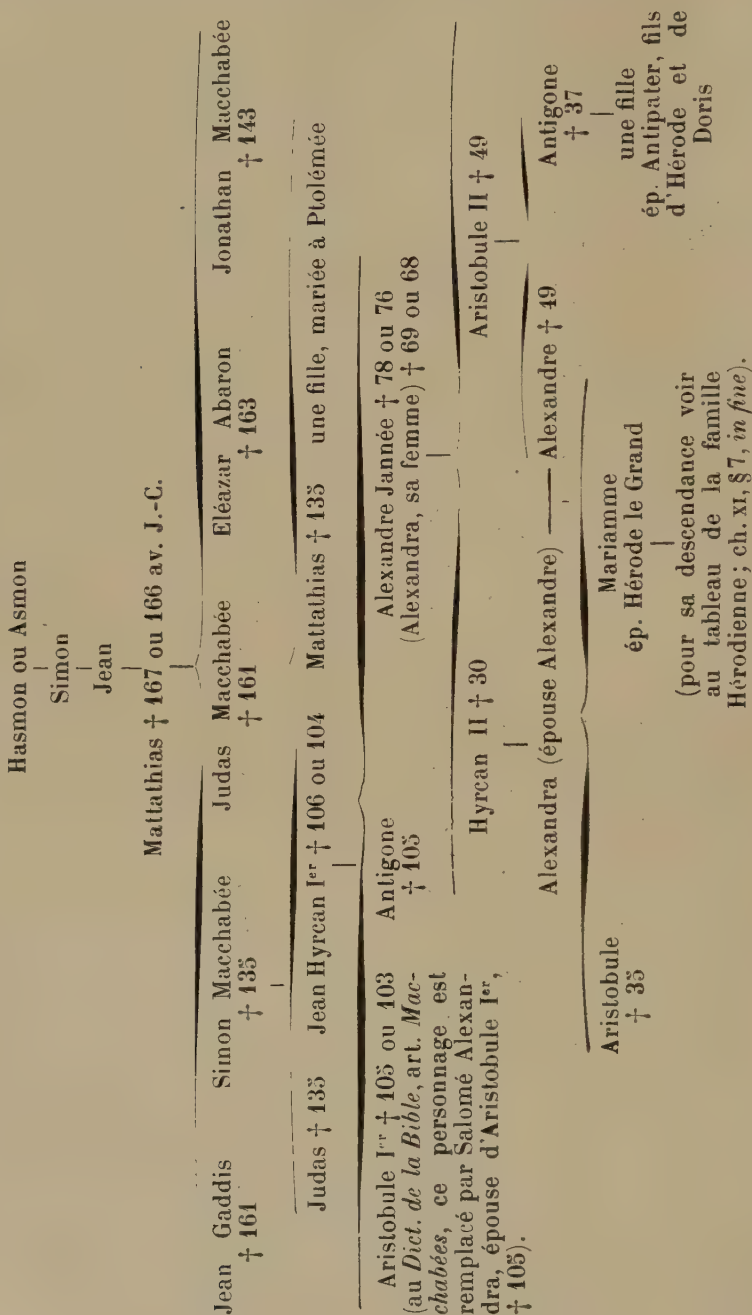
A peine Alexandra morte, les compétitions au trône commencèrent. Entre Hyrcan II, déjà grand prêtre et assumant le titre de roi (qu'il ne devait garder que trois mois), et son frère Aristobule II, éclata la guerre fratricide inexpiable.

Les luttes pour le trône hasmonéen engendrèrent la guerre étrangère, épuisèrent le trésor et aboutirent au protectorat des Romains et à l'intronisation, en Judée, d'une dynastie peu nationale, celle de l'Iduméen Hérode le Grand, dont le père, Antipater ou Antipas, gouvernait, depuis Alexandre Jannée et pour le compte de ce dernier, l'extrême sud palestinien jusque vers le Wadi Arabat et les pays confinant à la Nabatène (1).

(1) Sur l'origine de la famille Hérodiennne, cf. Schürer, *loc. cit.*, I, p. 292, note 2 et aussi *Dict. de la Bible*, art. *Macchabées*. Le tableau ci-contre de la généalogie des Hasmonéens permettra de mieux suivre la filiation de ces princes abominables. Certains noms étant les mêmes que ceux des membres de la famille Hérodiennne, on fera bien de se reporter en même temps au tableau généalogique de ces derniers, ch. XI, § 7, *in fine*. Il y a incertitude sur plusieurs de ces personnages et sur nombre de dates les concernant.



## MAISON DES HASMONÉENS OU MACCHABÉES



Aristobule leva une armée contre Hyrcan, le battit et le força à se rendre. Hyrcan renonça au titre royal aussi bien qu'à celui de grand prêtre, moyennant quoi il eut la vie sauve et garda ses revenus personnels. Mais Antipas avait intérêt à envenimer la querelle. Désireux d'exercer, sur le faible Hyrcan, une tutelle de fait que celui-ci acceptait, il lui représenta que rien n'était perdu, s'il trouvait des alliés extérieurs. Il lui proposa aussitôt une combinaison dans laquelle le roi Nabatéen Arétas III, dont il était l'ami, devait jouer, moyennant honnête compensation, le rôle de sauveteur. L'Arabe préférait voir sur le trône de Jérusalem un souverain ami et inactif, plutôt que le redoutable intrigant qu'était son frère. Il accepta de prendre parti pour Hyrcan et promit à ce dernier un asile inviolable au cas où, sentant sa vie menacée, il voudrait s'éloigner de sa capitale. Antipater, ayant persuadé à son instrument que le moment était venu, le roi détrôné quitta subrepticement Jérusalem et se rendit, avec son conseiller, au centre des montagnes de Pétra. Arétas III lui promit de le remettre sur son trône en échange de la rétrocession, en cas de succès, des douze villes du Moab annexées par son père Jannée, y compris Madeba. Hyrcan s'y engagea (vers 65 av. J.-C.). Arétas marcha aussitôt contre Aristobule avec 50.000 hommes (?) et le battit. Bientôt Jérusalem fut étroitement bloquée. Une partie des troupes d'Aristobule fit défection et se joignit au prétendant, parce qu'il avait pour lui la légitimité. C'est alors qu'intervinrent pour la première fois les Romains.

## § 2. — *La médiation de Pompée.*

Aristobule et son frère Hyrcan avaient, tous deux, fait appel à la médiation de Pompée.

Le puissant proconsul venait de battre Mithridate et avait agenouillé Tigrane (66 av. J.-C.). Il achevait alors la conquête de la Syrie. Son général Scaurus y opérait depuis l'année 65.

Elle était en pleine anarchie. Les Bédouins, les Nabatéens et les Ituréens étaient maîtres des forteresses du Liban, telles Sinna, (Shein ? à 25 kil. au nord-est de Tripoli), Borama (Broummana ?), Sigata (probablement près du Ras Shakka) et même des villes de la côte, comme Béryte, Botrys (Batroun), Théouproson (au Ras Shakka) et Byblos (Djebail), dont plusieurs avaient reçu des colonies arabes (1). Ayant évincé Antiochos XIII et ne trouvant devant lui que des poussières de révoltes, il transforma la Syrie en province romaine, depuis le Taurus et l'Euphrate jusqu'au désert d'Arabie et à la frontière d'Égypte, y compris toute la côte de Phénicie-Philistie. Seuls, restaient provisoirement en dehors les territoires de la monarchie juive et ses deux annexes, la Pérée et l'Idumée. Cette dernière, avec sa capitale, la misérable bourgade d'Adora, était alors en fait aux mains d'Antipater, le père d'Hérode le Grand.

La réorganisation de la Syrie fut signalée par l'institution d'une ère nouvelle, l'ère pompéienne (64).

En même temps qu'elle devenait province romaine, la Syrie se vit morcelée officiellement en principautés vassales et en cités indépendantes (2), car l'annexion n'avait pas été préparée, comme en Asie Mineure ou en Grèce, par de fréquentes interventions de Rome. Pompée rétablit, maintint ou renforça le régime aristocratique dans les villes grecques (3). Il ne toucha pas à leur droit de battre monnaie, mais les subordonna à l'autorité supérieure du légat de la province de Syrie, et les soumit à l'impôt romain. La liberté des villes grecques était une véritable tradition. Les principales d'entre elles formèrent la Décapole (4), sorte de fédération intérieure très lâche, aux liens mal connus, à laquelle appartinrent d'abord Scythopolis, Pella,

(1) Cf. Dussaud, *Les Arabes*, p. 10-13. Pour les identifications de ces villes, Dussaud, *Topographie*, p. 89 et 117.

(2) Nous sommes renseignés principalement par Appien (*Syria*, 50) historien sérieux du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Dans son *Histoire romaine*, il adopte l'ordre géographique.

(3) Cf. V. Chapot, *La frontière de l'Euphrate, de Pompée à la conquête arabe* (*Bibl. des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 99). Paris, 1907, p. 6.

(4) Plus loin, p. 193.

Gadara, Hippos, puis Dion ou Dium, Gerasa, Philadelphie, Rephane (site non identifié) (1), plus tard encore Kanatha et Damas. Ainsi, la Décapole comprenait le nord de la Pérée jusqu'au lac de Galilée, puis toute l'Auranitide jusqu'à Damas.

Pella en fut pendant quelques temps le centre de gravité. Elle battit monnaie fort avant au cours de l'empire romain ; nous possédons, notamment, des espèces de 167 ap. J.-C. (2).

Chez les peuples nomades ou peu dociles, Pompée maintint au pouvoir des dynastes tributaires responsables, chargés d'acheminer leurs sujets vers le pur système romain ; ce régime transitoire devait peu à peu faire place à l'unité. C'était un véritable protectorat. Ainsi furent maintenus, semi-indépendants, Sampsicéramos d'Emèse et d'Aréthuse (3) et Ptolémée de Chalcis, dont cependant les territoires furent réduits. Ce dernier, même, paya à Pompée un tribut de 1000 drachmes (4). Hyrcan II de Judée restait encore en dehors de l'« organisation romaine ». Beaucoup d'autres dynastes moins fortement assis, tels Dionysos de Tripoli, le tyran de Byblos, et Bacchius Judæus (5), furent dépossédés et annexés. Pompée détruisit les néfastes repaires fortifiés dont les maîtres ne se servaient que pour intercepter les routes.

Débarrassé de tout souci, il put examiner à loisir les avantages à tirer de la querelle d'Aristobule et de Hyrcan. Il y puisa une occasion inespérée d'intervenir entre les Juifs, grâce à la demande de médiation formulée par les deux frères. Il ne pensait qu'à étendre la nouvelle province romaine, si les cir-

(1) On pourrait songer à Raphon ou Tell esh Shihab, sur les pentes du Hauran (Dussaud, *Topographie*, p. 339), si elle ne paraissait un peu excentrique par rapport à la Décapole — quoique moins que Kanatha et Damas.

(2) C'est la date que propose RAO, VIII, *Monnaie de Pella au nom de l'Impératrice Lucilla*, p. 113-114.

(3) Ci-dessus, chap. VII, p. 153. Le nom de Sampsicéramos est très répandu à Palmyre jusqu'au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. On le lit aussi dans un décret d'Agrippa II, vers 50 ap. J.-C. ; cela pourrait indiquer que ce Sampsicéramos eut des successeurs du même nom dans sa principauté, RAO, VII, p. 76.

(4) *Ant.*, XIV, 3, 2.

(5) Ce dernier se confond probablement avec Dionysos de Tripoli (cf. S. Reinach, *Actes et Conférences de la Société des Études Juives*, p. cxcvi, et Schürer, *loc. cit.*, p. 295, note 14.



constances s'y prêtaient. Il prit le contrepied de la politique nabatéenne, et, par l'organe de Scaurus chargé de les départager, se déclara, pour celui des deux frères qui lui demanderait le moindre effort en échange des plus grands avantages. Tous deux offraient 400 talents. Il préféra donc Aristobule, qui détenait la forteresse, à Hyrcan et ses Nabatéens, dont les moyens parurent faibles. Scaurus somma Arétas, fort surpris, d'évacuer la Judée et de lever le siège du Temple de Jérusalem, sous menace d'être proclamé « ennemi du peuple romain » (1). Son général Metellus venait de chasser les Arméniens de la Damascène. Loin d'y laisser rentrer Arétas, ils prit possession du terrain abandonné. Les cavaliers nabatéens durent se replier plus au sud.

Cependant, Arétas ne céda pas sans combattre à l'injonction de Pompée. Mal lui en prit. Aristobule, soutenu par des corps romains, prit l'avantage. Hyrcan et ses appuis nabatéens furent battus et perdirent 6.000 hommes. Phallion, frère d'Antipater, fut tué au lieu dit Papyrôn (?). Pompée se transporta ensuite en personne à Damas et y tint l'année suivante, en 63, des assises solennelles, où vinrent les représentants de toute la Syrie : des Iduméens, des Nabatéens et d'autres. Tous les partis juifs cherchèrent à y faire reviser leurs affaires. Aristobule envoya le plus beau présent, une vigne d'or estimée 500 talents, enlevée au Temple, et qui, plus tard, orna celui de Jupiter Capitolin (2). Hyrcan invoqua son droit d'aînesse ; Aristobule la cause de l'ordre compromis par la faiblesse de son frère ; les partisans des Hasidîm ou « purs » demandaient le retour à l'organisation théocratique juive, avec un grand prêtre et non un roi. Pour eux, Aristobule comme Hyrcan régnaient au mépris des lois nationales, par l'odieux asservissement des citoyens (3). Pompée dédaigna l'opinion des particuliers. Il trouva Aristobule peu malléable et orgueilleux, susceptible de se mettre en travers de ses desseins. Faisant volte-face, il préféra favoriser Hyrcan.

(1) *Ant.*, XIV, 2, 3 et 3, 1 ; *Bell. Jud.*, I, 6, 2-3.

(2) Strabon : *Fragm. II*, de l'édit. Didot ; *Ant.*, XIV, 3, 1.

(3) Diodore, XL, fragment 2. *Excerpta Vaticana*, p. 128.

Mais il séparait nettement la cause de ce dernier de celle des Nabatéens, auxquels il reprochait leurs pillages, d'autant plus qu'il préparait contre eux une campagne pour leur faire évacuer les pays à l'ouest de la mer Morte. Hyrcan s'empressa de faire défection et abandonna à son sort le fidèle Arétas.

### § 3. — *La campagne de Scaurus.*

Le général Scaurus fut lancé à la poursuite du roi de Pétra, au delà de Wadi Arabat, avec le concours des Iduméens d'Antipater, qu'on trouvera toujours du même côté qu'Hyrcan. Grâce à eux, l'armée romaine fut amplement pourvue de vivres et Arétas refoulé le long du Moab, sur Philadelphie (environ 63 av. J.-C.) (1).

Il est difficile de fixer l'itinéraire de cette campagne. Scaurus partait incontestablement de Damas, car, au début, Aristobule l'accompagna jusqu'à Dium (dans la région de Gerasa). D'autre part, l'intervention des Iduméens serait en faveur d'une marche par le sud, refoulant les Nabatéens du sud au nord dans le Moab, campagne improbable.

Cette opération tourna court. Voici comment la raconte Joseph (2) : « Scaurus marcha avec son armée vers Pétra, capitale de l'Arabie, et, comme les passages pour y aller étaient extrêmement difficiles, ses soldats, poussés par la faim, pillèrent tout le pays alentour. Antipater leur fit apporter de la Judée, par le commandement d'Hyrcan, des blés et autres choses nécessaires. Comme il était fort connu du roi Arétas, Scaurus l'envoya vers lui en ambassade. Il s'acquitta si bien de sa mission, qu'il persuada le Nabatéen de donner trois cents talents pour empêcher le pillage de son état. Ainsi, cette guerre finit aussitôt que commencée et Scaurus n'en eut pas moins de

(1) Certains auteurs penchent pour 64 et même 65.

(2) *Bell. Jud.*, I, 63.

joie qu'Arétas. » Le général romain avait, en effet, compris l'impossibilité d'un succès militaire définitif. Comme au temps de Démétrius Polyorcète, les Nabatéens rachetèrent à prix d'or leur liberté. Cela n'empêcha pas Scaurus de frapper, pour commémorer son raid sur Pétra, une médaille, dont un exemplaire nous a été heureusement conservé, où l'on voit Arétas en mauvaise posture. Il figure sur l'avers tenant un chameau par la main et fléchissant le genou, sans doute devant son vainqueur. La numismatique confirme Joseph, mais c'est l'historien juif qui a révélé le rôle joué par la cavalerie de Saint Georges dans cette affaire (fig. 10).



Fig. 10.  
Médaille de Scaurus  
(58 av. J.-C.)  
(De Morgan,  
*Num. Orientale*,  
fig. 308, p. 257.)

#### § 4. — *Prise de Jérusalem et réorganisation de la Syrie-Palestine.*

La vraie raison pour laquelle Pompée et Scaurus ne voulurent pas poursuivre leurs avantages contre le roi de Pétra était qu'Aristobule, se sentant abandonné par Pompée, auquel son frère fournissait maintenant des contributions, s'était retranché en Judée. Il fallait donc battre le prince juif militairement. Par Pella et Scythopolis, Pompée tourna contre lui les troupes qui revenaient de l'Arabie Pétrée. En arrivant devant la forteresse d'Alexandrium (sur le Jourdain, à 25 kilomètres au nord de Jéricho) (1), le proconsul somma Aristobule de lui livrer la place avec ses autres villes fortes. Le Juif s'y refusa et se replia sur sa capitale pour s'y défendre, puis il promit d'ouvrir ses portes, mais ne s'exécuta pas. C'est ainsi que le général Gabinius, arrivant devant Jérusalem, n'y put entrer. Pompée

(1) *Ant.*, XIV, 4, 1 et 3. Cette place était probablement sur la montagne Sartaba, où était aussi la ville de Koréa. Cf. Clémont-Ganneau, *Archæological Researches in Palestine*, II, 45 en note; et Schürer, *loc. cit.*, I, p. 297, note 19.

réussit à appréhender Aristobule, venu d'ailleurs librement au camp romain : son légat Pison entra alors dans la citadelle, grâce au concours d'Hyrcean et surtout grâce aux divisions des Juifs, dont la plupart étaient pour la reddition sans effusion de sang. Les zélateurs s'étaient réfugiés dans le Temple, sur la colline la plus forte de Jérusalem. Il fallut faire un siège. Les Romains, selon l'usage, donnèrent l'assaut le jour du jeûne, pendant lequel les Juifs, stricts observateurs de leur loi religieuse, même assiégés, même dans le plus grand péril, ne se défendaient pas. Pompée, après trois mois de siège, s'empara de la place et entra dans le Saint des Saints. Il ne le mit pas au pillage, mais laissa s'accomplir un grand bain de sang. Les prêtres furent massacrés jusque sur l'autel. C'était à l'automne de 63, Cicéron étant consul. Les auteurs de la résistance furent exécutés.

La côte de la Philistie fut enlevée aux Juifs, de Raphia jusqu'à Dora et rattachée à la province romaine. Les villes non juives, pour la plupart grecques, de la Galilée et de la Pérée, jusqu'à Philadelphie à l'entrée du désert, notamment Hippos, Gādara, Pella, Dium, Scythopolis, Samarie, ruinées par les Juifs au temps d'Alexandre Jannée, obtinrent aussi leur liberté et la datèrent de l'ère pompéienne, qui commence pour elles en 63 ou 62. L'Idumée échappa à l'affreuse oppression juive. La Judée dut payer tribut au peuple romain. Il est probable que, malgré le silence des textes, elle fut même incorporée à la province de Syrie. Hyrcean II resta le grand prêtre des Juifs, mais sans le titre de roi. Il garda, en fait, le gouvernement du pays, quoique sous l'étroite surveillance du légat de Syrie, fonction confiée d'abord à Scaurus, puis à Marcius Philippus et à Lentulus Marcellinus. Leur successeur, A. Gabinius (57-55), ne se fit pas faute d'intervenir. Il paraît même avoir divisé ou imposé la division de la Judée en cinq circonscriptions, ne laissant au grand prêtre que ses fonctions sacerdotales.

Aristobule, avec sa fille et ses deux fils Alexandre et Antigone (nous les retrouverons plus tard), furent gardés en otage



et expédiés à Rome, pendant que le proconsul repartait pour l'Asie Mineure.

« Ainsi finit, dit Joseph (1) le commandement d'un maître unique. » Ainsi finit aussi, après moins de quatre-vingts ans, l'indépendance effective des Juifs. Ils étaient désormais soumis au joug de Rome, malgré l'autonomie plus apparente que réelle laissée encore à Hérode le Grand.

---

(1) *Bell. Jud.*, I, 8, 5.

## CHAPITRE IX

### LA DYNASTIE DE PÉTRA

#### TABLEAU GÉNÉALOGIQUE ET LISTE DES ROIS (1)

Renseignements les plus anciens sur cette dynastie. — Les rois : bases sur lesquelles a été dressée la liste. — Le concours de la numismatique. — La loi d'alternance onomastique des quatre noms royaux : Obodas, Arétas, Malichus et Rabel.

Tableau généalogique de la dynastie de Nabatène.

Liste des rois de Nabatène et observations sur chacun d'eux.

Les chapitres précédents ont relaté ce qui est connu de l'histoire de la Nabatène dans ses rapports avec ses voisins d'Assyrie, de Syrie, d'Égypte et de Palestine. C'est peu de chose par rapport à l'histoire générale de la Syrie, dont nous avons retracé les grandes lignes. On ne peut reconnaître un caractère entièrement historique à ce qui est dit des Nabatéens avant les interventions grecques d'Alexandre le Grand et du diadoque Antigone. Dans la première moitié du second siècle av. J.-C. les Nabatéens sont en face des Macchabées, tantôt amis, tantôt ennemis. Jusqu'alors ils ne sont cités que comme race, peuple ou tribu ; les sources ne disent rien de leur organisation intérieure.

Cependant, ils avaient sans doute déjà une dynastie. Le second livre des Macchabées cite, pour la première fois, un souverain Nabatéen, un certain Arétas, roi, ou plutôt *tyran* des Nabatéens, comme ayant donné à Jason, frère du grand prêtre

(1) L'ordre successoral a été étudié d'abord par les numismates, cf. ci-dessus p. 17-18 et ci-dessous, ch. xxii. Voir aussi de Vogüé, *Syrie Centrale, Inscr. sémit.*, p. 115 ; CIS, II, p. 181 ; Gutschmid, *Verzeichniss der Nabat. Könige*, dans Euting : *Inchriften aus Arabien* ; Schürer, *loc. cit.*, I, p. 731 ss. ; DM. *Mission*, p. 68-73 ; RAO., II, p. 366 ss.

juif Ménélas (169 av. J.-C.), un asile plus près de la prison que du soutien (1). Cet Arétas est le plus ancien roi nabatéen connu et porte pour cette raison, provisoirement, le n° 1 de la liste royale.

Il faut passer ensuite à l'an 110 pour entendre parler à nouveau de cette dynastie. Justin dit qu'un Hérotymus (nom dans lequel les orientalistes reconnaissent celui d'Haritat, Arétas, roi de Nabatène) infestait les confins de la Syrie avec ses sept cents fils (ou guerriers) (2). Ce n'est que de la similitude des noms qu'on peut inférer sa parenté avec le premier roi Arétas, et, pour cette raison, on lui a donné le n° II. Il fut probablement le fondateur de la lignée de Pétra, dont la série s'arrête à 106 ap. J.-C., de laquelle nous ne savons absolument rien antérieurement à cet Arétas II. Son règne dure jusqu'en 96 av. J.-C., s'il se confond, comme on l'admet, faute d'autre précision, avec le roi des Arabes Arétas, cité par Joseph comme étant arrivé trop tard au secours de Gaza assiégée par le roi des Juifs Alexandre Jannée (3).

Son successeur fut un certain Obodas (I<sup>er</sup>), régnant entre 95 et 87 av. J.-C. et probablement de la même famille. Il eut, comme on l'a vu plus haut (4), la guerre avec Alexandre Jannée.

Après lui régna son fils Rabel (I<sup>er</sup>), dont le court règne se place en 87. Il eut à faire face à une incursion de l'avant-dernier roi Séleucide, Antiochos XII, et le défit complètement au combat de Mothô (?), où ce dernier trouva la mort (5).

Ensuite vint un nouvel Arétas auquel on donne le n° III et qu'on place de 87 à 62 environ. Le titre de Philhellène qu'il assume sur ses monnaies (il n'y en a pas d'antérieures à lui) est tout un programme, démontrant à la fois la suprématie de la culture grecque et l'aspiration du nouveau roi à supplanter, comme représentant de cette culture et peut-être comme basi-

(1) Ci-dessus, p. 135.

(2) Ci-dessus, p. 146.

(3) Ci-dessus, p. 149.

(4) Ci-dessus, p. 150.

(5) Ci-dessus, p. 152.

leus, le Séleucide, désormais en complète décadence. Sous son règne, Pétra atteint d'un coup son apogée. C'est lui qui, dans les conditions que nous avons vues, en 85 ou 84, s'empressa de voler au secours de Damas et de s'y implanter en prenant le titre de roi de Basse-Syrie. S'il n'y put pas rester (1), cependant l'événement fut d'une extrême conséquence pour lui, car la possession, même éphémère, d'une pareille métropole, lui fournit, ainsi qu'à sa tribu de chameliers en pleine expansion vers le nord, un contact effectif avec une civilisation véritable, telle qu'on peut en jouir seulement dans les villes. Les Nabatéens eurent, dès lors, la hantise de ce souvenir, jusqu'à ce que le joug romain leur imposât une civilisation plus générale encore. Damas, ville aussi vieille que l'histoire, et restée indépendante sous presque tous les régimes, avait des traditions sémitiques, arabiques, grecques. Elle pratiquait les lettres grecques et ses monnaies attestent les profondes influences exercées par les dynasties rivales, mais toutes deux grecques, des Séleucides et des Ptolémées ; ses types monétaires étaient tantôt de poids ptolémaïque, tantôt de poids attique. Les rois de Pétra, en battant pour la première fois monnaie, ne surent qu'imiter les frappes qu'ils y avaient trouvées. Il en fut d'ailleurs de même chez tous les roitelets arabes, jusque dans l'extrême sud arabe, jusqu'au Bab El Mandeb (2). La religion nabatéenne, aussi, fut, dans une certaine mesure, influencée par celles de Damas et il n'est pas jusqu'aux institutions municipales qui ne s'implantassent plus au sud, surtout après l'expérience qu'en firent les villes libres de la Décapole.

Arétas III chercha à reconquérir les douze villes du Moab occupées par les Juifs (3). C'est lui qui prit parti dans les conflits dynastiques de Jérusalem, pour Hyrcan contre Aristobule ; lui qui, on l'a vu, se trouva brusquement en conflit avec les Romains et dut s'incliner devant Scaurus (4). Son œuvre

(1) Ci-dessus, p. 155.

(2) Comme on le voit sans peine en feuilletant l'ouvrage de Hill : *Catalogue of the Greek coins of Arabia*, déjà cité.

(3) Ci-dessus, p. 150.

(4) Ci-dessus, p. 163 ss.



durable fut la conquête définitive et l'assimilation du Hauran jusqu'à la Trachonite.

Avec Arétas III, la dynastie nabatéenne est fortement installée dans l'histoire. Les sources nous permettent d'écrire la chronique de ses successeurs à partir d'Obodas II.

Il ne fut pas, cependant, facile aux plus anciens pionniers de ce terrain historique, d'établir une liste claire et suffisamment démontrée des rois nabatéens. S'aidant des renseignements fournis par les inscriptions qu'il avait lui-même relevées et d'un travail préliminaire du duc de Luynes, datant de 1858, le M<sup>is</sup> de Vogüé a, le premier, établi en 1868, avec certitude, une liste des rois Nabatéens et une classification de leurs monnaies. Sur ces bases déjà solides, le C<sup>te</sup> de Saulcy, en 1875, a greffé des informations nouvelles fournies par quelques monnaies jusqu'alors inconnues, mais il a introduit aussi un roi Malichus vers 145 av. J.-C., que, faute de données historiques, les historiens ont rejeté depuis. Babelon (1) a apporté sa contribution à la numismatique nabatéenne comme à tant d'autres. Clermont-Ganneau, par son œuvre critique si serrée, portant sur la quasi-totalité des inscriptions et monnaies nabatéennes publiées, et se basant sur la transmission du nom du grand-père au petit-fils par primogéniture, avait conclu que le roi à intercaler dans la lacune d'une quinzaine d'années entre Arétas III et Malichus I<sup>er</sup>, devrait porter le nom d'Obodas. Or Dussaud, dans son classement de 1904 (2), trouvant des monnaies au nom d'Obodas de deux types nettement différents, en a fait deux rois séparés, à savoir : un Obodas II justifiant les conjectures de Clermont-Ganneau, de 62 à 47 av. J.-C., et l'Obodas II déjà connu, auquel il donne le n° III, de 30 à 9 av. J.-C. (3).

La découverte d'une nouvelle monnaie, en double exemplaire, d'un Obodas (4) ayant frappé des pièces de poids attique à un moment où les deux Obodas déjà inscrits sur la liste frappaient

(1) Dans *Mélanges Numismatiques* et dans *Rois de Syrie*, déjà cités.

(2) *J. Asiatique*, 1904, p. 189 ss.

(3) *Ibid.*, p. 209.

(4) Dussaud, *Florilège*, p. 209.

encore des pièces de poids ptolémaïque, a amené le savant orientaliste à doubler encore une fois ce roi. Il a proposé un nouvel Obodas (IV) prenant la place d'Obodas III (30 à 9 av. J.-C.) et frappant des pièces attiques, tandis que l'ancien Obodas III frappant des pièces à l'ancien poids (ptolémaïque) était considéré comme le successeur direct d'Obodas II vers 52, précédant Malichus I<sup>er</sup> (vers 47) (1). A vrai dire, peu d'auteurs ont consenti à suivre Dussaud. Hill, dans son Catalogue des monnaies d'Arabie du British Museum, se basant sur ce que les deux seules monnaies attribuées à Obodas II nous présentent l'effigie d'un homme âgé, ne fait régner ce souverain que deux ans (62-60), et n'hésite pas à supprimer le pseudo Obodas III insuffisamment justifié (2).

Malichus I<sup>er</sup>, fils de son prédécesseur (Obodas II ou Arétas II), est un personnage historique. Nous possédons ses monnaies. L'une d'elles a posé la question de savoir s'il fut roi de Cœlé-Syrie. Il fut l'allié de Jules César, mais l'adversaire d'Antoine et d'Octave à Philippes en 42, et vit favoriser Hérode à son détriment (3).

Obodas III, fils du précédent, fut sous la coupe du fameux épitrope Sylléos.

La dynastie est désormais bien connue. Les historiens lui consacrent quelques brèves mentions; les inscriptions nous font au moins connaître les années de leurs règnes et leurs monnaies sont nombreuses. Leur histoire sera exposée aux chapitres suivants.

Le dernier roi de Nabatène est Rabel II. Cependant Dussaud, d'après certaines mentions lues dans des inscriptions peu claires, avait proposé l'insertion, dans la liste royale, d'un dernier souverain, Malichus III. On verra au chapitre XIII, § 3, qu'une inscription trouvée ultérieurement a ruiné cette hypothèse.

(1) Les systèmes pondéraux jouent en numismatique un rôle presque capital pour la détermination des époques et des types monétaires.

(2) *Catalogue, loc. cit.*, p. 1 à xiv et 1 à 13, spécialement p. xiii-xiv.

(3) Voir au chap. x, p. 181

L'arbre généalogique ci-après résume la succession des rois. Si incomplet qu'il soit encore, il s'efforce de n'omettre aucune des données existantes sur la composition de la famille royale. Le tableau dynastique qui suit fournit, avec la liste des souverains et leurs dates, de courtes justifications sur chacun d'eux.

En examinant le tableau de la page 177 on remarquera que toute la dynastie repose sur quatre noms seulement : Obodas (Obodat), Arétas (Haritat), Malichus (Malichos) et Rabel (Rabel). Clermont-Ganneau en a conclu, et cette proposition s'impose, que d'après l'usage dynastique, les noms devaient être alternés de manière à passer de l'arrière-grand-père à l'arrière-petit-fils. Pour la même raison, sans doute, les trois fils aînés de chaque roi recevaient trois des noms royaux, le quatrième étant porté par leur père. Mais l'alternance primitivement voulue fut troublée chaque fois que des frères régnèrent successivement, et cela fut fréquent. Lorsque, pour des causes imprévues, l'ordre successoral appelait un prince plus éloigné que le troisième, le nouveau roi changeait de nom, pour figurer dans la liste sous un nom dynastique. Tel fut le cas d'Aeneas-Arétas IV (1).

Nous ne pouvons déterminer lequel de ces noms dynastiques est le plus ancien. De ce que Malichus est manifestement un terme générique signifiant roi en arabe ou en araméen (*malek*, *melik*), on devrait tirer la conclusion que le premier roi dut s'appeler Malichus. Mais du nombre insolite des rois portant le nom d'Arétas, plus d'un auteur a conclu que tout roi de Nabatène devait s'appeler Arétas. Joseph, notamment, a fait, dans cet ordre, quelques confusions évidentes.

(1) *RAO*, II, p. 375.

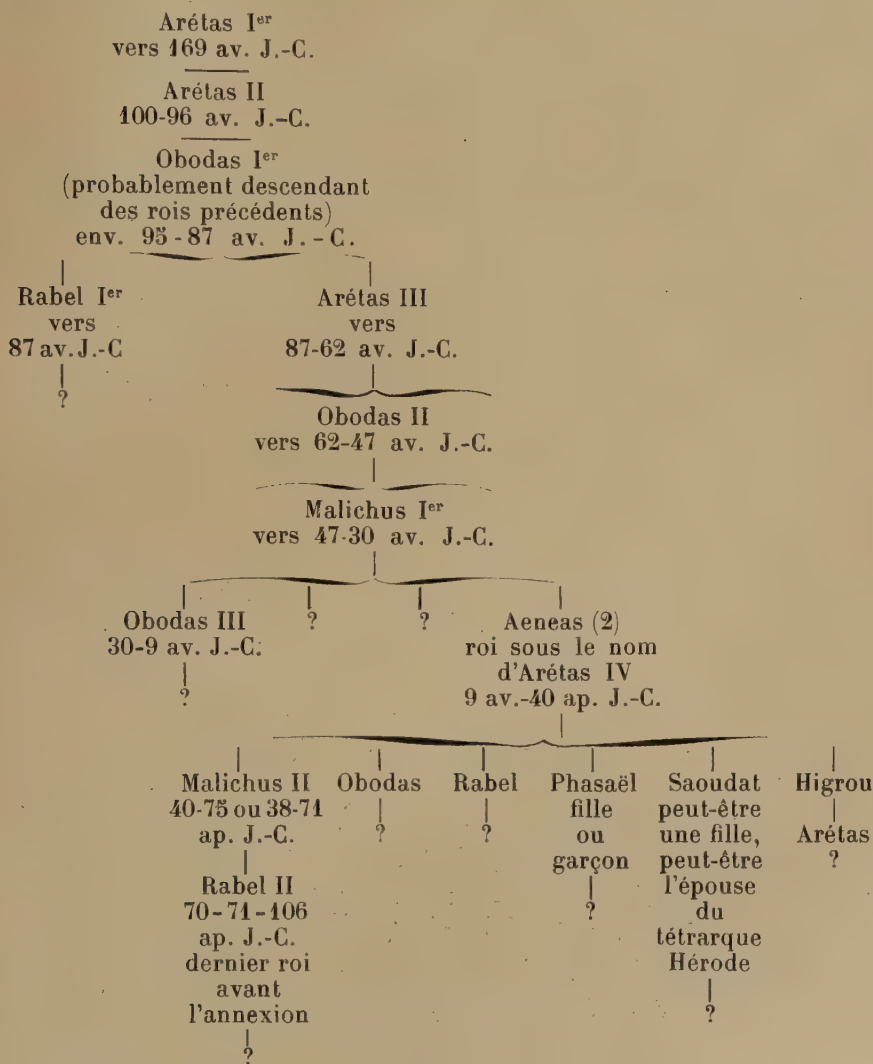
# LISTE DES ROIS DE NABATÈNE (1)

NOMS	DATES	OBSERVATIONS
ARÉTAS I <sup>er</sup> (Haritat, Haretat)	règne déjà en 169 av. J.-C.	Déduction d'après II <i>Macchabées</i> , v, 8.
MALICHUS ? (Malchos, Malichos)	vers 145 av. J.-C.	Roi douteux : hypothèse sans preuve de De Saulcy, <i>Ann. Soc. fr. Num.</i> , t. IV, 1873, p. 6.
ARÉTAS II	110-96 av. J.-C.	Probablement l'Hérotymus de Justin ( <i>Hist.</i> , XXXIX, 3, 6). Cf. de Saulcy, <i>Ann. Soc. fr. de Num.</i> , t. IV, 1873, p. 6; <i>DM Mission</i> , p. 70, et Dussaud, <i>Num. des rois de Nabatène</i> , au <i>J. Asiat.</i> , 1904, p. 192. Probablement le même que l'Arétas qui vint au secours de Gaza assiégée par Alexandre Jannée (96 av. J.-C.). Probablement aussi le fondateur de la dynastie de Pétra; son rapport avec les rois antérieurs est inconnu.
OBODAS I <sup>er</sup> (Obodat)	env. 95-87 av. J.-C.	Dussaud fait commencer son règne vers 90 (guerre contre Alexandre Jannée). Cf. <i>Ant.</i> , XIV, 1, 4.
RABEL I <sup>er</sup> (Rabbél)	vers 87 id.	Fils d'Obodas I <sup>er</sup> (inscr. trouvée à Pétra, en 1888, par le P. Germer-Durand). Clermont-Ganneau ( <i>RAO</i> , II, p. 234) pense qu'il a dû régner de 93 au plus tôt, à 86 ou 85. Probablement il n'eut pas d'héritier. Guerre, vers 87, contre Antiochos XII, qui perd la vie au combat de Mothô.
* ARÉTAS III Philhellène	vers 87-62 id.	Fils d'Obodas I <sup>er</sup> , frère de Rabel I <sup>er</sup> (d'après le rapprochement de deux passages de Joseph : <i>Ant.</i> , XIII, 13 : 5, et XIV, 1 : 4). Prend sur ses monnaies, toutes à légendes grecques, le titre de Philhellène. Dernière année où il est cité : 62 av. J.-C. Première année connue de Malichus I <sup>er</sup> , 47 av. J.-C. Entre 62-47, il y a un blanc historique où Dussaud a proposé de loger un et même deux Obodas. (Voir la rubrique du roi suivant). Arétas III inaugure le monnayage nabatéen par la frappe de monnaies de bronze à l'imitation des Séleucides et très proche de celles émises par Damas, de poids ptolémaïque. Cette frappe a dû suivre de près la prise de Damas par les Nabatéens. Arétas III se contente d'apposer son effigie et son nom sur des monnaies frappées par le Séleucide Démétrios III Eucaïros à Damas (ville qui prit temporairement le nom de Démétrias).
* OBODAS II	vers 62-47 av. J.-C. ou vers 62-60 id.	Fils d'Arétas III, inséré d'abord dans la liste sur la déduction de Clermont-Ganneau ( <i>RAO</i> , II, p. 376), basée sur la loi de l'atavisme onomastique (transmission du nom du grand-père au petit-fils par primogéniture). Cette hypothèse a paru justifiée après, par une inscription portant le nom d'Obodas, fils d'Arétas, et qu'on attribue à Obodas II, faute de toute inscription attribuable avec certitude à la période d'Obodas I <sup>er</sup> (Dalman, <i>Neue Petra Forschungen</i> , 1915, p. 99). Dussaud confirme Clermont-Ganneau et attribue à Obodas II deux monnaies ( <i>J. Asiat.</i> , 1904, p. 209). Il place vers 52, pour des raisons de numismatique pure (argument pondéral) (plus haut p. 174), un nouvel Obodas III, jusqu'à présent non démontré ( <i>Florilege Melchior de Vogüé</i> , 1909, p. 210 ss.). Hill ( <i>Catalogue, etc.</i> , 1922, p. xiii), se basant sur ce que Dussaud n'attribue à Obodas II que des didrachmes des ans 2 et 3 de son règne, et sur ce que l'effigie est celle d'un vieil homme, ne fait régner ce roi que de 62 à 60 env. et fait commencer le règne de son fils en 60 (voir au roi suivant).
MALICHUS I <sup>er</sup>	vers 47-30 av. J.-C. (ou 60-30)	Fils d'Obodas II. Cité pour la première fois en 47 av. J.-C. comme allié de J. César. Mais il a pu régner antérieurement. Clermont-Ganneau ( <i>RAO</i> , II, p. 376) lui donne le n° II, en conservant l'hypothèse de De Saulcy d'un Malichus vers 145 av. J.-C.). La dernière inscription connue de Malichus I <sup>er</sup> est de 30 av. J.-C.). Dussaud lui attribue seulement une didrachme portant à gauche deux lettres nabatéennes et à droite trois caractères grecs ΙΚΓ interprétés : Ἰερχζς Κοιδζς Σιρτζς c'est-à-dire ( <i>souverain</i> ) de la Sainte Corb-Syrie, interprétation très discutée ( <i>J. As.</i> , 1904, p. 211). Elle est repoussée par Hill, qui y voit une indication de date et traduit : la 30 <sup>e</sup> année du règne ou à la rigueur la 21 <sup>e</sup> année (Hill, <i>loc. cit.</i> , p. xiii). C'est pour rendre possible un règne de 30 ans qu'il propose de le faire débiter en 60 av. J.-C., au lieu de 47, date admise jusque-là. Cela excluerait l'hypothèse de Dussaud, d'un nouvel Obodas entre Obodas II et Malichus I <sup>er</sup> .
* OBODAS III	30-9 av. J.-C.	Fils de Malichus I <sup>er</sup> , fut d'abord sous la tutelle de sa mère (déduction tirée des monnaies, plus loin p. 190). Majeur à partir de l'an 10 de son règne, il eut pour épitrope ou premier ministre le fameux Sylléos, qui le fit probablement empoisonner, peut-être même avec son jeune fils. Fut divinisé après sa mort et eut son tombeau à Abdeli (Obodat) ( <i>RAO</i> , I, p. 41). L'effigie d'une reine (non dénommée) apparaît pour la première fois sur ses monnaies. Obodas III abandonne la didrachme d'argent de poids ptolémaïque pour la drachme attique. Dussaud, plaçant, on l'a vu, un Obodas III vers 52 av. J.-C., appelle Obodas IV celui-ci, auquel toutefois nous maintenons le n° III.
* ARÉTAS IV Philopatris ou Philodème	9 av.-40 ap. J.-C.	Fils cadet de Malichus I <sup>er</sup> (déduction de la loi de l'atavisme onomastique); portait, avant son accession au trône, le nom d'Aeneas. Connu sous le nom de Philopatris, ce qui, d'après Clermont-Ganneau ( <i>RAO</i> , II, p. 375), peut vouloir dire <i>qui aime son bisaïeul</i> . Il porte sur ses monnaies le titre de <i>Philodème</i> . Les deux titres sont une réaction contre celui de Philhellène. Ses trois fils portent les noms dynastiques de Malichus, Obodas et Rabel. La constitution de sa famille est connue par l'inscription d'El Mer ( <i>CIS</i> , n° 354 : voir plus loin, chap. xx, § 3, n. 3). Ses monnaies portent, outre son effigie, celle d'une reine avec une légende. Il règne : 1° avec une première femme, la reine Houldou, probablement sa sœur ou demi-sœur (Dalman, <i>Neue Petra Forschungen</i> , p. 106) à l'instar d'Alexandrie (monnaies datées des années 1 à 16 du règne). 2° avec une seconde femme, la reine Chaquilât ou Souquailat ou Choukilat, sœur cadette (?) de Houldou (à partir de l'an 2 de J.-C.). Elle figure sur les monnaies de l'an 23 à l'an 48 du règne, c'est-à-dire jusqu'à la fin. (Il y a désaccord sur les dates entre Dussaud et Hill.) Une monnaie de bronze fort abîmée, trouvée récemment (1921) dans les fouilles de Tyr par M <sup>me</sup> Lelasseur (fig. 33), doit, d'après Dussaud, être attribuée à cette reine (2). Arétas IV pourrait avoir réoccupé pour un temps Damas, sans y frapper monnaie.
* MALICHUS II	40-75 ap. J.-C. ou peut-être 38-71 ap. J.-C.	Fils aîné d'Arétas IV ( <i>DM Mission</i> , p. 71), régna avec sa femme, la reine Chaquilât II, peut-être fille de Chaquilât I <sup>re</sup> . C'est sous son règne que, pour la première fois, la reine est désignée sous le nom de « Sœur du Roi » équivalent à l'Ἀδελφὴ des Lagides. Il aurait régné au moins 30 ans. Nous n'avons ses monnaies que jusqu'à l'an 17 du règne. D'après Dalman ( <i>ibid.</i> , p. 106), il aurait eu une seconde femme, Hagirou, hypothèse douteuse.
* RABEL II (3) qui a fait vivre et sauvé son peu- ple	70/71-106 ap. J.-C.	Fils de Malichus II (inscr. de Salkhad, <i>CIS</i> , <i>Aram.</i> n° 183), d'abord sous la régence de sa mère Chaquilât II, dont l'építrope est Oneichou (lequel était peut-être déjà építrope de Malichus II). Règne avec sa femme, la reine Gamilat. Son protocole royal s'étend avec les années. A la fin de son règne, à partir de l'an 23, il porte le titre « qui a fait vivre et sauvé son peuple ». Voir plus loin, ch. xiii, § 3. Nous avons ses monnaies jusqu'à l'an 20 (cf. A. David, <i>Rev. Num.</i> , 1925, p. 140), et ses inscriptions jusqu'à l'an 36 du règne.
ÈREDEBOSTRA	22 mars 106	Annexion de la Nabatène à l'empire romain. Elle est incorporée à la <i>Provincia Arabia</i> . Pour la date, voir plus loin, ch. xiv, § 1 <sup>er</sup> .





## TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA DYNASTIE DE NABATÈNE (1)



(1) Ce tableau généalogique n'est qu'un essai.

(2) Son nom n'étant pas un des noms dynastiques, Clermont-Ganneau (*RAO*, II, p. 375) a conclu qu'il était au moins le 4<sup>e</sup> fils. Les noms de ses enfants et petits-enfants, en l'an 29 de son règne, figurent dans l'inscription d'El Mer à Pétra. Cf. P. Lagrange, *RB*, 1898, p. 172; *RAO*, I, p. 48-74; et plus loin, ch. xx, § 3, II, 3.

## CHAPITRE X

### LES SUCCESEURS D'ARÉTAS III. — OBODAS II et MALICHUS I<sup>er</sup> LA JUDEE ET LA NABATÈNE JUSQU'A ACTIUM

§ 1. *Les événements jusqu'à l'invasion Parthe (30 av. J.-C.)* : Soulèvements contre les Romains en Judée. Gabinus bat les Nabatéens à Pharsale. Ils se mettent au service de César. Hyrcan nommé ethnarque de Judée, Antipater procureur, ses fils Phasael et Hérode stratèges. Malichus I<sup>er</sup> avec Cassius et Brutus. Bataille de Philippos (42). Antipater empoisonné. — § 2. *l'invasion Parthe sous Pacorus* : Les Parthes remplacent Hyrcan ethnarque, par Antigone, roi des Juifs. Phasael se suicide, Hyrcan mutilé. Hérode se réfugie en Nabatène, puis à Rome, Malichus I<sup>er</sup> se voit imposer une indemnité de guerre. Hérode, roi des Juifs. Siège, prise et sac de Jérusalem par les Romains. Les Parthes refoulés. Antigone mis à mort. — § 3. *La Guerre judéo-nabatéenne* : Redistribution territoriale en Syrie. Cléopâtre met aux prises Hérode et Malichus. Actium, Malichus englobé dans le désastre d'Antoine. Hérode occupe les bordures de la Nabatène. Hyrcan mis à mort. Hérode, confirmé par Octave-Auguste, devient le favori de Rome. Mort de Malichus I<sup>er</sup> (vers 30 av. J.-C.).

#### § 1. — *Les événements jusqu'à l'invasion Parthe.*

Les descendants d'Arétas III le Philhellène eurent une situation délicate vis-à-vis de Rome et c'est miracle qu'ils aient échappé plus d'un siècle et demi à l'annexion. En effet, les rapports entre la République et Pétra, si mal commencés à l'arrivée de Pompée, revêtirent souvent un caractère difficile. Ils se compliquèrent encore gravement. Les conflits furent incessants entre Juifs et Nabatéens, et les rois de Jérusalem furent plus habiles que les gens de Pétra à se concilier les bonnes grâces de leur puissant protecteur.

Nous avons laissé l'histoire de la Judée et de l'Arabie Pétrée au moment où Aristobule, vaincu, est déporté en Italie. Son

frère Hyrcan reprend théoriquement le pouvoir, et ceci à l'époque de la disparition d'Aréas III, remplacé par son fils Obodas II (62 av. J.-C.).

Presque tout de suite, les Romains eurent à déjouer des soulèvements de la Judée, fomentés par les partisans d'Aristobule et de ses deux fils contre Hyrcan et l'emprise romaine. L'un de ces fils, Alexandre, avait réussi à s'évader au cours de son voyage vers Rome. Revenu dans son pays, il avait initié aussitôt des troubles. Même il avait réussi à recruter dix mille hommes, avec lesquels ils s'était emparé de quelques forteresses très importantes, dominant le Jourdain et la mer Morte, Alexandrium, Hyrcanium et Machaeros. Gabinius lui donna la chasse et le battit sur les bords orientaux de la mer Morte, aux alentours de Machaeros. Ce raid avait coûté beaucoup de soldats romains, car Alexandre avait mené contre eux, dans toute la Judée, la plus dure des guerres de partisans. Il n'en obtint pas moins la vie sauve, en échange de la reddition de ses places.

Sans doute, les Nabatéens, par peur de l'activité romaine, avaient appuyé Alexandre ? Gabinius, s'il faut en croire Joseph, marcha contre eux et les défit dans un combat (56 ou 55 av. J.-C.) (1). Nous ne savons rien de l'état intérieur de leur royaume, ni de la personnalité royale occupant le trône. En effet, Obodas II reste, malgré tout, un roi hypothétique et nous ne pouvons rien préciser de Malichus II, si ce n'est que, d'après ses monnaies datées, il accéda au trône de Nabatène vers 47.

En Palestine, vers 56, l'équipée du fils fut recommencée par le père, Aristobule, accompagné d'un autre fils, Antigone, tous deux échappés de Rome. L'échec fut plus complet, les agitateurs capturés et expédiés à Antioche. Alexandre n'était pas guéri d'intriguer. Il souleva les Juifs à nouveau en 55, mais une troisième récidive, avec immixtion dans les querelles de la guerre civile romaine, entraîna sa perte. Capturé une seconde fois en Syrie par Pompée, au moment où il allait, peut-être,

(1) *Ant.*, XIV, 6,4 ; *Bell. Jud.*, I, 8,7.



prendre parti pour Jules César, il fut conduit à Antioche, tombeau de tant de princes, et il y eut la tête tranchée.

C'était l'époque où les dynastes devaient faire habilement leur choix entre les grands compétiteurs au pouvoir suprême de Rome. Mais quel embarras ! En sept. 48 nous trouvons les contingents nabatéens dans l'armée de Pompée écrasée à Pharsale. L'année suivante, le grand proconsul était mort. C'est donc en faveur de son vainqueur que le nouveau roi de Nabatène, Malichus I<sup>er</sup> (68 ou 47-30 av. J.-C.), fit acte de soumission. Des contingents nabatéens furent mis à la disposition du prestigieux César, qui venait d'arriver à Alexandrie (1).

Hyrcan et son compère Antipater ne manquèrent pas davantage de voler au secours de la victoire et de rendre des services au nouveau maître, en interceptant les contingents envoyés à Antoine par Mithridate de Pergame (49 av. J.-C.). Ils procurèrent à César, sur les frontières d'Égypte, un corps de 3.000 hommes. Dans les mêmes circonstances, Malichus I<sup>er</sup> de Nabatène semble avoir marché en allié de Jules César.

Cette politique réussit, tout au moins aux Juifs. Après la mort de Pompée, César, traversant la Syrie, leur fit le meilleur accueil. Ils comprirent par là qu'on était disposé à oublier leurs relations avec le dit Pompée. Hyrcan, confirmé dans les fonctions de *grand prêtre*, se vit aussi nommer *Ethnarque héréditaire* de Judée. Ami et allié du peuple romain, il récupéra donc les fonctions que lui avait enlevées Gabinus. Antipater reçut des faveurs et fut nommé *procurateur* ou *épitrope* de Judée, c'est-à-dire pour le moins premier ministre (47) (2). Nous verrons bientôt un autre épitrope presque aussi puissant, en Nabatène. César favorisa le peuple juif. Il lui rendit Joppé (Jaffa) et quelques villages de la côte de Phénicie (toujours d'après Joseph).

Cependant, le timide Hyrcan n'exerçait les pouvoirs récupérés que par son tyrannique Antipater. Ce dernier, pour mieux tenir tout le pays, s'empessa de faire nommer gouver-

(1) J. Caesar, *De Bello Alexandrino*, édit. Oudendorp, I, p. 778.

(2) *Ant.*, XIV, 8, 3-5.

neurs ou stratèges respectifs de Jérusalem et de Galilée ses deux fils, Phasael et Hérode. Ce dernier fait ici sa première apparition. Après avoir réprimé d'abord une révolte de brigands dans sa stratégie, il entra en conflit avec le *Synedrion* juif, sorte de sénat religieux mal défini (47 av. J.-C.).

Quand César périt, le 15 mars 45, il fut sincèrement pleuré des Juifs, dont il était, sans raison connues, le bienfaiteur. Cet assassinat éprouva à nouveau l'habileté des rois alliés à faire leur choix entre les compétiteurs, Octave et Antoine d'une part, Cassius et Brutus de l'autre. Le parti que prit Malichus de Nabatène fut malheureux. C'est à Cassius et à Brutus qu'il envoya des archers. Ils arrivèrent juste à temps pour participer à la défaite que leur infligèrent Antoine et Octave à Philippes en 42. Ce concours donné aux adversaires d'Antoine, explique en partie pourquoi ce dernier, maître de la Syrie comme l'avait été Pompée, fut toujours favorable aux prétentions des roitelets adversaires de la Nabatène et surtout à celles d'Hérode, contre les Arabes de Pétra.

Déjà au temps d'Antipater il en fut ainsi et c'est peut-être ce qui causa la mort de ce dernier. D'après Joseph, Malichus était jaloux d'Antipater. « Il résolut de faire mourir ce dernier et, pour exécuter son dessein, corrompit un sommelier d'Hyrcan qui l'empoisonna, un jour qu'ils dînaient tous deux chez le prince des Juifs. Malichus, suivi de quelques hommes de guerre, alla par la ville pour empêcher que cette mort n'y causât du trouble. Hérode et Phasael, fils d'Antipater furent outrés de douleur et ayant découvert le crime de ce sommelier, n'eurent pas de peine à juger que Malichus en était l'auteur, mais il le nia hardiment... Il pleurait en public la mort d'Antipater qu'il disait être son ami intime, et assemblait en secret des gens pour pourvoir à sa sûreté (1). »

Ceci se passait en 42. Les deux fils d'Antipater eurent aussitôt les plus grandes difficultés. Le parti des Sadducéens, rendu furieux par la prépotence de Phasael et d'Hérode, expédia

(1) *Ant.*, XIV, chap. xix (édit. Buchon, p. 373-374).

auprès de l'astre naissant, Marc-Antoine, une députation exigeant leur renvoi. Ils surent conjurer la crise, grâce à leurs relations avec le proconsul, engagées dès le temps où il n'était encore que l'adjoint de Gabinius. Ils se virent confirmer dans leur charge de gouverneurs avec le titre de *tétrarques*, usurpant ainsi officiellement sur les fonctions de leur maître Hyrcan, *Ethnarque* (on ne sait pas très bien le sens du mot tétrarque). Toutes ces faveurs étaient d'ailleurs liées à de grandes dépenses, les provinces étant taxées à l'extrême par le Romain, dont on connaît les énormes besoins d'argent.

## § 2. — *L'invasion Parthe sous Pacorus.*

Un certain équilibre paraissait s'établir en Syrie lorsque, comme un coup de tonnerre, retentit la brève mais terrible invasion des Parthes, sous la conduite du satrape Barzapharnès et de Pacorus, fils du roi Orode (40 av. J.-C.). Ils conquièrent tout le pays et, naturellement, virent se joindre à eux tous les mécontents, tous les prétendants. C'est à ce titre qu'Antigone, fils d'Aristobule, par de grandes promesses, décida les Parthes à l'installer sur le trône de Judée. Appuyé de quelques partisans, il réussit à pénétrer dans la Ville Sainte. La guerre civile éclata entre le prétendant d'une part, Phasael et Hérode pour le compte d'Hyrcan, de l'autre. Une médiation fut instituée par Barzapharnès. Phasael et Hyrcan, s'étant imprudemment rendus au camp ennemi, y furent faits prisonniers à l'instigation de leur rival. Phasael perdit courage et se suicida. Hyrcan s'en tira avec une grave humiliation. Antigone se contenta de lui faire couper une oreille par les Parthes, mutilation qui le rendait, d'après la loi mosaïque, impropre à conserver la tiare, laquelle ne devait être portée que par un homme en état d'intégrité physique (1).

(1) *Lévitique*, xxi, 17-21. Même une tache sur l'œil, des dartres, une hernie suffisaient à rendre l'homme impropre au « droit d'offrir les sacrifices à l'Eternel ».

Cette règle a été strictement appliquée dans bien des religions. Chez les Juifs,

Hyrcean fut tout de même expédié en exil. Antigone, au contraire, sous son nom juif de Mathathias, devint roi des Juifs par la grâce des Parthes (40 av. J.-C.). Il entra à Jérusalem et prit sur ses monnaies le titre de *Roi et Grand Prêtre*. Son règne théorique fut de trois ans. Pendant ces courtes années, Hérode ne resta pas inactif. Plus prudent que son frère, il avait échappé au guet-apens et, après avoir mis sa famille à l'abri à Masada sur la mer Morte (pl. 111) où elle garda refuge pendant trois ans, il avait pris la direction de Pétra (1). Comme on n'osait pas l'y recevoir et lui donner asile, par crainte de l'avance des Parthes, il gagna au plus court l'Égypte par la route des caravanes, vers Rhinocoroura. C'est là qu'il apprit la mort de son frère. Étant arrivé à Alexandrie, il s'embarqua pour Rome. Probablement les Romains en voulurent tout de même à Malichus I<sup>er</sup> de ce commencement d'appui. En tout cas le roi nabatéen, suspect, d'après Dion Cassius (2), de complicité avec Pacorus et ses Parthes, se vit imposer par Vintidius, en 39 av. J.-C., une dure contribution de guerre.

À Rome, Hérode ne tarda pas à récolter le fruit de ses bassesses, de sa soumission et de ses libéralités. Déclaré, par le Sénat, roi des Juifs et des Iduméens, il débarqua en l'an 39 à Ptolémaïs (Saint-Jean-d'Acre).

Les Parthes, refoulés par Vintidius, la même année, après moins d'un an d'occupation, venaient d'abandonner la Palestine. Vintidius et son successeur Silo avaient été à deux doigts de reconnaître la royauté d'Antigone, dont ils n'avaient exigé qu'un fort tribut. Hérode sut leur prouver qu'il avait l'appui du Sénat romain. Après une dure lutte, il réussit enfin, grâce aux troupes romaines, à conquérir le royaume dont il était reconnu titulaire et pour lequel le malheureux Hyrcean, prisonnier, avait été mis hors de compétition.

elle provient directement de Babylone, où le rituel interdisait le sacrifice à tout homme infirme ou même seulement mal proportionné.

(1) Cf. George Syncelle, *Chronographia*, édit. de Bonn, p. 577 et *Ant.*, XIV, 13, 6-9.

(2) Dion, XL, 80 et XLVIII, 41; *Ant.*, XIV, 14 (1-2); *Bell. Jud.*, XXIII, 1 et 3; cf. aussi Chapot, *loc. cit.*, p. 27.



Il reprit d'abord la Galilée, où il dut mener toute une campagne contre les brigands des cavernes. Entre temps, son frère Joseph était tombé dans un combat contre Antigone et avait eu la tête coupée. Hérode, battant ce dernier près de Jéricho, lui enleva toute la Judée, sauf Jérusalem même. La Cité Sainte, assiégée une fois de plus par Hérode et les Romains, tomba enfin et fut mise à sac (été 37). Antigone, capturé, fut expédié à Antioche, où Antoine, à la prière d'Hérode et selon la loi de ce jeu inexorable, le fit exécuter. Ainsi Hérode était réinstallé, après trois ans d'interrègne et grâce aux faveurs d'Antoine.

### § 3. — *La guerre judéo-nabatéenne.*

Dès son retour, les relations entre la Judée et la Nabatène se compliquèrent. Presque tout de suite, en effet, débuta le conflit dont fut l'occasion la redistribution territoriale à laquelle s'était décidé Marc-Antoine, pour faire plaisir à sa maîtresse, ou plutôt à sa femme (on croit, en effet, que Cléopâtre avait réussi à se faire épouser à Antioche peu auparavant, peut-être au cours du séjour d'Antoine en Syrie, en 36 ou 35). La reine d'Egypte, jalouse, vindicative et cupide, haïssait Hérode (qu'elle essaya peut-être de séduire). Elle ne détestait pas moins Malichus. Elle dut se trouver en conflit avec tous deux. On pourrait même conclure d'une phrase de Joseph qu'elle réussit à faire périr Malichus (1), si la preuve de la survie du roi arabe n'était faite jus-

(1) Joseph raconte (*Bell. Jud.*, I, xxii, 3) qu'Hérode s'enflamma brusquement de jalousie à propos de sa femme préférée Mariamme (1<sup>re</sup>). Il redouta que Cléopâtre n'obtint sa mort. « Il se représentait avec quelle habileté la reine d'Egypte s'était débarrassée du roi Lysanias (d'Abilène, voir ci-dessus p. 154 ; ce fut en 34 av. J.-C.) et de l'Arabe Malichus. » Cependant c'est une erreur, car Malichus vécut aussi longtemps que Cléopâtre.

Le passage ci-dessus de Joseph a pour but d'expliquer la mise à mort de Mariamme. Le récit des tragédies intérieures de la maison Hérodiennne est en dehors de notre sujet. Rappelons seulement qu'Hérode, assassin de toute sa famille, fit mourir successivement son beau-frère Aristobule (35), deux des trois maris de sa sœur Salomé (34 et 25), le malheureux Hyrcan II, grand-père de sa

qu'à l'an 30. Sans doute faut-il placer ici une tentative de la reine Lagide de mettre la Judée sous son protectorat et d'établir sa suprématie sur la Nabatène, cependant parfaitement indépendante de l'Égypte jusque-là. Cléopâtre obtint sur les deux rois des avantages substantiels. Au moment de l'épouser, Antoine lui avait fait le cadeau royal, qui ne lui coûtait rien, de toute la côte de Phénicie (moins Tyr et Sidon, mais avec Ptolémaïs et Joppé), et de certaines parties des territoires nabatéens et ituréens, ainsi que du revenu de quelques villes nabatéennes ou même juives, comme Jéricho, la contrée la plus riche de la Judée. Cette combinaison désastreuse emmêlait les territoires et ne pouvait que multiplier les frictions. Elle était explicable seulement par des vues à longue portée et pleines de danger (1). Hérode dut, en dépit de sa fureur contre l'enchantresse, se charger de l'exécution des promesses du Romain. En dehors de ce qu'il devait céder lui-même, il fallait pour ainsi dire conquérir ces « cadeaux » sur Malichus I<sup>er</sup>, mal disposé à faire les frais de la libéralité. Le Nabatéen, si même il commença jamais à s'acquitter de cette espèce de tribut, s'en affranchit bien vite. La guerre entre les deux voisins éclata sur la pression d'Antoine, peu soucieux d'intervenir lui-même. Elle se déroula au Hauran. Les Nabatéens, d'abord battus à Diospolis, dans la région de Kanatha (2) (au plus tard en 32 av. J.-C.), reprirent courage à la nouvelle d'un tremblement de terre qui, démontrant un des rares avantages de la vie nomade, les laissa indemnes tout en détruisant plusieurs villes en Palestine. Ils battirent à plate couture, dans une nouvelle rencontre, les

femme, sa belle-mère Alexandra, mère de Mariamme, puis Mariamme elle-même, la seule aimée de ses dix femmes (29), puis trois de ses fils, Alexandre et Aristobule en l'an 7 av. J.-C. et Antipater cinq jours avant sa mort (printemps 4 av. J.-C.), sans parler d'innombrables parents plus éloignés. C'est ce qui faisait dire à Auguste « qu'il vaut mieux être le porc d'Hérode que son fils ».

(1) Cf. Renan, *Hist. du peuple d'Israël*, V, p. 258. Les revenus concédés à Cléopâtre étaient ceux du parfum de Jéricho (le fameux baume) et de quelques cantons de Nabatène, probablement en Ammonitide. Cf. Strabon, XVI, 2,41 et *Bell. Jud.*, IV, 8,3. Schürer (*loc. cit.*, p. 380, note 37) a bien mis en lumière la valeur de ces territoires et leurs productions.

(2) Elle n'est pas identifiée. Ce n'est pas la Diospolis, également non identifiée, de la région de Lattaquieh-Laodicée.

troupes d'Hérode, tout près de ce même Kanatha. Cléopâtre était assez machiavélique pour les aider sous main, afin de faire subir, par la même occasion, le plus grand dommage possible à celui qui était son champion forcé contre les Nabatéens. Ainsi ses deux voisins si haïs s'affaiblissaient l'un l'autre. Avec chacun, elle jouait à qui perd gagne !

Mais Hérode réussit à rassembler des contingents et vainquit le général nabatéen Elthème dans les montagnes, près de Philadelphie (Amman) (31 av. J.-C.) (1).

Cette campagne, avec ses péripéties heureuses et malheureuses, fut, tout compte fait, un immense bonheur pour Hérode. Il ne revint à Jérusalem que juste avant la bataille d'Actium. Les dés étaient déjà jetés. La guerre nabatéenne lui procura un *alibi* excellent vis-à-vis d'Octave-Auguste. Dès 32, Marc-Antoine rassemblait ses forces à Ephèse pour la lutte finale et Hérode ne croyait pas échapper à la nécessité de se joindre à lui, avec une armée. La jalousie de Cléopâtre, vexée de la bienveillance de son époux pour le roi des Juifs, l'en empêcha. Elle convoitait toujours ses états, voulait qu'il restât engagé à son profit à elle, contre les Nabatéens. C'est seulement grâce aux intrigues de cette femme ardente et implacable, et aux conflits de frontière alors en cours, que la bataille d'Actium se livra sans le roi des Juifs (31 av. J.-C.) (2).

Les circonstances avaient moins bien servi son adversaire Malichus. Par peur de voir Antoine soutenir à fond Hérode, il avait fourni à l'antagoniste d'Octave-Auguste des contingents qui figurèrent à Actium. Vainqueur des Nabatéens entre temps, Hérode put, à la faveur du bouleversement général, conséquence du désastre d'Antoine, et tablant aussi sur les actes

(1) Clermont-Ganneau (*RAO*, VII, p. 379) croit qu'Elthemios est une faute paléographique. Il rétablit le nom en Soème, Σόεμος ou Σόαιμος, qui pourrait être le père de celui qui fit mettre à mort Sylléos quelques années plus tard. Cf. Joseph, *Bell. Jud.*, I, 29, 3. Voir aussi plus loin, ch. XI, § 7. Un autre Soémos, mais au service d'Hérode, avait été, pendant le voyage de ce roi à Rhodes, chargé de surveiller Mariamme et mis à mort sur le simple soupçon d'avoir mal rempli sa mission (*Ant.*, XV, 6-5).

(2) Renan, *loc. cit.*, V, p. 258.

d'hostilité auxquels s'était laissé compromettre Malichus, occuper Hebeson, Madeba et une partie du Moab jusqu'à l'Arnon, dont il fit désormais sa frontière avec la Nabaténe.

Cet envahissement progressif n'était possible que parce que les yeux du monde étaient tournés vers d'autres pôles. Cela n'empêcha pas Hérode, pendant l'année qui s'écoule entre Actium et la chute de l'Égypte, d'avoir à trembler pour son trône. Il avait été par trop l'ami d'Antoine ! Une année suffisait d'ailleurs à ce comédien-né pour évoluer. Il sut donc avant la victoire définitive, mais quand le résultat n'était plus douteux, rendre des services. C'est ainsi qu'il s'empressa, à la demande de Didius, légat de Syrie pour le compte de César-Octave, d'intercepter le passage des gladiateurs de Cyzique accourant d'Asie Mineure au secours d'Antoine. L'accueil que lui ferait Octave restait encore douteux. Il pouvait craindre un caprice de ce dernier, mettant à sa place un prince plus effacé ou moins compromis. Un compétiteur, justement, était tout prêt. Le vieux Hyrcan, revenu de sa captivité chez les Parthes lors du mariage de sa petite-fille Mariamme (I<sup>re</sup>) avec Hérode, seul représentant de la légitimité, vivait assez effacé à la cour, n'ayant pu, à cause de sa mutilation, reprendre ses fonctions de souverain sacrificateur. Il avait été remplacé par un prêtre obscur, puis par le frère de Mariamme, un autre de ses petits-fils, Aristobule, qu'Hérode, le voyant trop populaire, s'était empressé de faire mourir au cours d'une joute nautique à Jéricho (où, par manière de plaisanterie, des amis lui avaient maintenu la tête sous l'eau, seulement quelques instants de trop). Hérode, donc, pensa préférable d'écarter toute comparaison et décida de se débarrasser d'Hyrcan. Il fut, dit Joseph, « exaspéré, non pas que le vieillard aspirât à la royauté, mais parce qu'elle lui revenait de droit ». Il le fit tenir étroitement surveillé. L'ancien souverain, conscient des dangers qui s'accumulaient sur sa tête, malgré son extrême timidité, entama une correspondance compromettante avec Malichus I<sup>er</sup>. Se souvenant de sa première alliance avec Arétas, il demanda au roi nabatéen son appui, ou tout au moins un asile, le cas échéant.



La réponse fut favorable. Malheureusement pour Hyrcan, hôte d'un palais où l'espionnage était de rigueur, son secret fut trahi par des domestiques et son projet d'évasion lui coûta la vie.

Hérode fut mis en possession de la lettre. « Il fit, dit Joseph, venir Hyrcan devant son conseil, et lui demanda quel traité il avait fait avec Malichus. A quoi Hyrcan répondit qu'il n'en avait pas fait. Hérode lui montra la lettre et le fit mourir... D'autres disent que ce ne fut pas pour ce sujet qu'il fit mourir Hyrcan, mais parce qu'il avait entrepris sur sa vie et ils racontent la chose comme suit : Hérode, ayant demandé à Hyrcan dans un festin, sans témoigner avoir du soupçon de lui, s'il n'avait pas reçu des lettres de Malichus, il répondit qu'il en avait reçu, mais seulement de politesse. Et n'avez-vous point reçu de présent de lui ? Oui, répartit Hyrcan, seulement quatre chevaux pour mon char. Sur quoi Hérode prit occasion de l'accuser de trahison et de s'être laissé corrompre, et commanda qu'on le fit mourir » (1) (30 av. J.-C.).

Ce récit montre, en même temps, que Malichus vivait encore et n'avait pas, comme le dit ailleurs Joseph, été poignardé par des soldats sur l'instigation d'Hérode, désireux de venger la mort de son père Antipater. Nous possédons des monnaies de Malichus de l'an 30 du règne (ou en tout cas de l'an 21), il n'est donc pas possible que ce roi ait terminé sa carrière en 42, date de l'empoisonnement d'Antipater (2).

Rien, d'autre part, ne justifierait de loger pendant cette période un autre Malichus, roi de Nabatène.

Une fois débarrassé du dernier Hasmonéen, Hérode n'hésita pas à se présenter devant Octave, alors à Rhodes (printemps 30 av. J.-C.). Il réussit à se faire confirmer comme « roi ami du Peuple Romain ».

Lorsque le futur Auguste, en route vers l'Égypte, s'arrêta sur la côte phénicienne, son nouveau protégé vint le saluer, promettant de faciliter la marche de l'armée césarienne vers

(1) *Ant.*, XV, chap. x (édit. Buchon, p. 400).

(2) Cf. *Ant.*, XIV, chap. xx (édit. Buchon, p. 374).

Péluse. Peu après, la plus grande des tragédies orientales reçut son dénouement par le double suicide d'Antoine et de Cléopâtre. Hérode vit sa situation définitivement réglée à son avantage (août 30). Il récupéra Jéricho, Gadara, Hippos, Samarie, Gaza, Anthédon, Joppé et la tour de Straton sur la mer. C'est là que peu après il fonda, en l'honneur de son maître, la ville de Césarée. Pour faire éclater aux yeux de tous sa faveur, il l'accompagna dans son voyage de retour d'Égypte par terre, à travers la Syrie, jusqu'à Antioche.

L'histoire intérieure de la Nabatène est malheureusement moins bien connue que celle de la Palestine. N'étant pas, comme Hérode, détenteur d'une route militaire indispensable aux puissances du jour et en contact direct avec elles, Malichus I<sup>er</sup> n'eut pas autant besoin d'intriguer, ou bien il ne sut pas, ou encore et c'est le plus probable, ces événements se produisirent exactement à l'époque de sa mort. Il disparut en effet de la scène politique peu après Actium et sensiblement en même temps que Cléopâtre. Peut-être même sa mort sauva-t-elle du ressentiment d'Octave sa royauté, rencontrée par deux fois sur la route du Romain, à Philippes et à Actium. On ne sait rien de précis à ce sujet et l'on a vu qu'il ne faut pas faire fond sur les récits incontrôlables de Joseph.

Nous possédons de Malichus I<sup>er</sup> des inscriptions. L'une datée de l'an II de son règne, a été trouvée à Bostra, l'autre, signalée par Renan, a été relevée à Pouzzoles en Italie, tête de la navigation vers l'Orient (1), où les voyageurs, après avoir échappé aux redoutables périls de la navigation au long cours, ne manquaient pas de consacrer leurs ex-voto aux dieux les plus variés. On y voyait des sanctuaires des religions les plus diverses (2).

Malichus I<sup>er</sup> a également laissé des monnaies (3).

(1) Renan, *Journal Asiatique*, VII<sup>e</sup> série, t. II, 1873, p. 366-382 et *CIS*, II, n° 158.

(2) Cf. plus loin, ch. xx, § 3.

(3) Cf. plus loin, au ch. xxii.

## CHAPITRE XI

### OBODAS III ET SYLLÉOS AU TEMPS D'HÉRODE LE GRAND L'EXPÉDITION D'ÆLIUS GALLUS EN ARABIE

§ 1. *Le pouvoir de Sylléos* : Obodas III, les épitropes. — § 2. *La Pérée* : Hérode et les confins nabatéens. La Décapole et la Pérée : les stratégies nabatéennes sur les pentes de la mer Morte. — § 3. *Les Arabes et la flotte de Cléopâtre* : Services rendus aux Romains par Sylléos. Incendie de la flotte égyptienne. Les Nabatéens sur le Wadi Toumilat. — § 3. *L'expédition d'Ælius Gallus en Arabie* : Intervention d'Auguste en Arabie. Obodas et Hérode requis de collaborer. Récit de Strabon. Itinéraire d'Ælius Gallus : Leukè Komè, Hegra, Negrana, Mariaba. Le temple romain du Wadi Hamz. Echec d'Ælius. Trahison supposée de Sylléos. Son procès doit être revisé. — § 5. *Projet de mariage de Sylléos et Salomé* : Raisons de ce projet rejeté par Hérode, rancune de Sylléos. — § 6. *Conflits entre Hérode et Sylléos. La dédicace de Milet* : Hérode reçoit la Trachonis. Brigandages. Affaire des soixante talents. Voyage de Sylléos à Rome. Son séjour à Milet. Dedicace gréco-nabatéenne du Delphinium. Invasion de la Nabatène par Hérode. Sylléos circonviend Auguste. — § 7. *Procès et mort de Sylléos* : Mort d'Obodas III. Aeneas-Aréas IV lui succède. Fureur de Sylléos, qui visait la couronne. Dénonciations réciproques à Rome. Hérode contre Sylléos. Nicolas de Damas. Sylléos condamné à rendre gorge. Il retourne en Nabatène. Position intenable. Il revient à Rome. Condamné à mort pour trahison envers le peuple romain. Dernières années d'Hérode. Tableau généalogique de sa dynastie.

#### § 1. — *Le Pouvoir de Sylléos.*

Obodas III, le nouveau roi de Nabatène (30-9 av. J.-C.), fils de Malichus I<sup>er</sup>, fut d'abord sous la tutelle de sa mère (déduction tirée de la numismatique). Il eut pour premier ministre, et probablement dès sa minorité (1), un vizir, le tout puissant Syl-

(1) Cf. Dussaud, *Florilège Melch. de Vogüé*, p. 213. Au revers des pièces de l'an I, l'effigie féminine est au premier plan, ce qui indique une régence. Dès l'an 10, le roi est majeur, car son buste est au premier plan et celui de sa femme au second. Cf. à notre pl. 150, n° 1, la monnaie n° 11.

léos (Choullai), qualifié par les textes de procureur ou épitropos, et par les inscriptions de « frère du roi », son titre officiel. Des rapports respectifs d'Obodas et de Sylléos, dans lesquels ce dernier apparaît toujours comme le vrai maître, on a cru pouvoir conclure, sans preuves, que la royauté nabatéenne avait des points de ressemblance avec celle des rois fainéants, objets dociles de leurs maires du palais. Cette supposition est inutile. Joseph nous dit que le roi des Arabes Obodas était d'un caractère faible et indolent. Quel que soit le régime politique, un Richelieu, un Mazarin savent se rendre maîtres de l'état. Sylléos fut en tout cas un personnage particulièrement fort, intrigant et sans scrupules. On a même cru un moment qu'il avait battu monnaie à son nom, comme certains satrapes perses (1).

Nous ne savons pas comment il s'imposa ainsi à son maître, dès son avènement. Ce dernier était encore jeune, et l'on a vu qu'il lui fallait brusquement se réconcilier avec Octave pour se faire accepter. Sans doute l'Arabe Sylléos avait déjà joué un rôle dans les obscures intrigues par lesquelles, à la fin du règne précédent, le concours militaire du Nabatéen avait manqué d'à-propos. Il tenait les fils de ces intrigues et sut les dénouer dans un sens favorable à la Nabatène. Il se contenta longtemps de la réalité du pouvoir, mais son ambition sans bornes lui fit plus tard concevoir la perspective d'usurper la couronne. Joseph l'accuse même d'avoir fait empoisonner son maître pour lui succéder.

## § 2. — *La Pérée.*

En attendant, les rapports de voisinage de la Nabatène et

(1) Sur la foi de De Saulcy, *loc. cit.* *Annuaire Num.*, 1873, p. 19; *Note sur deux monnaies inédites de la suite des Rois Nabatéens de Pétra*, dans *Mél. de Num.*, III, 1882, p. 193-197. Il n'existe pas de monnaie indiscutablement au nom de Sylléos. Cf. Babelon, *Mél. Num.*, I, p. 81, et Dussaud, *Florilège*, p. 213, note 4.

L'histoire de Sylléos a été contée avec beaucoup de verve par Clermont-Ganneau, *Un Epitrope nabatéen à Milel*, *RAO*, VII, p. 305-329.

Le nom grécisé de Sylléos correspond à Sullai, Choullai en nabatéen. Des strates de ce nom figurent dans les inscriptions funéraires d'El Héger.



de la Judée étaient loin d'être pacifiques. Les mauvais procédés de Sylléos à l'égard de Jérusalem valaient ceux d'Hérode vis-à-vis de Pétra. Il n'est point d'intrigue, point de manœuvre à laquelle Sylléos ne se livrât par députations à Rome contre Hérode. De son côté, le perfide Iduméen ne cessait d'exciter ses protecteurs romains contre Obodas, son contemporain et son rival. Il cherchait, par une docilité sans bornes, à agrandir ses états, en provoquant un démembrement du royaume des chameliers (1). Il en occupait d'ailleurs les bordures. En plus de ce qu'il avait reçu tout d'abord, Auguste avait arrondi ses états (23 av. J.-C.) de la Trachonite (nord du Hauran), de la Batanée (à l'ouest de la Ledja actuelle), de l'Auranitide (Hauran proprement dit) et de la Gaulanitide (pentes-est de la mer de Galilée). Ces pays étaient depuis un demi-siècle des possessions nabatéennes. Par là, Hérode dominait encore, en fait, la confédération des villes dite Décapole; il était le maître de la Pérée, à la tête de laquelle il avait, avec l'assentiment de l'empereur, mis comme tétrarque son frère Phéroras (20 av. J.-C.). C'était une bande de territoire outre-Jourdain, par conséquent non-juif, dont les limites ne furent jamais très précises (2). L'origine politique de ce pseudo-état est des plus obscures. Au nord, il s'étendit depuis Scythopolis et Pella (sur le Jourdain, au 2<sup>e</sup> tiers de la distance entre la mer Morte et la mer de Galilée) (3), et au sud jusqu'à Machaeros (4), place d'arrêt de la Moabitude sur

(1) Joseph, *Bell. Jud.*, I, xvi, 9 (1 et 4).

(2) Aucun auteur ne nous a exposé en détail son origine, sa constitution ou ses limites. La Pérée, c'est la *Περαία*, c'est-à-dire le *territoire au delà* (du Jourdain). Elle constitue, d'après Joseph, une des quatre grandes divisions du royaume juif (Judée, Galilée, Samarie, Pérée). Cf. entre autres : *Ant.*, XII (IV, 11), XVI, 9, XVII (XI, 4); *I Macch.*, V, 6-9. Voir au *Dictionnaire de la Bible*, s. v. *Pérée*.

(3) Scythopolis est Beisân, Beishan, bien identifiée. On y a fait des fouilles intéressantes. C'est la seule ville de la Décapole sur la rive droite du Jourdain. Elle en était, au temps de Joseph, la ville la plus importante (*Bell. Jud.*, XII (IX, 7)).

Pella, fondation des Macédoniens (qui lui donnèrent le nom de la capitale de la Macédoine), est Khirbet Fahil, identifiée également (cf. Reland, *Palaestina*, p. 736-737).

(4) Makaur, Mkaur, Makour, Macheronte, Machaeros : voir aussi plus loin, ch. XIII, § 1<sup>er</sup>. Il n'en reste pas pierre sur pierre (pl. 93, n° 2). Cf. de Luynes, *Exploration Mer Morte*, I, p. 162-163.

les confins nabato-judéens, orientée contre Pétra. Sa limite septentrionale, au sud, était la cassure géologique de l'Arnon. En largeur, la Pérée allait du Jourdain jusque vers Ammon, laissée toutefois en dehors.

Depuis les Macchabées, on l'a vu, les Juifs avaient peu à peu conquis ce territoire, et Pompée, en donnant la liberté aux villes, notamment à Pella et Gadara et en les soustrayant aux Juifs (63 av. J.-C.), avait donné le branle à tout un mouvement municipal dont la floraison, à une époque indéterminée, mais sensiblement antérieure à Hérode, aboutit au système de la Décapole, vaste confédération, d'ailleurs sans force et sans puissance, de villes jalouses les unes des autres, murées et fortifiées sur une étroite banlieue et séparées par des territoires incorporés plus ou moins directement au royaume juif. On ne sait pas bien sa composition. D'après son nom, elle aurait dû comprendre dix villes. Elle en compta jusqu'à 14, et Damas paraît bien en avoir fait partie à certains moments, quoiqu'une vaste région l'en séparât. Certaines de ces villes furent détachées de la Décapole à la mort d'Hérode pour accroître la province de Syrie (1).

En Pérée, peu à peu, les populations s'étaient mêlées par la pression des Juifs venus de l'ouest et des Nabatéens venus du sud-est, sur les autochtones du Moab.

(1) Il n'y a pas de limites nettes entre la Pérée et la Décapole. La dernière est au nord de la première. A leur jonction elles se confondent, le territoire étant à la Pérée et les villes à la Décapole. La Pérée représente à peu près les anciennes tribus juives de Gaad et Ruben. La Décapole eut pour capitale la très médiocre ville de Gadara ou Gadora, à l'extrême nord du Djebel Adjoun, identifiée avec Umkeis, presque sur le Yarmouk, ancien Hieromax.

En dehors de Damas, Scythopolis, Pella et Gadara, elle comprit Ammon-Philadelphie, Capitolias (Beit Ras, dans les montagnes à l'est du lac de Tibériade), Gerasa (Djerach, où subsistent de splendides ruines romaines, voir le plan et les planches 95 à 98), Hippos (Qalaât el Hosn), Abila (Tell Abil). Il reste à identifier Dium ou Dion, probablement au nord du Yabbok, dont nous n'avons que les monnaies), Samuelis, Rephane et une autre Gadora (Γαδωρα). Cette dernière pourrait être Es Salt, la plus grande ville de toute la Transjordanie actuelle. Cf. Schlatter, *Zur Topographie und Geschichte Palaestinas*, Stuttgart, 1894, p. 44-51.

Les listes géographiques données par Ptolémée confondent la Décapole et la Syrie et comprennent 18 noms. On est incertain sur Kanatha qui ne paraît pas se confondre avec Qanawath, la Canatha du Djebel Druz.

Ci-dessus, p. 65. Cf. Dussaud, *Topographie*, p. 362-364.

Après l'annexion de la Nabatène, toutes les inscriptions, datées jusque-là d'après l'ère de Pompée, le furent d'après l'ère de la *province d'Arabie*, soit 106 ap. J.-C.

Les auteurs tardifs ne parlent de la Décapole que dans le sens historique.

La possession de la Pérée donnait aux Juifs les pentes orientales de la mer Morte et le Ghor, le Wadi Arabat, c'est-à-dire la vaste dépression dont cette mer forme le fond avec les sources chaudes de la station thermale de Callirhoe (pl. 95, n° 1), fréquentée volontiers par Hérode le Grand dans sa vieillesse. Les Nabatéens devaient donc, sans cesse, rester en éveil et c'est la raison pour laquelle leurs stratégies ou cercles militaires de cette région avaient plus d'importance que les autres, lesquelles avaient à faire front seulement contre des nomades. C'est ce qui explique aussi que, de ce côté du Moab, chaque gué, chaque défilé, chaque étape soit jalonnée, aujourd'hui encore, de restes fortifiés plus ou moins informes. Les postes créés plus tard par les Romains se trouvent souvent plus à l'est, sur la ligne Akaba-Bostra, parce qu'alors la paix romaine régnait à l'ouest du Limès d'Arabie et rendait ces fortifications intérieures moins utiles.

Les craintes des Nabatéens durent aller en augmentant, car, vers l'an 20 av. J.-C., les états d'Hérode furent à nouveau agrandis de la tétrarchie de Zénodore (1), du pays d'Ulatha et de Panéas, c'est-à-dire du nord et du nord-est du lac de Tibériade (2). Il fallait donc jouer un jeu serré. C'est ce qui explique que, face aux Juifs, le réseau des stratégies nabatéennes ait été de plus en plus étroit. Devant Machæros, de nombreuses inscriptions, sur les routes du haut plateau, à Madeba et à Oumm er Resas par exemple, démontrent l'existence de ces stratégies (3).

(1) Pour Zénodore, voir plus haut, p. 154. La cause de sa destitution fut l'appui presque public qu'il accorda au brigandage, la plaie du nord de la Palestine et de l'Auranitide.

(2) Ulatha ou Ullaka est peut-être sur la route du lac du Houleh à Damas par Kunitra (Cf. *Atlas Holy Land*, p. 16, E, 6). Panéas est Baniyas. Il s'y trouve une fontaine considérée comme la source principale du Jourdain, avec des grottes, une forteresse et un temple romain.

(3) Plus loin, ch. XVIII, § 3 et *RAO*, II, 185 ss.

§ 3. — *Les Arabes et la flotte de Cléopâtre.*

Vis-à-vis des Romains, Sylléos sut imiter la souplesse d'Hérode. Il rendit des services. Ce sont, dit Plutarque, les Arabes de Pétra qui incendièrent la flotte de Cléopâtre, lorsque cette dernière, après Actium, désespérant d'échapper au sort que lui préparait le vainqueur, pensa s'enfuir avec ses trésors vers les Indes par la mer Rouge. Cette histoire n'est pas claire. Les Arabes faisaient des incursions partout dans les déserts des confins, depuis la frontière jusqu'à Héroopolis et Clysma. Il est possible qu'une horde de pillards nabatéens ait fait le coup pour son compte personnel et sans pensée politique. De l'Idumée et du Sinaï jusqu'à l'entrée de l'actuel Wadi Toumilat, la surveillance des nomades était si importante que, dès l'établissement des Ptolémées en Égypte, le XX<sup>e</sup> Nome Sopti, sur le parcours du canal de la mer Rouge, prit le nom de Nome Arabe et reçut un chef spécial, l'Arabarque, commandant les polices frontières montées et plus tard le corps des douaniers, dans lequel entraient beaucoup de Nabatéens fixés. On peut, en effet, considérer comme établi par les études pénétrantes de Clermont-Ganneau, qu'il y avait une colonie nabatéenne installée au Wadi Toumilat, à mi-chemin d'Héroopolis et de Memphis (Tell ech Chougafieh) dans l'ancienne terre de Gessen, aux lieux mêmes où avait débuté l'exode des Hébreux plus de 1200 ans auparavant (1). Les établissements de Cléopâtre à Clysma pouvaient donc être pris entre deux feux par les Arabes. Voulant corser son récit, Plutarque raconte une histoire invraisemblable : que la reine d'Égypte, faute de pouvoir faire passer ses vaisseaux

(1) Voir plus loin, ch. XIX, § 2, v. Les Itinéraires de la Décadence (la *Pseudo Sylvie*, les *Listes épiscopales de Hiéroclès* et de *Georges de Chypre*) portent là une *Arabia* (Ἀραβία) qui peut fort bien être le Tell ech Chougafieh. C'est peut-être aussi la Aouitou de l'inscription nabatéenne du Caire (cf. *RAO*, VIII, p. 241-243 et 251, note 3).



de la Méditerranée à la mer Rouge par le canal des Ptolémées (alors sans doute envasé), essaya de leur faire franchir l'isthme (160 kil. au plus court) sur des glissières en bois. Diodore de Sicile se contente de dire que les navires détruits par les Arabes avaient été construits pour la navigation en mer Rouge (1). De toute manière, la destruction de la flotte de Cléopâtre était utile à Octave-César et l'on peut penser que cet événement lui fut représenté par les agents nabatéens sous un jour de nature à contrebalancer les récents souvenirs d'Actium, moins susceptibles d'être rappelés.

#### § 4. — *L'expédition d'Aelius Gallus en Arabie.*

Sylléos se hâta de donner son concours à Auguste, dès qu'il en fut requis. Cet événement ne se fit guère attendre. Auguste, pendant son séjour à Alexandrie, avait appris de ses yeux l'importance du commerce de la mer Rouge. Pour la première fois, son attention fut appelée sur les conditions dans lesquelles parvenaient au monde romain les épices, les parfums, les denrées coloniales — si chères alors — dont Alexandrie était l'entrepôt principal. Le luxe romain était à son comble et consommait d'autant plus de ces produits de lointaine origine, qu'ils étaient plus coûteux. L'Empereur songea à confisquer ce commerce, dont le mécanisme lui était parfaitement inconnu. Il croyait, comme tout le monde, que les épices, etc., provenaient de l'Arabie même, alors que cette presque île ne produisait que l'encens (2); avant de capter de telles sources, il fallait d'abord

(1) Plutarque, *Anton.*, 61, 69; Dion Cass., LI, 7.

(2) Voir ci-dessus au chap. III, § 1, p. 34, les pages consacrées au commerce de l'Inde.

On ne savait rien de sérieux sur l'Arabie, comme le montrent les extraits de Pline (description de l'Arabie) et de Strabon (expédition d'Aelius Gallus) aux annexes *in fine* I et II.

A quel point on était plein d'illusion sur la richesse de l'Arabie, c'est ce que montre la phrase suivante de Pline (VI, 28) : « Les peuples de l'Arabie sont les

les découvrir. Sous son règne, la navigation en mer Rouge, déjà relativement florissante par les ports grecs d'Arsinoë, Philotéra, Myos-Hormos, Leukos Limèn, Néchésia, Bérénice, créations des Ptolémées, prit une grande extension, s'il faut en croire Strabon. Du port de Myos-Hormos, sur la côte égyptienne, partaient alors 120 voiles par an, tandis que sous les règnes antérieurs ce nombre n'atteignait pas 20 (Strabon). Mais le débit maritime, à cause de l'énorme difficulté de cette navigation, où l'on était en plein inconnu, ne pouvait se comparer au débit de la voie des caravanes passant de l'autre côté de la mer, au Hedjaz, partie intégrante de l'Arabie Pétrée. Auguste donc décida brusquement une expédition à travers la mer Rouge (environ 25 av. J.-C.). D'après Strabon, son but était d'explorer l'Arabie au sud de la Nabatène ainsi que les côtes d'Éthiopie, c'est-à-dire d'Abyssinie. Auguste voulait en faire des pays « amis du peuple romain » ou les soumettre en cas de résistance. Il comptait sur la collaboration des royaumes qu'il considérait comme les plus apparentés aux Arabes à combattre, c'est-à-dire les Nabatéens et les Juifs. Remarquons, d'ailleurs, que cette campagne est la seule par laquelle le premier empereur ait essayé d'augmenter le nombre des provinces romaines. Il y rencontra un échec net et retentissant, assez sensible pour que Strabon, auquel nous devons le récit détaillé de cette guerre, reproduit à l'annexe I, ait cherché à couvrir le général romain, dont il était l'ami, en expliquant son insuccès par la trahison de l'allié Nabatéen Sylléos.

Le grand vizir du roi Obodas II ne fut assurément pas l'inspirateur de cette campagne. Toutefois, requis d'y coopérer, il

plus riches du monde, car les trésors des Romains et des Parthes y affluent. Les Arabes vendent la production de leurs mers et de leurs forêts (1) et n'achètent rien. » Les Arabes n'achetaient rien parce qu'ils n'avaient pas de besoins, mais leur pays ne produisait strictement rien et n'aurait même pas suffi à les nourrir, s'ils n'avaient eu les bénéfices de leur transit. Le *Périple de la mer Erythrée* (§ 13) dit que l'Arabie produisait des métaux. C'est une exagération, quoique le P. Lagrange ait identifié sur les confins du Wadi Arabat, au sud de la mer Morte, d'anciennes mines de cuivre à Phainô, où des scories et déblais témoignent d'une extraction prolongée (ci-dessus, p. 63).

n'aurait pu avoir l'audace de se dérober. Il fournit donc un corps de guides de 1.000 cavaliers, probablement des chameliers. Le roi Hérode, également requis par Auguste, envoya 500 Juifs de sa garde du corps (1).

Le Préfet d'Égypte, Aelius Gallus, chargé de l'exécution des projets d'Auguste, ne comprit pas que les Nabatéens, entre les mains desquels passait jusque-là tout ce commerce, avaient un puissant intérêt à l'échec de son projet. Il eut le tort de se fier aux avis de Sylléos. Ce dernier le persuada que la route de terre d'Égypte vers l'Arabie était impraticable. Cependant, elle était entièrement aux mains des Nabatéens jusqu'à El Heger et, aujourd'hui encore, des caravanes considérables la parcourent.

Il y avait même deux routes, l'une le long de l'actuel Darb el Hadj, l'autre, au départ d'Elat, à travers le pays de Madian, toujours à courte distance de la côte et en un point de laquelle, à Beden (2), se trouvent des tombeaux nabatéens caractéristiques, preuve que les Nabatéens y étaient fortement installés. Cette route passait aussi par de petites escales grecques dont il

(1) La principale source pour cette campagne est Strabon, XVI, vi (voir l'annexe I).

Pline cite un certain nombre de villes détruites par Aelius Gallus dans le court extrait suivant (*Hist. Nat.*, VI, 28) : « Jusqu'à ce jour, les armes romaines n'ont été portées dans l'Arabie que par Aelius Gallus, de l'ordre équestre, car César fils d'Auguste (Britannicus) ne fit que voir de loin l'Arabie. Gallus détruisit des villes qui n'avaient pas été nommées par les auteurs anciens : Negra, Amnestrum, Nesca, Magusa, Tammacum, Labecia et Mariaba (des Calingiens); il détruisit aussi Caripéta; ce fut la limite extrême de son avance. »

Sur l'expédition d'Aelius Gallus, Joseph fournit (*Ant.*, XV) divers recoupements. Dion Cassius, écrivant deux cents ans après Pline, n'a laissé que quelques renseignements généraux.

La campagne de Gallus a été étudiée en détail par plusieurs auteurs. L'Allemand H. Krüger (*Der Feldzug des Aelius Gallus nach dem Glücklichen Arabien unter Kaiser Augustus*, Erlangen, 1862) a suivi pas à pas les indications de Strabon, qu'il admet d'une manière générale, sans critique. Dans le *Journal of the Roy. Asiat. Soc.* (New series, VI, Londres, 1873, p. 121), A. Spenger (*The campaign of Aelius Gallus in Arabia*) a identifié avec succès la plupart des noms de localités citées en Arabie centrale et méridionale, par Strabon, Pline et les autres auteurs. Il a compris le caractère tendancieux du récit de Strabon, qui cherche surtout à exonérer de sa responsabilité le général malheureux son ami. Cf. aussi les cartes des pl. 10 et 11 et la fig. 4.

(2) Cf. plus haut p. 49 et 92 ss.

a été question, comme Onne (1). Elles auraient pu servir de bases pour le ravitaillement des colonnes romaines.

Ælius Gallus opta pour la voie maritime. Il équipa donc à Clysma une flotte dont les éléments démontés, lui furent envoyés par le désert à dos de chameau, de la Méditerranée et du Nil. Cette flotte, composée de types mal choisis, de vaisseaux de guerre longs, rapides et difficiles à manœuvrer, là où il n'eut fallu que des transports, puisqu'aucun ennemi n'était à craindre sur mer, embarqua les troupes, soit 10.000 hommes (2) et se rendit à Leukè-Komè (le Village Blanc, El Haoura, les trois sont synonymes), l'escale la plus méridionale de la côte du pays nabatéen, au delà duquel étaient les territoires des Arabes indépendants du Hedjaz. Les troupes d'Ælius, décimées par la maladie, durent y passer l'été torride, puis l'hiver, avant de se risquer dans l'intérieur. Egarées à dessein, dit Strabon, par les guides de Sylléos, elles fondirent du fait de la peste, de la chaleur et des privations. Nous pouvons à peu près reconstituer l'itinéraire des Romains. Il semble bien qu'au lieu de marcher vers le sud, ils aient d'abord traversé l'Arabie vers l'est ou le nord-est. Strabon dit qu'ils restèrent trente jours dans le pays d'Arétas, lequel était un « parent », συγγενής, du roi Obodas de Pétra et les reçut fort bien. Cela veut dire qu'ils atteignirent le centre d'El Heger, Higr, dont sans doute cet Arétas était le stratège ou le vice-roi (3). S'enfonçant vers le Nedjd, les Romains s'engageaient dans la direction de Teima. Si les renseignements de Strabon sont exacts, il faut en conclure qu'une bonne partie du Nedjd était

(1) Ci-dessus, p. 44.

(2) Strabon diminue probablement intentionnellement le nombre des troupes romaines pour réduire d'autant la responsabilité d'Ælius Gallus.

(3) Il se peut que le qualificatif de « parent du roi » ait été porté par les gouverneurs des provinces importantes comme celui de « frère » du roi l'était par l'épître (RAO, II, p. 377, note 2 et plus loin, ch. XVIII, § 3). Les rois nabatéens n'auraient alors qu'imité le protocole des Ptolémées, chez qui certains hauts fonctionnaires prenaient le titre de συγγενής. Ce protocole avait lui-même été introduit en Egypte par la dynastie macédonienne, à l'imitation d'Alexandre le Grand, qui l'avait trouvé comme une appellation courante en Perse, où les hauts fonctionnaires du Grand Roi avaient le titre de *parent*. (Cf. Jouguet, *L'Impérialisme Macédonien*, etc., p. 90.)



soumise aux Nabatéens, et nous avons déjà vu que c'est probable (1). Ensuite le général romain, pendant 50 jours, marcha vers le sud, en décrivant un grand arc de cercle à travers des pays très pauvres peuplés de nomades, où, d'ailleurs, il n'eut à combattre que les difficultés géographiques et climatiques. Sans doute avait-il conclu des accords avec le chef de ce pays, soumis tout entier, disait-on, à un roi unique Sabos (radical du nom de Sabéen, Saba = le sud). C'était plutôt une vaste confédération de peuples primitivement minéens et déjà tamudéens. Ils ne firent pas opposition au passage. La véritable campagne ne commença que lorsqu'on fut moins éloigné de l'Arabie Heureuse proprement dite. Negrana fut prise d'assaut. Les troupes romaines avancèrent jusqu'à un fleuve qui, décrit comme permanent, ne pourrait être le Wadi Nejran actuel. Comme il n'y a, dans toute l'Arabie, aucun cours d'eau permanent, du moins arrivant jusqu'à la mer, on ne peut rechercher celui d'Aelius que parmi les rivières du massif montagneux de Sanaa, dont plusieurs ont de l'eau toute l'année et vont se perdre, après un cours plus ou moins abrupt, dans les immensités du nord-est, par où arrivaient les Romains. On peut songer, comme le fait Sprenger, au W. Kharid (où l'on croit identifier les ruines de Maïn), et que le général romain rencontra avant d'arriver à Marib, laquelle est sur le W. Schibwan. Ces deux rivières prennent leur source non loin de Sanaa et vont vers le Gauf (Djauf) (2). Aelius battit les Arabes sur une de ces rivières et poussa jusqu'à Mariaba (Marib), incontestablement le centre antique le plus important, puisque c'est là que sont les ruines de la fameuse digue dont la rupture est le signal de la régression de la civilisation sabéenne, vers le <sup>III</sup><sup>e</sup> siècle de notre ère. Il y a désaccord entre les auteurs pour décider si Aelius prit ou non Mariaba. Il poussa peut-être jusqu'à Thomma, capitale des *Cattabani* (3) (le pays des Rahmanites de Strabon, probablement

(1) Ci-dessus, p. 71.

(2) Ne pas confondre ce Gauf avec Djauf, Dumet-Gandal, Adoummata, du Wadi Sirhan, à l'est de l'Arabie Pétrée.

(3) Voir, pour la discussion géographique, les écrits cités de Sprenger et Kruger, surtout le premier, p. 121-141.

le Kataba d'aujourd'hui, au sud de Dhamar et Yerim) (1). Mais ses troupes fondaient de plus en plus ; aucun objectif jamais n'était atteint, les déserts succédaient aux déserts et les fameuses richesses asiatiques, qu'on croyait produites par l'Arabie n'apparaissaient pas. Le général romain, battant tous ceux qu'il rencontrait, mais ne rencontrant pour ainsi dire personne, n'étreignait que le vide dans les solitudes brûlantes. Il dut songer au retour, au moment même où ses troupes étaient enfin dans un pays plus peuplé et moins déshérité. Il chercha un bouc émissaire à charger de ses misères. Ses soupçons s'aiguïsèrent contre Sylléos. Désormais, rejetant les conseils de celui qu'il considérait comme un traître, il reprit la direction du nord par un chemin plus court et atteignit, en soixante jours, la côte, non sans repasser par Negrana, au-delà de laquelle il put emprunter la route plus courte et, paraît-il, moins disgraciée, de la Mecque et de Médine. Il alla s'embarquer, toujours d'après Strabon, à Egra ou Negra sur la mer Rouge, qui serait un port à environ deux degrés de latitude au nord de Leukè Komè.

On peut fort bien admettre que, puisqu'il s'agit d'une escale desservant le centre commercial d'El Heger (Egra en latin ; l'identité n'en est pas contestée), cette escale a pris, selon un usage naturel, le même nom que la ville de l'intérieur correspondante, à moins de mettre la responsabilité de la confusion sur les géographes ou sur les copistes. Egra, citée par Pline comme une des villes des Tamoudéens, ne figure pas parmi les villes citées par Cl. Ptolémée, sauf dans l'un de ses manuscrits les meilleurs (2), où Négra, déjà facile à confondre avec la Negrana plus au sud, est remplacée précisément par Ἐγγρα.

On a cherché, dans les dernières années, à identifier Leukè Komè et Egra. Jusqu'ici le problème n'est pas entièrement élucidé. Le voyage le plus complet effectué dans la région est celui de Rich. Burton en mars 1878 (3). Cet explorateur admet avec

(1) Thomma pourrait être Dhamar. De toute façon, Aelius n'alla pas jusqu'à Sanaa, laquelle n'avait peut-être pas encore d'importance, comparée à Mariaba.

(2) Celui publié par Nobbe, Leipzig, 1843.

(3) Rich. F. Burton, *Midian revisited*, II, p. 85, 106, 134.

Sprenger que le port de débarquement, Leukè Komè, serait à El Haura, Hawara, nom qui, comme le grec λευκή, veut dire *blanc*, à la latitude 25° 5'. Il admet également qu'Egra, le port où se rembarquèrent les débris des troupes romaines, serait El Wijh (Wegh) à 100 kil. plus au nord, où fut longtemps la quarantaine des pèlerins du Hedjaz. Mais il décrit lui-même une

baie bien mieux protégée et plus commode, à 50 kil. plus au nord, à l'entrée du Wadi Sirr, une grande vallée conduisant précisément vers El Heger et El Ela.

Aucun de ces trois points n'a gardé de trace antique apparente (aucune fouille n'a été tentée jusqu'ici) (1). Mais il est très remarquable que Burton, à quarante kil. au sud d'El Wegh, donc à une soixantaine de kil. au nord de Haouara, tout près de la pointe du Ras Kurkumah, ait relevé, au débouché du Wadi Hamd (une vallée menant aussi vers El Ela en six jours), des sous-bassements de colonnes d'albâtre provenant d'un temple incontestablement romain, une petite *maison carrée* de 8 mètres de côté, à colonnes, dont il donne

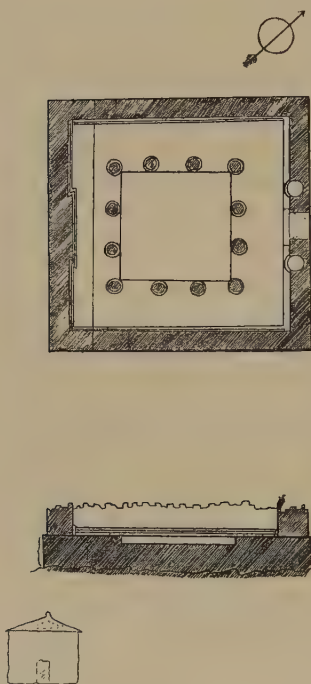


Fig. 11

Plan d'un temple du Wadi-Hamz  
(Burton, *Midian revisited*, I, p. 103).

le plan (2) (que nous reproduisons à la fig. 11).

C'est la seule découverte, faite jusqu'ici, de traces du passage des Romains, d'autant plus démonstrative que la ruine est à l'entrée d'une des meilleures voies de pénétration partant de la

(1) Cependant Wellsted, *Travels in Arabia*, II, p. 195 prétendait avoir vu à Haouara des ruines antiques en face de l'île d'Atawal. Cf. aussi Wetzstein, *Nord-Arabien*, p. 438.

(2) *Loc. cit.*, I, p. 103.

côte. Seule, une exploration nouvelle permettra de dire si ce petit temple, dit Kasr Gouraïm Saüd, qui fait un pendant saisissant au temple analogue quoique plus beau, qu'on voit encore de l'autre côté de la mer, à Bérénice sur la côte égyptienne, marque l'emplacement soit d'Egra, soit de Leukè Komè. L'existence d'un temple romain s'expliquerait plus facilement à Leukè Komè, car on a vu qu'Ælius Gallus dut y passer quelques mois avant de prendre sa course fatale contre les insaisissables ennemis de l'intérieur. Il eut le temps de donner à la gloire qu'il pouvait alors espérer, la consécration d'un édifice religieux, tandis qu'au retour, fort découragé, il ne songea qu'à se rembarquer. Des deux places, Leukè Komè paraît avoir été la plus importante autrefois. Le *Périple de la Mer Erythrée* nous dit, en effet (1), que « du port et du castellum de Leukè Komè, une route conduit à Pétra, la capitale de Malichus, roi des Nabatéens. Il sert aussi d'emporium pour ceux qui apportent leurs marchandises à l'aide de petits navires venant d'Arabie (*Mouza, Aden*). Pour cette dernière raison, l'on y trouve un percepteur ou collecteur des taxes, qui perçoit 25 0/0 ad valorem, ainsi qu'un centurion (*hecatontarche*) commandant la petite garnison qui y est stationnée » (2).

Si Leukè Komè devait être identifié avec Kasr Gouraïm Saüd, on rechercherait plus logiquement Egra à Dumaygah (Demera) qu'à El Wijn. On ne peut encore se prononcer d'une manière absolue. La région est trop peu connue. Elle n'a pas été explorée méthodiquement. Wallin, un fonctionnaire du pacha d'Egypte Mohamed Ali, a débarqué (févr. 1848) à Moueila, au sud du pays de Madian et, se bornant à une traversée précipitée, a gagné Tebouk et Teima pour rejoindre l'armée égyptienne opérant au Nedjd. Il ne s'est livré à aucun examen scientifique ou historique sur son parcours (3). Et la carte de

(1) § 49, cf. l'édition déjà citée de W. Schoff, p. 29, 101 et 103.

(2) Aujourd'hui El Haouara est insignifiante et dépassée par El Wijn, peuplée de 1,200 habitants et dotée d'un phare (il est vrai à cause de son ancienne importance comme quarantaine). Toutes deux comportent une petite agglomération maritime et une petite ville terrienne.

(3) Cf. Hogarth, *Penetration of Arabia*, Londres, 1906, p. 168.



la région accompagnant l'ouvrage de Burton (dont nous donnons un fragment à la pl. 63) n'offre, elle-même, pas beaucoup de garantie d'exactitude.

Revenons, après cette digression archéologique et topographique, à l'expédition d'Aelius Gallus.

Ses troupes, considérablement réduites, ayant erré de désastreuse manière pendant une année à travers sables et déserts, se rembarquèrent donc, épuisées, dans ce qui restait des navires épargnés par les coups de vent et les récifs de corail. Elles gagnèrent Myos-Hormos sur la côte égyptienne. Leur navigation, fort contrariée, dura onze jours, alors que cette traversée, normalement, n'en compte que trois ou quatre. De là, il fallut encore, pendant cinq jours, parcourir des déserts épouvantables avant d'aboutir, enfin, à Coptos sur le Nil.

Ainsi, le corps expéditionnaire romain passa, à l'aller, par El Heger, Hégra, afin de bénéficier de l'organisation nabatéenne et de ses grandes ressources en chameaux, en guides, etc. On peut même se demander si le général romain ne la détruisit pas. En effet, Pline cite parmi les villes qu'il ravagea Négra (1), et nous venons de voir que ce nom peut viser aussi bien la station intérieure que le port où se rembarqua Aelius Gallus. Le général romain n'avait pas d'intérêt à ruiner sa propre base, à moins que ce ne fût au moment de la quitter définitivement. D'ailleurs Strabon ne parle pas de la destruction de cette escale, manifestement insignifiante, où il n'y avait rien à ruiner. Au contraire, Gallus pouvait, en partant, razzier Hégra, centre ancien, pour punir les Nabatéens de ce qu'il considérait comme une trahison. Mais Strabon, contemporain des événements, ne parle pas davantage de la destruction d'une place intérieure de commerce. Pline a dû confondre Négra avec Hégra.

(1) Pline, VI, xxxii, 17. Les villes citées comme détruites sont très nombreuses, mais n'oublions pas que le mot de *ville* ne répond à aucun sens dans ces régions; il s'agit tout au plus de petits centres nomadiques. Les vraies villes sont rares et bien connues : Yathrippa (Médine), Macoraba (La Mecque), Arabia Eudaimon (Aden), et peut-être Mariaba (Marib) et Mouza (à peu près Moka d'aujourd'hui).

Strabon soupçonne Sylléos d'avoir, en s'associant à la campagne des Romains, poursuivi un jeu perfide. Le premier ministre d'Obodas aurait voulu voir les troupes romaines soumettre le pays arabe et ensuite, à la faveur de leur déroute, garder pour le roi de Nabatène, leurs conquêtes.

Il y a beaucoup d'exagération dans les reproches faits à Sylléos, dont le procès mérite d'être révisé. Qu'il ait désiré l'échec des Romains, rien de plus probable. Toutefois il ne pouvait leur résister. Il n'avait pas, lui-même, d'informations précises sur les conditions d'existence en Arabie centrale et méridionale. Sans doute, il aurait pu faire passer l'armée romaine le long du fameux Darb el Hadj, en l'incitant à débarquer à Elana ou Onne, au lieu de l'expédier par mer jusqu'à Leukè Komè, car il était maître de cette route, si pauvre qu'elle fût en ressources. Mais on doit rappeler, à la décharge de Sylléos, que les possessions nabatéennes s'arrêtaient à El Heger; au delà, même pour Sylléos, régnait l'inconnu, et les Nabatéens, en intervenant — seuls ou avec les Romains, — devaient s'attendre, soit à la dérobade soit aux vives résistances des nomades et des tribus. Comme les guides et les caravanes ne paraissent pas avoir fait, d'habitude, de bout en bout, le trajet d'Aden à Maan, mais au contraire rompaient charge fréquemment en route, on peut admettre que les Nabatéens, fût-ce avec la meilleure volonté, s'exposaient eux-mêmes aux pires aventures dès qu'ils sortaient de leurs frontières. Tout autre que Gallus, bénéficiant de la plus entière collaboration des Nabatéens, devait, dans une pareille campagne, échouer comme lui. La logique des événements ne fut pas comprise alors.

L'empereur ne vit dans cet échec que l'ajournement de la conquête de l'encens. Il ne se tint pas pour battu. Cependant, ni Auguste, ni ses successeurs, jamais, n'atteignirent leur but. On a cru longtemps, sur la foi du *Périple la mer Erythrée*, écrit vers l'an 60 de notre ère, que les Romains, après l'échec d'Ælius Gallus, avaient cherché une revanche contre les Arabes par une expédition entièrement maritime — dont nous n'avons d'ailleurs aucune preuve, — poussée jusqu'à Aden,

laquelle aurait été détruite par « César » (1). Mommsen s'est donné beaucoup de mal pour expliquer l'événement d'une manière satisfaisante (2). L'explication la plus simple est une faute de copiste dans les noms propres, une confusion entre César et un certain Ilisar. Un tyranneau indigène de ce dernier nom, maître du royaume de Saba, fit en effet, à une époque très voisine de la fin du règne d'Auguste, une campagne contre les tribus de la côte de l'Océan Indien, les gens d'Aden, et surtout contre ceux de l'Hadramaout, dont le port était Cané, à 200 kilomètres à l'est d'Aden (3). C'est de là, en effet, tout aussi bien que d'Aden, que partaient les caravanes se rendant à la Méditerranée (4). Celles-ci ne cessèrent jamais, malgré quelques interruptions temporaires, de transporter par le désert les produits de l'Inde et l'encens. Ces denrées continuèrent d'affluer à El Heger et de là, une fois prises en charge par les Nabatéens, de gagner les ports de la Méditerranée.

#### § 5. — *Projet de mariage de Sylléos et de Salomé.*

Mais revenons à notre Sylléos. Ses explications ne satisfirent pas les Romains, s'il faut en croire Strabon. Ils en firent un bouc émissaire, comme on le verra. Strabon, partial pour son ami Aelius Gallus, a simplifié les faits et n'accorde au vizir nabatéen que l'oraison funèbre suivante : « Sylléos fut l'auteur de l'insuccès de cette expédition. Mais il en porta la peine à Rome, car malgré ses protestations d'amitié, ayant été convaincu de perfidie en cette circonstance, et de quelques autres crimes encore, il fut décapité. »

Cet exposé n'est pas tout à fait conforme à la réalité. Du moins il n'est pas complet. Ce n'est pas aussitôt après l'expé-

(1) *Périple*, § 26. Cf. l'édition déjà citée de W. Schoff, p. 415.

(2) Mommsen, *Histoire romaine*, V, 611.

(3) Cf. notre *Hist. Ant. d'Abbyss.*, p. 50.

(4) Ci-dessus, p. 34 ss.

dition malheureuse du général romain que périt Sylléos, mais quinze ans plus tard, à la suite d'intrigues très romanesques et d'une extraordinaire complication, dont s'est fait l'écho Joseph (1).

Sylléos, alors encore jeune et portant beau (il était bel homme, dit Joseph), venait quelquefois à la cour d'Hérode, traiter certaines affaires de voisinage. C'est ainsi que, jouissant auprès du roi des Juifs, qui le craignait, d'un crédit intermittent, il en avait obtenu pour son maître, dans un bon jour, un prêt de soixante talents, somme considérable pour l'époque. A la cour de Jérusalem, il rencontra la terrible Salomé, la plus méchante femme de son époque, et la moins scrupuleuse, sœur du roi. Déjà sur le retour, elle avait eu le temps de se débarrasser de deux maris. L'Arabe s'en éprit, ou, tout au moins, il jugea qu'une alliance avec une famille royale, même de récente date, serait utile à son ambition. Peut-être y vit-il une possibilité de se faire concéder la Pérée occupée par Hérode et qu'on finirait par constituer en majorat ou donner en dot à Salomé, comme l'avait été la Cœlé-Syrie à l'occasion de certains mariages entre Lagides et Séleucides. Salomé, de son côté, connaissait la puissance de Sylléos et avait besoin d'un protecteur. Elle pouvait craindre pour sa vie et désirer quitter cette cour atroce, où les complots se succédaient, invariablement suivis d'exécutions, même quand il s'agissait des fils du roi. Il est plus probable encore qu'elle jugea la mort d'Hérode prochaine. Un mari entreprenant comme Sylléos pouvait être un prétendant au trône Hérodien et la faire reine. L'homme énergique pouvait même écarter l'inutile Obodas et réunir sur sa tête les deux royaumes. On voit que les motifs sérieux n'étaient pas absents de cette idylle ou de cette intrigue. La voici telle que la raconte Joseph :

« Ce Sylléos, à diverses reprises, venait vers Hérode et, dinant avec lui, il vit Salomé dont il s'éprit ; apprenant qu'elle

(1) *Ant.*, XVI, § 7; 9, 10 et XVII § 3, 4, 5; *Bell. Jud.*, I, 24, 28-32. Nicolas de Damas dans Müller, *Fragm. Hist. Græc.*, III, p. 351; Strabon, VI, 4, VII, 1, et surtout RAO, VII, p. 305.



était veuve, il l'entretint. Or, Salomé était alors moins en faveur auprès de son frère; elle regarda avec quelque espoir du côté de Sylléos et désira vivement l'épouser. Dans les jours suivants l'on put observer des preuves très nettes de cette inclinaison réciproque. Les femmes (c'est-à-dire les princesses) aussitôt ne manquèrent pas d'en aviser le roi avec des gorges chaudes quant à cette indécence. Hérode s'enquit de l'affaire auprès de Phéroras (son frère, que, cependant, il venait à peine de laver du soupçon d'un complot) et l'invita à observer l'attitude des intéressés au souper. Phéroras lui rapporta que, d'après leurs regards et leurs signes de tête, ils étaient évidemment amoureux l'un de l'autre. Sylléos était ainsi devenu suspect. Il s'en alla, mais il revint au bout de deux ou trois mois, dans le but unique d'épouser Salomé. Il en parla à Hérode et exprima formellement le désir qu'elle lui fût donnée comme femme. Il fit, sans doute, ressortir que cette alliance ne serait pas désavantageuse aux affaires d'Hérode, puisque le gouvernement de l'Arabie était déjà entre ses mains, et très probablement lui appartiendrait plus tard (déjà Joseph laisse percer le soupçon que le Nabatéen voulait se débarrasser de son maître). Hérode en parla donc à sa sœur. Sans hésiter, elle se déclara consentante. Mais Sylléos fut invité à embrasser le Judaïsme s'il voulait épouser Salomé, le mariage n'étant possible qu'à cette condition. Il ne put pas supporter une telle proposition et se retira, déclarant que s'il l'acceptait, sa lapidation par les Arabes était certaine. »

Le projet échoua donc. Phéroras, particulièrement menacé par un tel mariage, car il était depuis peu le tétrarque de la Pérée et des terres d'outre-Jourdain, faisant chorus avec les princesses, accusa immédiatement Salomé, haïe à l'unisson, de s'être laissée débaucher par Sylléos.

Elle en était, certes, capable, et lui aussi d'après les nombreuses aventures — péchés véniels pour de pareils despotes — qui lui furent reprochés lors de son procès. Phéroras prétendit que Salomé, enfreignant les refus d'Hérode, avait souscrit un engagement de mariage avec Sylléos et lui communiquait à la dérobée tous les secrets du roi; mais, dit Joseph,

« quoique convaincue de cette faute et de toutes celles dont Phéroras l'accusait, elle obtint son pardon ».

Peut-être tenait-elle vraiment à ce mariage ? Elle revint à la charge et fit intervenir jusqu'à l'impératrice Livie pour faire fléchir Hérode. Il répondit qu'il la tiendrait, en cas d'insistance, pour sa plus cruelle ennemie. Séance tenante, il la maria de force à l'un de ses amis Alexas, troisième mari, qui, peut-être, ne périt pas assassiné comme les autres et dont l'histoire ne sait que le nom.

Sylléos, persuadé que la conversion qu'on lui imposait avait pour but unique de l'écarter, conçut de cet échec une rancune mortelle contre Hérode. Il chercha aussitôt à se venger, en faisant attaquer et ravager les territoires juifs par ses nomades, pillards endurcis.

#### § 6. — *Conflit entre Hérode et Sylléos : la dédicace de Milet.*

Joseph raconte qu'Hérode avait reçu d'Auguste, pour arrondir son royaume, la Trachonis (nord du Hauran), alors peuplée de brigands, que le tyran du pays, Zénodore, ne savait pas contenir. Peu après l'échec de la négociation du mariage, le roi des Juifs avait quitté son royaume pour se rendre à Rome, où il sollicitait de l'empereur carte blanche dans la conduite à tenir vis-à-vis de ses deux fils Alexandre et Aristobule, qu'il accusait de complot contre sa personne (vers l'an 10 av. J.-C.). Le voyage d'Italie était maintenant de rigueur pour les roitelets dans toute affaire importante (1). Aussitôt qu'il eut quitté la Judée, une insurrection fomentée par Sylléos éclata en Trachonis, rapidement réprimée d'ailleurs. Les chefs rebelles, au nombre de quarante, se réfugièrent chez les Nabatéens. Syl-

(1) Sur ce voyage il y a doute, car, si Joseph y fait allusion clairement dans *Ant.*, XVI, édit. Buchon, p. 424, par contre, d'après *Bell. Jud.*, I, xvii, *ibid.*, p. 590, Hérode se contenta de faire demander sa liberté d'action par le tribun Volumnus.

léos, trop heureux de l'occasion, leur accorda sa protection et même des places de sûreté, d'où partaient des expéditions de pillage vers les confins juifs. Hérode était de retour, son horrible négociation ayant eu plein succès. A Beryte (Béyrouth), il fit incontinent le procès de ses deux fils. Sans les entendre, il ordonna qu'ils fussent étranglés dans leur prison à Césarée. A peine cette sauvage exécution faite, se retournant contre Sylléos, il lui intenta un procès politique devant les légats de

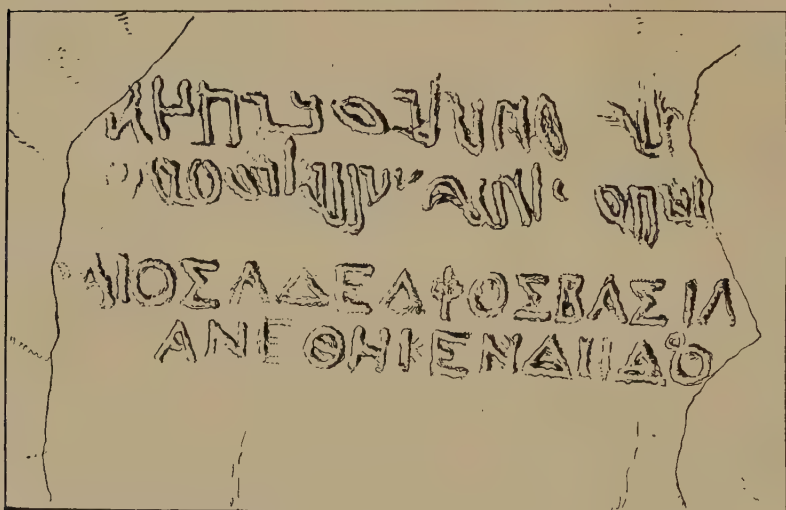


Fig. 12. Dédicace de Sylléos à Milet (RAO, VIII, p. 144)²

Rome en Syrie, Volumnus et Saturninus, demandant la réparation des dommages, la livraison des brigands et la restitution des soixante talents prêtés. Sylléos nia que les brigands fussent en Nabatène et chicana sur l'extradition. Il laissa passer le délai de 30 jours imparti par les agents romains pour satisfaire Hérode. Ayant résolument écarté les interventions de son malheureux souverain, il fit appel à l'empereur et se rendit sans hésiter à Rome, pour y défendre la cause nabatéenne, c'est-à-dire la sienne propre. Grâce à la dédicace que, dans le *Delphinium* d'Apollon, à Milet, il consacra à son dieu Dusarès (fig. 12), avec la mention de son propre souverain Obodas, nous

pouvons retracer en partie l'itinéraire du Nabatéen vers Rome, itinéraire compliqué par la difficulté extraordinaire des voyages, d'autant plus qu'on était en hiver (1).

Pendant ce temps Hérode envahissait le territoire nabatéen et, les armes à la main, s'emparait de Raipta? (peut-être Ragaba dans la région de Gérasa). Dans cette campagne (2), périt le stratège nabatéen Nakebos (Nakbou) parent de Sylléos (3). Ce dernier, enfin arrivé au terme de son voyage, avait su s'assurer tous les concours utiles. Apprenant l'invasion de son pays, il organisa aussitôt devant Auguste, une grande mise en scène d'imprécations contre Hérode. L'empereur, chose singulière, lui donna raison. Hérode, d'habitude choyé, tomba instantanément en disgrâce et ne réussit même pas à faire recevoir sa députation.

(1) Par cet acte officiel, Sylléos aura voulu, au cours d'une escale trop longue à son gré, marquer son attachement officiel à son roi, sous la forme d'un ex-voto au dieu national dans un sanctuaire réputé, et sans doute aussi faire connaître en haut lieu, tant à Pétra qu'à Rome, cet acte de haute piété et de loyalisme.

L'identification du nom de Sylléos dans cette dédicace bilingue est une des plus remarquables déductions de Clermont-Ganneau (*Un Epitrope*, etc. *RAO*, VII, p. 305-329). L'inscription, à la fois en grec et en nabatéen, trouvée par Wiegand et traduite d'abord fautivement par Mordtmann, est très mutilée (fig. 12) et le nom de Sylléos n'était reconnaissable, de prime abord, dans aucune des deux langues. L'hypothèse, d'abord hasardée, de Clermont-Ganneau (*J. Asiat.*, 1906, p. 159), a été brillamment démontrée par un second estampage (*RAO*, VIII, p. 144).

Compte tenu des observations épigraphiques, le nabatéen se lit comme suit :

... Chou(IIai), frère du roi, fils de Taim(u).

... Pour le salut du roi Obodat, au mois de T(ebet) (probablement janvier).

Le grec se lit comme suit :

... (Syl)léos frère du Roi

... a consacré à Jupiter Du(sarès).

Cf. aussi : Kawerau and Rehm : *Das Delphinion in Milet* (K. Mus. Berlin, *Milet*, III, p. 387). La découverte, surprenante au premier abord, d'une pareille inscription aussi éloignée que Milet, s'explique par les conditions difficiles de la navigation, laquelle obligeait souvent à hiverner des mois entiers sur les côtes les plus imprévues. Le type des voyages compliqués et dangereux est celui de Saint-Paul, transporté comme accusé de Césarée à Rome, voyage dont nous avons le détail grâce aux Actes des Apôtres (voir le *St. Paul* de Renan). Clermont-Ganneau, *loc. cit.*, p. 323, a montré que d'Alexandrie ou Césarée on passait couramment par l'Archipel ou l'Asie Mineure, avant de prendre sa course vers l'ouest.

(2) A moins que ce ne soit au cours de la campagne de l'an 30, cf. ci-dessus, p. 186.

(3) *Ant.*, XVI, 9 : 2, 3; *RAO*, II, p. 220 et VII, p. 318.



§ 7. — *Le procès et la mort de Sylléos.*

Entre temps, Obodas III était mort, probablement empoisonné (9 av. J.-C.) (1). Un de ses frères, un certain prince Aeneas (2) — il n'était pas à un degré normalement successeur, puisqu'il ne portait pas le nom de Malichus, Haritat ou Rabel — assumait la couronne de Nabatène sous le nom d'Arétas IV (Philopatris), sans se faire introniser par les Romains, usage devenu la loi invariable des dynastes orientaux de ce côté-ci de l'Euphrate. Tout roi *ami et associé du peuple romain, socius et amicus populi romani* — et il ne pouvait plus y en avoir d'autre — devait être agréé avant de régner.

Sylléos visait certainement la couronne de Nabatène. Peut-être même était-il l'auteur de la mort de son maître, sa présence à Rome devant lui servir d'alibi. Aeneas de son côté avait dû cacher son jeu. Le tout puissant épitrope, trop loin pour intervenir à temps, fut surpris par la rapidité avec laquelle le trône de Pétra fut réoccupé. Il dénonça le nouveau roi et se livra aux pires intrigues. Il remporta le même succès que contre Hérode. Auguste menaça Arétas de la colère de Rome. Celui-ci fit comme tous les concurrents. Il envoya vers le centre du monde une ambassade convoyant de riches cadeaux. A son tour, il accusa formellement Sylléos d'avoir fait empoisonner son père, après avoir usurpé le pouvoir royal de son vivant.

Hérode joignit ses efforts à ceux du voisin de Nabatène contre l'ex-premier ministre, leur ennemi commun, et sut faire reprendre le fameux procès des brigands de Trachonis. Un avocat ou diplomate célèbre, Nicolas de Damas, dont quelques

(1) Il fut probablement le premier roi divinisé. Du moins les inductions d'où l'on a conclu à cette divinisation manquent pour ses prédécesseurs. Ci-dessous, ch. XVIII, § 2.

(2) Nom répandu au Hauran et en Nabatène; cf. *RAO*, VII, p. 180.

écrits nous sont parvenus, interpolés dans les textes de Joseph (1), se chargea de la défense du roi des Juifs. Il réussit à perdre définitivement Sylléos, de qui il dévoila les intrigues et les « infamies ». C'était en l'an 8 av. J.-C. Il montra qu'Hérode, en pénétrant dans les états gouvernés par Sylléos, n'exerçait, qu'un droit de poursuite légitime. Auguste se laissa convaincre et condamna Sylléos à rendre gorge. Peut-être même l'empereur prononça-t-il contre lui la peine de mort. La suite de l'histoire n'est pas claire, car Sylléos put retourner dans son pays, peut-être pour se procurer l'argent qu'il avait à rembourser. La question de la couronne de Nabatène fut réglée entre temps. Après avoir songé à punir Aeneas en annexant ses états à la Judée, Auguste se ravisa, peut-être à cause des odieuses exécutions dont le cours multiplié continuait dans le palais du vieux Hérode. Se bornant à une verte semonce, il finit par confirmer Arétas sur son trône.

Sylléos, rentré ou caché en Nabatène, cherchait, on peut le supposer, à y fomenteur un soulèvement contre Arétas. Lorsqu'il le vit confirmé par Auguste, traqué lui-même par le nouveau maître et sujet à capture par son mortel ennemi Hérode, il dut juger la partie perdue et préféra risquer le tout pour le tout. C'est ainsi qu'il vint, en 7 ou 6 av. J.-C., se jeter dans la gueule du loup. A Rome il se retrouva, en face du roi des Juifs, ou plutôt de son fils Antipater et des envoyés d'Arétas. L'épitrope, autrefois tout puissant, fut chargé de nombreux crimes. On lui reprocha la mort d'un des plus importants personnages de Pétra, un certain Soemos (2). On l'accusa d'avoir fomenté, avec un de ses gardes du corps nabatéen, Karinthus, un complot en vue de l'assassinat d'Hérode. Coupable ou non, ce dernier accusé fut saisi et livré par Hérode à Saturninus, gouverneur de Syrie, qui l'expédia à Rome. Sylléos fut aussi accusé d'avoir attenté à la personne de Fabatus, dioécète ou affranchi de l'empereur. Enfin, chargé, c'est le

(1) Cf. dans C. Müller, *Fragmenta Hist. Graec.*, III, 351.

(2) Ci-dessus, p. 186, en note.

cas de le dire, des péchés d'Israël, on lui imputa aussi la mort du frère du roi, Phéroras. Celui-ci, brouillé avec Hérode, s'était réfugié dans sa tétrarchie et refusait d'en sortir. « Sa femme, dit Joseph, liée à la maîtresse de Sylléos, lui avait offert un mets peu ordinaire, et, aussitôt après l'avoir mangé, il était tombé malade. Or, deux jours auparavant, la mère et la sœur de sa femme avaient amené une femme d'Arabie, experte en poisons, pour préparer un philtre d'amour à Phéroras, au lieu de quoi elle lui avait donné un breuvage de mort, à l'instigation de Sylléos (1). »

On exhuma en même temps la vieille histoire de l'échec de l'expédition d'Aelius Gallus. C'est alors que, selon le dire de Strabon, Sylléos fut condamné à mort. Le motif de la campagne d'Arabie ne fut toutefois qu'accessoire. Si Auguste avait cru à la responsabilité de Sylléos, il ne se serait pas laissé, par lui, circonvenir à deux reprises, tant contre Hérode que contre Arétas IV.

Telle fut la fin de Sylléos. Condamné pour trahison envers le peuple romain et pour attentats contre les territoires d'Hérode, Auguste s'assura de sa personne et le fit mettre à mort.

Deux ans après ces événements, disparut le plus grand protagoniste de tous ces drames, Hérode le Grand, en mars 4 av. J.-C. Nous ne nous étendons sur ce sujet que parce que le temps d'Hérode est l'époque capitale de l'histoire de la Nabatène autonome. Les dernières années de l'Iduméen furent plus qu'assombries par les complots et les cabales de son palais, suscités, le plus souvent, par la terreur qu'il inspirait et ses soupçons constants et odieux, invariablement suivis d'exécutions. D'un tempérament indomptable et cruel, mais souple dans sa politique extérieure, partisan, à l'intérieur, de la culture hellénique, haï des Pharisiens et de tout le peuple, dont il s'était fait le maître sans en être accepté comme un compatriote, il mourut après avoir, in extremis, exécuté encore son

(1) *Bell. Jud.*, I-XVIII, édit Buchon, p. 595.

filz favori Antipater. Hérode fit beaucoup pour le développement matériel de la Judée, mais dans le sens qui pouvait heurter le plus les sentiments naturels de ses sujets, construisant des monuments romains, théâtres, amphithéâtres et temples païens. Il créa un grand port, Césarée, releva le Temple Juif, construisit ou rétablit les forteresses de ses états, rebaptisées de noms romains : Agrippéion vers l'Arabie, Hérodeion au sud de Jérusalem, Kypros et Phasaelis, Alexandreion et Hyrcanium au nord de Jéricho ; Samarie devint Sébastia.

Par testament, Hérode partageait son royaume entre ses trois filz survivants. Il avait assassiné les trois autres (1). Archélaüs devait être roi de Judée avec Samarie et l'Idumée ; Antipas tétrarque de Galilée et Pérée ; Philippe tétrarque de Gaulanité, Trachonite, Batanée et Panias. Il fallait d'abord faire valider ce testament à Rome ! Archélaüs fut retardé dans son départ par une émeute. Toute la famille d'Hérode apparut ensuite devant Auguste. Après de longues hésitations, l'empereur ratifia le testament, sauf que Gaza sur la côte, Gadara et Hippos sur les frontières de la province de Syrie, furent rattachées à cette dernière. Archélaüs dut se contenter du titre d'ethnarque, tandis que ses frères se voyaient confirmer celui de tétrarque. Salomé reçut Phasaelis sur le Jourdain et une dotation sur la Méditerranée, avec les villes de Jamnia, Azotus et un palais à Ascalon. Elle légua ce dernier, en mourant (vers 10 ap. J.-C.), à l'impératrice épouse d'Auguste.

(1) Rien n'est plus difficile que de s'y reconnaître dans la descendance d'Hérode. Nous croyons utile, pour l'intelligence de la suite de cette histoire, à laquelle sont mêlés intimement plusieurs filz d'Hérode, de mettre sous les yeux du lecteur (p. 216) un tableau généalogique de cette famille atroce, tableau établi d'après les indications éparses de Joseph, et en complétant celui de Schürer, *loc. cit.*, I, p. 780.



## MAISON D'HÉRODE (1)

Antipas		Antipas	
Phasaël (ép.) † 40 a. C.	Antipater † 43 a. C. ép. <i>Kypros</i>	Joseph † 34 a. C. (ép. <i>Salomé I<sup>re</sup></i> )	Salomé I <sup>re</sup> † vers 10 ap. C. ép. : 1 <sup>o</sup> Joseph † 34 a. C. 2 <sup>o</sup> Kostabar † 25 a. C. 3 <sup>o</sup> Alexandre (?)
Phasaël (ép.) Salampsio, fille de Mariamme I <sup>re</sup>	Hérode le Grand † 4 a. C.	Joseph † 38 a. C.	Phéloras † 5 a. C. tétrarque de Pévée.
<i>Kypros</i> ép. Agrippa I <sup>er</sup>	par Doris Antipater † 4 a. C. une fille de l'Hasmo- néen Antigone.	Joseph (ép. Olympias) Mariamme	
	par Mariamme I <sup>re</sup> , petite fille d'Hyrcaan II	Mariamme II, fille de Simon	par Malthaké Cléopâtre (?)
	Alexandre † 7 a. C. Aristobule ép. Glaphyra, fille † 7 a. C. d'Archélaüs de Cappadoce, mariée aussi à Archélaüs fils de Malthaké	Archélaüs ép. Herode ép. Hérodi- as, fille d'Aristo- bule et Bérénice	Antipas ép. : 1 <sup>o</sup> la fille d'Ar- chélaüs de Nabatène ; 2 <sup>o</sup> Héro- dias, fille d'Aristo- bule et Bérénice.
Hérode de Chalcis de 41 à 48 ép. : 1 <sup>o</sup> Mariamme, petite-fille d'Hérode 2 <sup>o</sup> Bérénice, fille d'Agrippa I <sup>er</sup>	Aristobule ép. Jotape Jotape ép. : Kyprios, fille de Phasaël et Salampsio	Salomé II ép. : 1 <sup>o</sup> Philippe le Tétrarque 2 <sup>o</sup> Aristobule, fils de Phasaël de Chalcis	Aristobule, fils de Mariamme I <sup>re</sup>
Aristobule, peut-être roi de Chalcis ép. Salomé II	Béré- nikia- nos	Agrippa II † 100 ap. C.	Mariamme (?) Drusus (?)
	Hyr- kianos	1 <sup>o</sup> Hérode de Chalcis, fils d'Aristobule 2 <sup>o</sup> Polémon de Cilicie.	Drusilla ép. 1 <sup>o</sup> Azizos, roi d'Émèse 2 <sup>o</sup> Félix, procureur de Judée, affranchi.

(1) Généalogies établies d'après Joseph, *Ant.*, XIV, 1-3 ; 7-3 ; XVII, 1, 3 et 5 ; XVIII, 6-1 ; XIX 5-1, 9-4, XX, 5-2, 8-4 ; et *Bell. Jud.*, I, 8, 9 ; 28, 4 ; II, 11-6, 13-2. Voir aussi Schürer, *loc. cit.*, I, p. 780, et le *Dict. de la Bible*, s. v. *Hérode le Grand*, où le tableau est très différent de celui-ci. Voir aussi le tableau généalogique de la famille Hasmonéenne, ci-dessus, p. 162. — La plupart des personnages secondaires sont douteux comme filiation et dates.

## CHAPITRE XII

### L'EXTENSION DE LA NABATÈNE VERS LE SUD EL HEGER ET EL ELA

§ 1. *El Heger* : Centre d'échange entre les Arabes du Nord et ceux du Sud. Lutte d'influence avec la Mecque. — § 2. *Teima* : elle releva de la Nabatène. La stèle et l'inscription de Teima. — § 3. *El Ela* : Hereibeh-El Ela = Dedan de la Bible. C'est une autre place d'échange. — § 4. *Les Tombeaux* : Ils n'ont pas attiré l'attention des anciens. Doughty les fait connaître. Visite de Huber. Exploration des PP. Jaussen et Savignac. Le sanctuaire minéen d'El Ela. — § 5. *Succession des tribus sud-arabiques* : Minéens, Sabéens, Lihyanites, Tamoudéens. Leurs inscriptions. Les dynasties sud-arabiques. Les antiquités de l'Arabie méridionale. Statuettes awsanites. Rôle de Leukè Komè. Campagne d'un roi d'Aksum jusqu'à cette escale.

#### § 1. — *El Heger*.

On a vu, au chap. VII, § 8, dans quelles circonstances les Nabatéens, sortant de leurs montagnes de l'Arabie Pétrée, s'étaient peu à peu avancés vers le nord. Grâce à la carence des grandes dynasties de Syrie et d'Égypte, ils avaient fini par conquérir et nabisier le Hauran entier et même par occuper Damas.

Ce n'est pas seulement dans cette direction, mais aussi vers le midi que se poursuivait, dans des conditions et en vertu de facteurs difficiles à préciser, l'extension de la Nabatène. Des rapports ethniques et linguistiques étroits liaient les Nabatéens, dès les plus hautes époques, aux Madianites (1). Ce pays fut de bonne heure nabatéen. La preuve en a été fournie définitivement par la découverte déjà mentionnée, faite par Rüppel

(1) Ci-dessus, p. 92 ss.

à Beden, de tombeaux nabatéens à motifs décoratifs et architecturaux en créneaux. La pl. 16 ne laisse aucun doute à cet égard. Malheureusement ces tombeaux, fort peu nombreux, à l'encontre de ceux de Pétra, ne montrent plus aucune inscription permettant d'en établir la date autrement que par comparaison. Ils sont les seules traces de la civilisation nabatéenne en pays madianite. Ils méritent d'être cités parce qu'aucun tombeau de style purement nabatéen n'a été jusqu'ici retrouvé ailleurs qu'à Pétra, à Beden et dans la région d'El Heger.

Toutefois les tombeaux de Beden, au pays si peu important de Madian, peuvent s'expliquer sans qu'on y suppose l'existence d'un véritable centre. Cette route remplace à certaines époques la route directe de Médine par Tebouk, par exemple en cas de soulèvement des tribus. Halte habituelle, Beden a pu voir mourir de nombreux caravaniers nabatéens de passage dont certains assez riches pour s'offrir de beaux tombeaux, et, la nature de la roche étant la même, l'usage des tombeaux incisés dans les parois des montagnes, a pu s'étendre, au profit de ces passants notoires, de Pétra à Beden, sans impliquer des installations définitives.

Le même phénomène, sur une tout autre échelle, s'est reproduit à cinq cents kilomètres plus au sud, où nous trouvons un centre nabatéen de premier ordre, un marché d'échange très ancien, point de ralliement des caravanes de toute l'Arabie, surtout de l'Arabie Heureuse. Ce fut Hégra, ainsi nommée dans la langue nabatéenne comme en grec et en latin, El Heger, El Hidjr, Higr, Hadjra, *al Hagr* en arabe (1). C'est aujourd'hui une petite station abandonnée du chemin de fer du Hedjaz. Nous savons que cette oasis joua un rôle dans la lutte séculaire des Arabes du sud pour ou contre les idoles, aux temps antérieurs à Mahomet (2).

Les gens d'El Heger, au cours d'une expédition contre ceux

(1) Ce point est cité sous la forme *Agra*, *Haegra*, par Plinie, VI, 156 et 157. Ptolémée l'appelle *Egra* (VII, 7). Tous les géographes et voyageurs arabes en ont parlé. Cf. les principales références dans A. Musil, *Northern Hegaz*, p. 299.

(2) Plus loin, chap. XIX, § 1<sup>er</sup>.

de la Mecque, deux cents ans avant l'hégire, réussirent à capturer la fameuse pierre noire de la Kaaba, centre d'un immense pèlerinage. Ils la conservèrent chez eux, espérant ainsi forcer les pèlerins à leur donner leur clientèle et la gardèrent longtemps comme en prison. Ce lieu porte aujourd'hui le nom de Medain Salih, « la ville du Prophète Salih », qui lui vient d'une ancienne légende arabe contemporaine de Mahomet. Dieu, ayant envoyé aux Tamoudéens, les pervers habitants de ce désert, « son prophète Salih », celui-ci ne recueillit que des sarcasmes et sa chamelle fut mise à mort (1). Allah fit détruire la ville. Les troupes de Mahomet, lors de leur première invasion de la Syrie, se souvenant de la mauvaise réputation des Tamoudéens, les balayèrent.

Aux périodes plus anciennes El Heger eut de l'importance comme lieu de passage du commerce. Son zénith politique fut atteint à partir de la fin du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et pendant tout le 1<sup>er</sup> siècle après notre ère, sous les règnes d'Arétas IV (9 av.-40 ap. J.-C.), Malichus II (40-71) et Rabel II (71-106). Il est probable même que, dans les années qui suivirent l'annexion, elle conserva son importance.

Entre Pétra et El Heger aucune agglomération réelle ne se trouvait pour servir de point d'appui à une domination étrangère. Maan est très rapprochée de la première. Tebouk, sur la route directe mais entourée de déserts, n'est qu'une petite oasis. La conquête nabatéenne, probablement pacifique, engloba le terrain intermédiaire, sans valeur autre que celle du libre passage. Dans l'aire ainsi soumise était comprise Teima, Thema, dont il a été question déjà (pl. 80, n° 2) (2), centre autonome assez loin vers l'est, également en plein désert.

(1) Sur ces légendes, cf. *JS*, I, p. 103, note 1.

(2) Ci-dessus, p. 49. Elle est citée dans la Bible : *Genèse*, xxv, 15 ; *I Chron.*, I, 30 ; *Jérémie*, xxv, 23.



§ 2. — *Teima*.

Teima eut une très ancienne civilisation, que démontre la stèle araméenne du même nom, écrite dans un alphabet nettement apparenté au phénicien et tout proche de celui de la stèle de Mésa (pl. 14) (1). Doughty déjà (pl. 66, n° 1), visitant Teima en févr. et en sept. 1877, avait eu vent de son existence, mais c'est Huber (pl. 66, n° 2) qui, en 1883, l'a découverte, achetée et envoyée au musée du Louvre, où elle arriva après l'assassinat du voyageur strasbourgeois. Euting l'a déchiffrée, et ses lectures ont été rectifiées par Renan. Ce n'est pas une simple dédicace, mais une inscription commémorative de l'introduction à Teima d'un culte étranger, sorte de contrat entre un dieu nouveau, Salm de Hagam, venu, semble-t-il, de l'Arabie méridionale, et les dieux indigènes, parmi lesquels Singalla et Asira, la première d'origine assyrienne et la seconde d'origine phénicienne (2).

(1) Le premier visiteur européen de Teima est Wallin (1848). Il se rendait à l'armée égyptienne, alors en opérations au Hedjaz. Il visita le premier Kheibar. Voir au chap. précédent, p. 203.

(2) Texte de l'inscription de Teima d'après JS, II (texte), p. 162 :

« En l'an 22.... dans Teima, Salm (de Mahram et Singalla et As)ira, dieux de Teima à Salu de (Hagam) l'a placé en ce jour dans Teima..... qui a établi Salm-sezeb, fils de Pétersi dans le temple de Salm de Hagam. C'est pourquoi les dieux de Teima ont donné une redevance à Salmsezeb, fils de Pétersi et à sa race, dans le Temple de Salm de Hagam. Et l'homme qui détruira cette stèle, que les dieux de Teima l'arrachent (lui) et sa race et son nom de la face de Teima. Et voici la redevance qu'ont donnée Salm de Mahram et Singalla et Asira, dieux de Teima, à Salm de Hagam, savoir : du champ, 16 palmiers et du trésor du roi (propriétés royales?), 5 palmiers : total des palmiers 21, année par année. Et que (ni) les dieux (ni) les hommes ne fassent point sortir Salmsezeb, fils de Pétersi, de ce temple, ni sa race, ni son nom, prêtre dans ce temple à jamais. »

Cf. les commentaires de Renan, dans la *Rev. d'assyriologie et d'archéologie*; et Clermont-Ganneau, *La stèle araméenne de Teima*, dans la *Revue critique*, 1884, II, p. 265-266 et 442. Voir aussi Ph. Berger, *L'Arabie avant Mahomet d'après les inscriptions* (conférence à la Sorbonne), dans *Bull. heb. assoc. scientif.*, n° 271 et 272, Paris, 1885.

L'inscription de la stèle de Teima est au CIS, II, I, n° 115, p. 109.

Teima avait, chez les Arabes du début de l'Islam, la réputation d'une ville juive. Il y avait des Juifs dans toute l'Arabie. En l'an 7 de l'Hégire (629), Mahomet la soumit et força les Juifs à se convertir. Abou Bekr y séjourna et y forma l'armée d'invasion de Syrie. Toutefois, si l'histoire de Teima est plus antique que celle d'El Heger, cette dernière place, plus tard, prit le plus d'importance. Cela ne tint pas à ce qu'elle offrait des ressources supérieures, mais à ce qu'elle était sur une route de communication plus directe et plus facile entre le sud et le nord. En outre elle marquait sans doute une frontière politique.

### § 3. — *El Ela.*

Au delà, vers le midi, les territoires étaient en des mains différentes. Une station de contact était indispensable, car, dans ces parages étaient, on l'a vu (1), les limites ethniques septentrionales séparant ces Nabatéens d'avec les Arabes du sud, dont les plus nombreux habitent les contrées riches de l'Arabie Heureuse. Les caranes venues d'Aden ne remontaient pas au delà d'El Ela (El Oela), petite oasis à 20 kilomètres au sud d'El Heger, à 1.000 kil. de Damas et 325 de Médine, portant aujourd'hui le nom de Hereibeh (pl. 75 à 77). Elle n'est autre que la localité biblique de Dedan (2).

Entre Hegra et El Ela cessent totalement les inscriptions

(1) Le court exposé qui suit est le résumé des savantes déductions des P. P. Jaussen et Savignac, *JS*, II, Préface, I à XIV.

(2) L'identité de Dedan et Héreibeh-El Ela résulte de l'inscription n° 23 minéenne de *JS*, II (texte), p. 282, trouvée à El Ela, dont voici la traduction : « Stèle de Aws'il, fils de Elwahab de Yefa'ar, qui est mort à Dedan au mois de Tanafat sous le Kabir (1<sup>er</sup> ministre) Aytam de Arakan. »

Dedan en tant que nom de localité se retrouve dans une vingtaine d'autres inscriptions de la région, avec des noms de rois. Cf. *JS*, II (texte), p. 35 et 74-76, où les auteurs montrent qu'il y a plusieurs Dedan différentes dans la Bible (*Esaïe*, xxi, 13; *Jérémie*, xxv, 23 et xlix, 8; *Ezéchiël*, xxv, 13 et xxvii, 20; *Genèse*, x, 7 et xxv, 3 et I *Chron.*, I, 9 et I, 32) cf. aussi *RB*, 1910, p. 525; Glazer, *Skizze der Geschichte Arabiens*, Munich, 1889, II, p. 397; Hartmann, *Die Arabische Frage*, p. 246.

grecques apportées par la conquête romaine, et à El Ela se trouvent, sauf une ou deux exceptions, les plus méridionales des inscriptions nabatéennes (1).

Il serait passionnant de connaître en détail la vie et l'organisation des places d'échange à l'entrée et à la sortie de la Nabatène, sur ce haut plateau sablonneux à 1.000 mètres d'altitude, dans cet interminable défilé où passe aujourd'hui le chemin de fer hors de service du Hedjaz et qui fut l'artère toute tracée des caravanes (pl. 80, n° 1). On se figure difficilement l'importance de l'arrivée d'une riche caravane du sud à El Heger (pl. 65 à 74) par le Wadi Qura, venant d'Aden ou tout au moins de la Mecque, avec des produits de l'Inde, rompant charge, changeant de transporteurs et se soumettant aux taxes de passage et aux lois des chameliers de Pétra, avec toutes les dépenses et aussi les garanties relatives contre le pillage qui en faisait la contrepartie.

#### § 4. — *Les Tombeaux.*

Même les moins incultes de ces voyageurs venus des quatre coins de l'Arabie parurent n'attacher aucune importance aux singuliers tombeaux qu'ils y voyaient. Non seulement les auteurs grecs et romains ne les ont pas signalés, mais les auteurs arabes n'en ont pour ainsi dire pas soufflé mot. Les passants n'en comprirent pas la signification. Ibn Batoutah, le grand voyageur arabe (c'était en réalité un Berbère de Tanger), traversant El Heger en 1326, les a cependant mentionnés sous une forme intéressante (2), car elle montre que le souvenir du peuple des Tamoudéens subsistait encore à son époque. Mais

(1) Huber, *Journal d'un voyage en Arabie*, p. 407, et *Voyage de l'Arabie centrale*, Bull. Soc. Géogr. de Paris, 1884, p. 308.

(2) *Les voyages d'Ibn Batoutah*, trad. Defrémery et Sanguinetti, 4 vol., Paris, 1853-59, I, p. 259-260.

il faut savoir de quoi il parle pour reconnaître dans sa description les tombeaux nabatéens :

« Le 5<sup>e</sup> jour depuis le départ de Tebouk, la caravane arrive au puits de Hidj (El Heger), je veux dire les demeures des Thamoudites. Il contient beaucoup d'eau. Dans ce lieu se trouvent les habitations de Thamoûd, taillées dans les montagnes de pierre rouge. Elles ont des seuils sculptés que celui qui les voit croit être de construction récente. Les ossements pourris de ce peuple sont dans l'intérieur de ces maisons ; et notez que cela offre un grand exemple. .... Ici se voit l'endroit où s'est accroupie la chamelle de Salih entre deux montagnes dans l'intervalle desquelles existent des traces d'une mosquée où l'on va prier. »

Ce n'est que bien plus tard qu'El Heger et El Ela (où Batoutah ne signale aucun monument) reçurent la visite des voyageurs et des savants occidentaux. Burckhardt y passa en 1817, se rendant à la Mecque ; Doughty, personnage trop modeste, auquel on ne rendit justice qu'à la fin de sa vie († janv. 1926), avait entendu parler, après sa visite à Pétra, au cours de ses stations dans les cafés de Maan, des façades funéraires de Médain Salih. Il réussit, en 1876, à s'y rendre et à y vivre quelques mois dans une chambrette du Qasr de cette station, à la limite du Hedjaz interdit. Il sut visiter à fond le site et y faire les relevés épigraphiques principaux. Il publia des croquis fort exacts des tombeaux les plus importants, sur lesquels l'attention du monde civilisé fut, à son retour, attirée (fig. 13 et 14 et pl. 67 n<sup>os</sup> 1 et 2), bien qu'il n'ait publié qu'en 1888 le résultat de ses recherches, en un livre embrouillé mais où l'on trouve tout sur l'Arabie (1).

A la même époque, la renommée de ces tombeaux parvenait sous forme de rumeur à plus d'un explorateur. C'est ainsi que

(1) *Travels in Arabia Deserta*, 2 vol., Londres 1888, réédité en 1921. De Médain Salih, il gagna Teima. (févr. 1877), y signala la fameuse stèle dite de Teima et arriva à Hail au temps de l'Emir Rashid. De là, il passa à Khaiber (nov.) et revint par Hail, se dirigeant vers la Mecque où il ne put entrer. Il passa vers Taïf et atteignit Djeddah en été 1878.

Cf. sa notice nécrologique : *Doughty*, dans *Geographical Journal*, 1926, p. 381.



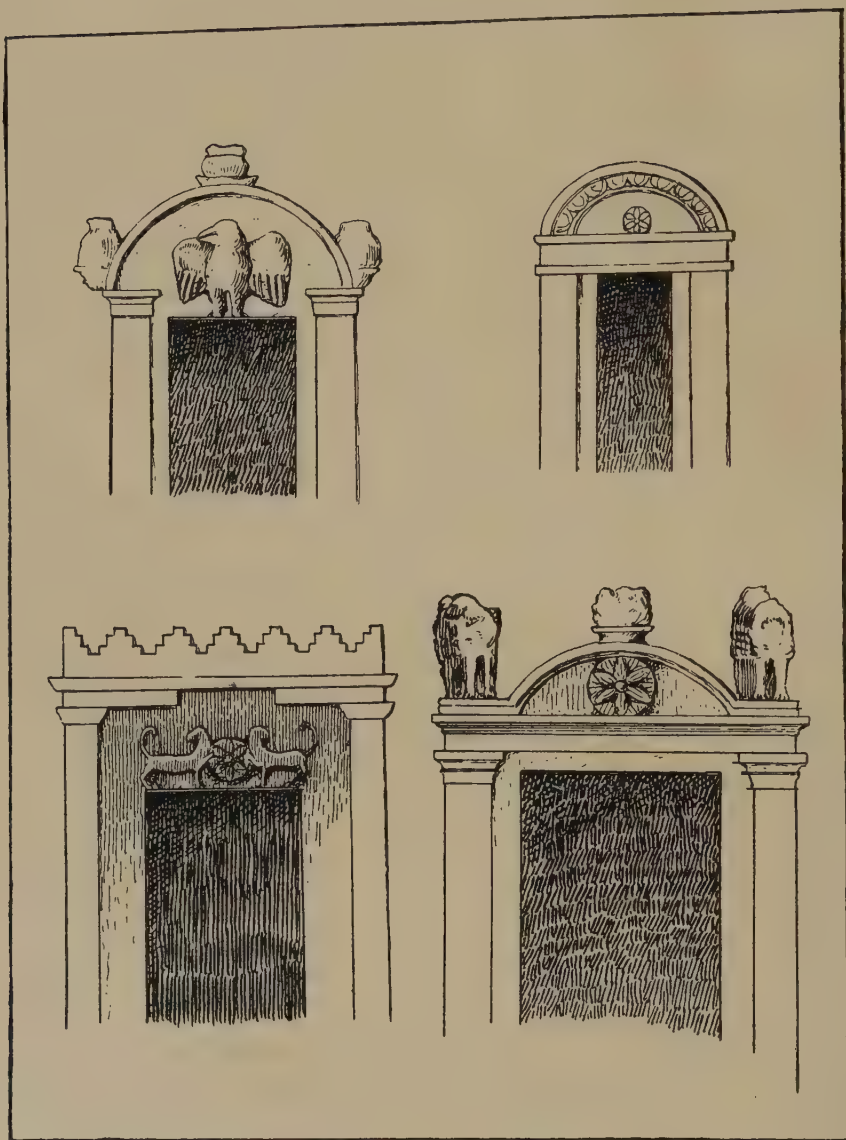


Fig. 13. Portails funéraires d'El Heger (Doughty, *Travels*, I, p. 107).

Burton, parlant de cette place qu'il ne visita pas (1), dit que ceux qui y ont été, y ont trouvé des tombeaux du même style qu'à Beden. Cette observation est exacte.

Après Doughty, vint à El Heger le strasbourgeois Huber, en 1881, sur les pas de son prédécesseur. Il y retourna en 1883 avec Euting (2), et l'on retrouva dans ses carnets, après sa

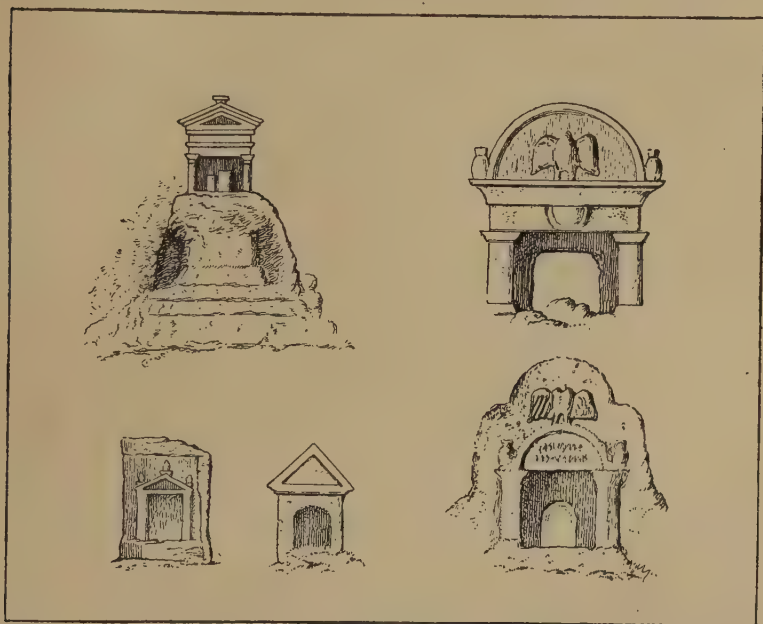


Fig. 14. Niches votives à El Heger (Doughty, *Travels*, I, p. 122).

fin malheureuse, des centaines d'inscriptions dans les langues les plus variées. Ainsi la moisson épigraphique de la plupart de ces centres avait déjà été largement commencée et les inscriptions relevées et traduites. Les plus importantes figurent depuis une trentaine d'années au *Corpus Inscriptionum Semiticarum* (3). Mais les plus anciens visiteurs n'ont pu, sur place, que jeter un regard furtif autour d'eux, en raison des risques

(1) *Land of Midian (revisited)*, II, p. 221.

(2) Euting a publié sur son voyage à Teima : *Nabat. Inschr. Einleitung*, 1884 ; voir aussi *Tagbuch einer Reise im Inner Arabien*, Leyde, 1896.

(3) Pars II, p. 220 et suiv.

qu'ils couraient. Il était réservé aux P. P. Jaussen et Savignac de s'arrêter trois semaines à Medain Salih, en 1907, au moment de la construction de la voie ferrée de Médine (1), et de séjourner, en 1909 et 1910, à Hereibeh. Ils en rapportèrent un inventaire épigraphique très complet et des estampages et photographies permettant aujourd'hui de considérer cette exploration comme parachevée (2).

Medain Salih offre, à peu de chose près, les mêmes caractéristiques monumentales que Pétra, mais en plus petit. C'est une section du défilé du Darb El Hadj, s'étendant sur trois km. à peine de longueur, dans une plaine où exista incontestablement une riche palmeraie, comme le démontrent six grands puits. Un système de hautes collines encaisse verticalement ce défilé. Le champ bordé par des façades monumentales ne dépasse pas trois kilomètres. Sur le fond plat de cet énorme wady desséché, s'élevait la ville (pl. 65 et 132 n° 2). Divers tas de décombres indiquent même qu'il y en eut plusieurs, constatation conforme à la tradition musulmane, qui en dénombre sept. Rien n'en subsiste que des débris informes et, peut-être même, ces villes successives ne furent-elles que des agglomérations de tentes sans cesse renouvelées, ne laissant derrière elles que les débris habituels des nomades, petits tertres de tessons de poteries grossières appelés koms. Il n'y a pas trace de monuments, ni de constructions, ni même d'arasements de maisons. Le grès des montagnes est blanc et non plus si joliment teinté comme à Pétra (pl. 52, n° 2). Dans cette matière assez durable sont sculptés les orgueilleux tombeaux nabatéens en tous points pareils, pour ainsi dire, à ceux de la cité-nécropole, mais mieux conservés à cause de la qualité meilleure de la pierre. Les tombeaux, quoique du même style, sont sans

(1) Cette voie ferrée, au delà de Maan, fut construite par les Turcs eux-mêmes. Très peu d'étrangers y collaborèrent. Toutes espèces de difficultés furent opposées aux voyages des P. P. Jaussen et Savignac.

(2) La description de Medain Salih occupe, dans l'ouvrage si souvent cité des JS, presque tout le 1<sup>er</sup> volume, de la p. 107 à la fin et une bonne partie de l'album du vol. II. Nous consacrons à cette station nos pl. 67 à 74, empruntées, avec la bienveillante autorisation des auteurs, à ce magnifique ouvrage.

doute d'un siècle ou deux moins anciens et l'ère de splendeur de la cité des échanges ne dépassa pas 100 ans. L'inscription la plus ancienne correspond à l'an 1 avant J.-C. et la plus récente à l'an 76 de notre ère, exception faite de trois inscriptions tardives en écriture nabatéenne déjà proche du coufique,

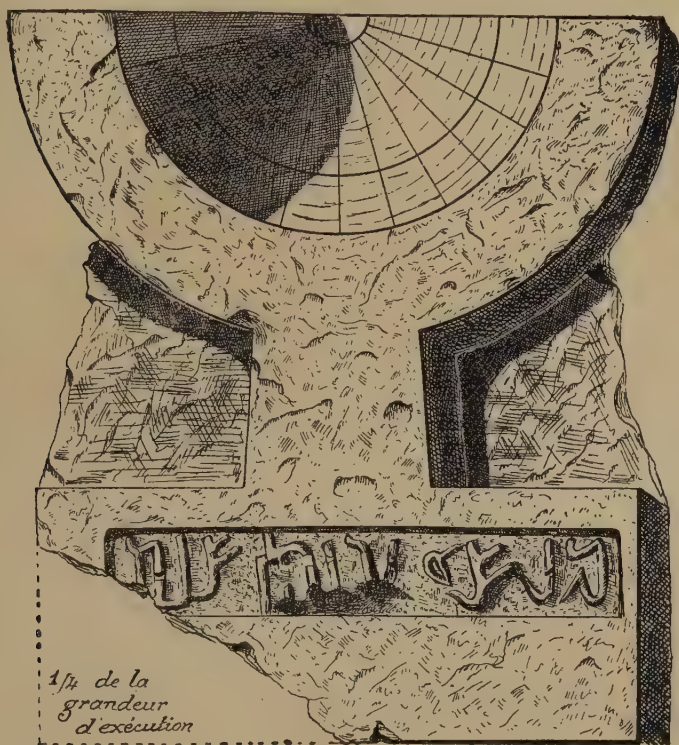


Fig. 15. Cadran solaire avec une inscription nabatéenne. (JS, I, fig. 413, p. 303.)

n'appartenant pas à la même série, des années 162, 204 et 207 de l'ère de Bostra, c'est-à-dire de 268, 307 et 313 ap. J.-C. (1). La période d'apogée s'arrêta net. Sur trois des beaux tombeaux du Kasr el Bint (voir le plan de Medain Salih, pl. 65), datés du règne de Rabel II, deux sont restés inachevés, sans doute au moment de l'annexion romaine. Plusieurs petits

(1) Cf. JS, I, *Inscr. nabat.*, n° 17, p. 182, II, n° 386, p. 231 et CIS, II, n° 333.



sanctuaires dans le genre des hauts-lieux de Pétra, mais moins importants, jalonnent le Djebel Etlib. En outre, un sanctuaire creusé dans le roc existe au Diwan (planche 73, n° 2) (1). Il forme, dans son site solennel, une sorte de Haram grandiose malgré sa petitesse.

Il n'a été exhumé à Medain Salih aucun objet proprement nabatéen, à l'exception d'un cadran solaire reproduit à la fig. 15, trouvé en 1907 par les constructeurs de la voie ferrée, et probablement détruit depuis. Ce petit monument n'a peut-être de nabatéen que l'inscription, elle-même faite dans cette langue par un Juif, car elle signifie « Manassé, fils de Nathan, salut » (2).

Aucun auteur ancien ne nous renseigne sur l'histoire locale de Hégra. Nous savons seulement que l'expédition d'Aelius Gallus dut passer par là et que tout le pays était alors gouverné par un certain Arétas, parent du roi Obodas III (30-3 av. J.-C.). Si nous ne savions que le futur Arétas IV s'appelait, avant son règne, Aeneas, nous serions tentés de prendre cet Arétas de Hégra pour le futur Arétas IV. Mais les dépouillements épigraphiques ont montré que le nom d'Arétas était très répandu dans toute la Nabatène et plusieurs textes de Medain Salih établissent que la place était gouvernée par un stratège royal (3). Notre Arétas n'était qu'un de ces stratèges.

El Ela-Dedan-Hereibeh ne diffère pas beaucoup géographiquement d'El Heger Medain Salih, sauf que Hereibeh est un gros bourg entouré d'une muraille et éloigné de 4 ou 5 km. du site antique (pl. 75 et 76). Les formations rocheuses parallèles délimitant un grand wadi plat en direction de Médine (Wadi Qura) ont fourni les mêmes parois abruptes utilisées par les Nabatéens pour leurs façades funéraires. Cependant, la nécropole d'El Ela, lihyanite et non nabatéenne, diffère essentiellement de celle d'El Heger. Les sépultures lihyanites sont de simples fours à cercueil (pl. 78, n° 2), la plupart sans ornementation.

(1) Voir plus bas, ch. XIX, § 2, III.

(2) L'inscription est le n° 172 bis de JS, I, p. 242.

(3) JS, *Inscriptions nabatéennes* (nos 38 et 57), I, p. 202 et 213.

Mais plusieurs tombeaux minéens, plus anciens, sont gardés par des espèces de monstres à mufles de lion rappelant d'assez loin l'Assyrie (pl. 74, n° 1). Sur le fond caillouteux du wadi, sont les restes d'un grand sanctuaire, également minéen (fig. 16), dont ne subsistent que des bases de murailles et, au centre, une immense cuve monolithe cylindrique déjà signalée par Doughty (fig. 17 et pl. 77, n° 1), de près de 4 mètres de large et de plus de 2 mètres de haut avec des degrés intérieurs. Les Arabes l'appellent « l'écuëlle à traire la chamelle de Salih » (1). En outre, de curieuses statues monolithes (sans doute de rois minéens) avaient été découvertes en 1909. La population les a martelées par fureur de les voir

photographiées. La pl. 78, n° 1, ne permet pas des conclusions bien nettes quant à leur époque; une sorte de pagne rappelle vaguement l'Egypte pharaonique; l'ensemble cependant est

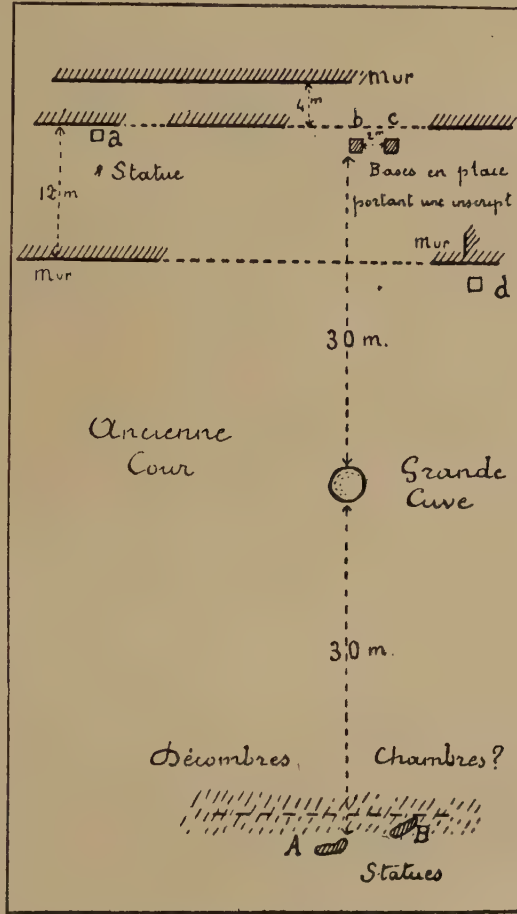


Fig. 16. Sanctuaire minéen de Hereibeh.  
(JS, II, texte, fig. 11, p. 57.)

(1) JS, II, p. 50 et suiv., d'où nous extrayons un croquis et une photographie.

encore plus assyrien, dénotant à un haut degré la pratique de la ronde bosse et l'on serait tenté de penser à une influence alexandrine, si l'époque probable de la nécropole ne nous

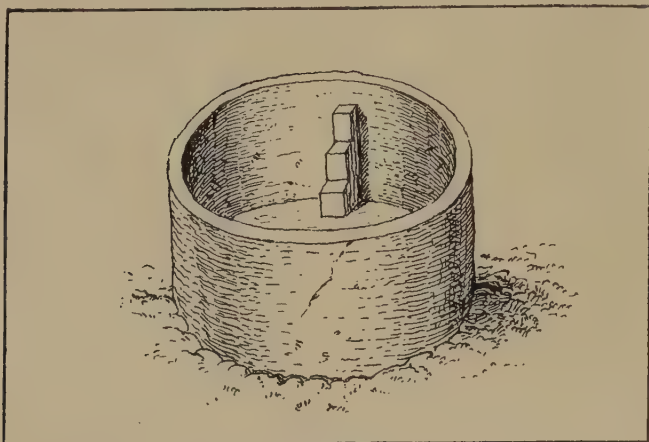


Fig. 17. La cuve de Hereibeh. (Dougty, *Travels*, I, p. 139.)  
(à comparer avec la pl. 77, n° 1.)

amenait pas à une date antérieure. Les P. P. Jaussen et Savignac ne paraissent pas mettre en doute leur origine minéenne.

#### § 5. — *Succession des tribus sud-arabiques.*

El Ela est, au point de vue épigraphique comme au point de vue ethnique, un centre de la plus haute importance à cause de la variété extraordinaire des inscriptions et des proscynèmes qui s'y sont succédé sur les rochers : minéens, lihyanites et tamoudéens. Des tribus qui faisaient usage des divers dialectes de l'himyarite ou du sabéen (dans le sens le plus large du mot) ne pouvaient pas ne pas être proches parentes. La difficulté commence quand il s'agit de fixer leur succession dans l'histoire (1).

(1) Ce problème a d'abord été étudié par Glaser, *Skizze der Geschichte Arabiens*, Munich, 1889. Le dernier état de la question est à chercher dans le savant ouvrage de Ditlef Nielsen (en collaboration avec F. Hommel et N. Rhodokanakis), *Handbuch der Altarabischen Altertumskunde*, 2 vol., dont le 1<sup>er</sup> seul a paru,

Les plus anciens de ceux qui ont laissé des inscriptions à Dedan, sont assurément les Minéens (1). Leur centre principal

Copenhague, Paris et Leipzig, I, 1927, *Die Altarabische Kultur*, avec un chapitre consacré à l'histoire de l'Arabie méridionale.

(1) Liste des rois minéens, Moukarrabs et rois Himyarites, d'après C. Huart, *Hist. des Arabes*, 3 vol., Paris, 1912, I, p. 55; et l'article du P. Jaussen, *Inscriptions Himyarites*, dans *RB*, oct. 1926, p. 548-582.

<i>Rois Minéens.</i>		<i>Rois de Saba.</i>	
I	Yatha il Sadik. Wakah il Yathi. Iliyafa Yächir. Hifnum Riyam.	I	Sumhuala Dharib. Ili Sara. Karibail (Chariba <sup>el</sup> ).
II	Iliyafa Yathi. Abiyada Yathi. Waqah il Riyam. Hifnum Sadik. Iliyafa Yatouch.	II	Yatha Amar. Karibail Watir. Yada il Bayyin.
III	Iliyafa Wakib. Wakah il Sadik. Aboukarib Yathi. Amniyada Nabih.	III	Wahab il Yahouz. Karibail Watir Yuhanim.
IV	Iliyafa Riyam. Haufaat.	IV	Wahab II. Anmarum Yuhanim.
V	Abiyada. Khalikarib Sadik. Hifn Yathi.		— Watirum Yuhanim.
VI	Yatha il Riyam. Tobba Karib.		— Yakrebmalek Wätir.
VII	Abiyada. Hifnum.		— Yarim Aïman.
<i>Moukarrabs.</i>		<i>Rois Hamdanites de Saba.</i>	
(Princes-Prêtres sabéens précédant les rois de Saba.)		Aus Lât Rafchan	} fils de Alhan.
I	Dhamarala. Sumhuala Yanouf. Karibail Wätir. Yatha Amar Bayyin.	Yarim Aïman	
		Bârig Yaharhig	
		Alhan	
		Châir Autar	
II	Sumhuala. Yada il Dharib. Yatha Amar Wätir. Sumhuala Yanouf. Yatha Amar Watir. Yada il Bayyin.	Yarim Aïman	} fils du Ili Sara Yahdib } précédent
III	Yatha Amar. Karibail Bayyin. Sumhuala Yanouf.	Fari Yanhab	
		Ili Sara Yahdib	
		Yazil Bayyin.	
		Nacha Karib Yaman Yuharhib.	
		<i>Rois de Saba et Hadramaout.</i>	
		I. Yasir Yuhanim (vers 277 ap. J.-C.)	
		Samir Yuharis (vers 281).	
		Dhamar Ala Bayyin.	
		Karibail Watir Yuhanim.	
		Halik Aman.	
		Dhamar Ala Dharib.	
		Laz Naufân Yuhadik.	
		Yasir Yuhadik.	
		Dhmar-ala Yuhabirr (Yahbar).	
		<i>Rois Himyarites.</i>	
		Maliki Karib Yuhanim (vers 378).	
		Dhari Amar Aïman } ses	
		Abou Karib Asad } frères.	
		Sarahbil Yakkouf.	
		Luhaiat Yanouf.	
		Dhou Kanatir.	
		Mahdi Karib Yanam.	
		Dhu Nuwas ou Nowas, renversé vers 525 par l'expédition abyssine.	
		<i>Rois du Kataban.</i>	
		Yadab Dhabiyân.	
		Sahir Yagoul.	
		Haupa Aman.	
		Sahir Yagoul Yuharib.	
		Wara il Ghailan Yuhanim.	
		Abichaban.	
		Biamm.	
		Dhamar ala.	
		Yadab Yagoul.	
		<i>Rois de Awsan.</i>	
		Yasdukil Farium Farahat fils de Maadil.	
		Maadil.	
		Yasdukil Farium.	
		Amniyatâ Gaylan.	
		Martuum.	
		Zayaman, fils de Ili Sara.	



était à Maïn, bien plus au sud, dans l'Arabie Heureuse, et ce ne sont guère que des colonies qui ont pu se transporter aussi au nord. Pour le royaume proprement dit des Minéens, nous connaissons déjà plus de vingt noms de rois se succédant du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> au <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ils eurent pour successeurs les Moukarrabs ou Moukarribs, sortes de rois-prêtres, qui détruisirent leur empire ; puis vinrent les rois de Saba, puis ceux de Saba et Hadramaout, et de Saba et Dhu Raydan. Nous possédons, de ces royaumes, des noms de souverains, sans connaître l'ordre dans lequel ils se succédèrent, non plus que celui des rois d'Awsan (Ausân) (1). Les migrations de ces derniers ne s'étendirent pas aussi loin qu'El Ela, puisqu'ils n'y ont pas laissé d'inscriptions. Ils sont originaires de l'Arabie Heureuse, bien au sud de la Mecque.

Quant à l'époque où se placent les débuts du royaume minéen, les auteurs ont manifesté une tendance à restreindre leur antiquité, estimant qu'aucune de leurs inscriptions (d'ailleurs peu nombreuses) ne peut être assignée avec certitude à une époque antérieure au <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C. C'est ce qu'affirmait Glaser dès 1889.

Clermont-Ganneau a cru pouvoir démontrer que les Minéens, au lieu de se perdre dans la nuit des temps, n'ont précédé que de quelques siècles les Nabatéens, vers la fin des temps helléniques. Dans le même sens, les P. P. Jaussen et Savignac admettent que tout ce qui reste à Medain Salih de pierres à inscriptions, la plupart enrobées dans les gros murs des puits ou du château-fort, c'est-à-dire les blocs sur lesquels sont les cinq inscriptions minéennes les plus importantes, date de la période antérieure à l'affaiblissement de leur centre principal, c'est-à-dire du <sup>iii</sup><sup>e</sup> ou <sup>ii</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C., tandis que les Nabatéens ne vinrent à Médain Salih qu'un ou deux siècles plus tard. Cela n'empêcherait pas les Minéens d'avoir une existence beaucoup plus ancienne. Tel est l'avis de Hommel, dans le

(1) Cf. R. P. Lagrange, *La controverse mineo-sabeo-biblique*, dans *RB*, 1902, p. 257.

manuel de Nielsen (1). Pour fixer les dates, il s'appuie sur des inscriptions assyriennes fournissant plusieurs recouplements. Pour lui, Maïn ou Ma'an, c'est le Magam, vieux nom sumérien de l'Arabie orientale. Il estime à six siècles la durée du règne des quelques vingt rois minéens dont les noms sont livrés par l'épigraphie, et place entre 1115 et 815 av. J.-C. le début des rois-prêtres ou Moukarrabs qui détruisirent les Minéens, avec préférence pour les environs de 985. Comme les deux puissances ont coexisté un siècle ou deux, les unes en déclin et les autres en ascension, il place les débuts des Minéens vers 1300 (2).

Ces tribus amenèrent leurs dieux propres : Attar (3), Wadd (4) et Nikrah, constituant la même triade honorée dans leur capitale de Maïn. Ils ont laissé, on l'a vu, outre leurs inscriptions, quelques traces artistiques, quelques sculptures, quelques monuments funéraires, étroitement rattachés aux civilisations de l'Arabie méridionale et ne supportant pas la comparaison avec les monuments nabatéens, bien plus évolués. Les inscriptions, dont on jugera l'allure par la traduction de l'inscription minéenne de la pl. 147, n° 1, ont fourni des renseignements sur leur constitution politique.

Les rois minéens étaient assistés d'un premier ministre ou Kabir (5) : certaines inscriptions sont même datées du gouvernement de ces personnages : « sous le Kabirat de.... », un peu comme les inscriptions romaines « sous le Consulat de..... ».

Les Minéens sont antérieurs à l'invention de la monnaie. Nous ne connaissons pas jusqu'ici de numismatique minéenne, tandis que celle de leurs successeurs sabéens est d'une extrême variété et remonte jusqu'au iv<sup>e</sup>, d'aucuns disent jusqu'au

(1) *Loc. cit.*, I, p. 57 ss.

(2) *Loc. cit.*, I, p. 75 ss. Les noms de rois cités par Hommel sont transcrits autrement que dans nos listes de la page 231, en note.

(3) Clermont-Ganneau, *J. Asiatique*, 1870, I : *Un sacrifice à Atthar*, p. 302 ss.

(4) On possède une dédicace bilingue minéo-grecque au dieu Wadd, trouvée à Délos. Elle a été discutée par Clermont-Ganneau, *Comptes-rendus Acad. des Inscriptions : Inscription bilingue minéo-grecque découverte à Délos*, 1908, p. 546-560 et 611.

(5) Kabir, kebir = grand, ancien, éponyme.

v<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ils avaient disparu comme puissance, et cela explique qu'Aelius Gallus ne les ait pas rencontrés sur sa route. Leur souvenir était encore vivant, car Strabon les cite comme une des quatre nations de l'Arabie, mais son renseignement vient d'Eratosthène, vivant deux siècles auparavant. Pline n'a fait que copier Strabon (1). Le Périple de la mer Erythrée, écrit vers 60 ap. J.-C. par un voyageur *pratique*, ne les cite pas.

Vers 680, d'après Hommel, le dernier roi minéen, dont le nom ne peut être précisé, fut détrôné et son royaume conquis par un Moukarrab Sabéen, c'est-à-dire du Yémen montagneux, Yidi Ilu Bayin (Yada il Bayyin) (2). L'origine de ces Moukarrabs devrait être recherchée hors de l'Arabie proprement dite, fort au nord, peut-être à Djauf, que les Assyriens appellent Aribi (3), dans un pays gouverné par des reines, parmi lesquelles la reine de Saba (Zabibi). Comment ils vinrent s'établir au Yemen, est inconnu. Mais, d'après une inscription assyrienne, Karibi Ilu, roi de Saba, est contemporain de Sennachérib (4).

Au bout de deux ou trois siècles, les Moukarrabs font place à des rois de Saba, rois tout court, dont le titre n'offre plus le caractère sacré de celui de leurs prédécesseurs. Leur temps va d'environ 650 à 415 av. J.-C. Pour les six premiers rois, Rhodokanakis propose une liste précise, allant jusque vers l'an 500 av. J.-C.; la suite, moins bien connue, ne permet pas d'établir une liste chronologique (5).

(1) Strabon, XVI, IV, 2; Pline, VI, xxxii.

(2) Moukarrab = Mkrb = Mlk = Malik = roi.

(3) Ci-dessus, p. 106.

(4) Nielsen, *loc. cit.*, I, p. 76.

(5) Voici la liste de Rhodokanakis, *Studien*, II, 1917, pp. 12-21 :

Samu Alaja Darih

Ili Sariha

Kariba Ilu Watar I<sup>er</sup>.

Jidi Ilu Bajin.

Jakrub Maliku Bajin.

Jiti Amara Bajin.

Kariba Ilu Watar II.

La période de 400 à 315 av. J.-C. est couverte par des noms de rois de Saba et Dhu Raydan, sur lesquels nous avons beaucoup de renseignements. Des guerres innombrables modifient sans cesse la répartition territoriale dans l'angle sud arabe, entre les royaumes de Saba, Raydan, Hamdan, Awsan, Kattaban et Hadramaout. A cette époque, nous trouvons des monnaies de toutes espèces, invariablement imitées des frappes grecques et surtout de la chouette d'Athènes. Elle se prolonge jusqu'à 378 de notre ère (1). Elle comprend les diverses expéditions dirigées par les Habasat d'Afrique, les rois d'Aksum, contre la presqu'île arabe. La mieux connue de ces campagnes est celle dont se vante un roi non dénommé, qui pourrait être Aphilas, dans la plus récente des deux inscriptions grecques relevées par Cosmas Indicopleuste à Adulis vers 527. Cette campagne, du milieu du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, mena les Abyssins, à travers le Yémen et sur toute la côte du Tihama, jusqu'à Leukè Komè, où furent subjugués les *Arrabites*, populations anciennement nabatéennes (2).

A partir du VI<sup>e</sup> siècle, de nouvelles invasions abyssines se produisirent en Arabie et le Yémen fut intégralement soumis, avec installation de vice-rois abyssins, dont nous avons les noms et les inscriptions, notamment sur la fameuse digue de Marib et sur les ruines de Hism Ghorab (3).

Les Sabéens et leurs successeurs ne s'installèrent pas au Hedjaz.

A Dedan, ce sont les inscriptions lihyanites qui succédèrent aux minéennes.

Quel rapport y eut-il entre les Minéens et leurs successeurs les Lihyanites, d'une part, et les Nabatéens, d'autre part? c'est ce qu'il est difficile de préciser. Ces rapports furent de pur voisinage. Minéens et Lihyanites ne dépassèrent pas vers le nord

(1) Voir notre *Hist. ant. Abyss.*, p. 40 ss.

(2) L'inscription dit :

« Depuis Leukè Komè jusqu'au pays des Sabéens, je conduisis la guerre. » Cf. notre *Hist. ant. Abyss.*, p. 56-61.

(3) Ci-dessus, p. 35, en note. Voir aussi notre *Hist. ant. Abyss.*, ch. XII, p. 107 ss.



Hégra-Medain Salih ; les Nabatéens ne dépassèrent pas El Ela vers le sud ; leurs échanges ne furent pas toujours pacifiques, puisque leurs inscriptions ne se mêlangent guère.

Les Lihyanites sont connus dans l'histoire. Pline (1) cite comme populations arabiques, les *Leanites*, qu'il place sur le golfe Elanitique, les *Lechieni*, sans doute plus au sud, les *Læeni*, sur le golfe Persique, et les *Lexiani*. Vu la confusion à laquelle nous habitue cet écrivain, qui répète sans critique les auteurs, rien n'empêche de penser que ces quatre noms sont des formes différentes du radical Lihyan ; le second s'en rapproche le plus.

Le panthéon de ce peuple comporte un dieu Dhû Gâbat (2), auquel on doit assigner aussi une origine sud arabique.

Les rois lihyanites, dont plusieurs noms nous sont connus, étaient assistés, comme ceux des Minéens, d'un Kabir ou premier ministre, analogue à l'épître nabaatéen. A partir de l'ère chrétienne, les inscriptions lihyanites font mention des rois de Lihyan. L'alphabet dans lequel elles sont écrites n'est qu'une déformation du sabéen, assez proche du safaïte trouvé en quantité au Safa, à l'est du Djebel Druse et dans tout le Hauran. La langue, elle-même, est déjà fort proche de l'arabe classique. On jugera de leur style par les traductions jointes à la pl. 146. L'une d'entre elles est très curieuse, en ce qu'elle démontre le rôle de la magie et de l'envoûtement chez ce peuple. Il pratiquait déjà une coutume que les Bédouins ont conservée, celle de faire un sacrifice pour obtenir la des-

(1) Pline, VI, XXXII, 11 et 13.

(2) Le dépouillement des inscriptions lihyanites (n° 78 et suiv., JS, II, texte, p. 438 et suiv.) montre que ces rois avaient, comme ceux de Nabatène, des noms alternés ou cycliques :

Hanuas, fils de Talmy.

Talmy, fils de Hanuas.

Hanuas, fils de Talmy.

Lawdan, fils de Hanuas.

Hamat Musimm, fils de Lawdan.

Talmy, fils de Lawdan.

L'ordre de ces rois n'est pas assuré, leurs époque encore moins, probablement le 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.

truction d'un ennemi : « Kahlifa, fils de Balu, a consacré une victime pour la perte de Maksad (1). » D'autre part les Arabes du début connaissent les Lihyanites, à cause du rôle qu'ils ont joué autour des villes saintes du Hedjaz. Mahomet les attaqua en l'an 6 de l'Hégire.

Ainsi, de Pline à Mahomet, leur existence ne cesse d'être confirmée et les inscriptions de Hereibeh les font remonter au moins au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Il est très difficile de préciser les rapports entre Minéens, Lihyanites et Tamoudéens. Ce dernier peuple était déjà connu des Assyriens. Une inscription de Sargon les cite (715) (2). Pline les nomme également. Ce nom semble d'une portée beaucoup plus générale que les autres et couvre les Lihyanites eux-mêmes, aussi bien que les populations de Tebouk et Teima. D'ailleurs, l'écriture tamoudéenne n'est autre chose qu'un lihyanite plus cursif (pl. 147, n° 2). Les Tamoudéens, ainsi, appartiennent à l'histoire dès le VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et lui appartiennent encore jusqu'à l'Islam qui les balaya. Le Coran les cite. Il les place à El Heger (*Surates* X, XV, XXV, LXXXIX). Le Bas-Empire et Byzance les utilisèrent comme archers. La *Notitia Dignitatum* cite l'emplacement des corps tamoudéens de l'armée byzantine au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. On voit en effet, parmi les villes à l'est du Nil, vers les déserts arabiques, figurer une *Thamudena*, ne pouvant désigner qu'une région générale (3).

Les Tamoudéens n'ont pas laissé d'inscriptions, mais seulement des proscynèmes, des graffiti, dont les premiers dessins ou estampages ont été relevés par Huber en 1879 et 1884, et par Euting en 1883, dans la région de Teima. Nous reproduisons, à la fig. 18, un curieux dessin rupestre de très grande envergure représentant des chameaux au pâturage.

(1) JS, I, *Graffiti lihyanite*, n° 7, p. 265. Le P. Jaussen a consacré une étude à ces mœurs des Bédouins actuels : *Coutumes des Arabes*, p. 355.

(2) Dhorme, *loc. cit.*, p. 34.

(3) Cf. la pl. 44 de l'édition de la *Notitia* par la Bibliothèque nationale de Paris. Cette planche offre une autre curiosité, qui est de figurer deux des grandes pyramides de Guizeh.

(avec la signature de Huber et la date de 1884), au milieu de proscynèmes tamoudéens (1). Leur déchiffrement, en bon progrès, est des plus difficiles, l'origine de leur écriture étant encore obscure.

Ces proscynèmes ne livrent que des noms propres et de très courtes invocations à Allah, Allahy (2). Leurs auteurs n'ont

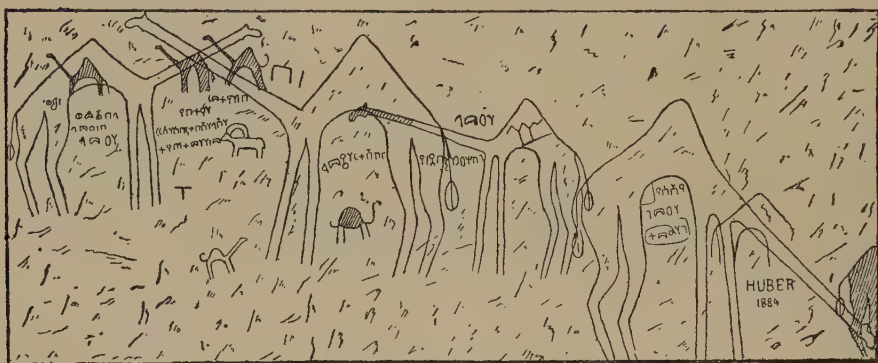


Fig. 18. Dessin rupestre avec proscynèmes tamoudéens et le nom de Huber (1884).  
(JS, II, texte, fig. 49, p. 128.)

pas dépassé, au sud, la région d'El Heger, car à Hereibeh, leurs traces sont rares ; leur habitat avait pour centre Teima et Tebouk, et probablement furent-ils déplacés et repoussés au delà de Teima, par les Nabatéens, quitte à revenir quand ces derniers furent affaiblis (entre le III<sup>e</sup> siècle et celui de l'Islam).

D'une manière générale, leur culture paraît une régression sur les précédentes, auxquelles nous devons quelques tombeaux et quelques sculptures (3).

(1) Tiré de JS, II (texte), p. 128.

(2) Citons deux de ces inscriptions, un peu plus caractéristiques :

1<sup>e</sup> Inscr. n° 305 tamoudéenne : « Oh Allah, je suis sans postérité ; que par toi vienne la joie ! » JS, II (texte), p. 564.

2<sup>e</sup> Inscr. n° 505 « Par Mahakdall à Turban : La gale des chameaux qui sont blessés est un grand malheur. » JS, II (texte), p. 600.

(3) Cf. Lidzbarski, *Ephemeris*, II, p. 25 et 364, où sont résumés les travaux antérieurs.

E. Littmann, *Zur Entzifferung der thamud. Inschriften*, étude reposant sur les inscriptions rapportées par Euting ; J. J. Hess, *Die Entzifferung der thamud. Inschriften*, 1913, et surtout JS, II, p. 535 et suiv. où l'on trouvera la traduction de la quasi-totalité des déchiffrements acquis jusqu'à la date de leur publication.

Il est finalement possible que les Lihyanites, si difficiles à distinguer des Tamoudéens, aient été les maîtres de cette région entre les Minéens et les Nabatéens. La descente de ces derniers jusqu'au Hedjaz ne paraît pas s'être faite trop violemment. Ils eurent, avec les tribus qu'ils y trouvèrent, de bons rapports et même des alliances, selon l'usage des nomades, notamment avec les Salamiens.

Toutes ces civilisations apparentées à la sabéenne ont trouvé leur épanouissement dans un art qui n'a su acquérir quelque originalité que dans les pays de Saba où fleurissait la langue himyarite aux approches de l'ère chrétienne.

Le hasard a mis entre nos mains une importante collection de photographies d'objets appartenant à cette civilisation : inscriptions, statues et statuettes, sculptures en ronde bosse, stèles votives, figurines, monnaies, colliers, bronzes, intailles, bagues, etc. Pour fournir au lecteur des termes de comparaison, nous ne résistons pas, au désir d'en mettre quelques reproductions sous ses yeux (1). Le R. P. Jaussen a bien voulu se charger de la publication et de la traduction des inscriptions de cette collection, représentant 194 numéros (2). Comme le montrent les pl. 81 à 86, les objets les plus caractéristiques sont les statuettes royales atteignant 90 cm. de hauteur, notamment celle de Maad'il Salhin, fils de Yasduqîl, roi de Awsan (un royaume entre Sanaa et Aden, difficile à localiser, probablement aux environs de Lahadj, et qui a dû disparaître à la suite d'une grave défaite infligée par un voisin). Ces antiquités awsanites sont assurément plus que maladroites et disgracieuses, mais dénotent, comme les sta-

(1) Il s'agit d'une collection d'objets sabéens très remarquables, quoique d'un art peu séduisant, rassemblés patiemment depuis vingt ans par un Parsi d'Aden, M. Kaiky Muncharjee, et destinés à la vente. Jamais on n'avait vu autant d'objets sabéens réunis.

(2) Dans son article de la *Revue Biblique : Inscriptions Himyarites* (collection de Kaiky Muncharjee, Aden), oct. 1926. Nous avons publié nous-même, de cette collection, dans la *Revue Numismatique* (1926, p. 41), quelques monnaies d'or abyssines du temps du royaume d'Aksum. Les quatre statues principales avaient été publiées déjà par M. D. S. Margoliouth sous le titre : *Two south Arabian Inscriptions*, dans les *Proceedings of the Brit. Academy*, vol. XI.



tuës détruites d'El Ela (pl. 78, n° 1 et ci-dessus, p. 229), une pratique avancée de la ronde bosse. Elles expliquent que, déjà au temps d'Agatharchide, du *Periple* et de Cosmas Indicopleuste (donc du II<sup>e</sup> siècle av. jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.), les statues, Ἀνδριάντες, venues d'Alexandrie, aient été un article courant d'exportation grecque vers la mer Rouge. Comme il n'en parvenait sans doute pas assez, les rois sabéens en firent exécuter par leurs artisans nationaux, et l'on voit avec quel médiocre succès (1).

Revenons maintenant aux rameaux septentrionaux de ces populations sémitiques.

Les différentes nations dont il vient d'être question eurent, toutes, les mêmes préoccupations commerciales roulant autour du transit des marchandises par caravanes. Telle est aussi la préoccupation principale des Mecquois au temps de Mahomet. Devenus très riches par le commerce, méprisant les Arabes établis plus au nord, par exemple à Medine, ils traitaient ces derniers, par dérision, de Nabatéens (2). De fait, les Nabatéens, moins riches que ces sédentaires des grandes villes du Hedjaz, vivaient, comme eux, principalement du transit, mais non en banquiers, simplement en chameliers. Sans doute, vers la fin d'Arétas III, ils étendirent leurs opérations jusqu'à une escale de la mer Rouge, à trois ou quatre étapes d'El Heger, d'origine grecque comme presque tous les ports antiques de la mer Rouge, Leukè Komè ou Haouara (plus haut, p. 199). On a vu qu'à la période nabatéenne y fut installée une douane maritime. Était-elle nabatéenne ou ptolémaïque ou romaine?

(1) Cette collection de statuettes et d'objets a été connue de Conti Rossini qui, pendant que cet ouvrage était sous presse, a publié de son côté une partie des mêmes objets avec une présentation sommaire : *Dalle rovine di Ausan*, dans le périodique *Dedalo*, mai 1927. Voir spécialement ce qu'il dit à la p. 742. Il n'a d'ailleurs pas mentionné la publication de certaines de ces pièces par le P. Jaussen et ses traductions.

Le royaume d'Awsan n'est pas cité par les voyageurs et géographes grecs de la période alexandrine. Ils ne connaissent que l'Azanie (entre le Gardafui et Zanzibar), nom qui peut cristalliser le souvenir d'une période où cette côte africaine dépendait des rois sud-arabiques, Sabéens ou Homérites.

(2) Cf. Lammens, *La Mecque*, loc. cit., p. 307.

Le trafic par caravane, quoiqu'essentiellement terrestre, avait, tout de même, besoin d'une fenêtre sur la mer Rouge. Les produits venus par mer pouvaient y débarquer pour éviter la remontée, toujours difficile, du golfe de Suez, où les vents réguliers du nord contrecarrent la navigation. Les marchandises indiennes, lorsqu'elles avaient préféré le risque de mer jusqu'à là, rejoignaient ainsi la route des caravanes. On ne doit pas conclure, de l'existence d'une escale à Haouara, à un trafic maritime nabatéen : la Nabatène n'eut avec la mer d'autre contact que des points de débarquement ou d'embarquement, dont aucun, même Haouara, n'eut une grande importance. C'est ainsi que l'escale du fond du golfe Aelanitique, Elat, en bordure du pays nabatéen, point de départ presque légendaire des flottes du roi Salomon, n'eut jamais qu'un trafic infime par la mer. Elle était au contraire une étape terrestre inévitable et de première importance sur la piste menant de l'Arabie Pétrée vers l'isthme des Lacs Amers et l'Égypte, à travers le désert de Tih.

Leukè Komè, d'ailleurs, survécut à la période glorieuse de la Nabatène, mais probablement comme établissement purement romain. A partir des empereurs Juliens, il s'y trouva une garnison romaine, chargée, sans doute, de faire respecter la douane, laquelle fut étendue à tous les ports de la mer Rouge, notamment à Musa. Qu'Aden ait reçu une garnison romaine est plus que douteux. Il était facile d'occuper des points misérables et mal défendus, mais non de s'emparer et surtout de tenir une place forte naturelle de l'importance d'Aden (1).

Le nom de Leukè Komè se retrouve, on l'a vu, dans l'inscription abyssine-grecque d'Adulis.

A cette époque, El Heger et El Ela n'ont plus d'histoire.

---

(1) Voir ce qui est dit ci-dessus de l'expédition supposée de « César » contre Aden, p. 205-206.

## CHAPITRE XIII

### LE DERNIER SIÈCLE DE L'INDÉPENDANCE NABATÉENNE ET DE L'HISTOIRE JUIVE

§ 1. *Arétas IV et Hérode Antipas*. Varus utilise des contingents nabatéens contre les Juifs. Archélaüs devient ethnarque de Judée-Idumée; Philippe tétrarque de Trachonis; Hérode Antipas tétrarque de Pérée et Galilée. Antipas répudie la fille d'Arétas IV. Elle se réfugie à Machaeros, forteresse donnée en gage aux Nabatéens. Origine de la place. Saint Jean-Baptiste. Antipas épouse Hérodiade. Guerre avec Arétas. Vitellius s'abstient de soutenir les Juifs. Agrippa I<sup>er</sup> est fait roi des tétrarchies de Philippe et de Lysanias. Antipas, jaloux, se rend à Rome. Accusation de duplicité avec les Parthes. Il meurt en exil à Lyon. La Judée unitaire aux mains d'Agrippa I<sup>er</sup>. — § 2. *La Palestine au temps des procurateurs romains*. Hérode de Chalcis. Agrippa II, roi de Chalcis, puis des tétrarchies de son père. Bérénice. A la mort d'Agrippa II (93 ou 100 ap. J.-C.), ses états font retour à l'Empire. Oppression de la Judée par les procurateurs. La grande révolte. Destruction de Jérusalem par Titus (70 J.-C.). La Palestine province romaine distincte de la Syrie. — § 3. *Les derniers rois de Nabatène*. Arétas IV et Saint Paul. Damas à la Nabatène. Malichos II (40-70/71) presque un protégé. Les Nabatéens et l'Adiabène. Rabel II (70/71-105/106), indépendance nominale. Le pseudo-Malichos III. Rabel II eût-il un successeur? Une inscription récemment découverte règle la question par la négative.

#### § 1. — *Arétas IV et Hérode Antipas*.

Arétas IV (9 av. J.-C.-39/40 ap. J.-C.), succédant à son frère divinisé Obodas III (1), à un moment où la fortune d'Auguste était à son apogée, eut, on l'a vu, du mal à ceindre la couronne. Il avait négligé cette formalité essentielle de demander l'investiture à l'empereur romain. Il porte, sur les monnaies, le nom

(1) *Ant.*, XVI, 9-4.

de *Philodème*. On le connaît aussi sous le titre de *Philopatris* (*Rochemammeth*), expression à laquelle Clermont-Ganneau donne le sens de « qui aime son bisaïeul ». Schürer conteste cette traduction et lui substitue celle, plus habituellement admise, de « qui aime son peuple » (1).

Arétas eut, comme ses prédécesseurs, la guerre avec les Juifs. La première occasion se produisit juste après la mort d'Hérode le Grand (an 4 avant notre ère). Mais voyons d'abord quel était l'état de la Judée à cette époque.

Pendant qu'Archelaüs, Philippe et Antipas étaient à Rome, pour faire peser leurs titres à la succession de leur père, en Judée des soulèvements tendaient à l'abolition complète du régime hérodien. Ces mouvements se propageaient un peu partout et Varus, le légat de Syrie, dut se hâter avec les deux légions dont il disposait. Il accepta même les renforts que lui offrait Arétas (2). L'ordre fut promptement rétabli, les troupes romaines de Judée dégagées, les émeutiers mis en croix et une forte amende imposée. Les Nabatéens rentrèrent chez eux et Varus regagna Antioche.

On assista alors à la mise à exécution du testament d'Hérode, enfin ratifié à Rome. Archélaüs, installé (3 av. J.-C.) comme ethnarque de Jérusalem avec la moitié du royaume de Judée, y choqua les mœurs juives en épousant la veuve de son demi-frère exécuté. Il changea sans raison les Grands Prêtres et fut pris, comme son père, d'un amour immodéré pour les bâtisses. Ses abus ayant provoqué les plaintes de ses sujets, il fut convoqué à Rome, destitué et banni en Gaule où il finit ses jours, peut-être à Saint-Bertrand de Comminges dans les Pyrénées (6 ap. J.-C.). La Judée-Idumée-Samarie devait redevenir, une fois encore, indépendante sous Agrippa I<sup>er</sup>. En attendant, elle fut annexée à la province de Syrie et reçut un procu-

(1) *RAO*, II, 375-376 ; et Schürer, *loc. cit.*, I, p. 738. Voir ci-dessus, au tableau dynastique après la p. 176, les indications sur ce règne dans la colonne des observations.

(2) *Ant.*, XVII, 10-9.



rateur de l'ordre équestre (1), régime qui dura de l'an 6 à 41 de notre ère.

Les procurateurs ont laissé un mauvais renom, et le plus fâcheusement connu est Ponce Pilate, non seulement comme chef de l'administration romaine au temps de Jésus-Christ, mais encore par ses cruautés et dédains des mœurs juives. En dehors des griefs d'ordre religieux, le Nouveau Testament lui reproche sa faiblesse vis-à-vis des passions indigènes, faiblesse assurément moins coupable, vu les principes de l'administration politique romaine dans les pays récemment annexés, que les véritables crimes par lesquels il marqua son passage en Judée. Les Juifs eurent d'innombrables occasions de constater que les mesures administratives romaines heurtaient d'autant plus leur sentiment religieux, qu'elles étaient plus logiques. Ils se soumirent à grand'peine, notamment au fameux recensement ordonné par Quirinus en l'an 6/7, applicable à la Judée et à toute la Syrie (2), mais non aux pays restés indépendants comme la Nabatène. Ils eurent maille à partir avec l'autorité impériale pour des questions d'aqueducs, pour la garde du voile sacré du temple, pour le culte impérial, même pour des détails comme l'introduction des enseignes militaires romaines, à cause des images qui les surmontaient.

Philippe le Tétrarque (3 av. J.-C. - 34 ap. J.-C.) n'avait reçu

(1) Liste des procurateurs de Judée :

6 à 9 ap. J.-C.	—	Codnius.
9 — 12	—	Marcus Ambibulus.
12 — 15	—	Annius Rufus.
15 — 26	—	Valerius Gratus.
26 — 36	—	Ponce Pilate.
36 — 37	—	Marcellus.
37 — 41	—	Marcellus.

(2) Cf. *Bell. Jud.*, II, 8-1 et toute l'argumentation convaincante de Schürer, *loc. cit.*, I, p. 503-544, d'après laquelle, en tout cas, ce recensement fut le premier. Aucun ne put avoir lieu tant qu'Hérode était roi de Judée, nonobstant *Luc*, 2, 1-5, qui place l'opération administrative encore au temps d'Hérode, c'est-à-dire au moins dix ans trop tôt.

Cf. aussi : Guignebert, *La vie cachée de Jésus*, Paris, 1922, p. 23 et suiv.

Si, donc, on admet que la naissance du Christ est contemporaine du recensement, il est impossible d'échapper à la nécessité de placer cette naissance en l'an 6 de notre ère.

que le nord des possessions hérodiennes, pays depuis peu d'années annexé, où les Juifs étaient loin d'être en majorité. Il gouverna humblement, en fidèle allié des Romains, ces territoires confinant à la Nabatène et pratiqua, comme son père, le goût des constructions. Sous lui, Panéas devint une ville nouvelle, Césarée de Philippe. A sa mort, ses états furent, pour un temps, rattachés à la province de Syrie (de 34 à 37). Ils constituèrent ensuite la tétrarchie d'Agrippa, fils d'Aristobule.

Hérode Antipas, nommé également tétrarque, recevait un territoire en deux parties, la Galilée et la Pérée, séparées par la Décapole. Ressemblant à son père pour la ruse et l'orgueil, il n'avait pas ses dons. Il se créa, dans la Galilée, une place de sûreté en rebâtissant Sephoris, et, dans la Pérée il s'installa fortement à Bétharampta (à l'angle de l'embouchure du Jourdain et des pentes de l'Ammonitide), qu'il baptisa Livias, du nom de l'impératrice femme d'Auguste, et plus tard Julias, du nom d'une fille de Drusus (1). On lui doit la création de la très belle ville que fut Tibérius sur le lac de Gennesareth, largement dotée de monuments romains. Les territoires d'Hérode Antipas étaient, par la Pérée, au contact direct des Nabatéens.

Le premier conflit qu'il eut avec son voisin, Arétas IV, surgit d'une question matrimoniale. Le tétrarque était depuis longtemps l'époux de la fille du roi de Nabatène (2). Mais il s'était épris à Rome, chez son frère (autre Hérode, fils de Mariamme II) de la femme de ce dernier, Hérodiade, fille de son autre frère exécuté Aristobule, et mère de Salomé II (mariée plus tard au tétrarque Philippe). Hérodiade était donc à la fois la belle-sœur, la nièce et la cousine du dit Antipas. Il voulut l'épouser et l'épousa effectivement, malgré l'horreur des Juifs pour un

(1) *Ant.*, XVIII, 2, 1. On voit que les noms de villes n'étaient que des flatteries valables pendant la vie de leurs éponymes. Cf. ci-dessus, p. 419, en note.

(2) D'après l'inscription de la statue d'Obodas-Dieu (*RAO*, II, p. 378), Arétas IV avait six enfants, parmi lesquels Phasaël et Saudat peuvent être des noms de femme : l'une des deux devait être l'épouse d'Antipas (plus loin, ch. xx. § 2, II).

tel mariage, adultérin et même incestueux d'après leurs usages.

Antipas devait, auparavant, répudier la fille d'Arétas. Cette princesse, ayant eu vent de son intention, usa de subterfuge pour se mettre d'abord à l'abri. Elle sut dissimuler et obtint (probablement en 32-33) l'autorisation de se rendre à Machaeros, la forteresse frontière, si proche de la capitale de son père.

Cette place, fondée par les rois de Judée et tenue par eux depuis sa création, était alors aux mains d'Arétas IV, par suite de quelque négociation politique, plus probablement encore comme contre-partie du mariage de sa fille avec le tétrarque (1).

Quittant Machaeros, cette dernière passa « de stratégie en stratégie » jusque chez son père, à Pétra, c'est-à-dire que les fonctionnaires ou cheiks locaux la convoyèrent, en se la remettant successivement, jusqu'à sa destination (2). La guerre judéo-nabatéenne éclata à propos d'un conflit sur les limites de Gamala, en Gaulanitide. Antipas fut entièrement battu, en l'an 36, car la guerre eut lieu six mois avant la mort de Tibère : c'est aussi l'année la plus tardive à laquelle on puisse assigner la mort du Christ, car Ponce Pilate a quitté la Judée en 36. Le tétrarque crut se relever de cette défaite en citant son ennemi devant l'empereur. Celui-ci ordonna à son lieutenant

(1) La place de Machaeros, Macherous (plus haut, p. 192), de l'autre côté de la mer Morte, déjà en pleine Moabitude, était alors « tributaire », selon l'expression difficile à interpréter de Joseph. Construite par Alexandre Jannée, 80 ans avant notre ère, détruite à fond par Gabinius au cours de sa campagne contre Aristobule, elle avait été rétablie et très puissamment fortifiée par Hérode le Grand et même rebaptisée Hérodition; son rôle était de contenir les Arabes, c'est-à-dire les Nabatéens.

Un grand embarras pour la chronique de cette histoire est qu'on place à Machaeros, d'après *Saint Luc* (3-4), la décollation de Saint Jean-Baptiste, dans la 15<sup>e</sup> année de Tibère, en 28/29. Le Christ pouvait alors avoir 22-23 ans, s'il est bien né en l'an 6. Cela voudrait dire que l'exécution aurait été ordonnée par Antipas avant le conflit matrimonial raconté ici. Comment Machaeros pouvait-elle, si peu de temps après l'an 29, être aux mains d'Arétas? Et s'il en était ainsi, comment la reperdit-il, puisqu'il fut victorieux dans sa campagne contre Hérode Antipas? (RAO, II: *Les Nabatéens dans le pays du Moab*, p. 185 et suiv., spécialement p. 200. Cf. aussi Schürer, *loc. cit.*, p. 436, note 20 et 438, note 24.)

(2) Ce furent probablement les mêmes stratèges dont on a retrouvé les inscriptions de 37 et 39 ap. J.-C. Cf. plus loin, ch. XVIII, § 3.

Vitellius de marcher contre Pétra, avec deux légions, et de ramener Arétas mort ou vif. Mais les Juifs s'opposèrent au passage des troupes romaines sur le territoire de la Judée, pour la raison, grave à leurs yeux, que les enseignes des légions portaient des images proscrites par leur religion. La véritable raison du retard des troupes romaines était la haine de Vitellius contre Antipas, qu'il ne désirait pas secourir. Tibère mourut sur ces entrefaites et cet événement, en privant le tétrarque des troupes impériales, marqua la fin de la guerre, vers 36-37 (1). Il resta sur sa défaite.

Toutefois il y a des doutes sur les motifs de la haine de Vitellius contre Antipas. Selon Joseph, le tétrarque, après avoir, sur l'Euphrate, servi d'intermédiaire entre les Romains de Vitellius et les Parthes, cherchait à s'en faire, au détriment du général romain, un mérite aux yeux de Tibère. Mais, selon Dion Cassius et Suétone (2), cet événement se serait passé sous Caligula. On doit retenir des mentions des historiens que les tétrarques ne pouvaient se dispenser de s'associer à la vie militaire de l'empire et de participer à sa défense (3).

Les conséquences lointaines de la répudiation de la princesse nabatéenne et de la guerre faite par Arétas IV à son ex-gendre ne s'arrêtèrent pas là. Elles allèrent jusqu'à causer indirectement la perte d'Antipas, car le premier acte de gouvernement de Caligula fut de donner à Agrippa (petit-fils d'Hérode par Aristobule et frère d'Hérodiade) les anciennes tétrarchies de Philippe et de Lysanias, avec le titre de roi (fin 37). La sœur, jalouse et orgueilleuse, voulut que son mari Antipater fut également décoré du même titre royal. Les deux époux se rendirent à Rome pour y briguer. Précédés déjà par les dénon-

(1) *Ant.*, XVIII, 5, 1 et 3.

(2) Dion Cass., LVIII et LIX.

Suétone (*Caligula*, 14) dit expressément : « Artaban, roi des Parthes, demanda l'amitié de Caius (Caligula). Il eut une entrevue avec un proconsul et vint au delà de l'Euphrate, rendre hommage aux aigles romaines et aux images des Césars. »

(3) On verra, au chap. xiv, l'importance considérable de l'Euphrate comme frontière de l'Empire.



ciations des Juifs, il s'y heurtèrent aux vengeances de Vitellius. De complicité avec Agrippa, inquiet pour son royaume de fraîche date, Antipas fut accusé d'avoir armé pour soutenir les Parthes. Caligula le destitua de sa tétrarchie (39) et l'envoya mourir en exil à Lyon, où sa femme le suivit; peut-être même fut-il exécuté (1). La Pérée et la Galilée, devenues vacantes, furent ajoutées l'année suivante à l'ancienne tétrarchie de Philippe, et, lorsqu'en 41, l'empereur Claude y eut joint encore l'ancienne ethnarchie d'Archelaüs, c'est-à-dire la Judée-Idumée, pour la dernière fois dans l'histoire le petit-fils d'Hérode le Grand, sous le nom d'Agrippa I<sup>er</sup>, réunit entre ses mains la totalité des possessions d'Hérode et même quelque chose de plus (41-44).

Le rétablissement de la royauté juive provoqua d'ailleurs de grandes irritations contre les Juifs, et le simple passage en Egypte d'Agrippa, se rendant d'Italie dans ses états (fin 37), fut le signal de massacres restés fameux, par lesquels fut ruinée la plus florissante colonie juive de la Diaspora. En même temps, les exigences puériles de Caligula — intimant que son image fut adorée à l'intérieur du Temple de Jérusalem (comme au temps d'Antiochus-Epiphanes), malgré les conseils de Pétrone, légat de Syrie, produisirent dans toute la Syrie de folles excitations. La révolte générale eut éclaté vingt-cinq ans plus tôt, si la mort providentielle du fou couronné n'eût calmé les esprits (janv. 41) et sauvé, par là même, Pétrone, à qui l'ordre de se suicider avait été envoyé.

La jeunesse d'Agrippa I<sup>er</sup> avait été peu édifiante. Arrivé au pouvoir en flattant Caligula et son successeur Claude, mais attentif à ne pas heurter, par des manières trop romanisées, les Pharisiens tout puissants, il régna sur les Juifs en bon Juif, c'est-à-dire selon la loi mosaïque. Il s'abstint prudemment de tout conflit avec les états voisins. Le temps eut manqué d'ailleurs, car il mourut subitement à Césarée en 44, non

(1) Dion Cass., LIX, 8; *Ant.*, XVIII, 7-2; *Bell. Jud.*, II, 9-6. Cf. aussi Schürer, *loc. cit.*, p. 449, note 47.

sans avoir déjà, dit-on, entamé des persécutions contre les chrétiens de la première heure.

## § 2. — *La Palestine au temps des procurateurs romains.*

A sa mort, tout le royaume juif fut incorporé à la province de Syrie, avec un procurateur spécial installé à Césarée, dépendant du légat de Béryte (Beyrouth).

Ce n'est pas seulement en faveur d'Agrippa que Claude s'était montré généreux. Il favorisa aussi le frère de ce dernier, Hérode, auquel il donna le titre de roi, avec le petit territoire de Chalcis, entre Liban et Anti-Liban, sur lequel cet autre fils d'Hérode le Grand régna de 41 à 48, daté de sa mort. Le royaume de Chalcis fut ensuite transféré (vers 50) à Agrippa II, fils d'Agrippa I<sup>er</sup>, comme compensation de s'être vu refuser la succession de son père à la couronne de Judée. Le roitelet ne garda Chalcis que jusqu'à 53, époque où il l'échangea contre un royaume plus grand, comprenant les deux anciennes tétrarchies de Philippe et de Lysanias (Batanée-Gaulanitide et Abilène), arrondies encore, sous Néron, des parties septentrionales de la Galilée et de la Pérée (Tibérias, Tarichée, Julias, c'est-à-dire le pays comprenant la vallée du Jourdain aux environs immédiats du lac de Gennesareth).

Agrippa II vécut d'une manière scandaleuse avec sa sœur Bérénice, seconde femme d'Hérode de Chalcis, son oncle. Mariée en secondes noces à Polémon de Cilicie, cette reine eut longtemps des bontés pour Titus, qui faillit en faire une impératrice. En politique, pâle reflet des Romains, le roi fournit à ces derniers des troupes contre les Parthes et fut leur fidèle allié contre les Juifs, ses compatriotes, au moment du grand soulèvement. Aussi reçut-il, après la destruction de Jérusalem, quelques lambeaux de territoire prélevé sur la Syrie, dans le Liban (1).

(1) Cf. Schürer, *loc. cit.*, I (*Agrippa II*), p. 582-600. On sait très peu de chose

A sa mort, vers l'an 85 ou 86 (1), les derniers territoires d'Hérode le Grand firent retour à l'Empire. Ce fut bien peu d'années avant l'annexion de la Nabatène, comme on va le voir.

La Judée, sous les procurateurs romains depuis 44 (2), fut incontestablement opprimée. S'ils eurent l'excuse du malheureux caractère des Juifs et de leur détestable esprit de parti, les hauts fonctionnaires romains n'en accumulèrent pas moins les fautes, les abus et les crimes. Poussé hors de lui-même, le peuple en vint aux révoltes et aux excès. Il fallut, d'année en année plus souvent le réduire par la force. Le sacerdoce contribua aux désordres. On vit apparaître la secte des sicaires (ils assassinaient dans les foules avec de tout petits poignards et donnaient le change aux poursuivants par leur empressement à proférer des malédictions contre les assassins). On vit des illuminés conduire leurs adhérents par troupes au désert, où ils mouraient de faim. Le moindre incident aggravait l'anarchie. Bientôt ce fut la lutte de tous contre tous (3).

sur le règne d'Agrippa II. D'un décret très mutilé, Clermont-Ganneau (*RAO*, p. 76) a conclu qu'il y avait une parenté entre la famille d'Agrippa et les petites familles souveraines de Sampsigeram d'Emèse et de Lysanias d'Abilène. Ces noms se retrouvent sur le décret.

(1) Certains auteurs reculent la mort du dernier roi des Juifs jusqu'en 93, d'autres vont jusqu'à l'an 100.

(2) *Liste des procurateurs de Judée entre 44 et 66 :*

1. Crispus Fadus, 44 à.....? Il réprima un conflit entre les villes de la Pérée et Philadelphie.
2. Tiberius Alexandre, ?..... à 48. D'une famille de renégats juifs d'Alexandrie, neveu de Philon.
3. Ventidius Cumanus, 48 à 52. Sous sa gestion, commencent les premières grandes émeutes.
4. Félix, 52 à 60. Un misérable : frère de l'affranchi Pallas, il se vantait d'avoir été le mari de trois reines : l'une fut Drusilla, fille d'Agrippa I<sup>er</sup>.
5. Porcius Festus, 60 à 62. De graves désordres éclatèrent à Césarée, entre Juifs et Syriens.
6. Albinus, 62 à 64. D'après Joseph, « il n'est pas de genre de méchanceté qu'il eut ignoré ».
7. Gessius Florus, 64 à 66. Le plus mauvais de tous, sa vénalité fut pour ainsi dire officielle!

(3) Nous ne donnons ici de l'histoire intérieure juive que les détails indispensables pour comprendre la situation générale du pays et celle des Arabes à côté de leurs voisins.

Sous Gessius Florus, la révolte ouverte éclata et les insurgés s'emparèrent de Masada, puis de la forteresse Antonia, citadelle de Jérusalem (août 66). Le pays entier fut en ébullition et le légat de Syrie dut intervenir. Ainsi commença la guerre inexpiable. Les partisans de l'ordre et du respect de l'autorité romaine prirent la fuite. L'insurrection fut organisée méthodiquement sous la forme d'une sorte de république. Joseph, le futur historien, chargé de lever des troupes en Galilée pour repousser l'attaque des légions, fut bientôt considéré comme un traître. Vespasien attaqua la Galilée et nettoya le pays (67). Il conquiert la Judée (68-69). C'est alors qu'étant à la tête des troupes, il fut appelé à l'Empire par les soldats d'Egypte. Son fils Titus donna le coup de grâce à l'insurrection juive, commençant aussitôt le siège de Jérusalem, qu'il emporta après des assauts successifs, en 70. Il faut lire dans Joseph (1) le récit de ce puissant fait d'armes. La défense des insurgés fut héroïque; la ville, prise, fut nivelée, le Temple rasé, les vaincus massacrés par une soldatesque exaspérée. Les captifs, entraînés en troupes dans toute la Syrie, furent anéantis dans des jeux de gladiateurs. Il fallut deux ans aux Romains pour réduire les dernières résistances. Le haut oppidum de Masada (pl. 111) fut le témoin de la lutte suprême. Les derniers insurgés, plutôt que de se rendre, s'entretuèrent au moment où la situation leur parut désespérée. C'est dans un silence de mort que l'armée romaine prit possession de ces lieux ravagés.

La Palestine reconquise et noyée sous un flot de sang devint une province séparée de la Syrie, sous le nom de *Palaestina*, avec un légat de rang sénatorial. Peu d'entre ces légats furent des personnages importants (2). L'organisation juive fut détruite, les sacrifices religieux supprimés faute de Temple, la caste des prêtres cessa d'être reconnue et même d'exister. Le synèdre fut également supprimé. Il n'y eut plus de ville de Jérusalem. Les Sadducéens disparurent définitivement. Les

(1) *Bell. Jud.*, VI et VII.

(2) Schürer (*loc. cit.*, I, p. 21 et ss.) donne les noms de ceux qui sont connus.



Pharisiens et les docteurs de la Loi se cachèrent ou se réfugièrent hors de Judée, à Jamnia et sur le lac de Galilée, à Tibérias, à Capharnaüm, à Safed, etc. Ils y fondèrent les fameuses écoles rabbiniques d'où sortit, beaucoup plus tard, l'un des Talmuds.

La Judée, anéantie, resta dans cet état désespéré pendant plus de soixante ans ; alors se produisit un dernier sursaut national encore plus malheureux que le précédent.

§ 3. — *Les derniers rois de Nabatène :  
Arétas IV, Malichus II et Rabel II.*

Telle est l'esquisse des événements de Palestine. Revenons à ceux, moins bien connus, de Nabatène.

En dehors de la guerre *matrimoniale* dont il a été question ci-dessus, l'histoire ne nous apprend rien des rapports entre les états juifs et l'Arabie Pétrée. Rappelons seulement qu'ARÉTAS IV (9 av.-40 ap. J.-C.) régnait à Pétra au temps de saint Paul. C'est, d'après l'Écriture, à Damas, sous son règne, que l'ethnarque de la ville voulut faire arrêter saint Paul, qui s'échappa en se faisant descendre dans un panier par une fenêtre donnant à l'extérieur des murailles, vers l'an 39 (II Cor., XI, 32) (1).

On a voulu conclure de cet incident qu'à cette époque les rois de Pétra avaient remis la main sur Damas. On en a même vu la confirmation dans le fait que cette ville a frappé des monnaies autonomes à l'effigie de Tibère jusqu'à 33/34, tandis qu'il n'existe pas de frappe damasquine sous Caligula et Claude. Cette supposition est hasardée. Arétas IV n'eut jamais

(1) « A Damas, celui qui en était gouverneur pour le roi Arétas, — faisait faire la garde dans la ville des Damascéniens, voulant se saisir de moi : »

« Mais on me descendit de la muraille par une fenêtre, dans une corbeille, et je m'échappai ainsi de ses mains, »

osé s'emparer de force d'un tel territoire, sans l'autorisation de Rome. Il n'est pas possible, d'autre part, que la ville se soit trouvée, avant Arétas, aux mains des Nabatéens. Reste l'hypothèse que Caligula ait concédé la possession de Damas à Arétas (1).

Le P. Vincent suggère que, peut-être, Caligula accorda à Arétas IV d'occuper Damas, pour des raisons analogues à celles qui lui firent proclamer Agrippa roi des Juifs, c'est-à-dire pour que quelqu'un fût responsable de la sécurité et de l'ordre. Il est étrange en ce cas qu'Arétas n'ait pas aussitôt fixé sa résidence dans une aussi grande capitale, auprès de laquelle Pétra n'était qu'une bourgade perdue. Or, le texte de II *Corinthiens* dit expressément que la ville était tenue pour le compte d'Arétas, par un gouverneur ou ethnarque, c'est-à-dire, en fait, par un stratège nabatéen un peu plus puissant que les autres. Plus probablement, Damas était alors une ville libre associée à la Décapole. Nous ne connaissons rien des circonstances politiques dans lesquelles se déroula l'évasion de saint Paul.

Le roi Arétas IV nous est bien connu par ses monnaies. Elles représentent plus des deux tiers de la totalité des monnaies nabatéennes parvenues jusqu'à nous. De leurs effigies et des dates qu'elles portent, il résulte qu'il fut marié deux fois. Sa première femme avait nom Houldou et régna au moins jusqu'à la 16<sup>e</sup> année de son mari; Dalman a suggéré qu'à l'instar d'Alexandrie, elle était sa sœur ou sa demi-sœur (2). Après la 20<sup>e</sup> (ou la 24<sup>e</sup> année), la femme du roi s'appelle Chaquilât (Soukailat, Shakilat), peut-être une sœur cadette de Houldou (3). Cette reine resta sur le trône jusqu'à la mort de son mari, dont le nom est celui qui figure le plus souvent dans les inscriptions relevées à El Heger (Huber, Doughy, Euting, Jaussen et Savignac, pas moins de 20 jusqu'à Jaussen). C'est aussi le nom d'Arétas IV que nous lisons sur le piédestal de la statue

(1) Cf. Schürer, *loc. cit.*, I, p. 737; et Euting, *Nabat. Inscriptions*, p. 85.

(2) Dalman, *Neue Petra-Forschungen*, p. 106.

(3) D'après le déchiffrement des monnaies. Il y a désaccord, pour les dates, entre Dussaud et Hill. Cf. ce dernier, *loc. cit.*, sub. *Arétas IV*.

du dieu Obodas à Pétra, ainsi que dans l'inscription de Madaba (1) et probablement aussi dans les deux inscriptions de Pouzzoles.

Il régna longtemps : plusieurs inscriptions portent la date de la 48<sup>e</sup> année de son règne et la série de ses monnaies s'étend jusqu'à la même 48<sup>e</sup> année (40 ap. J.-C.).

MALICHUS II (40-70/71) est le fils aîné et successeur d'Arétas IV. La date de son accession au trône, vers l'an 40, est certaine. Il ne posséda plus Damas. Le mouvement d'affranchissement des villes était à sa période la plus active et chacune d'elles, avec son statut politique et municipal propre, était indépendante, avait sa religion et ses dieux, battait monnaie, etc. Philadelphie-Ammon jouissait de ces privilèges en 44 ap. J.-C. Damas, au plus tard en 62/63, frappa à nouveau des monnaies autonomes à l'effigie de Néron (2).

Malichus II fut, peu à peu, domestiqué par les Romains. C'est ainsi qu'il dut fournir à Titus, en 67, contre les Juifs, des contingents qui prirent part au siège de Jérusalem (70).

Après la destruction des derniers restes du royaume juif d'Agrippa II, les Romains ne voulurent plus de royaumes indépendants sur ces confins.

L'existence de Malichus II est établie par des inscriptions, l'une de Salkhad est datée de la 16<sup>e</sup> année de son règne ; plusieurs autres à El Heger sont du même règne. Ses monnaies connues sont datées des années 9 et 23. La reine dont elles portent l'effigie est Chaquilât (II), laquelle est peut-être la fille de Chaquilât (I<sup>re</sup>). Pour la première fois sous ce règne, la reine est désignée sous le nom de *Sœur du Roi*, équivalent de l'*Ἀδελφὴ* des Lagides. Ce roi eut-il, comme le propose Dalman sur des arguments fragiles, une seconde femme, Hagirou ? C'est douteux. Son règne s'étend jusqu'à l'an 70 de notre ère.

(1) *Zeitschr. f. Assyriologie*, V, 1890, p. 289 ; VI, 1891, p. 149 ; et *RAO*, II, p. 189-197.

(2) De Saulcy, *Numismatique de la Terre Sainte*, p. 36.

Peut-on faire intervenir les Nabatéens dans une guerre qui se produisit en Adiabène, sur les bordures de la Perse, sous Claude, contre Izatès, roi judaïsant de ce pays au delà de l'Euphrate ? sans doute non ! Joseph (1) nous dit que les sujets d'Izatès s'allièrent à Abia, roi des Arabes. Cela ne paraît pas concerner les Nabatéens. Il y avait des tribus arabes sur tout l'Euphrate. Joseph considère, il est vrai, que la Nabatène s'étend jusqu'à l'Euphrate, mais, s'il parle assez souvent de la famille royale de Pétra, il ne donne le nom d'Abia à aucun de ses rois et ce nom royal est également ignoré de l'épigraphie et de la numismatique nabatéennes. Les Arabes, à cette époque, sont distincts des Nabatéens. Le nom d'Abia doit plutôt revenir à un roi d'Abilène. D'ailleurs la guerre d'Adiabène se termina par le siège d'« Arsamus », place non identifiée, mais qu'on chercherait plus utilement sur le fleuve Arsanias, l'une des sources de l'Euphrate, le Murad Su, près du lac de Van (2). Abia ne saurait donc figurer dans la liste des rois nabatéens.

RABEL II (70/71-105/106 ap. J.-C.), fils de Malichus II, garda une indépendance nominale (3). La date de son accession au trône est établie avec certitude par l'inscription de D'meir datée de l'an 382 séleucide = 70/71 de notre ère. Il régna d'abord sous la régence de sa mère Chaquilât II, puis avec sa femme Gamilât (4). Son protocole royal s'étendit d'année en année (5). Quatre inscriptions nabatéennes trouvées dans le Hauran, dont deux de l'année 23 et une des années 25 et 26 de son règne, l'appellent Rabel, roi de Nabatène, « qui a fait

(1) *Ant.*, XX, 4-1.

(2) Schürer, *loc. cit.*, p. 739.

(3) Sur la base d'une lecture du cippe de D'meir, par Sachau, on avait d'abord fixé la date de début de son règne à 75 ap. J.-C. ; Euting (*Nab. Insch.*, p. 94) et Clermont-Ganneau (*RAO*, VIII, p. 262, d'après *CIS*, pars II, fasc. I, 161) ont établi qu'il s'agit de l'an 70/71 ap. J.-C.

(4) Ses premières monnaies portent en effet la légende : « *Rabbel, Chaquilât sa mère* » (Dussaud, *J. As.*, 1904, p. 234 et pl. IV, 6). Ses monnaies ultérieures portent la légende : « *Le roi Rabbel, roi de Nabatène l'an... Gamilat, sa sœur, reine de Nabatène* » (Dussaut, *ibid.*, pl. IV, 7).

(5) Clermont-Ganneau (*RAO*, IV, p. 171, 177, 189, 290, 395, et *Une nouvelle inscription nabatéenne*, VIII, p. 263-364) a relevé ces divers protocoles à propos de l'inscription d'Umm is Surab (plus loin, chap. xx, § 3, III et fig. 49).



vivre et sauvé son peuple » (1). Le prédicat vise-t-il quelque habile négociation par laquelle le roi aurait, pour un temps, écarté la menace d'annexion suspendue déjà sur la Nabatène à la date de la première des inscriptions (dès 93 J.-C. ?), ou bien Rabel II alla-t-il jusqu'à une sédition, un moment victorieuse, ou encore, faut-il admettre avec Clermont-Ganneau que la portée, bien plus modeste, de l'inscription, se limite à des mesures charitables, comme l'introduction en Nabatène de quelque institution de bienfaisance analogue à l'année sabbatique juive en faveur des pauvres (année revenant tous les sept ans en Judée et peut-être tous les quatre ans en Nabatène), pendant laquelle la cueillette des fruits (ou du moins la glane) était accordée aux malheureux (2)? La première hypothèse est la plus vraisemblable, quoiqu'en ce cas la louange ait rapidement cessé d'être méritée. Ce titre de « qui a fait vivre et sauvé son peuple » ne semble pas avoir été porté par Rabel II au début de son règne, comme l'ont été ceux de Philhellène et de Philopatris ou Philodème par les rois Arétas III et IV. Il n'apparaît que la 23<sup>e</sup> année de son règne. Nous ne le trouvons plus après l'an 96 de notre ère, peut-être parce que nous ne possédons, en fait d'inscriptions postérieures, que celle trouvée en 1909 (3), de l'an 36 ou 37 du règne, très mutilée, dans laquelle il y a d'ailleurs présomption que le titre ne figurait plus. Le protocole royal a donc varié beaucoup, sans doute selon les circonstances politiques, et il s'est allongé avec les années.

Notons aussi que la mention « qui a fait vivre et sauvé son peuple » fait partie du protocole royal des inscriptions, mais ne figure pas sur les monnaies de Rabel II comme figurent sur

(1) *Rép. Ep. sem.*, n° 488, 188 ; *CIS*, 83. L'une des inscriptions, dite du Tell Maaz, est ainsi libellée : « Cette stèle a été dédiée par Monatou, fils de Gadiou, à Douchara (Dusarès) et à Aara (Arès), dieu de notre seigneur, dieu qui est Bostra, l'an 23 (= 93 ap. J.-C.) du roi Rabel, de Nabatène, qui a fait vivre et sauvé son peuple. » (N° 36 de Dussaud, *DM Voyage*, p. 167.) Voir aussi ci-dessous, ch. XIX, § 4<sup>er</sup>.

(2) Cf. *RAO*, IV, p. 169-184 et p. 187-192, et surtout du même, *Le Droit des pauvres et le cycle pentaétérique chez les Nabat.*, *ibid.*, IV, p. 289-349. Voir aussi plus loin, ch. XIX, § 4<sup>er</sup>, II, *in fine*.

(3) Voir à la page suivante.

leurs monnaies les titres assumés par les rois Arétas III et IV.

LE PSEUDO MALICHUS III. — Y eut-il, après Rabel II, jusqu'à l'annexion, c'est-à-dire après 101 jusqu'en 106, un ultime roi de Nabatène ? C'est l'hypothèse faite par Dussaud après son voyage de 1899 en Syrie. Il donne à ce souverain le nom de Malichus III, d'après certaines inscriptions mal éclaircies. L'argumentation est tirée de la concordance suivante : Dans une inscription de l'an 23 de Rabel, il est question, comme dans plusieurs autres mentionnant ce roi, du « Dieu de notre Seigneur (Rabel II) » ou « Dieu du Hauran, Aara ». Or, nous lisons dans une inscription d'Euting (1) la même formule visant, semble-t-il, le même dieu Aara et le même roi Rabel, sauf que, dans cette inscription, la date, au lieu d'être d'une année de règne de Rabel, est de l'an 1 d'un roi Malichus. Dussaud en a conclu que Rabel II ne régnait plus. En conséquence, il s'agirait d'un Malichus postérieur à Rabel II. Clermont-Ganneau trouvait cette supposition logiquement déduite, mais faisait déjà remarquer qu'Aara paraissait être le dieu spécifique de tous les Rabel et qu'ainsi l'on pouvait se trouver en présence, non d'un Malichus III mais d'un Malichus ancien, antérieur à Rabel II (2). Aara est d'ailleurs assimilé à Dusrès, lequel est le dieu personnel de toute la dynastie. Dusrès est cité expressément dans l'inscription de l'an 23 de Rabel II, en même temps qu'Aara (3).

La question a été définitivement tranchée au cours du voyage au Hedjaz des PP. Jaussen et Savignac. Ils ont trouvé en 1909, à mi-chemin entre Tebouk et Teima, une inscription d'un roi Rabel, datée de l'an 36 de son règne. Il ne peut s'agir de Rabel I<sup>er</sup> dont le règne de quelques mois se place vers l'an 87 av. J.-C. Au contraire, la longueur du règne de Rabel II n'est pas douteuse. Et comme l'annexion de la Nabatène est de l'an 106, il s'ensuit que l'inscription, au plus tard de cette date, est

(1) Insérée au *CIS*, II, 1, n° 218.

(2) *RAO, Nouv. Inscr. Nabat.*, IV, p. 178.

(3) Sur l'équivalence Dusrès-Aara voir plus loin, ch. XIX, § 1<sup>er</sup>, 1.

des derniers mois de l'indépendance nabatéenne. On tire de cette inscription une seconde certitude : c'est que l'accession au trône de Rabel II n'a pu être postérieure à l'an 70/71 (1).

Il n'y a donc pas de place pour un Malichus III, à moins d'admettre que ce roi ne fut qu'un prétendant révolté contre les Romains et réfugié, après l'annexion, hors du territoire propre de la Nabatène. Un pareil exilé aurait pu, pendant quelques mois, faire acte vain de souveraineté en dédiant des monuments. En ce cas, la seule inscription qu'on pourrait lui assigner, est celle d'Euting visée ci-dessus, avec la date de l'an 1<sup>er</sup> d'un Malichus indéterminé et provenant d'un territoire extra-nabatéen.

Rabel II, à la fin de son règne, ne pouvait guère être chose qu'un protégé sur lequel s'exerçait directement l'emprise despotique des procurateurs de Judée fixés à Césarée. Cette pression s'exerçait encore plus simplement, s'il est vrai, comme on peut le penser, que le dernier roi nabatéen, quittant ses montagnes inaccessibles, avait fixé sa résidence à Bostra au Hauran, sur un haut plateau d'accès facile.

(1) Cf. *DM, Voyage*, p. 169-173 ; *RAO*, IV, p. 199 ; Schürer, *loc. cit.*, I, p. 742.

Voir l'opinion des PP. Jauksen et Savignac, *Rabel II et Malichou III*, dans *RB*, 1911, p. 273, et surtout dans *JS*, II (texte), p. 217.

La courte inscription trouvée par eux à Segeiq el Dib (n° 321) dit :

1. — Salut. Bagrat, fils de Nadru,  
2. — en l'an 36 de Rabel.

## CHAPITRE XIV

### LA PROVINCIA ARABIA

§ 1<sup>er</sup>. *L'annexion de la Nabatène et ses conséquences* : I. LES CAUSES DE L'ANNEXION : Elles sont inconnues : probablement le désir de contrôler la route des aromates ainsi que les mouvements des nomades Saracènes ; II. LE CARACTÈRE DES ARABES : Leur double jeu entre l'Empire et la Perse ; III. LES INFILTRATIONS ARABES : Le Safa, son importance ; IV. LE LIMÈS, la voie romaine d'Elana à Bostra ; les castella romains, Odruh, Ledjun, etc. ; V. L'ÈRE DE BOSTRA : Les computs d'Arabie ; VI. BOSTRA ET L'ESSOR DU HAURAN : Histoire de Bostra ; les villes romaines : Kanatha, Souweida, Shubha, Salkhad ; VII. PÉTRA ET LA VISITE D'HADRIEN : L'empereur vint à Pétra en 131. Elle garda une partie de son prestige, mais devint aussi un lieu de rélévation. — § 2. *Les limites de l'Arabia* : I. L'ORGANISATION PROVINCIALE : Provinces sénatoriales et impériales. Sources pour l'étude de cette organisation. La Nabatène fut, dès le début, incorporée à l'Arabia. Frontières ; II. L'AUGUSTA LIBANENSIS : D'après le *Document de Vérone*, Pétra reste à l'Arabia, tandis que Bostra passe à l'Arabia Augusta Libanensis ; La Palestina Arabica ou *Satutaris*. La Syria Phoenice. La Palestina III<sup>a</sup> ; III. CARTES ANCIENNES DE L'ARABIE ET DE LA PALESTINE : La *Notitia Dignitatum* et la *Mosaïque de Madeba* ; IV. LA HIÉRARCHIE ADMINISTRATIVE : Légat, *Praeses*, *Dux* ; les titres ronflants : *moderator*, *corector*, etc. — § 3. *Index des Légats, Praesides et Duces d'Arabie*. — § 4. *L'organisation militaire* : I. L'AFFAIBLISSEMENT PROGRESSIF DES LÉGIONS : Recrutement local, troupes légères. Les *foederati*, les *auxilia*, les *alae*, les *dromedarii* ; II. LES GARNISONS : Les troupes stationnées d'après la *Notitia Dignitatum*. La X *Frelensis* ; la IV *Scythica* ; la III *Cyrenaica* etc. ; les *Uexillationes* : Les cohortes nabatéennes d'archers ; III. LA RÉORGANISATION MILITAIRE BYZANTINE : Au VI<sup>e</sup> siècle, le système militaire est changé. Le *Numerus*, les *Bucellarii*, les *Equites*, les *Limitanei*.

#### § 1. — *L'annexion de la Nabatène et ses conséquences.*

I. LES CAUSES. — Brusquement, ou tout au moins sans que rien subsiste des raisons qui amenèrent cette décision, les Romains mirent fin, par l'annexion, à l'indépendance de la Nabatène. Nous manquons de détails sur les conditions dans lesquelles



Pétra fut *redacta in formam Provinciae Arabiae*, selon l'expression des quelques pierres milliaires encore sur place de la superbe voie romaine qui traversa le pays d'Elat à Bostra. Les Romains célébrèrent cet événement par la frappe d'une



Fig. 19.  
Médaille de l'annexion de l'Arabie.  
(Dussaud, *Les Arabes*, p. 111.)

médaille (fig. 19) représentant l'Arabie debout, un rameau d'olivier à la main et un chameau à ses pieds, avec la mention *Arabia adquisita*, l'Arabie acquise à l'Empire.

L'annexion, sobrement mentionnée par Dion Cassius, Festus et Ammien Marcellin (1), fut exécutée en 105 ou 106 de notre ère, sur les ordres de Trajan, par le légat de Syrie Cornelius Palma. La date, elle-même, est difficile à préciser. On a fini par admettre que l'ère de Bostra débute le 22 mars 106, quoique, d'après Kubitschek, cette affirmation ne s'accorde pas avec toutes les inscriptions (1).

Probablement, les Romains se refusèrent à reconnaître un successeur à Rabel II. Les Nabatéens essayèrent-ils de défendre leur indépendance ? On peut admettre, avec Littmann, qu'il y

(1) Dion, *loc. cit.* 68 (14, 6) ; Festus, *De Significatione verborum*, 14, 3 ; Ammien, *Rerum Gestarum libri XXXII*, 14 (8, 13).

Dion écrit vers la fin du second siècle, Festus au second ou troisième, Ammien après 360.

L'avis de Kubitschek est contesté par BD, III, p. 303. On admettait d'abord que l'annexion est de 105, notamment sur la foi de la très vieille chronologie connue sous le nom de *Chronicon Paschale* (édit. Dindorf, dans la coll. de Bonn des auteurs byzantins, I, p. 472). Il y est dit que la première année de Bostra correspond à la première année de la 22<sup>e</sup> olympiade.

Comme l'année arabe débutait au printemps, Waddington (*Les ères employées en Syrie*, dans la *Revue Archéol.*, 1865, p. 263-272) fait commencer l'ère de Bostra le 22 mars 106. Cf. Kubitschek dans *Real Encyclopaedie der Klassischen Altertums-Wissenschaft* de Pauly-Wissowa, Stuttgart, 1895, art. : *Aera*, I, p. 642. Voir, dans la même encyclopédie, l'article de D. H. Müller, *Arabia*, II, p. 359, et Schürer, *loc. cit.*, I, p. 763. Voir enfin RAO, IV, p. 296. Clermont-Ganneau fait commencer l'ère de Bostra au 22 mars 105.

Pour calculer une date de Bostra en ère chrétienne, il faut ajouter 105 à la date dont il s'agit. Le calcul cesse d'être exact pour les événements arrivés entre le 31 décembre et le 22 mars des années de Bostra. Il faut en ce cas, ajouter 106 pour avoir l'année chrétienne.

eut quelques mouvements suspects, nécessitant de petites opérations de police. C'est ce qu'a déduit le savant allemand d'une dédicace safaïte d'une époque voisine de 105, dans laquelle le signataire, « Anam, fils de Qahich », se vante d'avoir « fait du butin l'année de la guerre des Nabatéens ». De même, une inscription de l'an 3 de la province (108 ap. J.-C.) parle de « l'année de la guerre des Nabatéens ». On en peut conclure que les Romains avaient lancé contre l'Arabie Pétrée les tribus yéménites du Safa. Mommsen a considéré l'annexion comme le résultat d'une conquête (1). Cette supposition est corroborée d'ailleurs par un passage de Dion Cassius, d'après lequel Palma aurait dû, pour réaliser l'annexion, soumettre l'Arabie autour de Pétra (2).

En tout cas, la nouvelle province reçut un gouverneur distinct. Il est possible qu'au début, Cornelius Palma, légat de Syrie de 105 à 108, ait assumé la fonction de Gouverneur d'Arabie. Toutefois nous n'en avons pas la preuve. L'Arabie reçut aussitôt une garnison propre, par l'envoi d'une légion, la *III Cyrenaica*. Hadrien, peu après, ratifia l'annexion. Elle paraît avoir été acceptée rapidement par les populations, malgré les incidents qui, peut-être, l'accompagnèrent.

Est-il possible, faute de renseignements dans les chroniques, de déterminer les raisons de cette annexion ?

Il se peut que le désir des Romains de contrôler ou posséder la fameuse route des caravanes et de mettre la main sur le nœud de ces communications, sur un des points sensibles du commerce de l'encens, des aromates, des épices, des denrées de l'Inde, ait joué un rôle dans cette mesure draconienne. Nous avons vu que ce désir fut la cause principale de l'expédition d'Aelius Gallus en Arabie.

Cette raison, toutefois, n'eût pas été suffisante. Ce commerce, au début du second siècle, était largement dérivé par

(1) Enno Littmann, *Semitic Inscriptions*, N° 45 ; et : *Zur Entzifferung*, etc. p. 14 ; *RAO*, VII, p. 216 ; Dussaud, *Les Arabes*, inscr. n° 211, p. 110. Cf. aussi, Mommsen, *Hist. Romaine*, trad. Cagnat, t. XI, p. 49 et suiv.

(2) Dion, LXVIII, 14.

mer vers la côte égyptienne. Les Romains, maîtres de tous les confins, sachant les risques des expéditions dans les pays inhospitaliers de l'Arabie, étaient aussi les maîtres de ce qui restait du trafic par caravanes et pouvaient, sans l'exercer eux-mêmes, se contenter d'en détenir les débouchés sur la Méditerranée, Jaffa, Gaza, Alexandrie.

II. LE CARACTÈRE DES ARABES. — La véritable raison doit être cherchée dans le rôle que jouaient à la frontière de l'Empire les Arabes, les Saracènes, les Nabatéens, entre Rome et la Perse déjà menaçante au second siècle. V. Chapot (1) a bien montré la nécessité, inéluctable pour les Romains, de contrôler le grand désert triangulaire entre l'Euphrate, la Palestine et l'Arabie, dont les limites imprécises permettaient aux bandes indisciplinées de cavaliers ou chameliers de se livrer au pillage, source principale de leur subsistance, et de disparaître aussitôt, sans laisser de trace. Déjà, un ancien texte égyptien appelait les Arabes « des nomades aux jambes toujours agitées ».

Les Bédouins des déserts égyptiens ne différaient pas de ces pasteurs, de ces conducteurs de caravanes, sans cesse en route, toujours prêts à saccager et à mettre au pillage les villes et les oasis mal gardées.

Les Romains connaissaient bien leur caractère odieux. Diodore de Sicile nous dit : (2) « Aucun peuple n'a soumis les Arabes, parce qu'ils n'ont aucun établissement fixe, susceptible d'être saisi et gardé. Ils se contentent de l'air libre ; ce qu'ils nomment leur pays n'est qu'une solitude ; ils évitent de séjourner près des points d'eau, de crainte que cet appât n'attire des ennemis à leur poursuite. Défense est faite chez eux de semer et de cultiver. Celui qui construirait une maison serait puni de mort, car quiconque s'assujettit à de tels besoins, bientôt doit subir un maître, s'il veut conserver son bien. Parmi eux, il est des pasteurs qui élèvent des chameaux ou des moutons ; d'autres vont apporter à la côte les aromates de l'Arabie heureuse. Très jaloux de leur liberté, dès qu'ils

(1) Dans son bel ouvrage déjà cité *La frontière de l'Euphrate*.

(2) Diodore, XII, 94-95 ; II, 48, 54.

apprennent l'approche d'un adversaire, ils entrent dans le désert, que l'aridité rend aux autres infranchissable et qui leur sert de refuge et de rempart. »

Les tribus arabes, prêtes à trahir tous les maîtres, étaient, tant ennemies que soumises ou alliées, un souci constant pour l'Empire. Ammien Marcellin les appelle *natio pernicioosa* (1) : « Guerriers demi-nus, un sayon de couleur les enveloppe jusqu'à la ceinture ; ils se portent en tous lieux, en paix, en guerre, montés sur leurs chevaux rapides ou sur leur maigres chameaux ; pas un ne mène la charrue, ne plante des arbres, ou ne cultive des champs. Ils errent en permanence à travers les grands espaces, sans foyers, sans lois établies : *vita est illis semper in fuga*. Leurs femmes mercenaires, souvent épousées à temps, se marient ici, enfantent là, élèvent leurs rejetons ailleurs. Ils vivent de venaison, de lait et d'herbages, de gibier volant pris à la chasse, mais le blé et le vin n'entrent pas dans leur alimentation. »

Ailleurs, Ammien les traite d'oiseaux de proie.

Ces peintures s'appliquent mieux aux nomades de l'est qu'aux Nabatéens, mais, dans l'ensemble, elles sont exactes. Ils faisaient d'ailleurs partie de ces Arabes *Scénites*, de ces *Saracènes*, dont le nom, déjà connu des Assyriens sous la forme *Sarraqu*, commence à paraître dans l'histoire au début de notre ère. Les gens de Pétra surent éviter toute sujétion, du moins jusqu'au second siècle. De tout temps ils pratiquèrent cette politique cauteleuse qui leur réussit si bien.

Ils savaient profiter des embarras de leurs voisins et, en même temps, jouaient avec maestria de leurs repaires faciles à défendre. Bons archers, ils s'enrôlaient aussi bien chez les Romains que chez les Parthes ou les Perses. Parents par le sang de certaines peuplades de l'Euphrate, ils gardaient avec elles des contacts. Par leurs intelligences, par leurs trahisons, habiles à servir tous les maîtres, sans s'attacher à aucun, ils inquiétèrent rapidement les Romains.

(1) *Loc. cit.*, XIV, 4, 1. Cf. aussi Chapot, *loc. cit.*, p. 28-29.



Déjà l'Arabe Alchaedonios avait pris parti contre Crassus, en 54 av. J.-C., et contribué à l'écrasement de ce dernier par les Parthes. On a vu que Malichus I<sup>er</sup> avait été suspecté, en 40 av. J.-C. de complicité avec les Arméniens. Les Romains pensèrent donc, assez naturellement, que le plus simple était de supprimer leur indépendance, pour mieux contrôler leurs trames et leurs complots.

Tous les royaumes syriens avaient disparu au cours du premier siècle ; depuis 73, après la grande expédition de Titus contre Jérusalem, les Juifs étaient entièrement écrasés. Vers l'an 85 ou 86 ou, au plus tard, en 100, meurt Agrippa II, petit-fils d'Hérode, reconnu depuis l'an 50 comme roi des anciennes tétrarchies de Philippe et de Lysanias, avec la Trachonite, la Batanée, la Gaulatinide et une bonne partie du Hauran, de la Leja, jusqu'au pays du Safa. Agrippa II régnait donc en partie sur des territoires nabatéens ou tout au moins colonisés par eux. Il mourut sans enfants (1). Son royaume, démembré de la Palestine et de la Syrie, fit retour définitivement à l'Empire.

Il ne restait plus alors debout que le royaume de Rabel II : son tour devait venir. Sans doute, la mort du roi fut l'occasion de l'annexion. L'empire fixa (sous réserve de variantes assez bien connues qu'a décrites Chapot) sa frontière à l'Euphrate. Une politique unique et ferme vis-à-vis des nomades du dehors s'imposait. Il ne pouvait plus y avoir, à l'intérieur de ces frontières, au sud des montagnes du Kurdistan, de pays indépendant.

III. LES INFILTRATIONS ARABES. — Déjà était commencé, sur une vaste échelle, ce mouvement entrant et pénétrant d'infiltrations des Arabes du sud vers le nord. Comme l'a dit Dussaud, « les Romains établirent des postes fortifiés tout le long des limites du désert, non pour empêcher les nomades d'accéder en Syrie, mais pour régulariser leurs migrations ». C'est alors qu'on voit les Safaïtes arabes, Sabéens d'origine, se fixer sur les confins est du Hauran, au Djebel Druz, dans le pays représenté à la fig. 20, y devenir sédentaires et y laisser des centaines d'ins-

(1) Voir ci-dessus, chap. XIII, p. 251.

criptions en une langue très voisine de l'arabe classique, avec de curieux dessins rupestres, dont la fig. 21 reproduit les plus intéressants. Cette écriture resta en usage jusque vers le III<sup>e</sup>



Fig. 20. Hauran et Safa (Dussaud, *Les Arabes*, p. 19).

siècle, époque où la région, complètement assimilée, perdit sa langue propre et ne connut plus, du moins en matière d'inscriptions, que le grec (1).

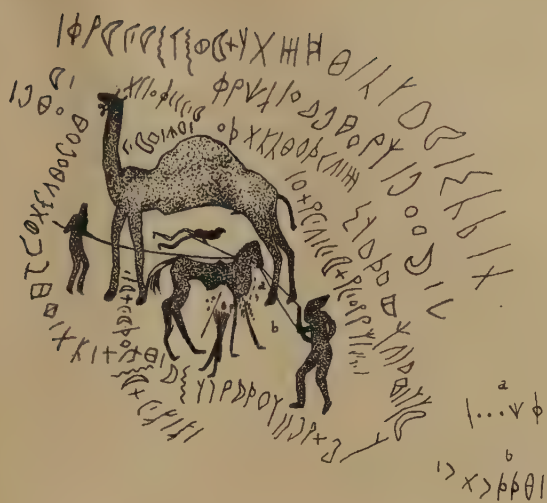
(1) L'importance du Safa est très considérable au point de vue historique comme l'a démontré le livre de Dussaud : *Les Arabes*.

Cyril Graham, le premier, a visité le Safa en 1857, puis Westzstein en 1858 (*Reisebericht über Hauran und die Trachonen, nebst einem Anhang über die Sabaeischen Denkmäler in Ost-Syrien*, Berlin, 1860) ; Waddington et de Vogüé,

Cette pénétration assez pacifique, ce passage indéniable à la vie agricole, se produisirent aussi en direction de la Nabatène et, sans doute, les Romains n'eurent que méfiance vis-à-vis du gouvernement royal indépendant de Pétra, quant à l'application de leur politique de contrôle aux nomades. Ils le supprimèrent donc, assumèrent la protection et ses charges, organisèrent la défense et la police du désert et prirent en mains l'administration directe du pays selon leurs méthodes propres, toujours souples et habiles à utiliser les cadres locaux, tout en complétant l'unité théorique de l'Empire. Ils cherchèrent à accélérer la fixation des tribus nomades installées à l'intérieur de leurs lignes, par des postes fortifiés, par des barrages contre les incursions venues du désert et aussi par des travaux publics favorisant le progrès matériel. On retrouve encore les traces de ces ouvrages au Hauran : des aqueducs, des birkets ou citernes pour la collection des eaux, sans parler des moyens d'influence moraux, faveurs, titres, dignités, à ceux qui contribuaient au maintien de l'ordre public.

Les Romains, en s'emparant de Pétra, assumaient une lourde charge. Ce n'était rien moins que la défense de l'Empire contre les nomades, problème qui ne se posait pas jusque-là dans ces régions, les Nabatéens étant eux-mêmes des nomades habitués à se défendre contre les tribus encore moins fixées du désert. Cette charge était telle que les Romains, estimant Pétra trop éloignée pour rester capitale du territoire, transportèrent cette capitale à 250 kilomètres plus au nord, dans le Hauran.

en 1862 (*Syrie Centrale, Inscr. sémitiques*, 1877), reproduisent 400 inscriptions safaites. Dussaud et Maclér ont fait, en 1899, le voyage le plus complet dans la région, que visita aussi en 1904-1905 E. Littmann. On possède actuellement 1750 textes safaites. Les premiers déchiffrements furent essayés, sans succès, par Blau (*Zeitschr. d. D. Morgenl. Ges.*, t. XXX, p. 514). Il était donné à J. Halévy d'y réussir en 1877. Enno Littmann a complété le système dans son livre : *Zur Entziff. der Safait. Inscr.*, 1901. L'alphabet comporte 28 lettres comme celui des Arabes et la langue dénote de grandes affinités avec celles de l'Arabie méridionale. L'écriture safaita est, d'après Dussaud, la plus septentrionale des écritures sabéennes, et la langue qu'elle figure est voisine de l'arabe littéraire du Coran, dont le plus ancien texte est celui de l'inscription d'En Nemara.



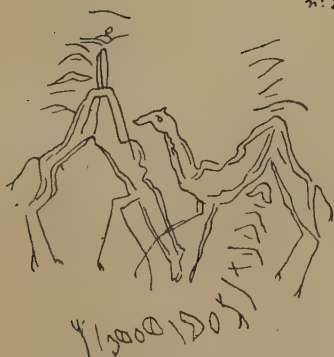
n: 176

n: 132



n: 235

1>x>φφθ1



n: 230

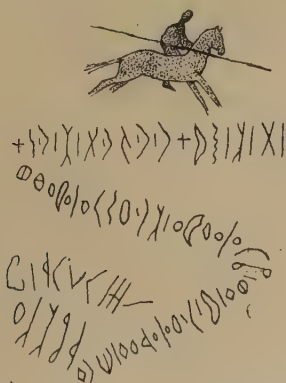


Fig. 21. Dessins rupestres et inscriptions safaitiques.

(De Vogüé, *Syrie Centrale, Inscript. sémitiques*, 1868-77. Pl. 22, 25, 27, 30, 31 et 37.)



C'est alors que fut construite cette voie romaine magnifique qui menait de la mer Rouge à Bostra par Philadelphie, entre 106, date de l'annexion, et 117, date de la mort de Trajan, dont elle porte le nom. Elle était probablement terminée dès 111. La *Via nova a finibus Syriae usque ad mare Rubrum*, encore très reconnaissable par places, avait 6 mètres de large et était disposée en deux pentes légères avec une ligne de pierres formant arête au milieu; plusieurs de ses ponts existent encore. Elle fut complétée par une route de Bostra à Adraa, et prolongée de Bostra sur Damas pendant qu'une transversale venant du Yarmouk, par Adraa et Bostra, se dirigeait vers la Mésopotamie. On trouve à Qalaat Ezrak, à 25 kilom. au sud du Djebel Druz, son dernier fort à l'orée du désert.

Le mouvement d'infiltration des Arabes n'en continua pas moins et même s'intensifia. On commence à peine à connaître l'histoire de ces lentes migrations le long des déserts syro-mésopotamiens, où de petites dynasties nomadiques se constituèrent un peu partout (1). Dès le début de notre ère, vinrent, de l'Arabie méridionale, les Tenoukhides, puis les Salihides, puis les Djafnides, d'où sortent les Ghassanides.

Le mouvement eut assez de force pour que des Arabes vinssent s'asseoir sur le trône impérial. Tel fut le cas des deux Augustes, Philippe père et Philippe fils, de véritables brigands et coupeurs de route, originaires de la Trachonis (2). D'autres auteurs les disent Iduméens (244-249) (3). Philippe père fit une longue carrière et porta le titre de préfet du prétoire avant de

(1) Dussaud, suivant l'impulsion de Renan, a exposé le mieux l'état de nos connaissances à ce sujet, auxquelles il a beaucoup contribué par ses remarquables explorations. Cf. *Les Arabes*, p. 17 ss. et plus loin, ch. xx, § 3, v.

(2) La ville de Philippopolis, qui leur doit son nom, une des quatre villes du Hauran admises à frapper monnaie, avec Adraa, Bostra et Canatha, a été identifiée par Waddington avec Sabba (Sabha, Subha), sur les confins de la Leja et du Djebel Druz. Fondée en 244, elle a laissé des ruines considérables (pl. 102). Cf. *BD*, III, p. 145 ss. et la bibliographie donnée par Dussaud, *Topographie*, p. 368.

(3) Elle est peut-être d'un des Philippes cette inscription mutilée trouvée par Dussaud, au désert dont ces Arabes étaient originaires, ainsi libellée : « L'armée de Philippos (?) a pris (?) (ou reçu ?) ... » Cf. *DM*, *Voyage*, p. 183 et *RAO*, V, p. 384.

revêtir la pourpre gagnée par l'assassinat, sur les routes de Mésopotamie, du malheureux Gordien III.

IV. LE LIMÈS. — Afin de défendre cette frontière et la *via Trajana* qui la desservait, les Romains durent construire, d'Elana jusqu'à Bostra, une série de réduits fortifiés, constituant

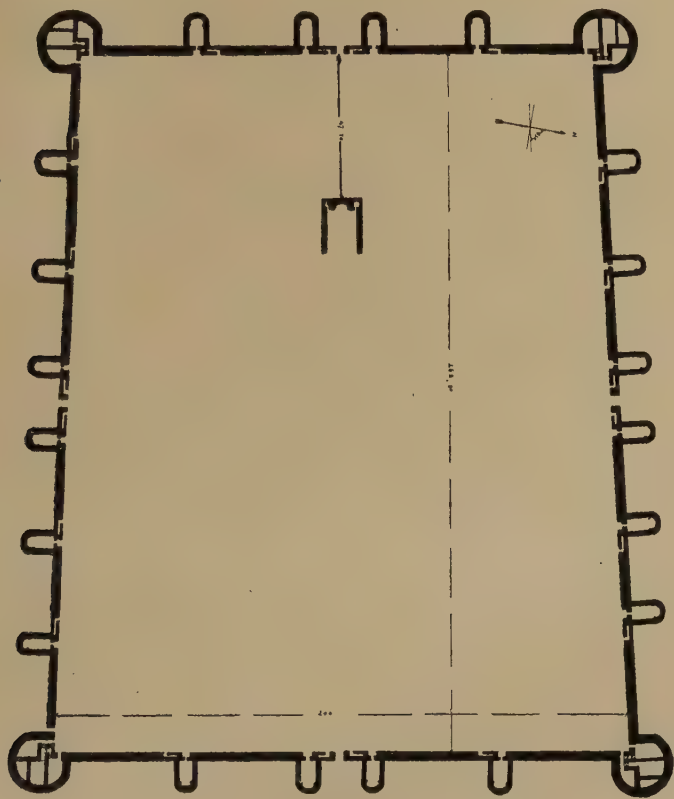


Fig. 22. Odrub, plan du camp fortifié romain (BD, I, pl. xxii, p. 432).

un système complet de 25 à 30 postes, dont quelques-uns sont de véritables camps retranchés, échelonnés de Maan à Kastel, aux confins de l'Ammonitide, au nord ; c'est le fameux *limès d'Arabie* (pl. 87 à 89 et 99 à 107). L'établissement de ces sortes de frontières matérielles, complétées quelquefois par des murailles, était bien dans les traditions romaines. On a retracé l'existence d'un second *limès* analogue à celui d'Arabie : c'est

celui de Numidie, destiné à protéger contre les incursions des nomades sahariens l'Afrique du Nord (1). En Arabie, l'un des castella les mieux conservés du limès est celui d'Odruh ou Adroh, à trois heures de chameau à peine de Pétra, de l'autre côté de la rangée montagneuse, dans la direction de Maan, fondé peut-être déjà sous Trajan, avant l'annexion (fig. 22). Odruh est une forteresse romaine, à peu près du type de Babylone d'Egypte, c'est-à-dire un quadrilatère à grosses tourelles d'angles et demi-tourelles en redan. La description de ce castellum vaut aussi pour la plupart des autres, par exemple Daganiya ou Ledjun (pl. 87, n° 2 et 89, n° 1). L'enceinte d'Odruh, en fort appareil, dont le plus long côté n'a pas moins de 250 mètres, subsiste, parfaitement reconnaissable (2).

Au centre, sont les ruines du *praetorium*. Elle fut une puissante citadelle byzantine et dut même jouer au Bas Empire, sous le nom d'Adroa, un rôle important au point de vue douanier. En effet, des fragments d'un édit byzantin trouvé à Birseba (3), il résulte que, parmi dix-huit villes presque toutes au Moab, en Arabie Pétrée ou en Idumée, Odruh devait fournir les plus forts impôts, fixés à 62 pièces d'or, sans doute un impôt de remplacement de l'annone (prestation en nature pour les troupes), à percevoir sur les caravanes, car il n'y eut jamais là ni population au sens propre du mot, ni commerce, ni agriculture.

Après les Byzantins, les Ghassanides (4), tenant le château comme phylarques, y ont fait aussi des constructions. Les Croisés le connurent et l'utilisèrent. On peut toujours visiter, en son centre, les restes d'une petite église byzantine de style constantinien, preuve qu'à toutes époques la place fut connue

(1) Ce limès, organisé sous Gordien III (238-244) et confié toujours à la garde des troupes syriennes, passait par des points que la *Table de Peutinger* appelle Gemellae, Thabudeos; Cf. J. Carcopino, *Le Limès de Numidie et sa garde syrienne*, dans *Syria*, 1925, p. 30-57 et 118-119.

(2) Odruh est décrite dans le plus grand détail par le R. P. Vincent, *RB*, 1898, p. 445 et par *BD*, I, p. 443 ss., avec un grand luxe d'illustrations.

(3) Ci-dessus, p. 54, en note, et 63.

(4) Plus loin, ch. xvi, § 3.

et occupée par les nouveaux maîtres, jusques et y compris les Arabes. Ces derniers s'en emparèrent en l'an 9 de l'Hégire, en même temps que de Djarba, la Gerba dont parle le chroniqueur franc Guillaume de Tyr, à 6 kilom. au nord d'Odruh. Beaucoup d'autres de ces fortins et forteresses, sur plusieurs centaines de kilom. du sud au nord, ont été identifiés et relevés dans les dernières années (1).

Cette longue ligne de castella était jalonnée principalement de points fortifiés plus ou moins importants, dont les noms modernes sont : Daganiya (pl. 87, n° 2), Qasr el Bint, Qalaat el Hésa, Dat Ras (pl. 92), Abou Rouké. Dans les environs de Kérak, était le second pivot de cette défense, le grand camp romain de Ledjun (pl. 89, n° 1), au moins aussi fort qu'Odruh, de plus de 220 mètres de côté, peut-être sur le site biblique d'Ar Moab. Puis venait Qasr Bjer (Kesour Beser), Umm er Resas, Umm el Walid (peut-être la Valtha de la *Notitia Dignitatum*), puis Kastal (ne pas confondre avec Kastell-D'mer au Hauran) et enfin Ammon-Philadelphie (2) (pl. 90 et 91).

A l'abri de ce limès, de ces places capables de résister aux coups de main des nomades, pas moins de quatre systèmes de routes parallèles sont nettement discernables dans l'ancien Moab. Beaucoup des localités citées comportent encore des ruines incontestablement romaines et nous les signalons en *italiques*.

La plus occidentale de ces pistes est celle de Pétra à Kérak (pl. 129 à 131, n° 1) et Amman, encore suivie aujourd'hui, par Aïn Mikwan, Chobak (pl. 131, n° 2 et 132, n° 1), Gharandel, Tafileh, le Wadi Hesa, El Mote et Kérak. C'est l'artère centrale des Croisés. Au delà de Kérak, elle passe par *Qasr Rabba* (pl. 94), le *Wadi Mojib*, *Diban*, le *Wadi Wale*, *Lib* (3), le Wadi Habis, Madeba, Hesebon et Amman.

(1) Tout le troisième volume de *BD* est consacré à ce limès extérieur.

(2) Tous ces points ont été visités, non seulement par la mission allemande de *BD*, mais aussi, à la même époque (1896-97) par les PP. Germer-Durand et Vincent. Ils ont rendu compte de leur voyage dans *RB*, notamment 1898, p. 437 ss.

(3) La Libona de la *Notitia Dignitatum*.



La seconde piste, légèrement à l'est, est jalonnée par les principales des stations romaines de la Via Trajana. Partie d'Elana, elle ne passe ni par Pétra ni par Maan, mais entre les deux, à Ain Sadaka. Elle s'appuie sur Odruh, Aïn Negel (Negla), Dosak, *Tawane* (1), le Wadi Hesa, *Dat Ras* et Kérak, après quoi elle se confond avec la précédente.

La troisième route, romaine comme la seconde, sans doute postérieure, mais sans milliaires, part de Maan et passe au Qalaat Anezeh, puis à *Daganiya* (pl. 87, n° 2 et 88, n° 1), puis au *Qalaat Hesa* (à l'origine du Wadi du même nom). Ensuite viennent Abou Rouké, *Ledjun*, l'important camp fortifié (pl. 89, n° 1), puis le *Qasr Bjer* (pl. 89, n° 2) où est le mieux conservé des camps romains, *Umm er Resas*, el Medjin, *Umm el Walid*, *Kastal* (pl. 105, n° 2), El Kahf (pl. 107, n° 1), grande nécropole chrétienne, et Amman. Cette troisième piste se confond, de Maan à Qalaat Hesa, avec la quatrième, l'actuelle route du pèlerinage musulman, qui, à partir de là, passe plus à l'est, à Katrani, Qalaat Daba (pl. 99, n° 1), Ziza, et rejoint à nouveau la troisième à Kastal. Cette quatrième piste est à peu près remplacée aujourd'hui par le chemin de fer du Hedjaz, construit sensiblement sur son tracé. Il marque la limite du désert fréquenté. C'est au delà, plus à l'est, que sont les châteaux arabes, Meschetta et tant d'autres.

Plus au nord, le Hauran et le Djebel Druz, et le Safa encore plus à l'est, étaient protégés par une ligne avancée de fortifications comprenant En Nemara, El Kuneisé, Qasr el Abyad, Qalaat el Alqé et le Djebel Sès (pl. 12).

Toute l'activité révélée par les mesures militaires des Romains en Arabie Pétrée, fut déployée surtout dans les premières années après l'annexion. Il semble que Rome eut à cœur de démontrer aux chameliers de Pétra qu'ils n'avaient rien perdu en acquérant la qualité de métropole provinciale.

L'époque d'Hadrien marque l'apogée des cultures grecque et romaine à Pétra et le moment où elles s'unifièrent en ces

(1) Probablement la Thoana de Ptolémée.

lieux. C'est de cette époque que datent ses édifices civils, dont le plan n'a été relevé que récemment, parce que la plupart ne sont plus visibles sur le terrain, les arasements étant recouverts, et aucune fouille n'ayant été faite (voir la pl. 62). La ville atteignit alors son apogée et pensa même à essaimer, à fonder des faubourgs. C'est ainsi qu'au Wadi Sabra, à deux heures au sud de Pétra, se trouvent les traces d'une petite ville avec, chose étonnante, une naumachie, un théâtre aquatique à hauts gradins où l'on captait les eaux des orages pour donner, sans doute pendant la courte saison du printemps, des joutes nautiques (1) (pl. 87, n° 1).

C'est à la même époque qu'on a longtemps, et avec quelque vraisemblance, assigné la construction ou plutôt la sculpture du plus étonnant, du plus complet des monuments de Pétra, connu sous le nom de « Trésor », ou *Khazné* (pl. 28 à 32), supposé d'abord un temple d'Isis dédié par Hadrien lui-même à la déesse égyptienne, et qui n'est sans doute qu'un tombeau ou mausolée de peu antérieur ou postérieur à cet empereur. Dès le siècle suivant, cette architecture s'affadit. Comme l'histoire nous l'apprend, hélas, presque toujours l'apogée ne marque qu'un moment fugitif, rapidement suivi de la décadence. C'est ainsi que l'immense temple dit le *Deir*, dans une haute vallée latérale de Pétra n'est que l'agrandissement, en proportions moins heureuses, du « Trésor » (2).

V. L'ÈRE DE BOSTRA. — L'annexion se traduisit dans les inscriptions par une nouvelle méthode de comput. C'est alors que fut instituée l'ère de Bostra, dite aussi ère de l'Eparchie, c'est-à-dire de la Province, débutant en l'an 106.

On sait les difficultés, souvent inextricables, rencontrées par les historiens pour dater les événements, même quand les indications lapidaires sont lisibles. Au temps du royaume de

(1) De Laborde et Linant, *loc. cit.*, p. 61; P. Lagrange, *RB*, 1898, p. 166. Voir dans *BD*, I, p. 425-426, de belles photographies de la naumachie, dont l'une est reproduite à notre pl. 87, n° 1.

(2) Ce sujet est traité en détail plus loin ch. XXI, § 3, II, p. 500.

Nabatène, les inscriptions étaient datées d'après les années de règne des souverains.

Ce mode de comput devint impossible. La dynastie ayant disparu, les événements furent, en règle générale, datés d'après la nouvelle ère dans toute l'ancienne Nabatène. Ceci s'applique même à la *Palaestina Salutaris*, constituée avec le sud-ouest de l'ancienne Nabatène (1). L'ère de Bostra est employée au Hauran et dans la Leja. Mais les villes de l'ancienne Décapole restèrent assez longtemps fidèles à l'ère qu'elles pratiquaient depuis que Pompée leur avait donné la liberté, c'est-à-dire depuis l'ère pompéienne, débutant, selon les uns, en 64 av. J.-C., en réalité en octobre 63, d'après une inscription incontestable de Gêrasa. Quelques villes eurent une ère spéciale, dont le point de départ était le plus souvent un événement important de leur histoire intérieure : tel est le cas pour Philippopolis, ville au nord de Soueida (Hauran), qui s'enorgueillit d'avoir fourni à l'empire les deux Philippe déjà cités. Cette ère commence en 248 environ. Constantia et deux ou trois autres villes du Hauran eurent d'autres ères.

Au nord du Hauran et de la Leja, les inscriptions sont datées d'après les années de règne des empereurs, mais, lorsque ces territoires furent rattachés à l'Arabie, ils prirent aussi l'ère de l'Eparchie. Damas et les territoires au nord continuèrent longtemps à pratiquer l'ère séleucide. Damas eut aussi une ère particulière.

L'on trouve également en Nabatène quelques dates d'après l'usage romain de l'indication des consuls. Une inscription est datée de l'ère d'Actium (Gêrasa), et une autre, chose singulière, de l'ère des Martyrs (usuelle chez les Jacobites d'Egypte = 284, persécution de Dioclétien).

L'année de l'Eparchie est une année julienne, perfectionnement de l'année égyptienne de 12 mois égaux de 30 jours (trop courte de 5 à 6 jours et complétée plus tard par 5 jours épagomènes). Les années de règne nabatéennes

(1) Voir plus loin, page 288.

étaient, jusque là, tirées du calendrier macédonien lunaire, avec un 13<sup>e</sup> mois périodique, mais à périodes mal réglées et arbitraires, rendant les calculs très incertains. Les voisins des Nabatéens, les Juifs avaient d'ailleurs un calendrier lunaire tout aussi médiocre, avec des mois de 29 et 30 jours et un mois intercalaire environ tous les 3 ans. Quelques monuments de style nabatéen portent des dates comptées dans l'ère nouvelle « selon le comput des Romains ». A El Heger par exemple, un tombeau est daté de l'an 161 de Bostra, correspondant à 267. C'est une des inscriptions les plus tardives que nous possédions en caractères nabatéens.

VI. BOSTRA ET L'ESSOR DU HAURAN. — On peut conclure avec certitude de l'institution de l'ère de Bostra que cette ville devint capitale aussitôt après l'annexion. Probablement même, Rabel II y avait établi son siège depuis une quinzaine d'années, car c'est au 2<sup>e</sup> tiers du 1<sup>er</sup> siècle que la culture nabatéenne se généralisa au Hauran. Bostra, capitale, n'était d'ailleurs pas une ville nouvelle. Elle doit aux Romains ses monuments glorieux, son théâtre, ses piscines, ses colonnades, qui étonnent encore le voyageur (pl. 99 à 201), mais elle est citée fréquemment dans les guerres du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère. On peut admettre que les Nabatéens y avaient une citadelle. C'est ce qui résulte d'un texte de Damascius exhumé par Clermont-Ganneau (1). Cet écrivain, originaire de Damas, raconte, dans la *Vie d'Isidore*, que ce personnage se rendit à Bostra en Arabie, « qui n'est pas ancienne comme cité, car elle a été érigée en cité par Sévère, mais qui est une antique place forte, avec des murs élevés par les rois arabes pour (ou contre?) les Dionysiens voisins » (2). Clermont-

(1) *Bostra et son mur d'enceinte nabatéen*, cf. RAO, IV, p. 262. Il cite la *Vie d'Isidore* dans la Bibliothèque de Photius, édit. Bekker p. 347 (Photius, patriarche de Constantinople (820-891), érudit à qui nous devons la conservation d'un grand nombre d'ouvrages de l'antiquité n'existant plus que dans ses compilations).

(2) On admet que Dionysias est Souweida, à une vingtaine de kil. de Bostra, par conséquent d'une vicinité suffisante. Il ne serait pas légitime, en l'absence de tout texte, d'assimiler Dionysias à Salkhad, simplement parce que c'est la ville la plus proche, ancienne πόλις, de moitié moins éloignée de Bostra que Souweida.



Ganneau, en effet, attribue aux Nabatéens l'enceinte extérieure de Bostra (1).

De fait, déjà vieille au second siècle avant notre ère, elle est mentionnée pour la première fois dans le premier livre des Macchabées (V, 26) (2). Les Nabatéens en firent leur seconde capitale après qu'Arétas III, une fois Damas perdue, eut établi sa domination dans tout le Hauran et par là pris contact avec une civilisation plus moderne.

L'essor véritable de Bostra n'est pas antérieur à la période romaine. Au centre de l'Auranitide (Hauran), elle donna son nom à l'ère de l'annexion et eut une importante garnison formée par la légion *III<sup>a</sup> Cyrenaica*. A sa tête était un personnage consulaire. Matériellement, Bostra fut une ville régulière, presque en rectangle (pl. 100, n° 1), avec des rues à angle droit à cheval sur la voie romaine. Ses portes de l'est et de l'ouest, dites de Salcah (Salkhad) et d'Adraa (Deraa), eurent une allure monumentale. Au centre, était un bel arc de triomphe, dont les restes disent encore l'importance. Plusieurs temples antiques sont reconnaissables. Ce qu'on y vit de plus remarquable fut le théâtre, unique en son genre, dans ce sens que, situé en dehors de la ville (n°s 18 et 19 du plan), il était inscrit dans une forteresse. L'ouvrage militaire, quoique sarrazin sous son apparence actuelle, existait sans doute avant le théâtre (3).

La ville fut encore agrandie par Trajan et devint *Nova Trajana Bostra* (titre qu'on lit sur ses monnaies et inscrip-

(1) L'inscription nabatéenne d'une pierre encastree dans un mur de Bostra dit : « Le mur tout entier ... ainsi que ... et les citernes, ont été construits par Taimou, fils de Nousaigou, pour Dusara ... ». Cf. *RAO*, IV, p. 262.

(2) Ci-dessus, p. 65, note 2.

(3) *BD*, III (p. 47 à 84), consacre au théâtre un long développement, 45 pages et 34 illustrations : nous reproduisons ici le plan et la coupe de cet ouvrage extraordinaire, assez bien conservé. Ce qu'il présente de remarquable est la grandeur de la scène. Le théâtre de Bostra a été décrit par de nombreux voyageurs. Cf. notamment Rey, *Voyage dans le Haouran et aux bords de la mer Morte en 1857-58*, Paris, sans date, p. 184 ss.; J. Leslie Porter, *Five Years in Damascus*, 2 vol., 2<sup>e</sup> édit., Londres, 1870, II, p. 146 ss.; et de Vogüé, *Syrie Centrale*, p. 40 ss.

ions), puis colonie romaine sous Alexandre Sévère, et métropole sous Philippe l'Arabe. Nous ne savons pratiquement rien de son histoire intérieure. Son théâtre fut certainement le siège des *Actia Dusaria*, jeux en l'honneur de Dusarès (1). Les nombreuses inscriptions nabatéennes de la région montrent le rôle des centres urbains dans l'épanouissement de cette culture arabe implantée dans un milieu originairement non nabatéen. Il semble que la langue s'y soit maintenue fort longtemps, malgré l'emploi simultané du grec, au moins dans les inscriptions. Ceci ne doit pas, d'ailleurs, nous étonner puisque, plusieurs siècles après la période d'éclat de Bostra, une inscription telle que celle d'En Nemara, rédigée en arabe classique, s'écrivait encore dans un alphabet à peine diversifié du nabatéen (2). On ne doit pas, d'ailleurs, se faire illusion sur la portée du qualificatif de nabatéen qu'on est tenté, à cause des inscriptions, d'accoler à Bostra et à plusieurs de ces villes hauranaises. De la période nabatéenne, il ne reste rien que des soubassements, non reconnaissables sous les monuments romains qui les recouvrent, et quelques inscriptions. Tout ce qui fait notre admiration aujourd'hui fut romain et dérive de l'influence romaine, édifié soit pour plaire aux Romains en s'inspirant d'autres modèles romains, soit par des Romains pour honorer leurs personnages consulaires, soit sur l'ordre des Romains pour étonner, inquiéter ou dominer les populations locales, qu'ils ne tenaient que par la puissance de l'illusion ou de la crainte, avec des garnisons dont les unités portaient des noms romains, mais de moins en moins romaines par leur composition (3).

L'urbanisation romaine s'étendit à toute la région, et nulle part davantage que dans l'Auranitide. On sait que cette urbanisation est surtout remarquable par son unité, depuis Volubilis au Maroc, jusqu'aux frontières de la Perse. Cette civilisation occidentale, quoique influencée sur place par les races chez qui elle s'implantait, est en dehors de notre sujet et les illus-

(1) Plus loin, ch. xix, § 4<sup>er</sup>, II, p. 394 ss.

(2) Plus loin, ch. xvi, § 2, p. 335.

(3) Plus loin, même chap., § 4, p. 298.

trations que nous leur consacrons ne sont que des exemples.

A côté de Bostra et autour de ce centre, tout un essaim de villes prirent une allure non moins romaine. C'est Canatha (Kenatho d'après *Nombres*, xxxii, 42; Chanatha de la *Table de Peutinger*, et Kanawat d'aujourd'hui), avec son beau temple périptère hors les murs, son palais, son sérail, son prostyle, son hippodrome et son Odéon (pl. 103 à 105, n° 1) (1).

C'est Souweida, l'antique Dionysias, qu'on a prise aussi pour Soada, l'antique Maximianoupolis (2), avec un arc de triomphe, un nymphéum, une basilique et une curieuse sépulture massive à colonnes engagées, surmontée d'une pyramide, dite tombeau de Hamrath (pl. 106, n° 1). On y voit un temple périptère avec quelques colonnes encore debout, dont l'ornementation est très voisine de celle du temple de Si, non loin de là (pl. 139 à 141) (3), à tel point qu'il est difficile de considérer ce dernier comme nabatéen sans caractériser de même le premier (4).

C'est Sabha, Shubha, Philippopolis, la ville natale d'un des deux empereurs portant le nom de Philippe l'Arabe, également dotée de monuments disproportionnés avec son importance apparente : dans une enceinte à portes monumentales formant un quadrilatère irrégulier (pl. 102, n° 1), on s'étonne de trouver des thermes rappelant ceux de Caracalla à Rome, divers temples et un grand théâtre (pl. 102, n° 2) (5).

Il y aurait encore d'autres villes antiques importantes à noter au Hauran, notamment Salca (Salkhad). On voit que le massif montagneux largement arrosé et fertile du Djebel Druz avait retenu toute l'attention des Romains. La limite de cette

(1) Pour Canatha, cf. *BD*, III, p. 107-144 et fig. 1000 à 1038, et ci-dessus, ch. III, p. 65.

(2) Cf. Clermont-Ganneau, *Etudes d'Archéologie Orientale*, I, p. 183 ss. (*Maximianoupolis*?).

Dussaud a dès longtemps contesté cette identification. D'après une inscription discutée par Dunand, Maximianoupolis serait Shaqqa à 25 kil. au nord-est de Souweida. Cf. Dunand, dans *Syria*, 1926, p. 329, et Dussaud, *Topographie*, p. 516.

(3) Plus loin, ch. XIX, § 2, VII, p. 436.

(4) Pour Souweida, cf. *BD*, III, p. 88 à 106 et fig. 985 à 999.

(5) Pour Shubha, cf. *BD*, III, p. 145-179, et fig. 1039-1067, avec de belles phot. et un grand plan du théâtre.

région, au nord, était la très riche plaine de Damas, arrosée par l'Abana, ou Barada, qui se perd dans des lacs marécageux à l'est de la grande ville. Précisément au nord de cette plaine, se trouvait un grand camp fortifié, Dumer ou D'mer (Kastell), que la *Table de Peutinger* appelle *ad Medera*. Ce camp est exactement dans le style de ceux d'Odruh, Daganiya, Ledjun et plusieurs autres, ce qui montre qu'il fit partie du même système et fut établi en même temps ou à une époque très voisine (pl. 105, n° 2) (1).

VII. PÉTRA ET LA VISITE D'HADRIEN. — Ces quelques lignes sur les splendeurs romanisées de l'Auranitide montrent que le centre de gravité de l'ancienne Nabatène s'était peu à peu transporté vers le nord. Les Romains ne pouvaient songer à exercer leur action civilisatrice et à assurer la protection de l'Empire en partant d'une capitale aussi difficile d'accès que Pétra. La cité des rochers perdit donc toute importance comme centre politique, et toute initiative dans ses propres affaires. Cependant elle ne souffrit pas matériellement de sa réduction à l'état de province. Sa richesse sous les Romains se traduisit par ses plus somptueux monuments, le grand théâtre, le temple périptère, le forum, les marchés, le gymnase, le palais et tous les édifices dont les traces ont été relevées par les archéologues allemands au cours de leur rapide visite de 1916 (2).

Des monnaies y furent frappées sous Hadrien, Antonin le Pieux, Marc-Aurèle et Septime Sévère. Un empereur alla même jusqu'à honorer de sa visite ce centre aux limites du

(1) Dumer s'appelle aussi El Maksura. Elle est marquée par un temple et un *castellum* avec des murailles à énormes blocages et de puissantes tours d'angle rondes. Cf. *BD*, III, p. 181 à 200 et fig. 1069 à 1095. A une demi-heure de là sont les ruines, aujourd'hui très réduites, d'un château du phylarche Ghassanide Al Mundir Ibn Harith (570-581) (*BD*, III, p. 200). Ainsi, au <sup>vi</sup>e siècle, le camp retranché romain n'était pas entretenu par les Byzantins, puisqu'il était remplacé par une forteresse plus modeste et ne demandant qu'une petite garnison.

De D'mer provient un petit cippe nabatéen, preuve que cette place fut occupée par eux. Cf. Clermont-Ganneau, *Le cippe nabatéen de D'mer et l'introduction en Syrie du calendrier romain combiné avec l'ère séleucide* : *RAO*, I, p. 48.

(2) Cf. *Wissenschaftliche Veröffentlichungen des Deutsch-Türkischen Denkmalschutz-Kommandos*, par Th. Wiegand, Heft 3, *Petra*, Berlin, 1921. Il en est question plus loin, p. 509.



monde romain. C'est en 131 que se place le séjour à Pétra d'Hadrien, le plus grand voyageur de son temps; s'il faut en croire les *Annales d'Eutychès*, un chroniqueur connu seulement par ses traducteurs arabes, il voyageait pour sa santé (1).

La date de son voyage à Pétra peut être établie assez exactement. Nous savons en effet, par l'inscription qu'il a laissée sur le piédestal d'un des colosses de Memnon à Thèbes, qu'il était en Haute-Egypte en novembre 130. Comparant cette mention avec ce que dit Diodore des autres voyages de l'empereur, nous constatons qu'il était en 131 en Syrie et Palestine, où il séjourna longtemps. C'est à ce moment que se place son voyage à Pétra.

Hadrien fut partout le promoteur des arts et des constructions nouvelles. Il frappa des monnaies dans les provinces les plus reculées de son empire. On l'y voit qualifié de *restitutor Gallix, restitutor Hispanix*, etc. L'une de ces monnaies l'appelle *restitutor Arabix*. A Césarée, à Tibérias, il éleva des monuments; à Gaza également, et la ville inaugura, à son passage, une ère nouvelle. Pétra frappe à l'occasion de son voyage des monnaies, qui nous sont conservées, où elle s'intitule, Ἀδριανῆ Πέτρα, Pétra d'Hadrien. Ainsi, le droit de frapper monnaie lui fut maintenu (2); la même chose se produisit à Palmyre, où l'empereur résida plus longtemps. Cette dernière ville institua, dans son sanctuaire national, une grande fête annuelle en l'honneur de son impérial bienfaiteur (3). En Palestine, il séjourna à Jérusalem, récemment recréée par lui comme colonie romaine sous le nom d'*Aelia Capitolina*, c'est-à-dire sous son propre nom (Aelius Adrianus Caesar) (4), et c'est peut-être même alors que

(1) *Eutychi Annales*, trad. Pockocke, I, p. 350-354; cité par RAO, VII, p. 279.

(2) Dion Cassius, LXIX, II, 12. Schürer, *loc. cit.*, I, p. 680-681. On trouvera la monnaie Hadrienne de Pétra dans Mionnet, *Descript. de médailles*, V, p. 87-89 et *suppl.*, VIII, p. 387; De Saulcy, *Numismatique de la Terre Sainte*, p. 351-353; Kubitschek, *Numismatische Zeitschrift*, 1916, p. 185-186.

(3) Conclusion de Clermont-Ganneau à propos d'une dédicace palmyrénienne difficile à interpréter (RAO, VII, p. 164-166). Il y est question d'une victoire de l'empereur; peut-être s'agit-il de l'écrasement de Bar Kochéba, lors de la dernière révolte juive.

(4) Sur la date, cf. Schürer, *loc. cit.*, I, p. 680. *Le Chronicon Paschale* indique

fut commencée, sur ses ordres, la construction, à la place du fameux Temple détruit depuis 70, d'un temple de Jupiter, cause probable, avec l'interdiction de la circoncision, de la dernière révolte du peuple juif sous Bar Kochéba, l'année suivante, en 132 (1).

Un autre voyage impérial effleura les confins de la Nabatène : celui de Septime Sévère, se rendant d'Égypte en Palestine par le désert sinaïtique, avec son fils Caracalla et probablement aussi avec Géta. Ce déplacement fit sensation dans la presqu'île, car une des inscriptions sinaïtiques publiées par Euting porte une dédicace nabatéenne en l'honneur de « Nos Seigneurs les trois Augustes » (2).

Ainsi, Pétra garda une partie de son prestige, et sa magnificence parut même augmentée. Mais tout est relatif ! Cela n'empêchait pas Rome de considérer la Nabatène comme un pays perdu, comme un désert reculé, au séjour pénible. Pétra commença à être un lieu de bannissement pour les personnages indésirables, trop remuants ou dont la surveillance s'imposait. L'autorité reléguait volontiers sur les confins : beaucoup de villes excentriques furent ainsi des espèces de bagnes ou des résidences forcées, par exemple Syène (Assouan sur le Nil), ou même des oasis presque inaccessibles, comme Khargé, lieu de déportation de Nestorius au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle. De même, à Pétra fut déporté Flavien, évêque d'Antioche. Thé-

l'année 119, date rejetée aujourd'hui, parce que cette chronique place à la même année le soulèvement des Juifs, qui est incontestablement de 132.

(1) Hadrien avait quitté alors la Judée, mais s'il y revint pendant l'insurrection, comme on le croit (Schürer, *loc. cit.*, p. 689-690), il ne paraît pas être retourné à Pétra. Le dernier sursaut du peuple juif, si complètement écrasé, dura trois ans et se fit sentir dans le monde romain partout où il y avait des Juifs. Pour y mettre fin, l'Empire dut faire un extraordinaire effort. Toutes les troupes de Syrie y contribuèrent et l'Euphrate en resta dégarni ; Jérusalem fut prise à nouveau. Toutefois, le centre de la résistance était à Béther (Bittir), à 3 heures au sud-ouest de l'ancienne capitale (Eusèbe, *Histoire Ecclésiastique*, IV, 6 ; Schürer, *loc. cit.*, I, p. 693). Interdiction sous peine de mort fut faite aux Juifs de fouler le sol d'*Aelia Capitolina*, ville strictement païenne.

(2) Euting, n° 457, lecture de Clermont-Ganneau, *RAO*, IV : *L'inscription sinaïtique des trois Augustes*, p. 184. L'inscription se lit comme suit :

« Soit en souvenir, Taimallahi, fils de Yala, l'an 100, pour (le salut de) nos Seigneurs (?) les trois Césars (Augustes). »

phane parle d'un alchimiste qui y fut relégué par l'empereur Anastase (1). Toutes les mines dans les montagnes ou d'accès difficile servirent de bague. On y envoya les condamnés *ad metalla*. Plusieurs de ces lieux de travaux forcés eurent une réputation redoutable, tels les monts Porphyritès, et le mont Claudianus dans le désert arabe d'Égypte, où l'on extrayait le granit et surtout le porphyre des grandes colonnes transportées jusqu'à Rome, telles aussi les mines de Phainô, à cinquante kilomètres au nord de Pétra.

## § 2. — *Les limites de l'Arabia.*

I. L'ORGANISATION PROVINCIALE. — L'étendue de la nouvelle province d'Arabie a varié entre 406 et l'arrivée des Arabes au VII<sup>e</sup> siècle. Sa composition, son organisation et son gouvernement durent s'adapter aux modifications intervenues dans le monde romain, dont la plus importante fut la division de l'Empire en deux moitiés, l'une d'Occident, l'autre d'Orient, en 395. Ce qu'on peut aujourd'hui préciser sur ces variations a été exposé avec la plus grande minutie par Brunnow et Domaszewski, après des recherches ardues auxquelles il faut rendre hommage. Nous ne pouvons que renvoyer une fois pour toutes le lecteur soucieux de ces détails, à leur ouvrage si souvent cité (2).

On sait qu'en 27 av. J.-C., Auguste avait divisé les provinces en deux classes : les Sénatoriales, relevant du Sénat, lorsque la pacification y était complète, et les Impériales toutes les fois que l'œuvre militaire n'y était pas achevée, dans l'administration desquelles les Sénateurs n'avaient pas le droit de s'immiscer, relevant de l'Empereur seul. Parmi ces dernières

(1) D'après le *Pré spirituel* de Moschus, et le *Chronicon* de Théophanès, cités par Quatremère, *loc. cit.*, p. 26.

(2) *BD*, III, XII<sup>e</sup> section : *Aperçu de l'Histoire de la Province d'Arabie*, p. 247 à 360. Clermont-Ganneau a aussi traité ce sujet, entre autres dans ses *Et. Arch.* Or., 1897, p. 83 et *RAO*, II, p. 240.

figurèrent, dès le début, certaines provinces orientales : Égypte, Syrie. L'Arabie fut une province impériale dès sa création.

Chacune de ces deux grandes classes de provinces était encore subdivisée en provinces consulaires (lorsque leur légat avait revêtu la dignité consulaire) et en provinces prétoriennes (lorsque leur chef n'était qu'un prétorien). Au II<sup>e</sup> siècle, la Judée, la Syrie Phénice (Phénicie allant jusqu'à Damas) et l'Arabie furent prétoriennes. Enfin, de plus petites provinces étaient sous des procurateurs, généralement simples chevaliers, rattachés eux-mêmes à la province consulaire ou prétorienne la plus proche. Tel fut le cas de la Judée jusqu'au grand soulèvement des Juifs, en 66 ap. J.-C. (1).

(1) Les sources pour préciser les frontières de l'Arabie sont, avant tout, l'ouvrage de Cl. Ptolémée, décrivant les provinces une quarantaine d'années après l'annexion de la Nabatène, sous Antonin le Pieux. Puis viennent une série de listes dites épiscopales, conservées par l'église catholique dans les archives des différents conciles, dont nous connaissons en général la composition. Elles nous donnent l'indication des évêchés représentés. Comme l'organisation ecclésiastique était modelée, sauf un certain retard, sur l'organisation provinciale, ces listes sont un reflet de l'état territorial à leur date. A ces listes, il faut ajouter quelques sources géographiques secondaires et quelques historiens de la décadence. Les voici par ordre chronologique :

1. *Laterculus Veronensis*, liste retrouvée par Mommsen dans un ms. de Vérone et reproduite dans l'édition de Seeck de la *Notitia Dignitatum* (écrit vers 295).
2. *Liste épiscopale du concile de Nicée* (325), dans Gelzer, *Geographische Bemerk. z. d. Verz. der Väter von Nikäa*, Berlin, 1898, p. 47.
3. *Liste épiscopale du concile d'Antioche* (341), dans la *Collection des Conciles* de Hardouin, 1715, I, p. 589.
4. *Actes du Concile de Sardica* (347) (Hardouin, I, p. 662).
5. Ammien Marcellin décrivant les provinces d'Orient en 353 (*Rerum Gestarum*, loc. cit.).
6. *Listes des évêques du concile de Constantinople* (381) (Hardouin, I, 814).
7. *Laterculus* de Polemius Silvius, découvert également par Mommsen, reproduit dans l'édition Seeck de la *Notitia Dignitatum*, écrit entre 393 et 399.
8. *Liste des évêques du concile d'Ephèse* (431) (Hardouin, I, p. 1350).
9. *Liste des évêques du concile de Chalcédoine* (451) (Hardouin, I, p. 1800-1806 et II, p. 55-68).
10. *Syndecmus de Hieroclès* (environ 535), édition Parthey, Berlin, 1866, p. 38-45.
11. *Notitia* de Justinien, vers 535, dans les *Novellæ* de Justinien, VIII, édit. Mommsen et Krüger, Berlin 1892-1904, III, p. 80-88.
12. *Liste des évêques du concile de Constantinople* (536) (Hardouin, II, p. 1283).
13. *Liste des évêques du concile de Jérusalem* (536) (Hardouin, II, p. 1418).
14. Georges de Chypre, écrivant vers 575 : *Descriptio orbis romani*, édit. Gelzer, Leipzig, 1890, p. 41-56.
15. En outre, d'autres listes d'évêques ne sont que des variantes des précé-



L'*Arabia* se composa, dès le début, de toute la Nabatène, moins les régions caravanières de Maan à El Heger, lesquelles

dentes : p. ex. les *Notitiae Episcoporum*, édition Parthey, Berlin, 1866.

Nous réservons pour la fin deux ouvrages particulièrement utiles quant aux recherches géographiques et historiques des premiers siècles de l'ère chrétienne.

Le premier est la *Notice des Villes* souvent citée, de Stéphane de Byzance, écrivant probablement au milieu du <sup>ve</sup> siècle (*Περὶ τῶν πόλεων*, *De Urbibus*, édit. Xylander, Bâle, 1568). C'est une sorte de glossaire alphabétique des localités du monde romain, avec quatre ou cinq lignes pour chacune d'elles : quoique élémentaire et faite par compilation sans aucune critique, cette liste si heureusement conservée est des plus précieuses.

Le second est la *Notitia Dignitatum in partibus Orientis*, sorte d'énumération protocolaire des garnisons de l'Empire aux environs de l'an 400. Etablie avec beaucoup de soin, elle est, quoiqu'elle comportant des erreurs manifestes, le document le plus sérieux que nous ayons sur l'organisation de l'Empire d'Orient au moment même où il venait de se séparer de l'Empire d'Occident.

Les principales éditions de la *Notitia* sont celle de Böcking, en 4 vol. et commentaires, Bonn, 1839-53, et celle de Seeck, dans laquelle sont reproduits aussi d'autres documents historiques et géographiques du même ordre, Berlin, 1876.

Le texte original est accompagné d'une très belle illustration représentant les provinces, décrites sous la forme d'une nomenclature figurée. La Bibliothèque nationale de Paris a publié officiellement son manuscrit de la *Notitia* sous le titre : *Reproduction réduite des 105 miniatures du MS latin 9661, Bibl. Nat. n° 47 et 48*, sans date. Notre pl. 112 reproduit les deux feuillets consacrés à la Palestine et à l'Arabie.

La *Notitia* a été largement utilisée par Dussaud, dans sa magistrale *Topographie*.

Tous les documents et ouvrages cités ci-dessus se bornent à des énumérations ou listes très sèches de provinces (et quelquefois aussi des villes qu'elles contiennent), de diocèses, d'évêques, avec ou sans l'adjonction de quelques informations accidentelles.

Nous mentionnerons en terminant deux documents lapidaires de premier ordre, mis au jour dans les trente dernières années. Le premier est l'*Edit Byzantin* de Bersabée, trouvé en fragments à Bir-Seba en 1903 et déchiffré savamment, malgré son état ruiné, par Clermont-Ganneau. (Voir ci-dessus, chap. III, p. 54, en note, et 63, en note). C'est une liste des localités des trois Palestines avec l'indication des redevances à payer en pièces d'or pour remplacer l'impôt de l'annone, prestation en nature affectée à l'entretien des troupes.

Le second est la *Mosaïque de Madaba*, pavement de la basilique de la Vierge dans cette ville. Elle ne peut être antérieure à 362 ni postérieure à 663 de notre ère, plus probablement vers cette dernière date. Cette splendide mosaïque est une véritable carte de géographie. Elle a provoqué de nombreux articles. Cf. notamment RAO, II, *La Mosaïque de Madaba*, p. 52 ; et *La Carte de la Palestine d'après la Mosaïque de Madaba*, p. 161. Voir aussi la brochure bien illustrée du P. Germer-Durand, *La Carte de Madaba*, Paris, s. d. Voir aussi notre pl. 133, n° 2 et plus loin, p. 291.

La librairie orientaliste Geuthner annonce un ouvrage en quatre volumes où seront sans doute éclaircis quelques-uns des problèmes encore obscurs de l'*Arabia* : J. Dobias, *Histoire de la Province romaine de Syrie*.

Pour les sources, cf. *BD*, III, p. 255 ss.

semblent n'avoir jamais fait partie de l'Empire romain. Ainsi, la nouvelle province, atteignant la mer Rouge au fond du golfe Elanitique, s'étendait vers la Syrie jusqu'à une certaine distance au nord de Bostra, dans la direction de Damas. Comme l'organisation purement municipale des villes de la Décapole ne répondait plus à la concentration d'autorité qui s'accomplissait; celles-ci furent purement et simplement réparties entre les provinces, selon leur localisation géographique. L'*Arabia* se vit rattacher une partie de ces villes libres : celles à l'ouest d'Adraa firent partie de la *Palestine*. La frontière orientale fut constituée par la route militaire partant de Aila et aboutissant, par Pétra et Philadelphie, à Bostra, la nouvelle capitale. Elle suivait la mer Rouge jusqu'à Philadelphie; c'est l'une des plus anciennes pistes de l'Arabie Pétrée. Comme elle traversait, au nord d'Amman-Philadelphie, des pays pauvres en eau, elle fut dès la même époque, doublée par une seconde route rejoignant Bostra selon le tracé de l'ancienne piste, plus longue mais desservant les centres anciens, par Madeba, Gérasa, Dium (?) et Adraa, se rapprochant ainsi de la cassure du Yabbok. Toutes ces villes firent partie, dès le début, de l'*Arabia*. Au delà de la route, commençait, vers l'ouest, le désert syro-mésopotamien, ultérieurement terre d'élection des phylarches arabes. Sur la piste devenue plus tard la route des pèlerins du Hedjaz, puis le chemin de fer, le pilier méridional de la défense romaine était ce puissant camp fortifié et castellum d'Odruh déjà décrit. Il semble bien que Maan soit resté en dehors du *limès*. Il n'y eut pas de garnison romaine au delà, à l'est, ou vers le sud. Nous ne savons pas quel fut le régime, certainement mal défini, de ces anciennes régions nabatéennes; peut-être le système antérieur des stratégies indigènes, vaguement rattachées aux autorités romaines de l'*Arabia*, fut-il maintenu; peut-être même les stratégies sont-elles l'origine de l'institution des phylarches!

Il n'y a qu'un petit nombre d'inscriptions militaires romaines dans la région d'El Heger. Elles émanent d'anciens soldats ou légionnaires, c'est-à-dire d'indigènes ayant fait leur service

dans les corps romains de tout l'Empire, et qui, revenus dans leurs foyers, utilisaient les quelques bribes de latin qu'ils avaient acquises péniblement. Dans la partie nord de l'ancienne Nabatène, la frontière est ne donnait pas une grande largeur à l'*Arabia*, car elle devait passer à l'ouest de la seconde route militaire : Pella, Gadara, Capitolias et l'Abila du Yarmouk (Hiéromax) étaient, en tout cas, dès le IV<sup>e</sup> siècle et probablement dès le premier quart du II<sup>e</sup> siècle, à la *Palaestina* et plus tard à la *Palaestina secunda*. Il est possible que le district de l'actuelle Es Salt (à l'ouest d'Amman-Philadelphie), c'est-à-dire la vallée conduisant directement du haut cours du Yabbok (W. Zerka) au Bas-Joudain, fût partie de la *Provincia Arabia*. Les preuves de ce qui précède sont données, pour Gérasa, Philadelphia, Adraa, par des milliaires au nom des divers légats, avec des dates remontant quelquefois au début de l'annexion. On tire aussi des conclusions assez précises de l'ère employée dans les inscriptions retrouvées. Celles d'Arabie sont datées de l'ère de la province. Celles au delà des limites sont datées d'après les années des empereurs jusqu'en 295, quelquefois encore en ère séleucide, débutant en 312 av. J.-C. (1).

La frontière ouest descendait vers le sud de la mer Morte, tout en restant, comme au temps des Nabatéens, sur le haut des pentes du Moab dominant cette mer : la bande territoriale à l'ouest n'était autre que l'ancienne Pérée avec Callirrhœ et Machæros. Le Nedjeb, au delà de l'Arabat, ne relevait pas de l'Arabie, mais de la Palestine.

Au nord, la frontière primitive de l'Arabie était entre Souweida (déjà *Syrie-Phœnice*) et Aera (encore *Arabia*).

Dès le II<sup>e</sup> siècle, l'examen des sources nous révèle des modifications à ces frontières. Une constatation déjà ancienne est qu'après 295, sous Dioclétien, les inscriptions du Hauran-nord sont datées selon l'ère de Bostra. Des inscriptions de milliaires nouvellement trouvées ont montré que cela s'est même produit au début du III<sup>e</sup> siècle, sous Caracalla, et peut-être sous son

(1) Plus haut, p. 273 ss.

prédécesseur. Comme les légions n'étaient pas employées en dehors de leurs provinces, les dédicaces laissées par ces corps sont une sûre indication de la province. On conclut de ce qui précède que, dès Septime-Sévère (193-211), le nord du Hauran avait été rattaché à la province d'Arabie. Celle-ci touchait alors à la Damascène; sa frontière englobait la Leja, une partie de la Batanée et le territoire au nord du Yarmouk, sans toutefois atteindre la Gaulanitide (pays de Séleucia, d'Hippos et de Gamala dominant le lac de Tibériade). Brunnow et Domaszewski fixent au Wadi Allan, affluent de droite du Yarmouk, cette frontière. Tout le pays au nord de cette ligne datait encore ses inscriptions en ère séleucide.

II. L'AUGUSTA LIBANENSIS. — Le document de Vérone (vers 295), entre les noms des deux provinces *Arabia* et *Palaestina*, en met un troisième sous la rubrique : *Item Arabia Augusta Libanensis*. On en a conclu qu'alors l'*Arabia* avait été divisée en deux provinces, comme le fut la *Palaestina*, qui en forma trois. Ce point de vue est confirmé par la comparaison des provinces énumérées dans les documents suivants :

Doc. de Vérone vers 295.	Concile de Cons- tantinople; 381.	Notit. Dign. vers 400.	Procope Hiéroclès.
Prov. Petrae Arabia	Prov. Arabia	Palaestina Salutaris	Palaest. III <sup>a</sup> .
Prov. Bostron Arabia Augusta Liba- nensis.	Prov. Bostron.	Arabiae.	Arabiae.

Ainsi, le sud, avec Pétra, serait resté d'abord *Arabia* tout court, et le nord avec Bostra serait devenu *Arabia Augusta Libanensis* (touchant au Liban, expression absolument forcée, car cette province n'allait même pas jusqu'à l'Hermon). Un siècle plus tard (381), cette désignation a disparu, mais l'on distingue l'*Arabia* (au sud), de *Bostra* ou *Bostron* (au nord). Très peu après (400), l'appellation géographique s'est complètement modifiée, car la *Notitia* désigne sous le nom d'*Arabia*, non plus ce qu'on considère comme l'Arabie Pétrée, mais le Hauran. Au contraire, les territoires de Pétra sont devenus



la *Palaestina Arabica* ou *Salutaris* (1), situation qui ne devait plus changer, sauf le nom, car la *Palaestina Salutaris* devint la *Palaestina Tertia* (III<sup>a</sup>).

C'est au plus tard sous Constantin que le nord de l'*Arabia Augusta Libanensis* fut réuni à la province de *Syria-Phoenice* ou Phénicie. En tout cas, Damas, dès 325, appartient à cette dernière province et Palmyre aussi. Quant à la raison de ces démembréments, elle devrait, à notre avis, être recherchée dans les événements de Palmyre (2). L'Empire avait, depuis un siècle, subi, sur toute cette frontière, la pression des Parthes Arsacides : le tragique résultat de la confiance placée dans Odeinat avait montré la nécessité de renforcer la défense militaire des déserts syro-mésopotamiens. Trois légions n'étaient pas de trop. L'ancienne *Arabia* n'avait disposé que de la IV<sup>a</sup> *Martia*. Cette défense fut dédoublée, la *Martia* n'ayant plus à garder que le Hauran de Bostra, bien plus petit, tandis que la X<sup>a</sup> *Fretensis* était déplacée vers Ailat au milieu du IV<sup>e</sup> siècle et assurait la frontière du sud, et que la III<sup>a</sup> *Gallica*, doublée plus tard de la IV<sup>a</sup> *Martia*, défendait celle du nord (Palmyre et Damas). Toutes les garnisons centrales furent renforcées et c'est ce que montre l'examen de la *Notitia Dignitatum*.

Dès 307, les villes du sud de l'ancienne Arabie ont passé à la *Palaestina III<sup>a</sup>*, y compris Pétra elle-même, car, lorsque celle-ci, en 358, pour très peu de temps, redevint une province autonome, elle fut cédée non par l'*Arabia* (désormais pays du nord), mais par la *Palaestina* (3). La raison en fut purement militaire ; l'extension de la Palestine vint de ce que la X<sup>a</sup> *Fretensis* était poussée vers le sud-est. On sait que l'organisation militaire n'avait pas été changée et le même *dux* commandait alors les trois Palestines, mais chacune d'elles avait son *praeses* civil. Le *dux* eut sous ses ordres les territoires enlevés à

(1) *Salutaris* paraît une appellation chrétienne, peut-être pour désigner les lieux où se déroulent les actions de l'Ancien Testament, le pays où l'on fait son salut.

(2) Voir le chap. xv, § 4.

(3) Cf. Rohden, *De Palaestina et Arabia*, 1885, et dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopaedie*, l'article *Arabia*, II, p. 359.

l'*Arabia*, et cela entraîna aussi leur administration civile par le *praeses* de la *Palaestina III<sup>a</sup>* (1). Un examen serré des sources a permis aux savants allemands spécialisés dans ces questions (2), de préciser que la création de la *Palaestina Salutaris* se place entre 354 et 361, probablement en 358.

La délimitation entre cette *Salutaris* et la *Arabia* passait, au temps de la *Notitia*, au sud d'Aréopolis (Rabba, au nord de Kérak), laquelle était en Arabie, et au nord d'Arindela (W. Gharandel), à 70 kil. au nord de Pétra. Cette frontière ne pouvait donc être que la brutale cassure du W. Hesa. Mais, un siècle plus tard, elle avait été reportée plus au nord, de manière à inclure Charax Moba et Aréopolis dans la *Salutaris*, c'est-à-dire que la frontière était fixée à cette autre cassure, encore plus brutale, qu'est l'Arnon (W. Mojib). Et cette modification, déjà sensible à la lecture de Stéphane de Byzance, est sans doute du milieu du <sup>v</sup>e siècle. Là encore, Brunnow et Domaszewski voient une raison militaire : certains des castella de cette partie du *limès* étaient occupés par des détachements relevant de la *X<sup>a</sup> Fretensis* ; d'autre part, les routes descendaient les pentes vers le Ghor. La nécessité d'assurer le ravitaillement de ces postes entraînait une extension, vers le nord, de l'autorité militaire du *dux* des trois Palestines, et par conséquent une extension de l'autorité civile du *praeses* de *Palaestina III<sup>a</sup>* ou *Salutaris*, lequel n'administrait d'ailleurs qu'un territoire peu enviable, presque partout désertique. Bir Séba était à la *Palaestina* proprement dite, dont la première ville et capitale (triste capitale) était Elusa. Pétra, trop éloignée, était bien déchuë. Les autres localités n'étaient que des étapes, des haltes. Dans ces conditions, la *Palaestina III<sup>a</sup>*, où tout le pouvoir, politiquement, revenait au *dux*, devait être un lieu de disgrâce pour les hauts fonctionnaires civils.

(1) Le centre ou Judée, était *Palaestina*, la Galilée et la Pérée étaient *Palaestina III<sup>a</sup>* ; l'Idumée-Nedjeb-Arabie Pétrée était *Palaestina III<sup>a</sup>*.

(2) Cf. *BD*, III, 277-280.

### III. CARTES ANCIENNES DE L'ARABIE ET DE LA PALESTINE. LA *NOTITIA DIGNITATUM* ET LA MOSAÏQUE DE MADEBA.

Un hasard heureux nous a conservé, sous des formes imprévues, deux représentations figurées des pays compris dans les provinces d'Arabie et de Palestine.

La première est la *NOTITIA*, des environs de l'an 400 (1). Ce n'est pas une carte au sens propre du mot, mais la juxtaposition, sous une forme schématique (pl. 112), des diverses localités de ces provinces.

Pour la *Palaestina*, les noms cités sont :

Menoïda,	figurant sur la mosaïque de Madeba sous le nom de Μηνοῖς, non identifiée.
Berosaba	= Birseba, Versamini du Bas Empire.
Zodochata	= Zadagatta de la <i>Table de Peutinger</i> , Ζαχαθα de Ptolémée ; c'est Es Sadakah, à 18 kilomètres au sud d'Odruh.
Chermula	non identifiée.
Zoara	= Zoara de la Bible, au sud de la mer Morte.
Robotha	non identifiée.
Hauara	= Αουρα de Ptolémée, à 20 milles de Zadagatta, probablement Hawwar, entre le Wadi Gharandel et le Wadi Gamr.
Bersama	non identifiée.
Veterocaria	= peut-être Odruh, Adroa du décret de Bersabée, appelée à payer l'impôt le plus élevé de toutes les localités citées, soit 65 pièces d'or.
Moahila	non identifiée (2).
Aelia	= Aelia Capitolina, Jérusalem.
Aila	= Elana, Ailat, sur le golfe d'Akaba.

Pour la province *Arabia*, les villes citées, nommées du haut en bas, mais en réalité étagées du sud au nord, sont unique-

(1) Ci-dessus, p. 284, en note.

(2) Il est difficile de penser à Moueila, petite rade au sud du pays de Madian, déjà sur la mer Rouge proprement dite et qui ne paraît pas avoir jamais été sous l'administration provinciale byzantine.

ment celles du Hauran et du Moab, et non celles de la Nabatène, ni de Pétra. Ce sont :

Animotha	serait peut-être Imtan près de Salkhad (1).
Tricomia	serait-ce la Trachonis (?) (2).
Ziza	= Ziza.
Areopolis	= Rabbath Moba, Rabba.
Speluncis	serait peut-être Deir el Kahf ; mais le grand nombre des cavernes dans cette région ne permet pas de préciser (3).
Mefa	pourrait être la Μηφααδ d'Eusèbe, d'ailleurs non identifiée.
Gadda	à 20 kilomètres au nord d'Amman (4).
Bostra	= Bostra Eski Cham.
Betthora	ne peut être la Bethoron, près de Tyr ; mais pourrait être Bathyra ou Bosor, ou peut-être Basir près d'Aere (5).
Diafenes	serait Mismiye = Phaena, à la lisière nord de la Leja (6).

La *MOSAÏQUE DE MADEBA*. La seconde représentation figurée de la région (Palestine et Transjordanie) est la *mosaïque de Madeba*, découverte en 1896 dans la basilique de la Vierge de cette ville. C'est une véritable carte de géographie et la plus ancienne parvenue jusqu'à nous. Elle avait 15 mètres de large sur 6 à 7 de haut. A ce titre, c'est un document d'une valeur exceptionnelle. Elle a fait l'objet de toute une bibliographie (7).

(1) D'après *BD*, III, p. 256. Dans ce cas, on s'étonnerait de la voir à cette place ; aussi cette identification est-elle contestée par Dussaud, *Topographie*, p. 355.

(2) Dans ce cas, elle ne devrait figurer que plus bas sur la carte.

(3) Identification d'après *BD*, III, p. 256.

(4) D'après l'*Atlas Holy Land*.

(5) Bosor = Bosr el Hauri de l'*Atlas Holy Land*. L'assimilation avec Basir est suggérée par Dussaud.

(6) Cf. *BD*, III, p. 256 ; Thomsen, *Loca Sancta : Verz. der im I. bis 6. Jahrh. n. Ch. erw. Ortschaften Palaestinas*, Halle 1907, I, p. 53 ; enfin surtout Dussaud, *Topographie*, p. 377.

(7) Plus haut, p. 284, en note. Voir aussi *RB*, 1897, *La Mosaïque géographique de Madeba*, p. 165.



Elle est datée de l'an 674, indiction 5, qu'on ne peut attribuer à l'ère Séleucide ; car la date de 362 de notre ère serait trop précoce. Peut-être s'agit-il d'une ère locale. L'Ecole Biblique de Jérusalem attribue la carte au <sup>vi</sup> siècle. Clermont-Ganneau, trouvant la lecture de la date incertaine, admettrait de reculer cette date jusqu'après l'Hégire.

La mosaïque paraît basée sur les divisions administratives du <sup>v</sup> siècle, soit d'un siècle environ postérieure à la *Notitia* (1). Nous ne reproduisons, à la pl. 133, n° 2, que le fragment concernant Jérusalem, car les parties représentant l'Arabie Pétrée sont parmi les plus détériorées.

La carte était dessinée de l'est à l'ouest, et non comme aujourd'hui du nord au sud. Le point de la mosaïque occupé par Madeba n'existe plus. Tout le nord a disparu sauf deux fragments, mais la Palestine, de Naplouse aux bouches du Nil, subsiste, tandis que les parties orientales, Transjordanie, Moab et Arabie Pétrée, sont à peu près détruites. C'est plutôt un bon plan cavalier qu'une carte, et l'art décoratif y occupe une grande place. Les montagnes sont assez bien figurées ; la mer Morte est ondulée de teintes bleues et animée par deux navires pittoresques. Sur le Jourdain, représenté comme un large fleuve, on aperçoit des poissons gigantesques ainsi qu'un bac, dont le mât glisse le long d'une traverse attachée sur les deux rives. Jérusalem, représentée à grande échelle, nous offre le plan, jusque-là inconnu, de la ville romaine d'Aelia Capitolina, plan largement mis à profit pour la recherche archéologique.

Les noms des tribus bibliques sont écrits en grands caractères et les localités sont fréquemment désignées par un double nom, l'un antique, l'autre récent, trop souvent difficile à identifier. Des légendes couvrent l'espace disponible. Les noms sont en partie les mêmes que dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe.

Laissant de côté la géographie de la Judée proprement dite, disons quelques mots des villes de la mosaïque intéressant spécialement le présent travail.

(1) *RAO*, II, p. 52 ss. et 161 ss. et IV, p. 272.

*Pérée* : Sur la rive orientale du Jourdain figurent :

Aenon, aujourd'hui Tapsaphas.

Callirhoe, station balnéaire fréquentée par Hérode le Grand, dont la place est bien connue.

... arou, peut-être Barous, nom d'un wadi tombant dans la mer Morte.

... axmôba = Charaxmôba, c'est-à-dire Kérak.

Bêtomarzea et Maioumas, non identifié (4).

Aia = Ain de l'*Onomasticon*, recouvrant sans doute Areopolis ou Rabbath-Môba.

Tharais = Dât Râs, au sud de Kérak.

Balac ou Zoorâ = Segor (2).

*Tribu de Dan* (méridionale), c'est-à-dire Philistie méridionale et nord de l'Idumée :

Modeim = Modin, patrie des Macchabées.

Anob = Betoannaba.

Nicopolis = non identifiée.

Gedor ou Gidirtha, Gezer = la Gadara de Tell Gezer (3).

Lod, Lydea, Diospolis = Ludd, Lydda.

Jabnel = Jamnia.

Accaron = Ascalon.

Enetaba = Annaçeh, près de Lydda.

Asdoud = Azotus ou Azoton.

*Tribu de Siméon* (pays de Gerar et sud de l'Idumée) :

Berossaba = Bir Seba.

Gerara = Gerar.

Salt Geraritique = Salt, évêché de la *Palaestina III<sup>a</sup>* (4).

(1) En réalité, c'est un nom générique désignant une foire ou un lieu de pèlerinage avec fête orgiaque; cf. plus loin, p. 407.

(2) Au sud de la mer Morte : Zoorâ est, à l'époque de la carte mosaïque, un évêché suffragant de Pétra.

La mer Morte porte, sur la mosaïque, les trois noms de mer Salée, lac Asphaltite et mer Morte.

(3) Voir plus haut, p. 145.

(4) Elle ne doit pas être confondue avec Es Salt = (Gadara), près d'Amman.

Arad	= Adar de la Vulgate.
Asemona,	non identifiée (1).
Jethor ou Jethia	= Jether de l' <i>Onomasticon</i> .
Elusa	= Elusa.

Les autres localités plus méridionales ne sont pas identifiées. Ce sont : Photis, Orda, Tabatha, Sycomazon, Madebena ou Ménois, Bethylion, Sobila, Seane.

Bethagidea = Edrain.

*Désert du Sinä et Basse-Egypte :*

Raphidim, nom de l'Exode, non identifié.

Praesidin = Praesidium du décret de Bersabée (2).

Thamara. non identifiée (3).

Moa, non identifiée.

Mampis, non identifiée.

Puis viennent Rinocoroura, Ostrakinè, Kasin, Pentascheon, bien connues, et Péluse (4).

IV. LA HIÉRARCHIE ADMINISTRATIVE. — Jetons un regard sur la hiérarchie administrative romaine.

Au moment de l'annexion de la Nabatène, le plus haut titre d'un légat romain était celui de *legatus Augusti pro praetore*, avec le prédicat de *consularis* s'il administrait une province consulaire, ou de *consul designatus* si, n'étant que prétorien, il recevait le consulat au cours de sa charge. Le légat était un très haut personnage, en même temps commandant supérieur militaire et chef de l'administration de sa province. Mais, dans les provinces déjà pacifiées, son importance était moindre, puisqu'il ne disposait pratiquement d'aucune troupe. Au cours de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle, après Valérien (vers 260), ce vieux titre de *legatus* disparut et fut remplacé par celui de président (*praeses*), sans entraîner de changement

(1) La mosaïque l'appelle « ville du désert limitant l'Egypte ».

(2) Plus haut, p. 54 en note, 63 en note, et 284 en note.

(3) Plus haut, p. 63 en note.

(4) Plus haut, p. 59 en note, et 60 en note.

d'attributions. Dioclétien, quarante ans plus tard, introduisit une modification radicale dans l'organisation provinciale. La vieille distinction en provinces impériales et sénatoriales, consulaires et prétoriennes, disparut et fit place à l'institution d'un *dux*, chef suprême militaire de la province, auquel cependant il fut formellement interdit de se mêler d'administration. Sous Justinien encore, des Nouvelles réfrèrent cette immixtion qui était fréquente. L'administration *stricto sensu* relevait d'un *praeses* dit *consularis* (quoiqu'il n'eût plus rien de consulaire). Ainsi, chaque province eut deux chefs, l'un militaire, l'autre civil, indépendants l'un de l'autre et égaux théoriquement. A partir du IV<sup>e</sup> siècle, on commence à diviser les provinces : c'est alors que nous voyons apparaître la *Syria I<sup>a</sup>* et la *Syria II<sup>a</sup>*. C'est alors aussi que la *Palaestina* fut dédoublée, formant une *Palaestina II<sup>a</sup>*, puis la *Salutaris* ou *III<sup>a</sup>*. Le *praeses* des provinces dédoublées n'avait plus le titre de consulaire que conservait seulement le *praeses* de la province primitive. Ainsi, le *praeses* de la *Palaestina* (Judée) était *consularis* et ceux des *Palaestinae II<sup>a</sup>* et *III<sup>a</sup>* ne l'étaient plus. Par contre, cette division n'affecta pas le commandement militaire, qui resta confié au *dux* pour les deux ou trois provinces créées par subdivision.

Plus tard encore, sous Justinien, le *praeses* et quelquefois aussi le *dux* prirent le titre d'*archôn* ("Ἀρχων). Puis, la question des titres nus, qualifications données aux hauts fonctionnaires, se mit à jouer dans l'Empire un rôle excessif, préjudicant aux raffinements du byzantinisme. Ce fut une véritable course aux honneurs par l'attribution de prédicats tels que : *clarissimus*, *eminentissimus*, *perfectissimus*, *egregius*, *spectabilis*, *magnificentissimus*, *gloriosissimus*, chacun représentant une gradation particulière et variable selon les époques. On en vint à conférer ces titres aux phylarches, notamment au phylarche général Ghassanide, et il fallut alors régler sa préséance par rapport au *dux* ou au *praeses* voisin. On verra plus bas que la question du titre joua aussi un rôle vis-à-vis d'Odeinat de Palmyre, qui paraît avoir porté celui de *corrector*.



Sous Justinien, en 536, apparaît le titre de *moderator*, conféré à quelques gouverneurs, notamment à ceux du Pont et d'Arabie (Auranitide), et associé au qualificatif de *spectabilis*, ce qui en faisait l'égal du *dux*, sans doute pour relever sa position, sur laquelle ce dernier ne cessait d'empiéter, à cause de l'importance militaire de ses fonctions en face du Parthe menaçant. Même, le *moderator* d'Arabie obtint quelquefois le commandement direct de troupes. Ainsi, pour bien indiquer qu'il n'était plus exclu de toute fonction militaire, il reçut le commandement permanent d'un *numerus*. Le titre de *corector* disparut rapidement et le *dux* redevint le chef suprême, avec ou sans la qualification accessoire de *praeses*.

### § 3. — *Index des Légats, Praesides et Duces d'Arabie* (1).

La plupart des hauts fonctionnaires, légats, présidents, *duces*, ont élevé en Arabie des monuments. Leurs noms se retrouvent principalement sur les pierres milliaires, dans les dédicaces et dans des inscriptions variées. Il est clair qu'un nombre infini de ces mentions ont péri; les grandes pierres calcaires gravées ont été souvent réemployées ou même calcinées pour être transformées en chaux. Cependant il s'en retrouve tous les jours. Leur dépouillement a permis de dresser la liste ci-dessous de hauts fonctionnaires, qui s'enrichit tous les jours de noms nouveaux.

106-108 Cornélius Palma (2).

111-112 Cl. Severus.

117 L. Sextus Florentinus.

(1) D'après *BD*, III, p. 287 ss., où l'on trouvera dans la mesure du possible leur *cursus honorum*; et Clermont-Ganneau, *Et. Arch. Or.*, II, p. 83 et suiv. Les noms ci-dessous sont ceux qui figurent sur des milliaires, dans des inscriptions ou des citations d'auteurs.

(2) Légat de Syrie de 105 à 108, chargé de l'annexion de la Nabatène; peut-être fut-il en même temps le premier gouverneur d'Arabie: pas de certitude historique.

- 138 L. Aemilius Carus.  
 150 L. Attidius Cornelianus  
 157 G. Allius Fuscianus (?)  
 161 F. Julius Geminius Marcianus (1).  
 166 Q. Antistius Adventus.  
 177 ..... Severus.  
 181 Flavius (?) Julius Fronto.  
 185 P. Plotius Romanus (?)  
 193-194 P. Aelius Severianus Maximus.  
 200 L. Marius Perpetuus.  
       Q. Scribonius Ienax (?)  
       Q. Flavius Balbus.  
 209 Furnius Julianus.  
 214 id.  
 217 Pica Caerianus.  
 219 Flavius Julianus.  
 222 Timesitheus (*vice-praesides*)  
       Caecilius Felix.  
       Cl. Sollemnius Pacatianus.  
 235 Simonius Julianus.  
 236 Pomponius Julianus.  
 239 M. Domitius Valerianus.  
 253 Aelius Aurelius Theo (*praeses*).  
       Cocceius Rufinus (*consularis*).  
 262 Iunius Olympus (*praeses*).  
 263 Statilius Ammianus (*vice-praesides*).  
       Virius Lupus (*praeses*).  
 278 Marius Petrus (*praeses*).  
       Julius Heraclitus (*praeses*) ?  
 284 Domitius Antoninus (*praeses*).  
       Antiochus (*praeses*).  
 292 Aurelius Asclepiades (*praeses*).  
 345 Flav. Hierocles (*praeses*).  
 346 A. Theodorus (*praeses*).  
 348 Flavius Salvinianus (*dux*).  
 351 id.  
 357 Flavius Simplicius (*comes*).  
 361 Belius.  
 370 Maximus (*comes et dux*).  
       Maximus.

(1) Cf. Clermont-Ganneau, *Et. Arch. Or.*, I, p. 172.

	Harmonius.
	Modytus.
392	Flavius Bonus ( <i>comes</i> et <i>dux</i> ).
411	Fl. Pelagius Antipatrus ( <i>comes</i> et <i>dux</i> ).
488	Fl. Arcadius Alexander ( <i>praeses</i> ).
490	Hesychius.
529	Flav. Anastasius ( <i>dux</i> ).
535	Paullus ( <i>dux</i> et <i>praeses</i> ) ?
580	Flavius Paulus ( <i>dux</i> ).
589	Flavius Paulus ( <i>dux</i> et <i>praeses</i> ).

En outre, on a pu identifier pour la *Palaestina Salutaris*, les noms suivants, sans qualificatif certain (1) :

359	Cyrillus.
387	Hilarius.

#### § 4. — L'organisation militaire.

I. L'AFFAIBLISSEMENT PROGRESSIF DES LÉGIONS. — Pour tenir toute la Syrie et l'Arabie, les Romains ne disposèrent jamais de beaucoup de troupes, si nous faisons abstraction de la période de la conquête primitive par Pompée et de la répression des deux révoltes juives, celle qui aboutit à la prise de Jérusalem par Titus et celle de Bar Kochéba.

Dans les troupes stationnées, l'élément proprement romain ou latin alla, comme dans le reste de l'Empire, sans cesse en s'affaiblissant, à la fois comme nombre et qualité, au point qu'après le premier siècle, les chefs eux-mêmes des grandes unités n'étaient plus forcément romains de sang. Les meilleurs corps étaient composés de légions venues, quelquefois, des extrémités de l'Empire, recrutées dans les provinces éloignées, jusqu'en Espagne, en Gaule et en Germanie, jusque chez les Barbares! Transportées loin de leur pays natal, ces troupes

(1) On ne pouvait trouver de nom de *dux*, puisque le *dux* était unique pour les trois Palestines. Le fait qu'il y a si peu d'inscriptions au nom des *praesides* de la *Palaestina Salutaris* ou *III<sup>a</sup>* confirme le peu d'importance relative de la fonction civile dans cette province deshéritée.

étaient encore bonnes au début. Mais au bout de peu de décades elles ne conservèrent plus de leur origine que le nom. Elles se remplirent, pour des raisons pratiques faciles à comprendre (difficulté, longueur et frais considérables des transports, impossibilité des relèves), de recrues indigènes levées sur place, accomplissant leur service à proximité.

Ainsi, les corps essentiellement romains, comme la légion, peu à peu s'effritèrent et finirent par être répartis en petits détachements, n'ayant plus dans leurs centres théoriques que ce que nous pourrions appeler des dépôts. Il fallut bien organiser la défense et la police des nouvelles provinces, et surtout donner à chacun de ces castella, de ces fortins du *limès*, face aux immensités désertiques, une garnison permanente facile à alerter, puisqu'ils devaient résister aux attaques, surprises et coups de mains des nomades et ne pouvaient compter sur des renforts, lesquels fatalement seraient arrivés trop tard.

La légion, lourdement armée et faible en cavalerie, n'était pas adaptée à ces besoins militaires spéciaux. Il y fallait des troupes plus légères. Aussi, dès la conquête de Pompée, vit-on jouer un rôle particulier aux troupes alliées, les *foederati*, qu'il ne faut pas confondre avec les *auxilia*. C'étaient les troupes indigènes des dynastes confirmés, auxquels la république faisait l'honneur de les accepter pour alliés ; payées par leurs rois et commandées par leurs chefs indigènes, elles marchaient à côté de l'armée romaine et collaboraient avec elle. Mieux adaptées à ces guerres locales, contre des adversaires qui leur ressemblaient le plus souvent, elles eurent une importance considérable. Il y eut, dans la guerre contre les Juifs, jusqu'à 20.000 *foederati*, dont 8.000 archers de Palmyre, des sagittaires ituréens et un corps de troupes nabatéennes commandé par son ethnarque indigène Malchos. Les troupes des *foederati*, naturellement, ne survécurent pas au *foedus*. Lorsque, successivement, les Romains eurent supprimé toutes les principautés indépendantes, et en dernier lieu le royaume de Pétra, ces troupes, qu'on se garda de licencier, changèrent de caractère et furent versées dans les *auxilia*.



Les troupes auxiliaires étaient considérées comme des troupes romaines ; elles étaient toujours composées en majeure partie de cavalerie faisant partie des ailes (*alae*). Elles comprirent aussi des compagnies de chameliers, quoique les Romains n'eussent que peu de confiance dans les *dromedarii*. Ils ne s'en servaient que pour le ravitaillement. Cependant il y eut dans la *Provincia Arabia* des chameliers, ὄρουμεδάριοι. nabatéens, embrigadés en *turmae* régulières (1).

II. LES GARNISONS. — Les inscriptions lapidaires, les dédicaces funéraires des soldats morts loin de leur patrie, quelques extraits des auteurs classiques et surtout la précieuse *Notitia Dignitatum* nous font connaître l'emplacement de la plupart des troupes stationnées en Syrie, Palestine et Arabie, vers l'an 400 (2).

En ce qui concerne les légions, la Palestine avait la *X<sup>a</sup> Fretensis*, cantonnée d'abord à Jérusalem, où, après le fameux siège, elle résida longtemps (3). Elle joua un rôle considérable dans la destinée de la Judée ; elle eut des détachements à Gadara et, lors du soulèvement des Juifs contre Titus, se signala même par un combat naval (?) sur le lac de Tibériade (4). La Syrie était dotée de la *IV<sup>a</sup> Scythica*. La province romaine d'Arabie eut la *III<sup>a</sup> Cyrenaica*, appelée d'Égypte et qui avait fourni déjà des contingents contre les Juifs, lors du siège de Jérusalem. Fixée à Bostra, capitale officielle de la province, elle fournit aussi, peu après, des contingents contre les révoltés juifs de Bar Kochéba. D'elle, dépendaient Abyad, Nemara, Deir el Kahf et Ezraq (5). Cette garnison fut complétée, après

(1) *RAO*, II, p. 128.

(2) *Notitia Dignitatum* (ci-dessus, p. 284, en note) ; le lecteur intéressé par ce sujet trouvera des renseignements circonstanciés sur les garnisons romaines jusqu'à l'Euphrate dans Chapot, *loc. cit.*, p. 74-109. Voir aussi l'ouvrage cité de Dussaud, *Topogr.*, chap. v et vi.

(3) Clermont-Ganneau s'est occupé d'elle à plusieurs reprises : cf. entre autres dans ses *Ét. Arch. or.*, I, p. 168 ; et dans *Une inscription relative à la Fretensis Gordiana à Amman*, *RAO*, II, p. 25 ; et *Gadara et la Légion X Fretensis*, *RAO*, II, p. 299-302.

(4) *RAO*, II, p. 300.

(5) Dussaud, *Les Arabes*, p. 38.

Dioclétien mais pour peu de temps, par une nouvelle légion, la *IV<sup>a</sup> Martia* d'Arabie (1), placée à Betthoro, probablement en Batanée. Au nord du Hauran, donc hors d'Arabie, pour couvrir Damas contre les entreprises venues du désert de l'Euphrate, fut placée la *III<sup>a</sup> Gallica* à Danaua, entre Damas et Palmyre. Cette dernière place, tenue en suspicion après l'épopée de la reine Zénobie, reçut une légion propre, la *I<sup>a</sup> Illiricorum* (les Illyriens étaient réputés parmi les meilleures troupes de l'Empire) (2).

A cette époque, les empereurs de Byzance décidèrent, pour des causes mal connues, de déplacer la *X<sup>a</sup> Fretensis*. Elle fut portée de Jérusalem à Amman (Philadelphie) (3), c'est-à-dire de Palestine en Arabie. Elle a donné son nom à la petite localité déjà citée du Moab, non loin de Kérak, appelée aujourd'hui encore Ledjun, adaptation phonétique du mot latin *legio*. C'est un des plus forts *castella* du *limès*. Puis, si l'on en croit Eusèbe (4), la *X<sup>a</sup> Fretensis* fut transférée à Ailat (Αἶλα), affreuse impasse au fond du golfe d'Akaba, la forteresse la plus reculée de l'Empire vers le sud arabe. Ce mouvement est lié à la création de la *Palaestina III<sup>a</sup>* ou *Salutaris*, à laquelle fut rattachée la partie méridionale de l'ancienne Nabatène jusqu'à l'Arnon au nord. On considéra, sans doute, alors, que le *limès* devait être défendu par deux légions, une à chaque bout, à Bostra et à Ailat. Nous y voyons en même temps une preuve de l'affaiblissement de la légion. Ailat n'offre aucune ressource, et ce transfert n'était possible que si le corps avait beaucoup perdu de son importance numérique. Aussi la présence de cette légion à Ailat n'empêcha-t-elle pas plus tard l'Arabe Amorcesos de s'y tailler une satrapie englobant le sud de la Nabatène, que l'empereur Léon n'osa pas ne pas lui confirmer avec le titre de phylarche, en 473 (5).

(1) *Notitia Dignitatum*, XXXVII, 22.

(2) *Notitia Dignitatum*, XXXII, 30.

(3) C'est l'avis de Clermont-Ganneau, *RAO*, II, 1898, p. 25, et de Conder, *Survey of East Palestina*, I, p. 54.

(4) *Onomasticon*, p. 22.

(5) Voir ci-dessous, p. 333.

Les légions, dans leur quartier d'hiver, ne formaient pas d'ailleurs un tout indivisible. Elles avaient des dépôts principaux, une garnison centrale si l'on veut, mais, selon les besoins, elles envoyaient des détachements, généralement des cohortes, en missions spéciales, occuper les points importants. C'est ce qu'on appelait les *uxillationes*.

Nous connaissons, grâce surtout à la *Notitia*, un certain nombre d'emplacements des *auxilia*, des *alae* de cavalerie en Arabie et en Palestine ; la plupart des localités citées ne sont plus identifiables aujourd'hui, sauf Amman et Additha (au nord d'Amman). Les autres points mentionnés sont Libona, Gomoha, Naarsafari, Amatha, Thainatha, Uade, Asabia Valtha (1).

Tous les cantonnements de ces *auxilia* sont situés dans le nord de l'ancienne Nabatène, dans le Hauran, parce que la province d'Arabie, on l'a vu, avait été divisée en deux, le nord

(1) Nous avons relevé, dans la liste des *alae* donnée par Chapot (*loc. cit.*, p. 99 à 108), les suivantes, stationnées en Arabie ou dans les pays voisins de l'Arabie :

*Ala nova Firma militaria catafractaria*, formée en 234, par Sévère Alexandre, de troupes orientales, établie en Arabie.

*Ala II Contantiana* à Libona d'Arabie.

*Ala Antana* (Antoniana?) *Dromedariorum*, à Admatha en Palestine (?), lieu que De Luynes place à 1 h. 1/2 d'Akaba, sous le nom de El-ithm (*loc. cit.*, p. 279). Au contraire, et cela est bien plus probable, Jaussen et Savignac la placent sous le nom d'Ammata, à Maan même (*JS*, I, p. 42).

*Ala VI Hispanorum*, à Gomoha d'Arabie.

*Ala II Miliarensis*, à Naarsafari d'Arabie.

*Ala IX Miliaria*, à Auatha d'Arabie.

*Ala I Valentiana*, à Thainatha d'Arabie.

*Ala II Valentiana*, à Adittha d'Arabie.

*Cohors III Alpinorum apud Amona*, en Arabie (Amman).

*Cohors III Felix Arabum, in ripa uade Afaris fluvii in castris Amonensibus*, en Arabie (Amman).

*Cohors I Flavia Chalcidenorum equitata sagittariorum*, en Syrie en 157, au castel d'Admedera à l'est de Damas.

*Cohors I Augusta Thracum*, à Asabaia d'Arabie (au <sup>ve</sup> siècle).

*Cohors I Thracum Miliaria*, d'abord en Syrie, puis à Adittha d'Arabie.

*Cohors VIII voluntaria*, de la *III<sup>e</sup> Cyrenaica*, d'après la *Notitia*, 37, 33, à Valtha d'Arabie (Umm el Walid à 15 kil. de Ziza).

Il y avait aussi une *Cohors IV Palaestinorum* à Thamarna, que le P. Vincent (*Rev. Bibl.*, 1898, p. 447) propose de placer à Odruh.

A Phainô, était la *Cohors II Gratiana* (*RAO*, VII, p. 278).

c'est-à-dire le Hauran, gardant le nom d'Arabie, et le sud, incorporé, avec le midi de la *Palaestina* proprement dite, à la nouvelle province de *Palaestina tertia* ou *Salutaris*.

La partie nabatéenne de cette *Palaestina tertia* n'était pas dépourvue de garnisons, puisque le siège de la *X<sup>a</sup> Fretensis* était à Ailat. On trouvera en note les cantonnements, toujours principalement d'après la *Notitia*, des troupes romaines de Palestine (1). Pour apprécier leur rôle, il faut se rappeler que, si la Palestine a été, au point de vue civil, partagée en trois provinces, par contre l'organisation militaire n'avait pas été changée, c'est-à-dire qu'elles n'avaient toutes trois qu'un seul *dux*. C'est pourquoi la *Notitia* ne distingue pas entre les trois *Palestinae*. L'examen de ces cantonnements fait, tout de même, ressortir que, pour la défense du *limès* arabe contre les infiltrations arabes, les Romains, désireux d'économiser des troupes, continuèrent à compter sur les Nabatéens, même après leur annexion, comme s'ils avaient conservé l'an-

(1) Troupes citées comme localisées en Palestine :

*Ala Contantiniana*, à Toloba.

— *Gaetulorum veterana*, en Judée en 86.

— *Antoniana Gallorum*, en Syrie-Palestine, en 139.

— *Herculiana* id. en 139.

— *Sebastenorum* (Samaritains de Césarée), en Judée en 44, plus tard à Asuada de Palestine.

*Cohors II Cantabrorum*, en Judée en 86.

— *X Carthagenensis* (du nom de sa garnison), à Cartha en Palestine.

— *II Cretensis iuxta Jordanem fluvium*, en Palestine.

— *I Damascenorum*, en Syrie-Palestine.

— *I Flavia Civium Romanum equitata*, à Moleatha, Palestine.

— *I Equitata*, à Calamona, Palestine.

— *I et II Vepiae Galatorum*, Syrie-Palestine. La *Notitia* ne connaît plus que la *Coh. Vepia*, qu'elle place à Arielda (W. Gharandel, au sud du W. el Hesa).

— *V Gemina Civium Romanorum*, en Syrie-Palestine, en 139.

— *II Graliana*, à Jehibo en Palestine.

— *I Augusta Praetoria Lusitanorum equitata*, en Judée, en 86.

— *I Montanorum*, en Syrie-Palestine, en 139.

— *I Orientalis*, à Thama, Palestine, près de Masada, sur la mer Morte.

— *IV Palaestinarum*, à Thamana. Le P. Vincent la place aussi à Odruh.

— *I Quinquagenaria*, à Tarba, Palestine.

— *I Salutaris*, entre Jérusalem et Jéricho.

— *I Sebastenorum miliaria*, en Syrie-Palestine, en 139.

— *I Victorum*, à Amatha de Syrie.



cien caractère de *foederati*. En même temps, les Romains le-  
vaient, parmi les Nabatéens, des troupes incorporées dans les  
leurs. On sait qu'ils méprisaient assez le métier d'archer. Mais,  
comme en Asie Mineure la flèche était l'arme par excellence  
de toutes les cavaleries orientales, objet de la prédilection de  
toutes les races dissidentes (qu'on se souvienne de la « flèche  
du Parthe », et du qualificatif donné par Catulle à ces popu-  
lations : *Parthi sagittiferi*), il fallait bien avoir des archers  
ou sagittaires. Rome n'en pouvait trouver de meilleurs que les  
indigènes (1). Aussi y eut-il jusqu'à six cohortes nabatéennes  
(*Petracorum*) avant 139, qui ne furent pas embrigadées dans  
les *alae*, malgré leurs qualités équestres. Elles ont pu se con-  
fondre avec les *sex cohortes Saracenorum* dont parle la vie de  
Probus (2). Les *alae* de cavalerie indigènes finirent par être  
considérées comme la cavalerie la plus utile. Aussi voit-on,  
peu à peu, les cohortes romaines s'alléger de leur cavalerie  
régulière, de leurs *equites* et les remplacer par des *alae* indi-  
gènes. Elles servaient beaucoup sur l'Euphrate. Les Romains  
y avaient, notamment, une *Cohors quinquagenaria Arabum*  
(d'après la *Notitia*). L'enrôlement, sous une forme ou sous  
une autre, des indigènes, eut à son tour des conséquences per-  
ceptibles dans les inscriptions funéraires : les Nabatéens, par  
exemple, inscrivaient sur leurs tombeaux des titres et des  
grades romains, ou même provenant de l'organisation mili-  
taire des Macédoniens, des Séleucides et des Ptolémées. C'est  
ainsi qu'à El Heger, un certain Malkiôn Pétura dédie un

(1) Sur l'importance des archers montés pour la défense du désert, cf. Fr. Cumont, *Le Sacrifice et les Palmyréniens à Doura*, dans les *Monuments Piot*, 1923, p. 45 et ss.

(2) Cf. Chapot, *loc. cit.*, p. 136. Citons d'après lui (p. 99 à 108), parmi les trou-  
pes montées à chameau :

l'*Ala Antana (Antoniana) Dromedariorum*, à Aduatha en Arabie.

l'*Ala Valeria Dromedariorum miliaria*, qu'on signale en 157 en Syrie et au  
v<sup>e</sup> siècle en Thébaïde.

la *Cohors III (Iluraeorum) (Sagittaria)*, en Cappadoce.

la *Cohors I Numidarum Sagittariorum equitata*, sous la rubrique *Nomades*.

la *Cohors III Vepia miliaria Petraeorum*, probablement *equitata sagittaria*  
(τοὺς ἱπποτοξότας τοὺς Πετραίους).

tombeau à Honainu-Hephestion, qu'il intitule *chiliarque*, c'est-à-dire commandant de 1.000 hommes, équivalant au tribun militaire séleucide. Le nom de Hephestion, adjoint au nom arabe, permet même de penser que le mort veut s'égaliser à Hephestion, l'ami d'Alexandre le Grand, le plus illustre des hommes de guerre et le premier à porter ce titre de *chiliarque* qui, depuis, dégénéra et ne fut plus que le nom banal d'un grade médiocre. On trouve, de même, des indigènes *centurions* (κεντυρίων) (1).

III. LA RÉORGANISATION MILITAIRE BYZANTINE. — Au VI<sup>e</sup> siècle, en pleine période byzantine, les organisations militaires paraissent avoir changé complètement. Les termes de *legio*, *cohors*, *ala*, et même d'*equites*, sont tombés en désuétude. La plupart des troupes sont composées de barbares ou d'indigènes enrégimentés et les unités tactiques portent toutes le nom de *numerus*. Il y a trois catégories de troupes, les fédérés, les corps impériaux et les *bucellarii*.

C'est à cette organisation que se réfère la curieuse inscription de Pétra citée plus loin (p. 329), où nous voyons consacrer une chapelle par le « pieux Jason, évêque, en présence du *numerus* des très valeureux (cavaliers Dalmates?) ». Ce corps fournit pendant des siècles des *uexillationes* à l'armée byzantine d'Arabie, comme le prouve aussi une autre inscription (Waddington, n° 2058). Il y eut, d'après la *Notitia*, des *equites Dalmatae Illyriciani* à Ziza et à Berosaba (Bir Seba) et un détachement en un lieu non identifié de Phénicie (Lataui?). Clermont-Ganneau pense qu'une de ces *uexillationes* a été transférée à Pétra tardivement, à moins qu'elle n'y eût un dépôt permanent (2).

Nous yerrons au chap. xvi renaître les états semi-indépendants des frontières arabiques, celui des Ghassanides notamment, érigé sur les confins de la Nabatène. Ce sont des fédérés, des *limitanaei*, en réalité des vassaux; leur emploi n'est plus

(1) Cf. RAO, VII, p. 247-254 : *La chiliarquie d'Hephaestion et les Nabatéens*; et JS, I, inscr. n° 29.

(2) *La Province d'Arabie*, RAO, VI, p. 336-337.

circonscrit à la défense de leur propre frontière; ils font campagne avec le *dux* de leur province; ils combattent au loin. C'étaient les meilleurs éléments de l'armée de réserve; on les transféra souvent dans l'armée de marche. Celle-ci était composée des corps impériaux, véritables mercenaires, levés toujours chez les Barbares, quelquefois constitués en unités presque autonomes; ils se considéraient comme appartenant à un chef dénommé, de même qu'au moyen âge les condottières. Quant aux *bucellarii*, c'étaient des gardes personnelles que se donnaient les hauts officiers et même les gens riches ayant des biens à défendre, chez qui la confiance en l'État avait baissé. Il n'y eut, sans doute, pas de *bucellarii* en Arabie, parce qu'il y existait peu de têtes capables d'en stipendier. Par contre, l'ancienne Nabatène connut et pratiqua largement l'institution des milices municipales. Nous savons les racines profondes qu'avaient les autonomies urbaines en Syrie, depuis Tyr et Sidon, anciens états à rayonnement en quelque sorte mondial, jusqu'aux villes grecques fondées dans la Palestine et la Transjordanie, à l'instar même du régime démocratique de la Grèce. Ces milices étaient, le plus souvent, des sortes de gendarmeries montées, capables de donner la chasse aux nomades, aux pillards, aux brigands. Il y en eut de toutes espèces et de toutes valeurs. Leur rayon d'action était faible. Leur emploi coïncide avec une période d'affaiblissement du pouvoir central et de morcellement du territoire, correspondant, lui-même, à la décadence de l'autorité publique.

---

## CHAPITRE XV

### L'ESSOR DE PALMYRE ET LE CRÉPUSCULE DE PÉTRA

§ 1. *Déplacement des routes commerciales; essor de l'empire Parthe* : L'annexion et le déclin de Pétra. La menace Parthe contre l'Empire romain. La route commerciale de l'Euphrate. — § 2. *Les origines de Palmyre* : Elle est citée dans les textes assyriens. Ses plus beaux monuments sont antérieurs à l'ère chrétienne. Le raid d'Antoine. L'écriture palmyrénienne; la ville. — § 3. *Le commerce et le tarif douanier palmyréniens* : L'essor du transit nécessitait une réglementation. Le tarif découvert par le P<sup>ce</sup> Lazareff. Les relais palmyréniens au désert. Saliyeh-Doura-Europos. Comptoirs palmyréniens sur le Nil. — § 4. *Annexion et histoire intérieure de Palmyre* : Époque de l'annexion. Autonomie intérieure. Les archers palmyréniens. — § 5. *Odeïnal* : Sa famille, sa campagne contre les Parthes, sa mort. — § 6. *La Reine Zénobie* : Wahballath Athenodore, fils de Zénobie. Conquête de l'Égypte. Prétentions de Zénobie. Campagne d'Aurélien. Bataille d'Emèse. Ruine de l'empire palmyrénien. Palmyre après Aurélien. — § 7. *Le déclin de Pétra* : Éclipse de la puissance romaine. Abandon de la ville. L'eau. Début du christianisme.

#### § 1. — *Déplacement des routes commerciales; essor de l'empire Parthe.*

D'après des indices nombreux relevés par Domaszewski, c'est vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle que les grands travaux paraissent arrêtés à Pétra. Pourquoi trouve-t-on plusieurs de ces beaux tombeaux à peine ébauchés dans le rocher, ou bien terminés dans le haut et abandonnés à mi-travail (1)? Pourquoi, par exemple, le plus grand d'entre eux, le Deir, est-il resté si peu orné?

Que s'est-il donc passé alors? cataclysme politique ou cata-

(1) Ces tombeaux inachevés nous ont livré le secret de leur élaboration. La paroi du rocher étant partout à peu près verticale, on l'entamait dans le haut et les ouvriers achevaient la façade de haut en bas : car il ne s'agit, à une ou deux exceptions près, jamais, comme on le verra, que d'une façade avec une chambre principale fort nue (pl. 48, n° 2).



clysme matériel? La frappe des monnaies nabatéennes cesse presque complètement sous Alexandre Sévère. C'est aussi, à peu d'exception près, l'époque des dernières inscriptions nabatéennes. Nous sommes aux environs de 250 ap. J.-C. La période d'expansion était close. Il ne reste plus à relever que quelques inscriptions tardives, avec des dates de la province romaine, telle par exemple, près du temple du Khaszné à Pétra, l'inscription isiaque dont il est question au chap. xxi, § 3, 1, datée de l'an 151 de l'Éparchie, c'est-à-dire de 256. De même, à El Heger, on relève encore des inscriptions nabatéennes des années 162, 201 et 207 de l'Éparchie, allant par conséquent jusqu'à 313 de notre ère. A Pétra même, une chapelle porte une inscription grecque rehaussée de rouge, de 447 ap. J.-C., indiquant, par la présence d'un évêque, que la vie continuait à Pétra (plus loin, p. 329). Cependant son déclin fut rapide et s'accéléra.

Beaucoup de causes y ont contribué, et avant tout la perte de l'indépendance, quoiqu'elle ne se fût pas fait sentir dans les cinquante premières années.

Cette annexion, provoquée, on l'a vu, par la nécessité de dominer les migrations arabes, fut une première étape. Nous voici maintenant à la seconde. L'ascension de la dynastie Perse au zénith politique fit peser de lourdes menaces sur les frontières de l'Empire romain, en proie aux compétitions au trône, aux attaques de l'étranger. L'Empire défendait de moins en moins bien ses frontières contre les Parthes Arsacides, puis contre les Sassanides. Alors passent au premier plan les Arabes de la région nord, ceux qui peuvent le plus utilement supporter l'*impetus* des Perses, les archers montés de Palmyre. On a peut-être exagéré l'influence que les guerres romaines contre les Parthes eurent sur le déclin de Pétra et sur l'expansion de Palmyre, car le passé de cette dernière ville est de la plus haute antiquité sous le nom de Tadmor. Mais la disparition de la sécurité en Arabie Pétrée y rendit plus aléatoire le transit des marchandises. Le commerce suivit d'autres routes. Celui du Yémen et du Hedjaz, fort réduit, utilisa davan-

tage la voie de mer et eut son point de débarquement à Ailat. C'est ce qu'on peut inférer de la constitution en ce point, jusque-là deshéritée, de petites dynasties locales. De là, les marchandises étaient dirigées sur Gaza à travers le nord du désert de Sin et sans passer par le nord de l'Arabie Pétrée. Le commerce du Hedjaz, dont le centre était toujours à la Mecque, continua à utiliser la voie de terre par Médine et Maan vers Gaza, passant probablement par Pétra, mais le trafic de bout en bout, sans doute, vit son tonnage considérablement réduit.

Le commerce de l'Inde semble avoir pris alors la direction du golfe Persique. Sans cesse, à travers les siècles, selon que la sécurité est mieux assurée, soit dans ce dernier golfe, soit dans le *sinus arabicus*, nous assistons à un mouvement de bascule de la route du commerce de l'Inde. Tantôt elle suit l'Euphrate, tantôt elle se dirige par mer vers l'Égypte (1). Et cette alternance se continuera à travers la période arabe, le moyen âge et la renaissance. Elle se traduit, sous les Ommayades, par la prépotence de Bagdad ; au xvi<sup>e</sup> siècle, par la compétition des Vénitiens et des Portugais en mer Rouge ; au xviii<sup>e</sup> siècle, par l'importance de l'entrepôt d'Alep.

Mais revenons au iv<sup>e</sup> siècle. Sous l'impulsion des Perses, qui le contrôlaient en Characène, le commerce fut dérivé vers Damas par l'Euphrate et Palmyre. La concurrence de cette dernière ville était depuis longtemps très dure, et d'autant plus que, par là, pouvaient affluer des catégories nouvelles de marchandises venues de l'Extrême Orient à travers l'Asie Centrale et la Perse, notamment les soieries, dont l'origine excluait la voie de l'Arabie, du moins en général. Le déplacement incontestable de la route commerciale ne suffirait pas à expliquer l'éclipse de Pétra, s'il ne s'accompagnait d'un déplacement de la frontière. L'Empire, malgré sa faiblesse dans ces parages lointains, sans cesse tentait de pousser ses limites plus à l'est, recherchant des

(1) Cette oscillation a été fort bien mise en relief par Lammens, *La Mecque à la veille de l'Hégire*, dans les *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, Beyrouth, 1924, chap. I.

lignes de défense pratiques contre les empiétements obstinés des Parthes toujours tendus vers l'occident. La marche frontière des Romains vers l'est avait été successivement la Judée, puis la Nabatène. Maintenant la Nabatène elle-même, parfaitement soumise, n'offrait plus qu'un intérêt médiocre. Rome était, comme avant elle la puissance Séleucide, attirée par le mirage oriental. La nécessité de contrôler le désert syro-mésopotamien lui-même l'amena bientôt à fixer sa frontière sur l'Euphrate. Et là, elle dut souvent parer à la défensive par l'offensive.

## § 2. — *Les Origines de Palmyre.*

Contenir les Parthes, servir de bouclier à l'Empire, tel fut le rôle dévolu à Palmyre. Elle était bien placée pour le soutenir. Son essor véritable n'est guère postérieur à celui de Pétra. Cette oasis est déjà citée dans deux textes assyriens de Teglath Phalazar du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle avant J.-C., sous le nom de « la ville de Ta-ad-mar qui est au pays d'Amourrou » (1). Le II<sup>e</sup> livre des *Chroniques* (viii, 4) en attribue arbitrairement la fondation, sous le nom de Thadmor, à Salomon. De tous temps importante par sa position et par sa source sulfureuse, célèbre sous les Séleucides, elle était riche et considérable au début du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Les plus beaux monuments attestant son passé ne datent pas du temps de sa splendeur, mais l'ont devancée de trois siècles. Déjà en 66 av. J.-C., la colonnade du grand temple, à peine inférieure à celle de Baalbek-Héliopolis, et dont quelques styles orgueilleux sont encore intacts, était assez vieille pour avoir besoin — d'après des inscriptions toujours en place sur les bases de ses colonnes — de réfections coûteuses (2).

(1) P. Dhorme, *Palmyre dans les textes assyriens*, RB, 1924, p. 106-108.

(2) Les pl. 113 à 121 permettront au lecteur de se faire une idée des monuments de Palmyre.

En 34 av. J.-C., la réputation de richesse de Palmyre était établie au point d'attirer la cupidité d'Antoine. Il y fit un raid rapide, sans doute dans l'espoir d'en râfler les trésors accumulés dans les sanctuaires. Les Séleucides avaient fourni le modèle de pareilles expéditions contre les temples réputés pour leur richesse. Mais les habitants mirent leurs trésors à l'abri de l'autre côté de l'Euphrate, et le puissant proconsul, se souvenant des raids inutiles de Démétrius et de Scaurus contre Pétra, n'osa s'aventurer plus avant au désert.

Les inscriptions de Palmyre nous montrent que, jusqu'au second siècle après J.-C., les monuments furent embellis ou entretenus (1). D'ailleurs, les restes des somptueux édifices que le temps n'a pas abolis et les deux majestueuses avenues bordées de colonnes à l'instar des autres villes gréco-romaines de Syrie, indiquent un passé de splendeur qui n'a pu être réduit aux courtes années, une dizaine à peine, du zénith politique de la triade Odeinat, Wahballath, Zénobie.

Ces richesses ne pouvaient provenir que du commerce et témoignent que l'oasis augmentait en importance progressivement depuis le 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère (époque approximative à laquelle Thadmor prend le nom de Palmyre), jusqu'à 250 ap. J.-C.

En même temps, il s'y développait une écriture spéciale qui a laissé de nombreux témoins; les plus anciens ne sont pas antérieurs au début de notre ère. Bien que parents du nabatéen, ces caractères expriment l'araméen courant de l'époque du Christ, et cette langue est bien moins imprégnée d'arabisme que le nabatéen (pl. 121) (2).

(1) Inscr. nab. 638 de Sterret (1888); inscr. n° 8 de Vogüé; inscr. n° 4 de Euting; cf. RAO, V, p. 92-94 : *Épigraphie gréco-romaine de Palmyre*.

(2) Cf. Phil. Berger, *loc. cit.*, p. 263.

Le premier visiteur à Palmyre a été un anglais d'Alep, Wiet Halifax, suivi par Wood Dawkins en 1751. L'abbé Barthélemy a trouvé la clef de cette écriture dès 1754 (*Journal des Savants, Mém. Acad. Inscript.*, t. XXVI, p. 577 et ss.). Le renouveau des études palmyréennes date, comme pour tout ce qui concerne la Syrie, de Waddington et De Vogüé, entre 1854 et 1861. Cette épigraphie a fait l'objet de nombreuses études de Clermont-Ganneau, dans son RAO, et de Mordtmann et Euting. On s'en fera une idée plus précise encore (parce que



Le plan d'ensemble de la ville au III<sup>e</sup> siècle délimite une enceinte de plus de 12 km. de tour. Cette ville offrait autant de régularité qu'une ville moderne, comme le montre la pl. 113 d'après A. Gabriel. Les maisons s'y rattachaient à des prototypes helléniques légèrement transformés sous l'action d'influences orientales. L'art de Palmyre continue l'art hellénique et a déjà le caractère byzantin. Il n'est pas moins fortement influencé par l'art oriental et surtout par celui de la Perse (1), comme l'est aussi le château de Messata (2). Les fresques de Doura sont typiques à cet égard (3).

### § 3. — *Le commerce et le tarif douanier palmyréniens.*

Palmyre dut à ses belles sources en plein désert le privilège d'une superbe oasis achalandée par le commerce des caravanes, et sans doute à ses eaux sulfureuses une réputation curative. L'aménagement des irrigations fut l'objet de soins habiles. Des traces d'aqueduc s'étendant à de considérables distances en font foi (4).

Relevant en théorie des Séleucides, sa situation isolée permit à Palmyre de maintenir en fait son indépendance. Malgré des alertes comme l'incursion d'Antoine, le trafic caravanier crût d'une manière continue au point de nécessiter, dès le début du second siècle, une législation douanière précise. C'est

moins éparpillée) dans l'ouvrage de l'abbé Chabot, *Choix d'Inscriptions de Palmyre*, Paris, 1922, reproduisant les principaux textes religieux mis en comparaison avec les formules juives, ainsi que la plupart des inscriptions funéraires. Ce livre tient plus qu'il ne promet, car il contient aussi beaucoup d'aperçus de l'histoire de Palmyre et des planches de ses principaux monuments.

(1) Cf. *Comptes rendus, Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, séance du 1<sup>er</sup> novembre 1923, *Mission archéologique de M. Gabriel à Palmyre*, et A. Gabriel, *Recherches archéologiques à Palmyre*, dans *Syria*, 1926, tirage à part.

(2) Plus loin, p. 338.

(3) Plus loin, p. 313.

(4) Cf. Carle, *De l'alimentation en eau de Palmyre dans les temps actuels et anciens*, dans *La Géographie*, juillet-août 1923, p. 153 ss.

ce que démontre le tarif douanier palmyrénien du temps d'Hadrien (137), tarif édicté par le sénat de Palmyre pour le traitant qui en avait affermé la perception, sans doute enclin à pressurer les assujettis. Ce texte bilingue gréco-araméen (1) est d'un intérêt exceptionnel. Il n'en existe que deux autres comparables au point de vue du sujet traité. L'un est un tarif grec de l'an 90 de notre ère, trouvé à Coptos (Haute-Égypte) (2), donnant le barème des transports entre le Nil et la mer Rouge (Bérénice); l'autre est un tarif latin trouvé en Numidie (3).

Voici la partie la plus intéressante de l'inscription de Palmyre (texte araméen, premier panneau), moins le tarif lui-même, très mutilé (4).

« Décret du Sénat. Le 18<sup>e</sup> jour du mois de Nisan de l'an 448 « (18 avril 137) : sous la présidence de Bonnê, petit-fils de « Hairân; — faisant fonction de secrétaire : Alexandre, fils « d'Alexandre, petit-fils de Philopator, secrétaire du Sénat et du « peuple; — étant archontes : Malikou, fils d'Olaïi, petit-fils de « Moqîmou, et Zebîdan, fils de Nésa; — le Sénat, réuni en « assemblée ordinaire, a décidé ce qui est écrit ci-dessous :

« Attendu que, dans les temps antérieurs, de nombreux objets « soumis aux droits n'ont pas été inscrits dans la loi fiscale, « et étaient taxés suivant la coutume; étant donné qu'on insé- « rait dans le contrat du publicain « qu'il percevrait suivant la « loi et suivant la coutume »; et comme, à cause de cela, bien « des fois, à propos de ces objets, des querelles ont surgi entre « les marchands et les publicains;

« Le Sénat a décrété que les archontes et les *decemprimi* « examineraient tout ce qui n'est pas porté dans la loi; qu'on

(1) En quatre panneaux : découvert par le P<sup>ce</sup> Abamelk Lazareff en 1881, aujourd'hui au Musée de Pétrograd. Il a été publié par de Vogüé : *Inscriptions Palmyréniennes inédites*, au *J. Asiat.*, 1883, I, p. 231-245 et II, p. 149-183. Cf. Schürer, *loc. cit.*, I, p. 475, note 101, et 478, note 112. On en verra des photographies dans l'ouvrage cité de Chabot.

(2) Cf. *Inscriptiones Graecae ad res romanas pertinentes*, n° 1183 et ci-dessus, chap. III, p. 43.

(3) Tarif de Zaráî de l'an 202 : *CIL*, VIII, n° 4508.

(4) Chabot, *loc. cit.*, p. 23 ss.

« l'inscrirait dans le nouveau bail, et qu'on inscrirait à côté de  
 « chaque article sa taxe d'après la coutume ; que, quand le bail  
 « aura été ratifié par le fermier, on le graverait, avec la loi  
 « ancienne, sur la stèle qui est en face du temple de Rabasirê ;  
 « que les archontes en exercice, les *decemprimi* et les syndics  
 « veilleraient à ce que le fermier n'exigeât de personne  
 « quelque chose de trop.

« La charge de charrette, de toute espèce quelconque, sera  
 « taxée à quatre charges de chameau..... » \

Suit un tarif complet applicable à tous les articles usuels, parfums, pourpre, produits alimentaires, animaux, esclaves. La prostitution se trouve également réglementée. Les hétaires sont taxées sur la base d' « un de leurs actes » (1).

Ce tarif, déterminant tous les impôts à percevoir dans la ville de Palmyre, au profit de la caisse municipale, nous fait assister, dit Chabot, « à un grand mouvement d'hommes, d'animaux et de marchandises, à ce défilé d'ânes et de chameaux, à ce concours de traitants, de publicains, de brocanteurs, foule affairée se pressant sous les longues colonnades dont les ruines se voient encore aujourd'hui. Il nous fait connaître aussi l'organisme administratif, le sénat avec son président et son secrétaire, deux archontes, une sorte de conseil des dix et des syndics ».

Le perfectionnement du transit fut l'œuvre de puissants entrepreneurs de caravanes. Ils établirent en plein désert des relais, dont les tours existent encore, jalonnant de loin la piste à suivre, des caravansérails fortifiés échelonnés vers l'Euphrate, et même des places et des colonies, succédant d'ailleurs elles-mêmes à d'anciennes places fortes des Macédoniens Séleucides, telle Doura (Europos des Romains, Saliyeh aujourd'hui), qui

(1) Art. X et XXV. Le publicain percevra (mensuellement) des prostituées : de celle qui prend un denier ou plus, un denier par femme ; de celle qui prend 8 as, il percevra 8 as ; de celle qui prend 6 as, il percevra 6 as..... s'il y en a qui prennent moins, il percevra autant qu'elles prennent (Chabot, *loc. cit.*, p. 29).

fut aussi une importante garnison romaine, évacuée après le désastre de Carrhae, vers 260 (1).

Zénobie avait fondé Halabiya-Zenobia. Jusqu'à Tizi, au désert (2), la région abonde en vestiges palmyréniens prouvant sa pénétration par la culture et l'art de cette métropole intermédiaire entre l'occident et l'orient. Cette culture s'étendit jusqu'aux rives du Chatt el Arab, jusqu'à Vologésias et Thorat, où devaient s'élever les actuelles Koufa et Bassorah.

(1) Les fouilles pratiquées à Saliyeh sur l'Euphrate, à deux étapes de Deir ez Zor, en 1922 et 1923 par F. Cumont, sont exposées par cet archéologue dans son livre *Doura-Europos* (publication du *Service des Antiquités de Syrie*, Paris, Geuthner, 1925. La Revue *Syria* a publié de superbes fresques retrouvées par Breadsted et presque aussitôt détruites par les Bédouins. On en verra de bonnes reproductions en couleur dans : H. Breadsted, *Peintures d'époque romaine dans le désert de Syrie*, in *Syria*, 1922, pl. 38 à 44, p. 188 à 196), confirmant ce qui est dit au chap. xvi, de l'influence artistique perse entre Euphrate et Syrie. Les artistes qui ont peint ces fresques n'étaient pas des Grecs, mais des indigènes sous l'inspiration sassanide.

Ces fouilles ont permis de reconstituer l'histoire typique de cette place forte. Elle existait déjà au temps de Ninive, qui la connaissait sous le nom de Dour « place forte ». Devenue citadelle du général Macédonien Nicanor, au moment de sa révolte contre le 1<sup>er</sup> Séleucide (312 av. J.-C.), elle subsista à l'état de colonie Séleucide, plus ou moins grécisée, jusqu'au 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. Isidore de Charax nous apprend que Doura était appelée Europos par les Grecs. Après le démembrement de l'empire Séleucide, elle fut réduite par les Parthes à un état de vassalité assez étroit, manifesté par des inscriptions où figurent des titres auliques usuels à la cour des rois Parthes, notamment de Vologèse II (147-191 ap. J.-C.). Il en résulte que Doura relevait de la Perse et non de Marc Aurèle, et que son administration avait été confiée par le Roi des Rois à des membres d'une aristocratie locale dévoués à sa maison. Les Parthes, chassés un instant par Avidius Cassius, avait reconquis la place dès 175. C'est seulement vers 199 que Doura fut occupée par les légions et probablement, dès le début, confiée à des garnisons palmyréniennes, car on a trouvé dans ses murailles un temple aux dieux palmyréniens avec les deux *Tychè* de Doura et de Palmyre. Un des graffites encore en place nous montre l'allure de l'enceinte d'Europos à cette époque. La *Cohors XX Palmyrenorum* y tint garnison au moins jusqu'en 235. C'est entre Doura et Zaitha, en plein désert, que fut assassiné Gordien III par Philippe l'Arabe, aussitôt proclamé empereur, en 244. D'après Clermont-Ganneau, la chapelle aux fresques de Doura pourrait fort bien avoir été la chapelle expiatoire de ce meurtre.

L'occupation militaire par les Romains n'empêche pas que la place fût de fait, à cette époque, une dépendance de Palmyre au point de vue commercial. Elle participe à sa richesse, mais disparut avec elle, car, après la destruction de Palmyre, l'Empire ne réoccupa pas Europos, qui dès lors, privée de garnison romaine et de son hinterland de Palmyre, ne pouvait plus vivre sans défense et sans commerce. (Cf. les divers articles de F. Cumont sur *Doura-Europos*, dans *Syria*, 1923-1924.)

(2) Miss Bell, *Amurat*, p. 78 et 82.



Au début du <sup>II</sup><sup>e</sup> siècle déjà, Palmyre avait une garnison à Anah, île de l'Euphrate en aval de Doura (1).

Les traces d'aqueducs et de travaux hydrauliques étendus qu'on retrouve, par places, dans le désert, entre Palmyre et la Damascène, montrent aussi que sa physionomie a changé ou tout au moins qu'il avait été humanisé largement au moment de la splendeur de cette ville forte (2).

En même temps, les Palmyréniens essaimaient et se répandaient au dehors. Il y eut des colonies de cette nation sur tous les confins et jusqu'en Égypte. Des inscriptions le long du Nil sont la preuve que, bien loin de leur désert originel, les négociants palmyréniens s'étaient taillé une situation enviable. L'inscription palmyrénienne de Coptos, datée de l'an 216 ap. J.-C., montre ces marchands, ces *ἐμποροί*, installés d'une manière plus ou moins permanente en Égypte (3).

Ils n'étaient pas seulement importateurs, mais aussi exportateurs et peut-être même poussaient-ils jusque-là leurs caravanes par les pistes séculaires de leurs prédécesseurs ismaélites ou madianites, que la Genèse (xxxvii, 25-28), dans l'histoire de Joseph vendu par ses frères, nous montre chargeant les aromates depuis le pays de Galaad jusqu'en Égypte.

#### § 4. — *Annexion et histoire intérieure de Palmyre.*

On ne sait pas exactement quand Palmyre, qui n'avait pas

(1) Cf. *Syria*, III, p. 20. Un archer nabatéen y a laissé une inscription.

(2) Cf. Carle, *loc. cit.*, p. 153 ss.

(3) Cf. RAO, II, p. 118 et suiv. (*Les archers Palmyréniens à Coptos*). Dans RAO, V, p. 300-306, Clermont-Ganneau discute une inscription gréco-palmyrénienne de Denderah sur le Nil, probablement du <sup>II</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C., venant à l'appui de celle déjà citée. Voir aussi Flinders Petrie, *Coptos*, 1896, p. 33.

Une inscription du *Rép. Ep. Sem.*, n° 489, discutée par RAO, VI, p. 121, montre que les Nabatéens fréquentaient les mêmes localités, notamment la région de Kenh, où ils ont laissé, à une cinquantaine de km., au Wadi Gadameh, trois graffites, simples proscynèmes.

été incluse dans la province de Syrie par Pompée, fut annexée à l'Empire. Ce fut sans doute sous Auguste, c'est-à-dire bien avant l'annexion de la Nabatène et la création de la *Provincia Arabia*. Cela signifierait que la province de Syrie, à peine créée, tendit à s'étaler jusqu'à l'Euphrate. Il est certain que, déjà sous Hadrien, Palmyre reçut de grandes faveurs. L'empereur la visita en 130 et lui conféra, en même temps qu'à Pétra, le prédicat de *Hadriana*; elle reçut aussi le *jus italicum*, avec, peut-être, le rang de *colonia*. En tout cas, au début du III<sup>e</sup> siècle, sous Septime Sévère, les inscriptions lui donnent cette qualification, qu'avaient aussi Héliopolis (Baalbek), Laodicee (Lattaquieh) et Sébaste (Samarie). Elle la reçut peut-être en récompense de son ralliement, en 194, à la cause de cet empereur contre un prétendant militaire appuyé par Antioche.

L'oasis, cherchant son équilibre entre le Parthe et le Romain, jouit, comme vassale reconnue de ce dernier, d'une large indépendance civile et militaire et s'organisa à son gré, selon un type assez répandu parmi les villes à franchise municipale de la Syrie. Elle conserva le bénéfice de ses douanes et se dota librement d'un conseil reposant sur l'élection populaire. Ses fonctionnaires prennent des titres grecs, tels que *proèdre*, *grammateus*, *archonte*, *syndic*, *dekaprotos*. A leur tête fut un Ras ou chef de l'état, c'est-à-dire un Prince choisi dans une des familles marquantes, auquel les Romains conférèrent le rang sénatorial.

L'Empire, pour des raisons purement militaires, avait fait beaucoup d'efforts qui profitèrent à Palmyre. Elle eut une garnison et fut pourvue de tout un réseau de voies romaines. Des milliaires découvertes au nord-est de Palmyre y démontrent l'existence d'une *strata Diocletiana*, ce qui voudrait dire route empierrée ou dallée, reliant l'*emporium* à Risapha sur l'Euphrate. Certaines de ces milliaires portent le nom de Valérien (1). C'est dire que la route avait été achevée peu avant le désastre au cours duquel cet empereur, père de Gallien, était

(1) RAO, IV, p. 69 : *La voie romaine de Palmyre à Risapha*.

resté prisonnier, dans cette région même, aux mains du roi Sapor (260).

En même temps, la réputation des archers palmyréniens était sans cesse allée en augmentant. Il y eut des *numeri* de ces *sagittarii* un peu partout. Plus d'une inscription funéraire aux noms romanisés de ces lointains Arabes, trouvée dans des provinces écartées, p. ex. en Algérie et sur le *limès* de Numidie, montre le rôle qu'ils jouaient dans l'armée romaine. Le *numerus Palmyrenorum* de Kantara fut, pendant longtemps, la principale garnison de ce poste militaire algérien de premier ordre (1).

Ce qui précède explique qu'au milieu du III<sup>e</sup> siècle la république palmyrénienne et sa dynastie déjà longue de cheiks indigènes (2) étaient en mesure d'offrir à l'Empire, presque sur le pied d'égalité, contre les Parthes, des services que personne autre ne pouvait rendre. Elle s'arrogeait une sorte de pouvoir d'arbitrage que sa position expliquait, déjà connue de Pline. En cas de conflit entre les Parthes et les Romains, dit-il, le premier soin des deux empires est « d'engager Palmyre dans leur intérêt » (3).

Entre Romains et Parthes, la balance penchait maintenant en faveur des Asiatiques. Le dernier souverain Arsacide avait été abattu en 223 par le premier souverain Sassanide, Ardéchir I<sup>er</sup>, dont le fils, Sapor I<sup>er</sup>, avait repris, avec une vigueur nouvelle, la guerre nationale contre les Romains.

(1) Cf. l'inscription de Cagnat commentée par Clermont-Ganneau (*RAO, Épitaphe d'un archer palmyrénien*, IV, p. 217), au nom d'un certain Agrippa, fils de Themus de Palmyre, mort sous Marc-Aurèle (3<sup>e</sup> quart du second siècle après J.-C.), ex-centurion de la III<sup>e</sup> cohorte syrienne de Thrace et commandant, pendant dix ans, des archers palmyréniens, après avoir été centurion de la cohorte I<sup>a</sup> *Chalcidenorum* (c'est-à-dire des gens de Chalcis dans la Bekaa). Cette cohorte était *equitata et sagittaria*. L'épitaphe est d'environ 183 et apparentée à une autre que publie Carcopino (*ibid.*, p. 43-44 et 120-131). Tout le *limès* numide était confié à la garde de troupes syriennes et nous trouvons un peu plus tard à Kantara un *Numerus Hemesenorum*, gens d'Hémèse, Homs, ville incorporée à l'Empire sous les Flaviens.

Cf. *CIL*, VIII, n<sup>o</sup> 2497 et 2515. Chabot (*loc. cit.*, p. 193) donne une autre épitaphe latino-palmyrénienne de Lambessa (Algérie).

(2) Cf. Sallet, *Fürsten von Palmyra*. Voir aussi la *Numismatique Palmyrénienne* de De Saulcy.

(3) Pline, *Hist. Nat.*, V, 21; 25, 8.

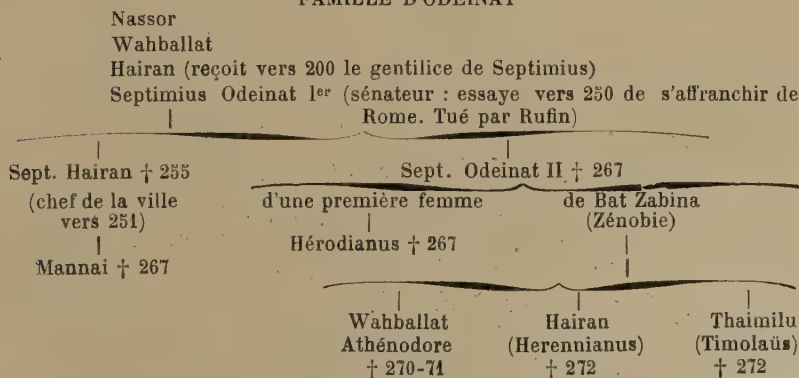
§ 5. — *Odeinat.*

Après le désastre de Valérien, battu et capturé par les Perses, Gallien fut trop heureux des offres de concours militaire que lui fit Septimius Odeinat II, sénateur et, depuis 257, légat consulaire de Syrie, chef énergique doué d'initiative. Sa famille apparaît dans les inscriptions de Palmyre après 230 (1). A cette date, Odeinat, premier du nom, avait rang de sénateur romain. Hairan, son fils, figure dans les inscriptions sous le nom de prince de Palmyre; Odeinat II, fils de Hairan, reçut également le titre de sénateur et celui de légat consulaire de Syrie, vers 258.

Le « Maître de Palmyre », déjà plusieurs fois vainqueur de Sapor, réussit à battre et arrêter, avec ses cavaliers, les hordes persanes. Il leur reprit l'Osrohène, dont la dynastie nationale, les Abgars, comme peu après les Lakmides de Hira, jouait double jeu entre l'Orient et l'Occident (2).

(1) Sur la famille d'Odeinat dans les inscriptions de Palmyre, cf. Chabot, *loc. cit.*, p. 54 ss. Cf. aussi RAO, III, p. 195 (*La famille royale de Palmyre d'après une nouvelle inscription*). Le tableau généalogique ci-dessous est celui de De Vogüé, *Syrie Centrale*, I, p. 35.

## FAMILLE D'ODEINAT



(2) Cf. Chapot, *loc. cit.*, p. 8.

L'Osrohène est la région étendue, mais quasi désertique, délimitée par l'Aboras ou Khabour actuel et l'Euphrate.



C'était le renversement complet d'une situation militaire gravement compromise. Odeinat eut aussitôt des prétentions exorbitantes. En 264, il devint, s'il faut en croire Trebellius Pollion, *Imperator* de toutes les provinces orientales. Enfin il aurait reçu de Gallien le titre suprême d'*Auguste* (1), devenant par là l'associé et l'égal de l'empereur. Il fut bientôt seul maître de la Syrie et nous savons que son autorité s'étendit jusqu'à Antioche, puisqu'il donna publiquement un appui presque scandaleux à Paul de Samosate, évêque d'Antioche et hérésiarque, qu'il chargea, sans lui faire quitter ses fonctions ecclésiastiques, de l'office, en apparence incompatible, de *ducenarius* ou collecteur général des impôts pour le compte de Palmyre.

#### § 6. — La Reine Zénobie.

Odeinat avait auprès de lui quelqu'un de plus ambitieux encore que lui-même, sa seconde femme, la fameuse Bat Zabina, Zainab, la reine Zénobie. Heureusement pour Sapor, Odeinat ne s'attarda pas sur son trône semi-impérial. Quelques mois après son élévation, il était assassiné, en même temps qu'Herodes ou Herodianus, le fils d'une première femme qu'il avait associé à son pouvoir. Père et fils étaient en travers du chemin des trois enfants de Zénobie et, sans doute elle participa au complot de Maconius (nom palmyrénien), qui leur valut la mort, au moment de marcher à nouveau contre les Parthes. Aussitôt, elle donna cours à son ambition sans limite, dirigée contre l'Empire. Il fallait d'abord écarter la menace de la Perse, trop proche. Elle y parvint par

(1) RAO, III, p. 439 (*Le titre romain d'Odeinat, Roi de Palmyre*), pense qu'il faut substituer à ces titres trop sonores que prodigue Trebellus Pollion, celui de *Corector totius Provinciæ*, comportant d'ailleurs l'*imperium* et le droit aux faisceaux. Ce titre l'égalerait à un *satrape*, non à un *imperator*.

Cf. pour la portée du titre, Cagnat, s. v. *Corector*, dans le *Dict. des Antiquités* de Daremberg et Saglio.

un renversement des alliances. Sapor y avait tout intérêt. Elle montra ensuite sa capacité virile dans les choses de la guerre (1). Tandis qu'elle affirmait son pouvoir dans toute la Syrie et maintenait sa faveur à Paul de Samosate (cependant déposé par un concile) (2), son général Zabdas marchait sur l'Égypte).

La campagne lui fut facilitée par l'existence sur le Nil, notamment à Coptos, de colonies de marchands palmyréniens. On peut admettre qu'ils prirent fait et cause pour Zénobie et probablement réussirent à obtenir la défection du corps d'archers palmyréniens de l'armée romaine d'Égypte (3). Zénobie devint, par là, maîtresse de l'Égypte pendant trois ans, assez pour lever ouvertement l'étendard de la révolte contre Rome et prétendre elle-même à l'empire d'Orient, sous le nom de l'un de ses fils.

En effet, Gallien n'avait pas admis d'abord la transmission à l'ainé, Wahballath Athénodore, des titres de son père. Claude, accédant à l'Empire en 268, ne chercha pas à évincer Zénobie du pouvoir. Aurélien, en 270, se sentit obligé de composer avec elle. Il reconnut le titre de Wahballath, comme le prouvent des monnaies frappées à Antioche et Alexandrie, portant au droit l'effigie de Wahballath et au revers celle d'Aurélien. Mais, en 271, Wahballath prend le titre d'*Auguste* et se proclame indépendant, battant monnaie avec le titre impérial, à son nom et à celui de sa mère Zénobie (4).

Sur une pierre milliaire provenant de Qaryatin, l'antique

(1) Cf. *RAO*, III, p. 134-141 et 194-201; VI, 212; VIII, 294; et dans *RB*, 1920, p. 382 à 419. Les sources sont : Trebellius Pollion (*Trig. Tyr*, 30, 21) et Zozyrne (*Hist. romaine*, I, trad. Buchon, dans le *Panthéon Littéraire*, Paris, 1836, p. 662 et suiv.).

(2) L'évêque résista et, même après la chute de Zénobie, Aurélien n'osa pas s'en débarrasser par la violence, déclarant que « la mitre devrait revenir à celui qui serait reconnu à Rome ». Cf. l'ouvrage consacré par E. Bardy à *P. de Samosate*, Paris, 1925.

(3) Cf. Cagnat, *L'armée romaine d'Afrique*, p. 252; *RAO*, II, p. 124.

(4) Inscription grecque de Byblos, d'après Sallet et Waddington. Cf. aussi De Morgan, *Manuel de Numismatique Orientale*, Paris, Geuthner, 1924, 2<sup>e</sup> fasc., p. 231-232.

Nézala, à mi-chemin entre Damas et Palmyre, petite ville qui fut un centre palmyrénien très important, en plein désert (1), Wahballath prend le nom très pompeux de *L. Julius, Aurelius, Septimius, Vaballathus, Imperator, Cæsar, Persicus, Arabicus, Maximus, Pius, Felix, Invictus, Augustus!* Quand on prend du galon....! On voit que cet enfant s'égalait par ses titres aux empereurs les plus glorieux et se considérait comme le grand vainqueur des Perses, des Arabes et de l'Adiabène, population au delà de l'Euphrate vers le Kurdistan.



Fig. 23. — Bronze de Wahballath.  
E au dr. : Buste radié de Wahballath à dr. légende :  
ΑΥΓ CEBIAC OYABAAAΘOC  
AΘHNOV  
R : tête laurée d'Aurélien à dr. avec  
le paludamentum. Légende :  
A.K.A. ΔOM. AYΦHAIANOC.  
CEB. C.

d'après J. de Morgan, *Man. Numism. orientale*, fig. 280, p. 232.

C'est en l'an 5 de Wahballath que le titre d'Auguste apparaît pour lui, tandis que disparaît, sur ses monnaies, l'effigie impériale (fig. 23). En 5 également de Wahballath, des monnaies frappées par Zénobie à son nom propre, à Alexandrie, donnent à la reine le titre de *Sébaste* (fig. 24). Il semble bien, d'ailleurs, que ces deux Augustes, mère et fils, n'usèrent de ce titre que loin de leur possession directe, Palmyre. Les circonstances de la mort de Wahballath, en 270/71, sont incon-

nues. Zénobie régna encore deux ans au nom de deux enfants en bas âge, Herennianus et Timolaüs, dont le plus âgé fut, peut-être, décoré, à l'instar des souverains de la Perse, du titre de Roi des Rois.

Ainsi la concurrence, engagée depuis longtemps contre Pétra, par une autre tribu de chameliers — car Palmyre, pendant des siècles, joua vis-à-vis du commerce entre le golfe Persique et la côte phénicienne, exactement le même rôle que Pétra vis-à-vis du trafic entre l'océan Indien et la Méditerranée — finit par l'abaissement de la Nabatène et fut une des

(1) Ci-dessus, chap. III, p. 69.

causes de son déclin. L'ampleur politique assumée par Palmyre en fut une autre. Mais il ne semble pas justifié d'admettre, en l'absence de toute preuve, qu'une invasion Perse se soit étendue jusqu'à Pétra et ait brusquement anéanti la richesse de cette dernière ville.

Zénobie conserva l'Égypte au temps de son fils Wahballath (269-271). Du moins elle y eut, d'après Zozyme, une garnison de 5.000 hommes. Elle puisa dans cette conquête des prétentions inouïes, entre autres celle de descendre de Cléopâtre (*Cleopatrarum Ptolemaeorumque gente*), qu'elle imitait en tout et dont elle prétendait parler la langue (1), sans doute sous l'inspiration de son principal conseiller, Probus, un rhéteur de la fameuse école d'Alexandrie. Comme les Lagides, elle fonda des villes éponymes et il y eut, on l'a vu, un Zénobia sur l'Euphrate.

Après la mort de son fils, son ambition ne connut plus de bornes. Se dispensant désormais d'un tel paravent, elle voulut être Auguste par elle-même et non plus par veuvage. Elle fit ouvertement la guerre à Aurélien.

L'astre palmyrénien, quoique de première grandeur, ne brilla qu'un instant. Aurélien, devant cette menace de sécession de la partie orientale de l'Empire, fit l'effort nécessaire. Il était temps, car Varahran I<sup>er</sup>, frère de Sapor I<sup>er</sup>, appuyait la reine de Palmyre.

L'état palmyrénien fut attaqué au nord et au sud. Aurélien se mit à la tête des troupes arrivant d'Asie Mineure et rencontra un premier succès devant Antioche. Les Palmyréniens, sous



Fig. 24. — Bronze de Zénobie (Septimia Zenobia Seb.).

Æ. Buste drapé de la reine à dr.

R. Providence levant le bras droit avec corne d'abondance à la main g.

légende : ΓΕ

d'après J. de Morgan, *Mon. Numism. orientale*, fig. 277, p. 230.

(1) Trebellius Pollio, *loc. cit.*, 30, 21; cf. L. Homo, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien* (270-275), Paris, 1904.



Zénobie elle-même et son général Zabbaï (ne pas confondre avec Zabdas), durent se replier vers le sud (début 272). Aussitôt après, la bataille d'Émèse (Homs) brisa pour toujours les ailes de l'ambitieuse Batzabai. Ses troupes, comptant 7.000 hommes, furent mises en complète déroute. Elle se replia sur Palmyre et rendit difficile l'avance d'Aurélien, harcelé par les nomades. Il mit cependant le siège devant la ville. Peut-on admettre que Zénobie soit partie secrètement vers l'Euphrate, pour prendre la fuite, ou pour solliciter l'appui des Perses ? Poursuivie par Aurélien, elle fut capturée, amenée à son vainqueur. Elle ne sut ou ne put, comme son brillant modèle Cléopâtre, déjouer son adversaire par un trépas librement choisi. La reine d'Égypte répétait farouchement : « *non triumphabor*, je ne serai pas trainée au triomphe ». Zénobie, au contraire, orna sans doute celui de son vainqueur (274) et finit misérablement à Rome, à moins que, selon l'assertion d'autres auteurs, elle ne se soit noyée au cours du voyage. On ne peut rien affirmer sur sa mort. Ses enfants, en tout cas, disparurent dans la tourmente, sans doute exécutés. Sa capitale fut prise et mise à sac, ses murailles démantelées, ses états annexés à l'Empire.

En même temps l'Égypte avait été reconquise. Aurélien y avait expédié le général Probus, futur empereur (1). Les Palmyréniens y furent écrasés, même avant la déroute de Zénobie (271).

Après la chute de la dynastie d'Odeinat, à peine Aurélien parti, Palmyre se souleva à la voix d'Antiochos (peut-être le père de Zénobie). Aurélien se hâta de revenir et Palmyre, soumise sans combat, fut livrée pour la seconde fois à un sac dont elle ne se releva jamais (273).

Après 273, comme d'ailleurs avant la crise orientale, un maître unique veilla sur les deux voies principales des caravanes, celle de Pétra venant d'Aden, celle de Palmyre venant

(1) Il y a doute si le général et l'empereur Probus sont un seul et même personnage.

de Mésopotamie. Jusqu'à Justinien, une citadelle (mais romaine) subsista à Palmyre. La frontière fut maintenue à l'Euphrate, une frontière que ni Romains ni Byzantins ne dépassèrent jamais d'une manière durable et dont le maintien dévora inlassablement leurs effectifs pendant des siècles (1).

C'est peut-être au déclin foudroyant de Palmyre que nous devons la riche moisson de textes épigraphiques sémitiques récoltés dans cette place. Elle en a fourni, à elle seule, plus que le reste de la Syrie. Au contraire, les villes fréquemment rebâties voient disparaître rapidement, par remploi, leurs pierres taillées et leurs inscriptions (2).

Palmyre, cependant, après sa chute, ne disparut pas entièrement. Elle perdit sa renommée. Elle devint un centre chrétien, et des églises y furent bâties pour remplacer les orgueilleux et splendides temples païens dont elles occupèrent les ruines. Sa plus grande enceinte (3) est sans doute celle de Zénobie. L'enceinte la mieux conservée (4), utilisant comme tours défensives des tours funéraires forcément antérieures (pl. 116-118), est attribuée à Justinien. Elle serait donc de plus de deux siècles et demi postérieure, c'est-à-dire d'une époque où Palmyre sombre dans l'oubli, sans que son activité architecturale ait complètement disparu (5).

### § 7. — *Le déclin de Pétra.*

Les événements de Palmyre n'empêchèrent pas le commerce de l'Inde de se maintenir sur la voie de l'Euphrate par préférence à celle, désormais périmée, de la Nabatène. Pétra ne

(1) Comme le démontre si bien le bel ouvrage, déjà cité, de Chapot.

(2) Cf., à l'article nécrologique déjà cité, consacré à Clermont-Ganneau par Dussand, p. 154, note 3, la liste des études de cet orientaliste sur l'épigraphie palmyrénienne.

(3) N° 25 de la pl. 113.

(4) N°s 21 et 23 de la pl. 113.

(5) Procope, *De Aedificiis*, II, 41.

souffrit plus de la puissance politique éphémère de sa rivale, mais ne put pas reconquérir sa situation antérieure de reine incontestée du désert.

Son rôle était fini pour toujours. La place d'échange d'El Heger entra, pour les mêmes raisons et plus rapidement encore, en régression. Il n'y resta que quelques Juifs dont on retrouve les inscriptions, mais écrites dans les langues locales, car les Juifs se sont introduits dans toute l'Arabie pré-musulmane et y ont joué un grand rôle, qu'on commence à connaître.

Bientôt, aux Nabatéens succédèrent des tribus Thamoudéennes (1), connues comme pépinières de bons cavaliers, vers 250 de notre ère; depuis cent ans, le centre nabatéen avait perdu son éclat. Ce sont les Thamoudéens que rencontrèrent les fanatiques de Mahomet au moment de la conquête arabe. Le fait qu'ils ne parlent pas de Médaïn Salih comme d'un centre nabatéen important, prouve qu'El Heger était alors ruinée. Pour les premiers musulmans, les fameux tombeaux nabatéens n'étaient autre chose que des maisons renversées, puisqu'ils y voyaient les escaliers au sommet. Ils n'avaient aucune idée de la civilisation et du passé de la Nabatène.

En même temps que la puissance romaine s'éclipsait à Pétra, un renouveau du sentiment national y ramenait les populations, abandonnées à elles-mêmes, vers leurs dieux nationaux. Et la numismatique nous apprend qu'à cette époque on frappait à Adraa (Déraa), en l'honneur du dieu national Dusarès, des médailles commémoratives des fêtes solennelles ou panégyries de ce dieu, célébrées à Pétra. Ce renouveau national n'est qu'une tardive flamme (2).

L'eau y devint-elle trop rare pour nourrir une forte population? Cet élément de décadence a pu s'ajouter aux autres. Il n'y a pour ainsi dire pas d'eau à Pétra et cependant il dut y en avoir autrefois, et peut-être même en abondance, d'après les restes d'importants travaux hydrauliques qu'on y observe

(1) Voir ci-dessus, p. 237.

(2) Voir plus loin, ch. XIX, § 4<sup>er</sup>.

encore. La source d'Eldji, source du val de Moïse, a, de nos jours encore, un certain débit; elle alimentait, au temps des Croisés, plusieurs moulins, et Burekhardt, le premier visiteur de Pétra, en signale encore un au début du xix<sup>e</sup> siècle. Le Wadi Moussa, qui passe à travers le Sikh, ce prodigieux défilé seul accès de Pétra (pl. 22, 24 et 25), dut être un torrent presque dévastateur au moment des pluies; une partie en était dallée pour permettre le passage; sur l'autre, l'eau creusait son sillon toujours plus profond entre ses deux parois à pic de 50 mètres de hauteur, au point que les Nabatéens, gênés par le passage d'un torrent temporaire dans cet étranglement si important pour la circulation des hommes, se décidèrent à détourner les eaux d'une manière permanente, à l'aide d'un tunnel amenant le courant en pleine ville par un circuit vers le nord. A travers le cirque où fut Pétra, ce torrent était contenu sur une certaine longueur par des sortes de quais en gros appareil et voûtés. Ainsi, le torrent temporaire, couvert et dallé, pouvait servir de place publique à la hauteur du forum. Tout le long du Sikh existent encore, à hauteur d'homme de chaque côté, des canalisations d'eau potable, des rigoles à ciel ouvert qui pourraient encore être utilisées au besoin, moyennant certaines réfections. Enfin la grande inscription de Pétra reproduite plus loin (pl. 142) nous parle de jardins et de citernes.

Peu à peu le déclin de Pétra s'accrut, avec quelques sursauts, quelques réveils d'activité, tant que furent célébrées tous les quatre ans les *Actia Dusaria*. Nous n'en connaissons pas le terme.

La population sédentaire déserta et retourna au nomadisme; les quelques monuments non funéraires, le gymnase, les marchés, le palais du gouvernement, le temple périptère s'effondrèrent, les tombeaux furent abandonnés par les descendants de ceux qui croyaient y dormir à perpétuité, comme le prouvent les anathèmes usuels, inscrits sur la pierre; les nomades pillèrent les sépultures au point que les ossements mêmes y sont rares. Le superbe théâtre dut cesser ses représentations et les quelques centres nabatéens voisins tombèrent



dans le même état de délabrement; la grande enceinte qu'on a prise pour une naumachie à Sabra, à deux heures au sud de Pétra, où l'eau devait couler en abondance, ne vit plus de combats aquatiques. Peu à peu se forma, où fut la ville, l'effroyable tas de décombres qui démontre si bien la vanité des choses humaines, tandis que le temps, inlassablement rongait ces superbes façades monolithes en grès si tendre. Des pâtres seuls y promènèrent leurs troupeaux mélancoliquement. Alors qu'au temps du géographe Ptolémée, Pétra était encore une ville importante; alors qu'en 298, elle eut même un regain de vitalité en recouvrant le rang de métropole, l'histoire peu après perd sa trace et l'oubli gagna jusqu'au nom.

Le stade de la décadence, lui-même, ne dura pas. Sur ce site désolé vinrent s'installer, comme dans tous les déserts avoisinants, comme dans la montagne de Thèbes, comme à Pharan du Sinaï, des ascètes, des solitaires, fuyant les temps troublés du iv<sup>e</sup> siècle. Que ces grottes aient été habitées par des adeptes du Christ, c'est ce que prouvent, dans certaines vallées hautes, les croix et les insignes chrétiens grossièrement incisés sur des stèles ou sur des encadrements de tombeaux de style nabatéen (1). D'ailleurs il ne manque pas, dans la littérature chrétienne du début, de citations indiquant que Pétra fut un centre chrétien de quelque importance. L'histoire des martyrs de Raitou dit qu'un anachorète de ce monastère — probablement Tor du Sinaï — était natif de Pétra (2). C'était en outre un siège épiscopal et les *Actes* des Conciles nous livrent les noms de quelques-uns de ses évêques, notamment Atheisogènes (3).

Eusèbe raconte que des tribus entières s'étaient converties au christianisme sur ces confins et s'y maintenaient par des postes fortifiés (4). Elles avaient même un évêque « sarrasin », relevant de Pétra. Une des plus hautes façades monumen-

(1) Cf. notamment *BD*, I, fig. 307, p. 275.

(2) *Illustrium Christi Martyrum liciti triumphi*, p. III.

(3) Lequien, *Oriens christianus*, t. III, col. 667 et 723.

(4) Clermont-Ganneau, *Archaeological researches in Palestine*, II, p. 139.

tales, celle dite du temple romain à l'urne, dans un coin transformé en chapelle, porte encore une inscription grecque peinte en rouge, qui dit : « Sous le Pieux Jason, Évêque, ce lieu a été consacré le 5 loüs de l'an 341 (de l'Éparchie = 447 ap. J.-C.), en présence du *numerus* (détachement) des très valeureux cavaliers Dalmates? (c'est-à-dire de la troupe cantonnée à Pétra) et du diacre Julien (1). »

Comme le prouve cette inscription, Pétra avait conservé au moins une importance militaire, puisqu'elle avait encore un corps de cavalerie dont les dépôts étaient en Phénicie. On en connaît quelques-uns, notamment à Ziza près d'Amman, et à Berosaba (Birseba), sur la frontière du désert du Sinaï (2).

(1) *BD*, I, p. 393 ; *RAO*, VI, p. 336.

(2) Clermont-Ganneau, *La province d'Arabie* : *RAO*, VII, p. 202-208, spécialement, p. 204.

---

## CHAPITRE XVI

### LE SYSTÈME DES PHYLARCHES. SARACÈNES, LAKHMIDES, GHASSANIDES

§ 1. *L'origine du système des Phylarches* : consécration de l'autorité des cheiks locaux. La reine Mawiya. Agents romains auprès des dynastes indigènes. Nonnosus. Le phylarche Amorcesos. La balance entre les Parthes et les Romains. — § 2. *La dynastie Lakhmide de Hira*, vassale des Perses. Le tombeau d'Imroulqueis, « roi de tous les Arabes ». Dussaud et l'inscription d'En Nemara. Messatta. — § 3. *Les Ghassanides*. L'influence persane le long du limès d'Arabie. L'état arabo-romain des Ghassanides, créé pour contenir les Lakhmides : Harith (Arétas). Conflit avec Moundhir de Hira. Origines arabiques des Ghassanides : ils sont chrétiens; les Arabes de Hira sont païens.

La Nabatène au temps des phylarches.

Échec du système des phylarches.

#### § 1. — *L'origine du système des Phylarches.*

Au iv<sup>e</sup> siècle, l'autorité romaine n'était plus guère respectée par les Arabes des confins nabatéens. Les Romains renonçaient à l'administration directe et devaient adapter la défense militaire aux circonstances nouvelles. Ils ne pouvaient plus conserver leur confiance aux troupes recrutées sur place, quoique incorporées dans des formations anciennes aux noms glorieux empruntés à des provinces très variées, noms de nature, on l'a vu, à faire illusion sur la composition des unités devenues en réalité indigènes. Les Romains, donc, reprirent le système fédératif qu'ils avaient peu à peu abandonné du 1<sup>er</sup> siècle avant au 1<sup>er</sup> siècle après J.-C. Malgré la décevante expérience de leur association sur un pied de quasi-égalité avec Odeinat de Palmyre, ils adoptèrent, dans la seconde moitié du

III<sup>e</sup> siècle, le système des phylarches. Déjà, Joseph emploie l'expression de phylarche pour désigner les chefs des tribus juives au temps de Moïse (1). Certains cheiks indigènes ou chefs de clans sur les frontières du désert syro-mésopotamien, et, au moins au début, en dehors du *limès*, se virent conférer une délégation d'autorité pour maintenir la paix dans les tribus et assurer, à la place de l'empereur, la défense de l'Empire (2). Dès le II<sup>e</sup> siècle, des inscriptions nous révèlent un titre de ce genre : *ethnarque et stratège* des nomades (3). Mais les Saracènes ne reconnaissaient pas facilement l'autorité des phylarches. Vers 380, une « reine des Saracènes, Mawiya », faisait des incursions dans toute la Palestine et la Phénicie, tantôt amie et alliée, tantôt en guerre avec l'Empire (4). Ayant une fois conclu la paix, elle voulut se convertir et demanda l'envoi d'un évêque pour amener au christianisme les Saracènes. Cela ne l'empêcha pas de continuer ses exploits et de mener à travers toute la Phénicie, et jusque dans le désert d'Égypte, des expéditions de pillage.

Les phylarches eux-mêmes n'étaient souvent que des brigands, tels ce Malechus Podosacès, phylarche des Saracènes Assanites, voleur des plus fameux dont nous parle Ammien Marcellin (5). Peut-être faut-il, comme le propose Noeldeke, reconnaître dans sa race « Assanite » le radical du nom des Ghassanides.

Beaucoup de ces phylarches se firent chrétiens, par exemple Zocomus Dogom (?) (6). Parmi les Arabes qui se fixèrent sur les confins munis du titre de phylarches, Brunnnow et Domaszewski citent encore (7) Aspebetos, un ancien vassal des Perses, et, vers la fin du V<sup>e</sup> siècle, Ogaros le Kindili (c'est-à-dire de

(1) *Ant.*, III, VIII, 10-220 (édit. Th. Reinach, p. 192).

(2) Voir l'intéressante étude de B. Moritz, *Der Sinaikult in Heidnischer Zeit*, Berlin, 1916, p. 43 ss.; Noeldeke, *Die Ghassaniden Fürsten aus dem Hause Gafnas*, Berlin, 1887, p. 12 ss.; *BD*, III, p. 285-286.

(3) *Inscr. de Waddington*, n° 2136.

(4) Théophane, édit. de Böor, 64; Sôkratès, IV, 36; Sozomène, VI, 38.

(5) *Loc. cit.*, 24, 2, 4.

(6) Sozomène, VI, 38.

(7) *BD*, III, p. 286.



la race de Kinda, d'origine arabique (1), avec son frère Badi-charimos (Madikarib?) et plus tard leur neveu Aretas Ibn El Hogr. Tous ces noms sont nabatéens.

D'après Théophanes, cet Ogaros serait plutôt un Bédouin de l'Euphrate, venu des confins de la Perse et tributaire, d'abord, de cette dernière. Il se serait installé de vive force en 497, et les troupes impériales auraient marché contre lui avant qu'il ne fût reconnu comme phylarche (501). Sa tactique était de fondre sur les pays romanisés avant qu'ils fussent sur leur garde et de s'enfuir chargé de butin.

Le système des phylarches fut développé au point que, sous Justinien, c'est-à-dire au premier tiers du <sup>vi</sup>e siècle, tout le pays que Stéphane de Byzance dénomme Saraca (Saracène) et une bonne partie de la province d'Arabie elle-même avaient passé peu à peu aux mains de petits phylarches. Il est peu probable, toutefois, que, sauf à l'époque des Ghassanides, les Byzantins eussent mis dans la main des phylarches l'administration de Bostra, la capitale, centre et forteresse de ces confins. Dans les grandes villes, et surtout à Damas, les nomades, les étrangers, les caravaniers Koraïchites de la Mecque devaient, sans doute, fréquenter des marchés hors les murs. Toute la politique des phylarches dut au contraire tendre à obtenir la possession des villes, symbole du passage à l'état sédentaire. Beaucoup d'entre eux, simples cheiks, avaient leurs tentes à des journées de marche en plein désert, s'il faut en croire Nonnosus, bien renseigné à ce sujet (2).

D'origine syrienne ou juive, Nonnosus était fils et petit-fils d'agents politiques des empereurs byzantins chez les Saracènes. Son grand-père avait été en poste auprès d'un certain Arétas; son père Abraham auprès d'Alamoundaros III le Lakhmide, pour traiter de la libération de généraux byzantins capturés (vers 520); lui-même fut envoyé auprès de Kaisos, fils d'Arétas,

(1) Ogaros = El Hogr, probablement originaire d'El Heger, ce qui peut impliquer une descendance nabatéenne.

(2) Nonnosus, dans Müller, *Fragm. Hist. Graec.*, IV, 179; RAO, IV, p. 290, note 2; BD, III, p. 286, 348-349.

phylarche nabato-arabe de l'extrême sud palestinien, préposé aux Kindéniens et aux Moadéniens. Il nous renseigne aussi sur les *Taurenoï* du Sinaï (région de Tor). Le même Nonnosus fut envoyé peu après, par Justinien, en Arabie centrale comme ambassadeur et plus tard encore, en Abyssinie, auprès du roi des Aksumites, vers 540, pour l'entraîner dans la guerre des Byzantins contre les Perses (1). Nonnosus ne fut pas le seul missionnaire byzantin. C'est par douzaines que les Basileis en envoyèrent à Hira, à Nagran et dans toute l'Arabie, pour y tenter la pénétration pacifique et aussi pour y défendre les chrétiens, souvent désarmés dans ce milieu si difficile. Les petites communautés (bien moins nombreuses que celles des Juifs) répandues dans les oasis, faisaient appel à Byzance, dont elles étaient les pionnières.

Bien souvent les empereurs, plutôt que de reconnaître leur impuissance vis-à-vis de ces cheiks indisciplinés, préférèrent ratifier les coups de force, les actes de rébellion des petits tyranneaux, peu à peu redevenus indépendants, par suite du lent affaiblissement de la puissance publique impériale. C'est ainsi que l'empereur Jean, en 473, confirma la situation que s'était taillée à Ailat l'Arabe Amorcesos (Amroulqueïs?) (2), venu de Perse (3), en s'emparant de l'île de Iotabé, près d'Akaba (probablement le Djeziret Firaoun (pl. 136), où subsistent d'immenses fortifications du moyen âge, greffées sur d'autres plus anciennes). Cet Amorcesos avait évincé les percepteurs romains de la dime, ou plus exactement les douaniers, et s'était installé. Jean le maintint en possession et en fit un des phylarches de l'Arabie Pétrée. Dès lors, le commerce avec les Indes ne fut plus entièrement coupé, Amorcesos se contentant de s'enrichir aux dépens des marchands, sans les étrangler complètement. L'Empire voyait aussi dans cette légitimation des phylarches un moyen indirect de gagner du terrain en pays saracène. Par ce procédé, bien des oasis en dehors de l'action impériale la

(1) Voir notre *Hist. ant. d'Abyss.*, p. 119.

(2) Voir plus loin, p. 333.

(3) Cf. Malchus, dans Müller, *loc. cit.*, IV, p. 112 ss.

reconnurent indirectement, par exemple Ainouna, laquelle est peut être Onne (Οννη) de Ptolémée, au pays Madianite (1).

Les Arabes continuèrent d'ailleurs leur lente ascension dans les hiérarchies de l'Empire, le trône impérial y compris.

Jusqu'à la venue de Mahomet, la lutte séculaire se poursuivit entre les Romains et les Parthes Arsacides, puis entre les Byzantins et les Perses Sassanides pour la possession de la ligne de l'Euphrate, c'est-à-dire que le Bas-Empire ne renonça pas à posséder les affreux désert syro-mésopotamiens peuplés d'Arabes nomades saracènes, dont les rameaux orientaux étaient des protégés ou vassaux de la Perse. Sous réserve des guerres périodiques sans merci que se firent les deux grands empires, il y avait entente entre eux pour ne point soutenir les Saracènes reconnaissant leurs dominations réciproques, lorsque ces tribus indisciplinées entraient en conflit les unes avec les autres.

## § 2. — *La dynastie Lakhmide de Hira.*

Une attention un peu plus détaillée doit être accordée ici au puissant état arabe qui s'était constitué à Hira, au sud de Babylone, à partir du milieu du III<sup>e</sup> siècle, sous la dynastie des Lakhmides.

Hira était devenue le centre des foires fréquentées par les Arabes du Hedjaz et jouait un rôle analogue à celui de Gaza ou Bostra. Les artistes et les poètes y affluèrent. Ses rois reconnaissaient la suzeraineté de la Perse, tout en cherchant à ne pas se brouiller avec les Romains. Ceux-ci, de leur côté, songeaient à les utiliser pour assurer la paix du désert entre Syrie et Euphrate, par des subventions ou des alliances déguisées. Ils les avaient rencontrés déjà devant eux, notamment au cours de la campagne de 199, lorsque l'armée romaine, ayant pris et dévasté Ctésiphon, la capitale Arsacide, fut arrêtée devant Hatra (s'agit-il déjà de Hira?), par un certain Barsemius et ses

(1) Cf. Lammens, *La Mecque*, loc. cit., p. 336 et *L'ancienne frontière entre la Syrie et le Hedjaz*, dans *Bull. Institut fr. Arch. Or.*, XIV, 1915, p. 81-82.

hordes saracènes (1). Les premiers Lakhmides exercèrent d'abord leurs ravages contre la reine Zénobie de Palmyre. Ils se prétendirent alliés, aussi bien des Romains que des Perses, et cette prétention est, dans une certaine mesure, justifiée par l'épigraphie. Le document capital à cet égard est la remarquable inscription funéraire nabato-arabe d'En Nemara, à 100 km. à l'est du Hauran (fig. 25), découverte par Dussaud en 1899, au cours de sa belle mission dans les déserts de la Syrie moyenne (2). Cette inscription, actuellement au Louvre, est la dédicace funéraire, datée de l'an 223 de l'Éparchie, c'est-à-dire 328, d'un chef Arabe, Imroulqueis, qui s'intitule « roi de tous les Arabes » (3). Clermont-Ganneau a trouvé la clef de ce texte difficile, écrit en langue arabe classique, contenant quelques

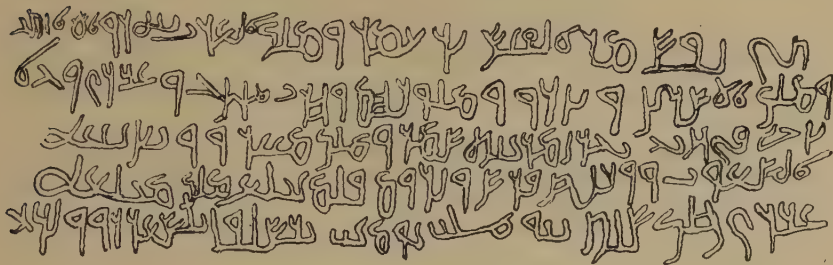


Fig. 25. Inscription d'En Nemara (d'après *DM, Mission*, p. 314).

expressions araméennes, mais en caractères nabatéens cursifs

(1) Cf. Cl. Huart, *La Perse antique et la civilisation Iranienne*, Paris, 1925, p. 135. Le nom de Barsemius indique une origine nettement sémitique (Bar = fils de...).

(2) Dussaud, *Les Arabes*, p. 34 et ss.; *DM, Mission*, p. 314-322; et Dussaud, dans la *Rev. Archéol.*, 1902, II, p. 409-421. Il s'agit du tombeau de Imroulqueis fils d'Amr, trouvé au Wadi es-Saout, à l'est d'En Nemara. Par là passait une route antique empierrée de Salkad vers l'Irak (*DM, Mission*, p. 26). En Nemara est l'antique Inakos (*Ivaxos*).

(3) Imroulqueis peut être le même nom que 'Αρῶρκεϊς cité, à une date tardive (473), par un fragment de *Malchus Philad.* Dans Dussaud, *Les Arabes*, la fig. 9, p. 37, représente les débris épars de la sépulture d'Imroulqueis, édifice rectangulaire ruiné de 3 m. 1/2 sur 4, montrant que l'ornementation en était dans le style nabatéen tardif répandu au Hauran, c'est-à-dire dans un style pré-byzantin. Pour figurer les pampres, les grappes de la vigne, usuelles dans cette décoration, l'artiste inhabile s'est contenté d'un simple réseau ne rappelant que de loin les grains du raisin. Cf. *DM, Mission*, p. 26-27.



voisins des dernières inscriptions du Sinaï. Il est de près de deux cents ans antérieur au plus ancien document épigraphique arabe coufique (1).

En voici le texte, amendé après certains tâtonnements :

« Ceci est le tombeau d'Imroulqueis, fils d'Amr, roi de tous  
 « les Arabes, celui qui ceignit le diadème, qui soumit les deux  
 « tribus d'Asad, celle de Nizâr et leurs rois, qui dispersa MHDj (?)  
 « jusqu'à ce jour, qui apporta le succès au siège de Nedjran de  
 « Shammar, qui soumit les tribus de Naad, qui préposa aux  
 « tribus ses fils et les délégua auprès des Perses et des Sassa-  
 « nides. Aucun roi n'a atteint sa gloire jusqu'à ce jour. Il est  
 « mort en l'an 223, le 7 de Kesloûl. Que le bonheur soit sur sa  
 « postérité. »

Cet Imroulqueis, incontestablement un roi Lakhmide de Hira, et non un Ghassanide comme on l'avait cru tout d'abord (à cause de la date de l'inscription, calculée dans l'ère de la province d'Arabie), paraît avoir joué un rôle considérable (2).

(1) L'inscription est au *Répertoire d'Épigraphie sémitique*, sous le n° 483; cf. *RAO*, VI, p. 305 (*Le Roi de « tous les Arabes »*), et VII, p. 168 (*Le tadjar Imroul-gais et la royauté générale des Arabes*).

(2) Cf. Peiser, *Orientalische Literatur Zeitung*, Berlin, 1903, p. 277; et *BD*, III, p. 285-286.

Voir aussi l'intéressante monographie des Lakhmides, de G. Rothstein, *Die Dynastie der Lakhmiden in Al Hira*, Berlin, 1899. On y trouvera, p. 69, la suite de la dynastie; Noeldeke, *Gesch. der Perser und der Araber, zur Zeit der Sassaniden*, passim, Leyde, 1877; et J. Eichhorn, *Ueber das Reich Hira*; voir aussi le commentaire de Ibn Kotaibeh, dans les *Mines de l'Orient*, t. II et III, 1812-13.

Dussaud (*Les Arabes*, p. 36, note 3) résume comme suit l'état de nos connaissances sur la plus ancienne dynastie Lakhmide, lesquelles nous sont d'ailleurs principalement parvenues par les chroniqueurs arabes, toujours fort confus. Du côté byzantin, Théophane, Sozomène et Socratès nous en parlent, mais de la façon la plus difficile à coordonner. Les dates résultent d'une critique serrée de la chronique de Tabari, laissant toutefois subsister des incertitudes.

1. Amr I <sup>er</sup> , ben'Adi	?
2. Imroulqueis I <sup>er</sup> , b-Amr.....	?-328
3. Amr II, b-Imroulqueis .....	328-358
4. Aus b. Qallam (Amalécite?).....	358-363
5. Imroulqueis II.....	363-388
6. Am-Noman I <sup>er</sup> , b-Imroulqueis.....	388-418

Puis viennent, d'après Rothstein et Noeldeke, contrôlant les chroniqueurs arabes :

El Moundhir I <sup>er</sup> (Alamoundaros).	
El Aswad .....	462-482

Il prit part, notamment, à l'un des sièges de la ville de Nédjran, celle au pays de Shammar où régnait Samir Yuharis (Shammar Yourich) (1), et non celle du Hauran, comme on pourrait le croire à cause de la proximité relative de son tombeau, c'est-à-dire qu'il dirigea des expéditions bien au sud de la Mecque, à 1.500 km. au sud de son tombeau, déjà lui-même à 500 km. de Hira.

Sa vassalité sassanide est prouvée par l'expression « qui ceignit le diadème ». Il s'agit sans doute du *tadj*, coiffure d'origine essentiellement persane conférée par les Sassanides à leurs vassaux, mais que les Byzantins finirent par conférer aussi. Ce sont d'ailleurs les Persans seuls qui avaient pu le décorer du titre de « roi de tous les Arabes ».

Imroulqueis joua double jeu et tint la balance égale entre ses deux puissants voisins ou suzerains. Aux Persans, il promettait de tenir les Romains en échec ; aux Romains, il garantissait dans une certaine mesure la paix de leur limès, et entre temps opérait ses razzias pour son propre compte, de l'Euphrate à Damas et jusqu'à l'extrême sud arabique. Sans doute il mourut loin de sa capitale, au cours d'une campagne qu'il fit pour étendre son influence dans la péninsule arabique, et c'est ce qui a dérouté si longtemps les archéologues, qui l'ont pris pour un Ghassanide ; cette dernière dynastie est plus tardive.

La coopération intermittente entre Lakhmides et Romains a laissé sa trace le long du limès d'Arabie. Elle se manifeste par la décoration, d'influence persane sassanide, de certains petits *castella* du désert syrien, notamment celui de Messatta, décoration attribuée à tort, semble-t-il, à la période postérieure des

El Moundhir II.....	482-489
Am Noman II.....	489-503
Abou Yafour b. Alqama.....	503-505
El Moundhir III, fils de Ma-es-Sama.....	505-554
Amr b. Hind.	
Qabous.....	vers 570
El Moundhir IV.....	vers 580 (frère du précédent).
Am Noman III Abou Kabous.....	vers 602

Peut-être l'Amorcesos de la p. 333.... est-il un de ces princes.

(1) Cf. notre *Hist. Ant. Abyss.*, p. 63-64.

Ghassanides (pl. 125 à 128), et qu'on restitue aujourd'hui aux Lakhmides. Tous les points importants furent occupés par eux, jusqu'à Dumet-Djandal, tandis que les garnisons impériales les évacuaient. Il est curieux de voir que le désert au delà du Darb el Hadj a été constellé de ces petits châteaux, dans des pays trop pauvres, trop désertiques pour que ces constructions n'aient pas eu un but déterminé et militaire (cf. la pl. 122, n° 1). De ces châteaux, Messatta peut remonter au IV<sup>e</sup> siècle ou au début du V<sup>e</sup> et avoir été en la possession des princes de Hira. D'autres, comme Tuba (pl. 122, n° 2 et 123, n° 1) et Amra (pl. 123, n° 2 et 124) sont plutôt Ommyades, c'est-à-dire du début de l'Islam (1).

Imroulqueis eut pour successeur son fils Amr II. Parmi les

(1) Les ruines de Messatta, dont la plus belle façade a été transportée pierre par pierre à Berlin (pl. 125, n° 1 montre ce qui restait en place de ces splendides sculptures en 1904), ont été l'objet de discussions fort intéressantes, à peu près épuisées aujourd'hui, quoique remises sur le tapis récemment, quant aux origines de l'art dont elles relèvent, pris d'abord pour byzantin. Strzygowski (*Mschatta*, dans *Jahrb. d. K. Preuss. Kunstsammlungen*, 1904) le date du IV<sup>e</sup> siècle, ce qui lui donnerait une importance de premier ordre dans l'histoire de l'art intermédiaire entre la Méditerranée et la Perse. On admet volontiers aujourd'hui qu'il est persan et dû aux Lakhmides.

Cf. RAO, VII, p. 168 ; BD, II, p. 105 à 176, ont consacré à Messatta 70 pages et de nombreuses illustrations. Cf. aussi Dussaud, *Les Arabes*, p. 40-56. De belles fresques, découvertes par A. Musil à Qasr Amra (pl. 124) (cf. de cet auteur : *Kusejr Amra*, Vienne, 1902), sont également d'un art intermédiaire entre la Perse et la Syrie. Ces châteaux ont été étudiés encore et décrits (à l'exception de Messatta) par JS, III, dont nous reproduisons plusieurs planches. Ils attribuent Qasr Amra à Walid I<sup>er</sup> (705-715) et Haraneh (pl. 122, n° 3) à son prédécesseur. Ils se prononcent pour l'origine Lakhmide de Tuba et de Messatta (*loc. cit.*, III, p. 126).

Cependant l'opinion contraire est soutenue par le R. P. Lammens, *La Mecque*, *loc. cit.*, p. 344 ; et J. Asiatique, 1915, p. 278, note 5. Il date les châteaux de la fin du VII<sup>e</sup> siècle. Dans le même sens, Ch. Diehl (*Manuel d'art Byzantin*, Paris, 2<sup>e</sup> édit., 1925, I, p. 50-55). Cet auteur attribue Messatta au VI<sup>e</sup> siècle, peut-être au VII<sup>e</sup> siècle, et croit, avec Brunnow, être en présence d'une œuvre des Ghassanides. Voir encore G. Migeon, *Qesejr Amra*, dans RB, 1914, p. 392.

Les plus anciens de ces châteaux ont encore l'allure de castella romains et, sans aucun doute, ont remplacé des ouvrages plus anciens de ce type. On a douté que les Ghassanides, demi-nomades sans capitale fixe, aient pu les construire par eux-mêmes, mais Aboul Fêda nous dit expressément qu'ils couvrirent le pays de châteaux. Même en n'acceptant que sous bénéfice d'inventaire cette affirmation, on doit conclure que tout n'en est pas imaginaire.

Sur les influences persanes de construction, voir aussi au chapitre précédent, ce qui est dit de Doura-Europos (p. 317, en note).

rois de sa dynastie, figure Am Noman I<sup>er</sup>, vassal fidèle des Perses, décoré par eux du titre de général et chargé de commander leurs troupes contre les Romains. Il fut un bâtisseur. Son fils Moundhir I<sup>er</sup> fut non moins fidèle aux Perses et combattit, comme lui, les Romains sur l'Euphrate (498), pendant que ces derniers faisaient ravager sa capitale par une tribu rivale qu'ils s'étaient rattachée, les Thabala. Avec Moundir (Alamoundaros), finit la lignée directe d'Imroulqueis. Un Lakhmide éloigné lui succéda. Moundhir III fut le dernier souverain glorieux de cette dynastie renouvelée. En 506, une paix avait été conclue entre Perses et Romains, mais, dès 528, Justinien I<sup>er</sup> refusa d'en exécuter certaines clauses humiliantes. Moundhir intervint aussitôt contre la Syrie et remporta des succès tels que la dynastie perse parut un moment redouter son ascension et peut-être même interrompit son règne en favorisant l'installation, entre Palmyre et l'Euphrate, d'une certaine tribu sud-arabique, les Kinda, dont le chef s'appelait Harith (Arétas), en même temps que nous allons voir se développer la fortune d'Arétas le Ghassanide (vers 520) (1).

### § 3. — *Les Ghassanides.*

Ce système politique de bascule, pratiqué par les feudataires orientaux, ne pouvait assurément satisfaire les Romains. Ils se sentaient dupés par les Lakhmides, que la distance mettait trop facilement hors d'atteinte. D'autre part, les Romains voyaient souvent leurs moyens entravés par l'action, tantôt virulente, tantôt souterraine, des puissantes colonies juives de l'Euphrate, enragées contre Rome et Byzance et ne négligeant aucune occasion de jeter, sur les oppresseurs de leur nation, le monde barbare, où ils étaient contraints de prendre refuge pour échapper à la persécution et à l'interdiction de la circoncision,

(1) Cl. Huart, *loc. cit.*, p. 68.



et cela depuis le Bab El Mandeb jusqu'au Bosphore Cimmérien (Crimée) et aux colonnes d'Hercule. Les Juifs de Babylone étaient bien vus des Sassanides, parce que les rois iraniens n'avaient rien à en redouter. En 530, la *diaspora* de l'Euphrate poussa Cavud, comme plus tard Chosroès, à reprendre la guerre contre l'Empire. Les Juifs excitaient encore plus directement les Lakhmides païens.

Aussi Justinien, fatigué de voir ces derniers jouer à volonté de leur vassalité perse, comprit-il, deux siècles après Imroulqueis, qu'il était inutile de composer avec eux. Il avait trouvé plus près, en Syrie, un champion susceptible, pensait-il, de tenir en respect les Perses et, tout d'abord, leur vassal douteux de Hira. Ce rôle était destiné au chef d'une petite dynastie purement nomadique à l'origine, venue du lointain sud-arabique et possessionnée, par la seule grâce de ses razzias, sur les confins syro-mésopotamiens. Donc, l'empereur songea à le mettre à la tête d'un état syro-arabo-romain à cheval sur les territoires du limès que les Lakhmides avaient entrepris de défendre et plus souvent attaqué en fait. C'est sans doute Nonnosus qui servit d'intermédiaire pour cette négociation (ci-dessus, p. 332).

Cette famille nouvelle est celle des Ghassanides aux origines obscures ; quoique lentement émergée, elle est fort ancienne, car le nom de Ghassan figure déjà dans l'inscription lihyanite n° 55, d'El Ela (1). Comment la famille à laquelle a pu appartenir le Ha-Gassan de cette inscription, remonta vers le nord pour y commettre ses déprédations, c'est ce qu'on ignore ! Toutefois, sa lignée comprenait déjà des cheiks maîtres des confins avant le début du vi<sup>e</sup> siècle et jusque-là fort nomades. A aucun moment ces cheiks ne se fixèrent en une ville comme firent les Lakhmides de Hira. Clermont-Ganneau pense identifier leur lieu d'origine au Wadi Gazzé (actuel-

(1) JS, I, p. 394. L'inscription montre qu'il s'agit d'un personnage à la fois sacerdotal et militaire, probablement le chef du sanctuaire de Dedan (ci-dessus, p. 221). En voici le texte :

1. Le représentant de HA-GASSAN, grand-prêtre, écrivain,
2. Fils de Harmah, lorsqu'il leur fit la guerre.
3. Il périt au combat de Badian Sayd de ....

lement Soukh Mazen). Ce nom peut fort bien contenir le radical du leur (1). L'ancêtre général paraît être Amr ben Amir, surnommé Mozaiqiyah. Son fils Djafna est l'éponyme de la dynastie (les Djafnides) (2). L'empereur Anastase (491-518) paraît avoir donné déjà des titres à un Ghassanide. Théophane signale Djafna comme ayant fait des incursions en Palestine vers l'an 510. A partir d'Abou Samir, les Ghassanides prétendent au titre de roi, grâce à leurs succès contre les petits phylarches de Dadgem (?) et se posent en rivaux des Lakhmides. Le premier prince de cette famille, dont l'existence soit historiquement établie, est Harith b. Djabala (Arétas ibn Gabala, roi de 528 à 569). En avril 528, au rapport de Jean Malala, il défait les gens de l'Euphrate. Théophane signale qu'en 529, El Moundhir III (le Lakhmide), après avoir d'abord cherché à soumettre au tribut les Arabes de Palmyre, se livra, contre la Syrie, à une incursion de grande envergure jusqu'à Antioche. Les troupes impériales lui donnèrent la chasse. Le Lakhmide captura, en se retirant, un phylarche de vassalité byzantine. Les impériaux entamèrent, pour venger ce dernier, une campagne au cours de laquelle plusieurs villes de l'Euphrate relevant de la Perse furent détruites. Moundhir se serait enfui jusqu'aux Indes. Cependant Bélisaire, avec qui Arétas combattait contre les Perses, fut battu à Rakka le 19 avril 531, malgré

(1) *RAO*, V, p. 120. Mazen rappelle en effet le nom ancestral des Ghassanides : Mâzin. Ce soukh Mazen a donné naissance à Συχομαζών, nom de ville dans les *Notices Episcopales* (ci-dessus, p. 283 en note) et sur la carte de Madeba.

(2) Liste des rois connus de Ghassan :

Amr b. Amir Mozaiqiyah.	
Djafna.	
Abou Samir el Harith b. Amr.	
Djabala	
Harith b. Djabala (Arétas).....	vers 528-569
El Moundhir (Alamoundaros).....	569-582
Am Noman .....	582-584
Harith le jeune.	
Amr b. el Harith.	

Ces noms sont plus d'une fois de nature à créer une confusion entre Lakhmides et Ghassanides, comme on le voit en se reportant à la liste dynastique, ci-dessus, p. 336 en note. Dans les deux listes, un Am Noman succède à un El Moundhir. Mais c'est à un siècle d'intervalle. Cf. Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, I, p. 72.

ses premiers succès. Cela n'empêcha point Justinien d'accorder à Arétas, la même année, parce qu'il continuait la guerre contre Moundhir, le titre de phylarche général des Saracènes de toutes les provinces orientales de l'ancienne Syrie, avec des dignités l'égalant peu à peu au *dux* et au *praeses* de la province où il était installé, probablement dans ces châteaux d'origine lakhmide ou perse bordant le limès. Ayant rendu des services dans la guerre de 540 entre Grecs et Sassanides, Arétas se vit conférer le titre de *patrice* et reconnaître la royauté sur les Arabes. Il ne fut pas uniquement heureux. Pendant la campagne de 544, son fils tomba aux mains de Moundhir et fut, sur l'ordre de ce dernier, passé par le feu, c'est-à-dire immolé en holocauste à la déesse Ouzza (1). Arétas prit sa revanche au cours d'une rencontre à Kinnesrin (région d'Antioche), où périt son puissant adversaire (544). Après ce succès, il fit une visite officielle à Constantinople pour y obtenir la consécration du principe héréditaire dynastique au profit d'un de ses fils (563) (2).

L'élévation de cette dynastie ne semble pas avoir amélioré beaucoup la situation. Au contraire, elle attira sur la Syrie la vindicte et la jalousie des seigneurs de Hira. Les Ghassanides ne furent jamais en mesure de mettre en échec ces derniers. C'est ce que traduit Procope, quand il dit (3) : « Moundhir (le Lakhmide) ne causa pas moins de dommages aux Romains, quoiqu'il se fit très vieux, et il ravagea perpétuellement tout l'ouest, sans rencontrer opposition. »

Cependant la nouvelle expérience fut continuée par Byzance en la personne du fils d'Arétas (mort vers la fin de 569), Abou Kharib el Moundhir (569-587). Cet Alamoundaros prit le pou-

(1) Plus loin, chap. XIX, § 1<sup>er</sup>, II.

(2) Chapot, *loc. cit.*, p. 32; Théophanes, 240; Procope, *De Bello Persico*, II, 28; J. Malala, p. 434; Jean d'Éphèse, *Histoire Ecclésiastique*, IV, 39.

Théophane, écrivain du VIII<sup>e</sup> siècle, est l'auteur d'une chronique d'une importance capitale; Procope, byzantin du VI<sup>e</sup> siècle, est l'auteur essentiel pour le règne de Justinien; Jean Malala, chroniqueur syrien du VI<sup>e</sup> siècle, est digne de confiance, pour la période contemporaine de sa vie seulement; Jean d'Éphèse est un chroniqueur religieux syrien du VI<sup>e</sup> siècle.

(3) *De Bello Persico*, I, 47, 47; II, 1, 8.

voir dix ans après la mort de son homonyme de Hira, le roi Moundhir III. De ce que les mêmes noms se retrouvent dans les deux dynasties rivales, de grandes obscurités sont résultées; Jean d'Éphèse, notre seule source, ne les distingue guère l'un de l'autre (1).

A Hira régnait Qabous, second successeur de Moundhir III (570). Moundhir le Ghassanide le battit, mais ne fut pas soutenu par Constantinople et se révolta contre Justin II. Dès lors le Persan devint plus entreprenant encore et l'empereur, après trois ans de ce gâchis, sentit la nécessité de se rapprocher de son trop indépendant vassal. La réconciliation solennelle eut lieu, comme il convenait alors, auprès d'un tombeau vénéré, peu après la mort de Justin. Moundhir, comme autrefois son père, fut reçu à Constantinople avec ses deux fils, par Tibère II, fils de Justin. Il fut admis à la dignité de phylarche de l'Empire, avec (signe d'influence persane) la tiare orientale ou tadj à la place du diadème occidental ou ikhil (578). Moundhir, plein d'enthousiasme, fondit sur Hira et la brûla (2).

Cependant on commença à l'accuser à Constantinople de jouer double jeu, de pactiser sous-main avec l'ennemi, accusation que les Perses adressaient aussi constamment à leurs vassaux, auxquels, s'il faut en croire Procope, ils reprochaient de se laisser soudoyer par les Byzantins. Les troupes du Basileus, à l'occasion de la consécration d'une église, réussirent à capturer Moundhir le Ghassanide, entre Damas et Palmyre (vers 582). Il fut expédié sous bonne garde en Sicile et y finit ses jours en captivité.

Ses fils se soulevèrent aussitôt. L'aîné Am Noman réussit, par la lâcheté des autorités locales de Bostra, à recueillir la succession de son père. Très peu après, il fut à son tour capturé et interné à Constantinople (584). Ainsi, cette courte royauté de moins de 60 ans disparaissait sans avoir réussi, ni à posséder la

(1) *Loc. cit.*, IV, 39.

(2) Noeldeke, *Ghassanide Fürsten*, p. 12; *RAO*, VII, p. 167-170, où la date de cette brillante réception à Constantinople est placée à 580 au lieu de 578; *BD*, II, p. 174.



Syrie, ni surtout à faire pièce à Chosroès. Byzance s'en débarrassa, parce que ces petits princes ne jouaient qu'un jeu personnel, sans remplir leur fonction propre de boulevard devant le désert. Le groupement des Arabes du limès, à peine réalisé, se rompit aussitôt. Le « royaume des Arabes » fut partagé entre quinze princes ou cheiks, dont les plus orientaux se firent les vassaux de la Perse, et, dit le chroniqueur Michel le Syrien (1), « l'hérésie se répandit parmi les Tayayé (Arabes) chrétiens ». Nous ne savons pas si les Ghassanides ont été les maîtres de la Nabatène, dont l'histoire propre apparaît peu clairement dans cette mêlée confuse des tribus, mais le sud de Maan relevait d'un sous-phylarche des Gudan, lequel joua un rôle au moment des premiers combats entre Byzantins et sectateurs de Mahomet, lors du rush vers le nord des hordes enflammées par sa prédication. Mahomet, le seul véritable « roi des Arabes », arrivé aux confins de Tebouk et Maan, se considérait aux prises avec les Impériaux. Partout il rencontra des tribus chrétiennes et, même, il eut, dans sa garde personnelle, des chrétiens nabatéens, des gens d'Ailat, où régnait un petit cheik qui accepta son alliance.

La dynastie Lakhmide ne survécut pas beaucoup à sa rivale. Abou Qabous (Am Noman III) fit encore campagne contre les Byzantins et prit Circesium (2), mais le roi de Perse lui reprocha de l'avoir abandonné dans un combat et, non content de le détrôner, mit fin à sa dynastie, moins de trente ans après la fin de la dynastie Ghassanide (602).

Le système des phylarches avait définitivement fait faillite. Les Byzantins, hors d'état d'assurer par eux-mêmes la défense de leurs frontières, n'avaient sans doute pu faire autrement que de pratiquer cette politique des dynasties indigènes. Il avait fallu contenir les Lakhmides par une dynastie nouvelle; on fut acculé, tout aussitôt, à la nécessité de contenir les Ghassanides en les plaçant entre deux feux. C'est dans ce but, que

(1) *Chronique* (traduite par l'abbé Chabot), II, p. 350. Il était patriarche d'Antioche au XII<sup>e</sup> siècle.

(2) El Bousera, confluent du Khabour (Aborras) et de l'Euphrate.

Byzance se ménagea soigneusement un parti à la Mecque, aux environs de l'Hégire. Elle y protégeait traditionnellement les chrétiens, tels Abou Amir Ar Rahib, contre le parti le plus puissant, celui des Qoraichites, auquel appartenait Mahomet par la naissance. Ces derniers cherchèrent à renverser les alliances. D'après les chroniqueurs arabes Fazi et Wahidi, le gendre du prophète et futur khalife, Othman, fit même exprès le voyage de Bostra pour exposer aux officiers impériaux du *limès*, du Λιμῆς, l'importance de la Mecque au point de vue du commerce et de la politique générale. Il rappela le rôle de l'Arabie lors de la grande invasion perse, alors encore récente. Peut-être Othman eut-il du succès. Les chroniqueurs prétendent — chose peu probable — qu'il réussit à se faire nommer roi de la Mecque (d'après Fazi). En tout cas, on l'encouragea, comme un simple phylarche, par des faveurs, par des honneurs (1). Il faut retenir de ces souvenirs épars, mal coordonnés et peu sûrs que l'Arabie centrale avait des rapports plus intenses qu'on ne croit avec le monde byzantin. Elle était pleine de royaumes ou territoires chrétiens, judaïsants ou païens. Elle participait de loin à la vie du monde occidental. Cette histoire proto-islamique n'a pas encore livré tous ses secrets.

Pour en revenir au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, la politique byzantine manqua de stabilité. Peut-être aussi Othman revint-il avec une notion plus nette de la faiblesse réelle de cet empire vermoulu. En tout cas, les rapports ne continuèrent pas dans cette voie favorable. Il n'y eut certainement aucune coordination d'efforts entre Byzantins et Arabes du Hedjaz contre les derniers débris des Ghassanides.

Impuissante devant les Perses, la politique des phylarches le fut encore plus contre l'Islam. Entre un essor et une déca-

(1) Cf. R. P. H. Lammens, *La Mecque*, loc. cit., p. 129 et 368. Il est certain que des accords commerciaux furent à plusieurs reprises conclus, par les négociants de la Mecque, avec les fonctionnaires impériaux de Bostra, ou persans du Bahrein, mais cela n'impliquait que des sortes de capitulations permettant le libre passage des caravanes. C'est ce que les Arabes appelaient obtenir la « garantie de César », ou de « Chosroès ». Ni l'Empereur ni le Roi des Rois ne traitèrent avec eux sur le pied d'égalité.

dence la lutte n'est pas égale. Le succès sans lendemain des Perses désagrégea tous les cadres institués en Syrie par les Impériaux, affaiblit extraordinairement l'empire d'Orient et prépara les voies à l'ascension de la Mecque. D'ailleurs, plus immédiatement, de simples questions d'argent jouèrent un rôle immense dans la défaite byzantine. La garde du désert d'Idumée était confiée à des Saracènes, moyennant une solde de moins en moins régulièrement payée. Les mercenaires, réclamant leur dû, se virent insulter par le trésorier impérial, qui leur dit : « Notre empereur peut à peine payer ses soldats ; il n'a rien à donner à des chiens comme vous. » Les Saracènes tournèrent le dos aux Impériaux et même s'unirent aux Arabes, déjà parvenus aux abords de la mer Morte. En un tournemain, le sort de la Syrie fut décidé à la bataille du Yarmouk (634).

---

## CHAPITRE XVII

### PÉTRA A L'ÉPOQUE DES CROISADES

§ 1. *El Aswit* : La forteresse arabe de Pétra est El Aswit. Danger pour les royaumes francs d'être pris à revers par les places arabes. — § 2. *Le Val Moïse et l'Oultré-Jourdain* : Installation des Croisés à Hébron, Darona et en Transjordanie. Chobek ou le Krach de Montroyal. Occupation du Wadi Moussa ou Val Moïse par les Croisés. La forteresse franque du Livaux Moïse (Pétra). Ailat, l'île de Graye, Renaud de Châtillon dans la mer Rouge. — § 3. *Etat de l'Islam. Noureddin, Shirkouk, Shawer, Saladin* : Faiblesse de l'Islam et des derniers Fatimites. Noureddin, de Damas menace l'Égypte. Shawer, maître des Khalifes. Campagnes d'Amaury de Jérusalem contre l'Égypte. Campagnes de Saladin contre les Croisés et contre Kérak. — § 4. *Kérak et Renaud de Châtillon* : La forteresse de Kérak. Histoire de Renaud de Châtillon. Les places d'arrêt. Qalaat Guindi (Sadr). Ruine des royaumes francs après la bataille de Hattin (1187). Prise de Kérak. — § 5. *La visite du sultan Baibars à Pétra* : Récit de Nowairi ; sa description des ruines de Pétra.

#### § 1. — *El Aswit*.

Nous devrions, pour rester fidèle à notre plan, nous abstenir de pousser au delà de l'avènement de l'Islam, l'histoire de l'Arabie Pétrée. Dans le cas contraire, en effet, nous risquons d'être entraînés à faire encore le récit des événements du reste de la Syrie pendant une dizaine de siècles. Ce ne serait rien moins que l'histoire de la conquête et de la civilisation arabes, à laquelle s'ajouterait celle des royaumes francs de Terre Sainte, puis enfin celle de la conquête turque, et l'on verrait alors poindre à l'horizon la question d'Orient au xvm<sup>e</sup> et au xix<sup>e</sup> siècles.

Cependant, Pétra, que nous avons vue presque totalement désertée, retrouve pour une période de quelques décades seu-



lement, lors des croisades, une importance stratégique imprévue et la question nous a paru digne d'être exposée. D'autre part, elle est d'un intérêt historique trop limité pour mériter une étude séparée.

Le lecteur nous pardonnera donc les quelques considérations suivantes sur Pétra aux temps islamiques, et surtout sur le rôle des pays d'Oultra-Jourdain et de Pétra dans les terribles conflits qui, au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, mirent aux prises Orient et Occident, musulmans et chrétiens, émirs sarrazins et chevaliers francs.

Les premiers historiens et géographes arabes ne parlent pas de Pétra. Il est certain, cependant, que tous les lieux anciennement fortifiés, toutes les positions importantes pour l'Islam, perdues ou évacuées par Byzance, furent utilisés par les khalifes, surtout les places pouvant menacer la route des Lieux Saints de l'Arabie. A ce titre Pétra fut connue d'eux et occupée. Au début des Croisades, la forteresse arabe de Pétra portait le nom d'El Aswit. C'est sous ce nom que la désigne Nowairi (1).

Pour faire comprendre les causes de cette renaissance relative de Pétra, il est indispensable de rappeler la position respective des Francs et des Sarrazins.

A peine installés à Jérusalem, grâce à l'impuissance dans laquelle était tombé l'Islam, les chevaliers francs virent que, détenteurs du territoire palestinien jusqu'à la profonde dépression de la mer Morte, ils n'avaient aucune protection contre les machinations préparées dans le Moab, dans les territoires montagneux au delà du Jourdain. Or, précisément, ces territoires avaient pris une grande importance pour l'Islam. Les Croisés, installés à Antioche, à Tripoli, à Jérusalem, ne possédaient pas l'arrière-pays syrien séparé de la côte par le

(1) D'après le *Mémoire sur les Nabatéens* de Quatremère.

Le Bon Rey, dans *Les Colonies franques de Syrie*, ouvrage du plus haut intérêt, paraît assimiler El Aswit à la fortification qu'on rencontre en montant au-dessus du théâtre de Pétra vers le haut lieu du Zabé Atauf. C'est certainement une erreur. Jusqu'à ce que des fouilles aient pu y être entreprises, il sera difficile de préciser le caractère de cette dernière forteresse.

Liban et le Jourdain. C'est cependant là qu'étaient les grandes places musulmanes, Alep et Damas. Les Croisés ont bien pu s'emparer, pour peu de temps, de villes secondaires, mais jamais ces deux bastions ne furent emportés, ni même sérieusement menacés (1). Alep avec sa citadelle immense comme une ville, Damas défendue par les défilés de l'Anti-Liban, ont toujours paru inaccessibles. Et Damas était à la fois la tête de convoi du pèlerinage du Hedjaz et la tête d'étape de la route militaire principale vers l'Egypte, pays dont le rôle à cette époque était capital pour les Croisés.

## § 2. — *Le Val Moïse et l'Oultra-Jourdain.*

C'est ce qui explique qu'immédiatement après l'avènement au trône de Baudouin I<sup>er</sup>, en 1100, ce souverain ait cherché à reconnaître la valeur des territoires au delà de la mer Morte. Son chapelain, le moine Fulcher, nous raconte le raid désastreux qu'avec 150 chevaliers et 500 hommes à pied, il entreprit par le sud de la mer Morte jusqu'au mont Hor et au Wadi Moussa, qu'il appelle *Vallis Moysi*. Ne pouvant s'y maintenir, le roi revint à Jérusalem par Zoar et Hébron.

Il comprit la nécessité de renouveler son effort. Aussi, entre 1114 et 1116, donc peu d'années après la prise de Jérusalem, l'occupation de la Transjordanie fut-elle ordonnée. Elle débuta par une installation solide à Hébron, à trente kilomètres au sud de Jérusalem, une place qui fut importante à l'orée de l'Idumée, d'où l'on surveillait une des pistes de Palestine en Egypte. Le point avancé des Croisés sur la route du bord de la mer, au delà de Gaza, était Darona (Darum), non loin d'El Arish. Ces places surveillaient aussi les routes par le désert du Sinaï, lequel fut finalement incorporé, au moins nominale-ment dans la seigneurie d'Oultra-Jourdain, avec le couvent

(1) Le siège d'Alep en 1124 échoua. Une seule tentative sérieuse fut faite contre Damas, en 1148, par Louis VII de France et Conrad d'Allemagne, sans succès.

de Sainte-Catherine du Sinaï. L'archevêque de ce sanctuaire orthodoxe fut rattaché par force à Kérak et soumis à la hiérarchie de l'archevêque latin de cette place (1).

Puis fut créée, après le raid que fit sur place avec 200 chevaliers, en 1116, Baudouin I<sup>er</sup>, la première place forte du Moab, Chobak, à 1.200 mètres d'altitude, appelée d'abord le Krach (château) de Montroyal ou Montréal. C'était une forteresse puissante que garda le Français Romain du Puy. Les ruines encore si imposantes de cette citadelle (pl. 131, n° 2 et 132, n° 1) ne portent plus trace de ses fondateurs francs. Le P. Savignac n'y a relevé d'autre inscription intéressante des Croisés que la date de 1118, inscrite sur des restes d'église catholique. Par contre, on y admire encore de superbes inscriptions arabes du style fleuri du xiv<sup>e</sup> siècle.

L'occupation de la Transjordanie fut complétée méthodiquement vers le sud. Baudouin, toujours en 1116, poussa son expédition jusqu'à Ailat sur la mer Rouge. La population s'enfuit. On ne sait quelle fut l'importance de l'installation des Francs au fond du golfe (2). Il est probable qu'El Aswit-Pétra était déjà évacuée par les Sarrazins. Le chroniqueur Albert d'Aix dit, en termes fort vagues, que Baudouin établit dans la région un château pour contenir les *Arabitae*, de telle façon que leur commerce fût contrôlé par le royaume franc. C'est la première indication que nous ayons de la construction d'une forteresse franque, dans la *Vallis Moysi*. Souvent les chroniqueurs l'appellent en vieux français *Li Vaux Moyse*, plus rarement Selem, où l'on retrouve le vieux radical biblique de Sela (3). Dans cette vallée, le nom de la forteresse franque elle-même était Ouaira, dont la localisation, dans l'ensemble tourmenté des montagnes de Pétra, n'était pas

(1) L'Eglise latine se montra infiniment moins intolérante, en Syrie, entourée de dangers de toute espèce, qu'à Chypre, par exemple, où rien ne la menaçait sérieusement. Les rites chrétiens d'Orient n'y subirent pas une oppression comparable à celle qui fut de règle sous la dynastie des Lusignan de Chypre. Cf. notre récit de voyage : *A Chypre, L'île d'Aphrodite*, Paris, 1925, p. 29-32.

(2) *Historiens occidentaux des Croisades*, I, 1, p. 505; III, p. 432, 573; IV, p. 703; P. Savignac, dans *RB*, 1913, *Une visite à l'île de Graye*, p. 588.

(3) Plus haut, p. 1.

facile. En effet, elle ne se confond pas avec la forteresse féodale (?) que Hoskins croit avoir retrouvée sur le mamelon dit « Acropole de Pétra » (1). Rien ne permet davantage de l'identifier avec El Aswit, dont d'ailleurs la localisation est inconnue.

On sait seulement que Ouaira fut reprise par les musulmans. Guillaume de Tyr (2) dit pour l'année 1144 que les Francs la reprirent après un siège, par la simple menace de couper les oliviers qui en faisaient toute la valeur, renseignement éminemment suspect, car seulement dans les abords immédiats d'Eldji pouvaient sur 2 ou 3 hectares pousser des oliviers.

Les chroniqueurs musulmans connaissaient aussi l'existence, dans les environs d'El Aswit, d'une forteresse franque : c'est ce qu'a conclu à juste titre Quatremère d'un récit du chroniqueur Ibn Mayesser. Cet historien arabe raconte que, vers la fin de 1156, donc quarante ans après l'occupation militaire du Wadi Moussa par les Croisés, une troupe musulmane partie d'Egypte envahit la montagne du Chara, assiégea pendant huit jours le château d'El Ouaira et poussa même jusqu'à Chobak (3).

El Ouaira se confond probablement avec la localité Airé dont parlent les historiens des Croisades comme au voisinage de Pétra. Burckhardt, également, parle d'une Waire qu'il a visitée dans la banlieue de Pétra. Or le nom s'est conservé jusqu'à aujourd'hui sous la forme El Ouaira. A une heure au nord-est de Pétra, le P. Savignac a retrouvé la forteresse franque doublée d'une église très ruinée. Il en a donné une description complète. Le tout est, d'après lui, incontestablement un travail des Croisés (fig. 26), peut-être greffé sur une forteresse plus ancienne (4). Il existe dans la région, au val d'El

(1) Hoskins, *The second High Place at Petra*, dans *Biblical World*, Chicago, 1903, p. 167-174. Cf. *BD*, I, p. 300 et 415.

(2) *Historia Rerum*, XVII, chap. vi.

(3) Cf. *RAO*, II, p. 178 et 405 ; R. P. Vincent, *RB*, 1898, p. 431.

(4) Dans *RB*, 1903, p. 115 et suiv. Voir aussi la plus ancienne étude sur la question : Bon Rey, *Colonies Franques*, p. 398. Alois Musil a donné de cette place un plan un peu plus poussé (*Arabia Petraea*, II : *Edom, Al Wejra*, fig. 27, p. 64). Une photo intéressante du « Livaux de Moïse » figure dans G. de Ker-gorlay, *Sites délaissés*. Voir aussi pl. 27, p. 152.



Barid, à 2 h. plus au nord, un autre ouvrage fortifié d'origine franque, avec une autre église.

Les Latins occupèrent également l'ancien *castrum* fortifié romain d'Odruh, comme le prouvent les traces catholiques

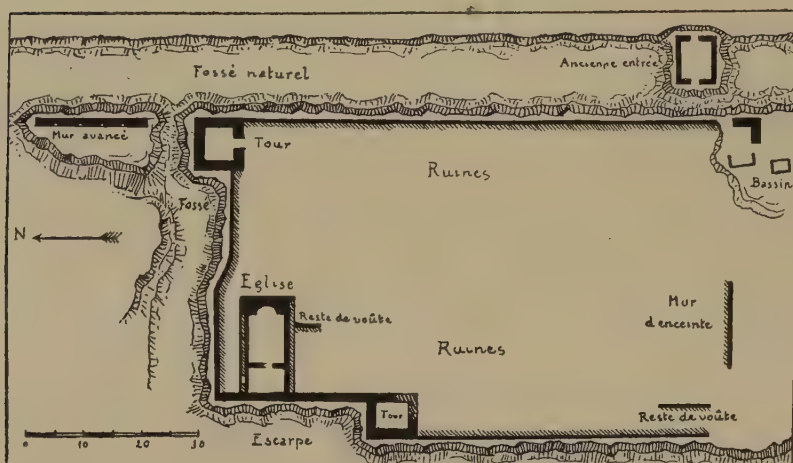


Fig. 26. La forteresse franque de Pétra El Waira, le Val Moïse des Croisés.

(R. P. Savignac, *RB*, 1903, p. 115.)

qu'ils ont laissées dans l'antique église constantinienne de cette place (1). D'ailleurs cette redoutable enceinte, encore presque intacte aujourd'hui, était, avec sa belle source, un poste avancé de premier ordre pour la surveillance des mouvements militaires des Sarrazins, sans cesse en déplacement entre Damas et l'Égypte par les routes du désert.

Poursuivant leur progression vers l'Égypte, les Croisés parvinrent au petit port d'Ailat, Eziongaber au temps de Salomon, Aelana au temps des Romains, aujourd'hui Akaba, au fond du golfe du même nom (pl. 135), bourg misérable à la vérité, mais important parce qu'il était unique et facile à défendre, pourvu qu'on fût maître de l'île fortifiée de Graye,

(1) *BB*, I, p. 461 ss.

qui se trouve devant, Djeziret Firaoun en arabe (fig. 27 et 28 et pl. 136) (1).



Fig. 27 et 28. L'île de Graye, Djeziret Firaoun.  
Croquis de L. de Laborde (1828), reproduit par R. B., 1913, p. 588

(1) L'îlot est couvert de ruines d'origine probablement saracène. Le P. Savignac, qui l'a visité en 1913, n'y a trouvé aucune trace de l'appareillage des murailles caractéristique des Croisés. Il est toutefois probable qu'ils l'occupèrent (voir le plan de l'île, fig. 27 et 28).

On trouvera de l'île une description intéressante dans le récit de la visite de Rüppel, en 1822 (*Reise in Nubien, Kordofan, Arabia Petraea*), p. 252, dont nous reproduisons aussi (pl. 136) la jolie gravure. Il l'appelait Kalaat Emrag, nom où l'on peut discerner le radical du nom francisé de Graye. Elle a été visitée à nouveau en 1828 par le C<sup>te</sup> de Laborde. Pour s'y rendre, le voyageur français dut, faute de toute embarcation, faire la courte traversée sur un tronc de palmier, presque à la nage malgré les requins. Wellsted (*loc. cit.*, II, 143) et Burton (*Land of Midian*, I, p. 223) l'ont décrite à leur tour.

Cette puissante installation, peut-être établie sur des ruines romaines ou byzantines, n'a pu devoir son origine uniquement à la lutte entre Renaud et Saladin. Elle ne se conçoit pas sans une marine, et nous savons que la campagne de Renaud de Châtillon en mer Rouge débuta par la construction d'une flotte franque à Ailat ou Akaba (1182). Après la destruction de cette flotte, probablement, l'île de Graye perdit toute importance, car le pèlerin Thietmar la

Tout à côté d'Odruh, à la même hauteur dans le désert, à l'est, paraît avoir existé la forteresse aujourd'hui disparue que les Croisés appelaient Ahamant. Se confond-elle, comme l'ono-

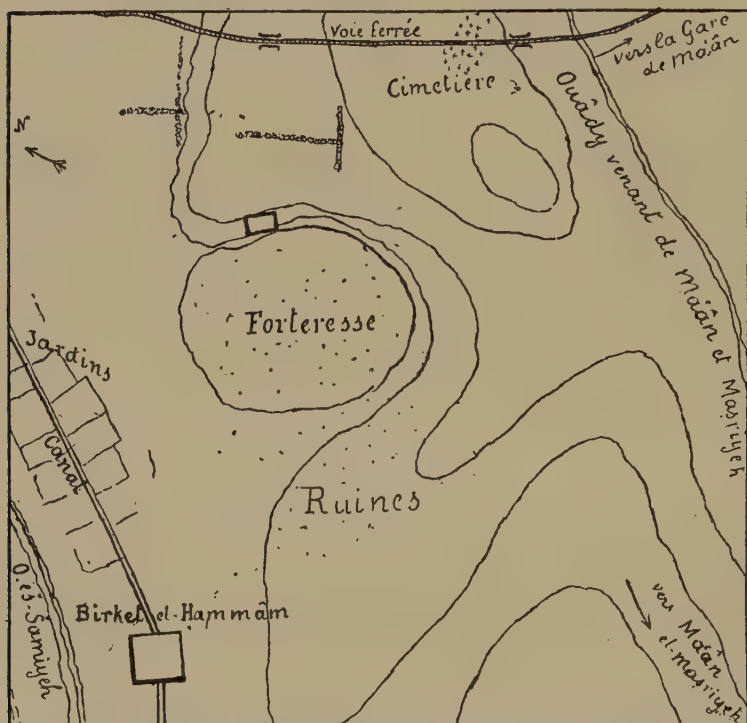


Fig. 29. Environs de Maan (d'après JS, I, fig. 33, p. 39).

mastique l'indiquerait, avec Maan ? Cette dernière agglomération est bien connue (voir les fig. 29 et 30 et la pl. 64, n. 2). On voit, à 3 km. de la ville, un tertre fortifié en ruines (appelé forteresse à la fig. 29), mais ne remontant pas, dans ses restes

visita en 1217 et la trouva habitée par des Sarrazins et des esclaves chrétiens, anciens soldats de toutes les races, capturés à la guerre. (*Mag. Thietmari Peregrinatio*, XVII, 6.)

D'après Aboul Feda, à la fin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, la citadelle de Graye n'était plus qu'une ruine. Adélaïde Sargent-Galichon (dans *Sinâï, Maan, Pétra sur les traces d'Israël et chez les Nabatéens*, Paris, 1904, p. 137) a donné une jolie vue photographique de l'île.

La meilleure étude qui lui est consacrée est le récit de la visite du P. Savi-gnac, déjà citée (*RB*, 1913, p. 588).

visibles, au delà du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle. Les PP. Jaussen et Savignac n'ont pu, en 1909, y découvrir la moindre trace d'une occupation par les Croisés. Cela ne prouve d'ailleurs rien, si ceux-ci n'ont eu là qu'une forteresse provisoire en matériaux légers. Le croquis de Doughty (fig. 30), de trente ans antérieur, ne relève aucune trace de fortification ancienne. -

Ahamant était l'un des quatre fiefs de la Terre d'Oultre-



Fig. 30. Croquis de Maan (d'après Doughty, *Travels*, édit. 1921, I, p. 33).

Jourdain ; il est invraisemblable que les Croisés, tenant Odruh parce que c'était une forteresse toute construite, aient négligé de tenir Maan, la seule agglomération importante de toute la région et incapable de résister à leur attaque (1).

Au nord de Chobak-Montréal, sur la voie romaine, était une forteresse de moindre importance, Tafleh (2). Enfin on arrivait, toujours en remontant vers le nord, au réduit de la défense, le fameux Kérak, construit en 1142, appelé aussi la Pierre du Désert, *Petra Deserti* (qui n'est pas la Pétra ancienne), l'ancien Kir Moab de la Bible, dont il a été si souvent question déjà.

(1) Cf. Rey, *Etude sur les monuments et l'architecture militaire des Croisés, en Syrie et dans l'île de Chypre*, Paris, 1871, p. 275.

(2) Un excellent cliché de Tafleh dans C<sup>ie</sup> J. de Kergorlay, *Sites délaissés*.



L'importance historique de ce dernier point ne peut être exagérée. Par là, déjà, les Juifs s'étaient élancés à la conquête de la terre promise. Il évoque tous les personnages de la Bible depuis Moïse et Josué ; par là passèrent les caravanes des Nabatéens ; non loin de là, la voie romaine du limès de Bostra ; par là ou non loin de là, les caravanes musulmanes du Hedjaz ; là, mais pendant cinquante ans seulement, les chevaliers d'occident, presque tous des Français, fondèrent une citadelle féodale immense, dont les ruines imposantes se profilent aujourd'hui encore fièrement sur l'azur au-dessus de la mer Morte (pl. 129-131 et 133, n° 1).

§ 3. — *Etat de l'Islam, Noureddin, Shirkouk, Shawer, Saladin.*

On a vu déjà les raisons pour lesquelles les Croisés, peu à peu, quittèrent la côte et s'engagèrent sur les plateaux déserts du Moab. Cela peut étonner au premier abord, mais on le comprend dès qu'on examine les extraordinaires complications résultant des conflits intérieurs de l'Islam, d'une part, et de l'intervention occidentale, d'autre part. Qu'on en juge par la situation historique et militaire au milieu du XII<sup>e</sup> siècle.

L'Islam était extraordinairement faible. Une lutte sans merci, entamée depuis cent cinquante ans entre les khalifats rivaux des Fatimites et des Abbassides, avait, jusqu'en 1171, laissé le Fatimite maître théorique du Caire. Mais aucun des deux khalifes ne gouvernait en réalité. L'Égypte était pratiquement aux mains du vizir du khalife fatimite, et la Syrie, aux mains du fameux Noureddin de Damas, lequel reconnaissait *pro forma* le khalife Abbasside de Bagdad. D'autre part, le royaume latin de Jérusalem était en opposition et en hostilité permanente avec Noureddin.

Ce dernier avait pour objectif immédiat l'expulsion des Francs et pour objectif lointain le maintien de sa suzeraineté de fait sur l'Égypte. La position du vizir ou du sultan d'Égypte

était également difficile, menacée qu'elle était, sans cesse, par les innombrables ennemis de l'intérieur suscités sur le Nil par sa faiblesse, aggravée par la situation internationale. Au point de vue extérieur, il s'appuyait, selon le cas, sur Noureddin ou sur Amaury de Jérusalem, pour ou contre les khalifes Fatimite ou Abbasside.

En 1161, Shower devenait grand vizir, c'est-à-dire en fait sultan d'Egypte et tenait le dernier Fatimite étroitement sous sa coupe. Noureddin envoya, pour obliger Shower à reconnaître sa suzeraineté, son grand général Shirkouk. Dès lors une haine inextinguible sépara les deux grands chefs musulmans et les amena, par un jeu de bascule, à faire appel au royaume chrétien de Jérusalem. Shower reconnut la suzeraineté d'Amaury, mais s'arrangea pour ne pas lui payer le tribut. Tantôt contre Shower seul, assisté de son neveu Salah Ed Dine, le futur Saladin, tantôt appelé par Shower contre Shirkouk, Amaury dut faire en Egypte quatre expéditions, toutes sans résultat, sinon sans gloire. La plus célèbre est la campagne des Croisés sur le Nil, en 1167 (1). Amaury, appelé cette fois par Shower, prend la route de la mer et arrive sous les murs du Caire en même temps que Shirkouk venu de Damas par la Transjordanie, le Sinaï et le désert oriental égyptien, atteint le Nil quelques kilomètres plus au sud et réussit à franchir le fleuve sans encombre. Il s'installe à Gizéh, sur la rive gauche du Nil ; Amaury s'avance jusqu'à Fostat, juste en face de Gizéh, sur la rive droite, puis traverse le Nil et poursuit Shirkouk en retraite vers le sud. La bataille, indécise, s'engage devant Minieh (1167). Shirkouk, traversant le désert, s'enferme dans Alexandrie, où Amaury l'assiège. En 1168, Amaury brûle Bilbeis et menace à nouveau Fostat. Shower, ne sachant s'il a plus à craindre de son suzerain Amaury, appelé par lui, ou de Shirkouk, qui veut le déposséder, prend la décision infernale d'incendier volontairement sa capitale (décembre 1168). Fostat ne s'en est jamais relevée. Depuis,

(1) Cf. le joli récit de ces événements par G. Schlumberger, *Les campagnes en Egypte du Roi Amaury I<sup>er</sup> de Jérusalem au XII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1906.

elle n'est plus qu'un monceau de ruines récemment déblayées. Amaury, rappelé par les affaires de Palestine, s'éloigne, pendant que Shirkouk s'empare de Shower et expédie sa tête au khalife (fatimite). Nommé vizir d'Égypte, il ne tarde pas à mourir, et sa place est prise par Saladin (début 1169). C'est alors que passe au premier plan la personnalité du plus puissant des paladins de l'Islam. Saladin devient rapidement le maître incontesté de l'Égypte, mais c'est encore pour le compte de Noureddin. En 1171, il remplace, dans les prières publiques, le nom du dernier khalife Fatimite, mort juste à point, par celui du khalife Abbasside. D'ailleurs, après cet acte révolutionnaire, les révoltes fatimites sont incessantes et rendent dangereuses toutes les expéditions hors d'Égypte du nouveau maître. Il dut cependant combattre au loin : les Croisés l'y forcèrent. C'est pour mieux agir sur Noureddin ou sur le sultan du Caire que les Croisés créent leurs forteresses avancées du Moab, Kérak menaçant le nord, le Val Moyse et Ailat menaçant le sud.

En 1172-73, Saladin fait sa première expédition contre Kérak et Chobek, qu'il assiège sans succès : ses escarmouches contre la frontière d'Hébron et la seigneurie d'Oultre-Jourdain ne lui rapportent rien. Mais, en 1174, Noureddin meurt à son tour, deux mois avant Amaury, et Saladin succède à Noureddin en vertu d'un firman d'investiture du khalife de Bagdad pour la Syrie et l'Égypte (1175). Sa situation est loin d'être incontestée. C'est alors qu'il revient en Syrie, s'installe à Damas, guerroye contre les prétendants musulmans et contre les Francs, qui tantôt appuient les Émirs, tantôt l'attaquent lui-même. Cette guerre obscure dure deux ans. Saladin revient victorieux en Égypte, définitivement installé. C'est le moment où, sur le modèle de ce qu'il a vu partout en Syrie, il crée à grands frais la citadelle du Caire et, pour remplacer Fostat, enserre cette ville, devenue capitale, d'une muraille fortifiée.

C'est alors, également, que les places d'arrêt des Croisés sur la route que Saladin est obligé de parcourir vers Damas, sa seconde capitale, entrent en jeu et prennent toute leur importance.

Il est intéressant de comparer les méthodes selon lesquelles aux diverses époques de l'histoire et d'après les événements politiques, la défense des confins arabes était assurée. A la période archaïque, les Nabatéens occupaient en Idumée des places qu'ils conservèrent très longtemps, par lesquelles ils pouvaient contenir les Juifs. Un peu plus tard, leur ligne fortifiée fut sur les pentes orientales de la mer Morte, pour délimiter ce qui, du Moab, leur appartenait et ce qui était occupé par les Juifs, Pérée ou Ammonitide. La position avancée des Juifs au nord-est était, au <sup>n</sup>e siècle avant notre ère, la forteresse d'Arak-el-Emir (1). Au <sup>1</sup>er siècle, leur bastion principal est, au sud, Machaeros (2). Avec les Romains, la ligne des bastions et des *castra* suit d'abord la voie romaine de Pétra à Kérak et se transporte quelque peu plus à l'est, pour former le *limès*. Sous les Croisés, les places de barrage contre l'envahisseur, au lieu d'être nord-sud, se présentent de l'ouest à l'est, avec Hebron au sud de la Palestine et Pétra au sud du Moab; puis, la ligne fortifiée, tout en barrant le sud, garde les passages, en s'étagant du sud au nord avec Ailat, Ahamant, Chobak, Tafileh et Kérak.

D'ailleurs, les raisons militaires n'étaient pas les seules qui attirassent les Croisés en Arabie Pétrée. Ces lieux revêtaient pour eux une grande valeur mystique, du fait qu'ils plaçaient au Djebel Hor, Horeb, c'est-à-dire sur les pics dominant Pétra, sinon le Sinaï (dont ils connaissaient l'existence puisqu'ils le visitaient), du moins des sites bibliques de première importance, comme celui de la révélation des tables de la Loi à Moïse. C'est au Djebel Haroun, dans le même massif, qu'ils révéraient, tout comme les Musulmans, le tombeau d'Aaron. On sait combien fut longue à se fixer au Djebel Moussa du Sinaï la légende de Moïse.

(1) Voir ci-dessus, p. 134.

(2) Ci-dessus, p. 246.



§ 4. — *Kérak et Renaud de Châtillon.*

Toute la région fortifiée chrétienne ainsi définie fut, pour des raisons militaires faciles à comprendre, groupée en une seule main et devint la seigneurie d'Oultre-Jourdain, avec sa forteresse principale de Kérak (1) (pl. 129 à 131).

Ce château a été illustré principalement par le fameux Renaud de Châtillon, un des preux les plus étranges des croisades, un des plus brutaux barons de la féodalité, brigand autant que soldat, perfide, indomptable et scélérat. Il fut tout de même un grand pionnier de sa race, et l'on doit tenir compte, pour le juger, des mœurs de son époque et de l'immensité des dangers quotidiens de sa position.

Kérak est à 50 kilomètres à l'ouest de la voie ferrée du Hedjaz, et à 25 kilomètres, environ, à l'est de la mer Morte, avec laquelle la place communique par une piste abrupte, dont la dénivellation maxima n'atteint pas moins de 1400 mètres. Au temps des croisades, Hébron faisant partie de la seigneurie d'Oultre-Jourdain, d'Idumée et d'Arabie Pétrée, les communications principales de Jérusalem avec cette région se faisaient en contournant la mer Morte au sud, tant que le centre militaire fut à Chobak ; mais, plus tard, c'est par le lac Asphaltite qu'elles furent pratiquées.

L'histoire du suzerain le plus connu de cette seigneurie d'Oultre-Jourdain est curieuse. Renaud de Châtillon vivait dans la deuxième moitié du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle (2). Arrivé jeune et sans un

(1) Kerak a été étudiée en détail au point de vue de l'architecture militaire par le B<sup>on</sup> Rey au cours de ses voyages d'études dans la région, au milieu du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle. Cf. *Voyage dans le Haouran et aux bords de la Mer Morte* (1857 et 58), Paris (sans date) ; et surtout *L'architecture militaire des Croisés*, déjà cité, et enfin l'ouvrage également cité : *Les Colonies Franques en Syrie*, Paris, 1883. Le plan et les planches de Kérak (pl. 129-132) que nous reproduisons, sont tirés de De Luynes, *Exploration de la Mer Morte* (Atlas). Il y a de jolies photographies dans C<sup>te</sup> J. de Kergorlay, *Sites délaissés*, pl. 28 à 32, p. 156 à 172.

(2) Son histoire a été racontée de la manière la plus prenante par Schlumberger dans son beau livre : *Renaud de Châtillon, Prince d'Antioche, Seigneur de la Terre d'Oultre-Jourdain*, Paris, Plon, s. d.

sol en Syrie, il était devenu, par mariage, prince d'Antioche. Après avoir bataillé contre les Sarrazins d'Égypte et de Syrie et surtout contre Noureddin, il avait été fait prisonnier et interné quinze ans à Alep, dans les conditions les plus dures. Relâché, il avait trouvé sa principauté occupée par son beau-fils et s'était mis à la disposition du roi lépreux de Jérusalem, Baudouin IV. La seigneurie de Kérak était alors vacante par suite de l'assassinat du sénéchal Miles de Plancy, qui ne laissait qu'une veuve, Étiennette de Milly. A ces époques de force brutale, il n'était pas question de laisser sans chef mâle un poste de combat de cette importance. L'Oultre-Jordain gardait les revers du royaume du Saint-Sépulcre. Aucun chevalier n'était plus brave que Renaud ; il fut marié sans désenparer à Étiennette de Milly et vint aussitôt prendre possession de ces pierrailles : il en fit l'altier nid d'aigle dont les ruines sont encore si fières. Il y vécut richement de ses rapines. Parmi ses principales ressources, figurait en effet le pillage des caravanes du Hedjaz. Il n'en pressurait pas moins ses vassaux et tirait parti de tout. Nous possédons le texte des concessions qu'il accordait aux bateliers de la mer Morte, par où passait le trafic direct de Jérusalem.

Renaud organisait des raids partout. Le plus curieux de ceux-ci est une expédition contre les Lieux Saints de l'Islam. Les gens du moyen âge ne doutaient de rien. Renaud avait acheté des bois en Syrie et les avait fait transporter de Gaza et Jaffa jusque sur ses montagnes et, de là, vers le sud, jusqu'au golfe d'Akaba dont il s'empara en 1182. Occupa-t-il l'île de Graye ? C'est probable, car certains chroniqueurs arabes nous disent que la place d'Ailat est au milieu de la mer et qu'on dut poster deux navires égyptiens pour la bloquer. Il y avait construit une flotte qui, pendant deux ans, tint en échec toute la navigation de la mer Rouge. Ses capitaines avaient pillé et brûlé les escales de la côte égyptienne et débarqué à la hauteur de Médine. Mais sa flotte fut anéantie par le Soudan d'Égypte et sa troupe faite prisonnière ou massacrée à une demi-journée de Médine ou de la Mecque. C'est ainsi que

quelques-uns des nôtres sont allés mourir à la porte des Villes Saintes musulmanes au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle. Renaud n'était pas personnellement de la partie. Mais il fit campagne avec Guy de Lusignan contre Saladin, qui le considérait comme un mortel ennemi. La place de Kérak fut menacée par le Soudan d'Égypte dès 1174. Elle subit sans succès deux formidables sièges en 1183 et 1184. Personne ne lira sans plaisir le récit pittoresque de ces événements dans le *Renaud de Châtillon* de Schlumberger (1).

Les excès de Renaud et sa violation continuelle des trêves jurées amenèrent finalement la catastrophe du royaume de Jérusalem, très affaibli par les dissensions des chevaliers. Renaud, toujours en tête dans les combats, participa avec ses contingents à la bataille de Hattin, où l'armée franque subit un désastre sans précédent, un anéantissement complet, non loin de Tibériade, en 1187. Saladin avait juré que Renaud (Arnaout des chroniqueurs arabes) ne périrait que de sa main. S'étant fait amener les prisonniers de marque, parmi lesquels Guy de Lusignan et Renaud, il admit le premier et presque tous les autres à se racheter, et, quoique de caractère chevaleresque, massacra sauvagement le parjure et traître Renaud. Le premier royaume de Jérusalem avait vécu. Kérak, où s'était enfermée Étiennette, la veuve héroïque de Renaud, résista encore un an et fut prise par Saladin. Chobak-Montréal, la dernière forteresse, tomba en 1189. Kérak fut réduite par les Sarrazins d'Égypte au rang de tête d'étape vers la Syrie.

La même raison qui avait amené les Croisés à établir des postes avancés contre l'Égypte avait aussi contraint le sultan d'Égypte à instituer des places d'attaque ou tout au moins des relais dans les déserts, pour faciliter la marche de ses troupes vers la Syrie. Barthoux a retrouvé en 1909 un nid d'aigle de ce genre, construit par Saladin sur la route directe de Suez à Akaba, dans le désert de Sin, au nord de la presqu'île du

(1) P. 251.

Sinaï. C'est le Qalaat ou château Guindi. Les historiens arabes, tels Abou Chamah, parlent sommairement d'une place d'arrêt qu'ils appellent Sadr, Sadar. On ne savait où localiser ce nom jusqu'à ce que les inscriptions arabes déchiffrées à Guindi, à la limite nord du massif montagneux du Sinaï, eussent levé tous les doutes à cet égard (fig. 31 et pl. 134) (1).

Les chevaliers d'Outre-Jourdain redoutaient Sadr, qu'ils assiégèrent en vain en 1177-78.



Fig. 31. La forteresse de Saladin au désert du Sinaï, Sadr ou Qalaat Guindi.

(*Syria*, 1922, fig. 1, p. 46)

Ces explications topographiques permettent de comprendre plus facilement les marches et contremarches des deux adversaires. Les Croisades en effet n'ont pu réussir que parce qu'à la

(1) Cf., dans la revue *Syria*, 1922, p. 44 ss., l'article de J. Barthoux et G. Wiet : *Description d'une forteresse de Saladin découverte au Sinaï*. Barthoux visita Guindi en 1909, 1912 et 1913. La guerre empêcha la publication de sa découverte jusqu'en 1922. Il a été question des inscriptions de Guindi dans l'article de Hassan Sadek : *Salah ed Din's fort on Ras El Guindi*, dans *Bull. Institut d'Égypte*, 1920, II, p. III, avec un plan schématique. D'après l'inscription n° 6, le mur d'enceinte de Guindi a été terminé au début de 1183, la mosquée en 1185, deux tours flanquant le porche en 1187.

Cf. aussi Clermont-Ganneau, *La marche de Saladin du Caire à Damas, avec démonstration sur Kérak*, RAO, VII, p. 285-294.



fin du XI<sup>e</sup> siècle l'Islam, en décomposition et comme découronné, n'avait plus de tête. La Syrie était aux mains de dynastes locaux ne reconnaissant pas les khalifes. En outre des grands protagonistes musulmans déjà nommés, il y avait des émirs souverains à Ourfa, Marache, Alep, Homs, Hamah, etc. L'Égypte était sans force jusqu'à ce que Saladin, à la fin du I<sup>er</sup> siècle des Croisades, lui rendit sa puissance en devenant, de mameluk qu'il avait été (et peut-être même prisonnier dans son jeune temps à Kérak), un chef de l'Islam. C'est d'Égypte que s'élançaient ses armées. On ne pouvait passer en Palestine que par le désert du bord de la mer, solidement tenu par les Croisés (El Arich, Daron, Gaza, Jaffa, Bir Seba), ou par la route de Josué : Sinaï, Ailat, Moab, pays des Ammonites. C'est cette seconde voie, la plus longue, qu'il pratiqua d'habitude (1). Mais dans ce dernier cas, Saladin se heurtait, dès le sud de l'Oultre-Jourdain, à la seigneurie de Renaud, à Montroyal, Montréal, c'est-à-dire à Chobek. La possession de Kérak était une question vitale pour lui.

Abou Châma nous a laissé le récit du dernier voyage d'Égypte en Transjordanie de Saladin (2). « Il suivit, dit le chroniqueur, la route de Sadr et d'Ailat. » Remontant vers le nord, il franchit la région de Pétra-Odruh et se heurta aux Croisés à Gerba, à une heure au nord d'Odruh (3). Nous savons même que, grâce à une diversion habile, en menaçant Chobak et Kérak par une pointe militaire qui mit les Croisés sur la défensive, il put rendre libre, pour la colonne principale des transports et des bagages, la route directe de Damas par la piste habituelle du Darb el Hadj (4).

Cette attaque ne réussit pas, mais les jours des citadelles d'Oultre-Jourdain n'en étaient pas moins comptés. •

Après la bataille de Hattin (1187), le système défensif des

(1) Cf. Hartmann, *Die Strasse von Damascus nach Cairo*, *Zeilschr. d. D. Morgenl. Gesell.*, LXIV, p. 688-690; et Roehricht, *Gesch. des Kön. Jerusalem*, p. 396.

(2) Cf. le *Recueil des Hist. des Croisades* (*Hist. Arabes*, IV, p. 217).

(3) Guillaume de Tyr, XXII, 14-15.

(4) RAO, VII, p. 291-292.

principautés franques s'effondra tout entier et le rétablissement temporaire des Croisés sur la côte de Philistie pendant le <sup>xiii</sup>e siècle ne changea rien à cette situation. Il n'était plus question pour eux d'occupation en pays moabite, encore moins de campagnes de grande envergure vers le Nil : les raisons qui avaient attiré dans ces parages l'activité militaire des deux grandes religions affrontées disparurent. Les musulmans abandonnèrent les places et relais qu'ils avaient construits pour l'attaque dans la presqu'île du Sinaï, tel le Qalaat Guindi, et laissèrent tomber en décrépitude celles qu'ils avaient prises aux chrétiens.

Kérak ne fut pas démantelée, mais déclina très rapidement, faute d'un rôle capital à jouer. Ses constructions sont à ce point solides qu'elle a pu défier les siècles et, si nous la voyons aujourd'hui fort ruinée, c'est parce que, tombée aux mains d'Ibrahim Pacha, le fils de Mohamed Ali, lors des guerres entre la Turquie et l'Egypte, il la démantela définitivement vers 1840, estimant qu'elle menaçait encore l'Egypte, après huit siècles d'oubli : Retour des choses d'ici-bas ! A plus forte raison, les autres anciennes places des Croisés retournèrent-elles au néant. Pétra ne fut plus qu'un des points de passage (même pas inévitable) sur la piste difficile et longue reliant la mer de Qolzoum à Damas.

#### § 5. — *La visite du sultan Baibars à Pétra.*

Si complètement oubliée qu'ait été Pétra, l'histoire nous a conservé cependant la trace d'au moins une visite qu'elle reçut d'un personnage considérable, le sultan mameluk Baibars (1260-1277).

Voici le très curieux récit, par le chroniqueur arabe Nowairi, du passage à Pétra, un siècle après Saladin, de ce belliqueux souverain, au moment d'une des quatre campagnes par lesquelles il accula au désespoir les restes misérables des éta-

blissements Francs de Syrie. Il se rendait alors du Nil à son château de Kérak, à travers ces déserts, depuis longtemps délaissés militairement, où les tribus nomades s'entredéchiraient.

Nous puisons d'abord, dans ce récit, une preuve de plus du maintien presque indélébile des mêmes noms dans les mêmes lieux à travers les âges. Nowairi dit, en effet, que son sultan suivit le chemin de Bedriyah et arriva à la montagne de Bedr. C'est le nom même de Pétra et de l'Arabie Pétrée, phonétisé en arabe. Vient ensuite la description naïve des monuments de Pétra, de ses tombeaux, du Sikh, etc..., par un témoin oculaire. La comparaison avec le récit de notre propre visite à Pétra (annexe IV) en montre l'exactitude relative.

« Dès qu'il fit grand jour, le sultan gravit la montagne du  
 « Nakl Al Rebai, qui est d'une étendue considérable et cou-  
 « pée par plusieurs gorges escarpées ; elle se compose d'une  
 « pierre tendre qui ressemble à du sable aggloméré et offre  
 « des nuances variées de rouge, de bleu, de blanc. Dans cette  
 « montagne sont pratiquées des excavations si grandes  
 « qu'elles peuvent donner passage à un homme à cheval (*en*  
 « *effet, certaines cavernes pourraient contenir vingt cavaliers*).  
 « On y voit des espèces d'échelles formées de pierre (*ce sont les*  
 « *motifs ornementaux en escalier du haut des temples, ou bien*  
 « *les grands escaliers sacrés montant, l'un à la montagne du*  
 « *Haut Lieu, l'autre au Deir*). Là est le tombeau du prophète  
 « Aaron, frère de Moïse, situé à gauche du chemin qui mène  
 « à la Syrie. Près de là est le château nommé Aswit. Le roi  
 « s'y rendit en gravissant la montagne et se convainquit de ses  
 « yeux que c'était une citadelle extrêmement forte et d'une  
 « architecture admirable.

« Descendant ensuite à travers les gorges de Rebai, il arriva  
 « aux villes des enfants d'Israël. On désigne ainsi des excava-  
 « tions pratiquées dans la roche et qui présentent des formes  
 « magnifiques. On y voit des maisons soutenues par des  
 « colonnes : les portes et l'extérieur des chambres sont ornés  
 « de figures gravées au ciseau dans la pierre, et qui, toutes, sont  
 « en creux et offrent des objets de tous genres. Les maisons

« ont la grandeur de celles qu'on bâtit de nos jours. Dans l'inté-  
 « rieur de ces édifices, on remarque des salles voûtées, des es-  
 « trades placées en regard les unes des autres, des trésors, des  
 « vestibules, des harems. Rien de tout cela n'est bâti, mais tout  
 « est taillé dans le roc, en forme de grottes. On voit en cet  
 « endroit deux montagnes placées vis-à-vis l'une de l'autre et  
 « séparées par un chemin : chacune d'elles se présente sous l'as-  
 « pect d'une muraille élevée (*on reconnaît facilement le Sikh*) et  
 « la route est bordée à droite et à gauche d'une longue file de  
 « maisons. Le sultan, ayant satisfait sa curiosité, partit de ce lieu  
 « et se rendit à la vallée de Médrah, puis à un bourg nommé Od  
 « Demâ ; il a pris son nom d'une source que Moïse frappa de son  
 « bâton (*c'est sans doute la source de Moïse dans le Val Moïse,*  
 « *près d'Eldji*)..... Le sultan se remit en marche et arriva à la  
 « forteresse de Chobek... ; il y campa et y reçut les émirs de  
 « Beni-Akabah (*ce qui prouve que ce territoire relevait alors*  
 « *des tribus arabes d'Akaba*)..... et il arriva à Kérak (1). »

Ce n'est pas seulement à cause du tombeau d'Aaron que les sectateurs de l'Islam révéraient et révèrent encore le Wadi Moussa. De même que les chrétiens y plaçaient le Sinaï et les tables de la Loi, les musulmans y placent la source miraculeuse de Moïse, telle qu'en parle le Coran : « Nous avons révélé à Moïse implorant la pluie pour son peuple, ces paroles : Frappe le rocher de ta baguette, et le rocher se fendit en douze sources : chaque tribu savait à laquelle boire. »

Dans les derniers siècles, la Nabatène, même sous le nom d'Oultre-Jourdain, n'a plus d'histoire jusqu'à la découverte que fit, en 1812, du site de Pétra, le voyageur Burckhardt.

(1) Trad. du ms. arabe d'Asselin de Chervilliez, col. 57 v<sup>o</sup>, donnée par Quatremère, *loc. cit.*, p. 26-28.

Cf. aussi Ritter, *Erdkunde : Sinaï Halbinsel*, I, p. 58-63.



## CHAPITRE XVIII

### LES NABATÉENS, MŒURS ET GOUVERNEMENT

1. *Les Mœurs* : I. VIE SIMPLE. Le roi est une sorte de Cheik dans sa tribu. Récit de Strabon, ses inexactitudes ; II. RESPECT DE LA MORT. Tombeaux, cippes, nephecs ; III. LA MONNAIE. Les « bonnes drachmes » d'Arétas ; IV. LA CIRCONCISION. Pratiquée en Égypte et chez tous les Sémites, elle doit l'être aussi en Nabatène. Conclusion contraire d'après le cas de Sylléos. — § 2. *La Royauté*. L'ordre successoral et la primogéniture. Mariage du frère et de la sœur régnant comme des Adelphecs. Les reines de Nabatène. La divinisation des rois. L'inscription d'Abdeh : « Obodas est vivant ». — § 3. *Le Gouvernement* : *Epitropes et Stratèges*. L'épitrope est le premier ministre. Son titre de « Frère du Roi ». Il n'est pas de sang royal. Les stratèges. Ils gouvernent de petits territoires. Absence de centres urbains. La Nabatène est une fédération de Bédouins. Usages empruntés au droit romain. L'adoption. Les Nabatéens, archers de l'armée romaine.

#### § 1. — *Les Mœurs*.

I. *Vie simple*. — Nous savons peu de chose sur les mœurs des Nabatéens, sans doute dans l'ensemble peu différentes de celles de toutes les tribus de chameliers, car dans ces déserts la vie est nécessairement simple et plus que frugale : l'on y lutte perpétuellement contre la faim et la soif. Strabon a donc toutes chances de dire vrai quand il dépeint les Nabatéens comme laborieux et vivant simplement. Les mœurs du roi et de son entourage (il serait trop prétentieux de parler de sa cour) n'étaient pas moins simples. Il n'était qu'une espèce de cheik vivant de la même vie que sa tribu, au milieu d'elle et sans aucun luxe. Sans doute en eût-il été autrement, si la dynastie, au lieu de pénétrer une seule fois, au hasard d'une campagne heureuse, à Damas, avait pu s'y fixer et faire souche de citadins. Pétra, on le verra au chapitre xx, ne fut une

ville avec des monuments civils qu'à la fin de la période indépendante et, plus probablement même, seulement à l'époque romaine. Les soubassements d'un palais, découverts par Th. Wiegand en 1916 (1), peuvent n'avoir appartenu qu'au siège de l'administration romaine. Si bien qu'il ne nous reste aucune trace, aucun renseignement sur la vie même du roi et de ses sujets, en dehors du récit parfaitement fantaisiste de Strabon, dont la peinture, faite sur la foi des récits de son ami Artémidore, lequel avait cependant résidé à Pétra, n'est guère ressemblante ; qu'on en juge (2) :

« Les Nabatéens sont modérés dans leurs goûts, et tiennent tellement à leurs propriétés qu'on inflige une peine à quiconque laisse diminuer son bien, tandis qu'on accorde des honneurs à celui qui l'augmente.

« Comme ils ont peu d'esclaves, ils se servent le plus souvent entre parents, ou les uns les autres ; ou bien ils se servent eux-mêmes, et cet usage s'étend jusqu'aux rois.

« Ils font des repas en commun, auxquels ils se réunissent au nombre de treize, outre deux musiciens pour chaque repas. Le roi donne continuellement des festins, où règne une grande magnificence : personne n'y boit plus de onze coupes, pour chacune desquelles on se sert d'un vase d'or différent.

« Le roi est tellement populaire, que, non seulement il se sert lui-même, mais encore qu'il lui arrive de servir les autres. Souvent aussi, il est obligé de rendre compte au peuple ; et quelquefois même on soumet sa conduite à l'examen.

« Les habitations sont magnifiquement construites en marbre ; les villes n'ont point de murs, à cause de la paix qui règne en ces contrées.

« La plus grande partie du pays abonde en fruits, excepté en olives : aussi les habitants se servent-ils de l'huile de sésame. Les moutons y sont blancs, et les bœufs d'une grande taille ; on n'y trouve point de chevaux, mais les chameaux en font l'office.

(1) Plus loin, ch. XXI, § 5.

(2) Extrait de Strabon, XVI, VII (édit. de l'Imp. Nat., Paris, 1819, p. 304).

« Ces peuples n'ont d'autres vêtements que des ceintures : ils portent des sandales, de même que les rois ; mais ces derniers sont vêtus de pourpre.

« Au reste, parmi les différents objets d'importation, il en est de très convenables pour le pays : d'autres ne le sont pas du tout, d'autant plus qu'on les y trouve aussi. Tels sont l'or, l'argent et la plupart des aromates ; mais le cuivre, le fer, les habits de pourpre, le styrax (espèce de benjoin), le safran, le costus (autre plante aromatique), les ouvrages ciselés, les ouvrages de peinture ou de sculpture, sont des marchandises que le pays ne fournit point.

*« Les corps morts ne sont à leurs yeux autre chose que du fumier ; et c'est ainsi qu'Héraclite dit : les morts ne valent pas du fumier : aussi est-ce dans les lieux où l'on dépose les immondices, qu'ils enterrent même les rois. »*

« Ils adorent le soleil, en faisant chaque jour des libations et en brûlant de l'encens sur un autel élevé au-dessus de chaque maison. »

En dehors de ce qui concerne, au début, la simplicité des mœurs, il n'y a pour ainsi dire rien d'exact dans cette peinture. Les repas plantureux, les musiciens, les maisons de marbre (alors que cette matière fait totalement défaut en Arabie), fantaisie que tout cela ! Ce que dit Strabon de la richesse du pays en fruits est presque absurde. En dehors de quelques dattes, dans les maigres oasis au sud de Maan et de cultures de blé dur sur les terres les moins pauvres au printemps, de quelques jardins ne dépassant pas les entours immédiats des rares points d'eau, la Nabatène vraie — en laissant de côté les pays colonisés plus tard, comme le Hauran — n'a pour ainsi dire pas connu la culture. Strabon ne se trompe pas moins en croyant que la Nabatène produit de l'or et de l'argent, tandis que le cuivre ne s'y trouve point. C'est l'inverse qui est vrai, le cuivre ayant été extrait en quantités appréciables et très anciennement à Phaïnô (1).

(1) Plus haut, p. 63.

Il n'en est pas moins certain que le métal fut rare en Arabie Pétrée et qu'on n'y connut pas la vaisselle d'or. On n'y a retrouvé que très peu de monnaies d'or, aucune d'ailleurs n'ayant été frappée sur place. Les ateliers monétaires de Pétra et des villes nabatéennes du Hauran : Bostra, Adraa, Salcah et Philippopolis, etc., n'ont pas frappé de pièces d'or et l'on ne retrouve même que peu d'argent, le butin des numismates étant presque réduit au bronze. La situation fut toute différente dans l'Arabie méridionale, au pays Himyarite, à la même époque.

Il n'est pas moins inexact qu'à cause de la sécurité générale les villes n'aient pas eu besoin de murailles. Si elles font en effet défaut à Pétra — du moins à première vue, car aucune fouille n'a été pratiquée — c'est parce que le site est par lui-même inexpugnable. Les villes du Hauran furent fortifiées toutes les fois que leur position l'exigeait, et les moindres éminences des pays désertiques sont hérissées de ruines de fortifications.

Toutes les richesses affluant, d'après Strabon, au pays nabatéen, ne faisaient qu'y transiter, comme on l'a vu au chapitre III.

II. *Le respect de la mort.* — Le renseignement le plus nettement erroné offert par Strabon à ses lecteurs, est celui touchant le mépris des cadavres et l'enfouissement scandaleux avec la voirie, de la dépouille des morts, fût-ce celle des rois. Les innombrables et majestueux tombeaux de ces vallées, la tradition du tombeau d'Obodas III à Abdeh, où il fut divinisé, tout ce que nous savons de cette population, démontre qu'elle eut pour les morts un respect comparable seulement à celui pratiqué en Egypte. Cette hérésie de Strabon repose sur une sorte de calembour dépiqué par Clermont-Ganneau : *kaphar* ou *kphar*, ou peut-être *kophra*, veut dire tombeau en araméen et en syriaque, et *kopron* en grec signifie fumier (1) ! Les

(1) Clermont-Ganneau, *Etudes d'Arch. Orient.*, I, 1880, p. 146. Selon la conception sémitique, les tombeaux sont impurs et volontairement à l'écart des centres habités.



Nabatéens, c'est clair, n'attachèrent aucune importance à leur demeure terrestre, à tel point que l'on peut soutenir qu'ils n'eurent point de maisons, mais seulement des tentes ou des grottes. Il ne nous reste, en tout cas, aucun spécimen de leurs demeures à Pétra, où la ville fut romaine. Existait-elle, même sous la forme urbaine, antérieurement au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. ? Il est plus probable qu'à l'époque purement nabatéenne, les Pétréens habitaient ces immenses et innombrables cavernes creusées de main d'homme dans le grès si friable de Pétra. A El Heger, aucune trace ne subsiste d'une agglomération accompagnant la nécropole. Sans doute, dans ce défilé pierreux assez large (pl. 65), les Nabatéens campaient en plein air et seulement leurs morts étaient honorés d'une de ces belles façades sculptées dans la roche verticale. L'unique demeure qui compte pour eux c'est le tombeau, la « maison d'éternité ». Leurs rites funéraires, étroitement associés à leurs croyances religieuses, se déroulent, au moins dans les périodes anciennes, sur les hauts lieux et devant ces façades ; les sacrifices d'animaux y jouent sans doute le principal rôle, ainsi peut-être que la pratique de la friction avec le sang de la victime, sorte de baptême sanglant, encore usuelle chez les Bédouins aujourd'hui.

Le tombeau, comme partout, était approprié à la fortune et au rang tenu par le mort dans la vie : l'orgueil s'y donnait d'autant plus facilement carrière que la nature de la matière première géologique s'y prêtait. Pour créer ces belles façades, il faut avant tout des parois verticales se présentant le long d'une voie passante et fournissant au sculpteur une roche tendre facilitant son travail, presque plastique. Ainsi la famille du mort se procurait des satisfactions d'amour-propre sans gêner la circulation et à un prix accessible, le travail étant rapide. La roche de Pétra et celle d'El Heger y convenaient parfaitement. La nature y a multiplié les défilés et les falaises à pic. Là où ces conditions ne furent pas remplies, nous ne retrouvons pas les mêmes tombeaux.

Les sépultures ordinaires furent plus modestes. On voit

partout et principalement au Hauran de petites sépultures où le mort est personnifié par un cippe funéraire pyramidal, imitation des usages en pratique chez les Juifs et les Araméens. Il y a dans leurs tombeaux autant de cippes que de

défunts : ces stèles ne sont autres que les *nephecs* sémitiques (1). Joseph nous dit que le tombeau des Macchabées, près de Jaffa, en comportait sept, c'est-à-dire un pour chacun des membres de la famille. Les *nephecs* se trouvent fréquemment encore groupés par deux ou trois dans des niches (fig. 32 et pl. 74, n° 1), aussi bien à El Heger qu'à Pétra (2). Au lieu d'être pyramidaux, ils peuvent être oblongs ou arrondis en forme de bétyle (3) (pl. 74, n. 2).

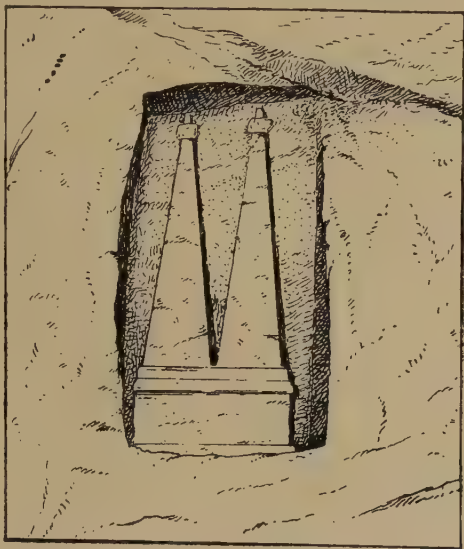


Fig. 32. Nephec double avec inscription grecque  
(d'après A. Musil, *Arabia Petraea*, II, *Edom*, II, fig. 150, p. 218).

Il est clair que le pauvre chamelier mort au désert n'avait pas de demeure d'éternité ni même de *nephec* et se contentait, comme aujourd'hui, d'un amoncellement de pierres et de cailloux juste suffisant à protéger quelques jours sa dépouille contre les chacals et les oiseaux de proie innombrables. Cette sépulture sans consistance était vite dispersée par la suite.

La vie du Nabatéen était au désert, avec les caravanes qu'il dirigeait. Il mettait à l'abri, dans les cavernes de Pétra, ses

(1) Sur les *nephecs*, voir RAO, II, *Les Nabatéens dans le pays du Moab (inscription de Madeba)*, p. 189; et Dussaud, *Introd. à l'Hist. des religions*, p. 200. *Nephec* veut dire âme, c'est-à-dire que l'âme habite le cippe ou tout au moins le tombeau.

(2) Voir au chapitre suivant, § 1<sup>er</sup>, I.

(3) RAO, VII, p. 245.

gains accumulés, mais il n'y menait qu'exceptionnellement la vie citadine ; ses armes parlantes eussent été normalement le chameau, et c'est ce que comprit parfaitement Scaurus quand il représenta, sur ses médailles triomphales, Arétas à genoux devant lui, tenant en main son chameau (ci-dessus, fig. 10, p. 168). Et le fait qu'il y avait tout de même des villes prouve simplement que les Nabatéens devaient, pour contrôler les caravanes, s'appuyer sur des centres fixes, places fortes ou de refuge, caravansérails aussi, enfin entrepôts et marchés. D'ailleurs ces villes nabatéennes sont toujours des conquêtes relativement tardives.

Réserve faite des inscriptions funéraires, les Nabatéens ne paraissent pas avoir usé beaucoup de l'écriture, indispensable aux sédentaires. En dehors de ce que livre l'épigraphie lapidaire et quelques monnaies, nous n'avons ni ostraka, ni tessons, ni papyrus, ni aucun document écrit nabatéen. Cependant la sécheresse suffisante de la région et surtout celle des grottes excavées eût été favorable à leur conservation, s'il ne fallait pas aussi compter avec les 15 ou 20 siècles de générations de chèvres et de moutons qui s'y sont succédé, sans parler de leurs misérables gardiens.

III. *La monnaie.* — Il sera parlé plus loin de la numismatique. Les Nabatéens ont fait usage de la monnaie, inconnue en Égypte avant les Grecs et introduite en Syrie par les Perses et les Macédoniens. Ils eurent même des notions assez précises du change : on verra certaines inscriptions d'El Heger spécifier que telle amende est payable en « bonnes drachmes du roi Arétas », — sous entendu : « et non en drachmes d'un autre type et d'une valeur moindre » (1). Ils avaient, en tout cas, un sens profond de la propriété privée comme le prouvent les anathèmes et les formes juridiques établissant la propriété des tombeaux (2).

Faut-il croire que les Nabatéens avaient pour la richesse un culte tel que ceux qui s'appauvrirent étaient punis et ceux

(1) Plus loin, ch. xx, § 3, 1.

(2) Plus loin, ch. xx, § 3, 1.

qui s'enrichissaient glorifiés et récompensés ? L'*auri sacra fames* n'est le monopole d'aucun peuple ! Adrien, qui visita Pétra après un assez long séjour à Alexandrie, ne dit-il pas des Alexandrins qu'ils n'ont aucune religion et ne connaissent d'autre dieu que leur bourse ? Admettons simplement que les Nabatéens, comme les Bédouins d'aujourd'hui, faisaient attention à l'argent et ne l'aimaient pas moins que les autres nations.

IV. *La circoncision.* — On peut se demander si l'Arabie Pétrée a pratiqué la circoncision. Cet usage, contrairement à une opinion répandue, n'était pas exclusivement réservé aux Juifs. D'après Hérodote, Philon, Strabon, Origène et bien d'autres (1), on peut tenir pour certain que les Egyptiens le pratiquaient, au moins les membres de la caste sacerdotale. Il en est de même des Ethiopiens, des Syriens et de beaucoup de tribus arabes qu'Hérodote confond sous le nom de Syriens. Un témoignage même, que cite Schürer (2), attribue à un certain Bardesanes (3) l'affirmation que « récemment, lorsque les Romains conquièrent l'Arabie, ils y abolirent les lois locales, notamment la circoncision ». Elle y aurait donc été en usage. La circoncision parut toute naturelle aux Arabes de tous les temps. D'ailleurs elle est pratiquée même par des peuples chrétiens aujourd'hui, par exemple les Abyssins. Sozomène (4), en décrivant les mœurs des Saracènes du v<sup>e</sup> siècle, dit qu'ils se faisaient circoncire dans leur 13<sup>e</sup> année. La plupart d'entre eux étaient chrétiens.

Contre cette opinion, on peut faire valoir que, lorsque, d'après Joseph, Sylléos, candidat à la main de Salomé (5), fut mis en demeure d'adopter les mœurs juives, il se récria, disant que les Arabes le lapideraient. Cette anecdote ne peut viser que la

(1) Hérodote, édit. Buchon, II, p. 74; Philon, *De circumcissione*, I, édit. Mang, II, p. 210; Strabon, XVII, 2, 5; Origène, *Contra Cels.*, II, 13.

(2) *Loc. cit.*, I, p. 675 ss., spéc. note 82.

(3) *Dialogue sur la destinée*, dans Eusèbe, *Praec. Evang.*, VI, 10, 41, édit. Gaisford.

(4) *Loc. cit.*, VI, 38.

(5) Plus haut, p. 208.



circoncision. Ainsi Sylléos n'était pas en règle, d'avance, avec cette exigence. *Ab uno disce omnes!* On ne s'explique pas bien, d'autre part, l'acharnement mis par les Romains à l'abolition et à la poursuite de la circoncision chez les Juifs, si, respectueux comme ils l'étaient des mœurs des autres peuples, ils avaient trouvé cette pratique répandue en Egypte, en Ethiopie et chez tous les Arabes. Ainsi le problème n'est pas résolu.

## § 2. — *La Royauté.*

Il a été question, au chap. ix, des origines de la dynastie de Pétra. Nous savons peu de chose sur ce sujet et moins encore sur le fonctionnement intérieur de ce gouvernement royal.

L'ordre successoral paraît avoir été celui de primogéniture, ce qui dénote l'acceptation par le peuple du droit d'aînesse, comme chez les Juifs au temps des Patriarches. Sur la parenté des rois avec leurs prédécesseurs antérieurement à Arétas II, nous ne savons rien. Leur filiation à partir de ce roi résulte des inscriptions retrouvées; elle est suffisamment établie à partir d'Obodas I<sup>er</sup> (1).

Les rois, au plus tard au temps de Malichus II, épousèrent, comme en Egypte, leur sœur, demi-sœur ou cousine (2). C'était le seul moyen de constituer une dynastie de sang purement divin. Si le roi est assimilé à un dieu, il faut, pour que le successeur soit de sang divin, que sa mère le soit également. Telle est l'origine de la pratique pharaonique adoptée plus tard par les Lagides. Telle est aussi la raison pour laquelle les reines sont associées au trône en vertu de leur qualification propre, de leur origine divine, et non du simple fait de leur mariage avec le roi. C'est pourquoi les reines Lagides sont reines avec le qualificatif de sœur, Ἀδελφῆ.

(1) Ci-dessus, ch. ix, p. 171 ss.

(2) D'après Dalmann (*Neue Petra Forschungen*, p. 106), c'étaient des demi-sœurs.

Cet usage, répandu ensuite chez les Séleucides et dans tout l'Orient, fut aussi pratiqué en Nabatène. A partir d'Obodas III et sous Aréas IV, les effigies féminines des monnaies démontrent qu'il y a une reine. C'est à partir de Malichus II, seulement, qu'elle est associée au trône sous le nom de *Sœur du Roi*, c'est-à-dire jouissant d'une aptitude propre à régner par elle-même en raison de son origine divine. L'effigie de la reine figure sur les monnaies à côté de celle du roi, pour établir qu'elle est son égale. Bien plus, certaines monnaies des périodes de minorité (sous Obodas III et sous Rabel II) portent au revers une effigie féminine. C'est l'indice d'une régence. Sous Rabel II, les monnaies démontrent plus nettement encore la régence d'une femme. Elles portent au droit la double effigie du roi et de la reine, avec, au revers, la mention : « Rabel, Chaqilat, sa mère » (1).

Plusieurs reines de Nabatène nous sont connues par les monnaies ou les inscriptions de Pétra. Ce sont :

1. — Houldou, première femme d'Aréas IV, peut-être aussi sa sœur, associée au trône de l'an 1 à l'an 16 du règne (2).

2. — Chaqilat ou Soukailat I<sup>re</sup>, seconde femme d'Aréas IV, probablement sœur cadette de sa première femme et de lui-même. Elle régna au plus tard à partir de l'an 23 du règne de son époux, probablement à partir de l'an 20 (3).

3. — Chaqilat ou Soukailat II, peut être fille de Chaqilat I<sup>re</sup>, femme de Malichus II et mère de Rabel II. Elle figure sur les monnaies de ce dernier comme régente (4).

Une monnaie, trouvée par M<sup>me</sup> Lelasseur dans les fouilles de Tyr en 1922, porte aussi le nom de Chaqilat. Malheureusement l'absence de légende au droit n'a pas permis de préciser à laquelle des deux reines de ce nom elle appartient. Dussaud, en raison du soin relatif avec lequel la monnaie a été

(1) Cf. entre autres : Dussaud, *Monnaies nabat.*, p. 214 ss. et *Florilège Melch. de Vogüé*, p. 213.

(2) Cf. plus haut tableau, après la p. 176.

(3) Cf. plus haut, tableau après la p. 176. Voir aussi RAO (*La statue du Dieu Obodas, Roi de Nabatène*), II, p. 376.

(4) Cf. plus haut, tableau après la p. 176.

gravée et du motif de la femme à la main levée, penche en faveur de la plus ancienne de ces deux reines (fig. 33).



Fig. 33. Monnaie nabatéenne de Chaqilat I<sup>re</sup> (sœur et femme d'Arétas IV). Fouilles de M<sup>me</sup> Lelasseur (Tyr) (*Syria*, 1925, 2<sup>e</sup> fasc., fig. 14, p. 25).

4. — Gamilât, femme de Rabel II. Quand les monnaies de ce roi cessent de porter la mention « Rabel, Chaqilat sa mère », leur légende se lit : « Le roi Rabel, roi de Nabatène, l'an.... Gamilât, sa sœur, reine de Nabatène. » Quelques monnaies portent plus simplement : « Rabel, Gamilât (1). » Nous possédons l'inscription funéraire d'un certain Obeichou, épitrope ou premier ministre de Chaqilat. Il ne peut s'agir que de Chaqilat II régnant comme tutrice, car Chaqilat I<sup>re</sup> n'exerça pas de régence et ne put avoir d'épitrope.

5. — Peut-être une reine Hagirou, seconde femme de Malichus II (2).

Une autre coutume, générale aux monarchies du début de notre ère, la divinisation des rois, fut également pratiquée en Nabatène. Les rois de Pétra furent plus ou moins traités en dieux pendant leur vie et mis au rang des dieux par une apo théose dès leur mort, comme les empereurs romains.

Obodas III, disparu vers l'an 9 av. J.-C., paraît avoir été le premier roi divinisé selon l'usage romain. Telle est la conclusion à tirer d'un texte exhumé par Clermont-Ganneau, du chroniqueur Ouranios (vivant probablement peu après Obodas) et dont les récits ne nous sont parvenus que par l'entremise du compilateur Stéphane de Byzance (x<sup>e</sup> siècle). D'après le livre IV des *Arabiques* d'Ouranios, le roi divinisé Obodas (Ὀβόδης ὁ βασιλεὺς ..ὄν.. θεοποιῶσι) eut son tombeau à Obodas, c'est-à-dire à Eboda, Abdeh, et cette apo théose devait alors être récente (3). C'est précisément à Abdeh que les PP. Jaus-

(1) Plus haut tableau, après la p. 176. Cf. Dussaud, *Num. des Rois de Nabatène*, p. 234 ss.

(2) Dalmann, *loc. cit.*, p. 106.

(3) Voir la citation d'Ouranios, dans Müller, *Fragm. hist. graec.*, IV, p. 525. Cf. Clermont-Ganneau, *Les noms royaux nabatéens employés comme noms divins*, dans *Revue Archéol.*, III<sup>e</sup> série, V, 1885, p. 170-178, et RAO, I, 39-47, spécia-

sen, Savignac et Vincent ont retrouvé, comme confirmation éclatante du dire d'Ouranios, la courte inscription : « Obodas est vivant », datée de l'an 99 (probablement de l'ère de Bostra = 203 de notre ère). C'est un nid d'aigle et haut lieu nabatéen à l'ouest du Wadi Arabat, en plein pays d'Edom (1), sur la route de Gaza. On y voit les restes imposants d'une ville byzantine (pl. 137, n° 4). Ceci démontre, et c'en est le grand intérêt historique, que l'Idumée, même au temps d'Antipater et de son fils Hérode le Grand, n'atteignait pas, à l'est, le Wadi Arabat, à moins d'admettre que les Nabatéens n'aient eu des places saintes et des lieux de surveillance pour leurs caravanes en pays étranger. Abdeh, juste à la ligne faîtière du Nedjeb, est le point sensible du contrôle de la piste vers la Méditerranée,

lement p. 41; et P. Lagrange, *Recherches épigraphiques sur Pétra*, RB, 1898, p. 165 ss.

(1) Il en a été question p. 57 et 112. Voir plus loin, ch. xix, § 2, III, pour son haut lieu.

Les PP. Jaussen, Savignac et Vincent ont fait des relevés très complets du site et des ruines du sanctuaire nabatéen et de la ville (*Abdeh*, dans RB, 1904, p. 403; 1905, p. 74 et 235 ss.), visités une seule fois avant eux en 1871 par Palmer et Drake (*Quarterly statements, Palestine Explor. Fund* de 1871). C'est une sorte d'oppidum où fut plus tard un camp romain (?), en tout cas une ville byzantine. La roche est creusée de cavernes comme à Pétra, avec de beaux hypogées dont la décoration s'est quelquefois maintenue. Il ne s'y trouve aucun tombeau monumental taillé à vif dans le roc rappelant ceux d'El Heger et Pétra. L'un de ces hypogées a été baptisé, par ses explorateurs, du nom d'Obodas. Ils y ont trouvé une inscription (voir aussi Wooley et Lawrence, *The Wilderness of Sin*, 2 vol., chap. v; *Les villes byzantines*, dans le *Annual of the Palestine Exploration Fund* 1914-15). Ils ont trouvé dans la même région, à Khalesah, une inscription nabatéenne archaïsante, mentionnant la fondation d'un lieu de culte en l'honneur d'un roi Arétas non encore identifié. A Sbaita, à quelques km. au nord d'Abdeh, un sondage leur a fait retrouver, sous une église, un temple nabatéen qu'ils attribuent au III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

La place d'Abdeh a été visitée aussi par A. Musil, peu après les PP. dominicains français. Il l'appelle Hirbet Abde. Il a publié en 1908 son voyage (*Arabia Petraea*, II, *Edom*, 2<sup>e</sup> partie, p. 106 à 151 et fig. 64 à 119). C'est dans l'ouvrage de Musil qu'on se rend le mieux compte de l'importance des hypogées.

Une autre visite scientifique à Abdeh est celle que firent pendant la guerre les archéologues allemands. Cf. la monographie allemande de Th. Wiegand, *Sinai*, dans *Wissenschaftliche Veröffentlichungen des deutsch-türk. Denkmälerschutz-Kommandos*, 1920, p. 83 et ss., et la recension du P. Lagrange dans RB, 1<sup>er</sup> janvier 1924, p. 154. Le plan de Wiegand (fig. 82, p. 84) et celui de Musil (*ibid.*, p. 94), corroborent celui de la RB.

La contrée n'est pas désertique comme la montagne du Chara de Pétra; c'est une bonne région de pâturages.



laquelle est bien plus ancienne que la fameuse voie romaine de la mer Rouge à Bostra. Eboda est citée par Ptolémée avec l'indication de sa latitude ; elle figure aux tables de Peutinger et est l'objet d'une mention de deux lignes dans la *Notice des Villes* de Stéphane de Byzance.

La divinisation du roi ne résulte pas seulement du texte d'Ouranios et de l'inscription trouvée à Abdeh. Elle est confirmée par l'inscription d'El Mer, où Obodas est appelé Obodas-Dieu (1), et par celle qu'a commentée Clermont-Ganneau ainsi conçue : « Cette statue est celle d'Obodat-Allaha (c'est-à-dire Obodat-Dieu) qu'ont faite les Beni H..... pour le salut de Harelat.... (2). »

Obodas, mort vers 9 av. J.-C., eut sans doute à Abdeh, quoique ce fut loin de sa capitale, son sanctuaire ou son mausolée, plutôt que son tombeau. Le culte royal, malgré l'annexion, durait encore un siècle après, puisque, en 205, l'usage de lui consacrer des dédicaces était encore pratiqué.

### § 3. — *Le Gouvernement : Épitropes et Stratèges.*

Le pouvoir royal, en Nabatène, ne paraît pas avoir été aussi absolu que dans les pays voisins. Sans admettre, avec Strabon, que le roi était obligé « de rendre compte au peuple » et quelquefois même « de soumettre sa conduite au peuple », ce qui paraît une réminiscence du gouvernement démocratique des villes de la Grèce, on peut admettre qu'à la façon des cheiks arabes, il détenait des pouvoirs mal fixés, dont le respect dépendait du *consensus* populaire.

En tout cas, et ceci ne ressemble pas à ce que nous savons du régime bédouin, le roi s'appuyait, à certaines époques,

(1) Plus loin, ch. xx, § 3, II.

(2) *Statue du Dieu Obodas*, etc., *RAO*, II, p. 266. Voir aussi *J. Asiat.*, Sept.-Oct. 1897, commentaire du *Mis* de Vogüé. Il s'agit, non d'une dédicace funéraire, mais d'une dédicace religieuse faite par un groupement, celui des fils de..... (?), au roi Obodas (II), père du roi régnant Arétas IV.

comme l'a démontré Clermont-Ganneau, sur un grand vizir ou premier ministre dont la fonction est traduite en grec par épitrope (1). L'histoire du plus connu de ces épitropes, Sylléos, a fait l'objet du chap. XI. Le titulaire de cette fonction prend le titre officiel de « frère du Roi », ce qui est le nom d'un emploi et n'implique, avec le maître royal, aucun rapport de parenté effective. Il ne semble pas même que les épitropes aient été pris dans la famille royale. C'étaient des roturiers ; nous en avons la preuve dans l'inscription gréco-nabatéenne de Millet laissée par Sylléos (Choullai), où le vizir se dit fils de Taim(u). D'autre part, ces deux noms se retrouvent *mutatis mutandis* dans une inscription d'El Heger (2), dédiée par « Taimou, fils de Choullai ». Cette alternance est assez significative pour devoir être retenue. De même, Oneichou, épitrope de la reine régente Chaqilat, mère et tutrice de Rabel II, se dit à la fois « frère de la Reine » et « fils de... ». Le nom effacé par le temps ne saurait être celui d'un prince. On peut tirer une conclusion analogue d'une inscription visant l'épitrope de l'un des Malichus. Le nom, malheureusement disparu, peut fort bien être celui du même Oneichou, dans l'hypothèse où, étant déjà l'épitrope de Malichus II, il serait resté en fonction après la mort du roi, comme vizir de la reine Chaqilat (3).

Il résulte enfin du récit des amours de Salomé et Sylléos par Joseph (ci-dessus, p. 206 ss.) que le premier ministre nabatéen n'était pas de sang royal.

Plus tard le titre dégénéra. Une inscription d'Arabie avait fait penser d'abord qu'il y eut des épitropes temporaires (chargés de l'intendance), ne jouissant pas du titre de « frère du Roi ». Clermont-Ganneau a démontré qu'il ne s'agit plus, dans ce cas, que des *procuratores* de la bureaucratie romaine, au temps où, la Nabatène étant devenue la *provincia Arabia*, le titre fut prodigué. On le retrouve dans diverses inscriptions

(1) *RAO*, I, 61 ; II, 380 ; VIII, p. 144 et pl. VI ; cf. aussi *CIS*, II, n° 231.

(2) *CIS*, II, 243.

(3) *RAO*, VII, p. 309 ; *CIS*, II, n° 231.

grecques byzantines. L'une d'elles, datée de 578 ap. J.-C., nous parle de Seos, épitrope sous l'autorité du patrice et phylarque Ghassanide Alamoundaros, le Moundhir des Arabes (1).

Le roi n'exerçait pas son autorité directement sur la population, mais sur les stratèges, petits chefs, cheiks, maîtres chacun d'un territoire restreint, plus ou moins nomadique. Du nombre considérable des inscriptions laissées par les stratèges, depuis Damas jusqu'à El Heger, on peut conclure que les circonscriptions étaient limitées en étendue, probablement réduites à une tribu ou fraction de tribu. D'ailleurs, les stratèges n'apparaissent pas comme de véritables fonctionnaires, ni comme des gouverneurs, mais plutôt comme des chefs de clans héréditaires, ou tout au moins capables de détenir l'autorité locale en fait, confirmés cependant par le roi. Plusieurs inscriptions relevées sur des stèles du Hauran établissent que les stratèges se succédaient de père en fils sur place. Cette charge était peut-être héréditaire légalement (2). Une curieuse inscription, trouvée en double exemplaire à Madeba, et dont l'un est au Louvre, nous apprend qu'un père et un fils, stratèges l'un après l'autre, gouvernèrent pendant 36 ans la même stratégie des environs de Madeba (3), pays occupé par les Nabatéens seulement au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.

(1) Cf., pour la fonction de l'intendance, l'inscr. nabat. 304-302 de JS, II (texte), p. 211. Voir aussi ce que dit *RAO*, II, p. 380 et VIII, p. 175, qui cite à l'appui l'inscr. 2110-2111 de Waddington. Pour Moundhir, voir plus haut, p. 343.

(2) *RAO*, I, p. 62; II, p. 186; V, p. 147 ss.; VII, p. 379.

(3) Voici la traduction de ce texte, dit Inscription de Madeba (*CIS, Aram.*, n° 196), élucidé par Clermont-Ganneau avec de savants commentaires : *Les Nabatéens dans le pays de Moab*, *RAO*, II, p. 185 ss., spécialement p. 189; *Les stratèges nabatéens de Madeba*, VII, p. 241 et suiv. :

« Ce tombeau et les deux stèles funéraires qui sont au-dessus sont l'œuvre  
« d'Abd Obodat, le stratège, pour Itaibel, le stratège, son père, et pour Itaibel,  
« chef de camp qui est à Louhito (?), et Abarta (?), fils du dit stratège Abd Obo-  
« dat, au siège de leur gouvernement qu'ils ont exercé en deux fois (c'est-à-dire  
« successivement) pendant 36 ans, sous le règne de Arétas Philopatris, roi de  
« Nabatène. Le travail susdit a été exécuté en l'an 46 de son règne (= 37 av.  
« J.-C.). »

Les localités sont difficiles à identifier dans les environs immédiats de Madeba, comme le voudrait la logique. Abarta signifie gué. Il y en eut beaucoup, tous fortifiés au temps des Romains. Clermont-Ganneau croit y reconnaître Parem-

Le réseau de ces stratégies était encore plus serré là où existaient des frontières véritables, par exemple sur les limites de la Pérée. Tous les passages y étaient fortifiés, et les Romains, en prenant le contrôle de la Nabatène, augmentèrent encore le nombre de ces châteaux. C'est ainsi, on l'a vu, que le nom de *Ledjun*, porté par les ruines d'un camp romain immense et fort reconnaissable, entre Kérak et Katrani, n'est autre chose que le mot *legio* passé dans l'arabe et perpétuant le souvenir de la dixième légion, la *X<sup>a</sup> Fretensis*, laquelle y eut un détachement (1).

Le stratège et l'entrepreneur des caravanes étaient les vrais maîtres de leur petite patrie. Ce serait, en effet, forcer le sens des mots que de prononcer celui d'administration. Le pays nabatéen ne connaissait pas d'autre pouvoir que celui des stratèges, personnages d'autorité dans leurs tribus, comme l'est encore le cheik bédouin aujourd'hui.

Comme centre urbain, c'est à peine s'il y a lieu de citer Damas qui, on l'a vu, ne fut qu'exceptionnellement nabatéenne et toujours aux mains d'un stratège, exarque ou gouverneur. Pétra elle-même ne fut que tardivement une ville dans le sens où nous employons ce mot. Seules des fouilles sur le champ des ruines du Wadi Moussa nous éclaireront à ce sujet. El Heger et Abdeh (Obodat) ne furent que des stations d'échange ou de refuge pour les rouliers du désert. Sur les sites moabites anciens, tels que Rabbat Moba et Kir Moab, nous ne trouvons que les ruines des villes gréco-romaines et pour ainsi dire rien de nabatéen. Il en est de même des pays ammonites et des villes plus au nord, telles Rabbath-Ammon, Madeba, Gerasa, Salcah, Soada. C'étaient de véritables villes, des centres urbains, mais plutôt encore des bourgades fortes.

boles, évêché « sarrazin » dépendant de Pétra (*Archaeol. Researches in Palestine*, II, p. 139). Louhito signifie montée, et cette montée serait à 6 km. de Madeba.

On doit rapprocher de l'inscription n° 196, *CIS, Aram.*, le n° 195, dit pierre d'Oumm er Resas, *RAO*, II, p. 188, dédicace d'un stratège à un autre stratège, sous Malichus III, en l'an 2 du règne, c'est-à-dire 40-41 de notre ère, donc sensiblement contemporaine de l'autre.

(1) Cf. Vailhé, *Echos de N.-D. de France*, Paris, 1896, p. 235 et ci-dessus, p. 303.



Tyros (Arak el Emir) et Machaeros furent des citadelles juives en pays nabatéen. Sabra et Dibdiba, dans les montagnes de Pétra, ne furent que des faubourgs de la capitale. Eziongaber (Aelana) et Leukè-Komè (Haouara) ne furent que des escales misérables contrôlées quelquefois, mais non habitées par des Nabatéens. Ces derniers n'y entretenrent pas de flotte.

En dernière analyse, la constitution de la Nabatène se ramenait à une fédération de petites tribus bédouines ayant chacune son cheik, mais reconnaissant un chef commun ou roi, accepté par tous les clans, certainement obligé à une grande prudence dans ses exigences vis-à-vis de ces vassaux peu souples et peu sûrs.

A l'époque romaine, quelques usages du droit romain furent naturalisés en Nabatène, notamment l'adoption. Cette induction de Clermont-Ganneau repose sur deux ou trois textes dans lesquels les dédicants s'intitulent « fils adoptif de..... ». Ainsi, l'adoption, indispensable chez les Romains pour perpétuer le culte domestique des citoyens sans postérité, fut connue et pratiquée en Nabatène. Le nom gentilice de Fabius y fut même usité (1).

On sait le prix qu'attachent les Arabes à avoir une descendance. Rappelons l'inscription tamoudéenne déjà citée : « Oh Allah, je suis sans postérité, que par toi vienne la joie (2) ! » Les Nabatéens de la période de l'annexion trouvèrent sans doute que le système artificiel romain, malgré ses lacunes, valait mieux que la mort sans postérité.

Après la constitution de la *provincia Arabia*, la vie des Nabatéens ne changea guère. De bonne heure, ils se répandirent dans l'Empire romain, non pas comme commerçants, mais

(1) Cf. *RAO*, I, p. 61 ; VI, p. 271. Dans l'inscr. n° 161, Adramou et Neqidou se qualifient de « fils adoptifs de Abd-Malikou », plus exactement « fils par la greffe ». Le proscynème nabat. n° 253 (*JS*, II, texte, p. 199), dit : « Oui, souvenez-vous de Taymou, par adoption, en bonne part, fils de Aydu » ; voir aussi, *CIS*, II, n° 466, que Clermont-Ganneau traduit : « Tombeau de Fabi(us), fils adoptif de..... » ; peut-être aussi l'inscription bilingue du Sinaï, *CIS*, II, n° 1044, difficile à traduire (*RAO*, V, p. 59 et suiv.).

(2) Voir ci-dessus, p. 237, note 1.

comme soldats auxiliaires des troupes romaines. Tout l'Orient fournissait aux empereurs des archers, arme dans laquelle excellaient les nomades des tribus. Il y eut des compagnies romaines d'archers nabatéens un peu partout, en Italie, en Afrique du nord, et sur le Nil (1).

---

(1) Ce sujet a été traité au chap. xiv, p. 305.

## CHAPITRE XIX

### LA RELIGION

§ 1. *Les Dieux* : I. CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES RELIGIONS SÉMITIQUES. Elles ont toutes le caractère astral. Le Père Céleste-Dieu d'Amour et le Dieu-Roi dont l'homme n'est que le serviteur. La triade Soleil-Lune-Vénus. Les bétyles et la litholâtrie. II. LE DIEU DUSARÈS. Panthéon peu fixe. Dhouchara, les Baals, Orotal, Arès - Dusarès - Dionysos - Bacchus ; *Dusarès et son Molab*. Fêtes orgiaques, fêtes cycloiques, pentaétériques, *Actia Dusaria*. Panégyriques. Le Théâtre. L'année sabbatique. III. DIEUX SECONDAIRES : Allât, Hobal, Moutaba, Allah, Lycurgue, Chaï-al-Qaum, Baal Samin, le Gad. — § 2. *Sanctuaires et Lieux de Culte* : I. SANCTUAIRE PRINCIPAL. Le Zabé Atauf. II. AUTRES SANCTUAIRES DE PÉTRA. III. ABDEH, EL BARED, LE DIWAN, NICHES VOTIVES. IV. HOLOCAUSTES. Théorie du sacrifice. Holocaustes d'enfants en Phénicie. L'apothéose de Noteiros. V. LE CORPS SACERDOTAL. Les Apkals. Inscription de Tell el Chougafieh. VI. LES NOMS THÉOPHORES. VII. LE TEMPLE DE SIA. Dusarès et Baal Samin. Ornementation bacchique, extension de ce style.

#### § 1. — *Les Dieux*.

I. CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES RELIGIONS SÉMITIQUES. En l'absence de tout exposé par les auteurs anciens, de toute inscription rituelle détaillée, il a été fort difficile de se faire une idée de la religion des Nabatéens. Aujourd'hui encore, des doctrines assez divergentes se font jour à ce sujet (1).

(1) La religion nabatéenne a fait l'objet de nombreux écrits. Les plus importants sont ceux de Clermont-Ganneau, éparpillés dans son *Recueil d'Archéologie Orientale*, et ceux de Dussaud : *Les Arabes*, p. 116 et ss. ; *Notes de Mythologie Syrienne*, 1903 (*Le culte de Dusarès d'après les monnaies d'Adraa et de Bostra*, p. 16). Cf. aussi R. P. Vincent, *Mélanges : les Nabatéens*, dans *RB*, 1898, p. 567 et ss.

Pour la description des monuments et des sites, l'ouvrage de beaucoup le plus complet concernant Pétra, est toujours *BD*, I, p. 137 ss. ; pour la région d'El Heger, se référer à *JS*, I et II. Il y a des indications utiles dans Doughty, *Travels in Arabia Deserta*, 1888, I, p. 120 ss.

Déjà les initiateurs de l'archéologie syrienne, notamment le M<sup>is</sup> de Vogüé, avaient reconnu que la religion nabatéenne revêt un caractère astral et plus exactement solaire, comme les autres religions sémitiques et comme celle de l'Égypte pharaonique. Strabon avait la même idée de la religion des Sémites, disant : « Ils adorent le soleil, faisant chaque jour des libations et brûlant de l'encens sur un autel élevé au-dessus de chaque maison (1). »

Ce sentiment très répandu, quant au caractère solaire de la religion nabatéenne (2), n'a pas empêché des opinions diamétralement opposées de se faire jour. Philostorge, au v<sup>e</sup> siècle, dit que les Saracènes adorent le soleil et la lune. Nilus au iv<sup>e</sup> et Jean de Damas au viii<sup>e</sup> leur prêtent un culte presque exclusif à l'étoile du matin, Vénus.

Chez tous les peuples, le fond religieux a puisé aux notions élémentaires qu'ils s'étaient forgées quant aux relations du ciel avec la terre, et il nous semble que ces notions devaient se ressentir avant tout de l'action toute-puissante et bienfaisante du soleil sur la nature et l'humanité. De là à le diviniser il n'y avait qu'un pas, franchi presque toujours ; mais il arriva dans l'Arabie méridionale que la divinité-lune l'emporta sur la divinité-soleil. En se compliquant, la religion fit appel aussi aux autres astres, à la lune d'abord, à Vénus et aux étoiles ensuite. Dans peu de religions le caractère astral des principales divinités fut plus marqué que chez les Arabes.

Toutefois, ce n'est pas le lieu de discuter de l'essence cosmique de ces dieux, problème de la plus haute complexité, où les preuves sont loin d'être établies. Les théories les plus contradictoires sont défendables, parce qu'on interprète forcément, en voulant les préciser, les notions élémentaires, où l'astronomie n'avait qu'une faible part, de groupes ethniques arabes aux idées probablement confuses, n'ayant pas, trois mille ans après l'épanouissement de la culture égyptienne, un sacerdoce assez savant pour dégager des théories et formuler

(1) Strabon, XVI, 7.

(2) Plus loin, p. 399.



des dogmes précis. On a peut-être trop présumé de leur science et de leur conscience, en prêtant à des tribus moins avancées que les Bédouins d'aujourd'hui des notions cosmiques que seuls possédaient alors certains clergés du Nil et du Tigre ayant des traditions millénaires. Cela ne veut pas dire que les tribus de l'Arabie Pétrée aux ressources misérables, bien moins évoluées que les peuples fixés de la Syrie en communication avec le monde méditerranéen entier, n'aient pas eu, malgré ces différences, un sens profond du divin. Bien que les Araméens, seuls, aient élaboré, dès le temps des Séleucides, des systèmes complets en matière de religion, de philosophie, de science ou même de jurisprudence, ce qui nous reste des manifestations religieuses des Nabatéens : inscriptions, invocations, haut lieux, etc., démontre que la religion fut à la base de tous les actes de leur vie.

Il y a, chez les Sémites en général, et, à plus forte raison, chez les divers groupements arabes, de grandes ressemblances dans les conceptions religieuses (1).

Ils rapportent tout à leur dieu et lui consacrent tout ce qu'ils ont, de la naissance à la mort, mettant leurs actes et leurs biens sous son invocation, depuis leur nom qui est théophore, en passant par les objets rituels, la famille, les animaux, la propriété, les tombeaux et jusqu'à leurs forteresses : tout est pour eux matière à formules solennelles, exprimant invariablement des idées théocratiques, mêlant inextricablement le droit et la religion. Le dieu est le chef des prêtres comme celui des hommes. Tous les membres de la tribu sont ses enfants.

Mais la nature de cette filiation n'est pas la même chez les Arabes du nord et ceux du sud. Au pays sabéen, il semble

(1) Sur les types les plus anciens des religions arabes, qu'on peut rechercher chez les Sabéens et sur leurs rapports avec les religions sémitiques du nord, voir D. Nielsen, *Handbuch*, I, chap. 5, p. 177-250, spécialement : *L'homme et Dieu*, p. 234 ; et *Der Dreieinige Gott in Religionshistorischer Beleuchtung*, Berlin, 1928, chap. 7, *Le fils*, p. 230-316 ; voir aussi Baudissin, *Adonis u. Esmun*, Leipzig, 1897, p. 270 ss. ; et *Der Gestirn-Dienst der alten Araber*, 1901, p. 13 ss. ; Dr Margoliouth, *The relations between Arabs and Israelites*, Londres, 1924, p. 8-25.

qu'ait prévalu l'idée d'une filiation véritable, dans laquelle la famille céleste a engendré la famille humaine; le dieu principal y est un père plein d'amour pour son enfant; au contraire les Sémites, les Arabes du nord, se sont fait de leur dieu une idée moins tendre et plus redoutable. Il est pour eux le créateur, l'inventeur; ils ne sont pas ses enfants mais ses serviteurs, ses esclaves, ses objets (1). Le développement de la théorie aboutit à faire du dieu un roi céleste, un roi puissant qu'on invoque, dont il faut acheter les faveurs et calmer le courroux par des dons, des offrandes et des sacrifices sanglants. De ces notions si divergentes des précédentes résultent encore des différences considérables dans l'idée matérielle que le fidèle se fait du dieu, c'est-à-dire dans la nature des images. Au sud arabe, il semble que la divinité n'a pas besoin de représentation. Les objets consacrés qu'on retrouve ne sont pas des idoles, mais des ex-voto. Le dédicant se représente lui-même sous la forme d'une statuette, ou bien consacre au dieu une réduction plus ou moins riche de l'objet, de la personne ou de l'idée pour lesquels il invoque la protection. Au contraire, dans les conceptions des Sémites du nord, les dédicaces et ex-voto n'excluent pas la figuration du dieu, qui est représenté par une idole, fort exigeante quant aux sacrifices.

On peut considérer comme à peu près générale chez les Sémites, la conception cosmogonique, déjà admise par les plus anciennes religions assyro-babyloniennes, de la triade divine Soleil-Lune-Vénus = Père-Mère-Fils. La lune est partout un dieu masculin, mais c'est au sud seulement qu'elle joue le rôle de *père de l'univers* sous le nom d'ATTAR, qui incarne aussi l'hypostase mâle de Vénus-Istar (2), rôle réservé ordinairement, dans le nord, au soleil sous le nom de Samas. Au contraire le soleil, dans le sud, sous le nom de Sams, qu'il ne

(1) Cf. D. Nielsen, *loc. cit.*, p. 240.

(2) Toutes les assimilations sont contestables, comme le sont d'ailleurs beaucoup de lectures de noms propres, même par le grand spécialiste qu'était Glaser. Cf. : J. H. Mordtmann, *Hinjarische Inschriften u. Altertümer*, dans *Kön., Mus.*, Berlin, VIII, 1893.

faut pas confondre avec Samas, n'est autre que la *mère universelle*, la déesse de la fécondité, épouse et parèdre d'Attar-Lune, rôle tenu au nord par la déesse Istar, Ishtar, Astarté, épouse de Samas-Soleil. Elle ne personnifie pas la lune, mais un autre astre, Vénus (1).

En fait, il est souvent délicat de dépister, sous les noms très variés du panthéon si peu fixé des Sémites, celui qui correspond effectivement à ce dieu astral. Ce travail, comme dans tous les sujets où les preuves sont difficiles à produire, comporte une grande part de supposition (2).

La religion, d'abord naturaliste, évolue sous l'empire du besoin de l'homme d'étreindre des matérialisations, vers la forme cultuelle. Le dieu ne peut se contenter d'être une abstraction pure. Il finit par être représenté. Pour s'adapter aux besoins de la vie nomade, cette représentation doit être facilement transportable. C'est là l'origine de l'usage général, au moins en Arabie centrale et septentrionale, de la litholâtrie ou culte des bétyles.

Le bétyle, simple pierre unie, arrondie ou ovaloïde, est sans doute la forme la plus générale sous laquelle furent considérés comme matérialisés, pour l'adoration humaine, les idoles ou les dieux sémitiques, chez les Arabes, les Juifs ou les Araméens : bétyle = Beth El = demeure du Dieu. Peut-être même est-ce un bétyle que contenait, aux plus hautes époques, l'Arche Sainte du Peuple Elu, son *naos* portatif. En tout cas, c'était un dieu facile à déplacer, comme l'ont été pendant des siècles les dieux de presque toutes les tribus de ces régions (3).

Sans cesse en mouvement, les Sémites transportaient leurs

(1) Il n'est pas facile d'expliquer comment la lune a pu, dans le sud arabique l'emporter sur le soleil. L'explication (d'après D. Nielsen, *Handbuch*, p. 199 ss.) que, dans les pays chauds, le soleil est redouté, tandis que la lune anime les nuits, la partie utile de la journée, n'est pas entièrement satisfaisante.

(2) Voir ce que dit à ce sujet, dans sa recension du bel ouvrage de Nielsen, G. Rickmans, dans *RB*, 1928, p. 283-289.

(3) Cf. au *Dictionnaire de la Bible* l'article *Arche d'Alliance*, p. 912.

En principe l'arche ne devait contenir que le « Témoignage » c'est-à-dire les Tables de la Loi.

dieux avec eux et s'abstenaient autant que possible de se fixer autour des sanctuaires, qu'ils ne fréquentaient qu'en pèlerinage ou en foire.

A un stade postérieur il y eut deux espèces de bétyles : les transportables, itinérant avec la tribu, et ceux fixés ou consacrés dans un sanctuaire, devenus immuables, tel le fameux bétyle de la Mecque. Cette différenciation de fait n'implique pas une différence de nature et cette nature se rapproche beaucoup de celle des enseignes des nomes égyptiens, souvenirs des totems primitifs des clans nilotiques, dont beaucoup res-tèrent comme des dieux (1).

C'est à la Mecque qu'on peut observer le mieux le culte des bétyles (2). Célèbre foire et pèlerinage des tribus de l'Arabie centrale, peu à peu s'y était formée la fameuse collection d'idoles groupées autour de la pierre noire de la Kaaba, collection qui s'arrondissait chaque jour de bétyles et de pierres nouvelles venues de fort loin. Elles encombraient toute l'esplanade sacrée. C'est ainsi que l'un des rois de la Mecque, Amr fils de Lohayi, y introduisit le Hobal de la Balqa moabite, sous la forme d'une pierre taillée rouge, vieille statue gréco-romaine à laquelle manquait un bras (3).

La tradition faisait venir cette pierre d'encore plus loin, de Hit sur l'Euphrate. Le très ancien sanctuaire de la Kaaba devenait le panthéon commun des tribus ; chacune y avait son *rokn* ou bétyle particulier. On y compta, s'il faut en croire la tradition musulmane, jusqu'à 360 de ces idoles, car c'est ce même nombre d'idoles que détruisit Mahomet le jour du Fath.

Ainsi, l'empyrée arabe, peu à peu, se peupla, les dieux les plus anciens se maintenant avec un caractère relativement fixe et admettant à leur côté de nouveaux dieux, apports des pays voisins, naturalisés par des passants, par des adeptes

(1) Cf. Moret, *Le Nil et la civilisation égyptienne*, Paris, 1926, p. 52 ss. et 421.

(2) Voir, sur la litholâtrie à la Mecque, autour de la Kaaba, la remarquable étude du P. Lammens, *Le culte des bétyles et les processions religieuses chez les Arabes préislamites*, dans *Bull. Inst. fr. Arch. Or.*, 1920, t. XVII, p. 39-101.

(3) RAO, IV, p. 114 et VIII, p. 33 ; et Burckhardt, *Voyage en Arabie*, 2 vol. Paris, 1835 : II, *Les anciens cultes*, p. 217-229.



de religions éloignées. Ces étrangers consacraient, partout où ils résidaient, des autels à leurs dieux propres, lesquels ont fait bon ménage avec ceux qu'ils trouvaient, notamment avec ceux des Nabatéens. On connaît de nombreux exemples de dieux lointains introduits dans des centres nouveaux. Pour

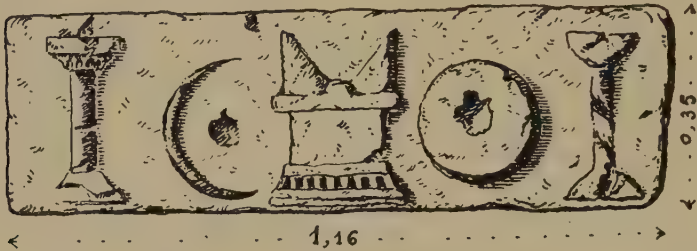


Fig. 34. Relief de l'entrée du tombeau de Nusra, à Abdeh (*RB*, 1905, p. 88).

ne parler que de la région de Pétra, il a été relevé, sur un petit autel d'Odruh, une inscription grecque, sans doute du <sup>n</sup>e ou <sup>m</sup>e siècle de notre ère, dédiée « aux dieux amenés de l'étranger à Pétra (1) ».

Il semble qu'en Nabatène se produisit assez tôt une fixation relative des tribus. La fixation du dieu central en résulta et l'on dut voir, peu à peu, le bétyle portatif devenir moins mobile,

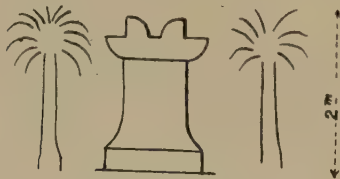


Fig. 35. Base à bétyle (Pétra)  
(*BD*, I, n° 428, fig. 355, p. 322).

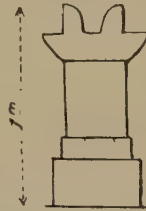


Fig. 36. Base à bétyle (Syrie)  
(Renan, *Mission de Phénicie*,  
pl. XXII, n° 41).

prendre la forme d'un cube, au besoin être dépendant d'un lieu de culte, d'un haut lieu. A l'époque primitive, le dieu principal des Nabatéens, Dusrès, fut, sans doute, représenté par une de ces pierres mobiles posée sur un bloc monolithe à forme pyramidante, plus tard cubique, sorte de pylône tronqué ou

(1) *BD*, I, p. 463 ; *RAO*, IV, p. 114.

de socle de statue ressemblant aussi à un autel, ayant souvent les angles relevés par des espèces de cornes à lignes évasées (fig. 34 à 37) (1). Quelques-unes de ces bases ont été retrou-

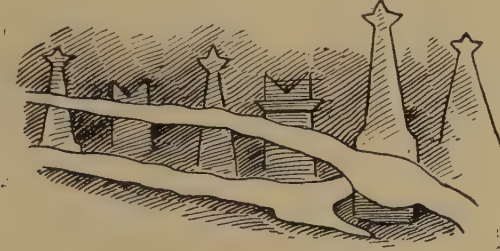


Fig. 37. Bases à bétyles et nephecs, Pétra (BD, II, n° 428, fig. 352, p. 322).

vées, dont l'apparence peut les rapprocher des stèles. Elles sont quelquefois contenues dans des niches, avec ou sans inscriptions votives au nom du dieu. Sous cette forme, elles sont plus fréquentes à El Heger qu'à Pétra même et finissent par se confondre en apparence avec des cippes funéraires d'une



Fig. 38. Cippe-obélisque (Pétra) avec l'inscription « Tombeau de Jakûm, fils de Zaïd Kumu (BD, I, n° 825, fig. 459, p. 407).

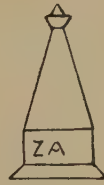


Fig. 39. Cippe obélisque (Pétra) BD, I, n° 825, fig. 460, p. 407.

essence très différente, surtout lorsqu'elles sont surmontées d'un obélisque, lequel peut avoir lui-même un ornement terminal (fig. 38 et 39).

En même temps que nous voyons le dieu se fixer, nous le

(1) La destination des curieux soubassements de la pl. 42, n° 4, précédant le défilé du Sikh à Pétra, n'est pas encore établie.

L'autel ou pierre à bétyle de la fig. 34 est un relief de l'entrée du tombeau nabatéen dit de Nusra à Abdeh (ci-dessus, p. 379). Celui de la fig. 35 provient de Pétra : il est identique à l'autel syrien de la fig. 36, dont Renan a déjà donné le dessin. La fig. 37 est un dessin mural d'une grotte ou caverne de Pétra. Il porte à la fois des bases à bétyle et des cippes funéraires ou nephecs.

voyons étendre son règne sur un plus grand nombre de tribus, car, à l'origine, le bétyle est la propriété d'une tribu unique, petite, d'un clan, voire d'une famille. La possession du bétyle ou du *Gobba-Tabernacle*, est l'objet d'une redoutable compétition entre les descendants d'un même clan. Les formules arabes du début de l'Islam, pour indiquer la puissance d'une famille, ne manquent jamais de dire : « elle a hérité du Beth », « elle a la garde du Beth » (1).

Le fait que les Arabes adoraient des pierres d'une forme spéciale, ou pour parler avec plus de nuance, considéraient certaines pierres comme la demeure, le lieu d'élection et la matérialisation de leurs divinités, était connu des Anciens. Clément d'Alexandrie l'a signalé. Même décrite par des auteurs chrétiens comme saint Épiphané (iv<sup>e</sup> siècle), la religion nabatéenne apparaît comme rattachée au bétyle. Il dit, en effet, que les Nabatéens adorent, comme les chrétiens, l'enfant divin Dusrès, le μονογενὴς τοῦ δεσποτοῦ, le fils unique du Maître, né de la Korè arabe (2), la vierge Καάβου, la Kaaba. Ce nom implique un rapprochement inévitable avec la Kaaba des Arabes, celle de la Mecque, alors déjà dans toute sa gloire, et un autre rapprochement avec la pierre noire dont parle de son côté Suidas (3). Elle se confond en dernière analyse avec la pierre cubique faite pour supporter un bétyle (4).

II. LE DIEU DUSRÈS. Le nom original du dieu principal des Nabatéens reste encore à trouver. Mais celui sous lequel il devint leur divinité nationale et le maître de leur empyrée est particulièrement bien connu grâce à de nombreuses inscriptions

(1) Lammens, *Le culte des Bétyles*, etc., p. 67; *RAO*, VI, p. 334. Pour l'aspect de certains bétyles, cf. aussi *BD*, I, p. 221 et *JS*, I, fig. 213 à 225.

(2) Saint Épiphané, *Panakeion, Haer.*, 51. Cf. *RAO*, II, p. 86. D'après Clermont-Ganneau, les Nabatéens du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère fêtaient encore la nativité de cet enfant divin à Pétra, Élusa, etc., « probablement dans la même nuit sacrée où les chrétiens fêtaient celle de Jésus, fils de Marie, c'est-à-dire au solstice d'hiver ». Evidemment, il ne s'agit plus du culte primitif, mais d'un culte influencé par le christianisme à partir du second siècle.

(3) *Lexikon*, édit. Bernh., I, 1187 s. v. Θεσσαρης.

(4) On trouvera une revue sommaire du panthéon des Arabes du Nord et des Arabes du Sud dans Dussaud, *Les Arabes*, p. 116 à 157, et dans Cl. Huart, *Hist. des Arabes*, 2 vol. Paris, 1912, I, p. 28 et ss.

et aux mentions des auteurs grec. C'est un dieu de montagne très ancien, peut-être laissé sur place par les Édomites quand ils évacuèrent le Chara sous la pression des Nabatéens. C'est le Seigneur du massif du Chara, Dhou Chara ou Dusarès (1). Dhou équivaut à « maître de » comme le mot Baal lui-même, et peut s'appliquer à beaucoup de noms de lieux. C'est ainsi que le dieu des Safaïtes peut être considéré comme Dhou Safa, dieu de la montagne du Safa (= Zeus Saphathenos) (2), et Belphegor du Moab le Baal ou « maître » de la montagne du Fégor ». Les Baals sont innombrables. Nous connaissons le Baal Samîn (maître des cieux), le Baal-Harran, le Baal Taiz, le Baal Lebanon (maître du Liban), le Baal Hermon (maître de l'Hermon), la Baallat Gebal ou « Dame Byblos », le Baal Bozor (une ville de Trachonis, non loin de Bostra, sans se confondre avec celle-ci), le Baal Meon, le Baal Sidon, le Baal Fégor, etc. (3). Finalement Dhou est comme Baal, un terme générique, un titre, un qualificatif applicable à beaucoup de dieux et servant à former le nom de beaucoup de divinités, sans signifier dieu par lui-même (4). Le Baal est le « maître » à tous les points de vue. Il est le maître des fidèles, il est aussi celui de la ville, du temple, à la façon d'un potentat oriental. Et il est également le « seigneur » de sa parèdre, de sa « dame », la Baallat, qui lui est presque toujours associée. Bien entendu, ce maître est d'essence divine et a pratiquement les attributs d'un dieu. Il en est de même de Dhou et à plus forte raison de Dusarès, dont le nom comporte, non seulement qu'il est le « maître », mais aussi le « maître » de quelqu'un ou de quelque chose qu'il s'agit d'identifier.

(1) Cédrenus (p. 57) l'appelle *Θησαυρός*. D'après un texte de Stéphane de Byzance (édition Mein, p. 223 et 237, sous les mots Dacharènes et Dusarès), Dusarès est le dieu principal des Arabes et des Dacharènes ; il ajoute que « les habitants s'appellent les Dusarènes et les Dacharènes, une race arabe nomadisant autour de la Nabatène ». Ptolémée les place dans l'Arabie Heureuse. Cf. *BD*, I, p. 189.

(2) Clermont-Ganneau, *RAO*, II, p. 80, et III, p. 271, et *Études d'Archéol. Orient.*, II, p. 28.

(3) Voir, entre autres, *JS*, I, p. 6 ; II, p. 405 (inscr. lihyanite, n° 64), p. 650 (inscr. gréco-nabatéenne de Ziza, n° 21), et p. 651. Cf. aussi *RAO*, V, p. 19.

(4) Cependant, Nielsen (*Handbuch*, I, p. 240, note 3) admet que Baal peut aussi être un nom propre de dieu.



La plupart des divinités sémitiques relèvent de conceptions analogues, pratiquées par des peuples d'origines voisines.

Chacune des grandes montagnes a, d'ailleurs, son dieu propre. Le Liban et l'Hermon eurent le leur, des dieux très anciens, et sur cette dernière montagne subsistent encore les ruines d'un grand sanctuaire vénéré jusqu'au Bas-Empire (1). Il en fut de même pour les sommets du Sinaï et pour la montagne du Chara. En pays de Chanaan et dans tout le sud de la Syrie, les populations eurent une prédilection pour les sanctuaires situés sur les sommets, pour les hauts-lieux. La parenté des dieux, des religions et des cultes est évidente (2).

Pour en revenir à Pétra même, les auteurs grecs tardifs, seuls, nous renseignent sur son dieu principal. La première indication sur le panthéon nabatéen est fournie par Hérodote. Le Père de l'Histoire, à propos des formules du serment en Arabie (qu'il commente avec une grande fantaisie), nous dit qu'il n'y a pas de peuple plus religieux que les Arabes et qu'ils adorent comme dieu principal Dionysos (sous le nom d'Orotal, dieu solaire), et Ourania (sous le nom d'Alilat, sa déesse parèdre, Vénus) (3).

Arrien, écrivant cinq ou six siècles après Hérodote, confirme ce renseignement et dit que les Arabes adorent Ouranos et le

(1) *RAO*, V, p. 353, en donne le plan.

(2) Cette parenté des dieux et de tout ce qui touche leur culte, notamment de leurs prêtres, s'affirme par bien des faits. Par exemple Jethro, le nom du beau-père de Moïse (avant l'Exode), prêtre de Madian, porte un nom nabatéen (Ouitro Yéthro, Yitro), qu'on rencontre dans tous les pays nabatéens (cf. *RAO*, II, p. 184). Voir aussi ci-dessus, chap. IV, p. 92.

(3) Hérodote, III, 8. Il faut cependant remarquer que, dans cette citation, laquelle vise la traversée du désert par l'armée de Cambyse en marche contre l'Égypte, Hérodote parle constamment du « roi des Arabes », sans prononcer le nom des Nabatéens. J. Halévy (*Examen critique du témoignage d'Hérodote sur la religion des Arabes*, *CR. Acad. Inscr.*, 2<sup>e</sup> sér., t. VII, 1871) estime qu'il a pris ses renseignements non auprès d'Arabes Ismaélites, mais auprès d'Arabes sédentaires, c'est-à-dire auprès de Sabéens ou d'Himyarites. En réalité, Hérodote parlait par ouï-dire et a plus de chance d'avoir tiré ses informations d'Arabes à demi fixés comme les Nabatéens, dont l'habitat était moins lointain.

L'Orotal d'Hérodote prend, selon les auteurs, la forme Ὀροταλ, Ὀῤροταλ, Ὀροταλτ; Fr. Cumont cherche à l'assimiler au dieu Obodas, un ancien roi divinisé (*Revue d'Archéol.*, 1902, p. 297-300). Voir ci-dessus, p. 379, mais Clermont-Gaùneau, dans son curieux article *Orotal et Dusarès* (*RAO*, V, p. 109-115), montre qu'Obodat est cité séparément et en même temps que Dusarès par Tertullien et par Eusèbe. Ils ne peuvent donc se confondre.

Dionysos vainqueur des Indes (1). Ouranos de son côté, n'est pas autre chose que le Zeus céleste, *Jupiter cœlestis* ou plus simplement le Ciel-*Cœlus*, et se confond lui-même avec le Baal-Samîn, maître du Ciel, qui se confond aussi avec la foudre (Κεραυνός) (2).

D'autre part Dusarès, on le verra, finit par se confondre comme Orotal, avec le Dionysos arabe. Le lien entre Orotal et Dusarès est certainement très étroit et nous pouvons aller jusqu'à admettre, avec Clermont-Ganneau, qu'il y a identité entre Orotal, Dusarès et Dionysos.

Les auteurs grecs de la décadence nous renseignent un peu plus sur Dusarès, quoiqu'encore sommairement. Suidas nous dit (3) : « Θευσάρης est le Dieu Arès des Arabes de Pétra, dieu qu'ils redoutent le plus, représenté par des cubes de pierre noire de quatre pieds de haut et deux de large. » Il ajoute que, dans son sanctuaire, il y a de l'or partout; que le bétyle est posé sur une base d'or et qu'on y lit beaucoup d'anathèmes. Suidas est peu critique. La pierre noire n'en est pas moins une réminiscence des origines arabes des Nabatéens; la mention des anathèmes contre les impies est aussi curieusement exacte, comme le montrent les inscriptions funéraires (4).

Dès que les Nabatéens entrèrent en contact avec des peuples non sémitiques, leur panthéon se compliqua et le syncrétisme des divinités s'effectua, non plus seulement avec les dieux arabes, mais aussi avec les dieux grecs, plus tard romanisés.

En Égypte, nous avons le bel exemple de syncrétisme divin constitué par l'Ennéade d'Héliopolis, où le soleil Râ, après sa victoire sur le plus ancien dieu souverain Horus, devient un dieu polymorphe en huit unités et un démiurge, englobant tous

(1) Arrien, trad. Buchon, dans le *Panthéon littéraire*, 1842, VII, chap. 7, p. 471.

(2) Cf. pour les origines des religions syriennes, le beau livre de Frantz Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris, 1907, chap. v, la Syrie; spécialement, pour Ouranos, p. 153; pour la foudre, cf. Dussaud, *Notes de Myth. Syr.*, p. 105.

(3) *Loc. cit.*, I, 1187; et E. Meyer, *Die Israeliten u. ihre Nachbarstämme*, Halle, 1906, p. 267, note 2.

(4) Plus loin, ch. xx, § 3, 1.

les dieux principaux : Atoun, Shou, Tefnet, Geb, Nout, Osiris, Isis, Set et Nephthys (1). C'est par un processus du même ordre que Dusarès finit par se confondre avec une série d'autres divinités et en particulier, comme on vient de le voir par la citation de Suidas, avec Arès ou Aara (Ααρα), dieu spécifique de l'Auranitide. Les deux noms sont souvent associés dans les dédicaces, au point de rendre à peu près sûre leur équivalence, valable d'ailleurs plus pour Bostra que pour Pétra, où la forme Dusarès, Douchara reste jusqu'à la fin plus pure (2).

Plus tard, suivant le mouvement d'hellénisation des dieux barbares et indigènes à Antioche, Alexandrie ou Baalbek, et surtout quand le panthéon romain, influencé lui-même par l'hellénisme, s'ouvrit à tous les dieux étrangers, les dieux nabatéens devinrent des dieux hellénistiques et romains. Pour les auteurs grecs de la décadence, Dusarès n'est autre qu'Arès, le dieu Mars, sans doute à cause de la similitude onomastique Arès = Aara ; Aara = Dousara. Et en dernière analyse Dousara a pu paraître à certains un simple qualificatif de Aara.

L'Arès grec, de son côté, était révééré dans tous les confins grecs, notamment dans les escales hellénisées de la mer Rouge. C'est à lui que sont dédiées les inscriptions grecques d'Adulès et d'Aksum, au temps de l'apogée du premier empire abyssin, du second jusqu'au <sup>vi</sup> siècle de notre ère (3).

A l'origine, il n'est pas exclu que des apports religieux aient été faits en Arabie Pétrée par les Hébreux à leur passage, lors de l'Exode. Bien que cette hypothèse soit loin d'être démontrée, elle puise un commencement de justification dans la tradition du tombeau d'Aaron au Mont Hor, dont il a été déjà question (pl. 13) (4). Peut-être existe-t-il quelque relation

(1) A. Moret, *loc. cit.*, p. 178.

(2) Certaines dédicaces sont faites à Douchara et Ara, d'autres à Douchara-Ara. D'autre part Aara seul se trouve quelquefois dans les inscriptions d'El Heger. Il paraît être spécifiquement accompagné de la mention « Aara, dieu qui est à Bostra, dieu de Rabel ». *CIS*, II, n° 218; *DM, Voyage*, n° 36, p. 167-168 et le commentaire de Clermont-Ganneau, *RAO*, IV, p. 170 et VII, p. 155 et 215; *JS*, I, pp. 205, 249 et pl. XLI, p. 416.

(3) Voir notre *Hist. Ant. Abyss.*, p. 123.

(4) Ci-dessus, p. 85.

entre cet ancien culte, maintenu pendant toute l'antiquité et adopté, depuis, par les Musulmans, et celui de Dusrès.

Le phénomène d'assimilation de Dusrès à l'Arès grec n'a rien de surprenant. Par le même processus s'était créé à Alexandrie le culte de Sarapis, à la fois Osiris pour les Égyptiens et Esculape pour les Grecs; Dusrès-Arès devint, selon les lieux, Dionysos-Bacchus ou bien Zeus-Ammon. Dans l'inscription gréco-nabatéenne de Milet (1), il est appelé Zeus-Dusrès, sans doute parce que, pour des Grecs, le dieu principal de tout pays étranger ne pouvait être que Zeus (2). De même, Belphegor du Moab devint le Zeus de Belphegor, et Baal-Bosor le Zeus-Helios de Bosor, qui se confond peut-être avec Aara. Ainsi Dusrès rejoignit indirectement et par une double voie la série des Baals, tandis que Zeus rejoignait Dionysos (3).

Sous la forme de Zeus, Dusrès devient nettement un dieu solaire, comme le Jupiter Héliopolitain (de Baalbek), dérivé de Bel, le principal dieu, également solaire, de Palmyre, Baalbek et tant d'autres sanctuaires (4). La signification solaire du dieu nabatéen peut être justifiée encore par l'emblème de l'aigle, assez répandu en Nabatène. En effet, l'oiseau, souvent indistinct à cause de son mauvais état de conservation, figurant sur certains monuments de Pétra et d'El Heger (pl. 46 n° 2, 68 n° 2, 69, 70), pourrait être un aigle, et, en Syrie, à la période romaine, son caractère solaire est rappelé par le nom qui lui est donné : le soleil (fig. 40) (5). Ainsi, de

(1) Ci-dessus, fig. 12, p. 211.

(2) On a pu se demander si le personnage figurant sur certaines monnaies nabatéennes avec une corne de bélier n'est pas Dusrès sous l'aspect de Jupiter-Ammon.

Cf. une monnaie de De Saulcy (*Num. Terre Sainte*) reproduite par Dussaud, dans *Notes Mythol. Syr.*, p. 179.

(3) Cf. *JS*, II (texte), p. 651, et Clermont-Ganneau, *RAO*, V, p. 15, 19, 20.

(4) Dussaud, *Notes Mythol. Syr.*, p. 180-181.

(5) Cf. Dussaud, *Notes Mythol. Syr.*, p. 21 ss.; l'arc surmontant le portique du tombeau romain dit de Sextus Florus à Pétra (*BD*, I, fig. 194 et 430, p. 170 et 384, et notre pl. 46, n° 2) est surmonté lui-même par un aigle. De même, au centre du fronton du Khaszné, est un aigle très dégradé et cet oiseau figure sur divers tombeaux d'El Heger (*JS*, I, fig. 139, 160, 162, 163, 164, 171, 181, 184, 185, 187).



transformation en transformation, Dusarès devint un dieu polymorphe.

Ce genre de transformation est un phénomène des mieux connus et des plus fréquents dans l'histoire des religions. On peut quelquefois en saisir le processus sur le vif. C'est ainsi qu'au



fig. 40. El Hubzé : niche avec le relief de l'aigle  
(d'après A. Musil, *Arabia Petraea*, II, *Edom*, I, fig. 17, p. 55).

Moab, dans les siècles de la décomposition byzantine précédant l'Islam, on voit apparaître, s'il faut en croire la thèse brillamment soutenue par Clermont-Ganneau, la divinité Okaisir, à laquelle ses fidèles faisaient le sacrifice de leur chevelure. Elle n'était autre que la divinisation du mot 'O Kaïсар, « l'empereur », ce qui prouve que les Arabes s'étaient habitués complètement à considérer César comme un

dieu, ainsi que le voulait la religion officielle (1). Un exemple plus ancien encore (toujours d'après Clermont-Ganneau) en est le dieu phénicien Chadrapha (Satrape ?), honoré sporadiquement sur la côte méditerranéenne et qui, à une époque antérieure à la période glorieuse de la Perse, a pu finir, grâce à l'homophonie, par consacrer sous un mode quasi-divin, l'autorité administrative toute-puissante des satrapes de la Perse conqué-

(1) RAO, II, *L'ancien Dieu Okaisir*, p. 247 ss. D'après D. Nielsen (*Handbuch*, I, p. 231), Ukaisir voudrait dire le petit et désignerait Vénus, le Dieu masculin, c'est-à-dire le Fils, l'enfant de la Lune (dieu masculin) et du soleil (dieu féminin).

rant (1), au même titre qu'Okaisir a pu représenter la même autorité romanisée. De même, à Teima, centre nabatéen en dehors des routes fréquentées, en plein désert arabe, les Arabes auraient (d'après une séduisante hypothèse de Clermont-Ganneau) longtemps révééré sous le nom de Çalam ou Salem une effigie officielle des rois assyriens, devenue, par un singulier avatar, la représentation de l'empereur, du maître, et finalement une idole spécifique (2).

Ce pourrait être alors ce dieu qui figure en costume assyrien sous le nom de Salm sur la tranche de la stèle de Teima (pl. 15) dont il a été question ci-dessus. Cette hypothèse est d'ailleurs encore à démontrer, l'allure du personnage étant plutôt celle d'un haut officier ou d'un grand prêtre. En outre le nom de Salem ou Salm comporte des variantes. Nous connaissons le Salm de Hagam, celui de Mahar et probablement y en eut-il d'autres. Bien plus, la tradition biblique le connaît également. Le prophète Amos, dans un passage obscur (comme tout le livre de ce nom), s'écrie, sans doute pour mettre à l'épreuve la sagacité des savants : « Vous portiez au désert Sukkòt, votre Moloch et Kioun votre Salm, l'étoile de vos dieux que vous vous étiez fabriqués » (3). Le dieu adoré par les Hébreux au désert, à la grande colère de Yahvé, pourrait ainsi être celui de l'inscription de Teima. Salm de son côté a pu, dans l'Arabie méridionale, équivaloir à Baal.

Ainsi les fusions de divinités sont des plus fréquentes. Cepen-

(1) RAO, IV, p. 334 et : *le Dieu satrape et les Phéniciens dans le Péloponèse*, in : *Notes d'Archéol. Orientale au Journal Asiatique*, 1877, II, p. 157 ss.

A vrai dire ce dieu Chadrapha apparaît aussi dans d'autres lieux, sous des aspects rendant plus problématique son assimilation à un simple satrape. Ainsi R. Dussaud a montré que Chadrapha, à Palmyre, a plus ou moins les attributs d'Esculape.

(2) Rien n'est plus étonnant, dans ce même ordre d'idées, que la faculté d'absorption des idoles et des légendes étrangères par l'Islam. Non seulement Mahomet composa sa religion des principes et éléments essentiels du mosaïsme et du christianisme, mais il en adopta tous les patriarches. Les musulmans dans bien des endroits, par exemple à Chypre, révèrent la Vierge et des saints chrétiens.

(3) Chap. v, 26 ; la traduction de ce texte, elle-même, est des plus incertaines, chaque version de la Bible le rend différemment.

dant elles n'apparaissent qu'assez tardivement : avant leur contact avec les Grecs, les diverses populations de la Syrie-Palestine eurent chacune un dieu auquel elles furent étroitement attachées, leur signe représentatif national en quelque sorte, celui au nom de qui chacune cherchait à soumettre les voisins, en abaissant leurs dieux. La rivalité des cultes des Baals fut infinie. Même chez le peuple juif, un des plus monothéistes, les conflits de religions furent d'abord nombreux et aigus. Qu'on pense au culte du veau d'or, au serpent d'airain, aux fulminations contre les Baals introduits par les reines étrangères, en général phéniciennes ! Le peuple tout entier, au temps des rois, révéra la triade Yahvé-Baal-Astarté, mais Dusrès chez les Nabatéens, le Baal moabite, Milkom chez les Ammonites (1), et Moloch ou Malik ou Melquart chez les Phéniciens, quoique chacun le dieu principal de son pays, n'avaient pas la situation quasi-exclusive que sut prendre Jahvé, d'autant plus que chacun de ces dieux eut, ou eut pu avoir une parèdre, mère, femme ou fille, ou les trois en même temps. C'était souvent Astar, Ashtar, Istar, Astarté, Atargatis, venue du monde phénicien et répandue ensuite jusque chez les Sabéens du Bab el Mandeb et dans l'Abyssinie antique. Beaucoup de ces parèdres nous sont encore inconnues. Il arriva même à des époques tardives que la dualité du dieu et de sa parèdre se muât en une trinité cultuelle où l'on n'a pas manqué d'aller chercher l'origine de la trinité chrétienne (2).

Tout en étant Arès pour certains, Dusrès n'en restait pas moins avant tout, comme Orotal d'Hérodote, l'équivalent du Dionysos arabe, c'est-à-dire de Bacchus. Cette fusion se traduisit par une modification dans la représentation du dieu. Il cessa d'être un bétyle : du moins l'on vit apparaître, à la période

(1) *I Rois*, XI, 5; *RAO*, VIII, p. 117.

(2) D'après Lucien, le seul auteur ancien fournissant des renseignements liturgiques sur certains cultes syriens (*De Dea Syria*), le culte d'Hierapolis (Membidj sur l'Euphrate), comportait une triade. De même Hadad, Atargatis et Simios devinrent à Héliopolis-Baalbek, la triade romaine Jupiter-Vénus-Mercure. Cf. Fr. Cumont, *loc. cit.*, p. 149. Pour Dussaud (*Notes Myth. Syr.*, p. 115), ces triades sont originaires de Babylone.

hellénistique, pour représenter le dieu ou pour supporter son bétyle, des sortes d'autels à caractère bacchique de plus en plus ornés. Plusieurs monnaies de Bostra, sous Trajan, Decius, Herennius et Hostilianus, frappées en l'honneur des Jeux Dusariens (1), avec la mention : *Actia Dusaria = Col. Metr. Bostrenorum*, portent des figurations de cet ordre, c'est-à-dire dans une couronne de laurier, un autel bas précédé de gradins d'accès, supportant trois bétyles. L'autel lui-même, espèce d'estrade, est surmonté de sept disques qu'on a pu assimiler à des pains de proposition (fig. 41). Un motif comparable nous est fourni par le linteau du temple d'El Oumtaiyé (Hauran, à quelques kil. au sud-ouest de Bostra) relevé par Dussaud (pl. 138, n° 2), où figure, au-dessus d'une grecque alternant avec des mascarons, un autel supportant trois bétyles, et, de chaque côté, deux soubassements ou bases d'autel sans bétyles.



Fig. 41. Monnaie de Bostra sous Trajan et ses successeurs.  
Autel de Dusarès avec bétyles et pains de proposition.  
(Dussaud, *Notes Myth. Syr.*, fig. 39).

Des discussions ont été engagées entre archéologues sur la signification de ces autels. De Sauley, le premier (2), a prétendu que, conformément à ce qu'on doit attendre à une période où Dusarès est déjà un Dionysos, la base supportant le bétyle est une représentation du pressoir, ce qui explique en même temps son ornementation bacchique (pampres, mascarons, etc.). Cette interprétation serait concevable tout au plus pour le Dusarès de l'Auranitide (3), où les pampres devinrent un motif courant après le premier siècle de notre ère, comme le montrent les encadrements de portes des temples de Si, de Qasr el Abyad, du temple d'Allât Athéna à Damet el Alya (Ledja), de Deir el

(1) Plus loin, p. 409.

(2) *Numismatique de Terre Sainte*, p. 376.

(3) Une monnaie étudiée par Morey, *Revue de Numismatique*, 1941, p. 69, est en faveur de l'hypothèse bacchique.



Kahf et de tant d'autres (pl. 107, n<sup>os</sup> 1 et 2, et 144, n<sup>o</sup> 2 (1). Encore faut-il admettre que Dionysos-Arès-Dusarès ne correspond pas à Dusarès dans son premier état, car les frises bacchiques qu'illustre cette explication ne se retrouvent pas dans la Nabatène ancienne. Elle ne saurait valoir ni pour Pétra, ni pour El-Héger, où la vigne n'aurait pu signifier qu'une rareté délectable revêtant une valeur symbolique, de même que le « jardin », qui pour les orientaux du désert est un « paradis » (à tel point que l'idée du paradis ne signifie pas autre chose).

D'autres savants, comme Dussaud, sans contester le caractère bacchique de Dusarès, qu'attestent les pampres et la vigne comme attributs sur ses représentations tardives, excluent l'idée du pressoir servant d'autel, pour la raison excellente qu'on ne connaît pas de pressoir de cette forme. Il tient avec raison, semble-t-il, ces pierres cubiques pour des représentations du dieu lui-même.

Quoi qu'il en soit, l'on peut admettre que Dusarès, au moins dans l'Auranitide et à la période romaine, a fini par revêtir l'aspect anthropomorphe de Bacchus-Dionysos. C'est du moins la signification que donne Dussaud lui-même à une statuette de basalte noir où le personnage apparaît avec les attributs de la Tychè, portant une corne d'abondance, d'où pendent des grappes de raisin (pl. 138, n<sup>o</sup> 1) (2). Cette supposition est rendue vraisemblable par le lieu de la trouvaille, Soada, Souweida, laquelle n'est autre que Dionysias, ville sous le vocable du dieu bacchique en même temps que patronnée par Dusarès.

En dehors de son caractère de dieu principal des Nabatéens, Dusarès doit être considéré aussi comme un dieu familial, le dieu personnel de la famille royale. Il est le plus souvent qua-

(1) Entre autres : Dussaud, *Les Arabes*, fig. 6, 7 et 27, p. 30, 31 et 128; *BD*, II, fig. 795 et 801, pp. 202 et 204; et sa conférence au musée Guimet du 12 février 1928 : *La vigne et le vin dans les anciens cultes syriens*.

(2) *C. Rendus Ac. Inscr.* : communication de M. Viroilleaud, 26 octobre 1923, p. 397-401. Du même : *C. Rendu des Travaux archéologiques de Syrie en 1922-23*, dans *Syria*, 1924, p. 51, avec une planche.

lifié, par les inscriptions, de « dieu de notre Seigneur », c'est-à-dire dieu du roi.

*Dusarès et son Motab.* — Touchant le culte du dieu principal Nabatéen, les épigraphistes ont été fort intrigués par une expression rencontrée dans les inscriptions : on y lit la formule « Dusarès et son motab », dont la traduction est des plus difficiles. Certains auteurs prennent le motab pour le prêtre du dieu, mais d'autres préfèrent y voir une personnification du dieu sous la forme, soit de la pierre du sacrifice elle-même, soit du siège ou trône figurant d'habitude devant les autels sémitiques anciens, soit encore des deux réunis. Pour le P. Lagrange, « c'est bien Dusarès qui est incorporé à la pierre noire cubique de Pétra » (1). D'après Dussaud au contraire, le motab, cité à part et à côté du dieu, ne se confond pas avec lui, mais seulement avec sa représentation. Le motab serait précisément la pierre cubique servant d'autel, la Kaaba ; en d'autres termes l'expression voudrait dire : « Dusarès et son autel » ou, si l'on préfère « et sa représentation » (2). Il est probable que chez les Nabatéens, le bétyle et son autel, ainsi que le dieu et sa représentation furent rapidement associés, au point de cesser d'être discernables l'un de l'autre. Il en fut ainsi dans toutes les religions primitives et Dussaud a signalé, d'après Evans, qu'en Crète, 1500 ans avant la période qui nous intéresse, le bétyle est placé sur l'autel (3). Pour supprimer toute distinction entre eux, il suffit de les tailler en une seule pièce.

Le culte de Dusarès présenta certainement de grandes différences liturgiques, aussi bien selon les époques que selon les régions. Il ne fut pas le même dans les siècles archaïques

(1) Cf. Clermont-Ganneau, dans : *Le trône et l'autel chez les Sémites*, *RAO*, IV, p. 247-250. Le même auteur (*RAO*, VIII, p. 289), après avoir d'abord conclu que le mot motab a toutes chances de signifier trône, confirme indirectement l'interprétation d'après laquelle le motab serait l'équivalent de l'autel : il signale que l'expression motab se trouve dans une inscr. araméenne pehlvisante de Sari (Syrie), de la 1<sup>re</sup> moitié du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., où ce mot semble désigner le monument lui-même, une espèce d'autel, sur lequel la dédicace est gravée.

(2) Cf. Dussaud, *Notes Myth. Syr.*, p. 174 ss. et *Les Arabes*, p. 127. La *RB* (1905, p. 146) a contesté les interprétations de Dussaud.

(3) Dussaud, *Notes Mythol. Syr.*, p. 176.

et à l'époque de l'annexion, lorsque le dieu se confondit pour ainsi dire avec les dieux Romains. Il resta également très différent selon qu'il s'agit de Pétra et d'El Héger, ou au contraire de Bostra, Adraa (Deraa), Siâ (Si) et des centres du nord, là où Aara paraît avoir été la forme spécifique de Dusarès après avoir disparu comme dieu autonome.

A l'origine, de nombreux cultes d'anciennes divinités sémitiques furent plus ou moins liés à des fêtes licencieuses ou orgiaques devenues périodiques seulement plus tard, analogues aux cultes aphrodisiaques si répandus dans le monde méditerranéen (1). Les auteurs de la décadence nous en ont transmis le souvenir, qui, d'ailleurs, remonte aussi haut que les traditions bibliques : qu'on pense aux orgies du peuple élu à la montagne du Sinaï ; ou bien au lieu de la fornication d'Israël avec les filles moabites ; et à tous les hauts-lieux dont beaucoup n'étaient guère recommandables. On pourrait même généraliser et dire qu'en remontant le cours des âges, on trouverait plus ou moins comme aux Indes le Phallus divinisé. C'est ce que prouvent certaines pierres phalliques que vient de retrouver en Abyssinie le P. Azaïs (2). Sans aller jusque là, ce sont des souvenirs de ce genre que traduisaient l'épisode de Sodome et de Gomorrhe et celui des filles de Lot. Toute la région nabatéenne ou nabato-arabe était fort mal famée, à tel point qu'Eustathe (3), parlant de l'étymologie de Nabatès, ancêtre fabuleux des Nabatéens, nous dit : « Nabatès en arabe, est celui qui est né d'un adultère ». Il avait ainsi fait accueil à quelque vieille tradition don-

(1) Cela ne veut pas dire que les fêtes orgiaques aient été forcément licencieuses. D'origines bacchiques elles étaient surtout caractérisées par des abus de table et de boisson. Mais les transitions vers la licence sont insensibles. Il n'y a pas le moindre doute, en effet, que la Syrie ait été, de tout le monde antique, le pays le plus fertile en cultes excessifs ou impudiques. Cf. Fr. Cumont, *loc. cit.*, p. 143, et Robertson Smith : *The religion of the Semites*, 2<sup>e</sup> édit. Londres, 1894 (sur l'idée d'impureté chez les Sémites, p. 446).

(2) Cf. notre *Hist. ant. d'Abyss.*, annexe V, avec de nombreuses photogr. à l'appui de cette assertion.

(3) Eustathe, *Commentar. Dionys. Periegetes*, 954, cité par Clermont-Ganneau, *RAO*, IV, p. 252, note 1. Toutefois, n'attachons pas trop d'importance aux dires de ce rhéteur byzantin du xiii<sup>e</sup> siècle, qui s'abstient d'indiquer ses sources.

nant aux Nabatéens des origines incestueuses, dans le genre de celles des Ammonites et des Moabites descendant de Lot par ses deux filles (1). Clermont-Ganneau a prouvé que plus d'un dieu du pays de Moab est un dieu impudique. Le Baal du Fogor ou Fogor, sa divinité principale, déjà cité par *Nombres* 25, 3-5, n'est autre que Chamos, un dieu phallique. Saint Jérôme dit que Beelphegor est un Priape (2). D'autre part la fête du Baal Péor célébrée non loin du mont Nebo n'était qu'une vaste orgie. La fête punique et phénicienne dont une trace subsiste dans les décrets phéniciens de Marseille et du Pirée, fête que Clermont-Ganneau a identifiée sous le nom de Marzeah (3), (nom de localité figurant sur la carte mosaïque de Madeba, précisément dans la région du mont Nebo, connu aussi des sources talmoudiques et applicable à diverses localités de la Syrie) est une autre fête licencieuse. D'ailleurs le culte lui-même d'un dieu accompagné d'une parèdre se ramène à celui du principe mâle et du principe femelle et le couple divin évite difficilement de revêtir un caractère sensuel et voluptueux.

Les fêtes nabatéennes étaient probablement du même ordre. Toutefois, aucun auteur ne le dit formellement et il n'en existe pas davantage de preuve concrète. Si les fêtes religieuses ont pu revêtir dans le passé un caractère licencieux, elles le perdirent peu à peu. Aux environs de l'ère chrétienne, beaucoup des anciennes fêtes orgiaques de la Syrie s'étaient insensiblement transformées en fêtes cycliques populaires et athlétiques, plus ou moins calquées sur les Jeux Olympiques, sans perdre cependant leur allure et leur signification plus spécialement religieuse. Sous l'influence de la Grèce et de Rome, la partie des jeux, des luttes, des exercices de gymnas-

(1) Nous avons déjà fait état de ce mauvais renom, ci-dessus, p. 22.

(2) Saint Jérôme dit de Chamos « *In Nabo* (près du Mt. Nebo) *enimerat Chamos idolum consecratum, quod alio nomine appellatur Beelphegor...* ». « *Beelphegor est autem idolum Moab cognomento Baal super montem Fogor quem Latini Priapum vocant* » (*Onomasticon*, 101, 28) : cité par JS (II, p. 650-51) à propos de l'inscription gréco-nabatéenne de Zizeh, où Beelphegor est mentionné.

(3) RAO, III, p. 28, IV, p. 276, et IV, p. 339. (*Bétomarsea-Maioumas et les fêtes orgiaques de Baal-Péor*).



tique l'emporta. C'est l'époque où surgissent, du nord au sud de la Syrie, des théâtres, des forums, des odéons et des monuments romains. Clermont-Ganneau a même soutenu brillamment — quoique sa thèse ne soit guère admise aujourd'hui — que dès une assez haute époque (II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) exista dans la presqu'île du Sinaï une fête cyclique panégyrique, dite pentaétérique parce qu'elle revenait tous les quatre ans (soit cinq de millésime en comptant la 5<sup>e</sup> année, celle où se renouvelle la fête) (1), à laquelle prenaient part tous les habitants de la presqu'île et les tribus voisines. C'était à l'origine une fête nabatéenne sans caractère grec !

Nous ne savons rien de cette fête aux rites inconnus. Mais elle s'hellénisa, peut-être. Diodore de Sicile, en effet, reproduisant les assertions d'Agatharchide, nous dit (2) qu'à l'angle du golfe Héroopolitain (ou golfe de Suez), se trouve Poseidon ainsi appelée « parce que le navigateur grec envoyé par Ptolémée pour explorer la mer Rouge, avait élevé là un autel à Poseidon ». Ce lieu était près d'une palmeraie au bord de la mer, où l'on a voulu reconnaître Tor du Sinaï (3). Il se peut que la fête en question, célébrée à quelque sanctuaire des environs du mont Serbal ou du mont Moïse, ait attiré de toutes parts les Arabes de l'Arabie Pétrée (Hedjaz) et de la Nabatène, et qu'elle ait ainsi provoqué l'inscription des nombreux proscynèmes dont il est question plus loin (4).

La plupart des fêtes de la Syrie s'hellénisèrent ; c'est ainsi que le régime macédonien des Séleucides avait, dès le début du

(1) RAO, IV, *L'année sabbatique des Nabatéens et l'origine des inscript. sinaïtiques et safaitiques*, p. 187 ; et V, p. 383, et surtout : *Le droit des pauvres et le cycle pentaétérique chez les Nabatéens*, IV, p. 289-319. Des renseignements sur les fêtes sinaïtiques sont donnés par Strabon, XVI, 4, 18 ; et par Diodore de Sicile, III, 42-43. Voir aussi la brochure déjà citée de B. Moritz, *Der Sinaïkult in Heidenischer Zeit* (*Abh. d. Kön. Ges. d. Wissenschaften zu Göttingen*, Berlin, 1916).

Il subsiste cependant un doute sur le caractère pentaétérique de la fête, malgré les savants rapprochements de dates proposés par Clermont-Ganneau. Le problème est encore plus délicat si la fête doit avoir le caractère sabbatique (plus loin, p. 412).

(2) Diodore (III, 42-42).

(3) Cf. B. Moritz, *loc. cit.*, p. 36.

(4) Ch. xx, § 4.

III<sup>e</sup> siècle, introduit à Antioche une plate imitation d'Olympie. Nous savons qu'en 44 av. J.-C. on célébrait à Daphné (le fameux sanctuaire séleucide voisin d'Antioche), une fête pentaétérique, c'est-à-dire à intervalles fixes de quatre années, entièrement calquée sur les fêtes olympiques. Cette pratique se généralisa. Bientôt des fêtes analogues furent instituées à Tyr, à Damas, à Adrah et à Pétra. En Nabatène, ces panégyries prirent le nom d'*Actia Dusaria*. *Actia* veut dire fête actiaque du nom d'*Actium*, c'est-à-dire célébrée en l'honneur d'Auguste pour perpétuer le souvenir de la bataille d'Actium (31 av. J.-C.).

Bien qu'on ne puisse l'affirmer, ces *Actia* ont pu n'être qu'une régularisation de la fête antérieure du Sinaï, supposée pentaétérique. A Bostra, les panégyries portaient le nom de *Dusaria Actia* et à Adraa celui de *Dusaria d'Adraa*. Nicolas de Damas, l'ami d'Hérode, pour encenser Auguste, créa dans sa ville natale, dont il porte le nom, les *Sébasmia* (peut-être aussi appelées *Augustalia*). Hérode l'imita, malgré l'horreur des Juifs pour les mœurs grecques, horreur qui eut souvent de graves conséquences pour leur tyran (1). A Tyr on vit alors les *Heraclia Olympia* ou *Actia Heraclia*. Le mot d'*Olympia* indique nettement leur caractère cyclique.

Il y eut des fêtes pentaétériques dans tout l'empire, et Aurélien, encore, après la chute de Palmyre, institua sur place une fête de ce genre en l'honneur du Soleil Invincible, sous la forme d'une idole qu'après sa victoire il fit enlever au temple de Bèl.

L'existence de ces fêtes cycliques syriennes nous a été révélée depuis une cinquantaine d'années par les monnaies frappées en Syrie (2), spécialement à Adraa et à Bostra. C'est grâce à elles que Clermont-Ganneau, avec une admirable sagacité, a

(1) Même les Juifs, ennemis des images, se mirent à dresser des statues. Au Hauran le temple de Sia montre encore la base d'une statue colossale d'Hérode, statue que l'Iduméen n'aurait pas osé élever en Judée (Cf. plus loin, p. 438).

(2) Un certain nombre figurent dans De Saulcy, *Numismatique de la Terre Sainte* (monnaies de Caracalla, Philippe père et fils, Trajan, Dèce, Herennius et Hostilianus, Aemilianus) et dans Babelon, *Les Perses Achéménides*, p. 329 (Héliogabale, Aquila Severa, Philippe Père, Trébonien, Volusien, Gallien).

établi la périodicité de toutes les panégyries actiaques et montré qu'elles coïncident d'un bout à l'autre avec les années fériées des Olympiades, c'est-à-dire de 4 en 4 ans, et qu'elles sont l'équivalent des Jeux Olympiques. La démonstration expérimentale résulte du fait que, pour qu'on puisse trouver un nom d'empereur sur une monnaie mentionnant des *Actia*, il faut que son règne comporte au moins une année fériée olympique (1).

Ces fêtes pentaétériques étaient invariablement célébrées sous le vocable du dieu national principal : à Tyr c'est Héraclès = Melkart ; à Bostra, c'est Dūsarès = Dionysos.

Nous n'avons pas de monnaie de Pétra avec la mention des *Actia*, mais les descriptions d'Épiphrane nous font connaître que Bostra et Pétra s'envoyèrent à leur fête des délégations réciproques (2), comme on voyait à Olympie toutes les villes de la Grèce se faire représenter, même en cas de guerre, car l'année olympique comportait une trêve, coutume que sans doute les années actiaques durent imiter.

Les délégations aux *Actia* étaient dirigées par des dignitaires spéciaux, aux fonctions inconnues, portant le nom de panégyriarques. La preuve en est fournie par les quatre ou cinq inscriptions encore lisibles laissées à Pétra, le long du Sikh, par des chefs de panégyries d'Adraa, Ἀδραηνῶν Πανεγυρίαρχεις (3). Ils rendaient, au nom des villes dont ils étaient les délégués, leurs devoirs au dieu principal de Pétra, sans doute à la fin de la période fériée.

C'est après l'achèvement des cérémonies religieuses que devait servir le théâtre de Pétra (il n'en a pas encore été question ici), comme ailleurs ceux de Bostra, Amman, Djérach, etc., dont quelques-uns sont admirablement conservés (pl. 55, 56, 90 n° 2, 98 n° 1, 101 et 102 n° 2). Le théâtre était le point de ralliement de tous les éléments romanisés ; l'on y encensait les bons citoyens ; l'on y couronnait les vainqueurs.

(1) *RAO*, IV, p. 299 ss.

(2) *BD*, I, p. 191.

(3) Cf. *BD*, I, p. 191 et les diverses inscriptions sub n° 60, p. 220-21 ; *RAO*, VI, p. 333 ; Mordtmann, dans *Zeitsch. d. D. Morgenland Ges.*, XXIX, p. 101.

Après la fin de l'indépendance, Dusarès revêtit peu à peu son caractère anthropomorphe et devint Arès-Bacchus-Zeus-Ammon. Les Syriens hellénisés, les Nabatéens, les Grecs et tous autres sectateurs de Dusarès ou du Zeus polymorphe, les partisans des rites helléniques, ceux des rites indigènes et même ceux des rites isiaques ou égyptiens (1), tous purent grâce à ce subterfuge, grâce à ce transformisme divin, conforme à la mentalité des vainqueurs, célébrer en commun des fêtes païennes où les fonctionnaires romains offraient les distractions habituelles de Rome, *panem et circenses*, à ces populations plus près encore du nomadisme que de l'hellénisme ou du romanisme, et dont la compréhension des mœurs étrangères était d'autant plus faible qu'on s'éloignait davantage de la côte pour s'enfoncer sur le haut plateau transjordan.

Qu'on se figure un grand jour des *Actia Dusaria*, des *Sebsamia* ou *Heracleia*, à Gerasa, à Philadelphia, à Bostra, à Adrah, à Pétra, voire à Damas, avec le grand théâtre (car il y en a eut partout), la population s'écrasant, les nomades accourus de toutes parts, les cris, la chaleur, les orgies, les victimes, les disputes, les pillages et les tueries! A Pétra, l'immense théâtre (2) (pl. 55 et 56), comportant trente-quatre gradins en hauteur (entièrement découpés dans la pierre tendre de la muraille naturelle, ce qui nécessita une main-d'œuvre immense à cause du

(1) Il y eut peut-être des fêtes et des sanctuaires isiaques, quoiqu'aucun n'ait été identifié avec certitude. Le caractère isiaque du Khaszné est bien loin d'être établi. Il est même improbable (voir plus loin ch. XXI, § 3, 1).

(2) L'orchestre a quarante-trois mètres de large. Quinze cents personnes pouvaient s'y asseoir. Sa contenance devait atteindre 3.000 spectateurs. On dut, pour le tailler, abattre la roche sur cinquante mètres de profondeur et trente de hauteur. Il existait une nécropole antérieure qui disparut sur deux rangées en hauteur. Il n'en reste que les trous béants de la rangée supérieure, laissant apparaître, non plus des façades, mais des cavernes (pl. 55-56). Déjà Irby (*loc. cit.*, p. 131) en avait donné une bonne description et nous reproduisons la lithographie du théâtre il y a une centaine d'années par L. De Laborde (pl. 56, n° 2). *BD*, l'a décrit avec soin et en donne la situation (I, pl. VII, p. 256 et fig. 291, p. 259). De très bonnes illustrations, dans A. Musil, *Arabia Petraea*, II, *Edom*, I, p. 106 ss. La description la plus complète, avec le meilleur plan, en même temps que le plus récent, est celle de Th. Wiegand, *loc. cit.* Heft 3, *Pétra*, 1926, 6, p. 29 ss. voir notre pl. 55, n° 2).



cube des déblais à transporter), a été excavé comme une sculpture, sans l'aide d'aucune pierre rapportée. Il serait, d'après Domaszewski (1), l'œuvre d'Arétas le Philhellène, contemporain de Pompée. C'est le vieillir beaucoup. Il ne pourrait, d'après nous, remonter au-delà de l'annexion, au début du second siècle. Il marquerait ainsi la romanisation complète de la Nabatène. Plus vraisemblablement encore, il signalerait la visite d'Hadrien à sa bonne ville Ἀδριανή Πέτρα en 131. On peut aller plus bas encore. La plupart des théâtres similaires de Gêrasa et des autres villes gréco-romaines sont plutôt du III<sup>e</sup> que du II<sup>e</sup> siècle. Wiegand relève, avec raison, qu'au moment même de l'annexion l'on n'aurait pas osé encore s'attaquer aux tombeaux qui occupaient alors la place du théâtre. Aussi reporterions-nous volontiers à la fin du second siècle cette création, fruit tardif de l'annexion. Sa structure, d'ailleurs, en tant que taillée à vif dans le rocher, diffère beaucoup de celle des autres théâtres, monuments véritables en pierre de taille, dont quelques-uns immenses, comme ceux de Philadelphie (pl. 90, n° 2), de Gêrasa (pl. 98, n° 1), de Philippopolis (Shubha) (pl. 102, n° 2) et surtout de Bostra (pl. 101). La scène de ce dernier est analogue à celle du théâtre de Pétra.

Les grandes panégyries nabatéennes devaient comporter différents genres de libéralités ou avantages consentis au peuple. Ce dernier jouissait d'abord de la trêve accompagnant les *Actia*, bienfait inappréciable chez des populations habituées à la vendetta perpétuelle.

La fête cyclique pentaétérique nabatéenne fut-elle, à l'occasion des *Actia Dusaria*, élargie par l'adoption de l'usage de l'année sabbatique juive, qui la compléterait si bien? Cet usage a son fondement dans *Exode*, XXIII, 10-11. « Pendant six années tuensemenceras la terre et tu en récolteras les produits, mais la septième, tu les laisseras et les abandonneras, et les indigents de ton peuple les mangeront, et les bêtes des champs

(1) *Loc. cit.*, I, p. 257-61.

mangeront ce qui restera » (1). On sait mal de quelle façon et dans quelle mesure cette prescription était respectée en Judée, où elle ne visait strictement que les travaux des champs. A plus forte raison, dans un pays où l'agriculture n'existe pas, eût-elle été sans grande portée pratique. Cependant Clermont-Ganneau, s'appuyant sur une inscription sinaïtique qu'il lisait autrement qu'Euting, avait conclu que les *Actia* s'accompagnaient d'une année sabbatique, dont la période n'était pas forcément de sept ans comme chez les Juifs, mais plutôt pentaétérique comme les *Actia* elles-mêmes. Pendant cette année sabbatique la terre aurait dû rester en friche, son produit occasionnel étant réservé aux pauvres. L'inscription en question disait, d'après le savant français : « Béni soit Ouailou, fils de Sadallahi : ceci a été écrit en l'année dans laquelle les pauvres du pays ont joui du droit de faire la cueillette (des fruits) ». Mais Euting lisait : « en l'année 85 de l'éparchie (= 191 de notre ère), pendant laquelle les Arabes dévastèrent le pays ». Et cette lecture si différente de la première, paraît la bonne (2).

L'année sabbatique nabatéenne est donc bien loin d'être établie. C'est à une institution de ce genre, cependant, que Clermont-Ganneau attribuait le qualificatif figurant dans le protocole de Rabel II : *qui a fait vivre et libéré son peuple*.

III. DIEUX SECONDAIRES. — La religion de Dusrès doit être considérée comme le culte principal de la Nabatène méridionale, culte trouvé sur place par les Nabatéens, qui en héritèrent avec la montagne du Chara, des Édomites, lesquels eux-mêmes ont pu subir, dans leur religion, l'influence lointaine d'apports hébraïques antérieurs. Le culte de Dusrès fut rapidement associé à celui d'Aara, Arès de Bostra, confondu avec lui sans doute d'abord par homophonie, ensuite comme conséquence du manque de fixité de toute cette mythologie. Il semble qu'Aara

(1) Cf. *Dictionnaire de la Bible*, article *Sabbatique* (année).

(2) Cf. l'inscr. n° 463 d'Euting, discutée par Clermont-Ganneau : *L'année sabbatique des Nabatéens et l'origine des inscriptions sinaïtiques et saïtiques* dans *RAO*, IV, p. 187 ss. et aussi p. 289 ss. Chabot préfère la lecture d'Euting parce que le verbe « dévastèrent » doit être maintenu. Du coup l'hypothèse de l'année sabbatique perd sa vraisemblance.

soit une modalité de la forme que revêt Dūsarès dans la Nabatène septentrionale et rien de plus. Si l'on rappelle en outre que l'Orotal d'Hérodote a toute chance de se confondre avec Dūsarès et que ces trois dieux sont également assimilés tantôt à l'Arès grec, dieu de la guerre, tantôt et plus généralement à Dionysos-Bacchus, on voit à quel point ces dieux se confondent dans leur polymorphisme.

Il ne s'en suit pas qu'ils fussent les seuls révéérés en Nabatène, bien au contraire. Mais les autres représentent des apports extérieurs dont on a déjà vu le mécanisme, et, de chacun d'eux, il est en général possible d'indiquer la provenance.

*Allât.* — A côté de Dūsarès se dresse sa déesse parèdre Allât (Alalit, El Lât, Ilât, Ilâhat), beaucoup citée par les inscriptions du Hauran, à Salkhad notamment. Quoique considérée comme la « mère des dieux » (1), elle est avant tout le féminin d'Allah, la Déesse tout court; laquelle, pour être spécifique, doit s'accompagner d'un nom de pays : « la déesse de tel endroit » (2). La critique mythologique n'a pas encore beaucoup d'indications sur elle.

Allât est d'origine arabe pure; son centre était au sud de la Mecque, à Taïf, dont la vallée lui était consacrée. Elle avait là son sanctuaire principal; là se trouvait son bétyle, pierre quadrangulaire en calcaire blanc, au-dessus d'une grotte qu'on appelait Ghabghab, où l'on gardait son trésor. Doughty a encore vu, il y a cinquante ans, à Taïf, trois pierres ou stèles se rattachant à l'ancien culte d'Allât : leur survivance démontre qu'elle resta révéérée longtemps après l'éclosion de l'Islamisme. A l'origine, a-t-on dit, c'est un astre, la planète Vénus dédoublée en deux hypostases, l'étoile du matin et l'étoile du soir, toutes deux considérées comme divinités séparées, l'une mâle, l'autre femelle, les deux Ouzza, dont le nom se rencontre encore

(1) D'après une inscription de Salkhad.

(2) P. Lagrange, *Mélanges : les Nabatéens*, dans *RB*, 1898, p. 579; Dussaud, *les Arabes*, p. 118 et *DM, Mission*, p. 35 et *DM, Voyage*, p. 170. Les Safaïtes écrivent Ha-Lât. Le nom primitif était Al Ilahat, la déesse. Voir sur elle, D. Nielsen *loc. cit.*, I, p. 190 ss.

dans le Coran (Sur. 53, versets 19-20) (1) avec ceux des autres dieux de l'époque de Noé : Wadd, Sowa ou Suwa, Yagouth, Yaouk et Nasr. L'association de l'étoile du matin et de l'étoile du soir se rencontre, d'ailleurs, dans beaucoup de religions très anciennes, notamment dans les plus vieux textes babyloniens. En Arabie méridionale, l'hypostase mâle de Vénus était Attar = Ishtar = Ashtoret = Astarté, l'étoile du matin ; l'étoile du soir était la déesse Bélit. Transposés dans la Syrie septentrionale (Edesse), les deux hypostases devenaient Azizos et Monimos. Au Safa elles sont les deux Ouzza. Azizos et Ouzza ont le même radical qui veut dire « fort ». En Damascène, Athtar-Astarté est une déesse associée à Athé, comme parèdre de Hadad, le grand Dieu de Damas (2).

Allât, parèdre d'Allah en Arabie, est, d'après Clermont-Ganneau, la « Mère des Dieux » et la « Vierge Kaaba ». Elle fut emportée vers le nord par les migrations arabes. Déjà considérée par Hérodote comme parèdre du fameux Orontal, elle fut, par là-même, celle de Dusrès, ce que prouvent plus d'une inscription nabatéenne (3). Toutefois ces inscriptions sont presque uniquement au Hauran, ce qu'on ne peut expliquer que par la proximité du Safa. Allât, en effet, fut avant tout la déesse de ce district (à l'est du Djebel Druz) ; les Safaïtes, population venue de l'Arabie méridionale vers l'ère chrétienne, s'étaient faits sédentaires au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., refoulant devant eux des Ituréens ou des Araméens. Ils installèrent dans les plaines de la Harra tout le panthéon sud-arabique (4). C'est là et au Hauran que sont concentrées les inscriptions sous le vocable d'Allât. Dussaud et Macler, en 1899, en ont relevé plus de 60 en langue safaité (5). Elles accompagnent de curieux dessins rupestres

(1) Dussaud dit (*Notes Mythol. Syr.*, p. 9) que l'épithète Al Ouzza, c'est-à-dire la Très forte, doit primitivement caractériser la planète Vénus, considérée comme Etoile du Matin.

(2) Cf. *DM, Mission*, p. 57 et Dussaud, *Notes Myth. Syr.*, p. 10 ; et Dussaud, *Le Temple de Jupiter Damascénien*, in *Syria*, 1922, p. 219 ss.

(3) *CIS*, II, n° 170, 182 et 198 ; Dussaud, *les Arabes*, p. 118-124.

(4) Ci-dessus, p. 264 ss.

(5) Citons quelques-unes des invocations safaites à Allât les plus intéressantes,



(fig. 21, p. 267). Il ne manque pas d'inscriptions du même genre en nabatéen (1). La même déesse fut aussi révéérée, sans doute par extension, chez les Palmyréniens, dont la religion et les mœurs étaient si voisines de celles des Nabatéens. C'est d'elle que tira son nom le fils d'Odéinat, Wahb-Allât, « don d'Allât »; traduit en grec par Athénodore (2).

A Palmyre, Allât tendit à se rapprocher de l'Astarté Phénicienne, incarnation comme elle de Vénus (3), et d'Atargatis.

La similitude des cultes de Dusarès et d'Allât peut-être affirmée d'après l'inscription d'un tombeau de Kasr el-Bint (El Héger) : « Malédiction à qui troublera, par Dusarès et son motab, et par Allât de Amnad, par Manawatou et par son *qais* » (Le *qais* était peut-être l'équivalent du motab). D'autres inscriptions parlent d'Allât et son *wagr* (?) (4). En même temps, l'évolution de son culte, *pari passu* avec celui de Dusarès, vers une forme bacchique, est prouvée par l'ornementation de pampres et de grappes de raisin, encadrant la porte du temple d'Allât à Damet el Alya dans la Ledja (5).

C'est au Hauran et dans la région de Bostra, tête d'étapes d'une des voies de Mésopotamie, que les Grecs apprirent à con-

relevées par Dussaud et Macler. Elles sont remarquables par la variété des imprécations (*DM, Mission et DM, Voyage*).

N° 517. — O Allât (donne) le salut à celui qui poursuit, et aveugle celui qui effacera (ce texte).

N° 406 et 547. — O Allât, la perte d'un œil (soit infligée) à celui qui effacera l'inscription.

N° 179. — O Allât, protège celui qui se met en marche et accueille celui qui rentre.

O Allât, du butin !

N° 880. — O Allât, tu as livré son ennemi entre ses mains !

N° 550. — Longue inscription dont voici des extraits :

« ..... Son oncle maternel l'a combattu : que la consternation soit sur le fils de son oncle maternel Tarah !

« ..... Il a trouvé le campement de son frère, alors il s'est vengé ».

(1) Voir plus loin, chap. xx, § 3, III, les nos 6 et 8 de de Vogüé.

(2) Ci-dessus, p. 321 ss.

(3) Cette assimilation d'Allât à Vénus est établie par le bas-relief trouvé à Homs par le P. Lammens (*C. R. Ac. Inscr.*, 1902, p. 236).

(4) Dussaud, *Les Arabes*, p. 128. Voir ci-dessus pour le sens du mot motab, p. 405.

(5) Cf. Dussaud, *Les Arabes*, fig. 27, p. 128 et *DM, Mission*, p. 55.

naître Allât et ils eurent vite fait de lui donner une assimilation. La caractérisant comme déesse stellaire des Arabes du nord, ils admirent l'identité de Allât-Allahi-Alilat avec Vénus-Planète, et aussi avec Aphrodite-Ourania. Puis ils la prirent pour Athéna et, en sa qualité d'Allât-Athéna, lui consacrèrent le sanctuaire déjà cité de Damet el Alya.

Des inscriptions nabatéennes de l'Auranitide montrent que la déesse Allât avait pris le caractère nabatéen. Elles nous donnent même les noms, de père en fils, pendant près d'un siècle, d'une famille sacerdotale vouée au culte d'Allât, composée de Qasiou, de son fils Rouhou, du fils de ce dernier Aklabou, des fils de ce dernier Malikou et Qasiou, le premier ayant pour fils un autre Rouhou et le second un autre Malikou (1).

A côté de Dusarès et Allât, les stèles et tombeaux nabatéens d'El Héger révèlent encore bien des divinités dont nous n'avons que le nom. Elles paraissent la plupart d'origine centre-arabique.

*Hobal*, dieu révééré à la Mecque, figurait parmi les innombrables idoles de la Kaaba; peut-être même la fameuse pierre noire n'était-elle que son bétyle.

*Moutaba* a pu donner son nom au motab, à moins qu'il ne le lui ait emprunté, auquel cas il serait une forme du dieu-autel (2).

*Harisa*, *Qaysat*, *Ada* (3) *Saïdu*, *Manutu*, sont moins connus encore. Cette dernière est une déesse révéérée sur la côte de la mer Rouge entre Yambo et Djeddah, représentée par une grosse pierre. Nous ne savons pas les rapports de ces diverses divinités avec Dusarès. On a relevé leurs inscriptions surtout sur les points de passage comme El Héger. Chaque tribu avait son idole, souvent dieu personnel d'une famille déterminée.

Les autels élevés à des dieux inusuels le furent sans doute

(1) CIS, II, n° 170, 174 et 182, allant de 40 av. à 50 ap. J.-C. Cf. Dussaud, *Les Arabes*, p. 123-124.

(2) Plus loin, p. 421.

(3) Ada est une lecture abandonnée aujourd'hui pour Aara.

au cours de la station, quelquefois fort courte, de nomades voyageant avec leurs dieux.

*Allah.* — Avant de devenir le dieu unique de tous les Arabes, Allah fut révééré de temps immémorial par les Arabes du centre et du sud arabe, et sans doute considéré comme le père de Hobal, en tout cas comme parèdre d'Allât. Il devint popu-

laire et c'est ainsi que nous trouvons ses invocations répandues au Safa (1), où il est associé aussi à d'autres dieux, tels Chams (le soleil ou plutôt « la déesse-soleil »), Itha, Raham et cette énigmatique Roûda représentée comme une femme nue gravée au trait avec une écharpe et qui pourrait être l'étoile du soir. Un dessin de de Vogüé, re-

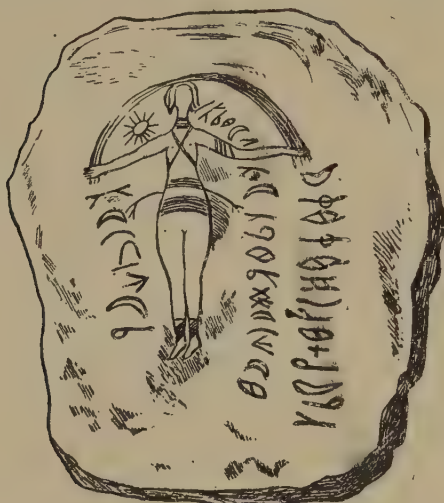


Fig. 42. La déesse Safaïte Roûda  
(Dussaud, *Les Arabes*, 1907, p. 145).

entouré d'inscriptions safaites, en donne une idée (fig. 42) (2).

Bien plus, Allah, Il ou Ilah figure aussi dans les inscriptions du sud arabe et apparaît ainsi, de nombreux siècles avant l'Islam, comme un dieu commun à tous les Arabes mais sans son caractère monothéiste (3).

(1) Dussaud, *Les Arabes*, p. 139.

(2) Dussaud, *Les Arabes*, p. 142. De Vogüé, *Syrie Centrale : Inscr. sémitique*, p. 141. Ce dessin rappelle d'autres dessins rupestres au trait, nettement apparentés, ne visant pas sans doute des divinités, relevés par Wetzstein. Cf. Burton, *Goldmines of Midian*, p. 212. De Vogüé les a reproduits en grand nombre, *ibid.*, pl. 19 à 37 et nous en donnons à notre fig. 21, les plus caractéristiques.

Raham, vieux nom arabe, signifie, d'après Nielsen, *miséricorde* et Roûda, équivalent de Vénus, aurait le même sens : *grâce, miséricorde* (*Handbuch*, I, p. 196).

(3) Cf. D. Nielsen, *loc. cit.*, I, p. 185, 190 et surtout 217 ss.

*Lycurgue-Chaï Al-Qaum.* — Dans la mythologie peu fixée des Arabes, le dieu équivalant à Bacchus avait un antagoniste anti-bacchique, le dieu Lycurgue (qu'on ne doit pas prendre pour une représentation du législateur grec divinisé). C'est la lutte du Lycurgue arabe contre le Dionysos Indien qu'a mise en œuvre d'une manière assez nébuleuse, dans ses Dionysiaques, le poète Nonnos (que Clermont-Ganneau appelle le « prétentieux Homère de Panopolis ») (1). On a trouvé une dédicace au dieu Lycurgue à Hébran (2). Clermont-Ganneau l'assimile à Chaï Al-Qaum, dieu antibacchique nabatéen, palmyrénien et safaité, qu'il a découvert par des déductions tirées de la pure épigraphie, représentant peut-être le *protecteur des Hommes*; Dussaud a confirmé l'excellence de sa méthode en rapportant du Safa une inscription nabatéenne de Chaï Al-Qaum (Chaï Ha Qaum) (3).

Beaucoup de ces dieux purement sémitique se firent adopter par les populations plus ou moins hellénisées, au point que les Syriens en contact avec les Grecs et au courant de leurs divinités, donnèrent à ces dieux des équivalents dans le panthéon hellénique. Mais le phénomène inverse se produisit aussi. Les dieux d'origine phénicienne ou grecque se virent adopter ou naturaliser chez les Sémites, et en premier lieu tous les Baals dont il a déjà été question, notamment Baal Samîn, le maître des Cieux, dieu araméen ou chananéen

(1) Auteur du <sup>ve</sup> siècle, né en Égypte. Son ouvrage principal est un recueil redondant de mythes et légendes, utile aux érudits pour les détails qu'ils y puisent.

(2) N° 2286 a de Waddington : cf. *RAO*, IV, p. 398-402 et VI, 317, dédicace « Θεῷ Λυκούργῳ », « au Dieu Lycurgue ». Hébran est à une vingtaine de kil. au nord-est de Bostra.

(3) *RAO*, IV, *Le Dieu nabatéen Chaï al-Qaum*, p. 173-76 et 401-402. Cf. les nos 86 et 471 (inscr. nabat.) du *Rép. Epigr. sémitique*. Chaï al-Qaum est le « Dieu bon et rémunérateur qui ne boit pas de vin » de l'inscription nabatéenne n° 72, I, de JS, p. 221.

L'inscription de Dussaud, 62, a et b (*DM, Voyage*, p. 187) dit :

1. Ceci est le sarcophage qu'a fait Adoûro.
2. Fils de Gachmo pour Chi Alkum le dieu.
3. Mois de Ab de l'an 26 du roi
4. Rabel qui a fait vivre et sauvé son peuple.

Voir aussi Littmann, *Zur Entzifferung*, p. v, et *DM, Mission*, p. 62 ss.



très ancien. Il eut un grand sanctuaire dans le Hauran nabatéen, à Sia (Si, l'antique Seïa), à petite distance de Kanawat. Ce temple, consacré aussi à Dusarès, est en ruines aujourd'hui; on y a retrouvé une base supportant la représentation même de Seïa, la déesse poliade, avec une inscription gréco-nabatéenne (1).

Le Baal Samîn était adoré également dans le Moab, à Kasr-Rabba (2). Il avait des temples partout, notamment à Palmyre (pl. 115). L'épithète de Baal était aussi accolée à certains dieux des Sabéens. Et, sous la forme grecque, Baal a, on l'a vu, dans une certaine mesure pour équivalent Zeus : exemple le Zeus du Safa, *Zeus Σαφατενος*, c'est-à-dire le maître du Safa (3).

On voit encore des autels à la déesse Leucothea (= Ino), déesse grecque marine adorée au Hauran au temps de Trajan et friande de sacrifices humains (4). On voit aussi Raham, Azizos-Phosphoros et Azizos-Monimos (5) dans la Syrie septentrionale, et Itha, l'Ethaos de l'inscription grecque d'El Adjailat (Egla) au Hauran. Citons enfin Atargatis (6) une des divinités triades d'Héliopolis, peu distincte à certains points de vue d'Astarté. Il y en a bien d'autres.

*Le Gad et la Tychè.* — Plus tard, cet enchevêtrement de divinités se compliqua encore par l'apparition du Gad, dont l'essence mythologique n'est pas facile à déterminer. Dans les villes, p. ex. à Bostra, Madéba, Adraa et dans la Décapole, le Gad est la Fortune, la Tychè (Τυχή), le Génie municipal. Les inscriptions de la Nabatène septentrionale et de la Palmyrène nous montrent des dédicants « aimant le Gad », c'est-à-dire en dernière analyse, la ville dont ils sont originaires. Ce demi-dieu urbain

(1) Voir plus loin, p. 436 ss., la description du temple de Sia, en tant que lieu de culte et haut-lieu consacré à Dusarès.

(2) Près d'Aréopolis (Rabbat-Moba), aujourd'hui Beth el Kerm.

(3) Ci-dessus, p. 395.

(4) Ci-dessous, p. 430 ss., l'inscription que Clermont-Ganneau a interprétée comme l'apothéose ou sacrifice de Neteiros, *RAO*, II, p. 61.

(5) *RAO*, IV, *Le Dieu Monimos*, p. 165.

(6) *RAO*, IV, p. 99 ss., spécialement p. 103; F. Cumont, *loc. cit.*, p. 149.

se répandit ensuite dans des régions agricoles où le sédentarisme était encore récent comme au Safa ; là, le Gad devint un dieu véritable, le dieu tutélaire de telle ou telle tribu et nous le relevons suivi d'un nom de clan ou de famille, tel Gad Ahwid, désignant une tribu arabe fixée sur les pentes orientales du Djebel Druz, dans la Harra, à l'époque romaine (1). La Tychè est le génie protecteur des villes, ou plutôt la déesse nationale, souvent Astarté-Atargatis, revêtue dans la période gréco-romaine d'attributs reconnaissables.

Il n'est pas rare que plusieurs dieux soient associés dans les dédicaces, surtout pour les malédictions. Témoin cette inscription de Littmann qui dit : « Par Odeinat ben Ward ben etc... (nom du dédicant), O Allât, Chaï Al-Qaum, Gad-Ahwid, Bel-samîn et Dusarès, (accordez) votre assistance à lui-même (le dédicant), mais frappez de cécité, et de claudication et faites dévorer par la vermine, celui qui effacera cette inscription ».

Enfin, l'on trouve quelquefois l'autel lui-même, déifié sans nom de divinité, sous la forme de dieu-autel (dieu Bômos en grec, dieu Madbachos en arabe grécisé) (2), peut-être aussi Moulaba, comme il y eut le dieu O Kaisar, le dieu Satrape, le dieu Trône et le dieu Sanctuaire (Naos).

A des périodes postérieures, on relève, en Arabie, des inscriptions qui font déjà penser au Dieu Unique de Mahomet ou, si l'on préfère, au Dieu chrétien : telle l'inscription n° 17 de Hégra au dieu nom dénommé appelé « le Seigneur du Monde » et datée de 267 ap. J.-C. (3).

Le seigneur du monde figure aussi dans certaines inscriptions abyssines relevées sur les stèles d'Aksûm (4).

(1) Inscription nabatéenne de Canatha, *RAO*, II, p. 108 et III, p. 81. Dussaud, *Les Arabes*, p. 147-149 et *Notes Myth. Syr.*, p. 74; et *DM, Mission*, p. 63; *BD*, III, p. 208-9. La fig. 46 représente un autel nabatéen avec un taureau et l'inscription : « Bedr et Sadel, fils de Witru, aimant le Gad, Salut ».

(2) *RAO*, IV, p. 164-t65.

(3) Cf. *JS*, inscr. nab. n° 17, I, p. 172-73.

(4) Cf. notre *Hist. Ant. Abyss.*, p. 102 ss.

§ 2. — *Sanctuaires et lieux de culte.*

I. SANCTUAIRE PRINCIPAL DU ZABÉ ATAUF. — Les voyageurs et les archéologues n'ont pas retrouvé seulement les noms des dieux et leurs inscriptions, mais aussi les principaux lieux de culte nabatéens, dont plusieurs sont particulièrement impressionnants.

Il y en a de différents types. Les plus importants, certainement les plus anciens, sont les sanctuaires en plein air, souvent si favorablement situés qu'on les croirait choisis pour la beauté ou la solennité de leur site et réservés aux sacrifices. Ils sont nombreux, mais à Pétra seulement. Ailleurs on les trouve isolés. Ils ne comportent ni monuments ni constructions mais seulement des aménagements. Le second type est constitué par des sanctuaires fermés, généralement des cavernes artificielles de petites dimensions, au fond desquelles sont, dans des niches ou alcoves (pl. 49 et fig. 35-37), soit des autels rudimentaires, soit de petites stèles en forme d'obélisque ou de bétyle avec ou sans dédicace. Les abords des sanctuaires de ce type sont couverts de proscynèmes. C'est la forme la plus répandue à El Héger. Ces petites chambres sacrées, plus intimes, ne se prêtaient pas aux grandes fêtes religieuses et servaient aux dévotions individuelles. Certains auteurs ont cru pouvoir les assimiler à des paroisses (1).

Un troisième type est constitué par un temple complet inspiré des religions hellénistiques. Cette catégorie, à vrai dire, n'est représentée que par l'un des sanctuaires compris dans le grand temple de Si, nabatéen par le dieu auquel il était consacré, par la langue employée et par les attributs, mais tellement imprégné d'influences étrangères que l'appeler nabatéen est presque un abus de langage.

(1) Cf. JS, I, p. 441.

C'est au sommet d'un piton isolé composé de plusieurs étages de rochers, à 200 mètres à pic au-dessus du cirque urbain de Pétra, sur le Zabé Atauf, que se trouve, surplombant le théâtre, le principal sanctuaire nabatéen en plein air. Il est, au sens propre du mot, un hautlieu, le type pourrait-on dire des hauts lieux juifs, chananéens, phéniciens et araméens, à l'époque où tous les Baals, où Melqart et Dusrès, tous sensiblement sur le même plan religieux, avaient des droits égaux dans l'esprit des Sémites aux victimes animales ou même humaines sacrifiées en leur honneur.

Le haut-lieu nabatéen principal (pl. 57 à 61) est constitué par une plateforme artificielle de roche aplanie, oblongue et culminante. Elle domine partout le vide ; son milieu est légèrement creusé de manière à ne laisser autour qu'un rebord d'une trentaine de centimètres. Au centre de cette espèce de bassin plat, est une large dalle, de niveau avec les bords de la plateforme extérieure (pl. 58, n° 2) : en avant, sur un des côtés longs, est un autel (doit-on dire un *molab* ?) ; c'est-à-dire un bloc de grès réservé dans la masse, simple et carré, auquel on accède par quatre marches rustiques (pl. 58, n°s 1, 59 et 60, n° 1). L'autel a 90 centimètres de hauteur seulement. A côté, un autel rond noyé dans le rocher brut, ou plutôt une cuve à sacrifices, est taillée à vif, avec une rigole pour l'écoulement du sang des victimes ; en avant de l'esplanade, dans une citerne cubique, croupit d'habitude un peu d'eau de pluie.

A l'autel, la marche du haut est plus large, de manière à servir de plateforme à l'officiant. Au centre de la dalle recouvrant l'autel, une incision dans la pierre, trois fois plus longue que large, semble une place ménagée pour les objets sacrés, peut-être trois bétyles représentatifs du dieu, depuis longtemps détruits. Le P. Savignac, à qui nous devons la meilleure description de ce haut-lieu, estime que la dalle supérieure devait être recouvertes d'une feuille de métal (1).

(1) *RB*, 1903, p. 281-284. On y verra des croquis et photographies détaillés du principal haut-lieu nabatéen ; cf. aussi *BD*, I, p. 239-245 et A. Musil, *Arabia Petraea*, II, Edom, I, fig. 51 à 66.



II. AUTRES SANCTUAIRES DE PÉTRA. — Sans doute ce Zabé Atauf fut le plus ancien sanctuaire de Pétra. La ville devait alors être réduite à quelques agglomérations sur la croupe presque inaccessible qui précède le sanctuaire. Au pied de la montagne sacrée, c'est-à-dire entre la sortie du défilé du Sikh et le théâtre romain où la gorge s'élargit, s'étendait la première et plus ancienne nécropole. Telle est du moins l'opinion admise, notamment par Brunnow. Le haut-lieu principal est entouré

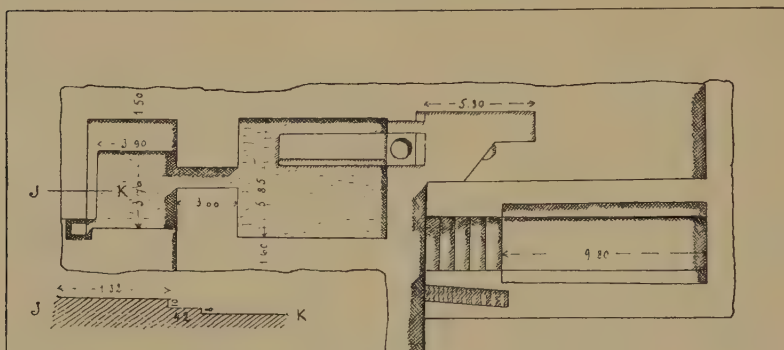


Fig. 43. Petit Haut-Lieu, probablement tardif au Wadi Tourkmanieh  
(B. D., I, fig. 392, n° 625, p. 362).

d'un grand nombre de sanctuaires secondaires, dont plusieurs assez voisins. Il en existe un aussi, à une demi-heure de là, à l'entrée du Sikh, dans une anfractuosité à laquelle on ne peut accéder que par un escalier dans le roc, dénommé El Madras (1). En face du Zabé Atauf, de l'autre côté du Sikh, sur la montagne dite El Hubzeh, fut découvert il y a quelques années un autre haut-lieu ou sanctuaire comportant une grande esplanade avec quatre aménagements compliqués de citernes, de marches et de rebords taillés, dont l'ensemble est également un lieu de culte, rival peut-être du précédent (2). Brunnow et Domaszevski en ont également décrit un plus petit, mais très complet, avec différentes cuves rectangulaires communiquant ensemble :

(1) Cf. P. Lagrange, *Recherches épigraphiques à Pétra*, RB, 1898, p. 176 et suiv. Voir aussi BD, I, p. 210.

(2) Voir le rapport des PP. Molloy et Colunger dans RB, 1906, p. 583, avec des croquis.

ils l'attribuent à l'époque romaine (fig. 43) (1), date trop tardive à notre avis, car sa conception est de même nature que celle du Zabé Atauf.

Il existe aussi un petit haut-lieu sur le mamelon abrupt, de Pétra dénommé l'acropole (2).

### III. SANCTUAIRE D'ABDEH. EL BARED. LE DIWAN. NICHES VOTIVES.

— L'on doit accorder une mention spéciale au très curieux sanctuaire découvert en 1904 à Abdeh (Obodas, Eboda), en pays Iduméen dans le Nedjeb, par les P. P. Jaussen et Savignac (3). Comme les précédents, ce sanctuaire est constitué par une esplanade taillée dans le roc, mais d'un type nouveau. Au lieu d'être rectangulaire, elle est circulaire. D'un diamètre de 32 mètres, son centre est fait d'une vaste cavité de 9 mètres de large, profonde de deux, entourée de bassins allongés, disposés comme les rayons d'une vaste étoile à 9 branches, dont plusieurs presque disparues. Tout autour, est un sentier formant délimitation de clôture à ce splendide haram, dont le site, dominant de partout la plaine et la ville, est incontestablement grandiose. « Reliée au nord, disent les deux savants, à l'arête du plateau, cette esplanade est entourée, sur les autres côtés, de longs rayons qui lui donnent l'aspect d'une gigantesque astérie. Entre les rayons, des cavernes sont creusées dans la roche qui fait le noyau de l'esplanade. Les branches elles-mêmes de l'étoile sont en partie évidées du roc et complétées par de larges quartiers de pierres reliés par de la terre. Quelques gros blocs de basalte sont entassés sur plusieurs points de l'esplanade; une sorte de chemin de ronde enveloppe le tout et, de plusieurs côtés à travers le plateau, des sentiers s'orientent vers ce belvédère » (4) (pl. 137, n° 2).

(1) *BD*, I, p. 362, A. Musil, (*Ar. Petr.*, II, Moab, I, fig. 68, p. 101) en donne d'autres exemples.

(2) Hoskins, *The second High Place at Pétra (Biblical World)*. Chicago, 1903, p. 167-174.

(3) Voir ci-dessus, p. 57, 112 et 379, ce qui est dit de la localité d'Abdeh et de la divinisation du roi Obodas.

(4) Jaussen, Savignac et Vincent : dans *Abdeh, RB.*, 1904, p. 406 et 1905, p. 235-37. Voir la bibliographie citée ci-dessus, p. 379, en note).

Cette disposition originale ne permet pas d'éliminer l'hypothèse qu'il s'agisse ici, non plus du culte de Dusarès comme au Zabé Atauf, mais de mystères stellaires. Les P. P. Jaussen et Savignac rappellent « que les récits de saint Nil ou ceux de saint Jérôme nous montrent en des régions assez voisines, certains Sarrassins un peu farouches adressant leurs hommages religieux à l'Etoile du matin ». On pourrait, avec un brin d'imagination, en voir ici une représentation figurée. Il est plus probable que ce sanctuaire servit au culte du roi divinisé Obodas. C'est pourquoi le grand hypogée qui se trouve sous cette plateforme fut considéré provisoirement comme le tombeau d'Obodas.

A quelques heures au nord de Pétra, dans une gorge à laquelle on accède par un défilé analogue au Sikh, est une grande salle-sanctuaire, d'époque tardive, El Bared, de style gréco-romain, avec des peintures sur stuccage, des pampres, des sicles, des alcôves comme pour des autels, et un système de canaux pour déverser l'eau des citernes, faute de source à la ronde (1).

A El Héger il n'y a rien de semblable, mais les P. P. Jaussen et Savignac y ont visité, dans un court défilé entre deux petits pitons, un site d'une grande majesté formant Haram avec une cave rectangulaire, appelé le Diwan. C'est, comme le prouvent les niches et stèles qui l'entourent, le principal sanctuaire de la région (pl. 72, n° 1 et 73, n° 2). On relève, d'ailleurs, un peu partout, des places rituelles ou votives de dimensions réduites, reproduisant en petit, l'autel ou le sanctuaire.

Il reste, certes, encore d'autres sanctuaires nabatéens à découvrir dans les montagnes tourmentées de Pétra. Des débris d'escaliers solennels subsistent en grand nombre, et chacun d'entre eux menait, soit à un sanctuaire, soit à un de ces grands tombeaux de la période finale de Pétra, devant lesquels les cérémonies funéraires, quoique nabatéennes, s'imprégnaient peu à peu d'inspirations helléniques et finalement romaines.

En-dehors de ces esplanades, ou le travail de l'homme a

(1) P. Lagrange, *Recherches*, dans *RB.*, 1898, p. 165 ss.

consisté seulement à dresser des surfaces et à réserver dans la masse rocheuse un autel et plusieurs petits bassins ; en dehors des innombrables tombeaux, c'est au culte des morts qu'on doit assigner le plus souvent et surtout dans le Sikh et à El Heger, toutes ces niches votives, plus ou moins décorées de frontons grecs et de colonnes engagées romaines. Quelques-unes, tant à Pétra qu'à El Héger contiennent, dans des sortes de petites alcôves, des stèles ou des bétyles arrondis. Les stèles sont au nombre d'une, de deux ou de trois et sans inscriptions ; les bétyles toujours uniques, sont plus rares et probablement plus anciens (pl. 74, n° 2) (1).

Dalmann (2) a fait, des petits sanctuaires ou niches et emblèmes religieux, un dénombrement s'élevant déjà, rien que pour la région de Pétra, à plusieurs centaines, du plus majestueux au simple cippe. La liste s'accroîtra encore quand l'exploration des vallées latérales du massif du Chara sera plus complète.

IV. HOLOCAUSTES. — La nature des cuves trouvées auprès des autels a posé la question de savoir si la religion de Pétra comportait de véritables holocaustes ou simplement des sacrifices sanglants. Le haut-lieu d'Abdeh, où une place a été réservée pour un bûcher, permettrait de faire pencher la balance en faveur de la réalité des holocaustes, réalité conforme d'ailleurs, à l'esprit des anciennes religions sémitiques et phénicienne.

Il n'y a pas de doute, en effet, quant à la parenté des cultes dans toute la Phénicie, y compris les pays chanaanites et la Judée. Cette parenté nous permet, malgré l'absence de certitude, de penser que les notions religieuses en Nabatène, n'étaient pas très différentes de celles ayant cours dans les pays voisins. Or, nous avons, pour nous en faire une idée, des termes de comparaison suffisants. Ce sont, d'une part, la religion des Hébreux à la période pré-nabatéenne, et, d'autre part, celle des

(1) Elles ne sont pas nombreuses à Pétra ; voir cependant, dans *RB*, les fig. 256, p. 221 et 463, p. 410. Les stèles et bétyles sont plus usuels à El Heger. Cf. *JS.* I, pl. XLI et fig. 205 à 227.

(2) *Petra und seine Felsheiligtümer*, Leipzig, 1908.



Bédouins de nos jours. Les rites juifs sont fort bien connus. L'ensemble des coutumes, superstitions et pratiques rituelles des Bédouins, a été exposé avec clarté par le R. P. Jaussen (1). La religion des Nabatéens était entre ces deux termes extrêmes, plus près assurément de celle des Bédouins se distinguant par son caractère presque immuable. Or, pour les Bédouins actuels, comme pour les anciens Juifs, le sacrifice sanglant, joue un rôle essentiel.

La notion de sacrifice chez les peuples sémitiques relève de conceptions communes (2). Pour tous, il semble que tout acte d'une certaine importance, même la réception d'un hôte, doive commencer par une immolation. Or l'immolation est la partie essentielle du sacrifice, dit Dussaud (3), en ce qu'elle a pour fonction de dégager le principe de vie et de l'utiliser. Ainsi toute immolation (qu'on ne saurait confondre avec le simple abattage) aboutit à un sacrifice. Le sacrifice sanglant chez les Bédouins est des plus fréquents. Il ne l'est pas moins chez les anciens Hébreux. Déjà Moïse pratiquait avec le sang le rite de l'alliance (*Genèse*, XV, 9-11 et 17-18). Cela explique en même temps que la loi religieuse juive interdise de manger le sang, ce dernier étant réservé à l'autel et à la purification de l'âme (*Lévitique*, XVII, 11) (4).

Il n'y a guère de doute que l'immolation sanglante ait été pratiquée en Nabatène. Or le sacrifice humain, l'holocauste d'une victime humaine est une conséquence naturelle de l'idée fondamentale du sacrifice; ou plutôt elle en est un développement réservé aux cas les plus graves : cataclysme,

(1) Dans ses *Coutumes des Arabes au pays du Moab*.

(2) Pour les théories du sacrifice, telles qu'elles résultent des exposés de Frazer et de Hubert et Maus, voir le livre de ces deux derniers auteurs, *Essai sur la nature et la fonction du sacrifice* (*Année Sociologique*, II, 1899) et Dussaud, *Introduction à l'histoire des religions*, chap. IX, p. 115 et ss. et, du même: *Les origines Cananéennes du sacrifice israélite*, 1921, p. 231-244.

(3) *Introduction* etc., chap. IX. Sur tous ces phénomènes religieux nous suivons ici Dussaud.

(4) La notion d'impureté joue un rôle considérable chez les Sémites. Une multitude de choses étaient ou sacrées ou impures. Les tombeaux étaient impurs. Ces peuples ont toujours eu à un haut degré le sentiment du tabou.

pestilence, siège, détresse nationale ou défaite militaire. Le sacrifice d'animal est un substitut. En pareil cas il faut remonter à l'idée originelle dans toute sa pureté, qui est de faire le sacrifice sanglant en la personne d'un être humain. La logique conduit donc à la conclusion que les sacrifices humains ont également été pratiqués en Nabatène. Sur les autels, on dut sacrifier principalement des enfants, comme sur la plupart des autels araméens, sémitiques et surtout phéniciens, de Tanit, d'Astarté et des Baals. Tous avaient soif de ces sacrifices. Celui d'Abraham n'en est qu'un souvenir lointain; celui d'Iphigénie d'ailleurs aussi. Nous savons que le roi Méša (4) (et nous voici bien près des Nabatéens, en plein Moab), dut, lors du siège de sa ville royale Kir Hasareth (Kerak), sacrifier l'aîné de ses fils à son dieu Kamosh (événement historique des environs de 850 av. J.-C.). D'ailleurs, à l'origine, le sacrifice des premiers-nés est prescrit par l'*Exode* (2). Ce n'est qu'ensuite que le même *Exode* spécifie le rachat de ces premiers-nés (3). « Tout premier-né m'appartient. Tu rachèteras le premier-né de tes fils » (4).

Dans les circonstances tragiques, les principaux personnages de Carthage et les rois de Sidon devaient donner un de leurs enfants et même consacrer à l'idole leur premier né ou leur fils unique. Telle est la sinistre et abominable signification de l'accumulation des urnes votives contenant des ossements d'enfants, véritable cimetière de nouveaux-nés, récemment découvert à Carthage (5). Des traces de cet état subsistent chez les auteurs

(1) II, *Rois*, III, 26-27 : « Et le roi de Moab, voyant qu'il n'était pas le plus fort, prit son fils aîné qui devait régner après lui, et il l'offrit en holocauste sur la muraille ». Le plus étonnant c'est qu'aux yeux mêmes des Juifs ce sacrifice réussit, car, continue notre texte. « Il y eut une grande indignation chez les Israélites et ils se retirèrent de lui et ils s'en retournèrent dans leur pays ». Les Juifs considérèrent que le sacrifice de son fils par Méša était une manœuvre déloyale, mais irrésistible, et ils abandonnèrent la guerre.

(2) XXIII, 28-29 : « Tu me donneras le premier-né de tes fils ».

(3) XXXIV, 19.

(4) Dussaud a remarquablement mis en lumière la portée de ce sacrifice-rachat, *Introd. hist. religions*, p. 158 ss.

(5) L. Poinssot et R. Lautier, *Un sanctuaire de Tanit à Carthage* dans *Rev. Histoire des religions*, 1923, I, p. 32-68. Il ne s'agit pas, à Carthage, de ces sacrifices ostentatoires faits dans toutes les grandes villes phéniciennes par de hauts per-

chrétiens du début de notre ère lorsqu'ils parlent de l'Arabie. Porphyre et Eusèbe nous disent que les Doumaténiens (Douma-Adoummatou-Djauf) avaient coutume de sacrifier chaque année un enfant, qu'ils ensevelissaient sous un autel, dont ils se servaient comme de *Xoanon* ou idole sacrée. Clermont-Ganneau en rappelle d'autres cas. Par exemple, d'après Chwalsohn, les Sabbiens de Harran, jusqu'à l'Islam, immolaient un enfant nouveau-né en l'égorgeant. Le corps, bouilli et pétri dans de la fleur de farine, avec de l'huile et des épices, était cuit rituellement et divisé en petits pâtés, alimentant pendant l'année les mystères des Shammar. C'est une conclusion analogue que Clermont-Ganneau a tiré d'une inscription grecque du Hauran dont voici le texte (1) :

« Pour le salut de l'empereur Trajan, fils de Nerva, etc. Mennaeos, fils de Baaliab, père de Néteiros, qui a été *déifié* dans le *lébès* par (?) lequel les fêtes sont célébrées, surveillant (ἐπίσκοπος) de tous les travaux exécutés ici, a dédié pieusement à la déesse Leucothéa de Segeira (?) ».

D'après l'éminent orientaliste, Baaliab, sorte d'intendant des mystères de la déesse Leucothéa (2) aurait laissé sacrifier (déifier) son fils Néteiros dans le chaudron (*lébès*) servant aux rites (fêtes) de sa divinité.

Quoique fort logiquement déduite et conforme à certains cas constatés, où le sacrifice humain a été consommé, l'hypothèse de Clermont-Ganneau, à cause de l'obscurité de la formule déchiffrée et faute de preuve complémentaire, a paru hasardée. Les orientalistes ont admis seulement que Néteiros avait été l'objet d'une apo théose après sa mort, mais non qu'il avait été sacrifié. La supposition est cependant indirectement confirmée par la découverte, dans la région d'El Heger, de l'inscription nabatéenne n° 49 de Jaussen et Savignac (3), disant

sonnages en cas de calamité publique, mais de sacrifices particuliers, comme ceux dont la trace a été trouvée à Gezer.

(1) RAO, *L'apo théose de Néteiros*, II, p. 61 ss. ; Chwalsohn, *Die Sabier und de Sabismus*, II, p. 142.

(2) Plus haut, p. 420.

(3) JS, II (texte), p. 379-386, spécialement p. 382 et ses planches LXXXI et CV

« Abdwadd, apkal (prêtre) de Wadd et son fils Salim, et Zayd Wadd, ont consacré le jeune homme Salim pour être *immolé* à Du Gâbat. Leur double bonheur. » Il est vrai qu'une contestation a pu être élevée sur le mot *immolé*, mais les savants épigraphistes démontrent que le mot signifie bien *frappé du glaive* (1).

Des usages du même ordre étaient pratiqués chez les Arabes de Hira sur l'Euphrate : Moundhir sacrifie rituellement à Ouzza (Vénus) le fils d'Arétas le Ghassanide (2). Dans certaines religions orientales, les parents devaient sacrifier eux-mêmes leur propre enfant, en le précipitant dans le vide, cousu dans un sac, après l'avoir invectivé et traité de bœuf, lui faisant ainsi, dans les cas graves, prendre la place d'une victime animale, pour augmenter l'efficacité de l'opération religieuse (3). Héliogabale introduisit à Rome, au début du III<sup>e</sup> siècle, à l'horreur du monde latin, les sacrifices d'enfants, rites fondamentaux du culte syrien de la pierre noire d'Emèse, dont il était le grand-prêtre avant d'être proclamé empereur par le prononciamento de 218 (4).

Le sacrifice d'Abraham prouve que ces immolations et ces holocaustes de victimes humaines firent partie de la religion primitive des Juifs. Mais elle les proscrivit bien plus tôt que les religions voisines. Le *Lévitique*, livre qu'on assigne au VI<sup>e</sup> siècle, dit en effet (18, 19) : « Tu ne donneras point de

(1) Cf. la discussion dans *RB*, 1914, p. 534, et dans Lidzbarski, *Ephemeris*, III, p. 271.

(2) Voir ci-dessus, chap. xvi, p. 342.

(3) Cité par Dussaud, *Introd. Hist. Relig.*, p. 137.

(4) Héliogabale n'avait alors que 14 ou 15 ans. La tentative de ceux qui tiraient les fils de ce pantin adolescent ne visait à rien moins qu'à donner au Baal assez grossier d'Emèse, représenté par un aérolithe à empreintes mystiques, portant le nom de *Sol invictus*, l'hégémonie sur tous les dieux du paganisme, mais avec la notion, déjà un peu généralisée dans beaucoup de milieux, d'une sorte de monothéisme. Comme l'a fort bien dit F. Cumont (*loc. cit.*, p. 144), « la religion qui sacrifiait à la divinité la vie des hommes et la pudeur des femmes (allusion aux prostitutions sacrées répandues en Phénicie), était demeurée sous bien des rapports au niveau moral de peuplades insociables et sanguinaires. Ses rites obscènes et atroces provoquèrent un soulèvement de la conscience romaine quand Héliogabale tenta de les introduire en Italie ».

Cf. aussi Réville, *La religion sous les Sévères*, p. 237.



tes enfants pour les faire passer par le feu à Moloch » (1).

Il semble que les Nabatéens aient toujours choisi pour leurs sanctuaires des endroits élevés, en plein air, dominant un paysage, ajoutant ainsi à la grandeur du rite les beautés de la nature, peut-être même le mystère de la nuit et des étoiles.

La disposition en terrasse taillée à vif dans le roc, sur le sommet le plus étroit d'un piton, accessible seulement par un escalier vertigineux, implique que les cérémonies se déroulaient dans l'intimidité, peut-être seulement en présence du corps sacerdotal et de quelques initiés, donateurs ou dédicants, car la place faisait défaut pour une foule. Ce n'est que devant le grand temple dit le Deir qu'une vaste esplanade a été aménagée où pouvaient tenir quelques centaines d'assistants venus par un escalier. On le verra plus loin, c'est un monument funéraire romain plutôt que nabatéen. Les sanctuaires tels que le haut-lieu et les tombeaux colossaux ont, au point de vue des rites et des cultes, peu de chose en commun. Toutes ces belles façades, prises d'abord pour des temples, ne sont que de majestueux tombeaux devant lesquels se déroulaient des cérémonies où l'adjonction des rites romains à ce qui restait d'usages nabatéens provenait uniquement du syncrétisme pratiqué par les Nabatéens, syncrétisme allant peut-être jusqu'à l'abandon de leurs rites au profit de ceux du vainqueur.

V. LE CORPS SACERDOTAL, LES APKALS. — Quand au corps sacerdotal lui-même nous en ignorons la constitution. Le chef de culte attaché directement à un sanctuaire paraît avoir été désigné sous le nom d'*apkal*. Cinq ou six siècles avant les Nabatéens, ce titre religieux existe déjà en Assyrie, où il veut dire « sage » dans le sens de « prêtre ou devin ». On constate l'existence de l'*apkal* chez les Sabéens et chez les Lithyanites ; les inscriptions de ces derniers mentionnent l'*akpal* prêtre de Wadd. Le titre a passé, ensuite chez les Nabatéens et se retrouve à Palmyre, car la religion y était proche parente de celle

(1) Chez les Juifs l'idée de rachat intervint de très bonne heure ; Abraham, sur l'ordre de l'Ange, à son fils Isaac substitue un bétail (*Genèse*, VIII, 20).

de Pétra. Le mot n'est pas inconnu des Arabes primitifs (1) et désigne chez eux une autorité religieuse.

Les fonctions des apkals nabatéens sont ignorées, mais elles étaient importantes, puisque c'est à leur profit qu'était payable l'une des amendes prescrites en cas de violation de sépulture.

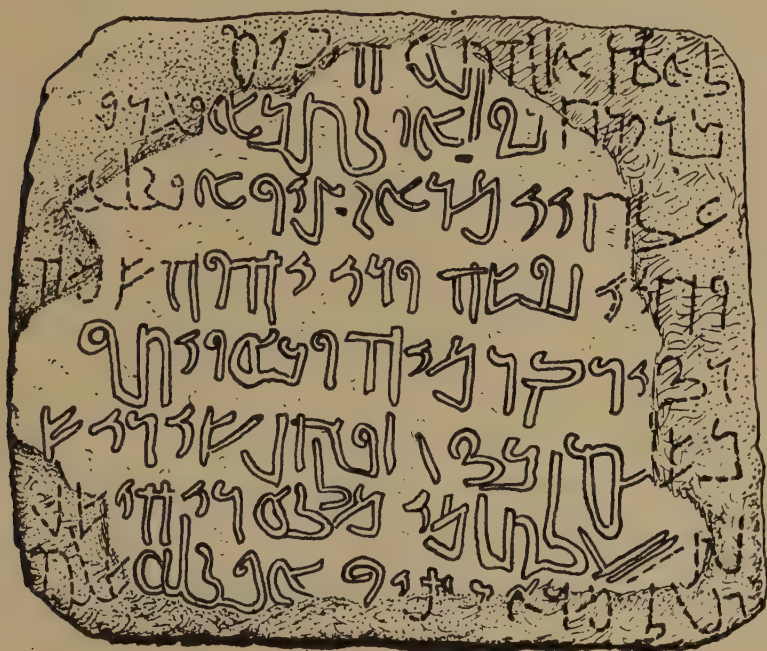


Fig. 44. Inscription Nabatéenne de Tell el Chougafieh  
(RAO., VIII, 1924, p. 230).

Dans certaines circonstances, on datait les événements d'après les années de leur fonction. Peut-être même les colonies nabatéennes à l'étranger avaient-elles à leur tête un apkal et non un chef civil. Il y eut certainement une colonie nabatéenne en Égypte, aux environs de l'ère chrétienne, dans la terre de Gessen des Hébreux, entre Memphis et la mer Rouge. La dédicace

(1) Dhorme, *Choix de textes assyriens*, p. 34 et 52; Ab(p)kall = sage. Voir aussi JS, I, p. 171 (inscr. nabat. n° 16, au CIS, II, n° 498; et II (texte) (inscr. lithyanite n° 49, p. 379-86, dont le texte figure ci-dessus, p. 427); Lidzbarski, *Ephemeris*, I, p. 202; Littmann, *Semitic Inscriptions*, p. 78; RAO (IV, p. 203, 404 et VIII, p. 237-248), cite une inscription palmyrénienne dans ce sens.

nabatéenne qu'on y a trouvée, à Tell el Chougafieh, est faite en l'honneur d'un dieu ou d'une déesse dont le nom manque, par un apkal dont le nom manque également, habitué aux usages d'Égypte, puisqu'il date sa dédicace des années de règne d'un roi Ptolémée (XIV ou XV, tous deux frères et maris de Cléopâtre, à moins qu'il ne s'agisse de Césarion, fils de cette dernière et de Jules César) (fig. 44) (1).

Il est probable qu'en dehors de l'apkal, les Nabatéens n'avaient pas de corps sacerdotal proprement dit. Du moins telle était la situation chez les Saracènes, les Scénites et les tribus proto-islamiques jusqu'à Mahomet. On n'y connaissait que des devins, espèces d'haruspices ou d'hiérophantes, exerçant des fonctions quasi-magiques. C'étaient les *Hakim*, les Sages. Ils étaient qualifiés par la confiance de leurs proches et non par une ordination ou une cérémonie rituelle. Cela ne les empêcha pas, d'ailleurs, de prendre un ascendant tel qu'ils finirent, du moins c'est l'avis de Lammens, par représenter en personne le dieu lui-même et assumer des titres religieux. Certains, par exemple, portaient celui de *Rabb el-Beth*, maître du bétyle (2). Peu à peu les familles en possession du Beth, de la *Gobba rouge*, prirent un caractère sacerdotal et leur chef la qualification de juge-arbitre, *Hakim*. Mais à l'origine, ces devins se différencient fort des prêtres. Il y a, entre les deux catégories, la même différence qu'entre la religion et la magie. Le prêtre sacrifie à la divinité et l'implore ;

(1) Cette inscription (Musée du Caire n° 45053), découverte en 1914 au Tell el Chougafieh, à l'entrée occidentale du Wadi Toumilat, probablement l'ancienne Phagraripolis, a été traduite par Clermont-Ganneau (RAO, VII, *Les Nabatéens en Égypte*, p. 229) comme suit :

[A Allat (?), la déesse (?); a érigé (un tel?) fils ? de Yarhib]ola (?) et a écrit l'é[pigraphe ? pour la] vie de (notre) Seigneur?... iou, l'*aphkal*, et (pour) la vie de lui-même et (de celui) dont le nom sera mentionné devant elle et à Aouitou.

[En (?)] salut ! Le 21 (du mois de) Pakhonsi, de l'année 4 de Ptolémée, le roi, laquelle est [l'année 1<sup>re</sup> (?) de] (notre) Seigneur ? ... ioui l'*aphkal* [? salut !]

La dédicace est faite :

- 1) pour le salut de l'apkal.
- 2) pour celui du dédicant.
- 3) pour une personne à dénommer plus tard.

(2) Lammens, *Le culte des Bétyles*, loc. cit., p. 79. Cf. aussi ci-dessus, p. 391.

le magicien prétend disposer d'un moyen de contrainte sur le dieu ou sur les forces invisibles. La puissance de ses formules est telle que le dieu n'y peut résister. D'ailleurs, entré la magie et la religion, toutes les gradations existent. C'est ainsi qu'à la longue l'Egyptien, cependant pieux, avait trouvé pour assurer la survie de ses morts des formules d'une vertu si puissante que, dans le jugement de l'âme, Osiris perdait toute liberté de décision devant un mort armé des dites formules bien en règle. Il y a une puissance analogue dans le fait de savoir le nom du dieu sur lequel on veut faire pression par l'invocation. Nommer le dieu c'est, dans une certaine mesure, le contraindre à répondre à l'appel ! Les initiés ont donc un puissant intérêt à garder le secret des rites, s'ils veulent empêcher les non initiés de s'en servir contre eux. C'est peut-être une raison du même ordre qui anime l'apkal de l'inscription de Tell el Chougafieh quand il mentionne que la personne bénéficiaire de la dédicace à Allât sera nommée seulement plus tard.

Ainsi la religion nabatéenne ne paraît pas avoir été organisée sur des bases rituelles aussi solides que la religion juive, dont la hiérarchie, les cérémonies et les pratiques étaient détaillées par des textes sacrés très rigides, parvenus en entier jusqu'à nous.

VI. LES NOMS THÉOPHORES. — Disons en terminant quelques mots de la pratique répandue dans tout le monde sémitique, des noms théophores par laquelle s'affirmait la religiosité des populations. Elle consiste à donner à un enfant le nom d'un dieu qui devient son patron, nom associé à une expression telle que : serviteur de ...*Abd*. C'est ainsi que l'on relève en Nabatène Abdobodat, Abdharithat, Abdmalikou, et dans les pays voisins, surtout au nord, Abdbaâl. Au sud, au contraire, on trouve en se rapprochant de l'Arabie méridionale, Abdallahî, Taimallahî, Sadallahî, Zaidallahî. Au Sinaï, les procynèmes livrent les noms théophores d'Abd al Gai, Abd Duchara, Abd al Uzza, etc. (1). Plus au sud encore, aux pays proprement

(1) Cf. B. Moritz, *Sinaikult*, p. 30.



himyarites, on relève les noms de Ili Sahra, Ili Kharib, Ili Azz, Ili Yada, etc... (1).

Le nom signifie, finalement, *serviteur de Dieu, Dieu a donné, Dieu a récompensé, don de Dieu, Dieu est grand, etc...*; et cette pratique a passé des usages arabes dans les usages helléniques, surtout après le début du christianisme : *Théodore, Théophile, Christophore, Athénodore* et tant d'autres.

En Nabatène, le nom divin est souvent remplacé par le nom du roi, ce qui revient au même, puisque le roi est divinisé. Abdharétat, Abdobodat, Abdmalichus sont des sujets qui ont pris l'un de ces rois comme dieu tutélaire. Ce genre de nom est fréquemment porté par les sculpteurs signataires des monuments funéraires d'El Heger. Et, comme on admet difficilement que l'art nabatéen, dont les racines sont surtout extérieures, assyriennes, grecques et romaines, ait dû ses progrès principaux à des indigènes, on a supposé que c'étaient des noms d'esclaves affranchis et devenus, comme tels, serviteurs du dieu-roi, dont ils assumaient le nom à la mode des affranchis romains vis-à-vis de leur libérateur, lui rendant par là même un véritable culte (2).

VII. LE TEMPLE DE SIA. — Les sanctuaires étudiés jusqu'ici sont d'essence purement nabatéenne. Aucun ne comporte de construction proprement dite. Cependant il existe au Hauran un ensemble des plus intéressants, où sont encore reconnaissables les substructures de plus en plus ruinées d'un véritable temple dans le sens ordinaire du mot, c'est-à-dire d'un bâtiment en pierres assemblées, dédié, croit-on, à Dusrès. C'est l'un des naos de l'enceinte de Baal Samin, « le Maître des Cieux », à Si ou Sia (Séeia) près de Kanawat, pays que les Nabatéens occupèrent dès Arétas III, vers 70 av. J.-C., qu'ils perdirent vers 23 av. J.-C. quand les Romains l'eurent donné à Hérode,

(1) Comparer ci-dessus, ch. xii, p. 231 avec la liste des rois Sabéens.

(2) RAO, I, *Les noms royaux employés comme noms divins*, p. 39; et ci-dessus, chap. xviii, p. 382, note 3, à propos du stratège Abdobodat. Cet auteur fait remarquer qu'on n'a pas, quant à présent, trouvé le nom royal de Rabel comme théophore.

puis à Philippe le tétrarque, et qu'ils reprirent pour peu de temps après la mort de ce dernier, jusqu'à ce qu'il devint indépendant sous Agrippa II (pl. 139 à 141) (1).

Comme le montre la pl. 139, n° 2, le temple de Sia est un véritable haut lieu couronné d'une enceinte et de constructions très importantes. Il était précédé d'une route pavée aboutissant à une porte romaine à trois arches, qui a dû être majestueuse. Plus loin est une seconde porte qualifiée de nabatéenne. On accède à une grande terrasse comportant une cour. A gauche est un temple romain. Puis vient une nouvelle grande cour avec un second temple dédié à Dusarès, puis un bâtiment qualifié de *theatron* (pl. 140, n° 2). Derrière, est le temple principal, dédié à Baal Samin avec son naos. Ni les plans, ni les façades ne sont ceux d'un temple grec, comme le montrent les pl. 140, n° 1 et 141, n° 1. Il n'y a pas trace de fronton, et le style n'est nullement hellénistique. Au temple de Baal Samin, la colonnade avec son vestibule, paraît avoir été comprise entre deux corps de bâtiment à deux étages. Au temple de Dusarès l'arcade surmonte directement les deux colonnes du portail, et c'est une nouveauté.

Schématiquement Sia est composé de deux naos géminés, le principal dédié à Baal Samin, très ancien Baal hauranais (2), l'autre à Dusarès, dieu nabatéen introduit par les maîtres du pays. C'est un temple dans un temple, comme le montre l'ins-

(1) Le temple de Si ou Sia a été visité et étudié d'abord par de Vogüé (*Syrie Centrale*, I, p. 31 ss.; et pl. I à 4). Il était alors, déjà, fort enfoui sous les décombres. Depuis, les pierres en ont été de plus en plus réemployées. Jaussen et Savignac y ont découvert, quarante ans plus tard, un fragment d'inscription datée (RB, 1904, p. 81). L'expédition archéologique américaine de l'Université de Princeton y a relevé, en 1904, un second temple et, en 1909, un troisième, ce dernier dédié selon toute probabilité à Dusarès. En effet, l'on y voit un reste de pied d'une statue de divinité disparue marcher sur la vigne et faire couler le vin. Il s'agit donc d'un dieu bacchique comme Dusarès (cf. Littmann, dans *Rev. Archéologique*, 1905, I, p. 404 ss.).

Sia est étudié dans le plus grand détail, avec une riche illustration, dans les *Publications of the Princeton University : Archaeological Expedition to Syria in 1904, 1905 and 1909*, div. II. *Ancient Architecture in Syria*, par Howard Crosby Butler; div. III, *Greek and latin Inscript. in Syria*, par Enno Littmann et David Magie; *Sect. A, Southern Syria*, part. 6, Si (*Séia*), 1916, p. 365 ss.

(2) Plus haut, p. 395.

cription gréco-nabatéenne qu'on y a relevée : « En bonne mémoire pour Malichat, fils de Ausou, fils de Moayyou, qui, en l'honneur de Baal Samîn, a construit ce temple intérieur et ce temple extérieur et ce théâtre et les tours..., de l'année 280 à l'année 311... en paix » (de l'ère Séleucide, c'est-à-dire entre 33/32 et 13/12 av. J.-C.) (1).

Le temple de Baal Samîn était précédé de grandes statues, dont les bases seules subsistaient au temps de la visite du M<sup>is</sup> de Vogüé, l'une d'elles avec une dédicace au roi Hérode, consacrée de son vivant, c'est-à-dire avant l'an 4 av. J.-C. (2). La statue fut sans doute détruite par les premiers chrétiens, qui tenaient Hérode pour l'antéchrist.

L'ornementation, toute nouvelle, est composée de dessins naturalistes, de corps humains stylisés. La vigne y est largement utilisée comme motif ornemental, mode qui se répandra dans toute l'Auranitide et dans la Syrie, passera en Egypte et de là concourra à l'ornementation des monuments chrétiens d'occident (p. 139, n° 1 et 140, n° 2). En parcourant le 3<sup>e</sup> volume de *BD* nous voyons fréquemment les pampres comme ornement. Ils existent au sanctuaire d'Allât-Athéna à Damet-el-Alya déjà cité (3), où l'encadrement des portes n'est pas très différent de celui de notre pl. 139, n° 1. Les mêmes pampres se retrouvent au Qasr-el-Abyad, le château Blanc (4). Nous les voyons aussi au temple de Souweida relevé par de Vogüé (5). Il est des plus intéressants, encore, de constater que ce motif bacchique n'est pas tout à fait inconnu à Pétra même. A El Bared on le relève sur le tombeau n° 849 de Brunnow et Domaszewski, lequel tombeau serait, d'après le P. Lagrange, un sanctuaire complet de style gréco-romain. Avec un intérieur stuqué, il nous offre une décoration de pam-

(1) Au *CIS*, II, n° 163 ; Cf. aussi de Vogüé, *Inscript. Sémit.*, p. 94.

(2) Cf. Dussaud, *Les Arabes*, p. 159 ss.

(3) Dussaud, *Les Arabes*, fig. 27, p. 128.

(4) Dussaud, *Les Arabes*, p. 30 et ss.

(5) *Syrie Centrale*, I, p. 39 ; voir aux gravures, les rinceaux plats de la vigne les grenades, les oves, les torsades, etc.

pres ornant gracieusement le fond de l'alcôve (1). On en relèverait bien d'autres exemples encore (2). L'ornementation bacchique des pampres eut assez de vogue pour passer même, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, jusqu'au sud-arabique. On la retrouve comme motif sur des stèles sabéennes. Et de là, elle passa même au pays d'Aksum, en Abyssinie, car elle existe aussi sur un pilier considéré comme un des vestiges les plus anciens de l'église primitive de Sainte-Marie de Sion d'Aksum (3).

Au point de vue historique, on connaît à Sîa, trois époques, dont deux rendues certaines par des inscriptions. La plus ancienne est la période nabatéenne, du premier tiers du premier siècle avant notre ère jusqu'au milieu du premier siècle ap. J.-C. La seconde, sans doute, est celle d'Agrippa II, couvrant la seconde moitié du 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. La troisième période va du II<sup>e</sup> siècle jusqu'à Caracalla (4).

Outre Dusarès et Baal Samin, de nombreux dieux paraissent avoir été adorés à Sîa. Une inscription grecque nous nomme Shei (« ceci est l'image de Shei »). Cette déesse hauranaise n'est autre que le nom du lieu divinisé. Elle pourrait avoir eu le même naos que Dusarès, c'est-à-dire être σύνναος (5).

De même, dans l'enceinte sacrée, au temple de Dusarès, a été trouvée une pierre en basalte illustrant le culte de Mithra avec les emblèmes licencieux traditionnels de ce dieu (6).

Notons, pour revenir à Dusarès, que nous ne savons pratiquement rien des rites spécifiques du culte célébré en son honneur à Sîa et que l'existence même de ce culte, quoique très

(1) *BD*, I, n° 849, fig. 468, p. 414; et *RB*, 1898, p. 179.

(2) Voir p. ex. de Vogüé. *loc. cit.*, pl. 4 (Soueida) et pl. 20 (Kharbet el Beida au Safa); et *BD*, II, fig. 793, p. 202 (façade d'El Kahf, du V<sup>e</sup> siècle); cf. *RAO*, III, p. 293.

(3) Cf. dans Nielsen (*Handbuch der Altarabischen Altertumskunde*, Copenhague, Paris et Leipzig, 1927, I, fig. 62, p. 169), un relief du musée de Constantinople, n° 282 de l'inventaire; pour l'église de Sion d'Aksum, voir *Deutsche Aksum Expedition*, Berlin, 1913, II (texte), fig. 144, p. 65.

(4) *Public. Princeton, Southern Syria*, p. 370.

(5) *Public. Princeton, ibid.*, p. 364.

(6) *Public. Princeton, ibid.*, fig. 344, p. 398.



probable, n'est pas strictement démontrée. Il est permis d'aller plus loin dans le doute. La religion de Dusarès à Sia ne pouvait avoir grand chose de commun avec celle de Dusarès à Pétra même. Nous sommes déjà en pleine période de syncrétisme religieux.

Le temple ou plutôt l'ensemble des temples de Sia servit de prototype et se répandit à travers la Syrie, non seulement par ses motifs ornementaux bacchiques, mais même par le style architectural. En comparant, par exemple, la façade du temple de Dusarès à Sia (pl. III, 335) avec l'essai de reconstitution par Dussaud de la façade du temple de Jupiter Damascénien à Damas (1), on constate des analogies évidentes, notamment l'arcade posée directement sur les colonnes.

(1) Dussaud, *Le Temple de Jupiter Damascénien et ses transformations aux époques chrétiennes et musulmanes*, dans *Syria*, 1925, p. 228, pl. LII.

Ce temple, devenu après de nombreux avatars la fameuse mosquée des Ommyades, figure déjà sur une monnaie de Démétrios III. Il était alors dédié à l'Atargatis de Damas. Au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, son dieu est le Jupiter Optimus, auquel un temple était dédié à Pouzzoles en Italie. L'écrivain Damasqi, écrivant au XIV<sup>e</sup> siècle, savait encore que cette mosquée était un ancien temple de Jupiter.

---

## CHAPITRE XX

### LA LANGUE ET LES INSCRIPTIONS NABATÉENNES

§ 1. *L'alphabet est d'origine phénicienne* : Origine de l'écriture. L'inscription d'Ahiram. L'écriture phénicienne. Elle a passé en Arabie méridionale et en Grèce. Les fameuses inscriptions hiéroglyphico-alphabétiques du Sinaï. — § 2. *L'écriture et la langue nabatéennes* : L'écriture nabatéenne s'est formée entre le milieu du II<sup>e</sup> et le milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Ses caractéristiques d'après Ph. Berger. Les ligatures : parenté avec l'hébreu carré. Les opinions de R. Dussaud et du P. Vincent. Evolution du nabatéen vers le coufique. L'inscription d'En Nemara : texte en arabe classique écrit avec des caractères nabatéens tardifs. Le coufique. — Tableau des Alphabets. — § 3. *Les inscriptions nabatéennes* : Extension de ces inscriptions à l'étranger : Pouzzoles, Kantara, Egypte. I. EL HÉGER. L'inscription funéraire classique : texte de l'inscription n° 16 du tombeau B. 19 de JS. Les noms des sculpteurs de tombeaux. II. PÉTRA : Rareté des inscriptions. 1. La grande inscription de Pétra. 2. L'inscription du socle de Rabel I<sup>er</sup>. 3. L'inscription d'El Mer. III. HAURAN. Principales inscriptions. IV. LES PROSCYNÈMES. Les graffites et courtes invocations du Sinaï. V. INSCRIPTIONS DU SAFA. VI. L'INSCRIPTION LATINE DE SEXTUS-FLORENTINUS.

#### § 4. — *L'alphabet est d'origine phénicienne.*

L'alphabet nabatéen est incontestablement dérivé du phénicien. L'étude de ses origines est liée à celle de l'origine de l'écriture en général, sujet essentiellement controversé et que la découverte sensationnelle du sarcophage d'Ahiram a rendu à l'actualité (1). Dussaud, à qui nous devons les écrits les plus modernes sur l'origine de l'alphabet, dit à ce sujet (2) : « depuis les découvertes de Montet, il paraît que l'alphabet prototype (antérieur à celui d'Ahiram), qui existait dès au moins le

(1) Plus haut, p. 81.

(2) Dans *Syria* 1924, *Les Inscriptions phéniciennes du tombeau d'Ahiram*, p. 154 et 156-157.

xiii<sup>e</sup> siècle avant notre ère, est l'œuvre des Phéniciens. Tous les autres alphabets en dérivent. Les Grecs ont adapté l'alphabet à leur langue au cours du ix<sup>e</sup> siècle. En fixant au x<sup>e</sup> siècle l'introduction de l'alphabet phénicien en Grèce, Szanto n'avancait qu'une hypothèse vraisemblable, ... l'emprunt ne s'est pas fait sans quelques variantes qui marquent le travail d'adaptation. Mais dans l'ensemble, la conservation des formes est remarquable. Il en va autrement pour l'alphabet sabéen ou himyarite.

Toutes les tentatives faites pour déduire l'alphabet sabéen de l'alphabet phénicien ont échoué, bien qu'il soit évident que le premier s'inspire du second. La solution qui consistait à trouver un intermédiaire dans les alphabets de l'Arabie du nord, lihyarite, safaité, ne paraît guère acceptable. Il nous semble que les adaptateurs de l'alphabet phénicien à l'écriture sabéenne ont connu les anciens alphabets grecs, comme nous avons essayé de le montrer (*Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, p. 67-90). Ils ont travaillé d'autant plus librement, avec les formes phéniciennes devant les yeux, qu'il leur fallait dédoubler certains sons pour traduire les inflexions de leur langue. Par une transformation raisonnée et profonde des écritures connues, ils ont abouti à dresser un alphabet dont le rapport avec les prototypes n'est pas toujours aisé à saisir.... »

« Montet a montré qu'au temps de la XII<sup>e</sup> dynastie égyptienne les scribes Gublites maniaient les hiéroglyphes. Les tablettes de Tell Amarna montrent qu'ils savaient le cunéiforme aux xv<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècles. Ils connaissaient aussi les principales écritures égéennes qui offrent des signes semblables aux leurs ».

« Il faut rendre aux Phéniciens ce qui leur appartient. Ils ont rompu avec les écritures compliquées en usage et ont décomposé 22 sons simples permettant de noter les diverses articulations consonantiques de leur langue; ils ont créé de toute pièce un système de signes d'une remarquable simplicité, où chaque lettre se distingue à première vue de toutes les autres. Du premier coup ils ont atteint la perfection ».

« Déjà J. Halévy (*Nouvelles considérations sur l'origine de l'alphabet* dans *Revue Sémitique*, IX (1901), p. 356-70) a reconnu le caractère original de l'alphabet phénicien pour certaines lettres qu'il estimait dériver les unes des autres. Le texte d'Ahiram renforce considérablement cette conjecture. On peut l'étendre à tout l'alphabet ».

En matière d'écriture phénicienne, les seuls documents épigraphiques connus antérieurs au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle sont par ordre d'ancienneté :

L'inscription d'Ahiram (Djébaïl), milieu du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle.

Celle d'Abibaal, dernier tiers du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle.

Celle d'Elibaal, fin du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle.

\* Celle de Mésa (Moab), milieu du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle.

Les inscriptions moins importantes de Nora (Sardaigne) et Zendjirli (Asie-Mineure), du <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle.

Celle de la coupe de Chypre, du <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle environ.

Celle de Teima, en araméen-phénicien du <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle.

Toutes les autres inscriptions phéniciennes sont postérieures.

L'inscription d'Ahiram a été mentionnée au chap. IV. C'est le type d'écriture phénicienne le plus ancien connu (1).

L'inscription d'Abibaal a été restituée par R. Dussaud qui l'a reconnue sur un fragment du siège d'une statue votive provenant de Byblos. Ce n'est qu'une dédicace : « ont offert : Abibaal, roi de Gebaïl et le suzerain de Gebaïl en Égypte (*c'est-à-dire le Pharaon Sheshong I<sup>er</sup>*), à la Baalat Gebaïl et au Baal Gebaïl (*c'est-à-dire à la maîtresse et au maître de Gebaïl*) ».

L'inscription d'Elibaal, a été reconnue également par R. Dussaud, tout récemment, sur un fragment d'une statue d'Osorkhon, successeur de Sheshonq, dédiée au temple de Byblos par son vassal Alibaal, proche successeur d'Abibaal, donc de la fin du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle (pl. 148) (2).

Le texte de la stèle de Mésa figure en traduction, ci-dessus,

(1) Voir son aspect à la fig. 7, p. 81 et son texte à la p. 82.

(2) Cf. R. Dussaud, *Dédicace d'une statue d'Osorkhon I<sup>er</sup> par Elibaal, roi de Byblos*, dans *Syria*, 1925, p. 101 ss. et pl. XXV.



à la p. 88 et la stèle elle-même à la pl. 14, n° 1. Les inscriptions de Nora ne sont pas très caractéristiques (1).

Les trois inscriptions de Zendjirli (frontière actuelle syro-turque), trouvées en 1890 sur une statue colossale de Hadad et visant le culte de ce dieu, remontent entre la fin du ix<sup>e</sup> et la fin du viii<sup>e</sup> siècles. Elles sont très importantes par leur étendue et très apparentées, comme langue, à celle de Mésa.

L'inscription de Chypre, en trois lignes, gravée sur une coupe de bronze trouvée vers 1875, est dédiée par un satrape d'Hiram II de Sidon, au Baal du Liban, (viii<sup>e</sup> siècle). Quant à la stèle de Teima, on en a vu plus haut le texte et la reproduction (2).

La stèle de Yehawmelek de Byblos et l'inscription du sarcophage d'Eshmunazar ne sont que du v<sup>e</sup>, peut-être même du iv<sup>e</sup> siècle. Enfin le cippe de Malte, aujourd'hui au Louvre (bilingue grec et phénicien), d'après lequel Barthélemy a établi, à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, le déchiffrement du phénicien, n'est que du ii<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Les textes les plus nombreux sont encore plus tardifs, carthaginois ou néo-puniques.

D'une inscription à l'autre on constate une incontestable évolution de l'écriture par des modifications sensibles. Cette évolution fut favorisée par les facilités qu'offraient aux populations syriennes l'alphabet phénicien, à tel point que l'araméen, écrit avec ces caractères, devint en quelque sorte la langue diplomatique, utilisée même par la chancellerie perse comme langue officielle de ce vaste empire.

L'alphabet phénicien, dont on vient de voir les étapes, passa dans l'Arabie méridionale — par quels processus et par quelles modalités nous l'ignorons — et là se constitua le sabéen. L'inscription de la pl. 6 (très voisine du minéen de la pl. 147, n° 1) en donne une idée. Cet alphabet, à son tour, fut emporté par les Arabes méridionaux dans leurs migrations, vers le

(1) Cf. Cooke, *A textbook of Northern Semitic inscriptions*, Oxford, 1903, p. 110.

(2) P. 220 et pl. 15, n° 1.

nord et c'est ainsi que, de modifications en modifications, il donna naissance à de nouvelles écritures, au minéen, au lihyanite et au tamoudéen (pl. 146 et 147), et plus tard au Safaïte (1). Il est difficile de dire si le nabatéen et l'hébreu se sont inspirés de ces alphabets de l'Arabie centrale ou si, plus directement et plus simplement, ils n'ont pas puisé au fond commun phénicien, puisqu'ils avaient, avec la Phénicie leur voisine, des contacts directs, fréquents et faciles. Ce problème en tout cas n'est pas encore éclairci.

Avant la découverte de la stèle de Mésa, de Rougé, se basant sur l'écriture du sarcophage d'Eshmunazar, avait proposé de rechercher dans l'écriture égyptienne l'origine de cet alphabet. Après la découverte de la stèle de Mésa, les équivalences proposées n'étaient plus adéquates et Maspero en avait suggéré, sans grand succès, des corrections. Déjà dans ses *Civilisations préhelléniques*, Dussaud avait montré (2) en quoi les théories de Sethe et de Gardiner n'étaient plus admissibles (3).

Cependant la question de l'origine même de l'alphabet phénicien est distincte de celle de son évolution. La découverte par Flinders Petrie, en 1906, dans le massif du Sinaï, au district du W. Maghara, célèbre par le fameux temple pharaonique de Sérabit el Khadîm, d'un groupe de figures assez grossières accompagnées de onze inscriptions primitives, a rendu plus brûlant le problème de l'origine de l'alphabet. Ces inscriptions, en effet, comportent des hiéroglyphes mêlés à des caractères étrangers semblant alphabétiques. On ne lit pas encore les graphismes, mais le seul mot reconnu avec certitude, BLT (Ba'alat, la Dame de....) (4), est nettement celui d'une divinité sémitique. On pourrait donc y voir le passage d'un type d'écriture à l'autre, de l'hiéroglyphe à l'alphabet; la discussion a

(1) Ci-dessus, p. 235 ss. et 264 ss.

(2) 2<sup>e</sup> édit., p. 433.

(3) Cf. la conférence de R. Dussaud sur la Phénicie à l'Institut, 19 novembre 1926, dans les *C. rendus Ac. Inscr.* et dans *Syria*, 1927, p. 184; et aussi G. Contenau, *loc. cit.*, chap. VI, p. 309 et ss.

(4) Ci-dessus, p. 395.

déjà fait couler un flot d'encre (1). La confusion règne encore : il n'est pas temps de se prononcer.

## § 2. — *L'écriture et la langue nabatéennes.*

L'écriture nabatéenne s'est formée entre le milieu du <sup>ii</sup>e et le milieu du <sup>i</sup>er siècle et se maintint plusieurs centaines d'années avec de faibles variations, pour se déformer à nouveau et aboutir au coufique et à l'arabe.

L'alphabet nabatéen diffère en apparence de l'araméen, du palmyrénien et de l'hébreux, mais toutes ses lettres, qui se caractérisaient par une tendance au bouclement et à la liaison, peuvent être transcrites signe pour signe en caractères hébraïques. C'est ce qui explique que, dans les publications spéciales, les caractères typographiques nabatéens n'étant pas usuels, toutes les inscriptions sont transcrites en caractères hébraïques, comme cela est d'ailleurs le cas de toutes les langues sémitiques, jusques et y compris l'abyssin.

Déjà Philippe Berger, en 1891, dans son *Histoire de l'Ecriture dans l'antiquité* (2), ouvrage classique aujourd'hui a, marqué qu'il fallait distinguer deux groupes principaux d'inscriptions nabatéennes. Au Hauran cette écriture se rapproche encore de l'ancien araméen, c'est-à-dire du phénicien, de la langue antique des Juifs, dont le document le plus démonstratif est

(1) Voici par ordre chronologique la bibliographie du sujet : Flinders Petrie, *Researches in Sinai*, Londres, 1906, p. 129-132 ; et *The Formation of the alphabet*, *Brit. school of Archaeol. in Egypt.*, t. III, Londres, 1912 ; Alan H. Gardiner et T. E. Peet, *Egypt Exploration Fund, The inscriptions of Sinai*, Londres, 1917, I, nos 345-55, pl. 82-83 ; Alan H. Gardiner, *The Egyptian origin of the semitic alphabet*, dans le *J. of Egyptian archaeology*, t. III, 1916 (en allemand dans *Zeitsch. D. Morg. Ges.*, 1923, nos 345-355) ; R. Stübe, *Der Ursprung des Alphabetes und seine Entwicklung*, Berlin, 1921 ; H. Grimme, *Althebraeische Inschriften vom Sinai Alphabet*, *Text. etc.*, 1923 ; enfin D. Nielsen, *Handbuch der Altarabischen Altertumskunde*, I, 1927, p. 50-52 avec une pl. et des dessins de ces inscriptions.

(2) Paris, Imp. Nationale, 1891. Voir aussi Dussaud, au *J. Asiatique*, 1904, p. 496.

la stèle moabite de Méša (pl. 14, n° 1). Plus au sud, l'apparence des inscriptions nabatéennes se rapproche bien davantage de l'arabe et c'est précisément cette forme qu'on considère comme proprement nabatéenne.

Voici ce que dit Ph. Berger de cette écriture (1) : « le nabatéen franchit les derniers pas séparant l'ancien alphabet de l'écriture cursive, par la création des ligatures. L'écriture araméenne avait recourbé les lignes par le dessous, le nabatéen les soude l'une à l'autre, si bien que, désormais, la partie essentielle de l'écriture consistera dans la ligne continue qui les rattache par le bas. Ces ligatures ont pour effet de modifier profondément l'aspect des lettres par la nécessité de chercher un point d'attache commode pour les relier les unes aux autres, si bien qu'un même caractère peut-être alternativement très grand ou très petit. En même temps les lettres s'arrondissent par le haut et perdent leurs dernières arêtes. Tantôt elles s'élèvent au-dessus de la ligne, tantôt elles descendent au-dessous, mais, toujours, elles restent unies par ce lien qui groupe les éléments d'un même mot ».

« Les inscriptions du Hauran marquent le passage de l'hébreu carré au nabatéen ; on peut en suivre le développement jusqu'au II<sup>e</sup> ou au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, sur les noms propres et les formules de salut dont la piété des pèlerins a couvert les rochers du Sinaï ».

Sur l'écriture nabatéenne donnons encore ici l'opinion d'un très bon connaisseur, le P. Vincent (2) :

« Les inscriptions nabatéennes, dit-il, forment un groupe « parfaitement caractéristique. Au point de vue de l'écriture, « elles tiennent une place importante dans l'histoire de l'alphabet sémitique. On sait que les types connus peuvent se réduire « à deux, le sabéen ou minéen, le phénicien ou araméen. « Encore ces deux souches ont-elles une origine commune, « quoiqu'il soit difficile d'établir l'ordre de leur filiation. L'al-

(1) *Loc. cit.*, p. 277 et 279.

(2) *Loc. cit.*, p. 574. Voir aussi au *Dictionnaire de la Bible*, s. v. *Nabathéens*, VI, *Langue*, p. 1452.



« phabet sémitique du nord ayant pris une forme particulière  
 « sous la main des Araméens, l'évolution qui tendait à en faire  
 « une écriture carrée a trouvé un point d'arrêt dans la forme  
 « nabatéenne. C'est, de tous les alphabets sémitiques, celui qui  
 « se rapproche le plus de l'écriture de l'hébreu au temps de  
 « Notre Seigneur soit par la forme carrée, ici très allongée, soit  
 « par des figures spéciales qu'il donne à certaines lettres finales.

« ...Les Nabatéens ont été conduits par la clarté à distin-  
 « guer certaines lettres finales, en quoi l'hébreu a suivi la même  
 « voie. Mais l'hébreu a cessé de lier les lettres entre elles, tan-  
 « dis que le nabatéen connaît déjà tout un système de ligatures  
 « restreintes à certaines lettres et à certaines directions. L'écri-  
 « ture nabatéenne préludait ainsi à l'écriture arabe qui en est  
 « sortie par une série de transformations successives. »

Quant à la langue transcrite par l'écriture nabatéenne, c'est un dialecte araméen, imprégné d'arabisme (1).

Les inscriptions nabatéennes tardives d'El Heger nous font assister à la lente évolution de l'écriture nabatéenne vers le coufique et à l'envahissement de l'arabe dans le nabatéen au point que ce dernier finit par être submergé et absorbé. A propos de l'inscription nabato-arabe d'En Nemara, datée de 329, donc tardive (2) (fig. 25), Clermont-Ganneau a montré qu'il s'agit d'un texte arabe en langue déjà classique, transcrit dans une forme tardive du nabatéen, antérieure au coufique (3).

On croyait jusque-là le coufique né de l'islamisme et inventé à Koufa sous les premiers Khalifes. En réalité il n'y a pas de saut entre les alphabets antérieurs et l'arabe : le coufique a été chrétien avant d'être musulman. Il était nettement constitué plus d'un siècle avant Mahomet, en 512, date de l'inscription grecque-syriaque-arabe de Zebed (4). C'est ce que démontre

(1) Cf. R. Dussaud, *Les Arabes*, p. 21 et 63. Voir surtout les intéressantes explications dans *DM Mission*, à propos de l'inscription d'En Nemara, p. 314-322.

(2) Ci-dessus ce texte, p. 335 et 336.

(3) *RAO*, VI, p. 305 ss. et VII, p. 167 ss. Cf. aussi Dussaud, *Les Arabes*, p. 34 et *DM Mission*, p. 314 (inscr. nab. n° 20).

(4) Publiée par Sachau. Cf. Kruegener, au *J. Asiat.*, 1903, p. 509.

PÉTRA ET LA NABATÈNE

Alphabet	D'après R. Dussaud								D'après Cooke	D'après Contenau			
	Valeur (Hebreu)	Ahiram Byblos fin XIII <sup>e</sup> siècle	Alkhaal Byblos fin X <sup>e</sup> siècle	Mésa vers 842	Nora fin IX <sup>e</sup> siècle	Kalamu Zendjirli fin IX <sup>e</sup> siècle	Barrekouh, Zendjirli VIII <sup>e</sup> siècle	CIS 1,5 2 <sup>e</sup> moitié du VIII <sup>e</sup> siècle	Teima	Sidon	Carthage	Neo- punique	Grec archaïque
A'	א	KK	K	כ	כ	כ	כ	כ	כככ	כ	כ	כ	ΑΑ
B	ב	גג	ג	ב	ב	ג	ג	ג	גגג	ג	ג	ג	ΒΒ
G	ג	ד	ד	ג	ג	ד	ד	ד	דדד	ד	ד	ד	ΓΓ
D	ד	ה	ה	ד	ד	ה	ה	ה	ההה	ה	ה	ה	ΔΔ
H	ה	ו	ו	ה	ה	ו	ו	ו	וווו	ו	ו	ו	ΕΕ
WU	ו	ז	ז	ו	ו	ז	ז	ז	זזז	ז	ז	ז	ΥΥ
Z	ז	ח	ח	ז	ז	ח	ח	ח	זזז	ז	ז	ז	ΙΙ
KH	ח	ט	ט	ח	ח	ט	ט	ט	טטט	ט	ט	ט	ΘΘ
T	ט	י	י	ט	ט	י	י	י	ייי	י	י	י	ΙΙ
IY	י	כ	כ	י	י	כ	כ	כ	כככ	כ	כ	כ	ΚΚ
K	כ	ל	ל	כ	כ	ל	ל	ל	ללל	ל	ל	ל	ΛΛ
L	ל	מ	מ	ל	ל	מ	מ	מ	מממ	מ	מ	מ	ΜΜ
M	מ	נ	נ	מ	מ	נ	נ	נ	נננ	נ	נ	נ	ΝΝ
N	נ	ס	ס	נ	נ	ס	ס	ס	נסנ	נ	נ	נ	ΞΞ
S	ס	ע	ע	ס	ס	ע	ע	ע	עעע	ע	ע	ע	ΟΟ
E	ע	פ	פ	ע	ע	פ	פ	פ	פפפ	פ	פ	פ	ΠΠ
P	פ	צ	צ	פ	פ	צ	צ	צ	פפפ	פ	פ	פ	ΡΡ
Tz	צ	ק	ק	צ	צ	ק	ק	ק	קקק	ק	ק	ק	ΦΦ
Q	ק	ר	ר	ק	ק	ר	ר	ר	קקק	ק	ק	ק	ΑΑ
R	ר	ש	ש	ר	ר	ש	ש	ש	ששש	ש	ש	ש	ΜΜ
S	ש	ת	ת	ש	ש	ת	ת	ת	תתת	ת	ת	ת	ΤΤ
T	ת	+	+	ת	ת	+	+	+	תתת	ת	ת	ת	ΤΤ

Fig. 7. — Alphabets comparés 1

D'après Morgan et Cooke		D'après Cooke	D'après N. Giron		D'après R. Dussaud			
Nabatien	Palmyrénien	Sinaïtique	Némara	Coufique	Sabéen	Libyannique	Thamoudéen	Safaitique
אבב	א	א אב	בב	ל	ה	ו ו	הההה	הההה
בב	ב	בבב	גגג	גגג	ו	ו ו	ו ו ו	ו ו ו
גג	גא	גגג	גג	גג	ז	ז	ז ז	ז ז ז
דד	ד	דדד	דד	דד	ח	ח ח ח	ח ח ח	ח ח ח
הה	הה	ההה	ההה	ההה	ט	ט ט	ט ט ט	ט ט ט
וה	וה	והו	והו	והו	י	י י י	י י י	י י י
זז	זז	זזז	זזז	זזז	כ	כ כ כ	כ כ כ	כ כ כ
חח	חח	חחח	חחח	חחח	ל	ל ל ל	ל ל ל	ל ל ל
טט	טט	טטט	טטט	טטט	מ	מ מ מ	מ מ מ	מ מ מ
ככ	ככ	כככ	כככ	כככ	נ	נ נ נ	נ נ נ	נ נ נ
לל	לל	ללל	ללל	ללל	ס	ס ס ס	ס ס ס	ס ס ס
ממ	ממ	מממ	מממ	מממ	ע	ע ע ע	ע ע ע	ע ע ע
ננ	ננ	נננ	נננ	נננ	פ	פ פ פ	פ פ פ	פ פ פ
סס	סס	ססס	ססס	ססס	צ	צ צ צ	צ צ צ	צ צ צ
פפ	פפ	פפפ	פפפ	פפפ	ק	ק ק ק	ק ק ק	ק ק ק
צצ	צצ	צצצ	צצצ	צצצ	ר	ר ר ר	ר ר ר	ר ר ר
קר	קר	קרר	קרר	קרר	ש	ש ש ש	ש ש ש	ש ש ש
רר	רר	ררר	ררר	ררר	ת	ת ת ת	ת ת ת	ת ת ת
שש	שש	ששש	ששש	ששש	י	י י י	י י י	י י י
תת	תת	תתת	תתת	תתת	כ	כ כ כ	כ כ כ	כ כ כ

s plus anciens.

aussi l'inscription bilingue de Harran, dans la Ledja, grecque et coufique, découverte par Wetzstein et retrouvée par Waddington sur l'entourage d'un portique, datée de 568 (1).

Cette écriture, dit Phil. Berger (2) est déjà très proche de la belle inscription en coufique d'or de la Koubbat es Sakrah à Jérusalem, de l'an 72 de l'Hégire = 682.

Pour de Vogüé, le coufique est « le produit d'une déformation graduelle et cursive des formes nabatéennes, hâtée et consacrée par un système de ligatures dont nous voyons les premières applications dans les textes de Palmyre et du Hauran. Cette déformation était déjà presque complète quand furent tracées les inscriptions du Sinaï » (3).

Ainsi, du nabatéen à l'arabe, toutes les transitions existent et se retrouvent. Pour la constitution de l'écriture arabe, l'écriture syriaque a fourni aussi des éléments. Cette dernière se rattache au palmyrénien cursif dont elle diffère à peine. A peu près constituée dès le II<sup>e</sup> siècle de notre ère sur les monnaies d'Edesse, elle est proche de l'estrangelo et de l'hébreu carré (4).

En se reportant au tableau des alphabets que nous avons établi d'après les meilleures autorités (pl. F), on suivra sans peine l'évolution, rapportée à l'hébreu carré, des lettres de divers langages sémitiques, depuis les formes les plus anciennes du phénicien jusqu'au coufique, en passant par des alphabets dérivés comme le grec archaïque. On constatera en même temps les divergences de plus en plus grandes de ces alphabets avec l'égyptien (5).

(1) Wetzstein, *Ausgewählte Inschriften*, n° 110; Waddington, *Inscript. de Syrie*, n° 2464 : « Moi, Sharahil, fils de Dalemou, j'ai bâti ce martyrium. Oh Cheikh Yahia, reculez le temps où je dois être saisi », datée de 463, ère de Bostra = 568 ap. J.-C.

(2) *Loc. cit.*, p. 287.

(3) De Vogüé, *Rev. Archéol.*, 1865, p. 316 ss.

(4) Ph. Berger, *loc. cit.*, p. 288.

(5) Voir aussi la *Notice sur les caractères étrangers, anciens et modernes, rédigée par un groupe de savants, réunis par Ch. Fossey*, Paris, Imp. nat., 1927. (*Écriture araméenne, I, ancienne*, par R. Dussaud, à la p. 57 ss.).



§ 3. — *Les inscriptions nabatéennes.*

Un grand nombre d'inscriptions nabatéennes ont été relevées depuis 75 ans. La plupart proviennent, naturellement, des régions anciennement nabatéennes ou des pays limitrophes. Mais, chose plus étonnante, on en relève également fort loin à l'extérieur, dans toutes les contrées où des Nabatéens ont voyagé, là où ils ont eu des colonies de marchands et dans les anciennes garnisons romaines dont leurs archers ont fait partie. Quelques-unes, enfin, sont dispersées dans les lieux les plus imprévus, par exemple à Pouzzoles (*Puteoli*) près de Naples, port de débarquement habituel des Orientaux, où les voyageurs consacraient des *ex-voto* à leurs dieux en remerciement d'une heureuse traversée. Ainsi, l'une des inscriptions de Pouzzoles mentionne la consécration de deux chameaux à Dusarès, qui a exaucé les dédicants (1).

Rappelons aussi la curieuse inscription gréco-nabatéenne laissée dans le Delphinium de Milet par Sylléos, au cours de son voyage à Rome (2) (fig. 12).

En Asie, les inscriptions nabatéennes sont éparpillées depuis Damas au nord jusque vers Médine au sud; il y a également en Afrique du nord et sur le cours du Nil (3), un petit nombre d'inscriptions funéraires nabatéennes. Elles ont fait l'objet d'un

(1) Le CIS contient deux inscriptions nabatéennes de Pouzzoles dédiées par des voyageurs heureux, nos 157 et 185. Cf. *RAO*, IV, p. 226. L'inscription de Pouzzoles, n° 157 (CIS, II, p. 184) : dit : Ici deux chameaux qu'offrent Zaidu et Abdeiyé, les fils de Taimu, fils de Haniu, au Dieu Dusara qui les a exaucés. L'an 20 d'Aré-tas, roi de Nabatène, qui aime son peuple (Arétas IV, 9 av. - 40 ap. J.-C.).

(2) Ci-dessus, p. 210.

(3) Souvenirs d'archers ou de soldats arabes morts au loin dans les armées romaines, par exemple à Coptos, tête d'étape des routes de la mer Rouge. Récemment on en a signalé deux sur la *Via Hadriana*, reliant Antinoë (du Nil) à Bérénice (Bir Umm Dalfa, au sud de l'ancienne Myos-Hormos).

Cf. Murray, *The roman roads and stations in the Easter Desert of Egypt.*, dans le *J. of Egypt. Archéol.*, publié par l'*Egypt Exploration Fund*, Londres, Oct. 1925, p. 149.

travail méticuleux de collationnement et de traduction, auquel ont participé Renan, le M<sup>is</sup> de Vogüé, Clermont-Ganneau, Phil. Berger, Dussaud et les P. P. de l'Ecole Biblique de Jérusalem si souvent cités, pour ne parler que des Français, d'ailleurs les plus nombreux; la science allemande s'y est aussi montrée très active avec Lidzbarski, J. Euting et Enno Littmann. Il n'est pas question de citer ici tous les savants qui s'y sont adonnés. L'Académie des Inscriptions publie leurs découvertes au *Corpus Inscriptionum Semiticarum* et au *Répertoire d'épigraphie sémitique* (1). En France les périodiques spéciaux tels que la *Revue biblique*, le *Journal Asiatique*, les *Comptes-Rendus de l'Académie des Inscriptions*, etc. les mettent sous les yeux des savants au fur et à mesure de leur découverte ou de leur déchiffrement. L'ouvrage où l'on s'en fera le plus facilement une idée (du moins des inscriptions d'El Héger dont il constitue presque le Corpus), est le splendide rapport déjà cité des R. P. Jaussen et Savignac, *Mission archéologique en Arabie* (2).

Les inscriptions nabatéennes se trouvent principalement sur place au Hauran, à Pétra, à El Héger et au Sinaï. Encore la proportion en est-elle très inégale. Le Hauran a livré quelques textes intéressants. Pétra n'a fourni qu'une seule grande inscription et deux ou trois autres importantes, non par leur longueur, mais par les déductions qu'elles ont permises. El Héger au contraire doit être considérée comme le centre épigraphique de beaucoup le plus abondant et le plus important. On a vu ci-dessus les noms des voyageurs premiers venus dans ce long défilé, Doughty, Huber, Euting, Jaussen et Savignac. Les inscriptions numérotées dans l'ouvrage de ces deux derniers

(1) Ce répertoire est publié par la Commission du *Corpus*, sous l'impulsion principale de l'abbé Chabot.

(2) Il y a de nombreuses collections spéciales de textes araméens, sémitiques, nabatéens; les plus belles sont le *CIS* et le *Recueil d'Epigraphie sémitique*. Voir aussi Lidzbarski : *Handbuch der nord-semit. Epigraphik*, Weimar, 1898, et : *Ephemeris f. semitische Epigraphik*; Cooke, *A Text book of Northern Semitic Inscriptions : moabite, nabataean, palmyraenian, jewish*, Oxford, 1906. Voir enfin la bibliographie déjà citée au chap. 1<sup>er</sup>, p. 16, note 6.

savants, se montent à 392, dont 40 sont d'une certaine longueur. Dans ces trois centres, le nabatéen est écrit en caractères officiels bien gravés. Le Sinâï n'a fourni que des proscynèmes, c'est-à-dire de courtes invocations en caractères cursifs peu soignés, œuvre de passants et non de sculpteurs.

1. EL HEGER. — A El Heger, tous les grands tombeaux portent de longues inscriptions malheureusement stéréotypées et ne sortant pas d'un certain nombre d'indications toujours les mêmes : les noms des morts inhumés ou ayant droit à la sépulture ; ceux des membres de la famille qui l'ont construit ; la nature des droits de propriété constitués ; le nom du dieu qui reçoit la dédicace. La partie la plus originale est composée d'imprécations, malédictions et anathèmes en cas de violation du tombeau, sanctionnés par un tarif fort élevé d'amendes à infliger aux coupables.

La langue des inscriptions nabatéennes d'El Heger est invariablement l'araméen, écrit avec les caractères spéciaux constituant l'alphabet particulier aux Nabatéens dont il vient d'être question, langue imprégnée d'arabisme, par le contact direct avec les voisins arabes. Toutes les inscriptions datées sont du premier siècle de notre ère, preuve évidente que la place n'acquies son importance que très peu de temps auparavant. Les dates, contrairement aux usages pratiqués en Syrie, ne sont jusqu'à l'annexion de l'an 106, jamais comptées dans aucune des ères syriennes : séleucide, pompéienne ou locale. L'usage invariable y est de dater d'après les années de règne du souverain nabatéen occupant le trône.

On jugera du style des inscriptions funéraires d'El Héger par le texte suivant (inscr. n° 16 de *JS*) relevé une première fois par Doughty, traduit par Renan, revu sur place par Euting, contrôlé à nouveau et traduit définitivement par Jaussen et Savignac. Ils ont donné le n° B 19 au tombeau sur lequel elle se trouve (voir la pl. 145, n° 2) (1). Ce texte ressemble beaucoup

(1) *JS*, I, p. 169-170 : inscr. n° 16 du tombeau B. 19 ; cette inscription figure au *CIS*, II, n° 198.

à ceux déjà insérés au *Corpus* et peut-être considéré comme typique. Aucun autre n'est plus long; les noms changent mais le fond reste pour ainsi dire invariable.

1. Ceci est le tombeau qu'ont fait Kamkam, fille de Wâilat, fille de Harâmu
2. et Kulaybat sa fille, pour elles-mêmes et leur postérité, au mois de Tébet, l'an
3. neuf de Haretat, roi de Nabatène, qui aime son peuple. Et maudissent Dûsarâ (Dusarès)
4. et son motab (1) et Allât de 'Amnad et Manôtu et Qaisah, quiconque vendra
5. ce tombeau ou quiconque l'achètera ou le mettra en gage, ou le donnera, ou fera sortir
6. de dedans un cadavre ou un ossement, ou quiconque y ensevelira quelqu'un autre que Kamkam et sa fille
7. ou leur postérité. Et quiconque ne fera pas comme c'est écrit ci-dessus, sera redevable
8. à Dûsarâ et à Hobal et à Manôtu, de 5 Samdin (?) (2), et à l'apkal (3) d'une amende de
9. 1.000 drachmes de Harétat, sauf celui qui produira dans sa main un écrit de la main de
10. Kamkam ou de Kulaybat sa fille au sujet de ce tombeau; et cet écrit sera valable.
11. Wahballahi fils de Abdobodat
12. a fait!

Les pl. 143 et 144 représentent deux autres inscriptions tout à fait analogues à celles qui précède (4).

Quelquefois, on relève la mention qu'il n'est permis à personne d'inscrire sur le tombeau une disposition ferme ni d'y ensevelir quelqu'un d'étranger, c'est-à-dire qu'on ne peut constituer dessus ni hypothèque, ni droit réel.

(1) Voir ci-dessus, p. 405, la portée de l'expression *motab*.

(2) Probablement une somme fixe plus élevée que 1,000 drachmes, car on devra payer plus assurément à la divinité qu'à son prêtre.

(3) Voir ci-dessus, p. 432, la portée de l'expression *Apkal*.

(4) Inscr. nabat. n° 5, tombeau B. 1 et inscr. nabat. n° 8, tombeau B. 8, dans JS, I, pl. VIII et XIV: traduction de l'inscr. n° 5, p. 151-152. La traduction de l'inscr. n° 8 figure sur notre pl. 143.



Comme on le voit par le texte ci-dessus, Dusrès n'est pas le seul dieu figurant dans ces imprécations; d'autres inscriptions nomment isolément ou conjointement avec lui Allât, sa déesse parèdre, ainsi que Manutu et Qaysah, dont nous ne savons que les noms. Sur les tombeaux élevés à El Héger par des étrangers, l'imprécation est quelquefois sous le vocable d'un de leurs dieux particuliers. Par exemple, un indigène de Teima ordonne que l'amende soit payée à son dieu Tadaï ou Tadah. Quelquefois une troisième amende spéciale doit être payée à l'apkal, c'est-à-dire au prêtre du dieu.

Quelquefois l'inscription se termine par le nom des sculpteurs, telle la formule « Rûma et Abdobodat, sculpteurs, ont fait ». Et même ces signatures permettent d'établir que, comme il y en a tant d'exemples, les professions se transformaient en monopoles et aboutissaient à de véritables dynasties d'artisans. Ainsi, un tombeau de l'an 9 d'Arétas IV, c'est-à-dire de l'an I<sup>er</sup> de notre ère, est signé par un certain Wahballah, fils d'Abdobodat. De l'an 24 à l'an 36 de notre ère, plusieurs tombeaux sont signés par un certain Aftah, également fils d'un Abdobodat et probablement frère du précédent. De 31 à 51, nous trouvons, à plusieurs reprises, la signature d'Abdobodat, qui se dit fils de Wahballah et qu'on peut, sans trop de hardiesse, considérer comme petit-fils du premier Abdobodat.

Ainsi cette lignée a signé des tombeaux pendant plus de 50 ans.

De même, en 49 et 51, des tombeaux sont signés les uns par Obeydat et les autres par Hanyu, fils d'Obeydat (1).

Des noms de sculpteurs se trouvent également dans des inscriptions du Hauran (2).

Il est regrettable que la série des quarante inscriptions d'une certaine longueur relevées à El Héger ne nous fournisse aucune information, aucun élément supplémentaire en dehors de ceux

(1) Cela résulte du dépouillement des noms des sculpteurs ou graveurs sur les tombeaux d'El Héger, d'après JS. Il n'y a pas moins de quinze signatures, ne comportant, de l'an 1 à l'an 52 de notre ère, que sept noms différents.

(2) Cf. p. ex. celle de la fig. 46, p. 462.

déjà cités. On relève seulement quelques variations dans les formules d'anathèmes : « maudit soit celui qui séparera la nuit du jour », « maudit quiconque fera sortir d'ici celui de qui c'est le tombeau », ou bien « maudit celui qui en fera sortir les ossements ».

La formule de l'amende est de nature à nous renseigner un peu sur la constitution politique du pays. Le principal offensé par la violation du tombeau est le dieu personnel du mort, en l'espèce Dusrès, puis vient le roi Arétas, puis le stratège, mais ceci est plus rare et ne se trouve que dans les régions éloignées où le roi ne pouvait exercer le pouvoir en personne. Il se peut même que le stratège ait concentré entre ses mains à la fois les pouvoirs religieux et les pouvoirs civils royaux, ayant ainsi en même temps la qualité d'apkal (1). Il n'y a en général que deux parties prenantes à l'amende : Dusrès et le roi. Quelquefois l'amende est calculée sur une base différente : « quiconque agira autrement, paiera une amende du double du prix de construction de ce monument tout entier et encourra en outre la malédiction de Dusrès et de Manûtu » (2).

On trouve quelques inscriptions votives de stèles, telles que « ceci est la stèle qu'a faite Sakuhu, fils de Tûra, à Aara (le dieu) qui est à Bostra (3), dieu de Rabel, au mois de Nisan, l'an 1<sup>er</sup> de Maliku, roi ».

II. PÉTRA. — A Pétra même la moisson épigraphique a été déplorablement maigre, malgré la richesse et le nombre des monuments. L'usage d'indiquer l'origine de la propriété sur les tombeaux n'y a pas été pratiqué comme dans le grand centre méridional d'El Héger. Tout au plus y lit-on, et très rarement, le nom du mort, un simple « ci gît », quelques invocations ou proscynèmes : « hélas ! », « souvenez-vous de un tel ! ».

Beaucoup de tombeaux portent la trace de trous de scelle-

(1) Qu'il y ait eu un stratège spécial à El Heger c'est ce que prouve l'inscription n° 38 de JS. Peut-être même y en avait-il deux à la fois. L'inscription n° 57 est datée : « aux jours de Maliku et Bafat, stratèges ». Cf. JS, I, pp. 202-3 et 243.

(2) Plus textuellement « devra payer deux fois le prix » (JS, I, inscr. n° 31, p. 192 ; au CIS, II, n° 247).

(3) Ci-dessus, p. 398.

ment pouvant avoir supporté des plaques de marbre — aujourd'hui disparues — sur lesquelles étaient peut-être gravées les inscriptions. Ces marbres, si rares dans le pays et venus de loin, ont dû être réemployés par les habitants et peu à peu brisés ou même brûlés pour faire de la chaux.

Mais, trois inscriptions méritent de plus longues explications.

1. — *La grande inscription.*

La première est connue sous le nom de « grande inscription de Pétra ». C'est de beaucoup le texte le plus intéressant et le plus complet qui ait été relevé. Vue et fort bien copiée par A. H. Frazer (qui n'était pas orientaliste et mourut sans avoir pu l'utiliser), cette inscription fut publiée, sans commentaire, en 1856, par Bogg dans les *Transactions of the Royal Society for Literature*. Elle passa inaperçue jusqu'à ce qu'en 1896 le M<sup>ls</sup> de Vogüé, à qui elle avait été soumise par Euting, la traduisit après divers tâtonnements, dans le *Journal Asiatique*. Presqu'en même temps les RR. PP. Vincent et Lagrange, partis à la recherche de la dite inscription, eurent la bonne fortune de la retrouver. Ils en envoyèrent une meilleure copie et un estampage, grâce auxquels le grand épigraphiste put effectuer des corrections de détail (1).

(1) M<sup>ls</sup> de Vogüé, *Notes d'Epigraphie araméenne* au *Journal Asiatique*, 9<sup>e</sup> série, 1896, pp. 304-316 et 483-497, avec plusieurs planches et fac-similés; 1897, p. 197 et 1898, p. 29. Cette inscription, aujourd'hui au CIS, n° 350, a été commentée par Clermont-Ganneau, *RAO*, II, p. 128 et IV, p. 99-112.

Le récit de la campagne des RR. PP. Vincent et Lagrange se trouve, avec leurs observations, dans *RB.*, 1897, *Notre exploration de Pétra*, pp. 208 et suiv. Le tombeau sur lequel l'inscription a été relevée, a été vu antérieurement par Irby et Mangles en 1818 (*loc. cit.*, p. 126). Il est dans une vallée latérale de Pétra, le W. Iché. Les indigènes le connaissent actuellement sous le nom de *Kharbet el Turkmen*. Il a une vingtaine de mètres de hauteur sur dix de large. Sa façade est un beau portique plein dans le roc vertical, avec deux demi-colonnes engagées et deux pilastres et chapiteaux. Il se compose de deux salles, l'une derrière l'autre, contenant deux *loculi*. Malgré les indications du texte, aucune trace de muraille, de fontaine, de bassin ou de canalisation, telle que l'inscription paraît en comporter, n'a pu être relevée devant le monument. L'écriture, en beaux caractères bien conservés de 20 cm. de hauteur, est à 6 m. 1/2 du sol; le bas du portique est éboulé, cas fréquent à Pétra, où la roche est des plus friables. Les caractères sont les mêmes que ceux des façades d'El Heger et diffèrent des proscynèmes nabatéens du Sinaï, qui sont des cursifs peu soignés. Voir les fotogr. dans *BD.*, I, fig. 397 à 400, p. 364 et 366 et pl. XXX.

1 קדוש ויש וישטחט ויש ויש וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט  
 2 וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט  
 3 וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט  
 4 וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט  
 5 וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט וישטחט

1 קברא דנה וצריחא דא די כה וצריחא הירא די גוא כנה די כה כהי מקברא ודי כהן גוהיא  
 2 וכרכא די קדם כתי רכותא וכתיא די כה ונניא וננת סב . א וכארות כיא וקודהא וספיהן  
 3 וישוריהן כלא צבר די כאחריא אלה חרם וחזה דושרא אלה כדאנא כוהנה חרישא ואלהיא כלהם  
 4 לישטרי הרכין כדי כהם פפקדו ודושרא וכוחבה ואלהיא כלהם די כדי כשטרי חרכיא אלו | לא | יתאבד ולא יתנכא  
 5 ולא יתנפנ כן כל די כהם ופקדו לא יתקבר כקברא דנה אנוש כלה לון כן די כתיב לכתבי מקבר לישטרי חרכיא אלו עד עירם

Fig. 45. La grande inscription de Pétra (*Journal Asiatique*, 1897, p. 304).



Voici ce texte, non daté, mais probablement du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., tel qu'il résulte des mises au point successives du M<sup>is</sup> de Vogüé (fig. 45 et pl. 142).

1. Ce tombeau, sa grande salle et la petite salle qui est à l'intérieur, avec les sépultures qui y sont creusées en forme de loculi.
2. l'enceinte qui est devant le tombeau, les portiques, les fosses (?) qui s'y trouvent, les jardins, le triclinium (*ou plus exactement : l'espace disposé avec des lits pour les repas funéraires*) (1)... les citernes d'eau, la terrasse (?) et les murs.
3. et tout ensemble ce qui est compris dans ces lieux, est sacré, avec imprécation de la part de Dusarès, dieu de Notre Seigneur et... Hadira (ou Harisa) et tous les Dieux.
4. Et ordonnent Dusarès et... Hadira et tous les dieux, qu'il soit fait conformément à ce qui est prescrit par les registres des choses sacrées susdites et qu'il ne soit rien enfreint
5. ni rien altéré de ce qu'ils contiennent en quoi que ce soit; et ils ordonnent que nul ne soit enseveli dans ce tombeau si ce n'est celui (au nom duquel) sera inscrite une concession de sépulture dans les dits registres des choses consacrées, à jamais » (2).

Ce texte nous livre une série d'indication très importantes sur les conceptions funéraires des Nabatéens. Outre qu'il nous fournit des noms de divinités, il démontre que la religion nabatéenne attachait un caractère sacré, non seulement aux tombeaux, mais à tout ce qu'ils contenaient. C'étaient de véritables fonda-

(1) C'est-à-dire une salle dans le genre de celles de la nécropole de Pompéï. (Cf. de Vogüé, *Journal Asiatique*, 1896, p. 492).

(2) Faute de date, ce document a été par les auteurs du *Corpus* (CIS, n° 350) assigné au premier siècle av. J.-C. BD. (I, p. 365) le placent au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Pour eux le manque de date est volontaire, sans doute par orgueil national, les dédicants ne pouvant plus, après l'annexion, dater selon l'usage ancien, de l'année du règne du souverain. Clermont-Ganneau a démontré (RAO, VI, p. 324) que le fait d'appeler Dusarès « Dieu de Notre Seigneur » (ligne 3), implique par là-même la période dynastique, le Seigneur étant le roi, ce qui n'était plus vrai au II<sup>e</sup> siècle.

tions pieuses fort analogues aux wakoufs des pays musulmans, dont la conception, ainsi, paraît très ancienne et traditionnelle chez les peuplades arabiques. Donc, participaient à la nature sacrée du mausolée, les fontaines, les enceintes, les ouvrages hydrauliques, les jardins et tout ce qui était voué aux morts. L'anathème, l'imprécation votive était prononcée contre les impies, les violateurs, les dévastateurs de ces fondations, lesquelles étaient consacrées essentiellement aux dieux, quoiqu'avec utilisation par les morts. Les familles, les dédicants cherchaient surtout à se garantir contre l'envahissement de leurs tombeaux par des cadavres étrangers. L'inscription permet de penser aussi que l'origine de ces propriétés privées et la liste des personnes qualifiées pour y occuper éventuellement une sépulture, devaient être sanctionnées avec soin, ce qui impliquait, sans doute, l'existence de dépôts d'actes authentiques, de contrats et de registres, etc., etc. installés probablement dans des sanctuaires; on y enregistrait tous les renseignements de cet ordre permettant à chacun d'établir ses droits par rapport aux autres membres de la tribu ou de la communauté.

Sur la nature de ces dépôts d'archives, sur la matière qui leur servait de support, tessons de terre cuite, ostraka, papyrus, pierre incisée ou sculptée, nous ne savons rien. Et c'est une lacune des plus graves dans nos connaissances. Il ne semble pas que les Nabatéens aient fait usage du papyrus comme les Egyptiens. Du moins il n'en a été retrouvé aucun. D'autre part il n'a été relevé à Pétra aucune espèce d'ostraka, pas plus que des tablettes de terre cuite dans le genre assyrien. Il est donc probable que les documents authentiques étaient constitués par des stèles ou pierre à inscriptions sculptées.

## 2. — *L'inscription du socle de Rabel I<sup>er</sup>.*

Le P. Germer-Durand a découvert en 1898 à Pétra, non loin du temple romain *in antis*, devant le *forum*, une seconde inscription d'un véritable intérêt (1). C'est la dédicace d'un socle

(1) *Antiquités de Pétra* dans les *Echos d'Orient* (Constantinople et Paris), 1898, I, p. 260-262 et *Comptes-Rendus Ac. Inscr.*, Paris, 1897, p. 285 et suiv. Cf. *CIS*,

mouluré, sur lequel devait être placée une statue érigée par des habitants de Pétra à Rabel I<sup>er</sup> (pl. 145, n° 1).

Voici le texte de cette dédicace d'après Clermont-Ganneau :

1. (Ceci est l'i)mage de Rabel, roi des Nabatéens.
2. (fils d'Obodat), roi des Nabatéens, que lui a élevée
3. (.....), le Rehim Nannaï, de l'ainé (?) et il l'a sculpté
4. .... au mois de Kislew qui est Schemada
5. (en l'an) 18 (?) d'Arétas le roi (1).

L'importance de la dédicace vient de ce qu'elle est faite l'an 16 ou 18 (71 ou 69 av. J.-C.), du règne d'Arétas III, pour honorer la mémoire de son frère Rabel I<sup>er</sup> et peut-être en souvenir de la victoire qu'il remporta sur Antiochos XII (2).

### 3. — *L'inscription d'El Mer.*

Une troisième inscription publiée par le M<sup>is</sup> de Vogüé (3) a prouvé l'exactitude de l'hypothèse émise bien des années auparavant, par Clermont-Ganneau, quant à la divinisation des souverains nabatéens après leur mort. Ce dernier auteur la basait sur l'extrait, déjà cité plus haut, de l'écrivain Ouranios, affirmant qu'Obodas était l'objet d'un culte à Obodat (Eboda, Abdeh), lieu qui figure sur la Table de Peutinger (4). Une seconde vérification de cette hypothèse résulte de la découverte à Khalasah au Nedjeb, non loin d'Abdeh, d'un lieu de culte en l'honneur d'un Arétas, probablement Arétas IV. La divinisation du roi paraît, à première vue, une imitation de la conception dynastique d'Alexandrie. Mais en Egypte, le Ptolémée, comme d'ailleurs avant lui le Pharaon, était dieu de son vivant et de race divine,

n° 439, Euting, n° 49; Clermont-Ganneau, *La statue du roi Nabatéen Rabel I<sup>er</sup> à Pétra*, *RAO*, II, pp. 221-234 et 405. Cf. aussi la trad. allemande et les fotogr. dans *BD*, I, n° 405, fig. 343, p. 312-13.

(1) L'an 18 d'Arétas III serait l'an 71 av. J.-C. Il y a doute sur la lecture de l'année qui est peut-être 16 au lieu de 18.

(2) Voir plus haut, p. 152.

(3) *Journal Asiatique*, 1897, p. 199 : commentée par Clermont-Ganneau, *La statue du dieu Obodas, roi de Nabatène*, *RAO*, II, p. 367.

(4) Ci-dessus, p. 379. Cf. aussi *RAO*, I, *Les Noms royaux nabatéens employés comme noms divinisés*, p. 39 et ss.

doté d'un culte minutieusement réglé, avec un corps sacerdotal spécial. Les rois de Pétra avaient fini par pratiquer, comme en Egypte et d'ailleurs chez les Séleucides, le mariage du frère et de la sœur régnant comme des *adelphes*, l'association des femmes au trône, etc. Comme à Alexandrie donc, le roi fut divinisé, mais peut-être seulement après sa mort. Son apothéose se rapprocherait ainsi davantage de l'usage de Rome où, depuis César, l'empereur mort devient *divus*. D'ailleurs l'inscription nabatéenne d'où nous tirons cette certitude est datée de l'an 29 d'Arétas IV « qui aime son peuple » c'est-à-dire de l'an 20 ap. J.-C., époque où le culte d'Auguste, mort en 14, était déjà organisé. Rien ne permet d'affirmer que les rois antérieurs à Obodas III aient été divinisés.

Voici le texte de cette troisième inscription, trouvée à El Mer (Pétra), principalement d'après Clermont-Ganneau (1) :

1. « Cette statue est celle d'Obodas-Dieu, que lui ont élevée les fils de Honeinou, fils de Hatisou, fils de Pet-Ammon,

2. Telouk, fils de Ouitrou (2), le dieu de Hatisou qui réside dans la (chapelle ?) de Pet-Ammon (3) leur ancêtre : pour le salut d'Arétas qui aime son peuple et de Chouquilat,

3. sa sœur, la reine de Nabatène, et de Malikou, de Obodas, de Rabel, de Phasael, de Saoudat, de Higrou (Hagirou) ses fils, et de Harétat fils de Higrou (*son petit-fils*)

4. (dans le mois de .....) de l'année 29 d'Arétas, roi de Nabatène qui aime son peuple ».

L'inscription nous livre la composition de toute la famille royale d'Arétas IV en l'an 29 de son règne, c'est-à-dire en l'an 20 de l'ère chrétienne, avec les noms de sa femme, de ses six enfants et d'un petit-fils (4). Elle démontre enfin que chaque

(1) *M<sup>s</sup> de Vogüé, J. Asiatique*, 1897, p. 518. P. Lagrange, *RB*, 1898, p. 172 en note. Voir surtout *RAO*, I, p. 41 ss., et II, p. 370; *CIS*, II, n° 354. Euting n° 47. Enfin la trad. allemande, légèrement différente dans *BD*, I, n° 290, p. 283 et photog. fig. 316, p. 286 et pl. XXIX.

(2) Nom propre que la Bible connaît sous la forme Yethro.

(3) Nom rappelant des origines égyptiennes.

(4) Voir le tableau généalogique ci-dessus, p. 177.



famille a son dieu propre qu'elle a choisi. On trouve couramment après le nom d'une divinité, l'expression : « dieu de un tel ». Dusarès est particulièrement révééré du fait qu'il est le dieu particulier de la famille royale, comme d'ailleurs Jahvé

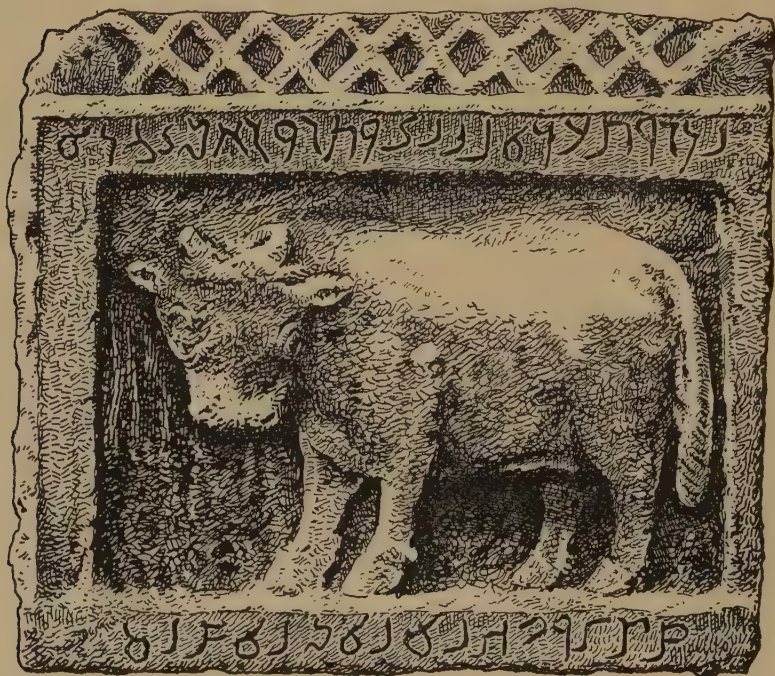


Fig. 46. Suweida : Le linteau du Taureau (*BD*, III, fig. 1096, p. 209).

est, chez Israël, le dieu personnel du roi, en même temps que celui de la nation.

III. LE HAURAN a livré de son côté quelques inscriptions intéressantes. C'est là que fut récoltée la première moisson épigraphique. Elle a été publiée principalement par le M<sup>is</sup> de Vogüé (1). Plusieurs de ses inscriptions visent la déesse Allât.

(1) *Syrie Centrale, Inscriptions Sémitiques*, 1868-77. Beaucoup de ces inscriptions y sont très bien reproduites en gravure.

Le n° 6 de ce savant, en provenance de Salkhad (Djebel Druz méridional) est dédié par un certain Rouahou à sa déesse Allât qui réside à Salkhad (1).

Le n° 7 offre l'intérêt d'être bilingue, gréco-nabatéen. C'est une plaque de marbre trouvée à Saïda et dédiée par le « stratège fils de Zoïle, au Dieu Dusarès .... l'an 32 de Arétas (roi de Nabatène) », c'est-à-dire en l'an 23 de notre ère (2).

Le n° 8, relevé sur une base d'autel à Salkhad, est dédié par Bar Nashibou à « Allât, mère des Dieux » (3).

Le n° 15, provenant d'Oumm er Resas (à 15 k. de Diban au cœur du Moab), acquis par Clermont-Ganneau en 1869, a été

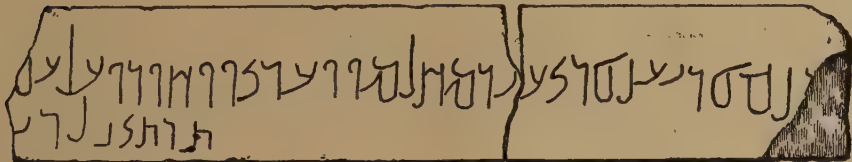


Fig. 47. Inscription d'Oumm es Sourab (RAO, VIII, p. 259).

largement commenté en différentes langues. C'est la dédicace faite par un stratège à son frère Jamrou (4).

Très peu de ces inscriptions figurent sur des morceaux ayant un caractère artistique. Celle de la fig. 46 fait toutefois exception. Relevée à Suweida, elle fait partie d'un haut relief représentant un taureau sur un linteau. L'inscription du haut signifie « salut de Bedr et Sa'del, les fils de Witru, aimant le Gad » (5). Celle du bas signifie « salut de Kasajju, fils de Haniel, le sculpteur » (6).

L'inscription de la fig. 47, provenant des environs de Deraa

(1) De Vogüé, *ibid.*, n° 6, pl. 14, p. 107. Elle provient d'une pierre encastree dans le mur de l'église, au-dessus de la porte principale. La copie est de Waddington.

(2) De Vogüé, *ibid.*, n° 7 a, p. 112.

(3) De Vogüé, *ibid.*, n° 8, p. 119.

(4) De Vogüé, *ibid.*, n° 15.

(5) Sur le Gad, ci-dessus, p. 420.

(6) D'après un cliché de Sachau, communiquée à Euting, *BD*, III, fig. 1096, p. 209.

(Oumm es Sourab) est une dédicace de l'an 71/72 ap. J.-C., pour laquelle Clermont-Ganneau a proposé la lecture suivante :

1. Ceci est le Arba'an (tombeau tétrastyle?) qu'ont fait Mahlemou, Adiyou et Hourou, pour An(amou, leur père (en) l'an...)
2. deux de Rabb(el), (le roi), roi de Nabatène (1).

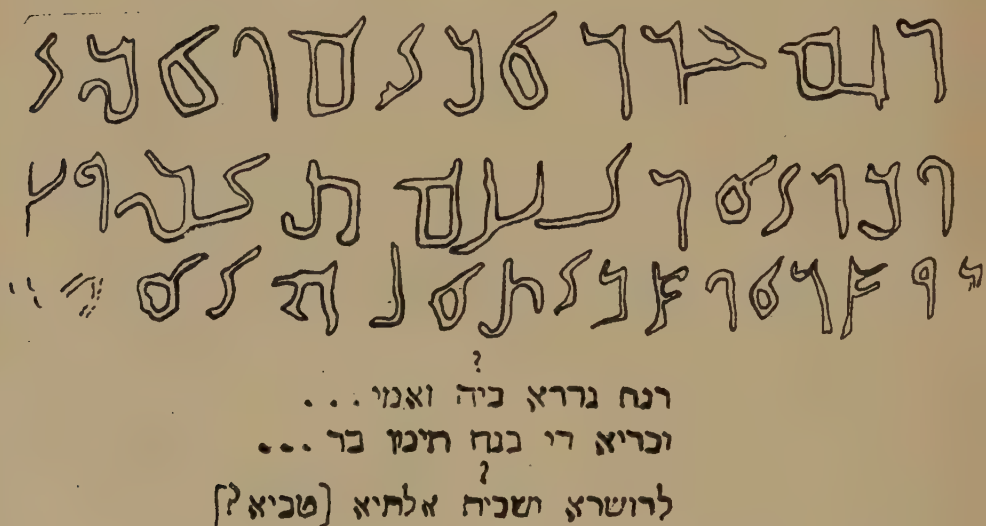


Fig. 48. Inscription de Bostra (mur près de la mosquée de Deir el Mouslim) (BD, III, p. 268).

La fig. 48 est une mauvaise copie d'une autre inscription du Hauran (Bostra, Deir El Mouslim) assez mutilée :

(1) Clermont-Ganneau, *Une nouvelle Inscription nabatéenne datée du règne de Rabbat II*, RAO, VIII, p. 257-68 spécialement p. 259. L'inscription, provenant d'un linteau long brisé au milieu et réemployé, a été trouvée dans les ruines d'une église de Saint-Serge à Oum es Sourab (Hauran) et publiée par Enno Littmann (*Princeton Archaeol. Expedition to Syria 1904-5 and 1909*, Jiv. IV, *Semitic inscriptions*, Leyde 1914, avec 106 inscriptions portées au Rep. Epigr. Sémitique, n° 2022 ss.

Le linteau faisait partie primitivement, d'après Littmann, de la *cella* carrée d'un autel. Clermont-Ganneau lui donne le caractère funéraire et non religieux et le considère comme ayant fait partie d'un tombeau tétrastyle, petit monument à quatre colonnes comme en a signalé de Vogüé dans sa *Syrie Centrale* (déduction tirée du mot arba'an : arba veut dire quatre dans presque toutes les langues sémitiques et notamment en arabe moderne).

1. Ceci est le mur..... et
2. et l'excavation qu'a faite Taimu, fils de....
3. à Dusara et à Sukkayat (?), les dieux (bons ?) (1).

IV. LES PROSCYNÈMES. — Un groupe beaucoup moins important d'inscriptions est constitué par les graffites, courtes mentions en écriture courante cursive, ou par les proscynèmes, qui sont des invocations. On les trouve surtout dans le massif montagneux du Sinaï, où ils ont été relevés méthodiquement de 1888 à 1890 par G. Bénédite, principalement au Wadi Mokattab (2).

Ecrits surtout au cours des quatre premiers siècles de notre ère, ils ont été signalés fort anciennement par le voyageur grec Cosmas Indicopleuste, écrivant vers le milieu du v<sup>e</sup> siècle, à une époque où leur sens et leur origine étaient déjà complètement oubliés. Ce sont des mentions stéréotypées telles que : « ceci est le lieu de repos dont a pris possession Animu, stratège, fils de Damasippos » ; ou bien, plus brièvement encore « souvenir de Zaydu, porte-enseigne, fils de Kalbu », ou schématiquement : « salut..., un tel... fils de un tel ».

Clermont-Ganneau a donné de bons arguments tendant à prouver qu'au moins au Sinaï les proscynèmes peuvent caractériser l'individualisation de la propriété des palmeraies chez des populations pratiquant surtout la propriété collective. Sous cette forme, ils ne sont que l'équivalent ancien des *wasm* ou marques distinctives des tribus, qu'on trouve dans les temps modernes sur les rochers du désert, servant à fixer les droits respectifs au moment des passages et des transhumances (3).

(1) Pierre faisant partie d'un mur près de la mosquée de Deir el Muslim, publiée d'abord par Ewing en 1890, estampage de Brunnaw, trad. par J. Euting. Cf. *DM, Mission*, p. 193 ss. n° 74 bis ; *RAO*, IV, p. 182 ; *BD*, III, p. 208.

(2) Dès 1850 Lottin de Laval rapportait du Sinaï une première collection de ces petits textes. En 1866, Palmer continua cette recherche (Cf. *Ordnance Survey of the Peninsula of Sinai*, part. II). Bénédite fit, dans le même massif, trois campagnes, en 1888, 89 et 90. En 1889 Euting y vint aussi. Les déchiffrements sont surtout l'œuvre de De Vogüé et d'Euting. Voir de ce dernier : *Nabataeische Inschriften aus Arabien* : *Sinaitische Inschriften*. On trouvera la bibliographie complète de cette question au *CIS*, II, p. 356-357, avec un nombre considérable de proscynèmes. Voir aussi B. Moritz, *Sinai Kult.*, p. 5.

(3) *RAO*, IV, p. 191, et V, p. 383.



Particulièrement nombreux au Sinaï ces wasm ne le sont pas moins au pays de Madian, où Burton en a copié beaucoup (1).

L'assimilation des proscynèmes à des wasm ne saurait être qu'accessoire. Il est clair que leur valeur religieuse est primordiale. Le P. Lagrange a montré qu'en Nabatène proprement dite, les proscynèmes, écrits en cursifs négligés, se rencontrent, non pas sur les tombeaux, mais sur les chemins menant aux sanctuaires et près de ceux-ci. D'après lui, loin de marquer uniquement le passage de marchands ou de voyageurs désœuvrés qui les auraient gravés au cours de leurs haltes, et loin aussi d'être uniquement des wasm, ils ont un caractère religieux. Le sanctuaire nabatéen ancien, d'ailleurs, n'est pas un temple superbe mais seulement une enceinte sacrée, un *Haram*; le meilleur type en est le haut-lieu principal, le Zabé Atauf. Il ne s'y trouve aucune inscription importante, pas plus que dans les petits sanctuaires fermés, tous très exigus. La nature particulièrement friable du grès de Pétra ne suffit pas à expliquer l'absence d'inscriptions. A l'intérieur des petits sanctuaires, mieux protégées que sur les parois extérieures, elles se seraient conservées en partie, si quelque raison religieuse n'avait amené les Nabatéens précisément à s'en abstenir là. Au Sinaï, le caractère religieux n'est guère douteux dans la plupart des proscynèmes : leur texte même le prouve. Ils contiennent des invocations à la divinité, qui est tantôt Uzza, la Vénus arabe, tantôt Allah, tantôt Baal, tantôt Dusrès (2). Sur 2,600 inscriptions, cinq seulement sont datées ; elles vont de 149 à 253 de notre ère (3), ce qui montre que la période où les cultes du Sinaï furent en vogue est postérieure à l'annexion de la Nabatène et se termine

(1) *Land of Midian*, I, p. 320. Il y en a notamment au col de Kurayat et-Hisma, qui mène de la mer au-delà du Tihama, au Harrah arabe. Burton y a même relevé une inscription assez indistincte, qu'il croit nabatéenne (*loc. cit.*, I, p. 337).

(2) Cf. B. Moritz, *loc. cit.*, p. 30 ss.

(3) N° 1325, de l'an 45 de l'ère de Bostra, soit 149 de notre ère.  
 N° 964, " " 85 " " " 184 "  
 N° 963, de l'année des Trois Empereurs, " 204 "  
 N° 1491, de l'an 126 de l'ère de Bostra, " 230 "  
 N° 2666, " 148 " " 233 "

au milieu du III<sup>e</sup> siècle, époque de la dernière inscription nabatéenne datée d'El Héger, laquelle est de l'an 267 (1).

Il ne faut pas confondre les proscynèmes du Sinaï avec les inscriptions d'un millénaire et demi plus anciennes du district du Wadi Maghara (2).

V. INSCRIPTIONS DU SAFA. — Il a été question à plusieurs reprises du Safa (3).

Wetzstein, consul de Prusse à Damas, y avait relevé en 1859 jusqu'à 250 inscriptions, qu'il n'avait d'ailleurs pas publiées. Le M<sup>is</sup> de Vogüé a reproduit, dans sa *Syrie Centrale* (4), d'innombrables dessins rupestres safaitiques, accompagnés d'inscriptions du même caractère, dont la fig. 42 (p. 418) donne une idée, tandis que la fig. 21 (p. 267) a sélectionné les plus caractéristiques de ces dessins, d'après le M<sup>is</sup> de Vogüé. Depuis les publications de Dussaud et Macler sur le Safa, en 1901 et 1903, cette région peut être considérée comme parfaitement connue et inventoriée. Plusieurs centaines d'inscriptions en ont été rapportées, en général très courtes. La plus importante de celles trouvées au Safa n'est pas safaitique. C'est celle dite d'Imroulquéis, provenant d'En Nemara (fig. 25) (5), écrite, on l'a vu, en langue arabe classique et en caractères post-nabatéens précurseurs du coufique. Les Safaïtes, population sabéenne installée au Hauran au premier siècle de notre ère, tracèrent leur graffiti dans leur propre langue jusqu'au moment où ils l'abandonnèrent au profit, non de l'araméen, mais du grec. Ce phénomène a été général chez les Syriens en matière d'écriture : « dans les premiers siècles de notre ère, dit Dussaud, les Syriens sédentaires parlaient araméen, mais écrivaient en grec. Cela nous explique que les évangiles aient été rédigés en grec » (6).

(1) Cf. l'inscr. n° 17 de JS (I, p. 172). d'El Héger, datée de l'an 162 (vraisemblablement de l'Éparchie = 267).

(2) Ci-dessus, p. 445.

(3) Voir notamment plus haut, p. 264 ss. et fig. 20 et 21.

(4) Pl. 17 à 37. Des dessins analogues sont déjà annexés au rapport de Wetzstein : *Reisebericht*, 1860 (*Rijm Kaakul*, n° 5 et n° 8).

(5) Voir l'ouvrage cité *DM Mission*, p. 314 ss.; voir aussi plus haut p. 335.

(6) Dussaud, *Topographie*, p. xxii.

C'est Halevy qui, de 1877 à 1881, dans son *Essai sur les Inscriptions du Safa*, publié au *Journal Asiatique* de ces années, a préléudé aux déchiffrements des textes safaitiques. Ce n'est que vingt ans plus tard qu'Enno Littmann a donné à l'alphabet safaitique sa forme définitive (1).

VI. LES INSCRIPTIONS GRECQUES ET L'INSCRIPTION LATINE DE SEXTUS FLORENTINUS. — Il y a, répandues dans toute la Nabatène, d'innombrables inscriptions grecques, stèles, dédicaces militaires, dont nous ne nous occupons pas ici. C'est à Pétra qu'elles sont le plus rares. Citons seulement le tombeau intéressant de la pl. 46, n° 2, sur lequel se trouve une dédicace latine importante, au nom de Sextus Florentinus, préfet d'Arabie au plus tard sous Antonin le Pieux. L'inscription nous a laissé le *cursus honorum* de ce haut militaire et proconsul. Il fut successivement triumvir de la monnaie, tribun des soldats, questeur en Grèce, proconsul en Narbonnaise et légat d'Auguste en Arabie. Le fait qu'il vint mourir à Pétra, après avoir tant parcouru le monde, permettrait de penser que le chef de l'administration de la province ne résidait pas forcément à Bostra, ou bien que le siège provincial ne fut pas transféré au nord aussitôt après l'annexion de la Nabatène (2).

Il a déjà été question plus haut de l'inscription grecque, de basse époque, du tombeau à l'urne commémorant la consécration d'une chapelle sous « le pieux Jason, évêque » (3).

(1) *Zur Entzifferung der Safa-Inschriften*, 1901.

(2) *BD*, fig. 494, p. 170 et n° 763, fig. 428-30, p. 382-84. L'inscription latine a été déchiffrée comme suit par le P. Lagrange (*RB*, 1897, p. 297).

*L(ucio).. nino L(ucii) fil(io) Pap(iria) Sextio Florentino (trium)viro aur(o) arg(ento) flando trib(un)o milit(um).*

*Leg(ionis) I Minerviae quaest(or) prov(inciae) A(c)haiæ trib(un)o pleb(is) leg(ato) leg(ionis) VIII Hisp(aniae) proco(n)s(uli)*

*Pro(v)vinciae Narb(onensis) leg(ato) Aug(usti) pr(o) prae(tore) prov(inciae) Arabiae patri piis(sim)o ex testam(ento) ipsius.*

(3) Plus haut, p. 308 et *BD*, I, n° 772, fig. 444-47, p. 393-398.

## CHAPITRE XXI

### L'ARCHITECTURE ET LES MONUMENTS

§ I. *Les tombeaux et leur évolution sculpturale.* I. SCULPTURE ET NON ARCHITECTURE. Il ne reste pas de monuments nabatéens. Toute la sculpture s'exprime dans les tombeaux, simples façades. Etapes de la sculpture. Tombeaux simples en forme de pylône. II. EVOLUTION DU TYPE FUNÉRAIRE. Y a-t-il un style nabatéen. Le tombeau est l'image de la maison. — Classification des tombeaux de Pétra par Domaszewski : 1. Type à pylône avec le motif terminal du créneau. 2. Type à escalier. 3. Type dit Proto-Heger. 4. Type d'El Heger. 5. Type en arceau. 6. Type tombeau-temple. Classification des tombeaux d'El Heger par le P. Savignac : 1. Le type à créneau ; 2. Le type à escalier. — § 2. *Le créneau et l'escalier. La gorge et le pylône.* I. ORIGINE DU CRÉNEAU : origine assyrienne, précédents syriens. II. L'ESCALIER : formule plus originale, malgré sa parenté avec le créneau. III. LA GORGE. Gorge égyptienne et gorge nabatéenne. IV. LA ROMANISATION ET LA DÉCADENCE. Complication du style. Frontons triangulaires et arrondis. — § 3. *Les grands tombeaux.* I. LE KHASZNÉ OU TRÉSOR. 1 : Description. Son caractère. Temple ou tombeau ? Caractère isiaque ? C'est un cénotaphe ou mausolée ; 2. Source artistique. Hittorf et le temple d'Esculape à Pouzzoles. La *tholos*. Superposition des constructions remplaçant en perspective l'espace en profondeur sur une surface plane. Le style *Baroque antique*, d'après Wiegand. II. LES AUTRES FAÇADES COLOSSALES DE PÉTRA. Les temples de la paroi orientale, Le Deir. Le tombeau aux obélisques. — § 4. *Conclusion sur l'origine de l'art nabatéen.* L'influence égyptienne. Les influences assyriennes et syriennes. L'influence grecque. L'influence romaine. — § 5. *La ville romaine de Pétra.* Relevé de la ville romaine par Wiegand, Bachman et Wultzinger : elle comportait de nombreux monuments.

#### § 1. — *Les Tombeaux et leur évolution sculpturale.*

I. SCULPTURE ET NON-ARCHITECTURE. — Il ne subsiste pas un seul monument à proprement parler nabatéen, si l'on entend par là une construction faite de blocs de pierre taillés et assemblés. Comme monuments, dans le sens archéologique du mot, nous n'avons que des monnaies. Du nord au sud, de Damas à El



Héger, tout ce qui reste de murailles encore debout, toutes les forteresses, pour ainsi dire, se rattachent, soit exceptionnellement à des soubassements très anciens, soit à des civilisations postérieures, grecque, romaine, byzantine, franque ou sarrasine. Nous ne possédons aucun château royal nabatéen, pas même une demeure privée; celles qu'on fouillera sous les décombres des villes mortes ne seront que des maisons gréco-romaines. Comme on le verra au § 4, il ne reste debout, à Pétra même, qu'un seul bâtiment, c'est le grand temple *in antis*, purement romain. A El Héger il reste encore moins de témoins architecturaux. Les autres centres nabatéens tardifs ne sont que des villes gréco-romaines en pays nabatéen, Amman, Djerach, Madeba, Bostra, Salkhad, Soueida et tant d'autres. Leur riche architecture ne doit strictement rien aux Nabatéens et, nous bornant à quelques planches pour en donner une idée (pl. 90 à 108), nous n'entreprendrons pas de les décrire.

Ceci dit, il reste à l'actif des Nabatéens, tant à Pétra qu'à El Héger, l'œuvre considérable de leurs sculpteurs, s'exprimant dans les tombeaux. Tout le style nabatéen est dans l'art funéraire et les tombeaux ne sont, à de rares exceptions près — assez tardives — sculptés que sur la façade. C'est le cas depuis les simples cubes de pierre dégagés du rocher, avec une niche, un four à cercueil ou un *loculus*, jusqu'aux grandes façades à l'allure de temple à plusieurs étages, à colonnades et à sculptures d'inspiration hellénistique ou purement romaine. Toutes les façades sont incisées à vif dans le roc, une espèce particulière de grès très facile à tailler, mais se délitant non moins facilement. Ce qui fait le charme inimitable de cette pierre de Pétra ce sont les veines de couleur rose, blanche, framboise, violette, dessinant partout des marbrures concentriques ou en arabesque (pl. 52, n° 2). A El Héger, le grès est d'une couleur plus monotone, presque blanche, mais encore éclatante. A Pétra les tonalités rouges dominant et font, dans le flamboiement du soleil, un vrai feu d'artifice, surtout sur le bleu intense du ciel, pur presque toujours, où les étoiles transparaissent avant même le coucher du soleil.

II. EVOLUTION DU TYPE FUNÉRAIRE. Y a-t-il un style proprement nabatéen ? Les photographies et les dessins de cet ouvrage renseigneront à cet égard le lecteur mieux que toutes les descriptions, trop facilement techniques, ou trop peu précises pour se suffire à elles-mêmes. Aussi l'architecte et le spécialiste devront-ils s'adresser directement aux sources, c'est-à-dire aux beaux livres si souvent cités. Dans un travail s'attachant plus spécialement au côté historique, on ne peut qu'indiquer en quelques pages les étapes de cette architecture. Les essais de classification des monuments sont exposés avec tous les développements voulus par *BD* et *JS*. Ces étapes et le développement de la sculpture nabatéenne funéraire ont été dûment décrits par eux (1).

Les influences dont dérive cette sculpture sont suffisamment connues aujourd'hui pour permettre quelques conclusions précises.

Le premier essai de classification est celui de Domaszewski (1904). Le savant allemand a tendance à vieillir les monuments et à exagérer l'influence égyptienne. Sous cette réserve il a fort bien décrit l'évolution des types, depuis le plus simple jusqu'au plus compliqué. La plupart de ses conclusions sont encore valables, comme on le verra.

En 1908, Dalmann a classé les mêmes monuments d'une manière assez simpliste en trois séries, la plus ancienne étant celle des tombeaux de style nabatéen pur, tandis que les suivants sont hellénitiques, avec, pour signe distinctif, le chapiteau spécial de Pétra. La troisième phase est romaine, caractérisée par le fronton. Reconnaître, comme l'a fait cet auteur, un caractère complètement original aux tombeaux de la période la plus ancienne, alors que la part des influences étrangères y est considérable, est une exagération.

(1) *BD*, I, p. 137-173; *JS*, I, p. 306, à 404, et II (texte), p. 78 à 108, et II (atlas), pl. XXXVIII à LIV. Cf. notamment I, p. 388, les remarques de ces auteurs sur les classifications. Cf. aussi Dalmann, *Pétra*, loc. cit., p. 47.

Pour la documentation photographique, voir le bel ouvrage de Sir Alf. Kennedy, *Petra* déjà cité, résumé au *Geographical Journal* (1924), sous le titre : *The rocks and monuments of Petra*, n° 4, avril, p. 288 ss. Dussaud en a fait la critique dans *Syria*, 1926, p. 180.

En 1909, Jaussen et Savignac publièrent leur inventaire méthodique d'El Héger, avec une classification très serrée de la sculpture funéraire, travail très scientifique, facilité il faut le reconnaître par la belle publication de *BD*, où ils ont puisé des termes de comparaison parfaits. Les dates proposées par les savants Dominicains tendent à réduire l'antiquité des monuments étudiés. Ils ont montré qu'à El Héger on pratiqua les mêmes types funéraire qu'à Pétra, à l'exception des tombeaux colossaux, et, ce, sur une période d'à peine un siècle. Cela ne prouve pas d'ailleurs qu'au début l'évolution des types ne se soit pas produite à Pétra selon la cadence proposée par Domaszewski, pour être ensuite adoptés en bloc à El Heger et copiés tous concurremment.

La classification des tombeaux par Domaszewski, valable seulement pour Pétra et dont chaque type est démontré par une figure de son livre (*BD*. I), est sommairement la suivante :

1. — *Type à pylône avec le motif terminal du créneau* (fig. 117 à 146) (1). Si la rangée de créneaux est unique, ils sont au nombre de 4 à 7; s'il y a deux rangées, ils sont au nombre de 6 à 8. Dans quelques cas, les créneaux supérieurs sont dégagés et surmontent l'édifice au lieu d'être inscrits dans une plate-bande (fig. 137-139). Les créneaux sont supportés par une moulure peu débordante.

La moulure peut, elle-même, être au-dessus d'un bandeau (fig. 121-123, 134 et 144).

La porte est souvent simple et sans ornement (fig. 120, 132, 136). Elle peut être surmontée d'une rainure en creux (fig. 117-119, 121, 124, 146) ou d'un petit auvent, sorte de moulure (fig. 122). Elle peut aussi être encadrée de pilastres simples supportant une architrave posée sur deux petits chapiteaux (fig. 122, 127).

Plus tard, la porte est surmonté d'un fronton, d'abord sculpté en creux (fig. 130-131), ensuite en relief (fig. 129, 137, 144); le

(1) Ces n<sup>os</sup> de figures ci-dessous sont ceux de *BD* et non ceux du présent ouvrage.

fronton peut-être extrêmement décoré, reposant sur une architrave posée sur deux chapiteaux très simples (fig. 145).

2. — *Type à escalier* : L'escalier est toujours en rangée unique, composé de cinq marches ou merlons. Il est supporté par la gorge traditionnelle nabatéenne, supportée elle-même par un linteau plat et uni (fig. 147 à 173).

Sous la réserve de ces caractéristiques, le tombeau n'est percé que d'une porte basse, carrée sans aucun ornement (fig. 148-150), plus tard surmontée d'une rainure (fig. 152), ou encadrée de petits pilastres avec architrave ou fronton grec (fig. 153).

3. — *Type dit Proto-Heger* : Domaszewski appelle ainsi le tombeau très proche du tombeau fréquent à El Héger comportant escalier et gorge, dont les bords extérieurs sont constitués par deux larges pilastres avec le chapiteau caractéristique nabatéen (fig. 154-161). La porte peut être simple (fig. 155, ou surmontée d'une rainure (fig. 156), ou encadrée de petits pilastres avec architrave (fig. 157), ou surmontée d'un fronton grec (fig. 159).

4. — *Type d'El-Heger* : C'est le même que le précédent, mais les chapiteaux des pilastres extérieurs sont surmontés d'une attique, c'est-à-dire d'un ensemble variable, plus ou moins compliqué, de moulures, plates bandes, petites gorges, etc. (fig. 162-170). Dans ce type, comme dans les précédents, la porte peut être unie (fig. 162) ou entourée des mêmes motifs ornementaux et du fronton grec (fig. 168).

Plus tard, l'espace entre l'attique et la gorge est occupé par de courts pilastres à chapiteaux, plutôt digracieux (fig. 169-173).

5. — *Type en arceau* : Quelques rares tombeaux sont composés d'une porte surmontée d'un arceau en demi cercle régulier, qui peut être simple ou double, avec un tympan, uni ou comportant à son centre une patère : la porte, elle-même, peut être simple (fig. 177) ou bordée de pilastres avec bandeaux ou architrave (fig. 174-176).

6. — *Type tombeau-temple (fronton)* : Le plus simple a l'allure d'une porte de temple grec. Ce type évolue vers les



tombeaux colossaux et chacun d'eux nécessite une description spéciale (fig. 178 à 198).

La classification du P. Savignac (*JS*, I, p. 307 ss.), applicable à El Héger seulement, ne connaît pas les catégories 5 et 6 de Domaszewski, qui ne sont pas représentées au Hedjaz (à l'exception d'un unique tombeau à arceau rentrant dans la catégorie 5 (notre fig. 64).

Il classe les tombeaux comme suit :

1. — *Type à créneaux* : tombeaux à une ou deux rangées de créneaux, chaque type pouvant avoir soit des façades unies

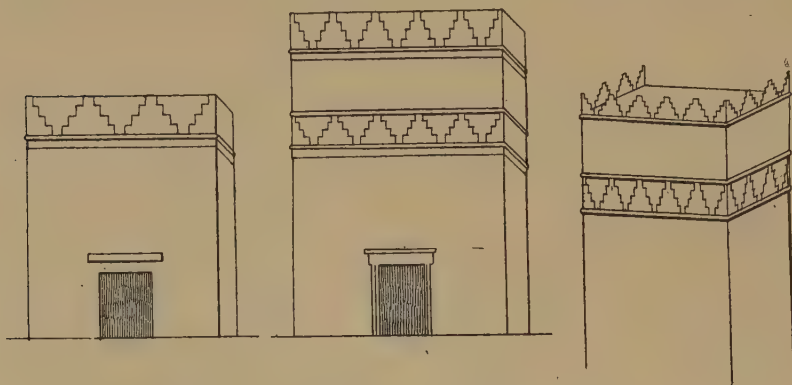


Fig. 49. Types schématiques de trois tombeaux nabatéens.

soit des façades à antes, c'est-à-dire à pilastres extérieurs avec le chapiteau nabatéen à antes.

2. — *Type à escalier*, décomposé en trois groupes. Tous les trois ont en commun la grande gorge surmontée de merlons formant 5 marches d'escalier.

- i. Façades unies sans ornements (les moins nombreuses) (1).
- ii. Pilastres extérieurs reliés par une architrave sur laquelle repose immédiatement la gorge (très nombreux) (2).
- iii. Pilastres extérieurs entre l'architrave et le tore, moulures au dessous de la gorge, c'est-à-dire avec attique (3).

(1) Exemple : le tombeau B<sup>15</sup>, dans *JS*, I, fig. 140-141, p. 377.

(2) » » B<sup>9</sup>, dans *JS*, I, fig. 145-146, p. 332.

(3) » » dans *JS*, I, les fig. 161 à 165, p. 346 à 350.

Esquissons maintenant à grands traits l'évolution du tombeau nabatéen.

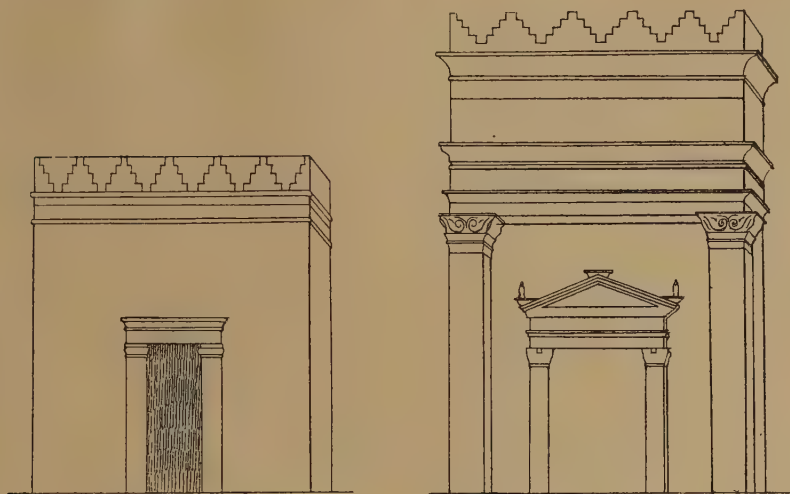


Fig. 50. Types schématiques de deux tombeaux.

A la période nabatéenne que l'on pourrait appeler classique, pour nous de peu antérieure au premier siècle avant notre ère, les tombeaux de Pétra apparaissent comme l'image de la maison, c'est-à-dire un cube de pierre découpé dans le roc, avec une porte, mais la façade seule existe d'habitude (nos fig. 49 et 50).

Le bloc massif n'est pas toujours un cube parfait. Beaucoup revêtent l'allure du pylône, c'est-à-dire que les faces sont inclinées légèrement, tant par comparaison avec la verticale que dans le rapport de la largeur en haut et en bas. C'est bien ainsi qu'on se représente à l'origine la maison égyptienne, selon un modèle réduit du Louvre, trouvé dans un hypogée (fig. 51).

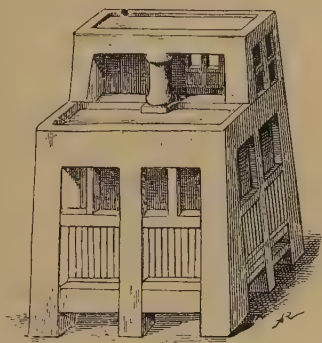


Fig. 51. La maison égyptienne, réduction extraite d'un hypogée (Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, I, fig. 273, p. 486).

Plusieurs auteurs, notamment Wiegand, y ont vu un type précurseur ; ce dernier savant reconstruit dans la forme pyramidante la maison type de Pétra surmontée de ses créneaux (fig. 52), type toutefois hypothétique car il n'en subsiste pas d'exemple et les habitants de la Pétra purement nabatéenne n'avaient, sans doute, pas de maisons, demeurant soit dans ces grottes innombrables qu'on voit encore aujourd'hui, soit sous la tente. En désignant le tombeau comme une maison, l'on se

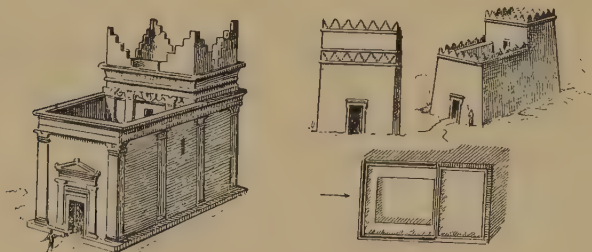


Fig. 52. Évolution de la maison nabatéenne,  
(d'après Wiegand, *Ber. d. D. Türk-Denkmälerschutz Kommandos*, III, *Pétra*, fig. 11 et 12).

borne à marquer la distinction capitale que faisaient les Nabatéens entre la « demeure d'éternité », symbole de la mort, et la demeure des hommes, à laquelle ils n'attachaient aucune importance, n'ayant que de l'aversion pour les habitations fixes.

Dans presque tous les cas où la disposition des lieux a permis de dégager plus de deux faces, surtout si les quatre sont à l'air libre, ce qui est très rare, le tombeau s'est effondré car la roche n'a aucune résistance et fond comme sucre sous l'action des violents orages de l'hiver.

Ce qui caractérise la façade du tombeau, c'est sa simplicité, à laquelle il doit sa grandeur et sa noblesse impressionnantes ; quand les lignes simples furent surchargées de motifs ornementaux, le style des sépultures dégénéra, fut-ce pour atteindre à l'ordre colossal, et l'on va voir par quelles gradations insensibles et nuancées elles passèrent, arrivant plus tard jusqu'à égaler en dimensions les plus larges façades de temples connues dans le monde.

A l'origine, la façade, absolument unie et plate, est percée d'une porte basse. Beaucoup de monuments, peut-être faits en série, attendant l'acquisition par une famille, n'ont aucune ouverture, ce qui implique qu'ils ne reçurent jamais leurs morts. Ils ne sont, alors, que des sortes de tours carrées et trapues ornées dans le haut, rectangulaires en hauteur ou formant un pylône peu accentué. On trouve aussi ce dernier inscrit en léger relief dans un rectangle parfait servant de fond.

## § 2. — *Le créneau et l'escalier ; la gorge et le pylône.*

I. ORIGINE DU CRÉNEAU. — L'idée d'ornementation intervint vite. La plus simple est une longue rainure formant comme un petit auvent en creux sur le haut de la porte. Au dessus, et



Fig. 53. Acropole de Suse  
(Dieulafoy, *Acropole de Suse*. Paris, 1893, fig. 102, p. 204).

assez haut, est une corniche, ou plutôt une moulure en faible saillie, un peu plus tard couronnée par un tore, surmontée d'une rangée de merlons formant des créneaux au nombre de quatre à huit, sortes d'escaliers accolés, à quatre (quelquefois trois) marches (fig. 49, à g.). Il n'y a pas de doute que ce motif soit d'origine assyrienne. Du moins, il fut employé, identique,



comme couronnement des palais et des forteresses de la Mésopotamie, plusieurs siècles avant l'époque où il a pu être adopté en Nabatène (fig. 53) (1). Il eut même tant de succès qu'on s'en servit pour couronner des monuments de petite dimension,

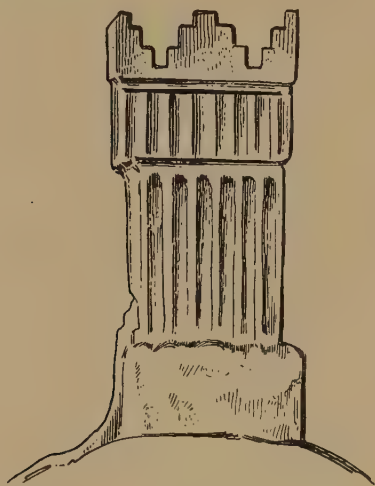


Fig. 54. Autel à couronnement en créneaux  
(Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, II, fig. 107, p. 268).

stèles ou autels. La fig. 54 reproduit un autel de ce genre provenant de Kouïoundjik, et décrit par Rawlinson. Le créneau est aussi figuré avec complaisance sur certaines stèles d'abornement babyloniennes, portant le nom de *Koudourrou*, remontant jusqu'au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C. (fig. 55) (2).

Le plus typique, peut-être, de ces modèles est la stèle figurée de Kouïoundjik (fig. 56), aujourd'hui au Louvre, portant le même créneau caractéristique de

Pétra, incontestablement plus ancien, au-dessus d'une arcade recouvrant une scène de chasse assyrienne. Les Nabatéens, soit au cours de leurs campagnes contre les puissances du Tigre et de l'Euphrate, soit plutôt au retour de leurs captivités, ont pu s'inspirer de ce motif ornemental et le rendre usuel, aussi bien à Pétra qu'à El Héger et au pays de Madian.

Il est donc certain que les Nabatéens n'ont pas inventé le créneau. Ils n'ont pas même eu besoin de le prendre aussi

(1) On en trouvera une description détaillée dans Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, II, à partir de la p. 261, avec les fig. 102, 104, 106 et 108. Voir aussi, au même volume, les fig. 41 et 42, avec, sur cette dernière, une espèce d'autel comportant des créneaux.

(2) Voir notamment L. Delaporte, *La Mésopotamie. Les civilisations babylonienne et assyrienne*. Paris, 1923, p. 112-113. Cf. aussi Perrot et Chipiez, *loc. cit.* II. *Chaldée et Assyrie*, p. 142, 268, 272, 489 ; voir également Renan, *Mission de Phénicie*, p. 162 et pl. XI, XXII, n° I, et XXXII, n° 5. Voir aussi l'avis de JS, I, p. 393.

loin que l'Irak. Ils le copiaient à moindre peine chez leurs voisins de Syrie, où, d'ailleurs, le créneau est venu de Perse vers

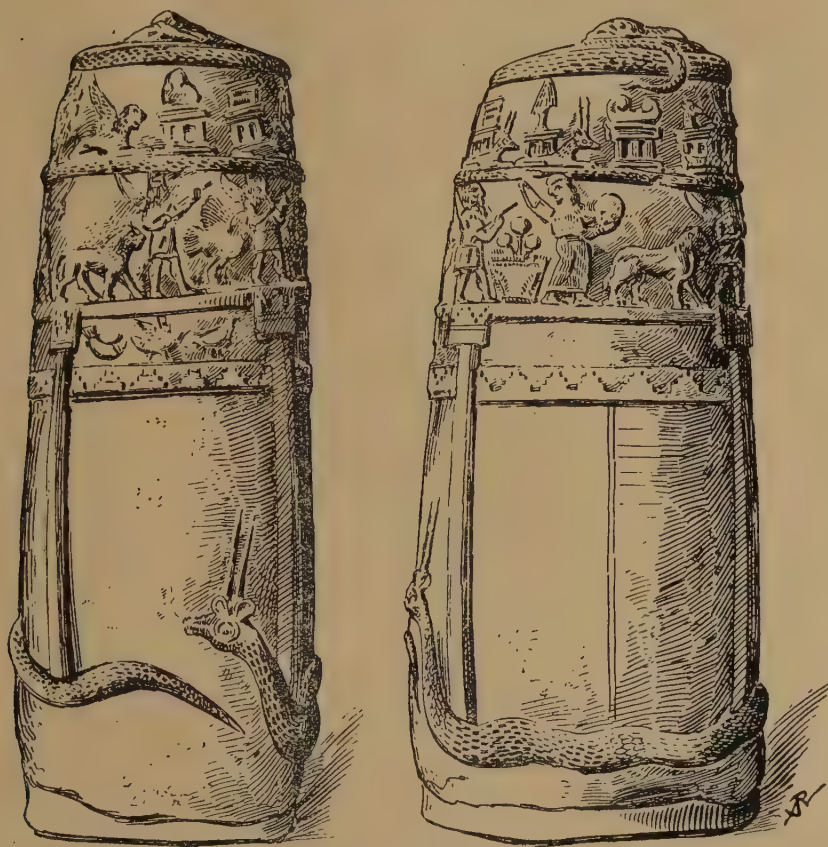


Fig. 55. Koudourrou portant le motif du créneau (Louvre, époque kassite, vers 1100).

le <sup>vi</sup> siècle, après que les Achéménides l'eussent pris de l'Assyrie. On peu s'en assurer en feuilletant l'*Histoire de l'Art* de Perrot et Chipiez (1). Déjà Renan avait relevé au *Megazil* (fuseau) d'Amrit, non loin de Tortose, en face de l'île de Ruad, un créneau qu'on ne connaissait pas encore (fig. 57). On pourrait multiplier ces exemples. Ainsi ce motif, employé à Ninive comme couronnement de fresque (fig. 58) et comme bordure

(1) Les fig. 54, 56 et 58 sont empruntées à cet ouvrage.

des briques émaillées, aussi bien que comme haut d'autel, devint si usuel qu'on le trouve encore en Syrie sur un autel d'époque romaine déjà publié par Renan (fig. 59) (1).

La preuve est faite que le créneau n'est pas d'origine nabatéenne. Et il n'est guère douteux qu'en Syrie ce motif n'est pas davantage original, mais importé de l'Assyrie après détour.

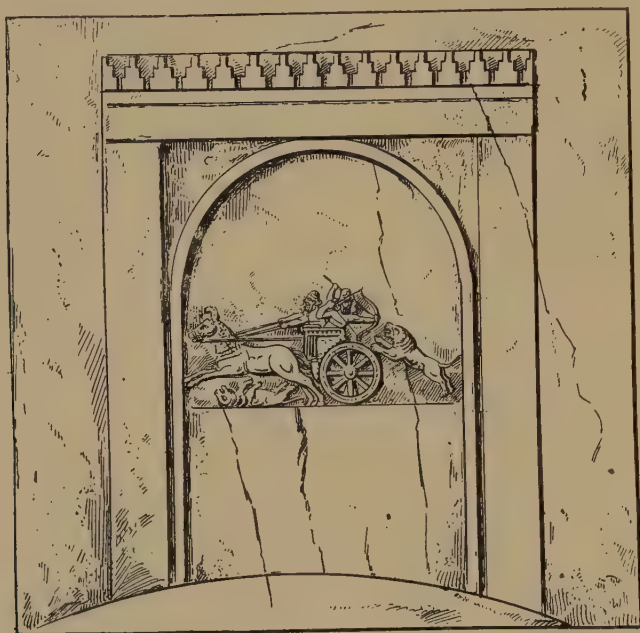


Fig. 56. Stèle figurée de Kouïoundjik (British Museum).  
(D'après Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, II, fig. 112, p. 272.)

C'est donc, selon toutes probabilités, de Syrie qu'il passa en Nabatène, au lieu d'y arriver en droiture du Tigre. Aussi est-il un peu tendancieux de classer, comme le fait Sir Alf. Kennedy, les tombeaux où figure le créneau, sous la dénomination d'assyriens (2).

(1) Renan, *Mission de Phénicie*, p. 201 et pl. XXII, n° II ; Perrot et Chipiez, *loc. cit.*, III, p. 131. On remarquera que la frise de la fig. 58 porte un créneau à trois degrés seulement, tandis que le créneau nabatéen a presque toujours quatre degrés.

(2) Dans son ouvrage déjà cité : *Pétra*.

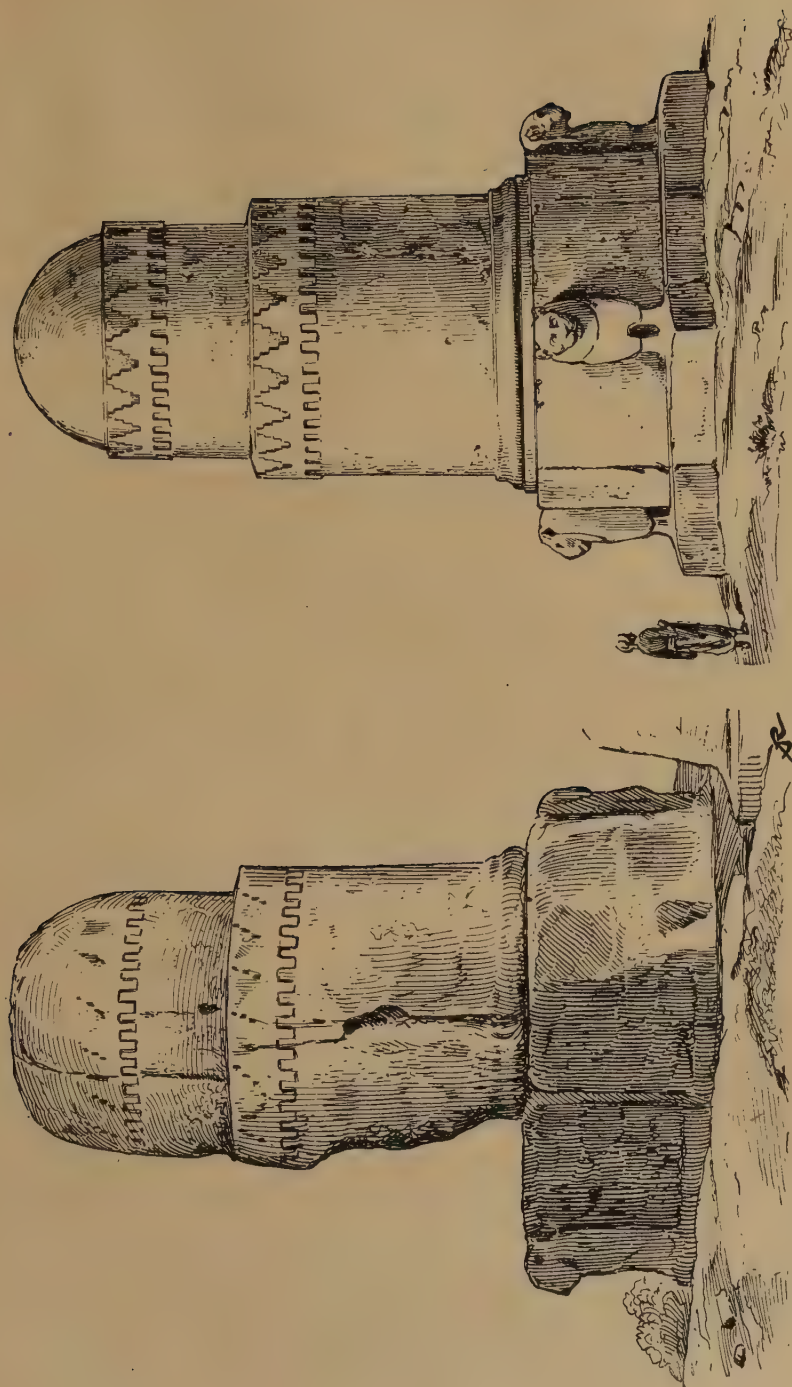


Fig. 57. Le Megazil d'Amrith (Phénicie).  
(Etat actuel et reconstitution d'après Renan, *Mission de Phénicie*, pl. XIII.)



Les tombeaux à créneaux existent en grand nombre à Pétra et à El Heger. Ce type n'y est pas exclusif. Il en est tout autrement au pays de Madian où, à une exception près (1), tous les tombeaux relevés, peu nombreux d'ailleurs, n'ont pas d'autre

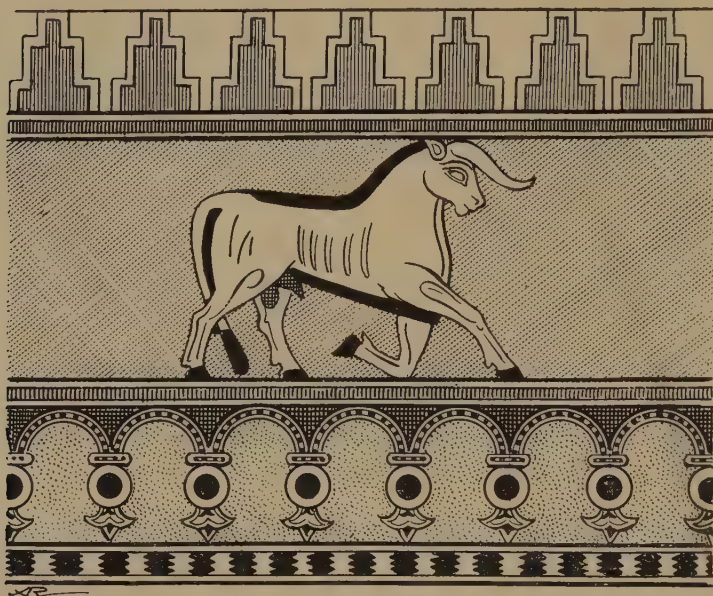


Fig. 58. Ornements peints sur enduit. Cf. Layard, *Monuments*, 1<sup>re</sup> série, pl. 86.  
(D'après Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, II, fig. 118, p. 291.)

décoration que ces créneaux (pl. 16). Ils ont été décrits par Rüppel, Burton et A. Musil (2).

(1) A. Musil, *Northern Hegaz*, fig. 43 et 52, p. 113 et 116.

(2) Rüppel, *loc. cit.*, p. 220-21 dit : « les catacombes d'El Biban (pluriel de Bab, la porte) sont des chambres creusées dans le grès, avec un pylône comme frontispice de la façade aplanie dans la masse rocheuse, dont l'ornementation et toute l'architecture est assez identique à celle des mausolées que mon ami le Cap. Mangels a dessinés à Pétra en 1848. Pas trace d'inscription. Devant ce frontispice est une place taillée dans le roc, avec des bancs le long des parois (*très apparents sur la fig. 68*). La porte donne accès à une chambre de 6 pieds de haut et carrée, dans le sol rocheux, sur lequel dix tombes ou plus sont creusées. Au fond de la caverne, existe un petit *aditus*. Il n'y a aucune trace de sculpture. Dans les falaises de grès, l'on trouve une vingtaine de ces tombeaux, inégalement détruits en raison de la friabilité du grès. Un d'entre eux se distingue par sa lourdeur de construction ». Après avoir sommairement décrit (p. 387) le motif

Ce n'est pas seulement vers l'ouest que le motif ornemental du créneau se répandit. Il gagna aussi la Perse. Clermont-Ganneau en trouve l'équivalent exact sur certaines monnaies de type pehlvi (1).

Enfin Dieulafoy a montré que ce type est mésopotamien d'abord et persan ensuite, car on le relève sur les autels du feu (2).

II. — L'ESCALIER. Parallèlement au type des tombeaux dont le couronnement ornemental est en créneau, se développe une série où, le reste étant identique, le créneau est remplacé au-dessus du tore par deux larges escaliers à cinq marches, partis du milieu de la façade et montant vers les bords externes. Ces escaliers sont donc affrontés et non



Fig. 59.  
Autel romain syrien.  
(Renan, *Miss. Phénicie*,  
pl. XXII, n° 1.)

ornemental en créneau, il dit que ces mausolées rappellent ceux de Pétra et Palmyre (*c'est une erreur en ce qui concerne Palmyre*) et que l'intérieur, très élémentaire, n'en est pas soigné. La porte à son avis, comportait une fermeture.

Burton (*Land of Midian*, I, p. 107), dit : « au-dessus de l'entrée, est une sculpture détériorée, qui peut avoir été un buste (*d'après Ruppel ce serait un dessin géométrique*). La façade a deux lignes ornementales formant des corniches. Chacune porte une décoration ayant la forme de créneaux ou remparts orientaux divisés en trois marches. La rangée inférieure comporte huit créneaux. La rangée supérieure en a sept. La parenté des traditions est attestée par le fait qu'à côté de ce lieu supposé être Madiama, se trouve, comme près de Pétra, une source de Moïse ».

Cf. aussi Wellsted, *loc. cit.* II, appendice.

Il a déjà été fait état ci-dessus (chap. IV, p. 93-95), de la visite de A. Musil à Beden et Maghair Shiayb en 1910. D'après sa description, « la nécropole s'étend sur plus d'un kilomètre de long et sur près de 200 mètres de large. Mais pas un seul tombeau n'a été complètement préservé. Le calcaire tendre s'est effondré et a rempli les chambres et accès. Les mieux conservés sont à l'ouest, où la roche est un peu plus consistante. Au nord, et surtout au sud, tout est ruiné. Pendant plus de deux heures, j'ai fureté à la recherche d'inscriptions, sans en trouver une seule. Elles ont été sculptées dans la pierre tendre et ont absolument disparu. Mais les parois de plusieurs tombeaux avaient reçu un enduit de fin mortier et dans cinq tombes environ, j'ai trouvé des traces insignifiantes d'inscriptions nabatéennes écrites en noir sur des enduits rugueux. Mais, même de celles-ci, pas une seule lettre ne s'est trouvée complètement maintenue ».

(1) *Revue Archéol.*, Sept. 1884, pl. V, n° 3; et *RAO*, VI, p. 321, note 1.

(2) Cf. Dieulafoy, *Compte-Rendu Ac. Inscr.*, 1908, p. 92.

accolés (fig. 60). Dans le type à escalier, cette partie ornementale occupe presque le tiers de la hauteur totale (pl. 70). Quoique plus original en apparence, le type à escalier dérive directement du type à créneau. Il suffit, en effet, de conserver les créneaux extérieurs et, les agran-

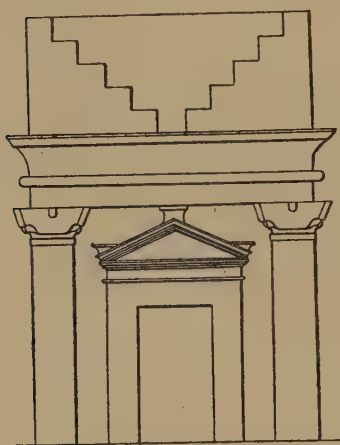


Fig. 60. Schéma d'un tombeau à escalier, avec porte à fronton triangulaire.

dissant, de supprimer les intermédiaires, pour avoir l'escalier.

Les deux types ont d'ailleurs des caractéristiques différentes. Alors que les créneaux sont individuellement à quatre degrés, très rarement à trois, et disposés, tantôt sur une, tantôt sur deux rangées superposées, l'escalier a toujours cinq marches et est entièrement terminal, occupant en outre, proportionnellement, une plus grande partie de la hauteur totale, au moins égale à l'espace compris, dans

les tombeaux à double rangée de créneaux, depuis la rangée inférieure jusqu'au faite.

Le tombeau à escalier, quoique susceptible d'autant de simplicité que l'autre, comporte le plus souvent une façade plus compliquée que le tombeau à créneaux. Ce dernier ne montre qu'exceptionnellement des portes devenues portiques avec fronton triangulaire et, sur les bords extérieurs des pilastres surmontés de chapiteaux. Au contraire, le tombeau à escalier n'est simple qu'exceptionnellement. Les portiques, les pilastres et les chapiteaux du style qu'on pourrait appeler nabatéen (c'est-à-dire à grande antes) y sont la règle. En outre, il porte toujours la gorge nabatéenne, laquelle n'est pas complètement développée dans l'autre type. Enfin, l'on y voit apparaître des demi-pilastres fort disgracieux (pl. 71). Cette complication dénote, à n'en pas douter, une époque postérieure et plus rattachée au style hellénistique, voire romain. A ce dernier stade, le

tombeau en escalier rappelle une construction religieuse, c'est-à-dire un temple, une chapelle, un sanctuaire, plutôt qu'une maison (1).

Le type ornemental de l'escalier est-il original ? On ne peut soutenir qu'il soit usité en Syrie, malgré la pl. XX de la *Mission de Phénicie* de Renan (voir notre fig. 61). En effet cette planche,

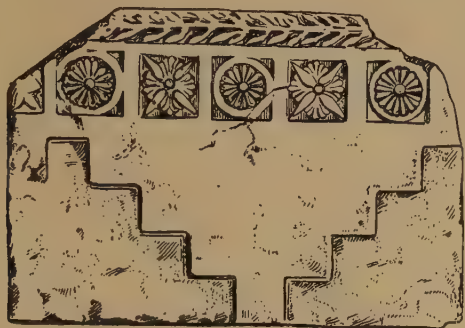


Fig. 61. Fragment du Louvre (Renan, *Mission de Phénicie*, pl. XX).

représentant un fragment aujourd'hui au Louvre, ne nous offre pas l'image d'un escalier mais, dûment retournée, celle d'un créneau.

L'escalier, quoique une adaption du créneau, est cependant plus spécifiquement nabatéen que ce dernier.

On a discuté de la date probable des plus anciens tombeaux à créneaux ou à escaliers. Domaszewski les fait remonter jusqu'au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C. (2). C'est les vieillir de 2 à 300 ans. Telle est la conclusion du P. Savignac, à la suite de la comparaison minutieuse qu'il a pu faire sur place, des tombeaux de Pétra et d'El Heger. Nous partageons son sentiment. Dans ce dernier site, on l'a vu, les tombeaux sont pour la plupart datés (ce n'est pas le cas à Pétra) et les dates se rapportent toutes au premier siècle de notre ère, le plus ancien étant de l'an 1<sup>er</sup> ap. J.-C., le plus récent de l'an 76 (3). Comme toutes

(1) Cf. Wiegand, *Pétra*, loc. cit. p. 13.

(2) *BD*, I, p. 190.

(3) Cf. *JS*, I, p. 500.



les variétés des tombeaux de Pétra y existent, à l'exception des façades de temples du type colossal, la conclusion est que la plupart de ces types étaient encore en usage au premier siècle de notre ère. Le fait, digne d'être noté en lui-même, sera d'autant moins étonnant qu'un plus petit nombre de siècles se sera écoulé depuis leurs inventions respectives.

L'évolution complète du tombeau nabatéen aboutit rapidement au style hellénisé, puis au romain. La façade primitive va en se compliquant : c'est ainsi que, bientôt, apparaît, à la place de l'unique rangée de créneaux, une seconde rangée superposée à la première. Les portes s'encadrent de plates-bandes qui deviennent des pilastres, puis sont surmontées d'architraves (fig. 49, au milieu). Les créneaux sont quelquefois sculptés à l'air libre au lieu d'être inscrits dans des bandes de calcaire et achèvent le tombeau par une ligne de faite (fig. 49, à droite). Puis apparaît, nouveauté considérable, le fronton triangulaire grec, soit d'abord sculpté en creux comme la rainure, soit, plus tard, en plein relief, surmontant la porte et supporté de chaque côté de celle-ci par un pilastre. C'est déjà une porte de temple grec (fig. 50, à droite) (1). Ce fronton finit par s'orner d'acrotères à urnes et, recevant à son sommet une console, supporta un emblème, aigle ou sphinx, ou, à El Heger seulement, une sorte de serpent. La même évolution est constatée dans le tombeau à escalier. Il reçoit peu à peu les mêmes pilastres, les mêmes corniches et les mêmes frontons, mais le chapiteau à grandes antes est presque de rigueur (pl. 40, 44-46, 67, 69-70).

III. LA GORGE. — Dans le tombeau à escalier, figure, pour soutenir les degrés, une large corniche débordante, avec une gorge profonde. On y a voulu voir une imitation de la gorge des portiques égyptiens, c'est-à-dire une influence pharaonique. Il n'y aurait là aucune invraisemblance. Les Nabatéens ont eu largement l'occasion de fréquenter l'Égypte par leurs

(1) Cf., dans *JS*, II, p. 82, un diagramme coté d'une tombe de ce type (façade B<sup>6</sup>), de El Heger (notre pl. 70).

caravanes. Ils ont donc pu rapporter du Nil, en même temps que certaines formes d'architecture pyramidantes et tendant au pylône, la gorge égyptienne, millénairement plus ancienne que le créneau. Le fait que la gorge nabatéenne, d'ailleurs d'un profil différent du profit très spécial de la gorge égyptienne (fig. 62), ne figure pas sur les tombeaux les plus anciens, toujours surmontés du créneau, montre que l'influence égyptienne, si tant est qu'elle soit démontrable, ne s'exerça pas la première. La gorge qu'on veut dire égyptienne caractérise plutôt les tombeaux où se fait déjà sentir l'influence hellénisante. Cette gorge, sous sa forme nabatéenne (pl. 60), ressemble d'ailleurs autant à la gorge du palais de Darius à Persépolis qu'à celle spécifiquement égyptienne. Son profil est entre les deux, comme l'ont fait remarquer Jaussen et Savignac (4), et se rapproche plus encore de la gorge de la corniche grecque.

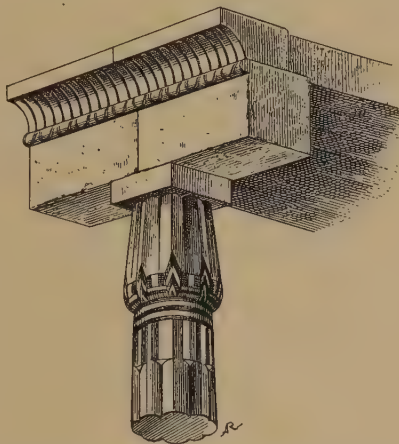


Fig. 62. La gorge égyptienne (colonne de Thoutmès III)  
(Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, I, pl. 395, p. 564).

En Egypte, l'entablement avec la gorge pharaonique, composé de l'architrave et de sa moulure, est stéréotypé et le plus souvent terminal, tandis qu'il ne l'est jamais en Nabatène.

La gorge, bon signe de classification en elle-même, n'implique donc pas une preuve d'origine et l'on risque de fausser les idées en groupant sous le nom d'égyptiens, comme le fait Sir

(4) *JS*, I, p. 394. Il est vrai que l'on peut fort bien admettre l'origine égyptienne de la gorge achéménide, motif principal d'ornementation qu'on retrouve dans le couronnement de toutes les baies, niches, fenêtres ou portes à Persépolis. Son introduction en Perse n'est pas antérieure à la conquête de l'Egypte par Cambyse. Cf. Cl. Huart, *La Perse antique*, Paris, 1925, p. 105.

Alf. Kennedy, tous les tombeaux où la gorge figure comme motif ornemental (1).

IV. — LE CHAPITEAU. — Dans les tombeaux à gorge dite égyptienne, les deux côtés de la façade, jusqu'à l'architrave soutenant la gorge, sont bordés de larges pilastres plats surmontés de chapiteaux d'un type spécial (fig. 63). C'est celui que le P. Savignac appelle le chapiteau composite à grandes antes. De Vogüé, qui l'a observé de près à Pétra, y voyait un chapiteau corinthien inachevé et l'on s'étonnait, alors qu'il est presque de rigueur dans les grandes façades les plus récentes

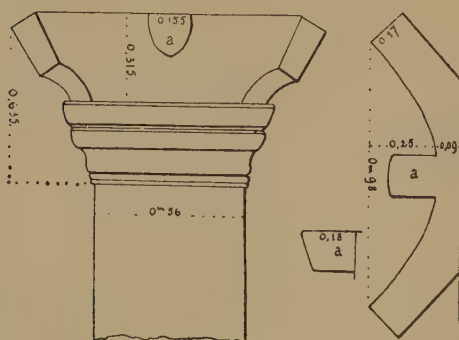


Fig. 63. Chapiteau nabatéen.

de Pétra, de le voir invariablement inachevé. En réalité ce chapiteau, le thème ornemental le plus original du style nabatéen, n'est nullement inachevé. Il est d'inspiration grecque, mais simplifié, schématisé, et n'est pas destiné, comme on le croyait d'abord, à recevoir

une ornementation complémentaire. Le type le plus simple a, aux angles, deux cornes plus ou moins proéminentes et au centre, dans le haut, une sorte de macaron uni et arrondi dans la partie inférieure. D'autres, que décrit le P. Savignac, ont, en plus, comme une griffe sous les deux cornes dégagées par une échancrure. Beaucoup, enfin, sont doubles, un premier chapiteau formé par un corps de moulures est surmonté du chapiteau nabatéen ordinaire, coupé à la hauteur des griffes (2).

(1) Dans son ouvrage déjà cité sur *Pétra*.

(2) Cf. *JS*, I, p. 395 ss. Pour Dieulafoy, tenté d'exagérer l'influence assyrienne (*C. R. Acad. Inscr.*, 1908, p. 41), ce chapiteau provient de l'épannelage exact des chapiteaux bicéphales perses; la copie serait parfaite et naïve. Nous préférons

Au dessus des chapiteaux, de larges linteaux, bandeaux ou baldaquins servent d'assise à l'attique.

Cette forme prend tout son développement au fur et à mesure que s'étend l'influence hellénistique. Elle n'est, pour cette raison, pas antérieure à la fin du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Un siècle plus tard, employée concurremment avec les formes précédentes, elle se voit disputer la faveur par des formes romaines.

V. — LA ROMANISATION ET LA DÉCADENCE. — Au fur et à mesure que s'achève la romanisation de la Nabatène, les créneaux, sans disparaître, se font plus rares, et le double escalier terminal devient de rigueur. Les façades romaines marquent, à peu d'exceptions près, le mauvais goût et l'alourdissement du style. Les pilastres des côtés extérieurs se raccordent à la partie plate de la façade par des quarts de colonnes assez disgracieux (1). La porte a gardé, comme d'ailleurs à Rome, son caractère grec, mais le fronton triangulaire est quelquefois remplacé par un fronton arrondi ; ou bien, si la façade est large, les frontons triangulaires alternent avec les arrondis (pl. 33, 35). On voit même, dans plusieurs cas, des frontons brisés. Des demi-colonnes s'inscrivent entre les portes et les pilastres. Au-dessus des attiques, innovation plus critiquable encore, interviennent maintenant des demi-étages de pilastres (pl. 71). Au-dessus des demi-pilastres, est la grande corniche à gorge, supportant elle-même les escaliers du faite. Le fût de ces demi-pilastres est quelquefois coupé par une moulure transversale aggravant la lourdeur de ce mode singulier de liaison entre l'entablement et la corniche supérieure. Nous en avons un exemple typique à Pétra, daté de l'an 24 de Malichus (II), c'est-à-dire de l'an 63-64 de notre ère (2). Ainsi, déjà avant l'annexion, ce type bâtard était en vogue.

Puis, apparaissent, à Pétra seulement, les colonnes enga-

l'explication du P. Savignac, qui y voit un modèle hellénique ne comportant qu'une analogie lointaine avec le chapiteau corinthien et ayant évolué assez librement. Il donne des croquis cotés du chapiteau nabatéen (*JS*, II (texte), fig. 30 (tombeau B<sup>6</sup>), p. 86 ; fig. 34 (tombeau B<sup>21</sup>), p. 91 ; fig. 39 (tombeau E<sup>3</sup>), p. 9.

(1) Cf. *BD*, I, entre autres fig. 171, 172, 173, 179, 180, 182, 183 et 191.

(2) Cf. les fig. 169 à 173 de *BD*, I, p. 154-155 et *JS*, I, p. 383-384, fig. 191.



gées (1). De ce qu'il n'y en a pas d'exemple à El Heger, on peut conclure que la demi-colonne est postérieure aux demi-étages de pilastres, et qu'elle n'a pas fait son apparition avant la fin du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, au plus tôt. Dès le début du n<sup>e</sup> siècle,

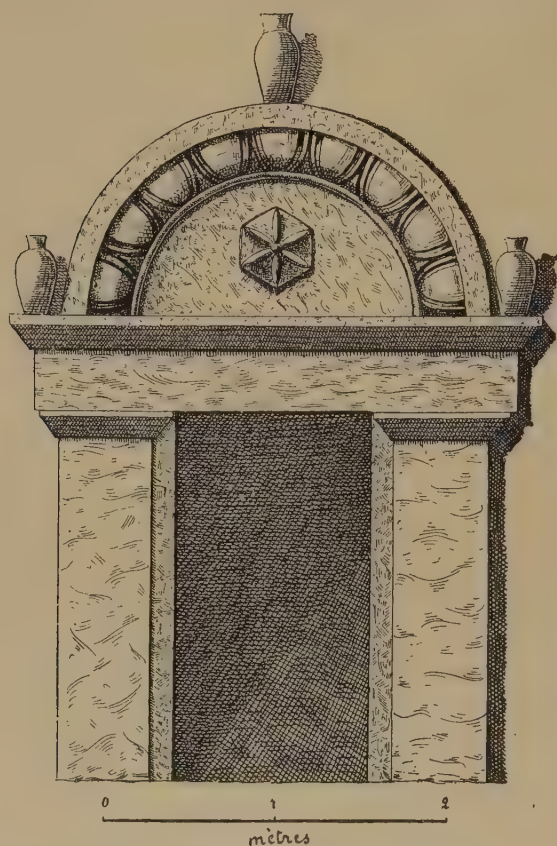


Fig. 64. Médain Salih, Tombeau à arceau (E<sup>47</sup>)  
(JS, I, fig. 194, p. 387. Cf. aussi *ibid*, fig. 193, p. 386).

en effet, l'art funéraire est délaissé à El Heger, où sans doute la sécurité diminuait, et, comme l'imitation de Pétra impliquait un certain retard, la colonne engagée n'eut pas le temps d'y entrer en usage.

En même temps que les colonnes engagées, apparaissent

(1) Cf., *BD*, I, fig. 171, 172, 173, 182, 185, 191.

les frontons brisés romains. Cela nous mène également à la fin du 1<sup>er</sup> siècle. Les façades en forme de temple romain reçoivent un luxe et une multiplication de moulures, de corniches, de frises, d'entablements, de frontons et d'acrotères, de linteaux, d'architraves et d'emblèmes ornementaux. Parmi ces derniers, citons le triglyphe délimitant de petits caissons, où figurent la rosace, la patère, quelquefois le mascarón et la tête de Méduse, ou encore un serpent et un oiseau à formes mal discernables, probablement l'aigle. Les angles et les sommets sont surmontés d'urnes, d'amphores ou de vases pleins. Ces derniers, analogues aux antiques bétyles, n'en ont à aucun degré le caractère, même s'ils en sont inspirés (fig. 64).

Sur quelques portes, les fronton triangulaire sont remplacés,

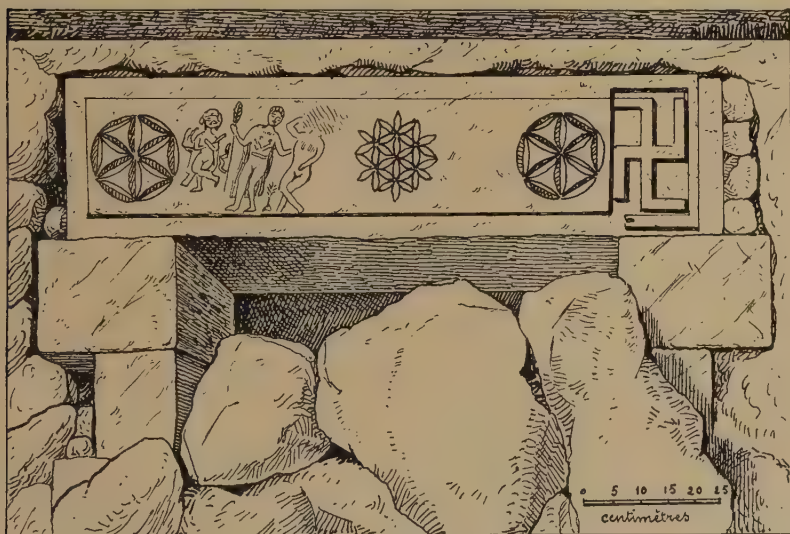


Fig. 65. Scène et motifs sur le linteau d'un tombeau d'Abdeh (Jaussen, Savignac et Vincent, *Abdeh*, dans *RB*, 1905). Cf. aussi A. Musil, *Il Edom*, fig. 106, p. 136.

non par des frontons arrondis, mais par des pleins-cintres, auxquels on assigna une origine syrienne, délimitant des tympans semi-circulaires bordés d'arceaux simples ou doubles, avec ou sans motifs centraux. Il existe un exemple où le tympan, chose curieuse, a conservé en son centre un créneau unique en faible

relief, servant, pourrait-on dire, de témoin d'une ornementation désuète et donnant ainsi une très rare transposition du motif purement nabatéen dans un ensemble romain (1). La rosace eut

aussi une certaine vogue (fig. 64 à 67).

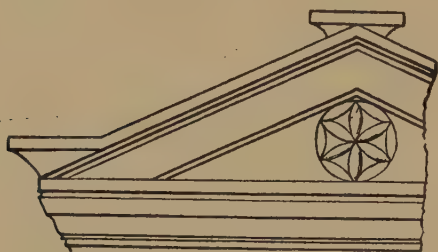


Fig. 66. Bostra, Fronton (d'après *BD*, III, fig 881, p. 10).

Les formes se compliquent toujours davantage : les sépultures riches du second siècle ne sont plus seulement des portails de temple, mais des façades de temples romains complètes, à deux

ou trois étages, à colonnes dégagées, délimitant un portail précédé d'un étroit parvis ou d'une terrasse et de quelques marches d'accès, plus ou moins majestueuses. Quelquefois même, quand les parois de la montagne ne sont pas verticales, le parvis est taillé à vif dans le roc, créant de toutes pièces une place ou esplanade (pl. 16 et 33, n° 2), bordée elle-même de galeries à colonnades latérales simples, formant comme les côtés d'un cloître (pl. 37, 38 et 50, n° 2). En général, et c'est même une règle pour les tombeaux moyens, ils se présentent nus, sans aucune annexe. Une exception cependant doit être signalée. Elle est constituée par un tombeau nabatéen d'El Biban, dans la vallée de Beden, en pays madianite. La médiocre façade (fig. 68 et

(1) On ne connaît pas de fronton arrondi ni de plein-cintre sur les tombeaux à créneaux. Le plein-cintre n'existe que sur quelques tombeaux : Cf. *BD*, I, n° 124-141, 365, 366, 577-578 : voir ses fig. 174 à 177, p. 156.

Le tympan plein-cintre, avec un créneau unique au centre, a été relevé sur un tombeau fort abîmé. Cf. *BD*, I, n° 262, fig. 186, p. 181.

La porte du tombeau n° 180 de Pétra (*BD*, I, fig. 180, p. 159) est surmontée d'une arcade reposant sur deux pilastres et le tout est inscrit dans un portique à demi-pilastres et quart de colonnes, surmonté d'un fronton triangulaire à acrotères et urnes.

Cette arcade se retrouve à El Heger, sous une forme assez différente, dans les tombeaux à créneaux C<sup>14</sup> et B<sup>19</sup> (*JS*, II, texte, fig. 135 à 139, p. 323-326. Le tombeau E<sup>17</sup> (fig. 193-194, p. 386-7) est surmonté d'un tympan plein-cintre bordé d'une rangée d'oves avec une rosace centrale. Voir aussi le tombeau A<sup>6</sup>, analogue (*JS*, II. Atlas, pl. XXXVIII).

pl. 16) comporte trois marches ou gradins, occupant non seulement toute la façade, mais aussi chacun des deux côtés latéraux du parvis taillé dans la roche pour dégager la façade même du tombeau.

A Pétra, les grandes façades funéraires comportent la composition et la superposition des ordres. Des niches sont réservées pour y placer des statues de morts héroïsés. Les restes de ces statues peu nombreuses, rongées par le



Fig. 67. Pétra, dessins dans une niche (BD, I, n° 428, fig. 359, p. 323).



Fig. 68. Plan d'un tombeau nabatéen du pays de Madian (Rüppel, *Reise in Nubien*, pl. 3, fig. 3).

temps, sont presque informes. Ce qu'on peut reconnaître des draperies indique le costume romain civil ou militaire. Le mort est un *togatus* ou un soldat. Un beau tombeau à deux grandes colonnes un peu trop hautes pour leur fronton surbaissé, contient trois niches où achèvent de se dégrader trois statues de militaires romains, faites d'une pierre un peu meilleure que celle du tombeau et, pour cette raison, encore reconnaissables (pl. 40) (1).

### § 3. — *Le Khaszné et les Tombeaux colossaux.*

#### I. LE KHASZNÉ OU TRÉSOR (2). — Le style architectural s'élargit

(1) Cf. BD, I, n° 239, fig. 305, p. 274.

(2) Le Khaszné, découvert par Burkhardt en 1812, a été le plus complètement et le mieux décrit des monuments de Pétra. Cf. : Burkhardt, *Travels in Syria-*



encore et son épanouissement aboutit aux quelques énormes façades allant jusqu'à quarante mètres de hauteur, dont la plus belle, la seule vraiment harmonieuse et pure de lignes, d'une majesté incontestable, ornée de métopes et de grandes statues, rehaussée encore par la sauvagerie inouïe du site, dans une gorge infernale, est connue sous le nom de Khaszné.

I. Le Trésor de Pharaon ou Khaszné Firaoun, au cœur de cet encaissement écrasant du défilé du Sikh, est une façade hexastyle (pl. 28 à 32). Ses métopes et ses statues ailées sont, hélas, très abimées, mais tous les hauts reliefs, encore discernables, paraissent avoir été d'un mouvement et d'une grâce indéniables : les deux constructions latérales, en forme de tour surmontée chacune d'un beau fronton brisé, sont séparées par une *tholos*, petit temple circulaire à colonnes particulièrement élégant.

Presque tous les visiteurs ont, depuis le duc de Luynes, jusqu'à Brunnow et Domaszewski, attribué ce tombeau à l'époque d'Hadrien. Ils y voient un monument dédié au culte de l'Isis égyptienne, donc un temple. Mais s'agit-il d'un temple ?

On sait qu'Hadrien est venu à Pétra en 131 (1). Son goût pour les grands bâtiments donne quelque vraisemblance à l'opinion qu'il y ait ordonné la construction de temples, comme il l'a fait dans toute la Syrie. La détermination du culte auquel cet édifice religieux aurait été dédié est encore plus difficile. C'est l'époque de la plus grande vogue des cultes étrangers dans l'empire romain et surtout des dieux égyptiens ; et Hadrien admit précisément, dans sa villa des environs de Rome, les cultes alexandrins d'Isis et de Sarapis. Domaszewski

I, p. 424 ss. ; Irby et Mangles, *loc. cit.*, p. 128 ; De Laborde et Linant, *loc. cit.* p. 57 ss. ; De Bertou, *loc. cit.*, p. 304 ; De Luynes, *loc. cit.*, p. 289 et 294 ss. ; R. P. Lagrange, dans *RB*, 1897, p. 219 ; R. P. Vailhé, *Echos d'Orient*, 1898, p. 100. Voir enfin nos fig. 67 et 68 et nos pl. 28 à 32.

Le monument même, quand il fut connu, fit assez sensation pour figurer, au titre de merveille, dans les cartons de la carte n° 43, *Egypte and Arabia Petraea*, de l'*Atlas of the World of Black* et Black, Edinburgh, 1854.

(1) Ci-dessus, p. 280 ss.

a relevé avec complaisance tous les emblèmes isiaques de cette façade. Le duc de Luynes leur avait aussi reconnu le caractère isiaque et voulait y discerner le disque solaire, les cornes du taureau, des sphinx, des têtes de méduses, etc. Tous ces emblèmes sont invariablement trop altérés pour que leur caractère ne soit devenu contestable. On ne peut se fier à la coupe du Khaszné, dessinée par de Laborde (pl. 34, n° 4), quelque peu imaginaire, il faut l'avouer, au moins en ce qui concerne le soldat brandissant une hache sous la coupole de la *tholos*. Les statues ailées que le savant allemand se refuse à considérer comme des Victoires, sont si dégradées qu'on ne peut guère leur attribuer avec certitude un caractère déterminé. Pour étayer sa supposition isiaque, Domaszewski rappelle qu'assez près du Khaszné, dans le Sikh, une inscription se lit Ἱερεὺς Ἰς... Il complète par (ἰδος) et traduit : *sanctuaire d'Isis*? (1).

Cependant, cette façade aux proportions si heureuses n'a rien ni de nabatéen, ni d'égyptien pharaonique. Elle est incontestablement d'un style hellénisé ou même hellénistique. De l'art alexandrin, elle a tiré les motifs architecturaux que cet art a lui-même pris à l'art de la Grèce, dont il n'est qu'une modalité. Elle est romaine dans la mesure où l'architecture romaine est elle-même dérivée de la grecque. Même s'il s'y trouve des emblèmes isiaques, la puissance du syncrétisme dans les religions païennes romaines ne permettrait pas d'affirmer qu'il s'agit d'un véritable temple d'Isis.

Il est plus logique d'admettre que le Khaszné n'est, pas plus que les autres tombeaux, un véritable temple. Du moins ce n'est qu'une chapelle funéraire, c'est-à-dire le mausolée prodigieux de quelque puissant personnage de Pétra, de quelque gouverneur de la province romaine, dont l'inscription sur marbre s'est perdue, affirmant, par cette œuvre d'art consommée, son romanisme et le haut rang qu'il occupa dans l'*Arabia*. L'intérieur du Khaszné justifie cette opinion. Il ne s'y trouve

(1) *BD*, 1, p. 185.

qu'une grande salle nue où replendissent les superbes encadrements de deux portes (fig. 68 et 69 et pl. 30, n<sup>os</sup> 1 et 2). Au fond, est une large alcôve et, de chaque côté, une chambre très médiocre, offrant juste la place pour les *loculi* d'une famille : ni ornementation, ni inscriptions.

On n'a trouvé aux abords du Khaszné aucune annexe,

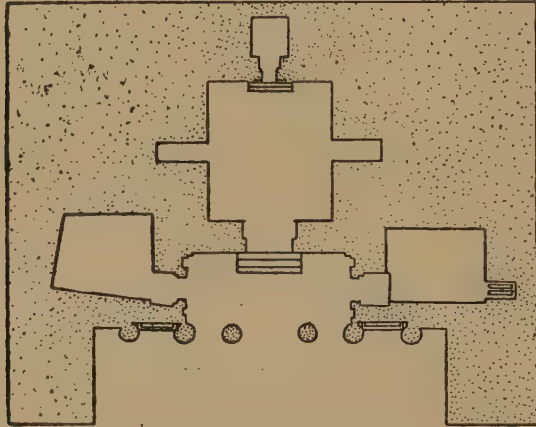


Fig. 69. Le Khaszné. Plan intérieur  
(d'après L. de Laborde et Linant, *Voyage de l'Arabie Pétrée*,  
pl. 55 de l'édition française, 1830).

aucune habitation, aucune de ces dépendances indispensables à l'exercice d'un culte quotidien ou même de cérémonies espacées. Tous les grands sanctuaires, tous les grands temples, de l'antiquité étaient entourés d'enceintes sacrées, *temenos* ou *haram*, de monastères ou hôtelleries de pèlerins, de logements des satellites et domestiques, de résidences pour les officiants, le corps sacerdotal et le grand prêtre. Il en était ainsi dans tous les sanctuaires de l'Égypte pharaonique, aux temples gréco-égyptiens de Sarapis, tant à Alexandrie qu'à Canope ; de même au fameux temple de Vénus à Paphos de Chypre, non moins que dans les sanctuaires d'Asie Mineure, comme Ephèse. Il en était ainsi, également, aux lieux les plus célèbres de la Syrie, à Daphné près d'Antioche, à Héliopolis, à Baalbeck et à Palmyre, non moins qu'en Grèce, à Éleusis, Delphes, Olympie et Épi-

daure. Finalement, l'absence de ces annexes paraît interdire de considérer le Khaszné, malgré sa richesse, comme autre chose qu'une chapelle privée dédiée à un mort, écrasant toutes les voisines de sa pompe funèbre ostentatoire, d'un goût plus heureux et d'une réalisation plus parfaite (1).

2. Dès que se répandit parmi les archéologues la renommée du Khaszné, se posa la question des sources artistiques aux-

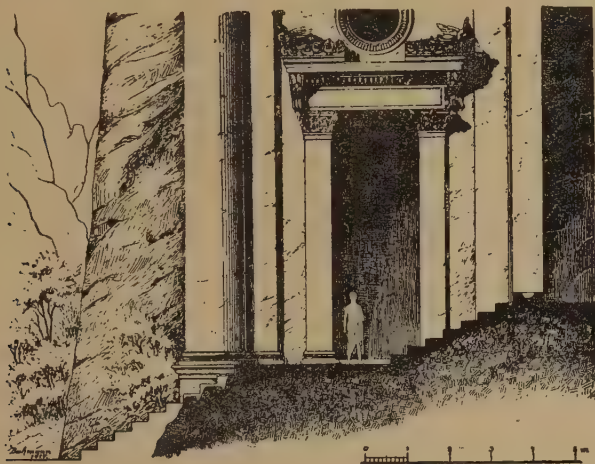


Fig. 70. Les degrés du vestibule.

(D'après Wiegand : *Veröff. D. Türk. Denkmäler Schutz Kommandos*, III, Pétra, fig. 9.)

quelles il puisa sa beauté. Ce qui lui donne une allure particulière, c'est la *tholos*, le temple rond que, d'après les modèles laissés par l'antiquité classique, nous sommes habitués à admirer toujours au ras du sol, à peine surélevé par quelques marches, mais non pas haussé au premier étage d'un monument aux ordres superposés. Hittorf a, le premier, proposé en 1866 une hypothèse fort intéressante pour la solution du problème. D'après lui, le Khaszné n'est que la figuration d'une architecture véritable, inspirée directement d'une des peintures murales de Pompéi, représentant, croit-il, un temple, qu'il identifie à

(1) Tel est aussi l'avis très logiquement formulé par le R. P. Lagrange (*Revue Biblique*, 1897, p. 219).



celui de Sarapis-Esculape de Pouzzoles (*Putteoli*). La pl. 32, n° 1 reproduit le croquis de la fresque pompéienne de Hittorf et, pour faciliter la comparaison, nous avons fait faire sur place une photographie de la fresque elle-même dans son état actuel. Elle constitue le fond d'une salle de la maison dite du *Labyrinthe* à Pompéi (pl. 32, n° 2) (1).

L'hypothèse a ceci de séduisant que, comme on l'a vu, Pouzzoles était, en Italie, le port de débarquement et d'embarquement des Orientaux. Que les hauts fonctionnaires romains allant occuper leur charge en Arabie aient gardé, comme d'une dernière vision d'art, le souvenir d'un beau monument aux autels duquel ils auraient, au moment de leur départ, sacrifié pour obtenir un heureux voyage; qu'ils s'en soient, le cas échéant, inspirés à Pétra, au point d'ordonner qu'on l'imitât, cela n'est pas invraisemblable! Encore fallait-il faire venir des ouvriers ou des dessinateurs capables de réaliser une composition aussi grandiose. Hittorf n'hésite pas à faire des suppositions: le propriétaire de la maison du Labyrinthe a pu être un des fondateurs de l'*Esculapéon* de Pouzzoles! Un de ses proches a pu participer à la réduction en province romaine de l'Arabie et mourir à Pétra! On a pu vouloir glorifier le mort en transposant, dans le cénotaphe élevé en son honneur, le monument italien qu'il aimait.

Il y a beaucoup d'imagination dans tout cela! Le temple d'Esculape à Pouzzoles ressemblait-il réellement à la fresque de Pompéi? C'est ce qui reste à établir. Le monument rond figuré sur la fresque est-il comparable à la *tholos* du Khaszné de Pétra? C'est ce que contestent Pagenstecher et Wiegand (2), malgré une certaine analogie qui frappe aux yeux. On n'a pas manqué de relever, dans les collections de photographies des peintures de Pompéi et d'Herculanum, deux ou trois autres exemples de *tholos*, dont les croquis figurent dans l'étude de Wiegand.

(1) Hittorf est un architecte renommé du milieu du xix<sup>e</sup> siècle, auteur d'un *Mémoire sur Pompéi et Pétra*, Imp. Nat., 1866, p. 18 ss. La maison du Labyrinthe a été découverte en 1832. Cf. G. Zahn, *Les plus beaux ornements et les tableaux les plus remarquables de Pompéi*, pl. LXX.

(2) Notamment Wiegand, *Pétra*, loc. cit., p. 28 ss.

Aucune n'est vraiment comparable à celle de Pétra. Une seule est logée à l'étage supérieur d'un monument : encore semble-t-elle plutôt un pavillon au-dessus d'un toit, destiné à recouvrir et protéger une sorte d'escalier. Les prototypes peints sont grêles et relèvent plutôt, si l'on ose employer l'expression, de l'art du treillageur, c'est-à-dire qu'ils sont plutôt un trompe-l'œil champêtre, qu'une construction proprement dite (1).

Quant aux règles dont s'inspire la composition du Khaszné, l'architecte de ce temple voulut, selon Hittorf, représenter en surface plane un ensemble de bâtiments disposés en profondeur. Ainsi l'on pourrait dire que les divers éléments constituant la composition du Khaszné, quoique n'occupant qu'une surface plane verticale, figurent des monuments s'échelonnant à plat horizontalement, dans l'espace. En d'autres termes, il ne s'agit pas d'une façade vraie, mais d'une perspective, d'une projection (2).

Cette théorie n'est pas très éloignée de celle de Kohl (3) pour qui les façades monumentales ne diffèrent pas de décorations murales, dont elles ne sont que la transposition par la voie de la sculpture. Une telle conclusion est aussi fort proche de celle de Wiegand (4), d'après qui les façades de Pétra ne font qu'appliquer une des lois du relief qu'on pratique en Orient : deux monuments l'un derrière l'autre, au lieu d'être représentés en perspective, le sont simplement par la super-

(1) Le problème des façades nabatéennes et du Khaszné a surtout attiré les auteurs allemands.

Cf. Puchstein, dans *Jahrb. d. K. D. Archaeologischen Instituts*, Berlin, 1910 ; Dalman, *Alte Denkmäler aus Syrien, Palaestina und Westl. Arabia* (table 4) ; et *Neue Petra Forschungen*, p. 59, fig. 17 ; Studniczka, *Das Symposion Ptolemaios II*, p. 62 ; R. Pagenstecher, *Alexandrinische Studien*, Heidelberg, 1917, p. 34 et *Nekropolis : Untersuchungen ueber Gestalt und Entwicklung der Alexandrinischen Grabanlagen u. ihrer Malereien*, Leipzig, 1919 ; Thiersch, *Archaeol. Jahrb.*, 1910, p. 67 ; H. Kohl, *Kasr Firaun in Petra*, dans les *Wiss. Veröff. d. D. Or. Ges.*, Leipzig, 1910 ; Rostowzew, *Die Hellenistische Römische Architektur-Landschaft* (*Römische Mittheil.*, XXVI, 1911, p. 47).

L'étude de beaucoup la meilleure, résumant toutes les autres et en donnant une bibliographie complète, est celle de Wiegand, *Petra*, loc. cit., § 4, p. 8 ss.

(2) Cela résulte en substance des conclusions de cet auteur, loc. cit., p. 33.

(3) Loc. cit., p. 13.

(4) Loc. cit., p. 27.

position, c'est-à-dire l'un au-dessus de l'autre. Et il classe le Khaszné dans un style qu'il appelle le *Baroque antique*, période tardive du syro-hellénistique.

La raison d'une telle conception s'expliquerait particulièrement bien dans le Sikh ou défilé de Pétra, par le manque de place disponible, à cause du resserrement des gorges contenant les temples, mausolées ou façades funéraires.

Quant à la date du Khaszné, elle serait postérieure à 131 si Hadrien en est le père. Wiegand, toutefois, n'admet pas une attribution aussi tardive. Pour lui, un monument si parfait de l'art hellénistique ne serait plus imaginable postérieurement à Auguste, époque du début de la dégénérescence artistique (1). Mais, comment imaginer, avant l'annexion, qu'un tel tombeau ait pu être, non celui d'un roi, mais celui d'un sujet, fût-ce du fameux Sylléos, mort à Rome en l'an 6 avant J.-C., au comble de la disgrâce et dont la famille fut hors d'état, pendant près d'un demi-siècle, d'obtenir le rapatriement de ses cendres, puisque le roi son adversaire régna jusqu'en 40 ap. J.-C. !

Si le Khaszné est bien un tombeau, ou tout au moins un cénotaphe, son allure majestueuse nous impose de l'attribuer à un roi. L'absence de toute inscription le permet. Nous ferons volontiers la supposition que les quatre tombeaux colossaux des pl. 28-1, 33-2 et 35-1 et 2 sont ceux des quatre derniers rois de la dynastie nabatéenne. Le Khaszné, le plus ancien parce que le plus pur, le plus harmonieux, serait alors le mausolée d'Obodas III (30-9 av. J.-C.), roi glorieux malgré son effacement personnel devant Sylléos (2). Le tombeau pourrait avoir été sculpté sous le règne de son frère et successeur Arétas IV (9 av.-40 ap. J.-C.). Ainsi, conformément à l'opinion de Wiegand, ce beau monument serait du début du premier siècle de notre ère. Rien dans son apparence ne s'y oppose. On connaissait alors de nombreux modèles de temples hexastyles hellénis-

(1) *Loc. cit.*, p. 10.

(2) Cette supposition n'est pas en opposition avec celle des pages 378 et 380 ci-dessus, d'après laquelle Obodas III eut à Abdeh un sanctuaire ou un mausolée. Il est bien difficile de préciser si les monuments funéraires de Pétra sont des tombeaux, des mausolées ou des cénotaphes.

tiques. Et cette attribution de date n'est même pas en opposition avec l'audacieuse supposition de Hittdorf sur l'origine pompéienne du Khaszné, puisque les modèles de Pompeï, ville ensevelie en 79 de notre ère, sont aussi vraisemblablement des environs de l'ère chrétienne et beaucoup même du premier siècle avant.

Ceux qui préfèrent attribuer le Khaszné au second siècle de notre ère devront, de toute nécessité, lui donner comme destinataire un très grand personnage romain. Le *légal* d'Arabie, seul, répond à cette qualification, puisque personne ne songerait à Hadrien lui-même. On pourrait alors proposer comme destinataire du tombeau le *légal* chargé de l'annexion, Cornelius Palma, qui resta en charge jusqu'en 109 de notre ère. L'existence du beau tombeau de Sextus Florus ne permet pas d'éliminer d'emblée l'hypothèse d'un tombeau plus beau encore pour un *légal*. La complication du Khaszné et son degré de romanisation sont en faveur de cette supposition, quoique l'absence de colonne engagée sur la façade doivent retenir notre attention. L'hypothèse se heurte à une objection grave : si, comme il n'est guère douteux, les trois autres tombeaux colossaux sont postérieurs, il faudrait admettre que quatre *légaux* au moins auraient eu leur tombeau, donc, en fait, seraient morts à Pétra au second siècle, bien que la capitale provinciale fût, cela est certain, transférée dès les premières années de l'annexion, à Bostra, lieu où la vie était moins « inhumaine ».

Tout pesé, les probabilités sont plutôt en faveur de la conclusion que le Khaszné est le tombeau d'un roi, et plus vraisemblablement encore celui d'Obodas III.

II. LES AUTRES FAÇADES COLOSSALES DE PÉTRA. — Le Khaszné n'est pas un modèle isolé à Pétra. Il a fait école et inspiré trois autres grandes façades funéraires plus considérables encore, mais tombées dans l'emphase et l'exagération.

La première, sculptée sur les falaises bordant, au nord-est, le site de Pétra, n'est autre chose qu'un Khaszné sans sculptures, plus haut, plus large, bien moins harmonieux que son modèle et fort dégradé. Très beau encore de proportion, il n'est point



besoin de le décrire (pl. 35, n° 2 et 36, n° 2) (1). Un second monument, connu sous le nom de *Deir*, le temple, est une façade prodigieuse, toujours dans le même style du Khaszné, plus large, plus haute encore que la précédente et, comme elle, sans sculptures (pl. 33 et 34). Elle est en pleine montagne, à deux heures de Pétra. On n'y accède que par des escaliers taillés dans le roc, détruits en grande partie. Dissimulée dans

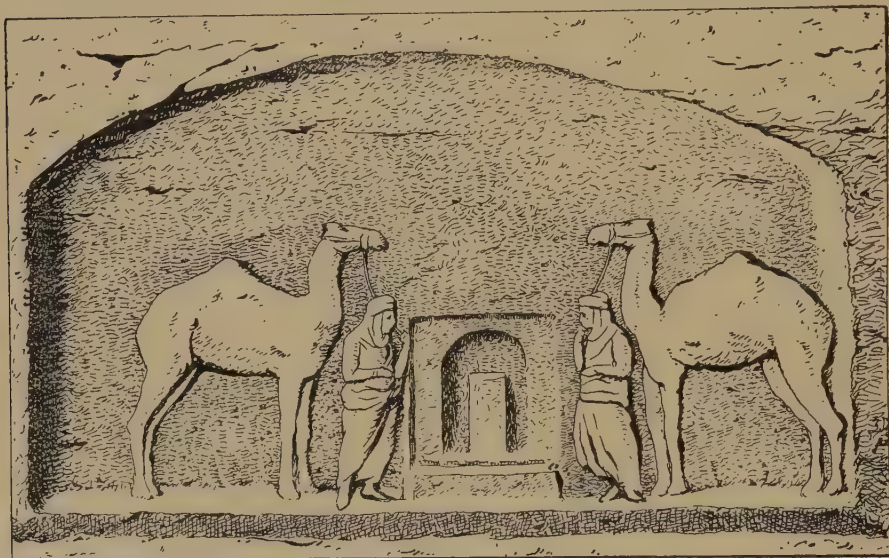


Fig. 71. Montagne du Deir.

Relief des chameaux, d'après A. Musil, *Arabia Petraea*, II, *Edom*, I, fig. 117, p. 148.

ces rochers, cette prodigieuse façade n'était visible que de certaines éminences éloignées. Aussi Burckardt n'en eut-il pas connaissance. La découverte en est due à Irby et Mangles, lesquels toutefois ne purent en trouver le chemin, l'ayant seulement aperçue à grande distance, du haut de la montagne d'Aaron (2). Il était réservé à De Laborde de la visiter et de la

(1) Cf. *BD*, I, n° 766, fig. 435, p. 388-390.

(2) Irby et Mangles, *loc. cit.*, p. 135. « Au milieu de ce chaos de rochers, s'élève à la vue un ouvrage accompli, chargé d'une profusion d'ornements et de riches détails. Nous n'avons jamais pu réussir à nous en approcher. Il est au N. E. du tombeau d'Aaron, mais le nombre et la complication des vallées et des ravins qui pouvaient nous permettre d'y arriver, défilèrent nos tentatives. Nous ne

dessiner. La pl. 34, n° 2 reproduit la lithographie de ce voyageur. On trouvera une complète description de ce mausolée dans l'ouvrage de Brunnow et Domaszewski (1).

Il a été l'objet d'une étude attentive de la part d'A. Musil. Ce savant en donne, sous le nom d'El Fatuma, de nombreuses illustrations. Nous reproduisons, d'après lui (fig. 71), un relief

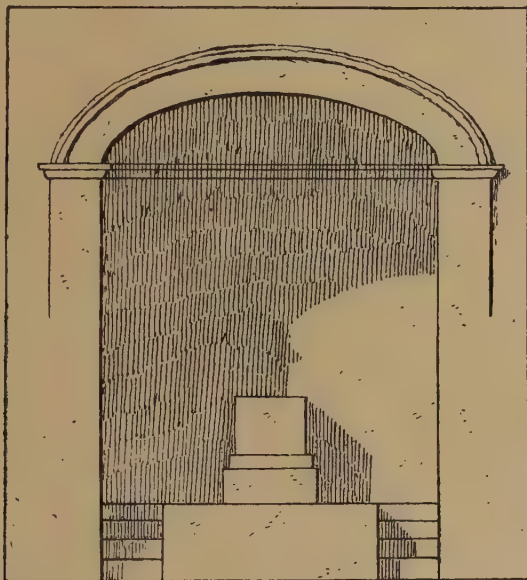


Fig. 72. Le Deir. L'autel, d'après A. Musil,  
*Arabia Petraea*, II, *Edom*, I, fig. 107, p. 137.

fort abîmé, tout près du Deir, représentant deux chameaux affrontés, devant une stèle, avec leur chamelier. C'est du moins ainsi que Musil complète les restes peu distincts de cette sculpture (2). La pl. 34, n° 1 reproduit le diagramme du Deir

pûmes nous procurer aucun guide. Avec une longue-vue, nous pûmes nous assurer que cette façade est plus grande, selon toute apparence, que celle du temple du défilé oriental (Khaszné) et qu'elle ne lui est en rien inférieure quant à la richesse et la beauté. Elle est taillée dans le roc et semblait constituée par deux étages de colonnes, dont la rangée supérieure est ionique. Le centre est couronné par un vase de proportions gigantesques. Le tout paraissait dans un magnifique état de conservation. »

(1) *BD*, I, n° 462, fig. 220 et 365, p. 187 et 331-336.

(2) *Arabia Petraea*, II, *Edom*, I, fig. 103 à 111, p. 133 à 141. Pour ce relief, cf. aussi *BD*, I, n° 466, fig. 368, p. 336, où il est fort peu reconnaissable.

d'après le même auteur, et la fig. 72, son croquis de l'autel intérieur.

Les dimensions colossales du Deir ne peuvent faire oublier sa lourdeur sévère. Elles démontrent qu'il est facile d'échouer dans l'agrandissement des proportions d'un monument réussi.

Le Deir, comme le Khaszné, n'a, dans son site rupestre, pas d'autres annexes que des cavernes artificielles, comme on peut en dénombrer mille aux alentours. Il revêt, dans une certaine mesure, l'allure d'une construction moderne. On l'a comparé superficiellement à Saint-Sulpice de Paris.

Citons, pour en finir avec les temples-mausolées, une large façade à trois étages, dont le dernier est formé de courts pilastres coupés disgracieusement par des moulures assez maladroites. Cet étage est supporté par seize demi-colonnes. Le rez-de-chaussée est percé de quatre portes mesquines, encadrées lourdement par des pilastres et des quarts de colonnes et surmonté de frontons arrondis et triangulaires alternés (pl. 35, n° 1 et 36, n° 2) (1).

Ces trois derniers tombeaux seraient, dans l'ordre où nous en avons parlé et si l'on admet que le Khaszné est celui d'Obodas III, ceux des rois Arétas IV (9 av.-40 ap. J.-C.), Malichus II (40-70/71) et Rabel II (70/71-106). Ils sont de plus en plus romanisés et le dernier nous mènerait comme date au début du II<sup>e</sup> siècle.

A l'entrée du Sikh sont deux curieux tombeaux superposés (2). De loin, ils semblent n'en faire qu'un (pl. 42, n° 2 et 44, n° 2). Celui du bas, fort ruiné et disgracieux, est composé d'une porte sans ornements, dans une façade à six pilastres bas surmontés de chapiteaux nabatéens tardifs. Au-dessus, est un demi-fronton triangulaire avec un porche cintré, sans ouverture ; le tout est surmonté d'un nouvel ordre à courts pilastres et frontons brisés. Le second tombeau, légèrement en retrait, et décentré par rapport au premier, est complètement au-dessus

(1) Cf. *BD*, I, n° 765, fig. 432, p. 385-387.

(2) Cf. *BD*, I, n°s 34 et 35, fig. 239, p. 206-208.

du premier. Il présente, à son centre, une porte entourée de pilastres, au-dessus de laquelle est un linteau divisé en caissons par des triglyphes, avec une patère centrale. Une corniche la surmonte. De chaque côté de la porte, deux énormes pilastres ou plates-bandes unies s'élèvent jusqu'à la corniche générale. Au-dessus, se trouvent quatre obélisques ou plutôt des sortes de pyramides tronquées du haut. Entre les deux pyramides du milieu, est ménagée une autre porte dans le style de celle d'en bas.

L'idée vient à tout le monde de voir dans l'obélisque une inspiration égyptienne. On a vu qu'il existe des obélisques près du haut lieu principal de Pétra. Mais ici, au contraire, il ne peut être question d'un tombeau de la série la plus ancienne : les triglyphes et l'ornementation des portes ne permettent pas de faire remonter ce mausolée au delà de la fin du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. Et son emplacement même implique qu'il est postérieur à celui qu'il surplombe, lequel est lui-même entièrement romain. Nous proposerions donc plutôt, comme date, le second siècle. L'obélisque de notre tombeau n'a manifestement pas le même caractère que ceux de la montagne sacrée, isolés sur une esplanade et dégagés du rocher (pl. 61, n° 1). Il n'est ici qu'un simple pilastre de forme spéciale. L'obélisque nabatéen peut rappeler originairement l'idée sémitique du *nephec*, du cippe funéraire ; c'est l'incarnation d'un mort et non, comme l'obélisque égyptien, celle d'un dieu. En Nabatène, il n'a plus qu'un caractère ornemental. Les obélisques y sont nombreux sous forme de graffites, de dessins grossiers au trait, dans les chambres funéraires, avec de petites terminaisons ornementales assez lourdes (1).

Au Wadi Farasa, c'est-à-dire au sud et tout près de la ville morte, dans un vallon très encaissé, montant vers le Zabé Atauf, Brunnow, et, après lui, Wiegand, ont étudié un ensemble funéraire intéressant comportant plusieurs esplanades et terrasses superposées, ainsi qu'une citerne et d'assez vastes chambres derrière plusieurs façades (pl. 47). Les parois incisées dans

(1) *BD*, I, p. 322, 407 et 410 ; et ci-dessus, fig. 37 et 38, p. 393.



la montagne étaient ornées de colonnades. Wiegand en donne une intéressante reconstitution (pl. 48, n° 1). Cet ensemble, comportant une succession de tombeaux dans une enceinte sacrée, est d'ailleurs purement romain (1).

De tous les tombeaux, quels qu'ils soient, l'intérieur, aussi bien à Pétra qu'à El Heger, est sommaire, sans ornements et mesquin. On ne peut guère citer qu'une ou deux exceptions, notamment les belles portes intérieures à encadrements du Khaszné, reproduites à la pl. 30, et certaines colonnes intérieures dans un tombeau du Wadi Farasa (pl. 47) (2). Les chambres funéraires sont, de règle, exiguës; de leur comparaison ne résulte pas facilement une classification. La paroi du fond de ces cavités grossières, ou plutôt les côtés, comportent des niches ou des fours à cercueils; on trouve aussi, mais plus rarement, des *loculi*, c'est-à-dire des évidements profonds et de peu de largeur, permettant de loger les corps perpendiculairement à la muraille, ce qui donne un plus grand nombre de places; deux ou trois tombes seulement sont de ce type. Enfin, il y a quelquefois des fosses superposées. Aucune règle ne paraît avoir présidé au choix de ces distributions funéraires. Une seule sépulture diffère de ce qui précède. C'est un hypogée unique de l'acropole de Pétra, juste à côté du temple romain *in antis*, caverne dont l'entrée est encadrée d'un système complet de niches de *columbarium*, dont beaucoup sont encore intactes (pl. 53, n° 2) (3).

Il s'agit ici d'une époque tardive. Le *columbarium* implique la crémation, le bûcher funéraire, usage grec et romain, mais non arabe ou sémitique, d'ailleurs peu pratique lorsque, comme c'est le cas en Arabie Pétrée, manque totalement le bois ainsi que tout autre de ces combustibles de choix indispensables pour la difficile opération de l'incinération.

Une des particularités de la sculpture nabatéenne, c'est

(1) *BD*, I, nos 232 à 248 et fig. 302 à 310, p. 271 à 279, et pl. VIII et XXVII. Th. Wiegand (*Pétra*, *loc. cit.*, § 2, p. 75) lui a consacré plusieurs pages pleines d'intérêt.

(2) *BD*, I, n° 235, fig. 302, p. 272.

(3) Cf. *BD*, I, n° 395, fig. 330, p. 301.

qu'elle ignore complètement — en quoi elle se rapproche singulièrement de la tradition hébraïque — la reproduction de la figure vivante, surtout de la figure humaine (1). Dans sa période antique, elle ne pratique que la ligne droite, l'arc et le dessin géométrique, sans y mettre d'ailleurs la sécheresse et l'exclusivisme de la polygonie arabe.

Il n'y a pas de statuaire nabatéenne. On ne pratiqua pas la ronde bosse à Pétra, au moins à la période purement nabatéenne. C'est seulement à partir d'Arétas III le Philhellène (vers 87-62 av. J.-C.) que les arts plastiques de la Grèce y pénétrèrent, sans doute d'abord sous la forme de la numismatique. C'est la même époque qu'on doit assigner aux quelques socles — privés d'ailleurs de leurs statues — trouvés en Arabie Pétrée (pl. 145, n° 1). C'est à la période romaine, quand les œuvres d'art étaient peut-être exécutées par des artistes étrangers, qu'apparaissent les ornements par l'image. On n'y connaît point, même alors, ces bustes dans le genre de Palmyre, se détachant en haut relief sur les stèles funéraires (pl. 119 et 120), ou destinés à décorer les places publiques et les temples. Les colonnes, par exemple, ne portent pas à mi-hauteur, et c'est heureux, ces consoles de pierre ou les Palmyréens posaient les images des patriciens et des hauts fonctionnaires, malgré l'effet disgracieux de raccourcissement qu'elles devaient produire sur ces fûts élancés (pl. 114 et 115). D'ailleurs, Palmyre et toutes les villes gréco-romaines tardives de l'Arabie ressemblent à Pétra sur ce point que, là aussi, la statuaire est romaine et non indigène.

#### 4. — *Conclusion sur l'origine de l'art nabatéen.*

Après cette revue, évidemment sommaire, de l'art des tail-

(1) Le relief du chameau, ci-dessus fig. 71, p. 502, est le seul exemple, si Musil a bien interprété le peu, mal discernable, qui en subsiste, d'un relief (assez faible) représentant des personnages indigènes. Il est d'ailleurs tardif.

leurs de pierre en Nabatène, sculpture plutôt qu'architecture, peut-on conclure, quant aux sources d'où cet art est sorti ?

L'influence la plus ancienne est assurément celle du Nil. Elle a pu, par l'exemple du mastaba, introduire la forme pyramidante du tombeau, donner l'idée de l'obélisque, suggérer la gorge et l'encadrement des portes en pylône. Sous cette forme générale, l'influence égyptienne, limitée à l'idée, n'est pas contestable. Mais il ne faut pas l'exagérer. A mesure qu'on examine davantage cette architecture, on admet moins que l'influence nilotique y ait été dominante et l'on est tenté d'en réduire la part. L'imitation n'a pas été poussée très loin. Répétons que la gorge nabatéenne n'est pas égyptienne. Elle est moins incurvée et son profil est plutôt grec. Elle n'est pas tout à fait typique. Elle est, en outre, tardive. L'obélisque, motif rarement employé en Nabatène (et à Pétra seulement), n'a pas l'aspect auquel nous sommes habitués ; il est plutôt informe. Seul l'encadrement en pylône paraît rester, malgré des différences, à l'actif de l'Egypte. Encore, avec quelles réserves ! Ici aussi, l'idée générale seule demeure, appliquée bien différemment. Aucune inscription en hiéroglyphes, aucun monument égyptien, pas même un scarabée, aucune tradition établie par des textes, rien dans la langue nabatéenne, rien dans la race, ne décèle, fût-ce à la période la plus ancienne, l'influence égyptienne pharaonique en Nabatène. Les inscriptions d'Egypte, si riches en noms de peuples asiatiques, syriens, arabiques, ne citent ni les Nabatéens, ni Pétra, ni Séla, la forme la plus ancienne du nom. Et la domination pharaonique ne paraît pas démontrée, dans cette direction, plus loin que Serabit el Kadim, dépendance minière de l'Egypte dans le Sinaï occidental, à trois ou quatre étapes, au moins, des limites avancées de la Nabatène. Ce mutisme est d'autant plus démonstratif que la marque de l'Egypte, de son hégémonie, sur les petits vassaux de Syrie, par exemple sur la dynastie de Byblos, de sa culture en pays phénicien et le long des côtes syriennes, est partout démontrée et même évidente dès les plus hautes époques.

Au contraire, l'influence artistique assyrienne a laissé des

traces incontestables en Nabatène, sous la forme du motif ornemental en créneau. Mais cette influence, loin d'être primaire et directe, est une conséquence de celle que l'Assyrie exerçait d'une manière immédiate sur la Syrie elle-même. C'est à travers la Syrie que la Nabatène en a été imprégnée par un cycle secondaire. Il n'en est pas de même sur les confins méridionaux de la Nabatène. Au Hedjaz, dès qu'on s'écarte de la voie du pèlerinage arabe vers l'est, on peut trouver, soit à Teima, soit déjà à El Ela, de véritables œuvres de sculpture assyrienne, des guerriers trapus, des personnages babyloniens tels celui de la stèle de Teima, des lions ramassés à grosse tête archaïque (pl. 45 et 79). Rien de semblable n'a encore été exhumé en Nabatène.

L'influence grecque, d'époque tardive, car elle n'apparaît pas sur les tombeaux anciens, devint rapidement exclusive. Elle saute aux yeux des moins prévenus et se passe de démonstration. Rien de plus grec que les frontons triangulaires, les entablements, les architraves, les frises, métopes, triglyphes, et même, quoique ce soit discutable, que certains chapiteaux dérivés de l'ionien plutôt que du corinthien. Cette influence, venue d'abord d'Egypte, lors des interventions des Ptolémées en Syrie, probablement au moment où, par leurs soins, fut transformée en ville grecque et sous le nom de Philadelphie, l'antique capitale des Ammonites, poursuivit son cheminement sous les Séleucides, dont la culture et la tradition s'inspiraient du même idéal hellénistique. L'influence grecque se traduisit même par le nom de Philhellène, dont s'affubla l'un des Arétas, à la suite de tant d'autres dynastes d'Asie Mineure, de Perse, de Bactriane et même des Indes. Elle ne fut pas tarie, lorsqu'aux Macédoniens se substituèrent les Romains, à une époque où ces derniers paraissent, dans leur culture et leurs arts, n'être que les continuateurs des Grecs, à l'école desquels ils s'étaient mis. Dès que l'architecture romaine suivit des voies moins étrangères et se mit à utiliser, par exemple, la colonne, Pétra, au moment où tout le pays au delà du Jourdain et la Coelé-Syrie se couvrait de villes romaines,



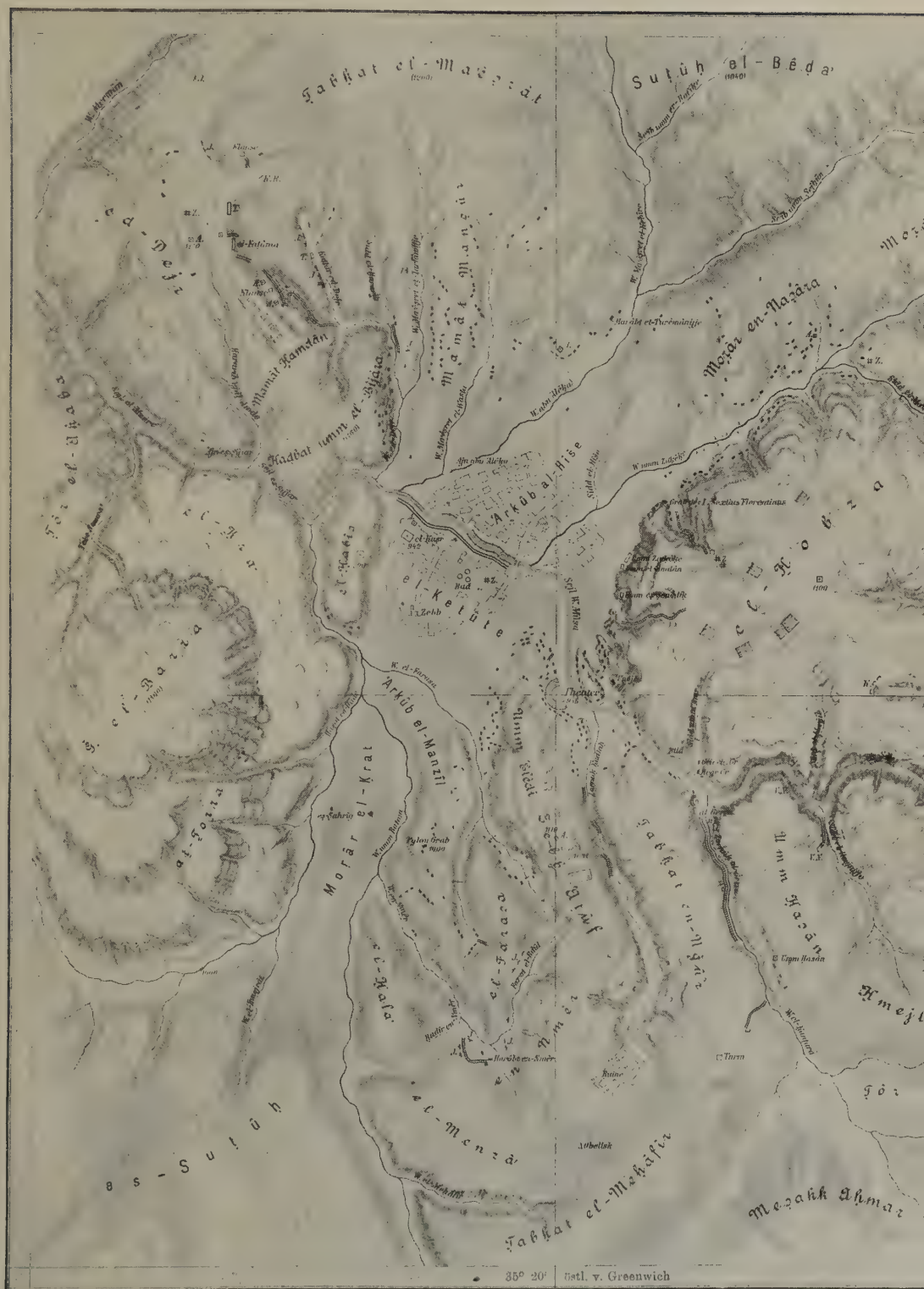
devint une ville romaine avec des temples, des théâtres, des thermes, un forum, etc... Et, sous l'aspect où nous la voyons aujourd'hui, elle n'est que l'amoncellement des ruines romaines.

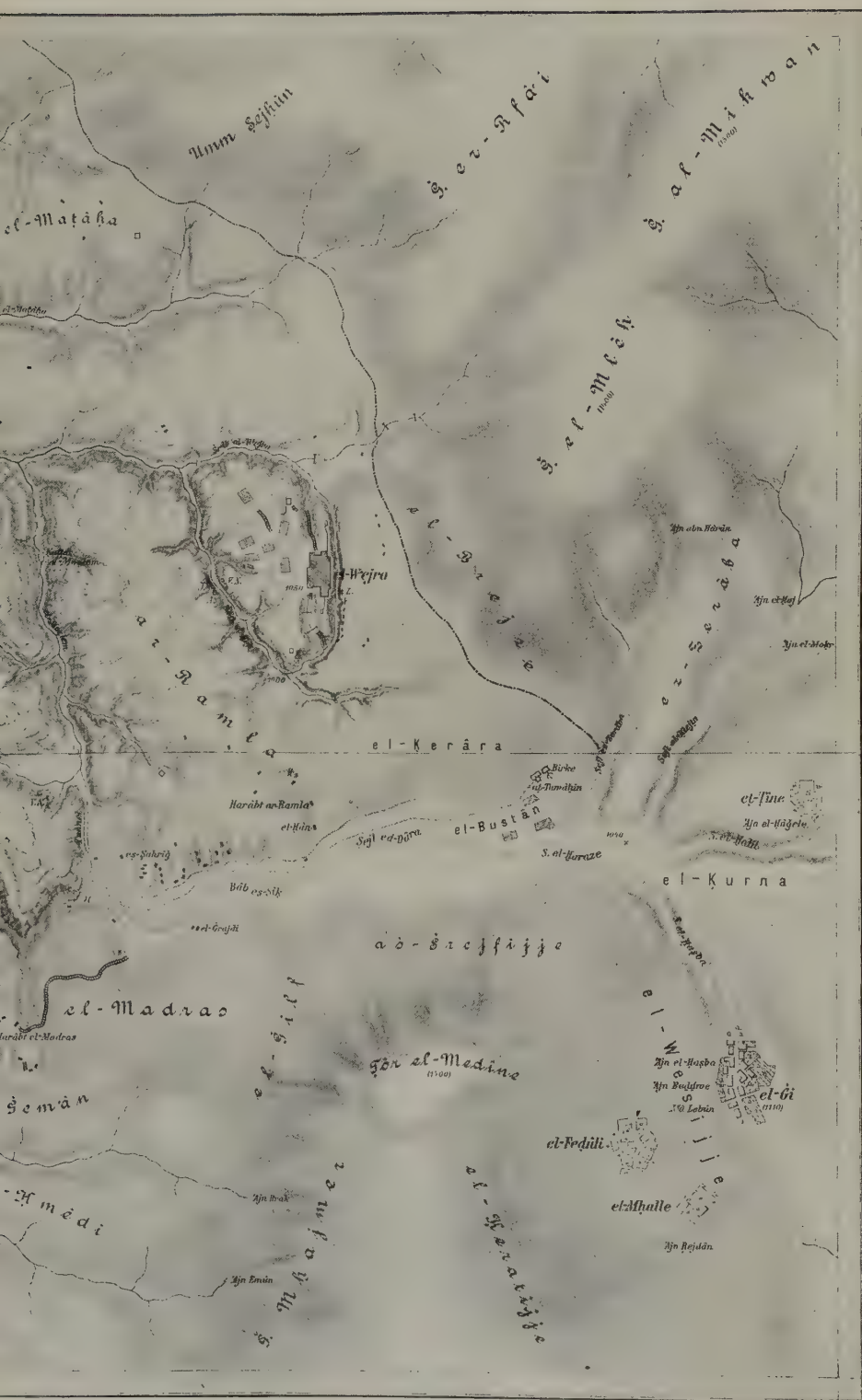
De nabatéen proprement dit, il ne reste, finalement, dans la sculpture, que l'agencement élémentaire de la façade des tombeaux les plus simples et les plus anciens, la porte basse, presque sans ornement, et le fronton en escalier. Ce dernier, quoiqu'une adaptation du fronton en créneau, n'en a pas moins donné au tombeau une allure particulière, nettement reconnaissable et très spéciale à la cité-nécropole des chameliers de l'Arabie Pétrée et à sa succursale d'El Heger. Ce motif n'existe pas ailleurs à notre connaissance. Le chapiteau à antes, quoique dérivé, est également un motif spécial au tombeau nabatéen.

#### 5. — *La ville romaine de Pétra.*

Nous ne savons absolument rien de la Pétra primitive. Fut-elle seulement une ville ? ou ne fut-elle qu'une nécropole ? Ce n'est, en tout cas, que sous cette dernière forme qu'elle nous apparaît aujourd'hui. Seules, des fouilles méthodiques et prolongées, que personne n'eut encore le loisir d'entreprendre, diront si, sous les monuments romains, des soubassements nabatéens ont été utilisés. C'est peu probable. Le site de Pétra est un vaste champ de décombres, romains assurément, non encore exploré. Jusqu'au rapide passage de la mission de Wiegand, Bachmann et Watzinger (2<sup>e</sup> quinzaine de décembre 1916), aucun des savants adonnés à l'archéologie nabatéenne n'eut le temps ou la possibilité de déterminer l'importance de la Pétra romaine.

Le plan de la ville proprement dite, tel qu'il apparaît sur la carte des environs de Pétra d'Aloïs Musil (1907), que nous reproduisons à la pl. G pour permettre la comparaison avec les





principaux plans de Pétra publiés jusqu'ici (1), ne comporte qu'une indication sans précision ; et, sur la carte par avion de notre pl. 27, il n'y en a pas trace.

Wiegand et ses collaborateurs ont abordé l'étude, absolument nouvelle, de la ville romaine. Voici que, de leurs mains est sorti tout un plan des bâtiments principaux de Pétra. On verra, en se reportant à la pl. 62 et à la carte III, qu'il s'agit d'un ensemble imposant de monuments, conçus, à l'exclusion de l'inévitable avenue à colonnade, tout à fait dans le style et l'ordonnance que nous offrent les autres villes gréco-romaines de Transjordanie et de Coelé-Syrie, dont les plus parfaits exemples encore visibles sont Palmyre, Djérach, Bostra, Salkhad, Amman, et tant d'autres, sans oublier le colossal ensemble des temples de Baalbek. Il a été question longuement de Palmyre. Gerasa n'a été citée qu'à l'occasion d'événements historiques ; les pl. 95 à 98 donnent une idée de sa condition actuelle et les pl. 108 et 109 de celle de Baalbek. Il faudrait feuilleter la splendide illustration du second volume de la *Provincia Arabia* de Brunnnow et Domaszewski, en grande partie consacré aux villes du *limes* arabe et du Hauran, pour comprendre le haut degré d'épanouissement de cette civilisation plus apparente que réelle, greffée sur un substratum indigène d'une essence totalement différente. L'histoire en est pratiquement inconnue. Ce qu'on sait d'elle est livré seulement par la numismatique. Les inscriptions fournissent des noms d'empereurs, de hauts fonctionnaires et de villes, et des dates, mais quant au rôle intérieur des villes les unes vis-à-vis des autres, leur origine, leur fondation, leurs stades de développement, leur essor, leurs hégémonies, leurs contributions à l'Empire et leur crépuscule, un voile épais recouvre ce passé. Aucun chroniqueur local ne nous permet de percer cette obscurité. S'il y en eût, leurs écrits ont disparu.

On ne savait pas, jusqu'à la publication de Wiegand (1920),

(1) Voir les plans de Burchardt et de Laborde, pl. 3 ; celui de Dalman, pl. 26 ; celui de A. Musil, pl. G ; le lever par avion, pl. 27 ; et nos propres cartes et plans de Pétra, cartes III et IV.



qu'un ensemble monumental du même genre eût existé à Pétra, où seul le Kasr Firaoun, le temple *in antis*, fort ruiné, est encore debout. Tout le reste est à l'état d'arasements recouverts de débris, et, pour cette raison, reconnaissable seulement par des spécialistes, à moins de fouilles. Les traces discernables ont cependant été relevées assez exactement. La ville antique avait plus d'un kilomètre de long et quatre cents mètres de large, à cheval sur le Wadi Moussa, auquel aboutissaient des rues à angle droit, en pente assez raide des deux côtés. Elle avait son centre devant le grand portique dont il reste de jolis montants, avec des débris de sculpture d'une ornementation délicate, quoique infiniment moins belle qu'à Baalbek. A cet endroit, le lit du torrent desséché, recouvert d'une voûte épaisse et encaissé de beaux quais en gros blocage, servait d'esplanade. Vers le bas, c'est-à-dire vers l'ouest, était le temple romain *in antis*, dont les colonnes, réduites à l'état de tambours — faciles à remonter — sont par terre, ainsi que tout l'intérieur (pl. 54) (1). Puis venait le forum, probablement dallé, ayant à sa droite, au sud, un petit temple hexastyle et se prolongeant par des thermes à la hauteur du grand portique (2). Plus loin était le grand temple périptère, certainement très important, avec son naos. Les soubassements en sont à peine reconnaissables (3). Au delà, s'étendaient, sur une longueur totale de plus de 300 mètres et 100 de large, trois grandes enceintes. Wiegand y distingue un marché intérieur, un marché moyen et un marché supérieur, qui disent l'importance commerciale de l'entrepôt. Ils montrent aussi que les conditions matérielles de la vie ne changent pas rapidement dans les pays de nomadisme, où la vie est tribale. Aujourd'hui encore, pour attirer les caravanes ou les tribus, en Algérie comme au Maroc et dans tout l'Islam, on établit des enceintes

(1) Wiegand, *Pétra*, *loc. cit.*, p. 56. Cf. l'excellent plan de la fig. 50. Le Kasr Firaoun a été étudié en détail, dès 1910, par A. Kohl, *Kasr Firaoun in Petra*, *loc. cit.* Cf. aussi *BD*, I, n° 403, fig. 338 à 341, p. 307 à 312.

(2) Wiegand, *loc. cit.*, p. 12 et 13.

(3) Wiegand, *loc. cit.*, § 11, p. 41. Voir le plan détaillé du temple périptère : *Beilage II*.

carrées, servant de marché ou de lieu de foire. Pour les voir fréquenter par les tribus des environs, il suffit d'y assurer la protection et d'y forer un puits gardé.

Plus à l'est, la ville antique se terminait, de chaque côté du wadi desséché, par un *nymphæum*, lieu de plaisir ou bâtiment à fontaine publique.

Sur le versant nord de ce fond de vallée, étaient deux gymnases, l'un en contrebas de l'autre. Sur leur droite, des vestiges sont attribués, par les archéologues allemands, au palais. Il a pu servir de résidence aux derniers rois, si la ville romaine existait déjà. L'on y verrait avec moins de chance d'erreur le siège du haut fonctionnaire romain, chef de l'administration. Le terrain, tout autour, est particulièrement couvert de gravois, de fragments de pierre, provenant des monuments et des habitations.

Au delà de la ville, vers le défilé oriental du Sikh, était un petit théâtre, précédant de quelques centaines de mètres le grand théâtre, déjà décrit sommairement et certainement le plus ancien, mais ne remontant pas avant le n° siècle de notre ère (1).

Sur les pentes est et ouest, les décombres montrent qu'il y eut beaucoup d'habitations bordant ces rues descendantes. On n'en a sorti encore ni objets de fouille, ni statuettes, ni inscriptions, ni aucune documentation lapidaire appréciable, et le site fournit assez peu de monnaies.

Sans doute, les populations autochtones durent éprouver quelque prévention contre ces constructions si différentes de leurs besoins et surtout destinées à des étrangers détestés. On sait que le site entier de Pétra, tel qu'il est représenté aux cartes n° III et IV est constellé de cavernes, dont peu sont naturelles (pl. 50, n° 1), la plupart ayant été creusées aux moindres frais dans la roche tendre. Elles servaient d'habitation et, dans un climat aussi sec, suffisaient aux Nabatéens.

---

(1) Plus haut, p. 442 et pl. 55 et 56.

## CHAPITRE XXII

### LA NUMISMATIQUE (1)

Son importance à cause de la rareté des vestiges de la civilisation nabatéenne.

Bibliographie. — Débuts du monnayage sous Arétas III. Il adopte la frappe de Damas. — Les monnaies d'Obodas II et les lettres I K C. — Monnaies d'Obodas III. — Passage du poids ptolémaïque au poids attique. — Conséquences du système quant à la liste des rois. — Les rois Obodas IV et Malichus III proposés par Dussaud. — Monnaies d'Arétas IV, de Malichus II et de Rabel II.

Les témoins directs de la civilisation nabatéenne parvenus jusqu'à nous sont uniquement des façades sépulcrales, des inscriptions funéraires et des monnaies. C'est la raison pour laquelle, sans vouloir entrer dans le détail de ce que nous livre cette science très spéciale qu'est la numismatique, il convient, avant de clore un ouvrage sur la Nabatène, de résumer les remarquables résultats à son actif, résultats auxquels il a déjà été fait allusion aux chap. 1<sup>er</sup>, IX et XIII (2).

(1) On nous excusera, à cause du caractère technique de ce sujet, de devoir répéter, avec quelque développement, un certain nombre de choses déjà dites au chap. IX à propos de la nomenclature des rois de Nabatène, et au chap. XIII à propos des derniers règnes.

(2) Plus haut, p. 17, où est déjà énumérée la bibliographie essentielle, qu'il convient de compléter comme suit : A. Gutschmid, *Verzeichniss der Nabataeischen Könige*, dans J. Euting, *Nabat. Inschr. aus Arabien*, Berlin, 1885, p. 81 (cet auteur, vu la date de son ouvrage, en est resté au classement de De Saulcy) ; W. Head, *Historia Numorum*, p. 685 ss. ; et surtout G. Hill, *Catalogue*, *loc. cit.*, p. I à XXII et I à 13.

Nous reproduisons, avec l'obligeante autorisation de leurs auteurs, à qui nous adressons nos plus sincères remerciements, les 4 planches publiées par Dussaud (*Rois de Nabatène*), des monnaies nabatéennes du Cabinet des Médailles de Paris, du British Museum, des Cabinets de Berlin, Vienne et Gotha, ainsi que la pl. I de Hill (*loc. cit.*).

La pl. 149 reproduit les monnaies nabatéennes, pour la première fois publiées,

Le numéraire utilisé en Nabatène avant les premières frappes, c'est-à-dire jusqu'à Arétas III, fut, comme dans tous les pays voisins, celui d'Athènes et des villes de Phénicie-Philistie, telle Gaza. Après la conquête d'Alexandre, ces types furent presque complètement supplantés par ceux des rois Lagides et Séleucides, frappés à Alexandrie, à Antioche et dans les villes de Syrie.

C'est au moment de son occupation de Damas qu'Arétas III (vers 87-62 av. J.-C.), frappé de trouver dans cette métropole un bon atelier monétaire (dont les dernières émissions étaient au type des rois de Syrie Demetrios III Eucaïros et Antiochos XII (1), eut l'idée de l'utiliser. Il avait pris le titre de Philhellène et ce surnom constituait tout un programme. Ses monnaies les plus anciennes, frappées en Nabatène, ont toujours leurs légendes en grec et sont libellées ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΕΤΟΥ ΦΙΛΛΕΛΛΗΝΟΣ, « du roi Arétas, le Philhellène). Toutes sont en bronze. Elles portent, au droit, la tête diadémée du roi et, au revers, une Victoire ou *Tyché*, génie de ville, debout, tenant de sa main droite une couronne et, de sa main gauche, une branche de palmier. Il n'y a pas de doute, d'après la forme bouletée des lettres, qu'Arétas III se borna à substituer son effigie à celle de Demetrios III figurant sur les frappes de Demetrias, nom qu'emprunta pour très peu de temps, semble-t-il, la ville de Damas, au roi de Syrie son protecteur éponyme.

Nous ne possédons aucune monnaie d'argent d'Arétas III et l'on en conclut à juste titre qu'il se contenta, comme d'ailleurs ses premiers successeurs, des pièces d'argent au type ptolémaïque (2).

Au point de vue numismatique, Arétas nous est encore

de la collection du couvent des Pères d'Afrique à Jérusalem. M. R. Dussaud, Membre de l'Institut a bien voulu lire et étudier ces monnaies. Ses lectures font l'objet de l'annexe III.

(1) Ci-dessus, p. 155.

(2) Cf. Dussaud, *Rois de Nabatène*, p. 200.

Voir à notre pl. 150, les nos 1 à 3 (de la pl. I de Dussaud); à notre pl. 152 les nos 1 à 4 (de Hill, pl. I) et à notre pl. 149, les nos 1 et 2 de la collection des Pères d'Afrique de Jérusalem.



connu par la monnaie romaine frappée par Aemilius Scaurus à la suite de la campagne de ce général et édile romain, contre Pétra, en 58 av. J.-C. (1).

Les monnaies d'Arétas III portent toujours, au revers, dans le champ gauche, les lettres grecques A P, qu'on n'a pas expliquées jusqu'ici d'une manière satisfaisante. Elles ne peuvent constituer une date, puisqu'elles restent invariables sur toutes les monnaies. Dussaud s'est demandé s'il ne s'agit pas des deux premières lettres du nom d'Arétas, abréviation cependant inutile, puisque ce nom figure sans abréviation sur toutes les monnaies du même roi (2).

Arétas III est le seul souverain de Pétra dont les légendes monétaires soient en grec. Tous ses successeurs firent usage de la langue nationale nabatéenne, et, pendant plus de 140 ans, c'est-à-dire tant que les frappes indigènes se poursuivirent, les caractères composant ces légendes ne varièrent pas sensiblement.

Dussaud attribue à Obodas II (62-47 ou 62-60 av. J.-C.) des didrachmes d'argent datées de ses années de règne 2 et 3, des poids respectifs de 6 gr. 75 et 6 gr. 78, correspondant au poids ptolémaïque. Ce roi a été introduit dans la nomenclature des rois de Pétra par Clermont-Ganneau, pour occuper le trône entre Arétas III et Malichus I<sup>er</sup> (3). Ses monnaies portent au droit un buste diadémé à droite, de physionomie âgée (4); à gauche la légende : *le roi Obodas, roi de Nabatène*, avec un aigle debout à gauche et, dans le champ, l'indication de l'année de règne.

Malichus I<sup>er</sup> (60-30 av. J.-C.) n'est pas connu par ses monnaies avant l'an 47 av. J.-C. Mais il a pu régner antérieure-

(1) Cf. ci-dessus, p. 168 et fig. 10; et aussi de Morgan, *Manuel de Numismatique Orientale*, p. 256, fig. 308.

(2) *Rois de Nabatène*, p. 207.

(3) Plus haut, p. 174 et *RAO*, II, p. 376 ss. Il s'appuie, pour cela, sur la loi de transmission onomastique du grand père au petit-fils. Cf. sur notre pl. 150 les monnaies 4 et 5 de la pl. I de Dussaud.

(4) Hill en a conclu qu'il n'a régné que peu de temps. Cet auteur propose de fixer de 62 à 60 av. J.-C. ses années de règne.

ment. La seule monnaie qui lui soit attribuée par Dussaud est d'argent, au poids ptolémaïque. Elle porte au droit une tête diadémée, à droite, et au revers l'inscription : *le roi Malichus, roi de Nabatène*, avec un aigle debout à gauche. C'est cette monnaie qui porte, au revers, les fameuses lettres bouletées I K C, objets de discussion entre les numismates, que Dussaud interprète comme signifiant  $\Gamma(\epsilon\rho\tilde{\alpha}\zeta) \text{ K}(\omicron\iota\lambda\tilde{\eta}\zeta) \Sigma(\upsilon\rho\iota\tilde{\alpha}\zeta)$  : (*souverain*) *de la sainte Cœlé-Syrie*, et que Hill préfère traduire (c'est plus simple, mais cela dépend de l'exactitude de la lecture) par : « l'an 30 (ou 21) du règne (1).

A partir d'Obodas III (30-9 av. J.-C.) le type monétaire change beaucoup. Les monnaies les plus anciennes de ce règne portent toujours, au droit, deux bustes jeunes, diadémés, accolés à droite avec la lettre  $\Pi$  nabatéenne. Ce sont les effigies du roi et de la reine. Mais la légende, toujours au revers, mentionne seulement *le roi Obodas, roi de Nabatène*, et l'année de son règne; au revers, également, figure l'aigle debout, traditionnel sur les monnaies alexandrines.

La quasi-totalité des monnaies d'Obodas III est d'argent et la comparaison de leurs poids nous révèle qu'un changement complet du système pondéral monétaire intervint. Alors que les premières frappes connues, c'est-à-dire jusqu'à l'an 5 du règne inclus, sont de poids ptolémaïque, 6 gr. 54 à 6 gr. 90, les monnaies de l'an 10 à l'an 20 pèsent de 4 gr. 28 à 4 gr. 38, c'est-à-dire qu'elles sont du type attique.

C'est cette monnaie que frappera constamment, avec d'autres

(1) Pour les lettres I K C, voir plus haut, p. 155, note 2. D'après Dussaud (*J. Asiat.*, 1904, p. 211) on ne peut les interpréter comme signifiant  $\Gamma(\epsilon\rho\tilde{\alpha}\zeta) \text{ K}(\alpha\iota \text{ 'A})\sigma(\lambda\omicron\upsilon)$  c'est-à-dire impliquant un droit d'asile dans un sanctuaire, car cette mention est toujours spéciale à une ville déterminée. Au contraire il serait tout naturel qu'après l'occupation de Damas par Arétas III, les souverains Nabatéens se fussent considérés comme rois de Cœlé-Syrie, et c'est ce qui justifierait l'interprétation des lettres par  $\Gamma(\epsilon\rho\tilde{\alpha}\zeta) \text{ K}(\omicron\iota\lambda\tilde{\eta}\zeta) \Sigma(\upsilon\rho\iota\tilde{\alpha}\zeta)$ . On ne sait si, dans ce dernier cas,  $\epsilon\rho\tilde{\alpha}\zeta$  s'applique comme épithète à la province entière ou seulement à une ville déterminée. C'est ce qui fait que Hill (*Catalogue*, p. XIII) rejette cette explication. Pour lui le C carré pourrait être ce qui reste de  $\text{'E}(\tau\omicron\upsilon\varsigma)$ ; I K voudrait dire la trentième année du règne, car les Nabatéens écrivaient volontiers 30 comme  $20 + 10$  : On pourrait aussi lire 1 pour I et cela ferait l'an 21.

légendes, Arétas IV. L'explication du changement est qu'à cette époque la dynastie des Lagides avait cessé d'exister depuis le suicide de Cléopâtre, et que tout l'Orient se ralliait à la frappe attique partout où elle n'avait pas encore conquis le marché. La conséquence est que les monnaies du type attique (vers l'an 25-20 av. J.-C.) renoncent à porter au revers l'aigle, symbole ptolémaïque, et le remplacent par la tête imberbe et diadémée du roi, avec une chevelure bouclée (1). Nous retrouverons d'ailleurs, jusqu'à Arétas IV, quoique exceptionnellement, des exemplaires de monnaies portant l'aigle.

Sur les monnaies d'Obodas III, le protocole du roi se lit : *Obodas, roi de Nabatène* avec l'indication de l'année de règne (2).

La découverte de deux exemplaires d'une monnaie portant le nom d'Obodas, en provenance l'un d'Alep, l'autre d'Arabie, rapportés de leur premier voyage au Hedjaz par les PP. Jaussen et Savignac, avait amené Dussaud à remanier sa liste des rois. En effet, ces monnaies d'Obodas, quoique de poids attique (l'une de 4 gr. 75 et l'autre de 4 gr. 15), étaient datées de l'an 1<sup>er</sup> du règne (3), tandis que les monnaies d'Obodas des années 3 et 5 sont de poids ptolémaïque. Le savant orientaliste concluait donc que les nouvelles monnaies appartenaient à un autre Obodas postérieur à l'Obodas (III) qui frappait des pièces successivement de poids ptolémaïque et de poids attique. Il attribuait à cet Obodas le n° IV (4) et c'est lui qui aurait régné de l'an 30 à l'an 9 av. J.-C. Au contraire les rois Obodas II et III auraient été logés dans les quinze ans desquels nous ne savons rien, entre Arétas III et Malichus I<sup>er</sup>, c'est-à-dire de

(1) D'après R. Morey (*Rev. Num.*, 1911, p. 79), ce ne serait pas la tête du roi, laquelle figure sur l'autre face, mais celle de Dusarès, le dieu ; ce point de vue est accepté par Kubitchek : article *Bostra* dans *Appendix to Div. II, sect. A, part. 4* des *Publications of the Princeton University : Archaeol. expedit. to Syria* 1904, 1905 et 1909.

(2) Pour les monnaies d'Obodas III, cf. Dussaud : *Rois de Nab.*, p. 24-27 ; Hill, *loc. cit.*, p. XIV. Cf., sur notre pl. 150, les n° 7 et 8 (de la planche I de Dussaud), de poids ptolémaïque à l'aigle au revers, et les n° 9-12 de poids attique, avec des effigies au droit et au revers. Sur notre pl. 152, les monnaies d'Obodas (de la pl. I de Hill) portent les n° 5 à 8.

(3) Monnaie n° 8 de la pl. I de Hill. Voir notre pl. 152.

(4) Dussaud, *Florilège*, p. 210-211.

62 à 47 av. J.-C. Pour mieux systématiser le poids des monnaies, il attribuait à Obodas III celles de poids ptolémaïque et à Obodas IV celles de poids attique. En même temps, comme on l'a vu, Obodas II paraissant, d'après son effigie, un homme âgé, Dussaud en fait le frère et non le fils d'Arétas III, car Rabel I<sup>er</sup> et Obodas II n'ont régné que peu d'années.

Toutes les monnaies de poids attique d'Obodas portent, sur la face, où ne figure qu'une seule effigie, la légende : *Obodas, roi de Nabatène, l'an.....*

Mais Hill, tout en reconnaissant la valeur métrologique de l'argumentation de Dussaud, ne s'y rallie pas, pour la raison qu'alors on ne trouverait plus le temps nécessaire au long règne de Malichus I<sup>er</sup> (1). Il n'estime pas justifié d'introduire un nouveau roi sur lequel nous ne savons rien. La nouvelle monnaie, cause de ces hésitations, à part la question de date, ne diffère que par des détails des monnaies de poids attique d'Obodas III. Il préfère admettre que ce souverain a pu faire des essais, ou pratiquer plusieurs monnayages et frapper concurremment des pièces de poids ptolémaïque et des pièces de poids attique, peut-être pour des circulations dans des régions différentes de son royaume (2).

Il paraît également anormal que les monnaies ptolémaïques d'Obodas III avec l'effigie de la reine, jusque là considérées comme postérieures à Malichus I<sup>er</sup>, puissent être assignées à une date antérieure à ce dernier, malgré que ses monnaies ne portassent pas d'effigie de la reine. L'insertion de l'effigie de la reine est, en effet, une innovation très importante, d'inspiration tardive. Elle a, reconnaissons-le, toutes chances de n'être pas antérieure à Malichus I<sup>er</sup>, sans quoi ce dernier n'eut pas manqué de l'imiter, à moins d'admettre que ce roi resta célibataire, supposition peu vraisemblable en Orient.

(1) Hill, *loc. cit.*, p. xiv.

(2) Ainsi, le tableau dynastique présenté par Dussaud (*Florilège*, p. 212) diffère de son tableau dans *Rois de Nabatène* (p. 192) et aussi du nôtre, ci-dessus, p. 177. Comme Hill et plusieurs autres, nous préférons la plus ancienne nomenclature de Dussaud.



Dussaud a tiré de la nouvelle monnaie d'Obodas III la conclusion que ce roi régna d'abord sous la tutelle de sa mère. En effet, dans les pièces de l'an I<sup>er</sup>, l'effigie féminine est placée avant l'effigie masculine, tandis qu'à partir de l'an 10, l'effigie masculine est en premier et la féminine en second. Toutefois, ce n'est pas avant les frappes de Malichus II que la reine prend, dans le protocole monétaire, le titre de *Sœur du Roi*.

Arétas IV régna de 9 av. à 40 ap. J.-C. Sur les 73 numéros monétaires publiés par Dussaud, 41 portent le nom de ce roi (4). Ses monnaies sont datées jusqu'à l'an 48 du règne. Ses drachmes d'argent sont du poids attique moyen de 4 gr. 42 et portent son effigie accolée à celle de la reine Houldou (jusqu'à l'an 16). Elles sont de 4 gr. 06 sous son effigie accolée à celle de la reine Chaqilat (de l'an 23, ou plutôt, selon Hill, de l'an 20 jusqu'à l'an 48). C'est probablement la pièce du poids le plus fort qui est désignée dans les inscriptions sous le nom de *bonne drachmes d'Arétas*, que le *Corpus* traduit par *Sicli Haretici* (2).

D'Arétas IV les monnaies d'argent les plus anciennes portent au droit une effigie royale avec la mention : *Arétas, roi de Nabatène, qui aime son peuple*, et, au revers, une effigie féminine royale avec la légende : *Houldou, reine de Nabatène*, suivie de l'année du règne (très souvent hors du flan ou difficile à lire).

Quelques années plus tard, le nom de la reine Houldou est remplacé par celui de la reine Chaqilat (3).

Les monnaies de bronze portent, au droit, à côté de l'effigie royale, la mention : *Arétas, roi de Nabatène*, suivie de l'année du règne. Le revers comporte une silhouette de femme voilée

(1) Dussaud : *Rois de Nabatène*, p. 27 ss. Les monnaies d'Arétas IV occupent les pl. II et III et le n° 1 de la pl. IV de Dussaud (voir nos pl. 150 et 151). Elles occupent aussi les nos 9-21 de la pl. I de Hill (voir notre pl. 152). Enfin, c'est du même roi que sont nos nos 3-14 tirés de la collection des Pères d'Afrique (Jérusalem). Voir notre pl. 149 et l'annexe III.

(2) *CIS*, II, p. 198, voir plus haut, p. 374.

(3) Ce nom, parfaitement établi par la numismatique, était resté douteux dans les inscriptions d'El Mer et d'El Madras (Pétra), datées des années 29 et 26 d'Arétas IV (cf. *CIS*, II, nos 354 et 442, et surtout *RAO*, II, p. 370 ss.). Voir aussi, pour Chaqilat I<sup>re</sup>, ce qui est dit d'elle, p. 377 et la fig. 33, p. 378.

debout, ne paraissant pas représenter la reine. Quelques monnaies d'argent portent les effigies géminées du roi et de la reine. Une monnaie de bronze porte encore un aigle (d'ailleurs très différent de celui des monnaies d'argent de poids ptolémaïque d'Obodas II, de Malichus I<sup>er</sup> et du début d'Obodas III). La légende dit : *demi (obole) d'argent, l'an..* (1).

Les monnaies d'argent, à partir de l'an 30, portent, au revers, les bustes accolés du roi et de la reine. A partir du milieu du même règne, apparaissent les monnaies de bronze aux deux cornes d'abondance en sautoir (2).

Les types monétaires de Malichus II (vers 40-75 ap. J.-C.) sont très semblables à ceux de son prédécesseur. Ils sont d'autant plus difficiles à distinguer, lorsque le nom du roi est illisible, que ce souverain eut pour reine une seconde Chaqilat, peut-être fille de la première. Les protocoles monétaires sont différents; sur la monnaie d'argent d'Arétas IV, la date est inscrite après le nom et le titre de la reine, donc au revers. Sur les monnaies de Malichus II, la date est au droit. C'est seulement, on l'a vu, à partir de ce dernier roi que la reine, dans ses légendes monétaires, porte le qualificatif de *Sœur du Roi*, ce dont on a déduit des conséquences importantes (3): La légende, au droit est d'habitude : *le roi Malichus, roi de Nabatène*, suivi de l'année de règne. Au revers, on lit (la plupart des pièces existantes ont leur texte en partie détruit) : *Chaqilat, sa sœur, reine de Nabatène*. Le poids des monnaies d'argent alla en s'alégeant un peu et passa de 4 gr. 06 à 3 gr. 80, ce qui les laissait encore supérieures au denier romain de 3 gr. 41 (4).

Sous Rabel II (75-105 ap. J.-C.), aux dernières années du royaume indépendant de Nabatène, la numismatique est à peu

(1) Voir la discussion de cette monnaie aux nos 32 et 34 de Dussaud, *Rois de Nabatène*, p. 33-35.

(2) Cf. les nos 49 à 57 de Dussaud : *Rois de Nabatène*, p. 229-232 et, dans la collection des Pères d'Afrique (Jérusalem), les nos 5 à 14 de notre planche 149.

(3) Plus haut, p. 377.

(4) Voir les monnaies de Malichus II : nos 58 à 64 de Dussaud (*Rois de Nabatène*, p. 232-234), et sur notre pl. 151, la pl. iv de Dussaud, nos 2 à 6. Voir aussi l'annexe III et notre pl. 149, n° 15.

près fixée comme précédemment, mais les légendes des pièces les plus anciennes portent la mention : *Rabel, Chaqîlat sa mère*. Il s'agit évidemment de la même Chaqîlat, reine sous Malichus II. Par conséquent, le règne de son fils débuta par une minorité et Chaqîlat fut sa tetrice. Clermont-Ganneau a montré qu'elle eut pour épitrope ou premier ministre un certain Oneichou, lequel porta le titre de *Frère de la Reine* (1). A partir de l'an 20 du règne (95 ap. J.-C.), la mention de Chaqîlat, mère, est remplacée par celle de *Gamilât, sa sœur, reine de Nabatène* indiquant ainsi qu'un ordre nouveau est instauré avec une reine sur le trône, régnant par droit de naissance.

Tantôt les bustes du roi et de la reine sont accolés (sur les monnaies de bronze), tantôt ils figurent isolément au droit et au revers des pièces (2).

Sous ce règne, les monnaies d'argent s'abaissent encore de poids et passent de 3 gr. 80 sous Malichus II et Chaqîlat, à 3 gr. 30, poids inférieur à celui du denier romain de 3 gr. 41.

Il n'existe pas de monnaies nationales nabatéennes postérieures à Rabel II (3).

(1) *RAO*, II, p. 380.

(2) Dussaud, *Rois de Nabatène*, nos 65 à 73, p. 234 à 238. Voir les nos 6 à 12 de la pl. IV de Dussaud (notre pl. 151) et, dans la collection des Pères d'Afrique de Jérusalem, les nos 16 à 19 (notre pl. 149).

(3) Pour Malichus III, voir ci-dessus, p. 257.

## ANNEXE I

### EXPÉDITION D'ÆLIUS GALLUS EN ARABIE (1)

L'expédition des Romains contre les Arabes, qui a tout récemment eu lieu de nos jours sous les ordres d'Aelius Gallus, nous a fait connaître plusieurs des particularités de leur pays. César Auguste chargea ce général d'explorer ces contrées et celles de l'Ethiopie, voyant que la portion de la Troglodytique contiguë à l'Egypte en est voisine, et que la partie du golfe Arabique qui sépare les Arabes des Troglodytes est extrêmement resserrée.

Auguste avait donc conçu le projet de se concilier ces peuples ou de les soumettre ; et ce qui avait contribué à lui en donner l'idée, c'est qu'ils ont, de tout temps, passé pour posséder beaucoup de richesses, parceque, vendant leurs aromates et leurs pierres précieuses contre de l'or et de l'argent, ils ne laissent sortir du pays rien de ce qu'ils reçoivent en échange ; il avait donc l'espoir, ou d'acquérir de riches amis, ou de vaincre de riches ennemis ; il était encore excité à cette entreprise par l'espérance qu'il fondait sur les Nabatéens ses alliés, qui lui promettaient de le seconder en tout.

Tels furent les motifs de l'expédition de Gallus. Mais ce général fut trompé par Syllæos, ministre des Nabatéens : car,

(1) Extrait de *Strabon. Géographie*, XVI, vi. Traduction De la Porte du Theil et Coray. Edition de l'Imprimerie Nationale, Paris, 1819, p. 293.

Il y a une édition plus récente de Strabon, par Muller (coll. Didot), Paris, 1858, avec traduction latine et cartes : elle ne comporte aucun changement substantiel en ce qui concerne l'épisode d'Ælius Gallus.



quoique cet homme lui eût promis de lui servir de guide dans la route, de le seconder en toute occasion et de lui fournir ce qui serait nécessaire, il le conduisit constamment avec perfidie ; au lieu d'indiquer les chemins sûrs et les rivages qu'on pouvait côtoyer sans danger, il lui fit prendre des routes impraticables et l'entraîna, par mille détours, dans des lieux dénués de tout, sur des côtes escarpées, dépourvues de mouillages et hérissées d'écueils à fleurs d'eau ou remplies de bas-fonds : c'est surtout dans de tels lieux que le flux et le reflux causèrent à Gallus de grands dommages.

Au reste, la première faute que l'on commit fut de construire des vaisseaux longs, quand il n'y avait point et ne devait point y avoir de guerre maritime ; car les Arabes, plus particulièrement occupés du trafic, ne sont pas très belliqueux sur terre, à plus forte raison sur mer : cependant, Aelius Gallus n'en fit pas moins construire à Cléopâtre (1), près de l'ancien canal dérivé du Nil, quatre-vingts birèmes, trirèmes et vaisseaux longs. Reconnaissant ensuite son erreur, il fit construire cent trente bâtiments de transport, sur lesquels il embarqua environ dix mille hommes de pied, tant soldats romains pris parmi ceux d'Egypte, qu'auxiliaires, dont cinq cents Juifs et mille Nabatéens sous la conduite de Syllæos.

Après avoir essuyé beaucoup d'accidents et de malheurs, et perdu beaucoup de ses bâtiments, dont quelques uns périrent corps et biens dans le cours d'une navigation dangereuse, il parvint, au bout du quinzième jour, sans avoir rencontré d'ennemis, à Leukè-Komè, lieu très commerçant du territoire des Nabatéens. Ces malheurs eurent pour cause la perfidie de Syllæos, qui prétendait que la route par terre était impraticable pour une armée, tandis que les chameliers commerçants vont en toute sûreté et facilité, de Leukè-Komè à Pétra, et de Pétra à Leukè-Komè, en troupes si nombreuses qu'elles ne diffèrent point d'une armée. Une autre chose y contribua encore : ce fut la négligence que le roi Obodas, selon

(1) Cléopâtre-Arsinoë ou Clysmas, plus tard Qolzoun, plus tard Suez.

le défaut ordinaire des rois Arabes, mettait à l'administration publique, et particulièrement aux affaires de la guerre ; car il laissait tout à la disposition du ministre Syllaos : celui-ci, placé à la tête des opérations, les conduisait d'après des intentions perfides. Je soupçonne, quant à moi, qu'il entraînait dans ses vues de reconnaître le pays, de soumettre, avec le concours des Romains, quelques villes et quelques peuples, et, ensuite, de se déclarer maître de tout, après que ces derniers auraient péri victimes de la faim, des fatigues, des maladies et des autres fléaux dont il les aurait environnés par ses artifices.

Gallus parvint donc à Leukè-Komè avec son armée, déjà tourmentée de la *stomacaccé* et de la *scélotyrbé*, maladies du pays, dont l'une affecte la bouche et l'autre est une espèce de paralysie dans les jambes ; elles furent causées par la mauvaise qualité des eaux et par les plantes dont les soldats s'étaient nourris. Aussi fut-il forcé de passer en cet endroit l'été et l'hiver pour refaire ses malades.

Les marchandises, comme je l'ai dit, se transportent de Leukè-Komè à Pétra, puis de Pétra à Rhinocolura, ville de Phénicie, voisine de l'Égypte, et de là dans les autres pays. Quant à présent, la majeure partie de ces marchandises descend à Alexandrie par le Nil : arrivées de l'Arabie et de l'Inde à Myos-Hormos, elles sont mises sur des chameaux, et transportées à Coptos, ville de la Thébaïde, située sur un canal dérivé du Nil (4) ; de là elles vont à Alexandrie.

Gallus repartit de Leukè-Komè avec son armée : par la perfidie de ses guides, il traversa des pays d'une telle aridité qu'on fut obligé de transporter à dos de chameau l'eau nécessaire ; aussi ce ne fut qu'après un grand nombre de jours qu'il arriva dans le pays d'Arétas, parent d'Obodas : cet Arétas l'accueillit en conséquence avec amitié et lui fit des présents. Mais la trahison de Syllaos rendit ce pays même d'un passage difficile ; on employa trente jours à traverser, à cause du défaut

(4) Erreur absolue. Coptos, aujourd'hui Kuft, est sur le Nil même, entre Louqsor et Keneh.

de routes, cette contrée, qui ne produisait que de l'épeautre et quelques palmiers, et où l'on ne trouvait que du beurre au lieu d'huile.

On entra ensuite dans un pays possédé par des nomades, et absolument désert en grande partie ; on l'appelait *Ararène* ; Sabus en était roi : cinquante jours furent péniblement employés à le parcourir par les plus mauvais chemins, jusqu'à ce qu'on parvint à la ville et à la contrée paisible et fertile des *Négranes* (1). Leur roi prit la fuite, et la ville fut emportée d'assaut : de là, on vint en six jours sur le bord d'un fleuve. Les barbares en étant venus aux mains en cet endroit, leur perte fut environ de dix mille hommes ; les Romains ne perdirent que deux soldats, parce que ces peuples, entièrement étrangers à l'art de la guerre, ne savaient point se servir de leurs armes, qui consistaient en arcs, piques, épées et frondes : la plupart d'entre eux avaient des haches à deux tranchants. La prise de la ville nommée Asca, également abandonnée par le roi, suivit immédiatement ce combat.

De là, Gallus parvint à la ville d'Athrulla, s'en empara sans coup férir, et y laissa garnison. Ayant fait des provisions de blé et de dattes pour la route, il poussa jusqu'à la ville de Marsyaba, appartenant à la nation des *Rhamanites*, qui étaient gouvernés par Hasarus. Il l'assiégea pendant six jours, mais la disette le contraignit à lever le siège : il était alors à deux journées du pays des aromates, selon ce que disaient les prisonniers.

Gallus consuma six mois dans les routes où la perfidie de ses guides l'entraîna ; il s'aperçut, mais un peu tard, de leur trahison, et rebroussa chemin, en prenant, pour le retour, des routes différentes ; aussi parvint-il à gagner en neuf jours l'endroit du pays des *Négranes* où le combat s'était donné ; de là, en onze jours, il vint aux Sept-Puits, lieu ainsi appelé du nombre des puits qu'on y trouve. Ensuite, après avoir traversé un désert, il atteignit une bourgade nommée Chaalla, puis celle

(1) Negrana, Nadjran

de Malothas, située sur une rivière ; une route à travers un pays inhabité, où l'on trouva quelque peu d'eau, le conduisit à Négra, bourgade située sur le bord de la mer, dépendant de la domination d'Obodas. Il lui suffit de soixante jours en tout pour franchir, au retour, l'espace qu'en allant il avait mis six mois à parcourir. De Negra, il traversa la mer Rouge et, après onze jours de navigation, il débarqua à Myos-Hormos, d'où il se rendit par terre à Coptos, et de là à Alexandrie, avec ceux de ses soldats qui étaient en état de servir. Il perdit les autres presque uniquement par l'effet des maladies, des fatigues, de la faim et des mauvaises routes, puisqu'il n'en perdit que sept dans les combats.

Telles sont les causes qui empêchèrent cette expédition d'avancer beaucoup nos connaissances sur ces contrées : cependant, elle ne fut pas tout à fait inutile.

Syllæos fut l'auteur du malheureux succès de l'entreprise, mais il en porta la peine à Rome ; car, malgré ses protestations d'amitié, ayant été convaincu de perfidie en cette circonstance, et de quelques autres crimes encore, il fut décapité.

---



## ANNEXE II

### DESCRIPTION DE L'ARABIE PAR PLINE (1)

Au midi, sur la terre ferme, les Ansarites ; puis un trajet de huit jours de marche à travers les montagnes. Nations : les Larendans, les Catabanes, les Gébanites, avec plusieurs villes, dont les plus grandes sont Nagia et Tamna avec 65 temples, nombre qui témoigne de sa grandeur, et un promontoire (Syagrius) d'où l'on compte 50.000 pas à la terre ferme des Troglodytes : les Foaniens, les Ascites, les Chatramotites, les Tomabéens, les Antidaléens, les Lexianes, les Agréens, les Cerbanes, les Sabéens, les plus connus des Arabes à cause de l'encens, et dont les tribus *s'étendent sur l'une et l'autre mer*. Villes qui leur appartiennent, sur le rivage de la mer Rouge : Narane, Marma, Corolia, Sabatha. Dans l'intérieur, les villes de Nascus, Cardava, Carnus et Tomala, où l'on apporte les parfums. Un district appartient aux Atramites, dont la capitale est Sabatha, renfermant dans son enceinte 60 temples ; mais la ville royale est Mariaba. L'Atramitide (Hadramaout) occupe un golfe de 94 mille pas, rempli d'îles où croissent les parfums ; aux Atramites touchent, dans l'intérieur des terres, les Minéens ; sur le bord de la mer habitent les Elamites, avec une ville du même nom. Leurs voisins sont les Cagulates, la ville de Sibi, que les Grecs appellent Apate, les Arses, les Codans, les Vadéens, avec une grande ville, les Banasaséens, les Léchiens,

(1) *Histoire Naturelle*, IV, 32. Trad. Littré, 1848-50, I, p. 260.

Il n'y a pas de traduction française récente de Pline. La meilleure édition critique est actuellement celle de Meyhoff, 6 vol., Leipzig, 1892-1909.

l'île de Sygaros où les chiens n'entrent pas ; si on les y porte, ils hurlent sur les rivages et y meurent. Un golfe profond où sont les Leanites, qui lui ont donné leur nom ; leur capitale est Agra et dans le golfe Laeana, ou suivant d'autres Aelana, car le golfe lui-même a été appelé par les auteurs latins Aelanitique, par d'autres Aelenatique ; par Artémidore, Aelenitique ; par Juba, Loenitique. Le tour de l'Arabie, depuis Chorax (1) jusqu'à Laeana, est, d'après les auteurs, de 4.770.000 pas. Juba pense que le tour en est d'un peu moins de 4 millions de pas. L'Arabie est le plus large au nord, entre les villes de Héroum et de Chorax.

Maintenant énumérons ce qui reste dans l'intérieur. Selon les anciens, aux Nabatéens confinaient les Thimanéens. Maintenant, ils ont pour voisins les Taoènes : suivent les Juellènes, les Arracènes, les Arènes, une ville qui est le rendez-vous de tout le commerce, les Hémuates, les Amalites, les villes de Domatha et d'Egra ; les Thamudènes ; la ville de Badanatha, les Carriens, la ville de Carriata, les Achoates, la ville de Phoda, les Minéens, tirant d'après l'opinion vulgaire leur origine de Minos, roi de Crète et auxquels appartiennent les Charméens ; une ville de 14.000 pas. Mariaba des Baramalaques, qui, elle-même, n'est pas à mépriser ; la ville de Carnon, les Rhadaméens, qui passent pour tirer leur origine de Rhadamante, frère de Minos ; les Homérites, avec la ville de Massala ; les Hamiréens, les Gédranites, les Ampres, les Ilisanites, les Bachilites, les Samnéens, les Amathéens avec les villes de Nessa et Cenesseris, les Zamarènes, avec les villes de Saiace, de Scantate et Bacascamis ; la ville de Riphéarma, mot qui signifie orge dans la langue des indigènes ; les Antéens, les Raves, les Gyréens, les Mathatéens, les Helmodènes, avec la ville d'Ebade, les Agactures, dans les montagnes, avec une ville de 20.000 pas, où est la source Emischabales, nom signifiant ville des chameaux ; Ampélone, colonie des Milésiens ; la ville d'Actrida ; les Calingiens, dont la ville s'appelle Mariaba,

(1) Charax, sur le Chatt el Arab, au golfe Persique.

mot qui signifie maître de tous ; les villes de Pallon, de Vranimal, auprès d'un fleuve par lequel on pense que l'Euphrate vient de sortir ; les nations des Agréens et des Ammoniens, la ville d'Athène, les Caurananes, mot qui signifie très riches en gros bétail ; les Coranites, les Caesanes, les Choanes. Il y eut aussi dans ces parages des villes grecques : Aréthuse, Larisse, Chalcis ; elles ont été détruites dans différentes guerres.

---

### ANNEXE III

#### MONNAIES NABATÉENNES DE LA COLLECTION DES PÈRES D'AFRIQUE A JÉRUSALEM (1)

##### ARÉTAS III

N° 1. Æ (?) 18 m/m. Tête diadémée à droite, fort indistincte.

R. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΕΤΟΥ, en deux lignes (à droite).

ΦΙΛ-ΕΛΛΗΝΟΣ (à gauche).

Victoire tourelée, debout à gauche, tendant une couronne de la main droite et tenant une palme de la gauche.

Les monnaies de ce type ont quelquefois, dans le champ à gauche, les lettres grecques ΑΡ. Ici elles manquent ou sont détruites.

Correspond au n° 4 de Dussaud : *Numism. des Rois de Nabatène*, au *J. Asiatique*, 1904, p. 205.

(n° 742 de Jérusalem).

N° 2. Æ 17 à 19 m/m. Même description] que le n° 1 ; le droit est très net.

(n° 743 de Jérusalem).

##### ARÉTAS IV

N° 3. Æ 17 à 18 m/m. Se rattache au type d'Arétas IV, semblable au n° 26 de Dussaud (*loc. cit.*, p. 218), mais avec la particularité d'une surfrappe, ce qui a troublé notamment l'image du droit, où la tête n'est plus reconnaissable.

(n° 745 de Jérusalem).

(1) Travail effectué sur des moulages, sans indication de la matière ni du poids.

Les lectures et les observations sont dues à la grande obligeance de M. René Dussaud, membre de l'Institut.

Les numéros courants donnés à ces monnaies, de 1 à 19, sont ceux de notre pl. 149.



N° 4. Æ 18 m/m. *Inédit*. Pareil à une monnaie inédite de la collection personnelle de Dussaud, variante de ses n°s 27 et 28 (*loc. cit.*, p. 219).

Cet orientaliste lit :

au droit, de part et d'autre d'un buste, à droite, Π et Ο.

℞. ? ל שנה (à droite), [חרתה מלך נבט] à gauche.

[*Arétas, roi de Nabatène*], *l'an 14* (?).

Figure debout à gauche, levant un bras, entre Ο et Π.

(n° 744 de Jérusalem).

N° 5. Æ 18-19 m/m. Exemplaire du n° 49, Dussaud (*loc. cit.*, p. 44).

Buste du roi (lauré) et de la reine, accolés à droite.

Dans le champ, devant le buste un ש nabatéen.

℞. Deux cornes d'abondance diadémées en sautoir. Entre elles, en trois lignes : חרתה שקולת; *Arétas, Chaquïlat*.

(n° 743 bis de Jérusalem).

N° 6. Æ 16 m/m. Autre exemplaire d'*Arétas* et *Chaquïlat*, comme le n° précédent, droit très indistinct.

(n° 754 de Jérusalem).

N° 7. Æ 17-18 m/m. Autre exemplaire d'*Arétas* et *Chaquïlat*, comme les deux n°s précédents.

(n° 743 de Jérusalem).

N° 8. 14m/m. Probablement bronze. Dussaud le considère comme un type nouveau.

Tête laurée à droite.

℞. Dans une couronne de lauriers, חרתה *Arétas*. Il s'agit évidemment d'*Arétas* IV. Le moulage ne laisse pas soupçonner d'autres lettres.

(n° 752 de Jérusalem).

N° 9. Æ 11 à 12 m/m. Peut-être un autre exemplaire du n° 53 de Dussaud (*loc. cit.*, p. 230).

Tête laurée à droite.

℞. Entre deux cornes d'abondance, en sautoir, חר abréviation probable d'*Arétas*.

(n° 748 de Jérusalem).

N° 10. Æ 13 m/m. Variante du n° 55 de Dussaud (*loc. cit.*, p. 231).

Tête laurée à droite.

R. Deux cornes d'abondance diadémées en sautoir. Entre elles, la lettre  $\pi$  que Dussaud tient pour une abréviation d'Arétas.

Dans l'exemplaire n° 55 de Dussaud, on aperçoit, dans le champ à droite, la partie supérieure des lettres  $\pi\delta$ . Ici on n'en voit pas trace.

(n° 749 de Jérusalem).

N° 11. Æ 13-14 m/m. Variante des monnaies d'Arétas IV, au buste du roi et, au revers, les cornes d'abondance en sautoir. Il semble qu'il y ait O entre les cornes d'abondance, ce qui serait une variante nouvelle.

Cf. Les monnaies 53 à 57, de Dussaud, *loc. cit.*, p. 230-232.

(n° 751 de Jérusalem).

N° 12. Æ 14 m/m. Variante de la monnaie précédente; offre des particularités qui semblent nouvelles.

N° 13. Æ 14 m/m. Variante du n° 57 de Dussaud (*loc. cit.*, p. 231).

Tête laurée à droite, grènetis.

R. Deux cornes d'abondance diadémées, non en sautoir, remplies de fleurs.

(n° 750 de Jérusalem).

N° 14. Æ 12 m/m. Semble un autre exemplaire du n° 12 ci-dessus.

(n° 746 de Jérusalem).

#### MALICHOS II

N° 15. Probablement AR. 16-17 m/m. Peut-être une variante nouvelle des monnaies datées au nom de Malichos II et de Chaquilat. L'an 12 du règne est possible, mais non certain. Dussaud lit :

[—II] נבטור שנת (à gauche) [מלכו מלכא מלך] (à droite); (*Malikou, le* roi, roi de Nabatène, l'an 12(?))

Buste à droite.

𐤒𐤊. מלכֶּת נַבְטוּ (à gauche) [שְׁקִילָה אַחַתָּה] (à droite).

[*Chaquilat*] *lat* [*sa sœur*], *reine de Nabatène*.

Buste voilé à droite, grènetis.

(n° 753 de Jérusalem).

## RABEL II

N° 16. Æ 17-18 m/m. Semble un autre exemplaire du n° 65 de Dussaud (*loc. cit.*), p. 234.

Rabel II et sa mère Chaquilat.

Deux têtes laurées, accolées à droite.

𐤒𐤊. Deux cornes d'abondance diadémées en sautoir. Entre elles et en trois lignes :

רַבֵּאל שְׁקִילָה אִמָּה ; *Rabel, Chaquilat, sa mère*.

(n° 757 de Jérusalem).

N° 17. Æ 13 m/m. Analogue au n° précédent, même lecture au 𐤒𐤊.

*Rabel, Chaquilat, sa mère*.

(n° 755 de Jérusalem).

N° 18. Æ 17 à 18 m/m. Autre exemplaire du n° 66 de Dussaud (*loc. cit.*, p. 235). *Rabel et Gamlat sa sœur, reine de Nabatène*.

Buste à droite. On lit . . . . . רַבֵּאל מַלְכָּה. Le reste, notamment la date, a disparu.

𐤒𐤊. . . . . גְּמֻלָּה.

(n° 758 de Jérusalem).

N° 19. Æ 13-14 m/m. Autre exemplaire du n° 73 de Dussaud (*loc. cit.*, p. 237).

Têtes laurées et accolées à droite, du roi Rabel II et de la reine Gamlat.

𐤒𐤊. Deux cornes d'abondance en sautoir. Entre elles et en deux lignes :

רַבֵּאל גְּמֻלָּה *Rabel, Gamlat*.

(n° 757 de Jérusalem).

## ANNEXE IV

### LA TRANSJORDANIE ET L'ARABIE PÉTRÉE EN AUTOMOBILE (1) (Pétra et Kérak)

*Dans la gare en ruines de Katrani, sur le chemin de fer du Hedjaz (Transjordanie), vendredi 21 mars 1924.*

Ceci est peut-être le premier récit d'un voyage à Pétra en automobile. Ce mode de locomotion, bien plus souple qu'on ne croyait il y a seulement deux ou trois ans, facilite les grandes randonnées au désert. S'il ne dispense ni des précautions de sécurité, ni des démarches préparatoires destinées à assurer le passage, ni d'emporter tout ce dont on a besoin ; s'il limite aussi le volume des bagages, il permet, tout au moins, d'aller vite et de franchir en un jour des étapes sextuples de celles des chameaux, sans être dominé par le problème essentiel de l'eau en cours de route ; il permet aussi de passer presque partout, pourvu qu'on trouve, quand le terrain devient franchement montagneux, des animaux comme complément indispensable des transports : chevaux, ânes, mulets ou chameaux.

A vol d'oiseau, Pétra est à 80 kilomètres au sud-est de la mer Morte. Elle peut être atteinte par le nord ou par le sud. Placée dans un désert presque absolu, aux montagnes violemment tourmentées, on y parvient de Damas par le haut plateau syro-mésopotamien le long de la route des pèlerins des lieux

(1) Ce récit a paru dans la *Géographie*, juill.-déc. 1925. Nous en supprimons ce qui ferait double emploi avec les développements des chapitres précédents, auxquels nous nous bornons à renvoyer le lecteur.



saints de l'Islam. De Jérusalem, on a le choix, soit de la route de Jéricho venant rejoindre celle de Damas à Amman, soit de l'itinéraire, en apparence plus direct, contournant au sud-ouest la mer Morte et remontant vers Pétra par un étroit défilé venu du Wadi Arabat. On peut aussi partir d'Akaba, sur le golfe de la mer Rouge et gagner le nord à travers le même Wadi Arabat, si l'on ne préfère pas prendre la piste directe de Maan sur le chemin de fer du Hedjaz, point à partir duquel la voie ferrée venue du nord s'infléchit légèrement vers le sud-est.

Les routes du sud, utilisées d'habitude par ceux qui font en même temps le voyage du Sinaï et de Pétra, et notamment par la caravane biblique des P. P. Dominicains de Jérusalem, sont actuellement peu accessibles. Le roi du Hedjaz n'est pas en état d'y assurer la sécurité, et, d'ailleurs, le passage y dépend de cheikhs peu obéissants, ne songeant qu'à exploiter, pour ne pas dire à rançonner les passants (1). Les routes du nord, si difficilement accessibles autrefois et pratiquées seulement quand des négociations avec les tribus avaient permis d'escompter une libre traversée de leurs territoires, ne dépendent guère aujourd'hui que de l'appui du gouvernement transjordanien, d'ailleurs contrôlé par la Grande-Bretagne. Grâce à l'organisation d'un embryon de gendarmerie, ce gouvernement est en mesure de faire respecter une caravane, s'il s'en donne la peine, par les Bédouins nomades de ces déserts. Comme nous avons la chance de pouvoir compter sur son concours, on comprend que nous ayons choisi l'itinéraire par la Transjordanie.

Se procurer des automobiles à Jérusalem n'est pas difficile. Une fois cette première question résolue, l'on peut quitter la Ville Sainte en suivant l'excellente route empierrée de Jéricho, laquelle ne dépasse pas le Jourdain. On traverse ce fleuve et l'on se trouve en Transjordanie. Au delà, la route n'est plus guère qu'amorcée sur certains tronçons, et l'on progresse sur

(1) Depuis que cette relation de voyage a été écrite, la dynastie Hachémite a été détrônée et le vague gouvernement du Hedjaz mis en déconfiture par les Wahabites d'Ibn Saïd.

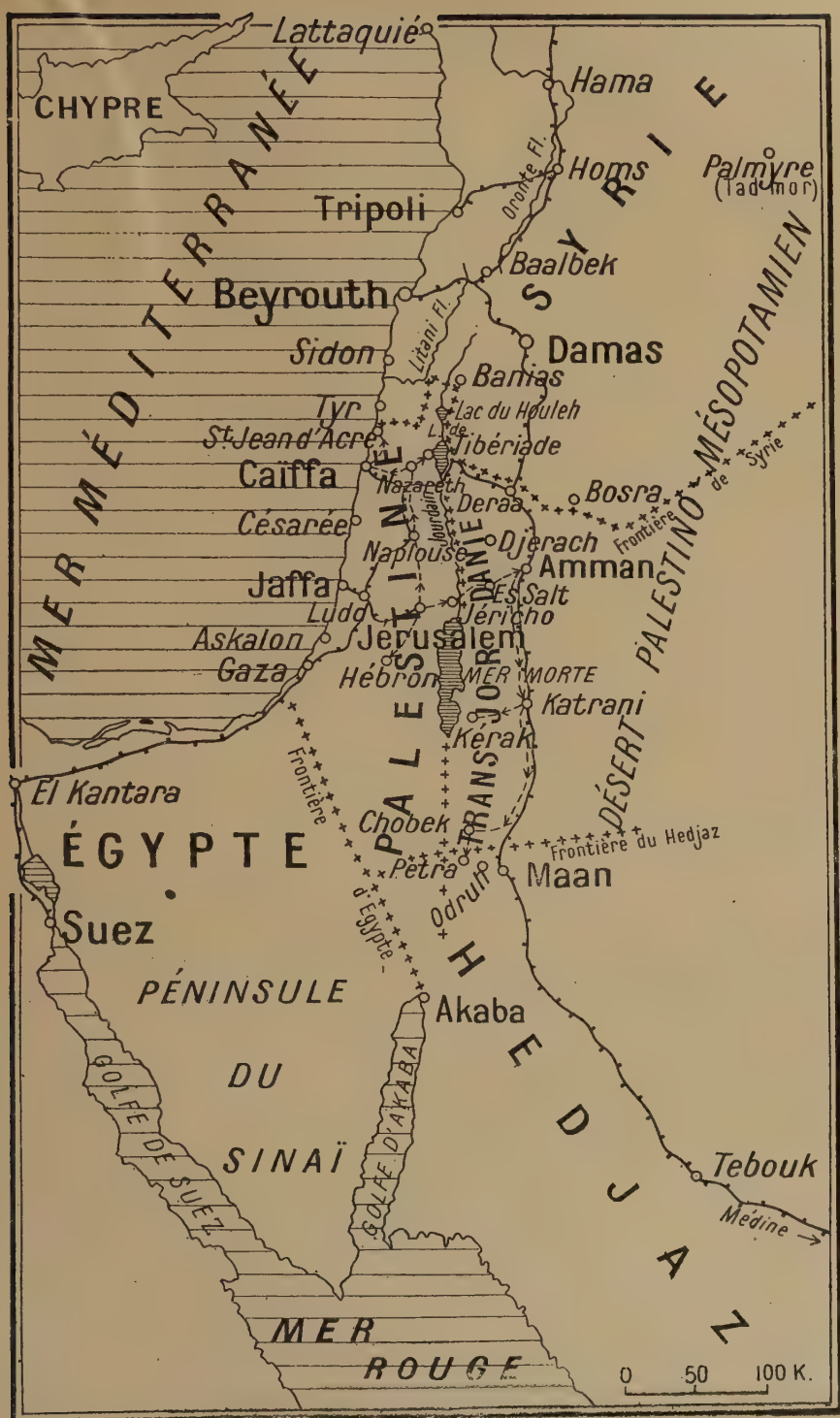


Fig. 73. — Syrie, Palestine, Transjordanie, Arabie Pétrée, Hedjaz.

la piste, souvent fort mauvaise, menant à Es Salt et Amman, la capitale politique du nouvel état créé par l'Angleterre, dont le souverain est l'émir Abdallah, un jeune homme assez bien intentionné, fils de Hussein, roi du Hedjaz, et frère de l'émir Feizal, roi de l'Irak.

La Transjordanie est encore en voie de gestation. Faute de ressources fiscales, de personnel qualifié, de richesses naturelles et même de population, elle n'est qu'un pâle reflet de ce que nous appelons d'habitude un état. On atteint, à Amman, la voie ferrée du Hedjaz, reliant Damas à Médine. L'avantage de cette route est de nous donner, vers notre destination, un fil conducteur que nous n'aurons qu'à suivre à travers le désert. Ce chemin de fer, commencé sur un iradé du sultan, en 1904, fut construit par les Turcs, aidés ou dirigés par les Allemands, avec des contributions religieuses. Son but avoué était de faciliter le voyage des pèlerins vers les Lieux Saints de l'Islam. Son but réel était de mieux dominer La Mecque et Médine, dont les chérifs ont toujours cherché à se rendre indépendants. Le chemin de fer remplace l'ancienne route des caravanes, l'antique Darb El Hadj, jalonnée de place en place par des redoutes fortifiées, des caravansérails très anciens et d'apparence médiévale, où s'abritaient les pèlerins en cas d'attaque des nomades, jalonnée aussi par des tombes, car beaucoup de ces malheureux pèlerins mouraient des fatigues du voyage. Aujourd'hui, ce chemin de fer est partagé en tronçons : le nord, de Damas à Déraa, est sur le territoire du mandat français de Syrie. A partir de Déraa, le chemin de fer est en Transjordanie jusqu'à peu de distance de Maan, et là commence le Hedjaz (1) dont le nom seul évoque des idées de privation, de sécheresse et d'inhospitalité. Pendant la guerre, lorsque l'Angleterre, utilisant les ambitions du futur roi du Hedjaz, qui n'était alors que le chérif de la Mecque, réussit à s'assurer son concours contre les Turcs, une mission militaire anglaise,

(1) La frontière fixée au nord de Maan, en 1924, a de nouveau été modifiée depuis et laisse aujourd'hui Pétra de Transjordanie.

doublée d'une mission militaire française, organisèrent les faibles détachements, les médiocres contingents indigènes, ne dépassant jamais 3 à 4.000 hommes, qui suffirent à chasser peu à peu les Turcs de la voie ferrée, à intercepter leur accès aux villes saintes. A cette œuvre, se sont dévoués quelques apôtres, tels le jeune professeur orientaliste d'Oxford devenu le colonel Lawrence, énergumène, ascète et savant, très ennemi de la France, ainsi que quelques autres, parmi lesquels le lieutenant Peake, jeune homme fort énergique, dont il sera question dans ces pages, et trois ou quatre officiers français spécialisés dans les questions arabiques et musulmanes. Ils avaient pris comme principale base militaire Akaba, sur le golfe qui fait, en mer Rouge, un pendant au golfe de Suez. Remontant vers Maan, ils avaient réussi, par des coups de mains hardis, à faire sauter successivement toutes les stations de ce chemin de fer jusque vers Amman au nord. C'est dire que la voie ferrée a beaucoup souffert ! Le rail, cependant, a été rétabli et l'on y fait passer un train par quinzaine jusqu'à Maan. Nous n'utiliserons pas ce mode de locomotion, dont tout confort a disparu. Il nous resterait, tout de même, à organiser en pays dénué de ressources, le voyage entre le point le plus rapproché de la voie ferrée et les ruines de Pétra, lesquelles ne sont pas sur son parcours.

Au Hedjaz proprement dit, le trafic est complètement interrompu et ce n'est pas sur les ressources du roi Hussein qu'on peut compter pour le rétablir.

Notre expédition devait donc se résigner à longer la voie ferrée. Notre plan est d'aller le premier jour aussi loin que possible vers le sud. Il n'y a pas de route tracée, seulement la piste des chameaux ; elle est très mauvaise et l'on doit s'attendre, malgré pneus et ressorts, à danser une furieuse sara-bande tout le long du voyage.

Un second problème est celui de la sécurité. La guerre a laissé partout des fusils. *Les indigènes en sont avides*. Aussi ne voit-on jamais deux hommes réunis, sans que l'un d'eux, au moins, soit armé d'un fusil de guerre cueilli pour pas cher lors



de la débandade finale des armées turques de Palestine. Les modèles anglais sont fréquents. N'oublions pas que l'armée du maréchal Allenby a compté 120.000 hommes, que les Turcs en ont mis en ligne 100.000 et que les Allemands ont fourni aussi des contingents de 10 à 20.000 combattants. Nous voyons souvent les femmes porter les fusils des hommes.

⚪ Dans ce pays primitif, tous les indigènes se redoutent et se haïssent mutuellement. La vie urbaine et sédentaire n'existe pour ainsi dire pas en Transjordanie. On n'y connaît que la vie nomade : au désert, l'homme est un loup pour l'homme et tous les ans les coups de mains, les coups de feu, les djichs se succèdent. C'est dans ce milieu difficile qu'il fallait assurer la sécurité de onze personnes. Telle est la tâche qui pesait particulièrement sur le Lieutenant Peake, commandant de la légion de gendarmerie de Transjordanie (environ 1.200 hommes pour un territoire immense) et nommé pacha par le roi Hussein. C'est un Anglais blond, rose, en uniforme presque britannique, aux yeux candides d'enfant, âgé d'environ trente-huit ans ; il porte la couffieh, c'est-à-dire la coiffure de soleil des Bédouins, une sorte de voile couvrant la tête et la nuque, fixé par un cordon de coton et d'argent qui fait deux fois le tour du crâne. C'est un ascète aussi, à qui suffit son manteau comme couchage et du pain bédouin sans levain comme nourriture. Il s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de dévouement et nous lui en exprimons toute notre gratitude.

Pour assurer notre sécurité et nos transports, il a fallu mobiliser une quinzaine de soldats de Transjordanie et 25 chevaux. Cette troupe a été expédiée cinq jours auparavant par étapes, portant ses vivres et ses fourrages. A l'endroit où devront s'arrêter les autos, elle nous attend pour assurer le ravitaillement, la sécurité et le transport des voyageurs et des bagages : d'ailleurs, Peake a pour principe de ne laisser personne s'éloigner d'un campement sans le faire accompagner par un soldat armé. Seule la manifestation de la force peut en éviter l'emploi. Voyageant avec lui, nous sommes tranquilles.

Une troisième difficulté est celle de l'eau. Ce pays est partout

désertique. La capitale, Amman, est arrosée par un cours d'eau permanent, le Yabbok, affluent du Jourdain, simple filet d'eau. Mais au delà, dans cet immense désert sans dénomination qui, au levant de la mer Morte, s'étend de l'ouest à l'est jusqu'au golfe Persique, on ne rencontre que peu de sources et l'eau est des plus rares. Le chemin de fer a été construit à une distance moyenne de 60 à 80 kilomètres à l'est de la mer Morte, parce que les dénivellations y sont faibles. Loin de tout point susceptible d'être bombardé, la voie ferrée y paraissait inviolable. Chaque gare (elles sont espacées de 28 kilomètres) est dotée d'un puits et d'une pompe, mais, sauf à Katrani, ils sont hors d'usage. Leurs réservoirs sont crevés, éventrés par les explosifs. Peake nous raconte, en cours de route, la date et les circonstances de chacun des attentats perpétrés, souvent sous sa propre direction, contre ces pauvres stations.

Vers le sud, il faut quitter la voie ferrée et marcher à l'ouest. Là nous trouverons une source, riche et claire. C'est le vallon de Chobak. Dans la gorge de Pétra, la source de Moïse irrigue, sur quelques centaines de mètres, des terres de culture en petites terrasses ; à Pétra même de méchants points d'eau nous permettront de subsister.

Un dernier problème est celui du bagage. Le voyageur ne dispose, naturellement, que de ce qu'il apporte et l'automobile ne laisse libre à cet effet que ses marchepieds. Il est vrai que nous emmenons un camion, mais c'est encore trop peu pour le transport des tentes et du matériel de couchage, des caisses et des provisions. Les voyageurs feront bien de ne jamais perdre de vue qu'il y a une limite minimum au bagage, au-dessous de laquelle leur tournée leur coûtera beaucoup de peine et de privation (1).

Et maintenant, quelques mots de nos compagnons de route. En dehors de Peake Pacha et de sa mère Mrs. Peake, nous voyageons avec Sir Ronald Storrs, gouverneur de Jérusalem,

(1) Nous devons nous repentir, par exemple, de n'avoir pas emporté nos tentes à Pétra où nous n'eûmes, pour nous loger, que des grottes, et plus encore d'avoir omis une bonne provision d'eau minérale.

ancien secrétaire oriental de Lord Kitchner au Caire. Il a été mêlé, pendant la guerre, aux négociations avec les Arabes du Hedjaz et regrette, sans doute, que la France ait été tenue dans l'ignorance des promesses qui leur furent faites, ignorance qui a amené plus d'un malentendu et a abouti à la tragique aventure en Syrie de l'émir Feizal, aujourd'hui souverain de l'Irak. Sir Ronald est artiste, musicien et fort pénétré de culture française. Nommé gouverneur militaire de Jérusalem dès la prise de la ville par le Maréchal Allenby, il connaît parfaitement son terrain arabe. Nous avons quelques charmantes compagnes de voyage, notamment Lady Storrs et sa fille, la comtesse de Sérionne et M<sup>me</sup> Kammerer, toutes bien adaptées à ce genre de voyage.

Comme moyens matériels, nous disposons de quatre autos, dont deux sont de fortes voitures à sept places. Nous emportons des lits pliants et un grand nombre de couvertures de laine pour les nuits froides des hauts plateaux, car Amman est à 900 mètres, la voie ferrée entre 900 et 1.000 mètres, le col menant à Pétra est à 1.700 ou 1.800 mètres, et Pétra même à une altitude moyenne de 1.000 mètres. La saison est encore bonne, c'est-à-dire que la chaleur est supportable de jour et que les nuits sont déjà un peu moins froides. C'est Peake qui s'occupe de la nourriture et du logement — la plus rigoureuse simplicité sera de rigueur.

On nous a recommandé de ne pas emporter d'argent pour le cas de mauvaises rencontres — ce n'est pas si rassurant. — D'une manière générale, l'expédition repose sur des moyens gouvernementaux, sans lesquels nous n'aurions pu nous risquer chez des tribus pillardes dont le fanatisme, pendant des siècles, empêcha toute pénétration des voyageurs en Arabie Pétrée. Un de nos meilleurs atouts est d'avoir la compagnie du personnage le plus redouté des Bédouins, le chef de la gendarmerie.

Notre après-midi d'hier a été occupée non seulement à la visite de Jérusalem, mais encore et surtout à de petits achats, à des courses indispensables, à nous procurer des lits pliants

pas trop volumineux, des draps, des couvre-pieds, la plupart de ces objets empruntés à droite et à gauche, notamment aux Dominicains, si obligeants, de l'École biblique de Jérusalem. Nous achetons quelques douceurs qui, sans doute, manqueront : chocolats, biscuits et aussi des bougies, des lampes électriques de poche, etc., etc.

Donc ce vendredi 21 mars 1924, à 6 heures du matin, les deux voitures partant de Jérusalem s'ébranlent — les deux autres nous attendent déjà à Amman avec le camion des bagages.

La route de Jérusalem à Jéricho fait d'abord le tour du mont des Oliviers et effectue ensuite, par de larges virages, une vertigineuse descente de 1.200 mètres jusqu'à la mer Morte, qui scintille lourdement en contrebas avec son air plombé et lisse : les ravins se succèdent et l'on peut juger à quel point la Terre Promise est misérable. Il nous faut une heure et quart pour atteindre Jéricho, ville misérable aussi, dans une contrée misérable. Je m'attendais à une riche plaine d'alluvions ; on n'y trouve que quelques jardins. Ce n'est pas le désert. C'est tout ce qu'on peut en dire. De la ville qu'assiégea Josué, l'on ne sait rien : Il y a d'autant moins de traces de monuments antiques que la cité primitive était à plusieurs kilomètres à l'ouest, sur le bas des pentes des monts de Judée. C'est une désillusion. Des murailles qu'effondrèrent les fameuses trompettes, il ne reste pas pierre sur pierre. Le seul souvenir historique évoqué par ce site est celui d'Hérode le Grand, mort en ce lieu après avoir pris goût, dans sa vieillesse, à ce climat plus chaud. D'ailleurs la famille hérodiennne aimait les bords de la mer Morte puisqu'elle avait une résidence royale à Callirhoë, une station thermale chaude (pl. 95, n° 4).

Nous filons vers le Jourdain, à travers un dédale de petits cônes de marne fort minables ; la route serpente au milieu d'un terrain malsain et peu cultivé.

Le Jourdain ne fait aucune impression ; c'est un médiocre fleuve aux eaux limoneuses comme tant d'autres. Son attrait est tout entier dans le souvenir de Jean-Baptiste. Sur un



médiocre pont moderne en poutrelles de fer, nous franchissons la frontière de l'état arabe. Grâce aux dispositions prises, on nous laisse passer sans nous taxer. La Transjordanie est si pauvre qu'elle croit pratique d'exploiter les touristes en faisant payer cinq livres (c'est-à-dire 125 francs-or) pour chaque auto pénétrant sur son territoire.

A partir de là, le terrain se relève lentement : nous arri-

rons peu à peu à la montagne et sommes agréablement surpris de nous trouver dans une vallée étroite assez fertile, où coule un torrent d'un débit appréciable ; les yeux sont charmés par des champs de fleurs sauvages où se font remarquer des espèces de grandes sauges bleu foncé, de petites orchidées des champs, de larges marguerites jaunes, des narcisses rouge vif, des véro-



Fig. 74. — Dolmens à l'ouest de Madeba (El Kweizige)  
(d'après A. Musil, *Arabia Petraea*, I, *Moab*, fig. 104, p. 269)

niques et diverses espèces de fleurs de nos pays. Nos autos filent à toute vitesse dans ces ravins, dans ces gorges sinueuses, et atteignent Es Salt, probablement l'antique ville de Gadara, qui joua le rôle d'une métropole au temps des guerres entre Juifs et Romains, d'après l'historien Joseph. Es Salt est aujourd'hui la plus grande ville de la Transjordanie (environ 20.000 habitants). Elle rappelle étrangement les villages perchés et étagés du Liban ; c'est une vision rapide, car nous ne traversons pas la ville et tournons à droite. La route continue à monter en changeant de vallon. Nous atteignons une croupe dans une région où les dolmens sont assez nombreux (fig. 74),

nous voici à 1000 mètres d'altitude. A travers de forts vallonnements constituant les hauts plateaux de la Transjordanie, peu à peu, nous pénétrons dans une vallée sans eau que marquent les premières maisons d'Amman, capitale d'Abdallah. C'est une ville en croissance rapide, depuis que s'y est installé le vague gouvernement de l'Émir. C'est aussi une des villes ayant gardé des traces imposantes du régime politique des Romains. En plein centre de l'agglomération, sur le bord du torrent, se dresse un théâtre romain, construit, d'après certains auteurs, par Hérode le Grand ou par son fils le Tétrarque Hérode, pour faire leur cour à leurs protecteurs de Rome. Plus probablement encore ce théâtre est du <sup>II</sup><sup>e</sup> siècle de notre ère : une douzaine de colonnes sont toujours debout sur le Forum. De l'autre côté de cette place, les restes d'un Odéon achèvent de mourir sous le soleil éclatant. Mais le théâtre est en bon état et fort impressionnant ; ses gradins sont utilisables. Ce serait un beau décor pour la Comédie française. On y a même donné des représentations théâtrales.

L'ancienne capitale des Ammonites, tant haïs des Hébreux, fait encore bon effet. Une jolie rivière la traverse, qui n'est rien moins que le Yabbock. Nous ne sommes pas loin, ici, de sa source ; il décrit un grand arc de cercle, d'abord vers l'est, puis vers le nord et va tomber dans le Jourdain à 20 kilomètres au nord du pont que nous avons traversé nous-mêmes ; des rangées de peupliers barrent la riche petite plaine pour couper un peu les vents. La rue principale d'Amman regorge de monde : des nomades, des Bédouins venus pour se réapprovisionner en clous, en lampes à pétrole, en sandales, en lainages, en articles de cuir, en sellerie pour chameaux. Ils poussent devant eux des troupeaux de moutons ou de chèvres, contre-partie de leurs achats, car c'est du produit de leurs bestiaux qu'ils soldent leurs approvisionnements : d'ailleurs cet immense pays si pauvre ne peut nourrir que des troupeaux. Encore cela n'est-il vrai qu'au printemps, quand les pluies des deux derniers mois ont donné, provisoirement, à ces coteaux la couleur verte et permis quelques maigres récoltes. Plus tard, ces trou-

peaux émigrent vers les régions plus clémentes, vers le nord. En ce moment, cette espèce de foire où sont confondues toutes les races (on trouve ici même des Circassiens) offre un joli spectacle bariolé, pittoresque et pacifique. Mais de chacun de ces individus l'on peut dire qu'il ne ferait pas bon le rencontrer seul dans un creux désertique. Sur le forum, une affreuse maison sert de palais à l'Émir Abdallah, dont la liste civile absorbe une partie des subventions anglaises. Sur un mamelon dominant la ville, le prince se fait construire un grand konak. Ce ne sera pas une amélioration du paysage. Combien je préfère le farouche panorama actuel, sur le fond duquel apparaît une vieille citadelle hérodienne ou romaine, dominant la ville, établie là il y a 2.000 ans pour tenir en respect les nomades ou les Juifs, qui y furent déportés, dit-on, après la prise de Jérusalem par Titus.

Nous nous rendons à la petite maison de Peake, sise sur le flanc méridional de la ville : une sorte de terrasse y donne accès ; cette terrasse recouvre mal des vestiges plus splendides du passé. Il suffit d'y gratter pour mettre à jour des fragments d'une mosaïque blanche unie, qui servit il y a dix-sept cents ans de pavement à quelque belle habitation. Un lunch rapide nous est servi debout : les deux autres autos sont prêtes. Toutes quatre s'ébranlent vers le sud : un camion militaire est déjà parti pour la gare de Katrani, où nous devons passer la nuit. Au bout de deux kilomètres, nous atteignons la voie du Hedjaz, construite ici en viaduc, un viaduc à boucle que les troupes alliées ont cherché plus d'une fois, pendant la guerre, à faire sauter par bombardement aérien. Cet unique ouvrage d'art important est une bonne cible d'avion. Il a échappé à la destruction.

La voie ferrée avait été bien établie. On est confondu en pensant qu'un but pieux a permis la création d'une pareille ligne de 1.500 kilomètres de longueur et que ce travail, anéanti presque par les effets de la guerre, ne sera que bien difficilement réutilisé à plein dans l'avenir. Il a perdu de son importance, maintenant que l'on circule partout en auto et que les

routes du désert sont sillonnées de voitures américaines. Nous en avons rencontré ce matin huit à dix, dont quelques-unes sont des espèces d'autobus surchargés de voyageurs indigènes. Ils y ont pris goût et ne veulent plus consumer leurs jours sur leurs chameaux. Ils sont d'ailleurs des chauffeurs habiles, quand ils veulent s'en donner la peine, sinon soigneux.

Nous passons devant trois ou quatre stations du chemin de fer, absolument ravagées. Elles n'ont plus de toiture et, d'ailleurs, notre abri ce soir sera dans le même état. C'est à petite distance de la voie que se trouve l'ancienne route des pèlerins : on y voit encore les quelques casbahs fortifiées servant de gîte aux passants. Elles sont presque abandonnées ; çà et là des Bédouins dressent leur tente basse et noirâtre dans les creux, et de jolies cigognes blanches et noires, nos bonnes vieilles cigognes d'Alsace, font le guet sur leurs longues pattes dans les terres les moins sèches, pour y trouver de petits animaux. Elles ne sont pas farouches et les autos ne leur font pas peur.

La piste est souvent mauvaise : les cahots nous arrachent des soupirs. Vers 4 heures, nous dépassons la station de Djizé (Ziza), à quelques kilomètres de l'ancienne Messatta. Il s'y trouvait autrefois une forteresse arabe, construite par les phylarches Lakhmides (ci-dessus, chapitre xiii, § 2, p. 338) sorte de station de chasse et de palais, comme en ont construit en plein désert ces petits dynastes chrétiens d'avant l'Islam. Leur goût s'explique par leur origine nomadique. Du palais de Djizé, une délicieuse façade aux délicates arabesques ajourées, que les spécialistes attribuent à Abou Karib el Mundhir (vers 580 ap. J.-C.), a été cédée par Abdul Hamid à Guillaume II, il y a vingt-cinq ans, et transportée par ce dernier, pierre par pierre, à Berlin. Les archéologues, grâce (!) à lui peuvent aller l'examiner sans se déranger. C'est un souvenir de l'époque à jamais disparue où le puissant Seigneur de la guerre était l'intime du sultan et obtenait de lui ce qu'il voulait.

A 5 heures, nous arrivons à Katrani. Hélas, pauvre station ! les bâtiments sont éventrés et sans fenêtres ; devant, Peake Pacha a fait planter, quatre tentes. Il fait encore grand jour,



heureusement. Le gros camion automobile portant nos vivres et les lits de camp est déjà là et en déchargement. Nous apprenons que cette gare est la seule où la pompe nécessaire à l'alimentation en eau des locomotives allant à Maan a pu être rétablie. Cela explique que nous n'ayons pas mis à profit les deux heures de jour qui nous restent pour aller de l'avant et raccourcir la journée de demain, laquelle s'annonce longue et fatigante.

Les quatre tentes ne peuvent contenir plus de huit personnes. Les dames y sont campées et les hommes se tirent d'affaire comme ils peuvent. Plusieurs d'entre nous se hissent, par une échelle primitive, au premier étage de la gare, dans un coin où le toit n'est pas complètement effondré. Il y a là-haut des soldats d'escorte arrivés avant nous, allongés par terre dans une ancienne chambre. On fait son lit comme on peut dans les angles, et l'on se protège par des chaises pliantes contre le pénible courant d'air.

Le dîner se prépare, forcément assez sommaire, assaisonné surtout de bonne humeur et nous nous couchons dans la nuit, chacun un petit bout de chandelle molle à la main : les plus malins ont réussi à la ficher dans une bouteille vide. Cela enlève beaucoup d'attrait à la tenue d'un journal de voyage.

*Au col de Pétra ou Ras El Hor, samedi 22 mars 1924.*

La nuit de Katrani a été difficile. Les sentinelles nous réveillent toutes les deux heures : faute de maraudeurs à chasser, elles chassent au moins notre sommeil ; des chiens hurlent à la lune éclatante, un vent froid s'engouffre dans les gravois.

Au petit jour, réveil. La seconde journée commence par un breakfast, c'est-à-dire des œufs, du thé et du jam ; à 7 heures le campement est replié, chaque auto a repris son chargement et l'on s'ébranle sur la piste mal tracée et caillouteuse : les cinq voitures (y compris le camion) marchent groupées comme un troupeau, prêtes à s'entr'aider. Elles sont braves. Elles n'ont

pas de pannes : de temps en temps seulement un pneu crevé. La chaleur s'élève très rapidement.

Ce haut plateau aux faibles vallonnements, ce désert sans nom est à l'altitude moyenne de 1.000 mètres. Un peu de vent rafraîchit l'atmosphère, mais les autos sont trop rapprochées les unes des autres et nous ensevelissent quelquefois dans un nuage de poussière. Le chemin est si mauvais que nous ne progressons pas, notre allure ne dépasse que rarement 15 kilomètres à l'heure; il y a des fondrières, de petits wadis secs et des ravins à traverser; il faut choisir son passage, plonger brusquement, remonter de même une berge à pic et la voiture de tête hésite quelquefois avant de choisir son mauvais pas.

Chose curieuse, le désert, si absolu qu'il soit, est peuplé. A cette époque, les pluies de l'hiver ont donné à cette aridité un certain reflet de végétation qui suffit aux chameaux et aux moutons. On rencontre de grands troupeaux à laine floconneuse, gardés par un pâtre à la rude figure, toujours armé d'un fusil de guerre. Il faudra vingt ans pour assurer le retrait de toutes ces armes, si jamais on y parvient. Les indigènes, vêtus sommairement d'une longue robe de coton (qui fut blanc), la ceinture serrée dans une lanière de cuir supportant des cartouchières, nous regardent passer d'un air auquel nous trouvons, peut-être à tort, peu de bienveillance. Heureusement, les nouvelles circulent à toute vitesse au désert. Ils savent que Peake Pacha va passer : aucune attaque n'est à craindre. Nous rencontrons quelques rares campements de Bédouins, avec leurs tentes brunes, sombres, en loques, basses et longues, dont le profil est admirablement adapté au vent des hauts plateaux. Dans nos rares arrêts, les nomades s'empressent de nous offrir le café arabe, ou, plutôt le café bédouin aromatisé d'une pincée de coloquinte, plante amère aux fruits secs comme des têtes de pavot et dont l'infusion est plus amère que le plus amer des bitters.

Nous ne devons pas nous écarter de la voie ferrée. Elle suit l'antique route du pèlerinage et non pas les anciennes voies romaines, lesquelles traversent le Moab, c'est-à-dire la mon-

tagne bordant la mer Morte à l'est. Leur profil trop brusque, à cause des ravins descendant vers ce lac, ne nous permettrait pas le passage. Il faut rappeler que cette terre fut, comme tout l'ancien monde connu, romaine. C'est dans les premiers siècles de notre ère que furent créées ou développées toutes ces villes où nous trouvons aujourd'hui des rues à colonnades de deux kilomètres de longueur, des théâtres, des odéons, etc., etc., telles Amman (baptisée plus tard Philadelphie), Djérach, Madéba, Naplouse et, plus tard, Jérusalem, quand elle fut devenue *Aelia Capitolina*. La voie romaine du Moab suivait l'antique route qu'avaient prise Moïse et Josué. Elle offre l'inconvénient d'être coupée par quatre cassures naturelles d'une grande profondeur, où passent des cours d'eau, ou d'anciens cours d'eau, le Yabbok, l'Arnon, le Wadi Kérak et le Wadi Hésa. Ces failles, ressemblant à celles qui bordent les causses, ne sauraient être passées sans pont par les voies ferrées. C'est ce qui explique qu'on ait cherché plus à l'est, au-delà de leur naissance sur le plateau, un passage plus facile pour le rail. A l'autre bout de cette voie romaine, mais encore à 120 kilomètres de Damas, les Romains avaient transporté, au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, la capitale de la *Provincia Arabia*, en fondant ou développant Bostra, qui remplaça Pétra. Cette route, il fallut la défendre par un limès, série de fortins et de tours de garde, toujours en pierre (car elle ne manque pas), servant de délimitation entre l'Empire et les pays barbares. Beaucoup de ces fortins romains subsistent encore. On retrouve, sur les voies romaines, les pierres milliaires marquant en mille-pas (M P) les distances jusqu'à Pétra ou jusqu'à Bostra. Mais nous ne suivons pas cette route, nous la rejoindrons seulement vers Pétra.

Ne pouvant nous arrêter pour déjeuner, nous profitons d'une crevaison de pneu pour tirer des coffres quelques conserves, hâtivement distribuées. A 3 heures, nous abandonnons la voie ferrée et prenons, vers le sud-ouest, un commencement de vallon. Nous traversons un désert de pierres basaltiques, rondes comme des boulets du moyen âge, puis nous rencontrons une

voie ferrée abandonnée, construite par les Turcs pendant la guerre pour exploiter une forêt, ou plutôt quelques très gros chênes millénaires, qui se trouvent à la limite des montagnes de Pétra. Bientôt apparaît un petit ruisseau se perdant dans les sables, et quelques traces de verdure, même des cultures, des restes de pompes militaires. Nous nous embourbons dans un champ plein d'eau. Une heure encore nous roulons prudemment et nous passons devant une source, une belle et vraie source avec de l'eau courante, d'un faible débit d'ailleurs. Tout le monde se régale de cette boisson vraiment rafraîchissante, non sans oublier, hélas ! d'en faire provision. Nous sommes dans le vallon de Chobek. C'est ici et sans aucun doute à cause de cette source, que fut créée en 1115, par le second roi de Jérusalem, Baudouin I<sup>er</sup>, peu après la prise de la ville sainte, la première forteresse franque au delà de la mer Morte, place qu'on appela le Mont Royal, ou Montréal, ou le Kérak de Montréal.

La caravane repart : la journée s'avance, il devient évident que nous ne pourrions atteindre Pétra dans la journée. Cependant plusieurs d'entre nous insistent pour que la chose soit tentée. Le vallon se resserre et nous montons dans les éboulis, dans les cailloux. Comment des autos peuvent-elles passer là ? c'est incroyable ! A 6 heures seulement, quelques minutes avant le coucher du soleil, et après avoir traversé un dernier alpage assez gras pour nourrir des troupeaux, nous voyons se profiler, sur l'astre encore éclatant, les 25 chevaux et les 15 cavaliers qui nous attendent, juste au haut du col, à 1.800 mètres d'altitude. Les hommes s'empressent, mais aussi s'inquiètent. Comment descendre jusqu'à Pétra dans la nuit ? On peut compter, il est vrai, sur le clair de lune ; c'est même la pleine lune, elle va paraître à 7 h. 1/2. Plusieurs des voyageuses sont fatiguées après ces douze heures de trépidations et secousses. Elles ne sont pas toutes habituées à monter à califourchon, et, faute de selles de dames, elles ne veulent pas se risquer à faire 800 mètres de descente à pic dans les ténèbres, au milieu des pierrailles, pour aboutir finalement, vers minuit, à se loger dans



des caves sans éclairage. Elles préfèrent passer la nuit sur place. Donc la caravane se scinde : malheureusement, les autos se sont arrêtées trop haut, au col lui-même. Un vent terrible se met à souffler, qu'on eût évité en faisant halte, à 300 mètres de là, dans une cuvette en contrebas. Entre temps une tente, une seule, a été péniblement montée (les autres ont été malencontreusement laissées à Katrani) ; il est sage, dans ce pays si peu sûr, de rester groupés et de ne pas se répartir par petits paquets : cependant cinq d'entre nous s'apprêtent à descendre, six vont passer la nuit ici. Un peu d'eau (et quelle eau : celle des radiateurs des autos !) est chauffée sur une lampe à alcool vacillant sous la rafale. Trois quarts d'heure se passent avant qu'un pauvre thé ainsi préparé nous soit apporté. Après nous être passés de déjeuner chaud, nous n'aurons pas davantage de dîner chaud, et il va falloir affronter une véritable tempête nocturne.

Impossible d'installer les lits. Il faut dormir dans les autos, heureusement larges et longues.

Au clair de lune, le panorama qui s'étale à nos pieds est grandiose, raviné et creusé comme une succession de cratères, un vrai spectacle lunaire borné vers le fond par les hautes montagnes rouges de Pétra. Mais la ville morte, visible de jour quand on sait où la prendre, ne se laisse pas deviner.

*Pétra, dimanche 23 mars.*

Nuit glacée ! Les chauffeurs se sont installés dans une des voitures : ils sont jeunes, dorment et ronflent : en s'agitant, ils appuient sur les claxons qui se mettent à mugir : tout le monde se réveille en sursaut. Mais ce ne sont pas des Touaregs venus dans le dessein de nous emporter au Hoggar ! le vent arrache les toiles de l'unique tente qui ne ferme pas, et dont les habitants ont passé leur temps à claquer des dents : peu à peu les premières lueurs du jour dissipent les cauchemars de la nuit.

Nous voudrions bien partir dès l'aube. C'est impossible, car il n'y a pas assez de chevaux pour descendre tout le monde et

tous les bagages à la fois ; les chameaux commandés pour les transports ne sont pas venus. Nous nous ébranlons sous un soleil splendide. La vue est magnifique : nous décrivons un long demi-cercle vers le sud pour arriver à Pétra par le défilé du Sikh, une espèce de crevasse de près de 2 kilomètres de long, un passage des plus étranges. Peu à peu nous comprenons mieux la nature du pays. C'en est fini des plaines : nous nous enfonçons dans des entonnoirs de grès rouge et friable, nous longeons une rivière à sec, le wadi Moussa, vallée de Moïse, brutalement encaissée. Il n'y a que des sentiers de chèvre et des abîmes. Ce vallon, toujours fertile aujourd'hui, a dû être riche autrefois, comme le prouve le large village d'Eldji, sur une pente escarpée. D'ailleurs cette région, encore au moyen âge, n'était pas désertique, car les Croisés y eurent une forteresse, non loin du creux de Pétra, et le chroniqueur Guillaume de Tyr nous apprend que cette rivière, aujourd'hui à sec, faisait tourner des moulins au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle.

En une heure et demie, nous atteignons le fond du torrent et nous arrivons aux premiers tombeaux nabatéens (pl. 50, n° 2). Ils ont tous un air de famille. Taillés à vif dans les parois du grès, ils varient entre 5 et 40 mètres de hauteur ; beaucoup d'entre eux ont 10 et 12 mètres de haut sur 6 ou 8 de large ; les frontons de ceux qui paraissent les plus anciens sont en général décorés d'un motif en créneau ou en escalier ; le bas est percé d'une porte unique, centrale, assez basse, surmontée ou non d'un fronton grec. La chambre funéraire est une pièce carrée avec, au fond, quelquefois, une niche sépulcrale : toute ornementation en est bannie : point d'objet à trouver, point d'inscriptions, à de rares exceptions près. Quelquefois le tombeau est taillé dans un rocher dont la paroi n'est pas absolument verticale. En pareil cas la façade est évidée jusqu'à former une large place devant le tombeau. Il y a très peu de stuccages, jamais de constructions proprement dites. Toutes les façades sont monolithes, à vif sur un fond plein, sauf la chambre funéraire, qui n'a que rarement des ramifications ; quelquefois, lorsqu'un parvis ou narthex a été aménagé devant

le monument, cet espace libre est bordé, sur les deux parois latérales, de colonnes également monolithes, ménagées dans le rocher évidé, laissant derrière une galerie ou déambulatoire.

Tel est le type des sépultures simples, mais on trouve à Pétra tous les degrés de l'ostentation humaine : des centaines de ces ouvertures artificielles dans la roche n'ont pas le moindre ornement ; il en est dont le volume intérieur ne dépasse pas un mètre cube. D'autres sont de véritables cavernes où peuvent loger cinquante personnes. Quelquefois, ces sépultures ont l'aspect de somptueux palais, ou plutôt de temples grecs. Aucune des sépultures anciennes ne paraît remonter plus haut que le III<sup>e</sup> ou IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère ; leur classement par époques présente des incertitudes ; l'on considérerait autrefois les plus anciens comme ceux qui paraissent avoir emprunté quelque chose à l'Égypte, notamment l'obélisque (ou plutôt un obélisque évasé du bas qui fait penser un peu déjà à la pyramide). Mais l'ordre historique de ces constructions a donné lieu à des interprétations divergentes. La période glorieuse des Nabatéens, ces rois des caravanes, ces chefs chameliers, commence seulement au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et va jusqu'au début du II<sup>e</sup> après. Leurs principaux antagonistes furent d'abord les Séleucides d'Antioche, qui ne purent les réduire. Ce sont les Nabatéens, alors, qui s'hellénisèrent : les éléments de leur sculpture sont nettement empruntés à la Grèce ou tout au moins à l'art hellénistique. Ils paraissent avoir goûté fort un ordre baroque et rococo assez proche du corinthien, mais non sans quelque fantaisie, qui donne tout de même au style de Pétra un caractère original : le plus complet des temples nabatéens est presque dans le style de Saint-Sulpice (ci-dessus, p. 503).

Mais je continue ma description de la route : à peine arrivés aux premiers tombeaux (nous sommes alors à environ 1.100 mètres d'altitude), le torrent, assez dégagé jusque-là, pénètre dans un défilé sauvage. C'est le commencement du Sikh (pl. 21 à 25). Les parois augmentent brusquement de hauteur au point d'atteindre 40, 50 mètres, tandis que la largeur oscille entre trois et six mètres. C'est fantastique !

Voilà un panorama pour Gustave Doré ou Robida ! L'eau, toute puissante aux âges géologiques, a forcé là son passage et gagné peu à peu en profondeur. Des deux côtés, à un ou deux mètres au-dessus du niveau de ce torrent desséché, de profondes gouttières épousent les anfractuosités du rocher. Ce sont les deux canalisations par lesquelles fut alimentée en eau, autrefois, cette ville sublunaire. Le temps, par places, les a rongées, mais à peu de frais elles pourraient encore servir, si toutefois l'eau coulait encore. Vers l'entrée du défilé, les Nabatéens, craignant le flux subit des pluies ou des orages, avaient creusé un profond tunnel où les eaux trop grosses pouvaient trouver un exutoire et s'échapper vers une vallée en contre-bas. Quelques niches avec encadrement gréco-romain ont un caractère religieux et non sépulcral, quoique les deux genres se rejoignent souvent : l'humidité dans ce creux est suffisante pour entretenir une végétation espacée et même des arbres, surtout des lauriers roses magnifiques, actuellement défleuris, et des rhododendrons d'une espèce spéciale. Jamais je n'ai vu passage si encaissé. Après un kilomètre, brusquement une sorte de clairière, non moins encaissée ! Il est midi, le soleil y tombe à pic... et dans cet entrebâillement de la montagne, à même ses entrailles, apparaît à nos yeux stupéfaits la merveilleuse façade d'un temple ou d'un mausolée (pl. 25, n° 1) : on admit longtemps qu'il s'agit d'un édifice religieux dédié à Isis au II<sup>e</sup> siècle, par l'empereur Hadrien (1). Il était décoré de statues et de groupes qui ont dû être délicieux. Mais des vandales, peut-être les anachorètes iconoclastes qui ont habité Pétra vers les III<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle, et sûrement les Arabes, qui détestaient les sculptures à forme humaine, les ont mutilés à dessein. Ce temple est vraiment exquis : il est de proportions heureuses, taillé à vif dans ce beau grès rouge flamboyant, veiné de diverses couleurs, doré par le soleil, encadré dans cette verdure arborescente si rare en Arabie Pétrée, dominé encore par la montagne à pic comme lui, dans laquelle il est

(1) Plus haut, p. 500.



encastré; son aspect est inoubliable. Le recul est à peine suffisant pour le voir tout entier. Il a bien 35 mètres de hauteur. C'est d'ailleurs le chef-d'œuvre de Pétra, le plus beau, sinon le plus grand des mausolées nabatéens. Les Bédouins l'appellent le Trésor, El Khazné, car ils se figurent qu'un trésor antique est caché dans l'urne qui lui sert de couronnement. Ils n'ont perdu que récemment l'habitude de décharger, en passant, leurs armes vers cette urne, laquelle a beaucoup souffert d'un tel bombardement; une des colonnes monolithes du péristyle est malheureusement tombée; à l'intérieur, rien de remarquable, sinon deux très belles portes (pl. 30); c'est un immense cube vide, avec, cependant, une grande niche où se trouvaient l'autel et peut-être une statue, tandis que les chambres latérales ont pu contenir des autels secondaires et en tout cas des sépultures.

Nous repartons éblouis. Par un nouveau défilé de plusieurs centaines de mètres, nous accédons enfin à une partie un peu plus large, aboutissant à un coude brusque vers la droite. Et là... une nouvelle surprise nous attend. Nous voici devant un immense théâtre romain entièrement taillé et abattu dans le roc rouge, avec une quinzaine de gradins superposés (pl. 55 et 56). La scène, autrefois adossée au torrent, n'existe plus : elle avait une largeur de 50 mètres et la hauteur totale de la roche incisée devait en atteindre 50 ou 60. Au-dessus du gradin le plus élevé, les parois à pic en hémicycle sont percées d'immenses chambres funéraires symétriques. Il est clair que le rocher était primitivement comme « truffé » du haut en bas de ces chambres, jusqu'au sol du ravin et que les étages les plus bas ont disparu lorsque fut taillé l'hémicycle du théâtre, lequel est nécessairement postérieur de plusieurs siècles aux sépultures qu'il a remplacées. Les gradins sont rongés — car cette roche se délite très facilement — ; ils seraient encore utilisables. Les colonnes de la scène sont tombées. Leurs soubassements sont là. Un peu d'imagination suffit à évoquer un grand jour de fête nabatéenne au temps de la domination romaine, une panégyrie du

dieu Duserès, rassemblant ces Sémites, ces Arabes à demi Juifs mal préparés à de tels spectacles, pour applaudir des acteurs importés à grand frais de fort loin. Il est peu probable, en effet, que Pétra ait produit une école théâtrale. Peut-être, y eut-il là des jeux cruels, car beaucoup de chrétiens furent déportés dans les carrières, dans les mines, dans les déserts pour y mourir obscurément. Sous Dioclétien, tous les bagnes romains se remplirent de martyrs.

Nous continuons notre route vers la villè, aux abords de laquelle nous voici parvenus. Le wadi a bien soixante mètres de large maintenant. Il est entièrement bordé de façades, de caves, de temples (pl. 41). Derrière cette première rangée, d'autres rocs escaladent le ciel et, sur 100 mètres de hauteur, nous voyons des palais. L'un d'entre eux — non pas le plus joli — a une façade à quatre étages mais simplement sculptée et sans rien de ce qui eût permis de les habiter (pl. 37). Ce sont d'orgueilleuses demeures d'éternité et rien de plus (pl. 39, n° 2 ; 43, n° 1).

Voici la ville, ou plutôt ce qui fut la ville. La montagne laisse un grand espace circulaire de 1.200 mètres, relativement à plat. De l'autre côté, la muraille rocheuse reparait (pl. 36, n° 1 et 43, n° 2), et le défilé du Sikh reprend. Entre ces deux parois à pic, le wadi, formant diamètre au cirque montagneux, est un rude ravin pierreux ; de chaque côté, le sol composé de décombres se relève, si bien que le site apparaît finalement comme une plaine brutalement ravinée en son centre, comprise entre deux parois ayant chacune un boyau de communication avec l'extérieur. De la ville elle-même, il ne reste rien que des décombres fort menus, des tessons, des fragments de terre cuite, d'où émerge vers une éminence, une colonne unique à laquelle les Arabes ont donné un nom phallique. Des deux côtés du wadi, de hauts quais en gros blocs sans ciment montrent encore la trace des voûtes sous lesquelles s'engouffraient les eaux après les orages ; les maisons, jamais sans doute très nombreuses, étaient étagées de chaque côté comme sur les pentes d'un toit renversé. Autour de ce centre,

étaient groupés les monuments dont les plans, réduits à l'état d'arasement, ont été relevés, en 1916 seulement, par Wiegand.

En descendant le long du ravin, nous passons devant un immense temple romain de la forme dite *in antis*, en terrain dégagé. Il est connu sous le nom de Kasr Firaoun (pl. 54). Contrairement à ce que montrent les façades funéraires qui sont sculptées à vif, c'est un véritable monument, dont trois côtés subsistent jusqu'à la hauteur des frises, construit en blocs de grosseur modérée, avec de jolies sculptures très abîmées et une délicate ornementation gréco-romaine, qu'on peut fort bien restituer par certains pilastres presque intacts et de nombreux fragments. Le forum rectangulaire est parfaitement reconnaissable; et une espèce d'arc de triomphe ou plutôt de porte triomphale, dont il reste un beau pilier, en marque l'entrée. Le temple est d'ailleurs fort abîmé et la moindre secousse sismique le fera s'écrouler comme un château de cartes. C'est un grand cube de 20 mètres de hauteur au moins, sur 30 de large; de lourde structure; l'intérieur est ruiné, les colonnes sont par tronçons par terre; on pourrait les reconstruire, le service des antiquités d'Égypte a fait bien d'autres miracles.

Nous voici arrivés : un brusque coude à droite, vers le nord, le long d'une paroi rocheuse bordée de caves; quelques petits buissons, un peu d'eau bourbeuse dans une rigole : tel est le site de notre campement, établi près d'une source sans débit et boueuse, la seule de ce pays; il n'y a pas le choix. Nos compagnons de route sont arrivés cette nuit très tard et n'ont pu se reposer qu'à une heure du matin. Une grande cave, dont le sol est fait de fine poussière, sert de salle à manger (pl. 50, n° 1). C'est la mise en scène du dernier acte d'*Aïda*. Il ne manque que les prêtres en train de sceller par le haut la tombe des condamnés; ces derniers sont dans leur caveau, ouvert par convention scénique du côté du public. Telle est aussi notre chambre à coucher. La même poussière épaisse et rougeâtre, hélas largement peuplée, la recouvre. Cette poussière n'est pas un lit de roses, car les moutons et les chèvres habitent ces cavernes depuis deux mille ans

et n'oublions pas leurs pâtres ! On y accède par une acrobatie à travers de rudes cailloux ; elle domine de dix mètres l'ancien torrent ; elle est à cent mètres de la salle à manger, elle-même à cent mètres de la cuisine (celle-ci pourrait contenir un régiment), et cette dernière est à cent mètres d'un groupe de caves et de grottes occupées par nos autres compagnons. Que c'est étrange cette vie de troglodytes ! Dans une immense caverne en face de nous, de l'autre côté du ravin, logent les soldats d'escorte ; leurs chevaux sont au repos sur une sorte de pente qui nous fait face ; ils attirent les mouches déjà innombrables !

La chaleur est telle que je n'ai pas trop envie d'excursionner. Nous nous reposons sur nos lits. D'ailleurs, cela aussi manque de charme, car le soleil darde dans ces cavernes. Dès le petit jour il pénétrera chez nous et nous chassera de nos couchés ascétiques. Pour améliorer un peu la situation, une corvée est chargée de couper les branches de lauriers roses et de nous constituer, sur la façade de nos grottes, des espèces de demi-haies. Heureusement, les moustiques font défaut, sans quoi notre sort serait presque intolérable.

Vers le soir, nous retournons dans le Wadi Moussa et dans le Sikh, pour nous pénétrer de cette curieuse atmosphère, nous rassasier de ce spectacle inouï : un véritable cirque montagneux tout flamboyant de rouge, percé comme une passoire de grottes et de tombeaux et portant la trace de la vie d'une population disparue. Comment une ville est-elle arrivée à se constituer là ? On comprend que ce site inaccessible, défendu aisément par cinquante hommes, ait tenté quelque chef arabe. Mais cette capitale inexpugnable n'en était pas moins placée en dehors des routes du désert. Elles passent assez loin au delà des crêtes, et, pour exploiter la force de cette position, il fallait d'abord en sortir. La vue des lieux nous amène à la conviction que cette capitale-nécropole, pour employer l'expression du P. Lagrange, non contente d'être un emporium, un centre commercial, était surtout le refuge inviolable des maîtres des caravanes. Ils venaient y accumuler leurs richesses acquises. Les caravanes devaient en général éviter Pétra, sauf celles



destinées à descendre dans le Ghor, dans le Wadi Arabat, allant vers la Méditerranée. Les autres passaient le long du Darb El Hadj et restaient sur les plateaux, ou encore se dirigeaient vers le vallon de Chobak, réellement riche ; elles évitaient les risques inutiles d'une descente vertigineuse sur Pétra, toujours dangereuse pour les pattes des chameaux lourdement chargés, d'autant plus qu'il fallait ensuite remonter les mêmes pentes.

L'histoire de la Nabatène est jusqu'ici encore dispersée à l'état fragmentaire dans les publications spéciales d'épigraphie et de numismatique. Ce qui est bien connu, c'est que, d'une manière générale, le royaume nabatéen, d'abord limité au nord de l'Arabie Pétrée et au sud du Moab, s'étendit rapidement vers le midi, jusqu'à El Heger, Higr, Hegra, une place d'échange qui fut importante, étudiée par Huber, Doughty et les P. P. Savignac et Jaussen, à 5 ou 600 kilomètres plus au sud vers Médine. Là, subsistent encore de magnifiques tombeaux nabatéens en tout point pareils à ceux que nous admirons à Pétra. Leur étage supérieur est, comme ici, décoré du fronton caractéristique, soit en escalier soit en créneaux. C'est là qu'arrivaient d'Aden, après un dur voyage, les caravanes des Arabes méridionaux ; là que les marchandises étaient prises en charge par les Nabatéens et transitées jusqu'à la Méditerranée. Car les larges boutres indiens n'osaient pas affronter la mer Rouge, où le régime des vents rend la remontée vers Suez des plus difficiles pour les voiliers. Le sud de l'Arabie Heureuse, avec une capitale (Sanaa) à plus de 3.000 mètres, jouit de pluies suffisantes et les populations arabes primitives, les Homérites, les Sabéens, les Himyarites, s'enrichissaient du commerce des épices de l'Inde. Ainsi, les produits étaient confiés aux chameliers et Pline nous apprend qu'ils étaient partout grevés de terribles péages ; que pour passer de l'océan Indien à la Méditerranée, ils devaient changer je ne sais plus combien de fois de main et centupler de valeur. Ce transit passait par le territoire de Pétra. Le royaume nabatéen, grâce à cette source de richesse, s'étendit peu à peu vers le nord, au point d'atteindre même Damas, le grand emporium syrien.

Le passé de la Nabatène ne nous est connu que par quelques citations des auteurs grecs et latins et par les conclusions des archéologues.

Le plus ancien souvenir qui se rattache à Pétra est celui d'Aaron, frère de Moïse, mort au désert, et dont les Juifs, déjà, plaçaient le tombeau dans cette région. Cette croyance a survécu à travers les âges, si bien qu'on peut visiter, à deux heures de Pétra, sur le Djebel Haroun (Aaron), le tombeau du grand-prêtre des Juifs, que les musulmans entourent d'une telle vénération que l'entrée en est des plus difficiles (la visite n'offre d'ailleurs rien de curieux et l'on ne saura sans doute jamais le nom du personnage réellement enterré en ce lieu (pl. 13).

La Bible parle de Pétra, qu'elle connaît sous le nom de Séla, la Pierre (du moins, c'est l'identification admise). Amasias, roi de Juda au <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C., après avoir conquis l'Idumée, dont dépendait l'Arabie Pétrée, prit Séla et la baptisa Jechtéel, s'il faut en croire l'historien des Juifs Joseph. Le roi de Juda aurait fait périr toute la population mâle en précipitant les captifs du haut du rocher principal, sans doute la montagne sacrée du Haut Lieu.

Pétra, en réalité, n'apparaît dans l'histoire qu'au temps d'Alexandre le Grand. Le conquérant, mécontent du rôle joué par les Nabatéens dans la défense de Tyr (il y avait peut-être des mercenaires nabatéens au service de la ville phénicienne), voulut les punir : ses généraux reculèrent devant la force naturelle de ces lieux qu'une poignée d'hommes peut défendre.

Dès le démembrement de l'empire d'Alexandre et la fondation des dynasties grecques d'Égypte et de Syrie, les Ptolémées et les Séleucides, l'influence grecque pénétra en Nabatène et y fit de sensibles progrès. En réalité, les premiers contacts avec les Grecs furent rudes : Antigone et son fils Démétrios essayèrent successivement, à la fin du <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle avant notre ère, d'en forcer les défenses. Les Séleucides tentèrent aussi, plus tard, des expéditions contre les Nabatéens : elles ne réussirent que rarement et jamais d'une manière durable. Jusqu'à notre

ère, c'est plutôt le royaume grec d'Égypte qui l'emportait en influence : en effet, les Ptolémées prirent et reprirent la Coelé-Syrie et la Palestine, à l'intérieur desquelles était Pétra. Alors régnaient sur la Nabatène des rois portant le plus souvent le nom d'Arétas. Nous ne connaissons guère que la liste et quelques épisodes de leurs règnes. Lorsque déclina parallèlement la puissance des Lagides et celle des Séleucides, l'indépendance et l'autorité des rois de Pétra augmenta. Ils s'emparèrent, en quelque sorte, du terrain devenu libre par la carence de leurs compétiteurs. C'est alors qu'Arétas III le Philhellène, conquît la Coelé-Syrie, en 84 av. J.-C., et s'installa en roi à Damas. Il se mêla, même, aux conflits des Macchabées et de la dynastie Hasmonéenne de Palestine. Il menaça Jérusalem. Sous son règne, le royaume nabatéen atteignit son apogée (85 à 60 av. J.-C.). Ce roi introduisit de son plein gré et promut la civilisation grecque. C'est l'ère la plus brillante des Nabatéens ; elle ne dure pas longtemps, moins d'un siècle sans doute !

Quand Rome poursuivit l'annexion de l'Orient, Pétra fut d'abord respectée. Mais la richesse produite par le transit des caravanes et le rôle hors pair joué par la cité des rochers dans le commerce des épices, de l'encens et des aromates, ne tarda pas à tenter la cupidité des Romains ; Pompée voulut arrêter l'expansion d'Arétas III, sous prétexte qu'il menaçait toute la Syrie. Le tout-puissant proconsul envoya contre le prince arabe son général Scaurus qui, après avoir tenté sans succès la fortune des armes, préféra un bon arrangement. Puis le général romain Gabinus, une première fois, défit complètement les Nabatéens, dont la réputation, d'après Strabon, était celle d'une population pacifique et honnête, s'occupant de ses chameaux et ne pratiquant la guerre qu'exceptionnellement. Les Romains, désireux de mettre la main sur leur commerce, dont ils ne soupçonnaient pas même les conditions (ils croyaient que les produits venaient de l'Arabie elle-même), crurent s'en emparer par des expéditions dans la mer Rouge.

Bien que les Nabatéens eussent un intérêt considérable à gêner l'action des Romains, l'un des préfets d'Égypte, Aelius

Gallus, eut le tort de se fier, pour l'exécution de ses desseins, au Nabatéen Sylléos que lui avait envoyé le roi de Pétra, Obodas. Ce Sylléos persuada au Romain que la route de terre était impraticable. Ce dernier équipa donc à Clyasma (Suez) une flotte, dont tous les éléments étaient parvenus d'Alexandrie, à chameau, à travers le désert. Cette flotte se rendit avec les troupes à Leukè-Komè, un port à la limite méridionale des territoires nabatéens vers le Hedjaz. Les troupes d'Ælius fondirent par la maladie et la chaleur et revinrent épuisées, après avoir erré de désastreuse manière près d'une année, dans ces pays désertiques (env. 25 av. notre ère). Les résultats étant nuls, les Romains crurent que la clef du problème était à Pétra même. Nous manquons de détails sur les conditions dans lesquelles cette ville, avec le pays quelle gouvernait, fut, en 106 de notre ère, annexée à l'Empire, et réduite au rôle d'un centre provincial décoré du rang de *métropole*. Nous n'en savons guère plus sur le régime qui lui fut imposé. Mais Pétra ne souffrit pas matériellement de la perte de son indépendance : sa richesse, sous les Romains se traduisit par ses plus somptueux monuments : le théâtre, le temple périptère, le forum et quelques autres, symboles de la civilisation gréco-romaine dans toute la Syrie. Des monnaies y furent frappées sous Adrien, Antonin le Pieux, Marc Aurèle et Septime Sévère. Un empereur alla même jusqu'à honorer de sa visite personnelle ce centre aux limites du monde romain. C'est en 131 que se place le séjour, à Pétra, d'Hadrien, le plus grand voyageur de son époque.

En même temps qu'ils héritaient de la richesse de Pétra, les Romains héritaient de ses charges, qui n'étaient rien moins que la défense de l'Empire romain contre les nomades, défense que les Nabatéens assumaient sans peine et gratuitement jusque-là. Cette charge était si lourde que l'empereur, trouvant la capitale de la *provincia Arabia* trop exposée dans ces rochers, la transporta à 300 kilomètres plus au nord, à Bostra, ville improvisée dont la fondation sert à dater une ère nouvelle, l'ère de Bostra. Nous commençons à peine à connaître l'histoire des infiltrations arabes le long des déserts syro-mésopotamiens



et des petites dynasties nomadiques qui s'y constituèrent, jusque vers Palmyre au nord. Le mouvement, même, eut assez de force pour que des Arabes vinssent s'asseoir sur le trône impérial (Philippe l'Arabe). Pour défendre cette frontière, les Romains durent construire, d'Elana-Akaba jusqu'à Bostra, des places fortifiées constituant un système complet. Un de leurs castella les mieux conservés est celui d'Odruh, à trois heures à peine, à chameau, de Pétra, de l'autre côté de la rangée montagneuse dans la direction de Maan. Odruh est une forteresse romaine à peu près du type de Babylone d'Égypte, c'est-à-dire un quadrilatère à tourelles d'angles et demi-tourelles en redan : cette enceinte subsiste, encore bien conservée. Les Croisés la connurent et l'utilisèrent.

C'est donc sous Hadrien que les cultures grecque et romaine s'unifièrent en ces lieux. C'est aussi l'époque assignée par certains au temple dit du Khaszné dans le Sikh, tandis qu'on doit reculer sans doute jusqu'au siècle suivant le temple pseudo-corinthien du Deir, qui n'en est qu'une copie agrandie.

Que s'est-il donc passé alors ? La frappe des monnaies cesse sous Alexandre Sévère, la construction des monuments aussi ! Nous sommes aux environs de 260 ap. J.-C., époque des dernières inscriptions nabatéennes du Sināï ! C'est qu'alors se lève sur l'horizon politique la gloire de la dynastie perse. L'Empire romain est en proie à une crise des plus graves : compétitions au trône, attaques de l'étranger. Il ne peut plus défendre ses frontières contre les Arsacides. Alors, passent au premier plan les Arabes de la région du nord, ceux qui peuvent le plus utilement supporter le premier choc des Perses, ceux de Palmyre. Les guerres contre les Arsacides signifient la fin de Pétra et l'essor de Palmyre. Une autre raison vint accroître la rapidité du déclin nabatéen ; la disparition de la sécurité dans l'Arabie Pétrée y rendit si aléatoire le transit des denrées coloniales et de l'encens, que ce commerce prit une autre route, passa par le golfe Persique et, sous l'impulsion des Perses, fut dérivé sur Damas par l'Euphrate et Palmyre. En même temps que la puissance romaine s'éclipsait à Pétra, un renouveau du

sentiment national y ramenait les populations, abandonnées à elles-mêmes, vers leurs dieux nationaux. Et la numismatique, science utile quoique un peu sèche et dédaignée, nous apprend qu'à cette époque, on frappait à Déraa, en l'honneur de Dusarès, des médailles commémoratives des fêtes solennelles de ce dieu, célébrées à Pétra. Ce renouveau national n'est qu'une tardive flambée.

Alors commença la période de régression, sans doute rapide. La population sédentaire déserta et retourna au nomadisme, les monuments s'effondrèrent, les tombeaux furent abandonnés, l'histoire perd la trace des Nabatéens et l'oubli gagna jusqu'à leur nom.

Les premiers historiens et géographes arabes ne parlent pas de Pétra. Il est certain, cependant, que tous les lieux anciennement fortifiés, toutes les positions importantes pour l'Islam, furent utilisés par les Khalifes, surtout les places à portée de la route des Lieux Saints de l'Arabie. A ce titre, Pétra fut connue d'eux. Au début des croisades, la forteresse de Pétra portait le nom d'El Asvit. Dès que Baudouin I<sup>er</sup>, roi de Jérusalem, eut compris la nécessité d'occuper toute la Transjordanie pour assurer ses marches frontières contre les Sarrasins, Pétra reçut une garnison. Il y construisit en 1116 la forteresse du Val Moïse, dite oasis Selem, nom qui a conservé la forme hébraïque de Séla. L'importance que les Croisés attachèrent à ces lieux résulte aussi du fait qu'ils assimilaient cette montagne au Sinaï sous le nom d'Hor, l'Horeb de la Bible. Ils plaçaient près du Haut Lieu le site d'un événement capital : la révélation des tables de la Loi à Moïse ; et ils révéraient près de là le tombeau d'Aaron. On sait combien fut longue à se fixer au Djebel Moussa (de la presqu'île du Sinaï) la légende de Moïse.

L'art militaire, aussi bien que la religion, tout portait les Croisés à attacher à Pétra une sérieuse importance. Après la bataille de Hattin, le système défensif des Principautés franques s'effondra en entier et tomba aux mains du grand Saladin (1187). Aussi, dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, un silence complet se fait-il sur cette région de Pétra.

C'est un véritable hasard qui, en 1812, amena en ces lieux le voyageur suisse Burckhardt, se rendant au Hedjaz sous l'habit musulman ; il traversa le Sikh, où il était loin de s'attendre à rencontrer le temple du Trésor, ce bijou qu'il a fort bien décrit. Burckhardt eut beaucoup de peine à consigner par écrit ses découvertes et ses observations, car ses guides nomades le suspectaient dans une certaine mesure d'être un infidèle, ou tout au moins un sorcier. Il ne fallait ni copier, ni mesurer devant eux, sous risque de mort. Leur idée, absolument générale, était et est encore, d'ailleurs, que ces « maisons » des infidèles sont remplies de trésors. C'est donc un véritable prodige que Burckhardt ait, tout de même, rapporté quelques médiocres croquis faits presque de mémoire et pu copier quelques inscriptions nabatéennes du Sinaï.

*Pétra, lundi 24 mars.*

Au matin, une excursion est décidée vers un sommet fréquemment visité : c'est le Haut Lieu nabatéen du Zabé Atauf, une place rituelle de sacrifices sur un pic difficilement accessible, dominant la ville de plus de 400 mètres. Un guide fourni par le village d'Eldji (le seul de la région, situé à 5 ou 6 kilomètres, dans la gorge supérieure) montre le chemin. Ces guides abusent terriblement des rares touristes. Mais cette fois-ci, le grand chef de la police transjordanienne étant là, il n'y a point de tentative de ce genre, quoique nous soyons à 25 kilomètres au sud de la frontière théorique de la Transjordanie, c'est-à-dire déjà en territoire du Hedjaz, chez le roi Hussein, d'opéra-comique mémoire, le sinistre exploiteur des pèlerins de la Mecque. Ce seigneur ambitieux, s'étant trouvé par hasard à Amman, auprès de son fils Abdallah, lors de l'abolition du Khalifat par la grande assemblée d'Angora, n'a pas « perdu le nord » et s'est fait proclamer khalife à la place du dernier sultan de Turquie par quelques délégués aussi obéissants que dépourvus de mandat (mars 1924). Il vient de quitter Amman et se trouve à vingt-cinq kilomètres d'ici, à Maan, attendant de pou-

voir rentrer dans ses états, ce qui est fort difficile. Son chemin de fer n'ayant pu être rétabli, il ne peut éviter de traverser des territoires insoumis. Le plus puissant des chefs de l'Arabie à l'est du Hedjaz, l'émir ou sultan Ibn Saoud, prince des Wahabites, n'attend que cette occasion de lui tendre de nouvelles embuscades. On nous dit que Hussein, attiré par la réputation de Pétra, veut, lui aussi, voir cette merveille et va venir cet après-midi. Mais cela n'est qu'un faux bruit (1).

Nous remontons jusqu'à l'entrée du Sikh (pl. 41, n° 1) ; nous passons devant le théâtre et, nous infiltrant à droite par une faille de la montagne (pl. 23, n° 2), par ce que les alpinistes appellent une cheminée, nous escaladons le rocher ; de temps en temps nous utilisons les restes superbes d'un escalier aux marches basses, lentes et majestueuses, montant au Haut Lieu. Il n'est plus, hélas, que fragmentaire. Après une heure de montée assez pénible, par un soleil de feu, nous atteignons une espèce d'esplanade carrée taillée à vif sur un sommet (pl. 61, n° 1), portant aux angles extérieurs deux obélisques grossiers : c'était certainement un sanctuaire. Un peu plus loin, plus haut je veux dire, est un autre piton, couronné par une antique forteresse peut-être des Croisés, forteresse dont il ne reste guère que des pans de grosses murailles. Après avoir contourné la base de ce second piton, nous montons vers le sommet vrai, couronné à son tour par une plate-forme oblongue, incisée dans le roc et portant à son centre une large dalle plate, de niveau avec le terrain extérieur ; en avant, sur un des côtés longs, un autel simple et carré, auquel on accède par quatre marches rustiques ; à côté, une cuve à sacrifices sanglants, taillée à vif avec une rigole pour l'écoulement du sang des victimes ; en avant de l'esplanade, une petite citerne cubique où croupit une eau de pluie polluée par les chèvres (pl. 58 à 60).

La religion à laquelle ce Haut Lieu a pu être voué se rat-

(1) On sait que récemment Hussein a été écrasé par les Wahabites d'Ibn Saoud et détrôné. Après avoir séjourné d'abord à Akaba, attendant une occasion propice de rentrer dans son royaume, il a dû prendre le chemin de l'exil et a été, par les Anglais, conduit à Chypre, où il est interné.



tache aux mythes solaires, comme toutes les religions araméennes; le dieu principal de ce sanctuaire était certainement Dusarès, accompagné de sa parèdre, la déesse Allât. Plus tard, le Panthéon romain s'ouvrit à tous les dieux étrangers et ceux de Pétra devinrent des dieux grecs ou gréco-romains teintés de nuances égyptiennes : Dusarès, assimilé à Arès, se confondit avec Bacchus-Dionysos et Jupiter-Ammon.

Mais à l'origine, Dusarès et Allât n'étaient sans doute représentés que par des cubes de pierre ou par des bêtes et il se pourrait que les deux pseudo-obélisques irréguliers rencontrés tout à l'heure dans les solitudes de la première terrasse, fussent encore des représentations de Dusarès sous sa forme primitive. Ce Haut Lieu paraît avoir été le premier, le plus ancien sanctuaire de Pétra, car la première nécropole était groupée au pied de la montagne sacrée, c'est-à-dire entre la sortie du Sikh et le théâtre. Et le Haut Lieu a été, à juste titre, considéré comme le plus complet modèle de ceux qu'on a retrouvés en grand nombre dans l'ancien pays de Chanaan, en Phénicie et chez diverses peuplades sémitiques.

Mais il ne faut pas trop s'hypnotiser sur les suppositions historiques quant aux cultes du passé. Au moment où nous atteignons ce sommet évocateur, trois enfants bédouins sales, déguenillés et impassibles, gardent d'un air hiératique (ou abruti) quelques chèvres noires au poil lustré paissant sur les pentes presque verticales de l'abîme. Cette apparition d'êtres humains aux faces mystérieuses nous saisit (pl. 39, n° 1). La beauté du panorama étalé à nos pieds, la lueur rouge qui se dégage de ces roches, la transparence de l'air, ces innombrables trous qui pénètrent la montagne, le bleu de l'azur au-dessus de nos têtes, mais aussi la nappe de feu de ce soleil éclatant, tout cela nous pénètre !

*Pétra, 25 mars.*

Nous partons pour une grande excursion : il s'agit de monter au Deir, c'est-à-dire au Couvent. C'est une façade consi-

dérable, très analogue au temple dans le Sikh, mais loin d'être, comme l'autre, de plain-pied dans le défilé. Il gîte sur un sommet auquel on accède par une cassure de la montagne. C'est une rude escalade à travers les gros blocs de grès (pl. 22, n° 1). Un guide indigène et un soldat armé nous accompagnent. Nous défilons devant de grandes cavernes taillées dans le roc, dont quelques-unes ont de jolies façades, n'offrant d'ailleurs pas une originalité particulière, et nous atteignons, dans une anfractuosité abritée par d'énormes rochers qui la surplombent en auvent, une petite source : des inscriptions nabatéennes et arabes nous montrent qu'à travers les siècles cette source fut réputée, étant peut-être même un lieu de pèlerinage. La roche unie et plate sur laquelle nous marchons, est creusée de deux bassins cubiques où l'eau d'infiltration s'accumule. Cette eau n'est tout de même pas assez tentante pour que nous en buvions. Nous repartons. Notre route est facilitée par des escaliers taillés dans le roc, en grande partie abolis, montant au Deir. A la fin, nous voyons émerger un immense fronton : à l'extrémité d'une vaste esplanade artificielle, se dresse la formidable façade, copie manifeste du *Trésor*, mais plus haute, plus large et moins harmonieuse de proportions (pl. 33 et 34). Ses chapiteaux, trop sobres, semblent n'avoir été jamais terminés. La place paraît aménagée pour des sculptures qui ne vinrent pas (1). Point de statues, de métopes, de groupes, même ruinés. La salle rituelle est grande et nue, elle sent la chauve-souris et ne sert d'abri qu'aux bestiaux. Les cavernes en face ont pu tenir lieu d'annexe au temple et sont en partie éboulées. Cette roche est friable, il suffit d'un pilier trop évidé pour que le bloc s'effondre. Mais quelle surprise, tout de même, que ce site religieux abandonné, ce sanctuaire oublié, grandiose et solitaire, dans un paysage irréel ! Le temple fait naturellement partie du rocher ; ce n'est pas une construction, mais une sculpture, une façade. On peut monter sur l'espèce

(1) On a vu, ci-dessus, p. 488, qu'en réalité les chapiteaux sont terminés, et le monument aussi. C'est ce que montre un examen plus attentif.

de rotonde qui le surmonte par des escaliers en arrière du rocher et encore en bon état. L'ornement terminal est si grand qu'il a les dimensions d'un monument à lui tout seul; on en fait le tour par un véritable entablement circulaire d'un mètre et demi de large. L'on y jouit d'un panorama très étendu sur l'autre versant de cette chaîne de grès et de basalte. A 1.000 mètres en contrebas, le large Wadi Arabat se déroule, dépression qui, partant du niveau de la mer Rouge à Akaba, s'élève d'abord doucement, puis redescend jusqu'à atteindre la mer Morte à environ 400 mètres au-dessous du niveau maritime. Il a 20 kilomètres de large; c'est un affreux désert, avec lequel firent connaissance les Hébreux quittant la terre de servitude.

Nous redescendons vers une heure. L'après-midi se passe à emballer le matériel. On nous annonce que, ce soir, nous prendrons notre repas par terre et que, déjà, quelques mulets remonteront des paquetages, avant la nuit, au col, au Ras El Hor, où les autos se sont arrêtées. Nous faisons une dernière promenade jusqu'au Trésor. Nous voulons revoir encore le Temple dans le Sikh et nous pénétrer une dernière fois de cet étrange et magnifique spectacle.

Le soir, nous dînons dans la caverne-cuisine, qui est immense. Comme aucun luminaire n'aurait suffi à nous éclairer, les cavaliers ont amassé des brindilles. Ils allument à l'entrée de la caverne un immense brasier. C'est une nuit de Walpurgis. Des couvertures ont été étalées, sur lesquelles nous nous plaçons à croupetons pour prendre notre dernier repas. Nous nous hâtons vers nos lits de camp, car le réveil en campagne sera donné à quatre heures du matin. En nous séparant, nous contemplons encore la caverne en face, illuminée comme la nôtre, avec le profil des hommes qui s'agitent en ombres chinoises devant le brasier et nasillent des chansons arabes, tandis que les chevaux entravés passent et repassent sur ce fond fuligineux et irréel.

C'est vraiment un beau souvenir. La lune, malheureusement, est déjà à son déclin.

*Katrani, 26 mars.*

Nous ne prenons pas, au retour, la route du Sikh ; il existe un chemin plus court et d'ailleurs moins mouvementé. Au bout de deux heures nous arrivons au col. Certains de nos compagnons se sont égarés, d'autres ne retrouvent pas leurs bagages. Les derniers arrivent à dix heures du matin seulement. Toute latitude nous est laissée, entre temps, de considérer le grandiose paysage, de voir au loin scintiller les pierrailles du Wadi Arabat, de repérer le temple *in antis* de Pétra, le seul qu'on voie de loin, de refaire par l'esprit le chemin parcouru. Les autos sont chargées, nous partons, descendant lentement ce vallon cultivé et même assez riche, le seul où se trouve un peu d'eau dans toute l'Arabie Pétrée. Nous ne ferons pas de halte pour le déjeuner car nous sommes en retard et désirons rouler le moins possible de nuit. Il nous faut gagner le jour même la station de Katrani. Arrivés à la source devant Chobek, nous buvons avec délices de son eau, enfin de l'eau claire, pure et propre, et nous nous partageons quelques victuailles, ainsi que du pain indigène, pas levé, lourd comme des crêpes, mou et gris. L'appétit fait le reste. Nous roulons sans incident dans les cailloux à travers cet immense haut plateau monotone aux faibles ondulations. Vers 7 heures, c'est-à-dire par une nuit profonde, éclairés par les phares, guidés par la voie ferrée que nous conservons à notre droite à petite distance, nous arrivons à la gare ruinée. Les trois tentes que nous y avons laissées avec un garde sont encore debout, mais nous avons la désagréable surprise d'en trouver une occupée par un groupe d'Anglais, des officiers de l'aviation de Transjordanie, se rendant à Pétra et désireux de profiter de la présence des cavaliers que nous avons laissés en arrière. Leur camion a une panne grave. Ils se sont froidement installés chez nous. Leur conscience n'est pas nette. Ils ont le bon esprit, pour faire diversion, de nous offrir du porto et des biscuits secs. Du porto ! ça ne se refuse



pas, quand on sait qu'il faut encore attendre deux heures avant de dîner ! Nous leur pardonnons. Les dames se serrent un peu plus dans ce qui reste de tentes. Les hommes préfèrent la belle étoile, le plein air, au premier étage ruiné de la gare. Vers dix heures du soir seulement, nous nous endormons dans nos sacs de couchage, fatigués. L'air est vif à 1.000 mètres dans le désert. Heureusement, point de vent véritable : demain matin nous partons pour Kérak.

*Katrani, 27 mars.*

Kérak rappelle avant tout les Croisades. Ce sont des souvenirs du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle que nous allons remuer aujourd'hui, des souvenirs précieux à des Français, dont les pères peinèrent en ces lieux, si étrange que cela paraisse (1).

Kérak est à 50 kilomètres à l'ouest de la voie ferrée du Hedjaz et à 25 kilomètres environ à l'est de la mer Morte, avec laquelle la place communique par une piste abrupte, dont la dénivellation maxima n'atteint pas moins de 1.400 mètres. Au temps des Croisades, Hébron faisait partie de la seigneurie d'Oultre-Jourdain, d'Idumée et d'Arabie Pétrée ; les communications principales de Jérusalem avec le Moab se firent en contournant la mer Morte au sud, tant que le centre militaire fut à Chobek ; mais, plus tard, c'est par le lac Asphaltite qu'elles furent pratiquées. Les musulmans se gardèrent bien de détruire Kérak après l'avoir prise ; ils en firent une place d'arme, appelée cependant à décliner rapidement, faute de rôle capital à jouer. Ibrahim, le fils de Méhemet Ali, s'en empara au cours des guerres entre la Turquie et l'Égypte, lors de sa fameuse campagne de Syrie. C'est lui qui, vers 1840, démantela définitivement Kérak considérée comme menaçant encore l'Égypte ! Kérak perdit toute importance. Ce n'était plus, à la fin du siècle dernier, qu'un repaire de brigands, de détrousseurs de caravanes, quoique l'administration turque y eût une moudi-

(1) Ci-dessus, chap. xvii.

rieh. Pendant la grande guerre, les Turcs, ou plutôt les Allemands, se sont servis de Kérak comme centre administratif et l'ont reliée au chemin de fer du Hedjaz par une route, malheureusement inachevée. Elle va cependant nous servir. Cette route escalade, au plus court, les rudes pentes du Moab. L'est de ce pays n'est qu'un vrai désert, un prolongement du désert syro-mésopotamien où passe le chemin de fer. A mesure qu'on se rapproche de Kérak, le pays change un peu d'aspect et l'on rencontre des terres maigres mais cultivables, car le régime des pluies de la Palestine se fait sentir jusque-là. Naturellement, la récolte unique du début du printemps est assez misérable. Il n'y a pas de main-d'œuvre et pas du tout d'eau. Dieu seul y pourvoit par ses ondées. Aussi tout le pays, après avril, est-il sec, ratiboisé et désertique. Mais à l'époque où nous y passons, il est encore vert, assez vert même. A dix kilomètres de Kérak, commencent les profonds replis donnant naissance au Wadi Kérak, au torrent desséché servant de puissant retranchement à la forteresse.

Kérak, l'ancien Kir Moab du roi Mésa, apparaît comme un vrai nid d'aigle du Rhin. Figurez-vous une cassure brutale zigzagant au ras du sol pour atteindre, de descente en descente, la mer Morte, avec des profondeurs croissantes. Dans l'un de ses méandres, sur un promontoire, s'est constituée la ville et forteresse de Kérak (pl. 129-131). Comme il fallait l'isoler, un fossé vertical de 30 mètres de profondeur et de 50 mètres de large a été incisé dans le roc. La ville est misérable, mais pas sordide ; elle a des bâtiments assez soignés ; elle est déparée, cependant, par une espèce d'immense préfecture moderne, tenant surtout de la caserne. L'auto a fait son apparition dans ce lieu. Trois des notables possèdent des Ford qui font, jusqu'à Amman, un service d'autobus : rien n'est plus cocasse que de rencontrer dans les cailloux cette patache sauvage, remplie à craquer d'indigènes et surchargée de cages à poules et d'objets hétéroclites.

Comme nous voyageons avec les autorités policières et politiques ; comme, d'autre part, le télégraphe et le téléphone ont

annoncé notre arrivée, les 8 ou 10.000 habitants sont massés pour nous recevoir et nous descendons devant le gouvernorat, sur une modeste petite place noire de monde. Après quelques minutes passées en visite officielle, le cheikh de la ville, Rafeidan Mejali Pacha nous emmène dans sa maison, où a été préparé un repas indigène plantureux et soigné, une beffa complète. Cette maison est modeste et sans caractère. Le cheikh a l'air assez rude, mais nous montre beaucoup de politesse. Il nous reçoit dans un salon moderne où les bibelots les plus en évidence sont des poupées européennes banales, des morceaux de savon moulés en poupées, et même une petite poupée en caoutchouc, faisant cui-cui quand on lui presse le ventre. Le principal attrait de ce salon est sa vue étendue atteignant la mer Morte et les monts de Judée. On nous offre, successivement, du café bédouin à la coloquinte, du café marocain à la menthe, du café arabe et du thé parfumé. Puis, sur de moelleux tapis d'Orient, l'on prépare le repas : deux moutons entiers avec leurs pattes ; leur ventre est truffé d'un riz indigène exquis. Le pacha Rafeidan arrache de ses ongles durs des lambeaux de cette viande qu'il dépose sur une assiette. Tout cela est excellent. L'on nous sert aussi des espèces de pâtisseries douceâtres, des sortes de crêpes, du pain bédouin et des petits hachis roulés dans des pâtes feuilletées fort appétissantes. On échange quelques politesses, assis *alla turca* autour de ces mets étalés par terre ; on reprend du café, des petits gâteaux. Je demande à photographier le cheikh, presque noir, assez beau, couvert de soies chatoyantes, ses poignards passés à la ceinture. Un de ses fils, garçon de quinze ans, circule autour de nous d'un air fier, somptueusement vêtu d'une robe lamée d'or.

Puis nous nous dirigeons vers les ruines, que je ne décrirai pas en détail. C'est l'immense château fort féodal classique, dans le genre de Carcassonne, de Pierrefonds ou de Coucy, avec deux murs d'enceinte, tours rondes et carrées, machicoulis, barbacanes, tunnels et souterrains de communication, réduit central, puits, cours et salles voûtées. Du sommet, la

vue est splendide et va jusqu'à Jérusalem (pl. 133, n° 1). Le premier plan en est constitué par la ville en oppidum, entièrement ceinte de sa muraille féodale, dont le château n'est qu'un grand redan ; à 30 kilomètres, scintillent les eaux lourdes de la mer Morte en contre-bas, car nous sommes à 1.400 mètres d'altitude. Plus loin encore, les montagnes de Judée, étalées depuis Masada, célèbre par la dernière résistance des Juifs contre les soldats de Titus, jusqu'à la ville de Salomon. Une haute tour est nettement visible par ce temps clair, malgré les quatre-vingts kilomètres à vol d'oiseau qui nous en séparent. C'est la tour carrée élevée par Guillaume II sur un énorme établissement religieux allemand du mont des Oliviers, celui-là même qu'a choisi pour résidence Sir Herbert Samuel, le Haut Commissaire britannique chargé de présider aux destins de l'état Sioniste.

L'histoire du suzerain le plus connu de cette seigneurie d'Outre-Jourdain, Renaud de Châtillon est curieuse. Il vivait dans la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle... (1).

Quittant Kérak vers quatre heures du soir, nous parvînmes en deux heures à notre gare de Katrani, enchantés de cette randonnée si facile, grâce à la route et à la réception officielle. Cette fois, nous pûmes un peu nous étaler, les habitants imprévus de l'une des tentes ayant réparé leur auto et déguerpi vers le sud. Les assaillants de l'intérieur se montrèrent inactifs.

*Jérusalem, vendredi 28 mars.*

Maintenant, c'est le retour vers Jérusalem. A sept heures, les tentes sont abattues, nous filons vers le nord ; le reste du voyage nous apparaît comme une bagatelle et d'ailleurs moins intéressant, puisqu'il n'a plus l'attrait de la nouveauté. La route, toujours mauvaise, nous fait repasser à Ziza. Près d'un petit qalaat, caravansérail fortifié de la route de terre

(1) Voir ci-dessus, chap. xvii, § 4, p. 360.



des pèlerins du Hedjaz, un campement de Bédouins est installé. Nous nous arrêtons pour faire des photographies. On nous offre du café bédouin. Des femmes aux tatouages nombreux, pas trop farouches, se laissent voir à visage découvert.

Bien d'autres villes des plus intéressantes sollicitaient notre visite au Moab et au Hauran : Djerach (Gerasa), Arak El Emir, Bostra, etc., mais c'est un autre voyage ! Il faut renoncer, pour cette fois, à voir les villes gréco-romaines de la Pérée, de l'Auranitide, de la Décapole, de la Gaulanitide. Il faut renoncer aussi à visiter Madéba, une autre ville moins gréco-romaine que byzantine, où fut trouvée, à la fin du xix<sup>e</sup> siècle, une extraordinaire mosaïque du vi<sup>e</sup> ou vii<sup>e</sup> siècle qui n'est autre qu'une carte de la Palestine avec un plan sommaire, mais reconnaissable de Jérusalem (1). On voit, sur ce plan célèbre, la rue principale de la ville sainte devenue romaine, rue partant de la Porte de Damas et bordée de colonnes. Le sol de cette rue est aujourd'hui exhaussé de 4 à 5 mètres. On a relevé cependant, paraît-il, plusieurs soubassements de ces colonnes prouvant l'exactitude sommaire du plan de Madéba. Cette mosaïque, hélas, a été abîmée sottement, à peine découverte, par des réparateurs ignorants de l'église où elle se trouvait. Certaines parties ont totalement disparu. Une grande reproduction de la mosaïque est affichée dans Notre-Dame-de-France à Jérusalem.

Nous repassons par Amman et défilons devant le théâtre fièrement adossé à la colline. Là, nous faisons nos adieux à Peake et à quelques-uns de nos compagnons de voyage. Deux autos seulement redescendent vers le Jourdain — la nôtre et celle de Sir Ronald Storrs — pour remonter vers Sion. Nous traversons à nouveau Salt, la ville en étages sur le vallon étroit qui descend à la mer Morte : ses abords sont sillonnés d'autos. Nous revoyons les merveilleux champs de fleurs rustiques traversés à l'aller. Vers midi, nous repassons le Jourdain. Ses eaux limoneuses, ses bords poussiéreux, son climat lourd et malsain ne nous donnent pas envie de nous arrêter. Un poste

(1) Ci-dessus, p. 291.

mal tenu sert de frontière, de douane et de limite à l'état de l'émir Abdallah dont nous allons quitter les domaines.

Ce voyage, tout au moins, nous aura fait voir la quasi-totalité de la Transjordanie. Du côté de la Syrie, la frontière est, en effet, à 80 kilomètres au nord d'Amman; à l'ouest, elle est constituée par le Jourdain; au sud-est, par le Hedjaz où nous avons pénétré; à l'est, s'étend l'immense désert dont l'Euphrate est la limite, non loin de Bagdad. Dans cette bande de terre inculte, deux villes seulement méritent ce nom : Salt, relativement riche depuis longtemps, et Amman, point administratif développé récemment. Kérak, aussi, est une ville, mais sans communications. Le reste n'est composé que de villes mortes ou de bourgades. Pas une véritable plaine cultivable; jusqu'ici pas une exploitation minière. Comment un état aussi artificiel peut-il vivre ?

Avant la guerre déjà, l'expédition de Pétra était des plus difficiles et souvent dangereuse ou impossible. C'est ainsi qu'il y a vingt ans, Pierre Loti, parti de Suez et du Sinaï, tenta vainement de franchir vers Pétra, venant du sud, la barrière d'Akaba, où se trouvait un pacha jaloux de son autorité et mal disposé pour les étrangers. Les ordres et les teskérés de Constantinople ne purent l'attendrir. Loti dut franchir le désert vers l'ouest pour aboutir à Gaza, sans avoir vu ni Pétra, ni Montréal, ni Kérak. Il faut lire ce livre délicieux qu'est *Le Désert* pour comprendre toute la poésie des voyages en caravanes par étapes dans les solitudes pétrées ou sablonneuses.

Le retour à Jérusalem, en partant du Jourdain, s'effectue par la route de voitures à travers Jéricho. En arrivant dans la ville, fort poussiéreux,... nous n'eûmes qu'une pensée, prendre un bain. Le soir nous pûmes nous étendre dans de vrais lits, mais nous étouffâmes dans ces chambres étriquées après la vie libre des altitudes, des cavernes et des villes mortes. La civilisation ne nous fit aucun plaisir !



# INDEX

## HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

### A

- Aara (dieu), 257, 398, 399, 406, 413-414, 417 n. 3, 455.  
 Aaron, 6, 8, 85, 130-131, 138, 359, 366, 367, 398, 502, 561, 565.  
 Abana, 77, 154, 279.  
 Abaraha (Abraham), 21 n. 4.  
 Abarta, 382 n. 3.  
 Abbassides, 356, 357, 358.  
 Abdallah (émir), 538, 545, 546, 566, 577.  
 Abdéel, 23 n. 1.  
 Abdeh, 57, 74, 112, 371, 378, 379, 380, 383, 393 n., 425, 427, 460.  
 Abdobodat, 382 n. 3, 436 n. 2, 453, 454.  
 Abdul Hamid, 547.  
 ABEL (R. P.), 136 n. 1, 142 n., 143 n. 1 et 2, 144 n.  
 Abgars, 319.  
 Abia, 255.  
 Abibaal, 443.  
 Abila, 77, 123, 126, 154, 156 n. 2, 157, 184 n., 193 n., 249, 255, 286.  
 Abimélek, 58.  
 Ablaam (Araméens), 25.  
 Ablamu (Araméens), 25.  
 Aborras, 319 n. 2, 344 n. 2.  
 Abou Amir Ar Rahib, 345.  
 Abou Bekr, 221.  
 Aboubos, 144.  
 ABOU CHAMAH, 363, 364.  
 Abou Kharib el Moundhir, 342-343, 547.  
 ABOUL FÉDA, 338 n., 353 n.  
 Abou Qabous, 344.  
 Abou Rouké, 271, 272.  
 Abou Samir, 341.  
 Abousir, 37 n. 1.  
 Abraham, 21-23, 58, 61, 429, 431.  
 Abyad, 300.  
 Abyssinie, 44, 197, 333, 375, 398, 402, 406, 439.  
 Accaron, 293.  
 Achab, 87.  
 Achaz, 106.  
 Achéménides, 479.  
 Achoates, 529.  
 Actia *Dusaria*, 277, 327, 403, 409-413.  
 Actium, 186, 187, 189, 195, 196, 274, 409.  
 Actrida, 529.  
 Acyr, 48.  
 Ada, 417.



- Adad Nirari III, 105.  
 Adarin, 69 n. 4.  
 Addianam, 57.  
 Additha, 156, 302.  
 Aden, 34, 35, 46, 47, 50, 67, 69,  
     203, 204 n., 205, 206, 221,  
     222, 239, 241, 324, 560.  
 Adiabène, 255, 322.  
 Adiaa, 110.  
 Adiyon, 464.  
 Adjailat (El), 426.  
 Adjer, 124.  
 Adjloun (djébel), 157 n., 193 n. 1.  
 Admatha, 302 n., 304 n. 2.  
 Ad Medera, 69 n. 4, 302 n.  
 Adora, 147, 164.  
 Adoummata, 68, 86, 103, 108,  
     109, 112, 200 n. 2, 430.  
 Adraa, 66 n. 1, 268, 276, 285,  
     286, 326, 371, 406, 409, 410,  
     420.  
 Adrah, 62 n. 1, 66, 91, 409, 411.  
 Adraha, 66 n. 1.  
 Adroah, 54 n., 270, 290.  
 Adroh, 270.  
 Adulis, 43, 44, 235, 241, 398.  
 Aduma, 22 n.  
 Adummatou, 23 n. 1.  
 Aelana, 49, 52, 53 n. 1, 384,  
     529.  
 Aelia, 290.  
 Aelia Capitolina, 280, 281 n. 1,  
     290, 292, 550.  
 Aelius Gallus, 15, 198-201, 203,  
     204-206, 214, 228, 234, 261,  
     523, 527, 563.  
 Aemilianus, 409 n. 2.  
 Aeneas, 212, 213, 228.  
 Aenon, 293.  
 Aera, 286.  
 Aere, 291.  
 Afra, 63 n. 1.  
 Aftah, 454.  
 Agactures, 529.  
 Agalla, 150 n. 2.  
 Agar, 22.  
 AGATHARCHIDE, 34 n. 1, 124 n. 2,  
     240, 408.  
 Agra, 49, 218 n. 1, 529.  
 Agréens, 528, 530.  
 Agrippa I<sup>er</sup>, 153 n. 3, 154 n. 3,  
     243, 245, 247, 248, 253 ; — II,  
     154 n. 3, 249, 254, 264, 437,  
     439.  
 Agrippéion, 215.  
 Ahamant, 354-355, 359.  
 Ahiram, 81, 87 n. 4, 441, 443.  
 Aia, 293.  
 Aila, 53 n. 1, 56 n. 1 et 4, 285,  
     290.  
 Ailat, 288, 290, 301, 303, 309,  
     333, 344, 350, 352, 353 n.,  
     358, 359, 361, 364.  
 Aïn, 293.  
 Aïn Auatha, 63 n. 1.  
 Aïndibu, 103.  
 Aïn Ghadian, 57 n. 1.  
 Aïn Mikwan, 271.  
 Aïn Negel, 272.  
 Ainouna, 334.  
 Aïn Sadaka, 272.  
 Airé, 351.  
 Akaba, 3 n. 1 et 2, 6 n. 1, 13,  
     49, 52, 56 n. 4, 57 n. 1, 83, 93,  
     95, 96, 194, 290, 301, 302 n.,  
     333, 352, 353 n., 361, 362, 367,  
     536, 539, 564, 570, 577.  
 Akhbaren, 68 n. 1.  
 Akka, 58, 59 n. 1, 98, 147.  
 Aklabou, 417.  
 Ak-oum, 44, 235, 239 n. 2, 333,  
     398, 421, 439.  
 Alalit, 414.  
 Alamoundaros, 332, 339, 342,  
     382.  
 ALBERT D'AIX, 350.  
 Alchaedonios, 264.  
 Alcime, 133.  
 Alcimos, 138, 139.  
 Alema, 137.  
 Alep, 153 n. 3, 309, 349, 361,  
     364, 518.

- Alexandra, 158-160, 161, 184 n.  
 Alexandre I<sup>er</sup> Bala, 140, 141, 145.  
 Alexandre le Grand, 39, 49 n. 4,  
 59, 67, 114, 124, 127, 171,  
 199 n. 3, 305, 515, 561.  
 Alexandre (Hasmonéen), 179.  
 Alexandre (Hérodien), 184 n.,  
 209.  
 Alexandre Jannée, 147, 148-153,  
 155, 156, 157, 158, 160, 161,  
 163, 169, 172, 246 n. 1.  
 Alexandre Sévère, 277, 302 n.,  
 308, 564.  
 Alexandre II Zabina, 145, 146.  
 Alexandreion, 215.  
 Alexandrie, 35, 42, 60, 61, 75,  
 115, 124, 125, 128, 131, 138  
 n. 2; 147, 180, 183, 196, 240,  
 253, 262, 321, 322, 323, 357,  
 375, 398, 399, 460, 461, 496,  
 515, 525, 527, 563.  
 Alexandrium, 168, 179.  
 Alexas, 209.  
 Algérie, 318, 512.  
 Alilat, 396, 417.  
 Allah, 414, 415, 418, 466.  
 Allahi, 417.  
 Allan (wadi), 287.  
 Allât, 414-417, 418, 421, 434 n. 1,  
 435, 453, 454, 462, 463, 568.  
 Allât Athéna, 403, 438.  
 Allon, 53 n. 1.  
 Amalécites, 23, 30, 82, 83, 84,  
 86, 89, 90, 97.  
 Amalites, 529.  
 Amana, 103.  
 Amarna (El), 25, 79 n. 2, 100,  
 442.  
 Amasiah, 105, 561.  
 Amatha, 157 n., 302, 303 n.  
 Amathéens, 529.  
 Amathus, 149, 157 n.  
 Amatous, 157.  
 Amaury de Jérusalem, 357, 358.  
 Aménophis III, 100; — IV, 100.  
 AMER (Mustapha), 48 n. 1.  
 Amers (lacs), 54, 241.  
 Amman, 64, 65 n. 4, 91, 150 n. 2,  
 156 n. 3, 186, 271, 272, 291,  
 293 n. 4, 302, 329, 410, 470,  
 511, 536, 538, 539, 541, 543,  
 545-546, 566, 573, 576, 577.  
 Amman-Philadelphie, 153, 193 n.,  
 254, 271, 285, 286, 301, 550.  
 Ammata, 149 n. 1, 302.  
 Ammatha, 53 n. 1.  
 AMMIEN MARCELLIN, 47 n. 1, 260,  
 263, 283 n., 331.  
 Ammi-Nadbi, 109.  
 Ammon (dieu), 399, 411, 568.  
 Ammonas, 22.  
 Ammonites, 22, 30, 62, 64, 72,  
 73, 77 n., 91, 92, 96, 97, 103,  
 109, 110, 134, 135, 137, 144,  
 185 n. 1, 269, 359, 364, 402,  
 407, 509, 530, 545.  
 Ammouladi, 110.  
 Amnad, 453.  
 Am Noman (Ghassanide), 343-  
 344.  
 Am Noman I<sup>er</sup> (Lakhmide), 339;  
 — III, 344.  
 Amorcesos, 301, 333, 335 n. 3, 336  
 n. 2.  
 Amoritide, 22 n. 2, 90, 96, 97.  
 Amorrhéens, 22 n. 2, 25, 26, 31,  
 90, 104.  
 Amos, 401.  
 Amourrou, 25, 31, 74 n. 2, 90,  
 98, 100, 105, 310.  
 Ampélone, 529.  
 Ampres, 529.  
 Amq, 104 n. 1.  
 Amr I<sup>er</sup>, 335 n. 2, 336; — II,  
 338.  
 Amr, fils de Lohayi, 391.  
 Amraphel, 22 n.  
 Amr Ben Amir, 341.  
 Amrit, 479.  
 Amurri, 25.  
 Anab, 84.  
 Anah, 316.

- Anamou, 464.  
 Anaqim, 21, 84.  
 Anastase (empereur), 282, 341.  
 Anatolie, 119.  
 Ancyre, 42.  
 Angora, 42.  
 Animotha, 291.  
 Anjar, 153 n. 3.  
 Annaçeh, 293.  
 Anob, 293.  
 Ansarites, 528.  
 Antéens, 529.  
 Anthédon, 189.  
 Antidaléens, 528.  
 Antigone (général d'Alexandre),  
     51, 52, 116, 117, 118, 152 n. 2,  
     171, 561.  
 Antigone (Hasmonéen), 147, 179,  
     182, 183, 184.  
 Anti-Liban, 73, 77, 154.  
 Antinoë, 450 n. 3.  
 Antioche, 59, 119, 122, 123, 124,  
     128, 132, 133, 136, 141, 142,  
     145, 147, 150, 153, 155, 179,  
     180, 184, 189, 243, 281, 283 n.,  
     317, 320, 321, 323, 341, 342,  
     348, 361, 398, 409, 496, 515,  
     554.  
 Antiochos I<sup>er</sup>, 120, 121 ; — II,  
     122 ; — III, 122, 123, 124,  
     125, 126 ; — IV, 126 n. 2,  
     132, 133, 135, 136, 137 ; —  
     V, 137, 138 ; — VI, 142, 143 ;  
     — VII, 143, 144, 146 ; —  
     VIII, 145, 146, 149 ; — IX,  
     146, 147, 149 ; — X, 151 ; —  
     XII, 151, 152, 153, 156, 159  
     n. 2, 172, 460, 515 ; — XIII,  
     159, 164.  
 Antiochos Bala, 142.  
 Antiochos Hierax, 142.  
 Antipas, fils d'Hérode le Grand,  
     245, 246, 247, 248.  
 Antipater, père d'Hérode le Grand,  
     74, 161, 164, 167, 180, 181,  
     188, 379.  
 Antipater, fils d'Hérode le Grand,  
     184 n., 213, 215.  
 Antipatris, 152.  
 Antoine, 311, 312.  
 ANTONIN (Itinéraire d'), 14, 52,  
     55 n. 1.  
 Antonin le Pieux, 279, 283 n.,  
     468, 563.  
 ANVILLE (D'), 94, 124 n. 3.  
 Aouitou, 195 n.  
 Apamée, 69, 103, 118, 126, 142,  
     143.  
 Apate, 528.  
 Aphilas, 235.  
 Aphro, 63 n. 1.  
 Aphrodite, 58 n. 3, 417.  
 Apirou, 79 n. 2.  
 APPIEN, 115 n. 1, 158, 164 n. 2.  
 Appolloniade, 59 n. 1.  
 Appollonios, 136, 140.  
 Apsis, 104 n. 1.  
 Aquila Severa, 409 n. 2.  
 Arabat (wadi), 6 n. 1, 21 n. 3, 30,  
     52, 57 n. 1 et 2, 58, 62, 74, 84,  
     97, 112, 113, 161, 167, 194,  
     196 n. 2, 286, 379, 536, 560,  
     570, 571.  
 Arabes, Arabie, 6 n. 1, 15, 20,  
     22, 23, 24, 25, 26, 27, 29,  
     30, 35, 36, 38 n. 2, 39, 40,  
     41, 43, 44, 45, 46, 47, 48,  
     49, 51, 53, 58, 61, 62 n. 1,  
     65, 66, 67, 68, 72, 73, 76,  
     81, 84, 85, 90, 91, 96, 97,  
     99, 103, 104, 105, 106, 107,  
     108, 109, 114, 115, 123, 124,  
     128, 131, 137, 144, 146, 151,  
     154 n. 3, 164, 173, 194, 195,  
     196, 197, 198, 199, 200, 203,  
     205, 214, 218, 220, 221, 223,  
     232, 233, 234, 235, 237, 255,  
     260, 261, 262-269, 270, 271  
     282, 283, 286, 296, 298, 300,  
     301, 302, 303, 304 n. 2, 305,  
     306, 308, 309, 322, 326, 330,  
     331, 332, 333, 334, 335, 336,

- 337, 342, 344, 345, 346, 370,  
371, 375, 376, 384, 387, 388,  
389, 390, 394, 395 n. 1, 396,  
397, 400, 401, 413, 415, 417,  
418, 419, 421, 430, 431, 433,  
439, 442, 444, 445, 446, 447,  
448, 452, 468, 498, 501, 518,  
523-527, 528-530, 555, 560,  
562, 564, 565, 567.
- Arabia Eudaimôn, 35 n. 1, 204 n.,  
395 n. 1.
- Arabie Pétrée, 1, 10, 11, 12, 15,  
17, 18, 27, 30, 48, 50, 67,  
78, 79, 84, 96, 106, 107, 108,  
111, 115, 168, 178, 197, 200  
n. 2, 217, 241, 252, 261, 270,  
272, 285, 287, 289 n. 1, 292,  
308, 309, 333, 347, 359, 360,  
366, 371, 375, 388, 398, 408,  
506, 507, 510, 542, 555, 560,  
561, 564, 571, 572.
- Arad, 50, 84, 294.
- ARAGO (A), 9.
- Arak el Emir, 134, 359, 384.
- Araméens, 24-25, 26, 28, 29, 62,  
72, 76, 97, 98, 102, 103, 104,  
105, 130, 373, 388, 390, 415,  
419, 423, 429, 443, 444,  
446, 447, 448, 452, 467.
- Aramu, 25.
- Arantou, 25.
- Ararène, 526.
- Arbaa (Arabes), 25, 103.
- Arbèles, 115.
- Arcé, 85, 93.
- Arcen, 85.
- Arcenos, 85, 93.
- Archélaüs, 215, 243, 248.
- ARCULFE, 61.
- Ardéchir I<sup>er</sup>, 318.
- Arènes, 529.
- Areopolis, 64, 65 n. 4, 150, 289,  
291, 293, 420 n. 2.
- Arès, 397, 398, 399, 402, 404,  
411, 413, 414, 568.
- Arétas I<sup>er</sup>, 135, 136, 146 n. 3,  
171-172 ; — II, 146, 149, 172,  
175, 376 ; — III, 77, 148,  
153 n. 1, 155, 156, 159, 160,  
163, 166, 167, 168, 172-174,  
178, 179, 240, 256, 257, 276,  
374, 412, 436, 460, 507, 515,  
516, 517 n., 518, 519, 531,  
562 ; — IV, 176, 212, 213,  
214, 219, 228, 242-247, 253-  
254, 256, 257, 377, 380, 450  
n. 1, 454, 460, 461, 500, 504,  
518, 520-521, 531-533.
- Arétas Ibn Gabala, 339, 341-342,  
431.
- Arétas Ibn el Hogr, 332.
- Arétas (stratège), 199, 228.
- Aréthuse, 130, 153, 165, 530.
- Aribi, 25, 106 109, 234.
- Arielda, 303 n.
- Arimé (Araméens), 25.
- Arindela, 65 n. 4, 289.
- Arish (El), 56, 98, 349, 364.
- Aristobule I<sup>er</sup>, 147-148, 154 ; —  
II, 159, 161-170, 173, 178,  
179, 182, 184 n.
- Aristobule (Hérodien), 184 n., 187,  
209.
- ARISTOTE, 40 n. 3.
- Arménie, 107, 124, 158, 166, 264.
- Ar Moab, 64 n. 2, 271.
- Arnaout, 362.
- ARNAUD, 12.
- Arnon, 22 n. 2, 87, 90, 91, 96,  
187, 193, 289, 301, 550.
- Aroer, 64, 87.
- Arrabat, 64 n. 2.
- Arrabites, 235.
- Arracènes, 529.
- Arridela, 63 n. 1.
- ARRIEN, 67, 114, 396.
- Arsacides, 120, 128, 288, 308,  
318, 334, 564.
- Arsamus, 255.
- Arsanias, 255.
- Arses, 528.
- Arsinoë, 55, 123, 197.



- Artaxercès II, 130.  
 ARTÉMIDORE, 2, 67 n. 2, 369, 529.  
 Aramû (Araméens), 25.  
 Arwad, 98, 103.  
 Asab, 106 n.  
 Asabia, 302.  
 Asarhaddon, 68 n. 1, 108, 109, 110.  
 Asca, 526.  
 Ascalon, 58, 59, 98, 107, 109, 146, 147, 157, 215, 293.  
 Aschkéla, 58 n. 3.  
 Ascites, 528.  
 Asdoud, 293.  
 Asemona, 294.  
 Ashdérad, 55 n. 2.  
 Ashdod, 98, 138, 140.  
 Ashtar, 402.  
 Ashtoret, 415.  
 Asie Mineure, 98, 116, 119, 126, 128, 170, 187, 211 n. 1, 304, 323, 496, 509.  
 Asira, 220.  
 Asophon, 148.  
 Aspebetos, 331.  
 Asphaltite (lac), 2, 21, 51, 90, 117, 293 n. 2, 360, 572.  
 Assanites, 331.  
 Assouan, 131, 281.  
 Assurbanipal, 28, 109, 110.  
 Assyrie, 22, 23 n. 1, 58, 87, 97, 98, 100, 102, 103, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 130, 171, 229, 237, 389, 432, 479, 480, 488 n. 2, 508-509.  
 Astar, 402.  
 Astaroth-Qarnaïm, 91 n. 1.  
 Astarté, 390, 402, 415, 416, 420, 421, 429.  
 Asuada, 303 n.  
 Aswit (El), 5, 348, 350, 351, 366, 565.  
 Ataman, 137.  
 Atargatis, 402, 416, 420, 421, 440 n.  
 Ataroth, 87.  
 Atar Samain, 110.  
 Atawal, 202 n. 1.  
 Athé, 415.  
 Atheisogènes, 328.  
 Athéna, 417.  
 Athène, 530.  
 Athènes, 41, 235, 515.  
 Athénodore, 321, 416.  
 Athôné, 150 n. 2.  
 Athrulla, 526.  
 Atoun, 398.  
 Atramites, 528.  
 Attale, 125.  
 Attar, 233, 389, 390, 415.  
 Auara, 54 n.  
 Auatha, 302 n.  
 Augustalia, 409.  
 Augusta Libanensis, 287-289.  
 Auguste, 42, 52 n. 3, 58 n. 3, 184 n., 192, 196, 197, 198, 205, 206, 209, 211, 212, 213, 214, 215, 242, 282, 317, 409, 461, 468, 500, 523.  
 Aurantide, 65, 73, 131, 145 n. 1, 152, 153, 156, 165, 192, 194 n. 1, 276, 277, 279, 296, 398, 403, 404, 417, 438.  
 Aurélien, 321, 323, 324, 409.  
 Ausan, 36, 232.  
 Ausou, 438.  
 Avidius Cassius, 315 n. 1.  
 Awsan, 232, 235, 240 n. 1; — liste des rois, 231 n.  
 Aynouna, 44 n. 1.  
 Azaïs (P.), 406.  
 Azanie, 240 n. 1.  
 Aziz, 159.  
 Azizos, 415, 420; — Monimos, 420; — Phosphoros, 420.  
 Azoton, 59 n. 1, 293.  
 Azotus, 215, 293.

## B

- Baal, 395, 399, 401, 402, 419, 420, 423, 429, 466 ; — Bozor, 395, 399 ; — Djébaïl, 443 ; — Fégor, 395, 407 ; — Harran, 395 ; — Hermon, 395 ; — Lebanon 395, 444 ; — Méon, 87, 395 ; Péor, 407 ; — Sidon, 395 ; — Taiz, 395.  
 Baalbek, 154, 310, 317, 398, 399, 402 n. 2, 496, 511, 512.  
 Baaliab, 430.  
 Baallat, 395 ; — Gebal, 395.  
 Baal Samin, 395, 397, 419, 420, 421, 436, 437, 438, 439.  
 Bab el Mandeb, 44, 106, 173, 340, 402.  
 BABELON (E.), 18 n. 2, 155 n. 2, 174, 191 n., 409 n. 2.  
 Babylôné, 22, 26, 69, 79 n. 2, 80, 104, 110, 111, 115, 116, 130, 131, 182 n., 334, 340, 389, 402 n. 2, 415.  
 Babylone d'Egypte, 59, 61, 270, 564.  
 Bacascamis, 529.  
 Bacchide, 138, 139.  
 Bacchius Judaeus, 165.  
 Bacchus, 399, 402, 404, 411, 414, 568.  
 Bachilites, 529.  
 BACHMANN, II, 510.  
 Bactriane, 40, 120, 124, 509.  
 Bada (El), 93 n. 1.  
 Badanatha, 107, 529.  
 Badicharimos, 332.  
 Bafat, 455 n. 1.  
 Bagdad, 309, 356, 358, 577.  
 Bahrein, 67, 124, 345 n.  
 Baibars, 365-367.  
 Bajer, 68 n. 2.  
 Bala, 22 n.  
 Balaam, 92.  
 Balak, 90 n. 3, 92, 293.  
 Balqa, 90, 391.  
 Banasaséens, 528.  
 Banatha, 68 n. 2.  
 Baniyas, 154 n. 3, 194 n. 2.  
 Bara, 22 n.  
 Barada (wadi), 77, 154, 279.  
 Baramalaques, 529.  
 Bardawil (lac), 60 n. 1.  
 Bardesanes, 375.  
 BARDY (E.), 321 n. 2.  
 Barid (El), 352, 426, 438.  
 Bar Kocheba, 280 n. 3, 281, 298, 300.  
 Barous, 293.  
 Barsemius, 334.  
 BARTHÉLEMY (abbé), 311 n. 2, 444.  
 BARTHOLOMEW (J. G.), 33 n. 1.  
 BARTHOUX (J.), 14, 44 n. 2, 55, 60 n. 1, 93, 94, 95 n. 2, 362, 363 n.  
 Barzapharnès, 182.  
 Bâsa, 103.  
 Basan, 91, 97, 103.  
 Bascama, 142.  
 Basir, 291.  
 Bassorah, 315.  
 Batanée, 65, 126, 131, 157, 192, 215, 249, 264, 287, 301.  
 Bathyra, 291.  
 Batroun, 164.  
 BAUDISSIN, 388 n.  
 Baudouin Ier, 60 n. 1, 349, 350, 551, 565 ; — IV, 361.  
 BAUER (Th.), 26.  
 Bâzou, 108.  
 BEAZLAY, 53 n.  
 BECK, 6 n. 1.  
 Bed (Al), 93 n. 1.  
 Beda (El), 93 n. 1.  
 Beden, 75, 93 n. 1, 95, 198, 218, 225, 482 n. 2, 492.  
 Bédouins, 24, 30, 83, 85 n. 4, 137, 164, 236, 262, 315 n. 1, 332, 372, 375, 380, 388, 428, 536, 540, 542, 545, 547, 549, 556, 576.

- Bedr, 366, 463.  
 Bedriyah, 366.  
 Beelphegor, 407.  
 Beisan, 65 n. 1.  
 Beiséan, 192 n. 3.  
 Beishan, 192 n. 3.  
 Beit Djibrin, 123 n.  
 Beit Ras, 193 n.  
 Békaa, 73, 98, 153 n. 3, 318 n. 1.  
 Bel (dieu), 399.  
 Bélisaire, 341.  
 Bélit, 415.  
 BELL (G. Lothian), 68 n. 4.  
 BELL (Miss), 315 n. 2.  
 Belphegor, 395, 399.  
 BÉNÉDITE (G.), 465.  
 Ben Hadad II, 104 n. 1.  
 Benjamin, 23 n. 1.  
 BÉRARD (V.), 24 n. 1.  
 Berlin, 547.  
 Bérénice (ville), 41, 42, 43, 70, 197, 203, 313, 450 n. 3.  
 Bérénice (reine), 121, 122, 249.  
 Bérénice-Panchrusos, 44.  
 BERGER (Ph.), 16 n. 3, 88 n. 1, 220 n. 2, 311 n. 2, 446, 447, 449, 451.  
 Berosaba, 290, 293, 305, 329.  
 Berosabae, 61 n. 2.  
 Bersa, 22 n.  
 Bersabée, 54 n., 63 n. 2, 283 n., 290, 294.  
 Bersama, 290.  
 BERTOU (J. DE), 6 n. 1, 9, 85 n. 4, 493 n. 2.  
 Béryte, 50, 123, 154, 164, 210, 249.  
 Bethagideia, 294.  
 Bétharampta, 245.  
 Beth el Kerm, 420 n. 2.  
 Bether, 281 n. 1.  
 Béthoron, 137, 138, 291.  
 Bethsean, 65 n. 1, 142.  
 Bethsour, 137, 140.  
 Bethylon, 294.  
 Bethzacharia, 138.  
 Betoannaba, 293.  
 Bétomarzea, 293.  
 Betthora, 291, 301.  
 Biban (El), 482 n. 2, 492.  
 Bible, 1, 10, 15, 18, 20-24, 28, 48, 52, 58, 64, 65 n. 2, 66 n. 1, 74 n. 2, 79 n. 1, 80, 85, 86, 87, 90, 91, 92, 96 n. 1, 97, 104, 105, 132, 133, 135, 136, 140, 141, 144, 154 n. 3, 156 n. 3, 182 n., 192 n. 2, 219 n. 2, 221 n. 3, 244, 246 n. 1, 252, 276, 278, 290, 310, 316, 355, 356, 401, 407, 412, 428, 429, 431, 432 n., 461 n. 2, 561, 565.  
 Bilbeis, 138, 357.  
 Bir Ali, 35 n. 1.  
 Bir Dadda, 110.  
 Birmanie, 40.  
 Bir Seba, 30, 54 n., 58, 61, 63, 83, 84, 270, 283 n., 289, 290, 293, 305, 329, 364.  
 Bir Umm Dalfa, 450 n. 3.  
 Bit Amana, 109.  
 Bithynie, 128.  
 Bittir, 281 n. 1.  
 BLAU, 16, 265 n.  
 BOGG, 456.  
 Bômos, 421.  
 BONNAT, 9.  
 Borama, 164.  
 BOREUX (Ch.), 37 n. 1.  
 Borsippa, 69.  
 Bosor, 137, 291.  
 Bosora, 137.  
 Bostra, 63, 65, 68, 76, 137, 189, 194, 227, 258, 260, 268, 269, 273-278, 285, 286, 287, 288, 291, 300, 301, 332, 334, 343, 345, 356, 371, 379, 380, 395, 398, 403, 406, 409, 410, 411, 412, 413, 416, 419 n. 2, 420, 449 n. 1, 455, 464, 466 n. 3, 468, 470, 501, 511, 550, 563, 564.

- Bostra Eski Cham, 291. Voir  
Bostra.  
Bostris, 65 n. 2.  
Bostron, 287.  
Bothrys, 154, 164.  
BOUCHÉ-LECLERCQ, 19, 117 n. 2,  
119, 122 n. 1, 124 n. 4, 126  
n. 1, 131, 139, 145, 148 n. 2,  
149 n. 4.  
BOURDON (Cl.), 55 n. 2.  
Bousera (El), 344 n. 2.  
Bouz, 108.  
Bozor, 395, 399.  
BREADSTED (H.), 315 n. 1.  
Broummana, 164.  
BRÜNNOW (R.), 10, 11 n. 3, 12 n.,  
18, 260 n., 271 n. 1 et 2,  
273 n. 1, 276 n. 3, 278 n. 1,  
4 et 5, 279 n. 1, 282, 283 n.,  
287, 289, 291 n., 296, 328 n. 1,  
329 n. 1, 331 n. 2 et 7, 332  
n. 2, 336 n. 2, 338 n., 343 n. 2,  
386 n., 392 n., 394 n. 1,  
395 n. 1, 399 n. 5, 410 n. 2  
et 3, 411 n. 2, 412, 421 n. 1,  
423 n., 424, 425 n. 1, 438, 439  
n. 1, 456 n., 458 n. 2, 459 n.,  
461 n. 1, 463 n. 6, 465 n. 1,  
468 n. 2 et 3, 471, 472, 489  
n. 1 et 2, 490 n., 492 n., 493  
n. 1, 494, 503, 504 n., 505,  
506 n., 511, 512 n. 1.  
Brutus, 181.  
Budu-Ilu, 109.  
BURCKHARDT (J.-L.), 5, 6, 7, 8,  
85, 223, 327, 351, 367, 391,  
n. 3, 493 n. 2, 502, 511 n.,  
566.  
BURTON (R.-F.), 13, 44 n. 1, 93,  
94, 95 n. 2 et 4, 201, 202,  
204, 225, 353 n., 418 n. 2,  
466, 482.  
BUTLER (H. C.), 437 n. 1.  
Byblos, 26, 81, 98, 155, 164,  
165, 321 n. 4, 395, 443, 444,  
508.  
Byzance, 237, 270, 279 n. 1, 301,  
305, 325, 332, 333, 334,  
337, 339, 343, 344, 345, 346,  
348, 382, 400, 470.  
  
C  
Caesanes, 530.  
CAGNAT (R.), 318 n. 1, 320 n., 321  
n. 3.  
Cagulates, 528.  
Caire (Le), 59, 356, 357, 358.  
Çalam, 401.  
Calamona, 303 n.  
Caligula, 154 n. 3, 247, 248,  
252, 253.  
Calingiens, 529.  
Callirhoë, 87, 194, 286, 293, 543.  
Cambyse, 112, 396 n. 3, 487 n.  
Camous, 123.  
Canatha, 65, 165, 185, 186, 193 n.,  
268 n. 2, 278, 421 n. 1.  
Canope, 496.  
Capharnaüm, 138, 252.  
Capitolias, 193 n., 286.  
Cappadoce, 74 n. 2, 140, 304  
n. 2.  
Caracalla, 278, 281, 286, 409 n. 2,  
439.  
CARCOPINO (J.), 270 n. 1, 318 n. 1.  
Cardava, 528.  
Carie, 31, 125.  
CARLE, 312 n. 4, 316 n. 2.  
Carmel (mont), 31, 98, 147, 157.  
Carnaïm, 91.  
Carnon, 529.  
Carnus, 528.  
Carrhae, 315.  
Carriata, 529.  
Carriens, 529.  
Cartha, 63 n. 1, 303 n.  
Carthage, 125, 429.  
CASTLEREAGH, 9.  
Casama, 69 n. 4.  
Cassius, 181.  
Castorius, 53 n.



- Catabanes, 528.  
 Catherine (djebel), 80.  
 Cattabani, 200.  
 Caurananes, 530.  
 Cavid, 340.  
 Cédarénéens, 110.  
 Cedrei 23 n. 1.  
 Cedreni 23 n. 1.  
 CEDRENUS, 395 n. 1.  
 Cehere, 69 n. 4.  
 Cennesseris, 529.  
 Cerbanes, 528.  
 César, 400.  
 Césarée, 58, 59 n. 1, 189, 210, 211 n. 1, 215, 248, 249, 258, 280, 303 n.  
 Césarée de Philippe, 154 n. 3, 245.  
 Césarion, 434.  
 Ceylan, 41.  
 Chaalla, 526.  
 CHABOT (J.-B.), 16 n. 6, 311 n. 2, 313 n. 1 et 4, 314, 318 n. 1, 319 n. 1, 413 n. 2, 451 n. 1.  
 Chadrapha, 400; 401 n. 1.  
 Chaï al-Qaum, 419, 421.  
 Chalaïm, 31.  
 Chalcédoine, 283 n.  
 Chalcis, 77, 130, 153, 154, 165, 249, 318 n. 1, 530.  
 Chaldée, 28, 67 n. 2, 104.  
 Chalmou, 31.  
 Cham, 74 n. 2.  
 Chamos, 407.  
 Chams, 418.  
 Chanaan, 25 26; 30, 61, 66, 79 n. 2, 80, 82, 83, 84, 92, 97, 98, 100, 104, 130, 396, 419, 423, 427, 568.  
 Chanatha, 278.  
 CHAPOT (V.), 69 n. 1, 164 n. 3, 183 n. 2, 262, 263 n., 264, 300 n. 2, 302 n., 304 n. 2, 319 n. 2, 325 n. 1, 342 n. 2.  
 Chaqilât I<sup>re</sup>, 253, 254, 377, 378, 520, 532, 533, 534; — II, 254, 255, 377, 378, 381, 521, 522.  
 Chara, 6, 34, 351, 395, 396, 413, 427.  
 Characène, 69, 124, 309.  
 Charandara, 53.  
 Charax, 69, 125, 529.  
 Charaximoba, 289, 293.  
 Charibaël, 35 n. 1, 44.  
 Charméens, 529.  
 Chasphor, 137.  
 Chatramotites, 528.  
 Chatt el Arab, 69, 125, 315.  
 CHEESMAN (R. E.), 124 n. 3.  
 Cheik Said, 42.  
 Chermula, 290.  
 Chetoura, 23.  
 Chine, 40, 43.  
 CHIPIEZ, 478 n. 1 et 2, 479, 480 n. 1.  
 Choanes, 530.  
 Chobak, 62, 271, 350, 351, 355, 358, 359, 360, 362, 364, 367, 541, 551, 560, 571, 572.  
 Chosroès, 340, 344.  
 Choullai (Sylléos), 191, 381.  
 Chousarvathis, 97.  
*Chronicon Paschale*, 133 n. 2, 260 n., 280 n. 4.  
 Chrysorrhoas, 154 n. 1.  
 CHWOLSOHN, 430.  
 Chypre, 103, 149, 350 n. 1, 401 n. 2, 443, 444, 496.  
 Cilicie, 120; 121, 126, 141, 143.  
 Circesium, 344.  
 Claude (empereur), 248, 252, 255, 321.  
 Claudianus (mont), 282.  
 CLAY (A), 90 n. 2.  
 CLÉDAT (J.), 56 n. 3, 60.  
 CLÉMENT D'ALEXANDRIE, 394.  
 Cléopâtre, 115, 126, 154 n. 3, 184, 185, 186, 189, 195, 196, 323, 324, 434, 518.  
 Cléopâtre Thèa, 140, 141, 143, 145, 146, 148.

- Cleopâtris, 55, 524.
- CLERMONT-GANNEAU (Ch.), 10, 12 n., 13, 16, 19, 21 n. 3, 22 n. 2, 28, 31, 54 n., 57 n. 1, 61 n. 3, 62 n. 1, 74 n. 2, 85 n. 4, 87 n. 4, 90 n. 3, 131, 139 n. 1 et 2, 152 n. 2, 153 n. 1, 154 n. 3, 165 n. 2, 168 n., 171 n., 174, 176, 177 n. 2, 186 n. 1, 191 n., 195, 211 n. 1, 220 n. 2, 232, 233 n. 3 et 4, 243, 246 n. 1, 249 n., 255 n. 3 et 5, 256, 257, 260 n., 275, 278 n. 2, 279 n. 1, 280 n. 3, 281 n. 2, 282, 283 n., 292, 296, 300 n., 301 n. 3, 302 n., 305, 311 n. 1 et 2, 315 n. 1, 316 n. 3, 317 n., 318 n. 1, 319 n. 1, 320 n., 321 n. 1 et 3, 325 n. 2, 328 n. 4, 329 n., 332 n. 2, 335, 336 n. 1, 338 n., 340, 341 n. 1, 343 n. 2, 351 n. 3, 363 n., 364 n. 4, 371, 373 n. 1 et 3, 377 n. 3, 378, 380, 381, 382 n., 384, 386 n., 391 n. 3, 392 n., 394 n. 1 et 2, 395 n. 2 et 3, 396 n., 397, 398 n. 2, 399 n. 3, 400, 401, 402 n. 1, 405 n. 1, 406 n. 2, 407, 408, 409, 413, 415, 419, 420 n. 4, 5 et 6, 421 n. 1 et 2, 430, 433 n., 434 n. 1, 436 n. 2, 439 n. 2, 448, 450 n. 1, 451, 456 n., 458 n. 2, 460, 461, 463, 464, 465, 483, 516, 520 n. 3, 522.
- Clysma, 55, 56, 59, 195, 199, 524 n., 563.
- Codans, 528.
- Code sacerdotal*, 80.
- Cœlé-Syrie, 64 n. 5, 76, 77, 115, 118, 120-126, 130, 140, 143, 146, 155, 159, 175, 207, 509, 511, 517, 562.
- COLUNGER (P.), 424 n. 2.
- Commagène, 128.
- CONDER, 301 n. 3.
- Conrad d'Allemagne, 349 n.
- Constantia, 274.
- Constantin, 288.
- Constantinople, 283 n., 287, 342, 343, 439 n. 3.
- CONTENAU (G.), 22 n., 31 n. 1, 37 n. 2, 38, 74 n. 2, 90 n. 2, 98 n., 445 n. 3.
- CONTI ROSSINI (C.), 240 n. 1.
- COOKE (A.), 16 n. 6, 444 n. 1, 451 n. 2.
- Coptos, 42, 43, 70, 204, 313, 316, 321, 450 n. 3, 525, 527.
- Coran, 237, 265 n., 367, 415.
- Coranites, 350.
- Cornelius Palma, 260, 261, 296, 501.
- Corolia, 528.
- Corpus Inscriptionum Semiticarum*, 16, 18, 171 n., 220 n. 2, 225, 256 n. 1, 381 n., 382 n. 3, 384 n. 1, 398 n. 2, 415 n. 3, 417 n. 1, 433 n., 438 n. 1, 450 n. 1, 451, 452 n., 453, 455 n. 2, 456 n., 458 n. 2, 459 n., 461 n. 1, 465 n. 2, 520.
- Corycus, 126.
- COSMAS INDICOPLEUSTE, 35 n. 1, 235, 240, 465.
- Cranganore, 42.
- Crassus, 115 n. 1, 264.
- Crète, 31, 74 n. 2, 405, 529.
- Crimée, 340.
- Croisades, 5, 68, 270, 327, 347-365, 553, 564, 565, 567, 572.
- Ctésiphon, 69, 334.
- CUMONT (Fr.), 53 n., 304 n. 1, 315 n. 1, 396 n. 3, 397 n. 2, 402 n. 2, 406 n. 1, 420 n. 6, 431 n. 4.
- CUQ (E.), 126 n. 2.
- Cyclades, 120.
- Cyrène, 120, 131.
- Cyzique, 187.

## D

- Dacharènes, 31, 395 n. 1.  
 Dadgem, 341.  
 Daganiya, 270, 271, 272, 279.  
 Dagon, 58 n. 3.  
 Daibon, 64 n. 3.  
 Dalemou, 449 n. 1.  
 DALMANN, 10, 85, 253, 254, 376  
   n. 2, 378 n. 2, 427, 471, 499  
   n. 1, 511 n.  
 Dalmates, 305, 329.  
 Damas, 50, 62, 65, 66, 67, 68,  
   69, 73, 76, 77, 91, 97, 98, 102,  
   103, 104, 105, 107, 110, 124,  
   132, 142, 145, 150, 151, 153-  
   157, 158, 159, 160, 165, 166,  
   167, 173, 193, 194 n. 2, 217,  
   221, 252, 253, 254, 268, 274,  
   275, 276, 279, 283, 285, 288,  
   301, 302 n., 309, 322, 332,  
   337, 343, 349, 352, 356, 357,  
   358, 364, 365, 368, 382, 383,  
   409, 411, 415, 440, 450, 467,  
   469, 515, 517 n., 535, 536,  
   538, 550, 560, 562, 564 ; —  
   rois de Damas, 104 n. 1.  
 Damascène, 24, 62, 97, 106, 131,  
   152, 166, 287, 316, 415.  
 DAMASCIUS, 275.  
 Damaspo, 69 n. 4.  
 DAMASQI, 440 n.  
 Dame Byblos, 395.  
 Damet el Alya, 403, 416, 417,  
   438.  
 Dan, 98, 293.  
 Danaua, 301.  
 Danoba, 69 n. 4.  
 Daphna, 68 n. 2.  
 Daphné, 133, 138, 409, 496.  
 Darb el Hadj, 48, 75, 198, 205,  
   226, 338, 364, 538, 560.  
 Darius, 115, 487.  
 Darona, 349, 364.  
 Darum, 349.  
 Dathema, 137.  
 Dat Ras, 271, 272, 293.  
 David, 105, 155.  
 Dawasir (wadi), 67.  
 DAWKINS (W.), 311 n. 2.  
 Debir, 84.  
 Décapole, 73, 164, 165, 173, 192,  
   193, 194, 245, 253, 274, 285,  
   420.  
 Decius, 403, 409 n. 2.  
 Dedan, 23, 48, 108, 221, 228,  
   231, 235, 340 n.  
 DEHÉRAIN (H.), 16 n. 1.  
 Deir (à Pétra), 8 n. 2, 273, 307,  
   366, 432, 502-504, 564, 569-  
   570.  
 Deir el Bahari, 37.  
 Deir el Kahf, 69 n. 2, 291,  
   300, 403.  
 Deir el Mouslim, 464, 465 n. 1.  
 Deir ez Zor, 315 n. 1.  
 DELAPORTE (L.), 104 n. 2, 478  
   n. 2.  
 Delphes, 496.  
 Demera, 203.  
 Demetrias, 150, 515.  
 Démétrios, 51, 116, 117, 118,  
   311, 561.  
 Démétrius Ier, 138, 139, 140 ;  
   — II, 140, 141, 142, 143, 145,  
   151 ; — III, 150, 151, 440 n.,  
   515.  
 Denderah, 316 n. 3.  
 Deraa, 66, 91, 276, 326, 406,  
   463, 538, 565.  
 Der'at, 66 n. 1.  
 DESJARDINS (E.), 53 n.  
 Dhamar, 201.  
 DHORME (R. P.), 22 n., 23 n. 1,  
   25 n. 1, 26, 103, 104 n. 1,  
   105 n. 1, 108, 109, 111,  
   237 n. 2, 310 n. 1, 433 n.  
 Dhou, 395.  
 Dhou Chara, 395. Voir Dusarès.  
 Dhou Safa, 395.  
 Dhu Gâbat, 236.

- Dhu Raydan, 232, 235.  
 Diafenes, 291.  
 Diban, 64, 271, 463.  
 Dibdiba, 384.  
 Dibon, 87.  
 Didius, 187.  
 DIEHL (Ch.), 338 n.  
 DIEULAFOY, 483, 488 n. 2.  
 Dioclès, 141.  
 Diocletianoupolis, 61 n. 3.  
 Dioclétien, 61 n. 3, 274, 286, 295, 301, 557.  
 DIODORE DE SICILE, 2, 27, 51, 56 n. 2, 60, 77 n., 116 n., 124 n. 2, 133 n. 1, 141, 146, 166 n. 3, 196, 262, 280, 408.  
 Diodote, 120.  
 Diodote Tryphon, 141, 142, 143.  
 Dion, 120, 165, 193 n.  
 DION CASSIUS, 154, 183, 196 n. 1, 198 n. 1, 247, 248 n., 260, 261, 280 n. 2.  
 Dionysias, 65 n. 3, 275 n. 2, 278, 404.  
 Dionysos, 153, 165, 396, 397, 399, 402, 403, 404, 410, 414, 419, 568.  
 Diospolis, 185, 293.  
 Dium, 66, 132, 157, 165, 167, 169, 193 n., 285.  
 Djafna, 341.  
 Djafnides, 268, 341.  
 Djarba, 271.  
 Djauf, 23 n. 1, 68, 72, 86, 200, 234, 430.  
 Djébail, 81, 103, 164, 443.  
 Djebel-el-Douk, 144 n.  
 Djeddah, 49, 75 n. 1, 223 n., 417.  
 Djerablous, 102, 107.  
 Djerach, 64, 193 n., 410, 470, 511, 550.  
 Djéziret Firaoum, 3 n. 2, 333, 353.  
 Djizé, 547.  
 Djof, Djouf, 23 n. 1, 68 n. 1.  
 D'meir, 69 n. 4, 255, 279.  
 DOBIAS (J.), 283 n.  
 Dok, 144.  
 DOMASZEWSKI, 10, 11 n. 3, 12 n., 18, 260 n., 271 n. 1 et 2, 273 n. 1, 276 n. 3, 278 n. 1, 4 et 5, 279 n. 1, 282, 283 n., 287, 289, 291 n., 296, 307, 328 n. 1, 329 n. 1, 331 n. 2 et 7, 332 n. 2, 336 n. 2, 338 n., 343 n. 2, 386 n., 392 n., 394 n. 1, 395 n. 1, 399 n. 5, 410 n. 2 et 3, 411 n. 2, 412, 421 n. 1, 423 n., 424, 425 n. 1, 438, 439 n. 1, 456 n., 458 n. 2, 459 n., 461 n. 1, 463 n. 6, 465 n. 1, 468 n. 2 et 3, 471, 472, 473, 474, 485, 489 n. 2, 490 n., 492 n., 493 n. 1, 494, 495, 503, 504 n., 505 n., 506 n., 511, 512 n. 1.  
 Domatha, 529.  
 Dor, 31.  
 Dora, 123, 169.  
 Dosak, 272.  
 Douchara, 34, 398. Voir Dhou Chara et Dusarès.  
 DOUGHTY (Rev.), 12, 220, 223, 229, 253, 355, 386 n., 414, 451, 452, 560.  
 Douma, 68, 430.  
 Doumaténiens, 430.  
 Doumeir, 69 n. 4.  
 Dour, 315 n. 1.  
 Doura-Europos, 69, 312, 314, 315 n. 1, 316, 338 n.  
 DRAKE, 379 n. 1.  
 DROYSEN, 116 n.  
 Druz (djébel), 65, 69, 76, 141 n. 3, 154 n. 3, 193 n., 236, 264, 268, 272, 278, 415, 421, 463.  
 Duma, 23 n. 1.  
 Dumata, 68 n. 1.  
 Dumaygah, 203.



Dumer, 69 n. 4, 279.  
 Dumet-Djandal, 68, 200 n. 2,  
 338.

DUNAND, 278 n. 2.

Dusarènes, 395 n. 1.

Dusarès, 34 65 n. 3, 85 n. 4,  
 210, 257, 277, 326, 392, 394-  
 413, 414, 415, 416, 417, 420,  
 421, 423, 426, 436, 437, 439,  
 440, 450, 453, 454, 455, 458,  
 462, 463, 465, 466, 518 n. 1,  
 557, 565, 568.

DUSSAUD (R.), 10 n. 1, 13, 14,  
 16, 18, 19, 23 n., 24 n. 1,  
 25, 26 n. 1, 28, 33 n. 1,  
 58 n. 2, 65 n. 2, 3 et 4, 68 n. 4,  
 69, 82 n., 84 n. 5, 87 n. 4, 88  
 n. 1, 90 n. 2, 91 n. 1, 98 n.,  
 102, 137 n. 2, 146 n. 3, 152  
 n. 2, 154 n. 3, 155 n. 2,  
 156 n. 1, 164 n. 1, 165 n. 1,  
 171 n., 174, 175, 190 n., 191 n.,  
 193 n., 253 n. 3, 255 n. 4,  
 256 n. 1, 257, 261 n. 1, 264,  
 265 n., 268 n. 1, 2 et 3, 278  
 n. 2, 283 n., 291 n. 1, 5 et 6,  
 300 n. 2 et 5, 325 n. 2, 335,  
 336 n. 2, 338 n., 373 n. 1,  
 377, 378 n. 1, 386 n., 394 n. 4,  
 397 n. 2, 398 n. 2, 399 n. 2,  
 4 et 5, 401 n. 1, 402 n. 2,  
 403, 404, 405, 414 n. 2, 415,  
 416 n. 4 et 5, 417 n. 1,  
 418, 419, 421 n. 1, 428, 429  
 n. 4, 431 n. 3, 438 n. 2,  
 3 et 4, 440, 441, 443, 445,  
 446 n. 2, 448 n. 1 et 3,  
 449 n. 5, 451, 465 n. 1, 467,  
 471 n., 514 n. 2, 515 n. 2,  
 516, 517, 518, 519, 520, 521  
 n. 1, 2 et 4, 522 n. 2, 531-  
 534.

## E

Ebade, 529.

Eboda, 23, 57, 58, 378, 380,  
 425, 460.

Echelles du Levant, 43.

Ecole biblique de Jérusalem, 9,  
 12 n., 16, 86, 155 n. 2, 292,  
 451, 543.

Edesse, 415, 449.

Edom, 21, 22, 23, 24 n. 1, 29,  
 30, 83, 84, 86, 90, 97, 99,  
 103, 105, 108, 109, 110, 112,  
 130, 137, 379, 395, 413.

Edrain, 294.

Edrei, 66 n. 1, 91.

Egéens, 442.

Egla, 420.

Eglon, 87.

Egra, 44, 201-204, 218 n. 1,  
 529.

Egra Vicus, 49.

Egypte, 25, 26, 30, 35 n. 1, 39,  
 41, 43, 50, 52, 54, 56 n. 2 et  
 3, 58, 59, 60, 61, 64, 66, 75,  
 77 n., 78, 79 n. 2, 81, 82,  
 92 n. 1, 96, 97, 98, 100, 102,  
 106, 107, 108, 109, 110, 111,  
 112, 113, 115, 117, 118,  
 119, 120, 127, 128, 133, 138,  
 140, 142, 146, 155, 164, 171,  
 183, 187, 188, 189, 195, 198,  
 217, 229, 241, 262, 274, 280,  
 281, 282, 283, 294, 300, 309,  
 316, 321, 323, 324, 331, 349,  
 351, 352, 356, 357, 358, 361,  
 362, 364, 365, 371, 374, 375,  
 376, 387, 396 n. 3, 397, 399,  
 411, 433, 434, 435, 438, 443,  
 445, 449, 459, 460, 461, 471,  
 475, 486, 487, 494, 496, 508,  
 509, 523, 525, 554, 561, 562,  
 572.

EICHHORN (J.), 336 n. 2.

Eisaviyé, 68 n. 2.

Eiseiba, 63 n. 1.

Ela (El), 13, 47, 48, 202, 221-  
 222, 223, 228-230, 232, 236,  
 240, 241, 340, 509.

Elamites, 528.

- Elana, 53 n. 1, 205, 269, 272, 290, 564.  
 Elanitique (golfe), 3, 30, 74, 92, 127, 241, 285.  
 Elasa, 138.  
 Elat, 52, 53, 56, 57, 58, 63, 73, 75, 198, 241, 260.  
 Eldji, 7, 62, 327, 351, 367, 553, 566.  
 Eléadzos, 44.  
 Eléazar, 85.  
 Eléazar Macchabée, 138.  
 Eleusis, 496.  
 Eleuthéropolis, 123 n.  
 Elibaal, 443.  
 Ellebana, 63 n. 1.  
 Elthème, 186.  
 Elusa, 56 n. 4, 57 n. 2, 58, 74, 150, 289, 294 n. 2.  
 Emalchael, 141.  
 Emèse, 107, 130, 153, 165, 249 n., 324, 431.  
 Emischabales, 529.  
 Emmaüs, 137, 143 n. 1.  
 Emrag, 353 n.  
 Enetaba, 293.  
 Eparchie (ère de l'), 273, 274, 308, 329, 335.  
 Ephèse, 122, 186, 283 n., 496.  
 Ephraïm, 98.  
 Epidaure, 496.  
 EPIPHANE (Saint), 394, 410.  
 Epiphania, 142, 153 n. 2.  
 ERATOSTHÈNE, 67 n. 2, 234.  
 Eridon, 69.  
 ERSKINE (Mrs), 12 n.  
 Esaïe, 111.  
 Esaü, 22, 23.  
 Esculape, 399, 401 n. 1.  
 Esdraelon, 61, 66, 123.  
 Eshmunazar, 444, 445.  
 Espagne, 131, 298.  
 Ethaos, 420.  
 ETHICUS ISTER, 53 n.  
 Ethiopie, 197, 375, 376, 523.  
 ETIENNE DE BYZANCE, 68 n. 2 et 3, 72.  
 Etiennette de Milly, 361, 362.  
 Euphrate, 26, 27, 29, 50, 67, 69, 72, 74 n. 2, 102, 109, 111, 124, 164, 212, 247, 255, 262, 263, 264, 281 n. 1, 301, 304, 309, 310, 311, 314, 315 n. 1, 316, 317, 319 n. 2, 322, 323, 324, 325, 332, 334, 337, 339, 340, 341, 344 n. 2, 391, 431, 478, 530, 564, 577.  
 EUSÈBE, 14, 62 n. 2, 63 n. 1 et 2, 130 n., 149 n. 1, 156 n. 3, 281 n. 1, 291, 292, 293, 294, 301, 328, 375 n. 3, 396 n. 3, 430.  
 EUSTATHE, 29, 406.  
 EUTING (J.), 10, 12, 16, 171 n., 220, 225, 237, 238 n. 3, 253, 255 n. 3, 257, 258, 281, 311 n. 1 et 2, 413, 451, 452, 456, 459 n., 461 n. 1, 463 n. 6, 465 n. 1 et 2, 514 n. 2.  
 EUTYCHÈS, 280.  
 EVANS, 405.  
 EWING, 465 n. 1.  
 Exode, 79, 92, 130, 398.  
 Extrême Orient, 309.  
 Eziongaber, 52, 83, 352, 384.  
 Ezra, 137.  
 Ezraq, 300.

## F

- Fabatus, 213.  
 Fabius, 384.  
 FABRICIUS (G.), 34 n. 1, 41.  
 Faramiah, 60 n. 1.  
 Farasa (wadi), 505, 506.  
 Fartak (cap), 93 n. 1.  
 Fatimites, 356, 357, 358.  
 Fattih (El), 57 n. 1.  
 Fatuma (El), 503.  
 FAZI, 345.  
 Fedain (El), 69 n. 2.

Négor, 395, 407.  
 Feizal (émir), 538, 542.  
 Felousiat, 60 n. 1.  
 Fenan, 63.  
 Festus, 260.  
 Flavien (évêque), 281.  
 Flousiyet (El), 60 n. 1.  
 Foaniens, 528.  
 Fogor, 407.  
 FORDER (Rev.), 12 n.  
 FORTIA D'URBAN, 53 n.  
 Fostat, 357, 358.  
 FOUGÈRES, 22 n., 31 n. 1, 90  
 n. 2, 98 n.  
 Francs, 348, 350, 351, 356, 358,  
 366, 470.  
 FRAZER (A. H.), 9, 428 n. 2, 456.  
 FRESNEL (F.), 12.  
 FULCHER, 349.

## G

Gaad, 193 n.  
 Gabinius, 149 n. 1, 168, 169,  
 179, 180, 182, 246 n. 1, 562.  
 GABRIEL, 312.  
 Gad (divinité), 420-421, 463.  
 Gad (tribu), 96.  
 Gad Ahwid, 421.  
 Gadammeh (wadi), 316 n. 3.  
 Gadara, 66, 123, 126, 137, 145,  
 149, 165, 169, 189, 193, 215,  
 286, 293, 300, 544.  
 Gadda, 65 n. 4, 291.  
 Gaïon, 62 n. 2.  
 Galaad, 137, 316.  
 Galates, 120.  
 Galilée, 97, 137, 148, 154, 157,  
 165, 169, 181, 183, 192, 215,  
 245, 248, 249, 251, 252, 289  
 n. 1.  
 Gallien, 317, 319, 320, 321, 409  
 n. 2.  
 Gallo-Grèce, 120.  
 Gamala, 156, 157, 246, 287.  
 Gamilat, 255, 378, 522, 534.

Gamr (wadi), 21 n. 3, 290.  
 GARDINER (A. H.), 445, 446 n. 1.  
 Gargamisch, 102.  
 Gath, 98.  
 Gauf, 68 n. 1, 200.  
 Gaulanitide, 91, 150, 156, 192,  
 215, 246, 249, 264, 287.  
 Gaule, 298.  
 Gaza, 46 n. 2, 56, 57, 58, 59,  
 67, 74, 86, 98, 106, 107, 109,  
 112, 114, 116, 123, 124, 125,  
 127, 147, 148, 149, 157, 172,  
 189, 215, 262, 280, 309, 334,  
 349, 361, 364, 379, 515, 577.  
 Gazora, 66, 143, 144, 145 n. 1.  
 Gazzé (wadi), 340.  
 Geb, 398.  
 Gébanites, 46 n. 2, 528.  
 Gédéon, 92.  
 Gedor, 143 n. 1, 293.  
 Gédranites, 529.  
 GELZER, 283 n.  
 Gemellae, 270 n. 1.  
 Gènesareth, 73, 132, 142, 147,  
 150, 156, 157, 249.  
 GEORGES DE CHYPRE, 195 n.,  
 283 n.  
 Gephrous, 123.  
 Gerar, 58, 293.  
 Gerara, 293.  
 Gerasa, 56 n. 4, 64, 65 n. 1  
 et 4, 66, 157, 165, 167, 193 n.,  
 211, 274, 285, 286, 383, 411,  
 412, 511.  
 Germanie, 298.  
 GERMER-DURAND (R. P.), 9, 153  
 n. 1, 271 n. 2, 283 n., 459.  
 GÉRÔME (J.-L.), 9.  
 Gerra, 49.  
 Gerrha, 67, 124.  
 Gerrhum, 60.  
 Gessen, 195, 433.  
 Gessius Florus, 251.  
 Géta, 281.  
 Gézer, 143 n. 1, 144, 145 n. 1,  
 293, 429 n. 5.

- Ghabghab (grotte), 414.  
 Gharandel, 63 n. 1, 271, 289, 290, 303 n. 2.  
 Ghassan, 340.  
 Ghassanides, 72, 268, 270, 295, 305, 331, 332, 336, 337, 338, 339-346, 382 ; — liste des rois, 341 n. 2.  
 Ghor, 30, 52, 58, 66, 73, 112, 194, 289, 560.  
 Gidirtha, 143 n. 1, 293.  
 GIRON (N.), 82 n.  
 Gizeh, 357.  
 GLASER (Ed.), 95, 221 n. 3, 230 n., 232, 389 n. 2.  
 Gobolitide, 85.  
 Gomoha, 302.  
 Gomorrhe, 21 n. 3, 22, 406.  
 Gordien III, 269, 270 n. 1, 315 n. 1.  
 Gorgias, 137.  
 Gorchigos, 126.  
 GOUPIL, 9.  
 Gouraïm Saïd, 203.  
 GRAHAM (G.), 14, 265 n.  
 Graye (île de), 3 n. 2, 352-353, 361.  
 Grecs, 37, 39, 40, 41, 42, 44, 45, 50, 51, 75, 78, 113, 116, 126, 127, 130, 131, 132, 136, 306, 315 n. 1, 342, 374, 380, 399, 402, 407, 410, 411, 416, 419, 442, 467, 468, 470, 473, 484, 486, 488, 489, 495, 496, 507, 509, 528, 554, 561.  
 GRIFFITH (J. R.), 80 n. 1.  
 GRIMME (H.), 446 n. 1.  
 Gudan, 344.  
 GUIGNEBERT (C.), 244 n. 2.  
 Guillaume II, 547, 575.  
 GUILLAUME DE TYR, 271, 351, 364 n. 3, 553.  
 Guindi, 363, 365.  
 GUTE, 95.  
 GUTHE, 33 n. 1.  
 GUTSCHMID (A.), 27 n. 2, 171 n., 514 n. 2.  
 Gypsaria, 56 n. 4, 57.  
 Gyréens, 529.
- ## H
- Habasat, 36, 235.  
 Habirou, 79 n. 2, 98, 100.  
 Habis (wadi), 271.  
 Haboub, 144.  
 Hadad, 23 n. 1, 402 n. 2, 415, 444.  
 Hadira, 458.  
 Hadit, 156 n. 3.  
 Hadjra, 218.  
 Hadramaout, 35 n. 1, 38, 39, 44, 206, 232, 235, 528 ; — liste des rois, 231 n.  
 Hadramytains, 36.  
 Hadrien, 261, 272, 273, 279-282, 313, 317, 375, 412, 494, 500, 501, 555, 563, 564.  
 Haegra, 218 n. 1.  
 Hagam, 220, 401.  
 Ha-Gassan, 340.  
 Hagirou, 254, 378, 461.  
 Hagr (Al), 218.  
 Haïfa, 61, 66.  
 Hail, 50, 223 n.  
 Haila, 53 n. 1, 56 n. 4.  
 Hairan, 319.  
 Halabiya-Zenobia, 315.  
 Halasa, 57 n. 2.  
 HALÉVY (J.), 12, 68 n. 1, 92 n. 1, 265 n., 396 n. 3, 443, 468.  
 HALIFAX (W.), 311 n. 2.  
 Hamah, 77, 364.  
 Hamath, 98, 103, 104 n. 1, 105, 130, 142.  
 Hamd (wadi), 202.  
 Hamdan, 235 ; — liste des rois hamdanites, 231 n.  
 HAMILTON (Lord), 9.  
 Hamiréens, 529.  
 Hammourabi, 22.



- Hamranu, 106.  
 Hamrath, 278.  
 Haniel, 463.  
 Hannibal, 123, 125, 126.  
 Hanyu, 454.  
 Haouara, 49, 53 n. 1, 54 n.,  
     75, 202, 203, 240, 241, 384.  
 Haoura (El), 199.  
 Haoutat, 94.  
 Harâmu, 453.  
 Haraneh, 338 n.  
 HARDOUIN, 283 n.  
 Harisa, 417, 458.  
 Haritat, 172, 461. Voir Arétas.  
 Harith (Arétas), 339.  
 Harith (Banu-), 146.  
 Harith ben Djabala, 341.  
 Haroun (djebel), 6, 85, 359, 561.  
 Harra, 415, 421, 466 n. 1.  
 Harran, 430, 449.  
 HARTMANN, 221 n. 3, 364 n. 1.  
 Hasa, 50.  
 Hasarus, 526.  
 Hasmon, 136.  
 Hasmonéens, 3 n. 4, 136, 147,  
     151, 157, 160, 161 n., 562 ;  
     — tableau de la dynastie has-  
     monéenne, 162.  
 Hassan, 35 n. 1.  
 Hatchespou, 37, 38.  
 Hatisou, 461.  
 Hatita, 65 n. 4, 156 n. 3.  
 Hatra, 334.  
 Hattin, 362, 364, 565.  
 Hattou, 102, 105.  
 Hauara, 290.  
 Haura (El), 202.  
 Hauran, 10, 26, 27, 33 n. 1,  
     50, 71, 76, 91, 97, 137, 152  
     n. 2, 160, 165 n. 1, 174, 185,  
     192, 209, 217, 236, 255, 258,  
     264, 266, 268 n. 2, 271, 272,  
     274, 275-279, 286, 287, 288,  
     291, 301, 302, 303, 335, 337,  
     370, 371, 373, 382, 403, 409  
     n. 1, 414, 415, 416, 420, 430,  
     436, 446, 447, 449, 451,  
     454, 462-465, 467, 511.  
 Hawara, 202.  
 Hawwar, 54 n., 290.  
 Hazaël, 104, 108.  
 Hazarmaveth, 35 n. 1. Voir Hadra-  
     maout.  
 Haziti, 109.  
 HEAD (W.), 514 n. 2.  
 Hébraïn, 419.  
 Hébreux, 64, 66, 79 n. 2, 80,  
     84, 91, 92, 96, 97, 100, 195,  
     398, 401, 427, 428, 433, 445,  
     446, 447, 448, 545, 570.  
 Hébron, 21, 23, 61, 62, 84, 130,  
     349, 358, 359, 360, 572.  
 Hedjaz, 12, 23, 27, 48, 71, 72,  
     76, 93 n. 1, 99, 107, 156 n. 3,  
     197, 199, 202, 218, 220 n. 1,  
     222, 223, 235, 237, 239, 240,  
     257, 272, 285, 308, 309, 334,  
     345, 349, 356, 360, 361, 408,  
     474, 509, 518, 536, 538, 539,  
     546, 563, 566, 567, 572, 573,  
     576, 577.  
 Heger (El), 12, 13, 47, 49, 71,  
     75, 76, 191 n., 198, 199, 201,  
     202, 204, 205, 206, 218-219,  
     221, 222, 223, 225, 228, 237,  
     238, 240, 241, 253, 254, 275,  
     284, 285, 304, 308, 326, 332  
     n. 1, 372, 373, 374, 379 n. 1,  
     381, 382, 383, 386 n., 393,  
     399, 404, 406, 416, 417, 422,  
     426, 427, 430, 436, 448, 451,  
     452-455, 456 n., 467, 470, 472,  
     473, 474, 478, 482, 485, 486,  
     490, 492 n., 506, 510, 560.  
 Hégra, 49, 204, 218, 221, 228,  
     236, 421, 560. Voir Heger (El).  
 Heir, 69 n. 4.  
 Heliaramia, 69 n. 4.  
 Héliodore, 132.  
 Héliogabale, 409 n. 2, 431.  
 Héliopolis, 61, 154, 310, 317,  
     397, 402 n. 2, 420, 496.

- Helmodènes, 529.  
 Hémèse, 318 n. 1.  
 Hémuates, 529.  
 Hephestion, 305.  
 Héraclès, 73, 410.  
*Heracleia Olympia*, 409, 411.  
 Herculaneum, 498.  
 Hereibeh, 23, 48, 221, 226, 228, 237, 238.  
 Herennianus, 322.  
 Herennius, 403, 409 n. 2.  
 Hermon (mont), 90, 287, 395, 396.  
 Hérode de Chalcis, 154 n. 3, 249.  
 Hérode le Grand, 3 n. 4, 58 n. 3, 74, 153 n. 3, 154 n. 3, 161, 164, 170, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 192, 193, 194, 195, 198, 207, 208, 209-211, 212, 213, 214-215, 216, 243, 244 n. 2, 246 n. 1, 248, 250, 264, 293, 379, 409, 436, 438, 543, 545 ; — tableau généalogique de la maison d'Hérode, 216.  
 Herodeion, 215.  
 Herodes (fils d'Odeinat), 319 n. 1, 320.  
 Hériodade, 245, 247, 248.  
 Herodianus (fils d'Odeinat), 319 n. 1, 320.  
 Herodion, 246 n. 1.  
 HÉRODOTE, 2, 24 n. 1, 109, 112, 375, 396, 402, 414, 415.  
 Heromias, 66 n. 2.  
 Heroopolis, 53, 54, 55, 59, 81, 195, 408.  
 Hérotymos, 146, 172.  
 Héroum, 529.  
 Hesa (wadi), 65 n. 4, 271, 272, 289, 303 n., 550.  
 Hesban, 64.  
 Hesebon, 144, 150, 187, 271.  
 HESS (J. J.), 238 n. 3.  
 Hidjr (El), 218.  
 Hierapolis, 402 n. 2.  
 HIÉROCLÈS, 55 n. 1, 195 n., 283 n., 287.  
 Hieromax, 66 n. 2, 193 n., 286.  
 Higr, 199, 218, 560.  
 Higrrou, 461.  
 HILL (G.), 155 n. 2, 173 n. 2, 175, 253 n. 3, 514 n. 2, 515 n. 2, 516 n. 4, 517, 518 n. 2 et 3, 519, 520.  
 Himyarites, 36, 44, 371, 396 n. 3, 442, 560 ; — liste des rois, 231 n.  
 Hippalus, 34, 41, 43.  
 Hippos, 132, 156, 157, 165, 169, 189, 193 n., 215, 287.  
 Hira, 69, 319, 333, 334-339, 340, 342, 343, 431.  
 Hiram II, 444.  
 Hirbet Abde, 379 n. 1.  
 Hirbet el Hammam, 54 n.  
 Hisib, 63 n. 1.  
 Hism Ghorab, 35 n. 1, 47, 235.  
 Hit, 69, 391.  
 Hittites, 26, 74 n. 2, 77, 79 n. 2, 84, 98, 102, 105, 121.  
 HITTORF, 497, 498 n. 1, 499, 501.  
 HITZIG, 16.  
 Hobal, 417, 418, 453.  
 Hofuf, 50.  
 HOGARTH, 46 n. 1, 203 n. 3.  
 Hogr (El), 332.  
 Homérites, 36, 44, 240 n. 1, 529, 560.  
 HOMMEL (F.), 49 n. 3, 230 n., 232, 234.  
 Homo (L.), 323 n. 1.  
 Homs, 98, 121, 130, 153 n. 2, 318 n. 1, 324, 364, 416 n. 3.  
 Honainu-Hephestion, 305.  
 Honeinou, 461.  
 Hor (mont), 6, 8, 85, 86, 349, 359, 398, 565.  
 Horeb, 359, 565.  
 Horma, 84.  
 Horus, 397.  
 HOSKINS, 351, 425 n. 2.

Hostilianus, 403, 409 n. 2.  
 Houldou, 253, 377, 520.  
 Houlch, 194 n. 2.  
 Houreimeh, 54 n.  
 Hourou, 464.  
 Hua, 106.  
 HUART (Cl.), 335 n. 1, 339 n.,  
 341 n. 2, 394 n. 4, 487 n.  
 HUBER (Ch.), 12, 68 n. 1, 71,  
 220, 222 n. 1, 225, 237, 238,  
 253, 451, 560.  
 HUBERT, 428 n. 2.  
 Hubzeh (El) [Pétra], 424.  
 Hussein (roi du Hedjaz), 538,  
 539, 540, 566, 567.  
 HUTIN, 33 n. 1.  
 Hyksos, 24, 26, 74 n. 2.  
 Hyrcan I<sup>er</sup>, 30, 133-136; — II,  
 159, 161-170, 173, 179, 180,  
 182, 183, 184 n., 187, 188.  
 Hyrcaniens, 124.  
 Hyrcanium, 179, 215.

## I

Iabrud, 110.  
 Ibdiel, 106.  
 IBN BATOUTAH, 222, 223.  
 IBN KATHIR EL FARGHANI, 95 n. 4.  
 IBN KOTAIBEH, 336 n. 2.  
 Ibn Mayesser, 351.  
 Ibn Saoud, 567.  
 IBN WASSIH, 27.  
 Ibrahim Pacha, 365, 572.  
 Iché (wadi), 456 n.  
 Idibael, 23 n. 1.  
 Idoum, 23 n. 1. Voir Idumée.  
 IDRISI, 95 n. 4.  
 Idumée, 10, 21, 23, 29, 30, 38,  
 73, 74, 80, 83, 105, 146, 150,  
 157, 160, 164, 166, 167, 169,  
 183, 195, 215, 243, 248, 268,  
 270, 289 n. 1, 293, 346, 349,  
 359, 425, 561, 572.

Il, 418.  
 Ilah, 418.  
 Ilâhat, 414.  
 Ilât, 414.  
 Ili Azz, 44.  
 Ilisanites, 529.  
 Ilisar, 206.  
 Illyriens, 301.  
 Imroulqueis, 335-339, 340, 467.  
 Imtan, 152 n. 2, 291.  
 Inakos, 335 n. 2.  
 Inde, 34-52, 61, 67, 195, 196  
 n. 2, 206, 222, 261, 309, 325,  
 333, 341, 397, 406, 509, 525,  
 560.  
 Indien (océan), 34, 42, 46, 206,  
 322.  
 Indus, 124.  
 Ino, 420.  
 Iotabé, 333.  
 Iphigénie, 429.  
 Ipsos, 118.  
 Irak, 335 n. 2, 479, 538.  
 IRBY (Ch. L.), 8, 411 n. 2, 456 n.,  
 493 n. 2, 502.  
 Irhouléni, 105.  
 Isatchar, 98.  
 Ishtar, 390, 415. Voir Istar.  
 ISIDORE DE CHARAX, 315 n. 1.  
 Isis, 273, 398, 411, 494, 495,  
 555.  
 Iskaluna, 58 n. 3, 109.  
 Ismaël, 22, 23, 26, 27, 96, 154  
 n. 3, 396 n. 3.  
 Israël, 79 n. 2, 84, 87, 102,  
 103, 106, 130, 406, 462.  
 Issus, 118.  
 Istar, 389, 390, 402. Voir Ishtar.  
 Itha, 418, 420.  
 Ithm (El), 302 n.  
 Iturée, Ituréens, 23 n. 1, 73,  
 90, 115 n. 2, 148, 154, 157,  
 164, 415.  
 Iymror (Amourrou?), 25.  
 Izatès, 255.

## J

Jabné, 58 n. 3.  
 Jabnel, 293.  
 Jacob, 23.  
 Jacobites, 274.  
 Jaffa, 58, 59, 61, 77 n., 132, 140, 152, 180, 262, 361, 364, 373.  
 Jamblique, 141.  
 Jamnia, 58, 215, 252, 293.  
 Jamrou, 463.  
 Japho, 58 n. 3.  
 Jason, 132, 133, 135, 136, 171, 305, 329, 468.  
 JAUSSEN (R. P.), 9, 13, 16, 18, 71, 221 n. 1-3, 226, 230, 232, 239, 240 n. 1, 253, 257, 302 n., 305 n. 1, 338 n., 340 n., 355, 379, 382 n. 1, 386 n., 394 n. 1, 395 n. 3, 398 n. 2, 399 n. 3 et 5, 419 n. 3, 421 n. 3, 422 n., 425, 426, 427 n. 1, 428, 430, 433 n., 437 n. 1, 451, 452, 453 n. 4, 454 n. 1, 455 n. 1 et 2, 467 n. 1, 471, 472, 474, 478 n. 2, 486 n., 489 n. 2, 492 n., 518, 560.  
 Jean (empereur), 333.  
 Jean-Baptiste (saint), 246 n. 1, 543.  
 JEAN DE DAMAS, 387.  
 JEAN D'EPHÈSE, 342 n. 2, 343.  
 Jean Gaddis, 139.  
 Jean Hyrcan, 144-147, 158.  
 JEAN MALALA, 341, 342 n. 2.  
 Jébulon, 98.  
 Jectéel, 105, 561.  
 Jehibo, 303 n.  
 Jéhu, 104.  
 JENSEN, 79 n. 2.  
 Jéricho, 3, 61, 64 n. 4, 92, 96, 130, 144, 168, 184, 185, 187, 189, 215, 303 n., 536, 543, 577.

JÉRÔME (saint), 26, 85 n. 2, 407, 426.

JERÔME DE CARDIA, 51.

Jérusalem, 4, 31, 56 n. 4, 58, 60 n. 1, 61, 62, 100, 111, 123, 126, 132, 133, 137, 138, 139, 140, 141, 143, 144, 145, 147, 151, 156, 159, 163, 166, 169, 173, 178, 181, 183, 184, 186, 192, 243, 249, 251, 254, 264, 280, 281 n. 1, 283 n., 290, 292, 298, 300, 301, 303 n., 348, 349, 356, 357, 360, 361, 362, 449, 536, 542, 543, 546, 550, 562, 565, 572, 575, 576, 577.

Jeszérel, 92, 93.

Jether, 294.

Jethia, 294.

Jethor, 294.

Jethro, 396 n. 2.

JIRKU, 79 n. 2.

Joab, 64, 91.

Joachim, 133.

Johab, 90 n. 3.

Jonas, 58 n. 3.

Jonathan Macchabée, 139, 140-142.

Joppé 58, 59 n. 1, 98, 132, 140, 144, 145, 156, 180, 186, 189.

Joram, 105.

Joseph, 38-39, 316.

JOSEPH (Flavius), 3, 4, 8, 15, 18, 19, 21, 22 n. 2, 23, 30, 77 n., 79 n. 1, 83, 85, 86, 90, 92 n. 2, 93, 97, 105, 123, 125, 131, 133, 145, 146 n. 2, 147, 148 n. 1, 149, 150 n. 2, 151, 152, 154, 155 n. 1, 156, 157, 159 n., 165 n. 4, 166 n. 1, 167, 170, 172, 176, 179, 180, 181, 184, 185 n. 1, 186 n. 1, 187, 188, 189, 191, 192 n. 1-3, 198 n. 1, 207, 208, 209, 211 n. 3, 213, 214, 215 n., 242 n.,



- 243 n. 2, 244 n. 2, 245 n. 1,  
247, 248 n., 251, 255, 331, 373,  
375, 381, 544, 561.  
Joseph (Hérodien), 184.  
Joser, 137.  
Josué, 64, 66 n. 1, 66, 83, 96,  
356, 364, 550.  
JOUGUET (P.), 43 n., 117 n. 2,  
199 n. 3.  
Jourdain, 6 n. 1, 21, 62, 66,  
77, 80, 83, 87, 91, 96, 98,  
113, 116, 123, 125, 131, 132,  
135, 139, 142, 149, 156, 157,  
168, 179, 192, 193, 194 n. 2,  
208, 249, 286, 292, 293, 348,  
349, 509, 536, 541, 543, 545,  
576, 577.  
*Journal asiatique*, 451, 456, 468.  
JUBA, 529.  
Juda, 23 n. 1, 74, 102, 105,  
561.  
Judas Macchabée, 136, 137, 138,  
144.  
Judée, 3, 21, 58, 61, 74, 96,  
98, 106, 110, 113, 125, 126,  
129-160, 161, 166, 168, 169,  
178, 179, 180, 182, 184-189,  
192, 213, 215, 243-245, 249-  
252, 256, 258, 281 n. 1, 283,  
289 n. 1, 295, 300, 303 n.,  
310, 413, 427, 574, 575; —  
liste des procurateurs de Judée,  
244 n. 1, 250 n. 2.  
Juellènes, 529.  
Juifs, 5, 22, 23, 25, 29, 30,  
38, 62, 73, 74 n. 2, 79, 84,  
92, 96, 97, 98, 106, 107, 108,  
126, 129-160, 165, 169, 170,  
173, 178, 181, 183, 192 n. 2,  
193, 197, 221, 243, 244,  
245, 248, 249, 253, 254, 264,  
275, 281 n. 1, 283, 299, 300,  
326, 333, 340, 356, 359, 373,  
375, 376, 390, 402, 409, 413,  
423, 428, 431, 432 n., 446,  
544, 546, 561, 575; — souve-  
rains pontifes juifs, 133 n. 2.  
Jules César, 175, 180, 181, 434.  
Julias, 245, 249.  
Jupiter, 440 n., 568.  
JUSTIN, 125, 146 n. 1 et 3, 172.  
Justin 1<sup>er</sup>, 54 n.; — II, 343.  
Justinien, 54 n., 85 n. 4, 283 n.,  
295, 296, 325, 332, 333, 339,  
340, 342.
- K
- Kaaba, 391, 394.  
Kaabou, 394.  
Kadès, 84, 86.  
Kâf, 68 n. 2.  
Kahf (El), 272, 439 n. 2.  
Kaisos, 332.  
Kalaoun, 85 n. 4.  
Kamkam, 453.  
Kamosh, 429.  
Kammusuna-Abdi, 109.  
Kanat, 65 n. 3.  
Kanawat (El), 65 n. 3, 152 n. 2,  
278, 420, 436.  
Kané, 34, 35, 46, 47, 206.  
Kantara, 318.  
Kaphthor, 74 n. 2, 98.  
Karibi Ilu, 234.  
Karinthos, 213.  
Karkar, 103, 107.  
Karkaria, 63 n. 1.  
Karkemich, 102, 107.  
Karnaïm, 137.  
Karyatina, 69 n. 4.  
Kasajju, 463.  
Kasin, 294.  
Kassios (mont), 60.  
Kastal, 271, 272.  
Kastel, 269.  
Kastell-D'mer, 271.  
Kasus Gabri, 109.  
Kataba, 46 n. 2, 201.  
Katif, 124 n. 3.

Katrani, 272, 383, 541, 546, 547-548, 571, 575.  
 Kattaban, 36, 235 ; — liste des rois, 231 n.  
 KAWERAU, 211 n. 1.  
 Kédar, 23 n. 1.  
 Kedma, 23 n. 1.  
 Kena, 65 n. 3.  
 Kenatho, 278.  
 Keneh, 316 n. 3.  
 KENNEDY (A.), 12 n., 471 n., 480, 488.  
 Kérak, 64, 85 n. 4, 150, 152 n. 2, 271, 272, 289, 293, 301, 350, 355, 358, 359, 360-365, 366, 367, 383, 429, 550, 572-575, 577.  
 Kéresim, 98.  
 KERGORLAY (Comte DE), 11 n. 3, 351 n. 4, 355 n. 2, 360 n. 1.  
 Kessour Besser, 271.  
 Khabour, 104, 107, 319 n. 2, 344 n. 2.  
 Khalasah, 379 n. 1, 460.  
 Kharbet et Beida, 439 n. 2.  
 Kharbé, 281.  
 Kharid (wadi), 200.  
 Khaszné (à Pétra), 9 n. 2, 273, 308, 399 n. 5, 411 n. 1, 493-501, 506, 556, 564.  
 Kheibar, 220 n. 1.  
 Khirbet, 156 n. 3.  
 Khirbet Fahil, 192 n. 3.  
 Kididri, 110.  
 Kinda, 332, 339.  
 Kinnesrin, 153 n. 3, 342.  
 Kioun, 401.  
 Kir Hasareth, 64 n. 1, 429.  
 Kir Heres, 64 n. 1.  
 Kir Moab, 64, 68, 76, 87, 355, 383, 573.  
 Kish, 69.  
 KLEIN, 87 n. 4.  
 KOHL (H.), 499, 512 n. 1.  
 Korè, 394.  
 Koréa, 168 n.

Koufa, 315, 448.  
 Kouioundjik, 478.  
 Kouschon Rischathaïm, 97.  
 KRAELING (E. G. H.), 25 n. 2.  
 KRUEGENER, 448 n. 4.  
 KRÜGER (H.), 198 n. 1, 200 n. 3.  
 KUBITSCHK, 260 n., 280 n. 2, 518 n. 1.  
 Kuft, 525 n.  
 Kulaybat, 453.  
 Kuneisé (El), 272.  
 Kunitra, 194 n. 2.  
 Kurayat el Hisma, 466 n. 1.  
 Kurdistan, 104, 264, 322.  
 Kurkumah (ras), 202.  
 Kypros, 215.

## L

LABORDE (L. DE), 6 n. 1, 8, 48, 273 n. 1, 353 n., 411 n. 2, 493 n. 2, 495, 502, 511 n.  
 Laeana (golfe), 529.  
 Laeeni, 236.  
 Lagides, 25, 39, 58, 61, 73, 115, 118, 120, 121, 125, 127, 207, 254, 323, 376, 515, 518, 562.  
 LAGRANGE (R. P.), 9, 63 n. 2, 86 n. 1, 87 n. 2, 177 n. 2, 196 n. 2, 232 n., 273 n. 1, 378 n. 3, 379 n. 1, 405, 414 n. 2, 424 n. 1, 426 n. 1, 438, 456, 461 n. 1, 466, 468 n. 2, 493 n. 2, 497 n., 559.  
 Lahadj, 239.  
 Lakhmides, 72, 319, 332, 334-339, 340, 341, 344, 547.  
 Lambessa, 318 n. 1.  
 LAMMENS (H.), 48 n. 2, 309 n., 334 n., 338 n., 345 n., 391 n. 2, 394 n. 1, 416 n. 3, 434.  
 Lamnia, 58 n. 3, 59 n. 1.  
 LANGLOIS (V.), 17 n. 4.  
 Laodice, 121, 122.  
 Laodicée, 59, 185 n. 2, 317.

- Larendans, 528.  
 Laribda, 110.  
 Larisse, 530.  
 LA RONCIÈRE (DE), 53 n.  
 Lât (El), 414.  
 Lataui, 305.  
 Lattaqieh, 59, 185 n. 2, 317.  
 LAUTIER (R.), 429 n. 5.  
 LAWRENCE, 379 n. 1.  
 Lawrence (colonel), 539.  
 LAYARD, 9.  
 LAZAREFF (A.), 313 n. 1.  
 Leanites, 236, 529.  
 Leban (El), 63 n. 1.  
 Léchiens, 236, 528.  
 Ledja, 65, 76, 192, 264, 268 n. 2,  
 274, 287, 291, 403, 416, 449.  
 Ledjun, 270, 271, 272, 279, 301,  
 383.  
 LEGENDRE (A.), 28 n. 1, 77 n.  
 LELASSEUR (Mme), 377.  
 LENORMANT (F.), 17.  
 LENOIR, 9.  
 Lentulus Marcellinus, 169.  
 Léon (empereur), 301.  
 Léontopolis, 138.  
 LEQUIEN, 328 n. 3.  
 LETRONNE, 6 n. 1.  
 Leucothea, 420, 430.  
 Leukè Komè, 43, 44, 49, 199,  
 201-204, 205, 235, 240, 241,  
 384, 524, 525, 563.  
 Leukos-Limèn, 43, 197.  
 LEVY, 16.  
 Lexianes, 236, 528.  
 Lib, 271.  
 Liban, 23 n. 1, 29, 73, 90, 98,  
 154, 164, 249, 287, 349, 395,  
 396, 444, 544.  
 Libba, 150 n. 2.  
 Libona, 271 n. 3, 302.  
 LIDZBARSKI (M.), 16 n. 6, 238 n. 3,  
 431 n. 1, 433 n., 451.  
 Lihyanites, 36, 230, 235-237, 239,  
 432, 442, 445 ; — liste des rois  
 lihyanites, 236 n. 2.  
 LINANT, 8, 9, 273 n. 1, 493 n. 2.  
 LITTMANN (E.), 16, 238 n. 3,  
 260, 265 n., 419 n. 3, 421,  
 433 n., 437 n. 1, 451, 464 n.,  
 468.  
 Livias, 245.  
 Livie, 209.  
 Lod, 293.  
 Lohayi, 391.  
 Lot, 21, 22, 29, 62, 91, 406,  
 407.  
 LOTI(P.), 577.  
 LOTTIN DE LAVAL, 465 n. 2.  
 Louhito, 382 n. 3.  
 Louis VII, 349 n.  
 Lousa, 150 n. 2.  
 LUCIEN, 55 n. 1, 402 n. 2.  
 Lucullus, 159.  
 Ludd, 156, 293.  
 Lusignans, 350 n. 1, 362.  
 Lussan (wadi), 57 n. 2, 150 n. 2.  
 LUYNES (Duc DE), 6 n. 1, 9, 17,  
 85 n. 4, 174, 192 n. 4, 302 n.,  
 360 n. 1, 493 n. 2, 494, 495.  
 Lyciade, 153.  
 Lycurgue (dieu), 419.  
 Lydda, 293.  
 Lydea, 293.  
 Lyon, 248.  
 Lysa, 56 n. 4, 57.  
 Lysanias, 154, 184 n., 247, 249,  
 264.  
 Lysias, 137.  
 Lysimaque, 133.

## M

- Maad'il Salhin, 239.  
 Maafir, 45 n. 1.  
 Maan, 49, 62, 67, 72, 75, 85  
 n. 4, 86, 205, 219, 223, 233,  
 269, 270, 272, 284, 285, 302 n.,  
 309, 344, 354-355, 370, 536,  
 538, 539, 548, 564, 566.  
 Ma'an Musran, 49 n. 3.

- Maaz (tell), 256 n. 1.  
 MACALISTER (R. A.), 98 n.  
 Macchabées, 136, 138, 143 n. 1, 147, 151, 161 n., 171, 193, 373, 562 ; — tableau de la dynastie des Macchabées, 162.  
 Macédoine, 125, 132, 146, 192 n. 3, 304, 314, 374.  
 Machaeros, 87, 179, 192, 194, 246, 286, 359, 384.  
 Mached, 137.  
 Macheronte, 192 n. 4. Voir Machaeros.  
 MACLER (F.), 14, 19, 265 n., 398 n. 2, 415, 467.  
 Maconius, 320.  
 Macoraba, 48 n. 2, 204 n.  
 Macpéla, 61.  
 Madbachos, 421.  
 Madeba, 60 n. 2, 63 n. 1, 64, 87, 139, 143 n. 1, 144, 150, 160, 163, 187, 194, 254, 271, 283 n., 285, 290, 291-294, 341 n. 1, 382, 383, 407, 420, 470, 550, 576.  
 Madebena, 294.  
 Madiama, 49, 93 n. 1, 482 n. 2.  
 Madian, 13, 23, 49, 75, 92, 97, 99, 106, 107, 198, 203, 217, 218, 334, 396 n. 2, 466, 478, 482.  
 Madikarib, 332.  
 Madras (El), 520 n. 3.  
 Magadate, 158.  
 Magam, 233.  
 Magas, 120.  
 Maghaïr Shiayb, 93 n. 1, 94, 95 n. 4, 482 n. 2.  
 Maghara (mont), 80, 445, 467.  
 MAGIE (D.), 437 n. 1.  
 Magna, 93 n. 1.  
 Magnésie, 126.  
 Magur el Shouaib, 95.  
 Mahamdieh, 60 n. 1.  
 Mahar, 401.  
 Mahlemou, 464.  
 Mahomet, 48, 50, 218, 219, 221, 237, 240, 326, 334, 344, 345, 391, 401 n. 2, 421, 434, 448.  
 Maïn, 200, 232, 233.  
 Maïoumas, 293.  
 Makaur, 192 n. 4.  
 Makna, 44 n. 1, 93 n. 1.  
 Makour, 192 n. 4.  
 Maksura (El), 279 n. 1.  
 Malchos, 299.  
 MALCHUS, 333, 335 n. 3.  
 Malichat, 438.  
 Malichus I<sup>er</sup>, 155, 174, 175, 180, 181, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 264, 516-517, 518, 519, 521 ; — II, 179, 219, 254, 376, 377, 378, 381, 489, 504, 520, 521, 522, 533 ; — III (P), 175, 257-258, 382 n. 3, 522 n. 3.  
 Malik, 402.  
 Malik en Naser, 85 n. 4.  
 Malikou, 417, 455 n. 1, 461.  
 Malkiôn Petura, 304.  
 MALLON (R. P.), 80 n. 1.  
 Malothas, 527.  
 Malte, 444.  
 Mampis, 294.  
 Manassé, 66 n. 1, 96.  
 Manawatou, 416.  
 MANGLES (J.), 8, 456 n., 482 n. 2, 493 n. 2, 502.  
 Manutu, 417, 453, 454, 455.  
 Maphorites, 44, 45 n. 1.  
 Marache, 364.  
 Ma Radjan, 57 n. 2.  
 Marc-Antoine, 154 n. 3, 175, 180, 181, 182, 184, 185, 186, 187, 189.  
 Marc-Aurèle, 279, 315 n. 1, 318 n. 1, 563.  
 Marcus Philippus, 169.  
 MARGOLIOUTH (D. S.), 239 n. 2, 388 n.  
 Mariaba, 67, 200, 201 n. 1, 204 n., 528, 529.



- Mariamme 1<sup>er</sup>, 184 n., 186 n. 1, 187.  
 Marib, 48, 67, 200, 204 n., 235.  
 Marisa, 147.  
 Marissa, 150 n. 2.  
 Marma, 528.  
 Marseille, 407.  
 Marsyaba, 526.  
 Martyrs (ère des), 274.  
 Marzeah, 407.  
 Massada, 62, 183, 251, 303 n., 575.  
 MASPERO (G.), 38, 80 n. 1, 445.  
 Massa, 23 n. 1.  
 Massala, 529.  
 Massyas, 154.  
 Mathatéens, 529.  
 Mattathias, 136, 144, 183.  
 MAUGHAN, 9.  
 MAUSS (M.), 428 n. 2.  
 Mawiya, 331.  
 Maximianoupolis, 65 n. 3, 278.  
 Mazen, 341.  
 Mazin, 341 n. 1.  
 Mecque (La), 7 n., 48, 49, 201, 204 n., 219, 222, 223, 232, 240, 309, 332, 337, 345, 346, 361, 391, 394, 414, 417, 538, 566.  
 Médaba, 64 n. 4.  
 Medaïn Salih, 49, 93 n. 1, 219, 223, 226-228, 232, 236, 326.  
 Medawara, 49.  
 Medeia, 56 n. 1.  
 Medera, 279.  
 Mèdes, 111, 124, 130.  
 Médine, 7 n., 48, 49, 201, 204 n., 218, 221, 226, 228, 240, 309, 361, 450, 538, 560.  
 Méditerranée, 29, 30, 35 n. 1, 40, 42, 46, 56, 57, 59, 118, 123, 131, 196, 199, 206, 215, 262, 322, 338 n., 379, 400, 560.  
 Medjin (El), 272.  
 Medrah, 367.  
 Mefa, 291.  
 Megiddo, 61, 66.  
 Mehin, 69 n. 4.  
 MEISTERMANN (B.), 11 n. 3, 81 n.  
 Melqart, 402, 410, 423.  
 Membidj, 402 n. 2.  
 Memphis, 61, 109, 195, 433.  
 Menahem, 106.  
 Ménélas, 133, 135, 136, 138, 171.  
 Ménéphthah, 80.  
 Mennaeos, 430.  
 Menoïda, 290.  
 Menois, 294.  
 Menzaleh (lac), 60.  
 Mer (El), 380, 460-462, 520 n. 3.  
 Mérodach-Baladan, 39.  
 Mésa, 76, 81, 82, 87-89, 220, 429, 443, 444, 445, 447, 573.  
 Mésopotamie, 25, 49, 68, 69, 112, 116, 118, 268, 269, 325, 416, 478, 483.  
 Messatta 69, 272, 312, 337, 338, 547.  
 Metellus, 166.  
 MEYER (C.), 30 n. 2.  
 MEYER (E.), 397 n. 3.  
 Mibsam, 23 n. 1.  
 MICHAUX, 5.  
 MICHEL LE SYRIEN, 344.  
 Michma, 139.  
 Michrifé, 26.  
 Midian, 75.  
 MIGEON (G.), 338 n.  
 Miles de Plancy, 361.  
 Milesios, 151, 152.  
 Milet, 39, 210, 211 n. 1, 381, 399, 450, 529.  
 Milkom, 72, 402.  
 MILLER (K.), 53 n., 55 n. 2, 59 n. 1, 65 n. 4.  
 Minéens, 36, 124 n. 2, 200, 229, 230, 231-234, 235, 237, 239, 444, 445, 447, 528, 529; — liste des rois minéens, 231 n.  
 Minieh, 357.  
 Minos, 529.

- MIONNET, 280 n. 2.  
 Misma, 23 n. 1.  
 Mismiyyé, 291.  
 Misraïm, 92 n. 1.  
 Mitani, 90 n. 2.  
 Mithra, 439.  
 Mithridate, 163, 180.  
 Mkaur, 192 n. 4. Voir Machaeros.  
 Môa, 63 n. 1, 294.  
 Moab, 10, 22, 25, 30, 63, 64,  
   72, 73, 76, 77 n., 81, 87, 90,  
   92, 96, 97, 99, 105, 107, 108,  
   109, 110, 135, 139, 141, 150,  
   152, 156, 160, 163, 167, 173,  
   187, 192, 193, 194, 270, 271,  
   286, 291, 292, 301, 348, 350,  
   356, 358, 359, 364, 391, 395,  
   399, 400, 402, 406, 407, 420,  
   429, 443, 463, 549, 550, 560,  
   572, 573.  
 Moabas, 22.  
 Moahila, 290.  
 Moayyou, 438.  
 Modeim, 293.  
 Modiana, 93 n. 1.  
 Modin, 136, 137, 143 n. 1, 144,  
   293.  
 Mohamed Ali, 365, 572.  
 Mohila, 93 n. 1. Voir Moueila.  
 Moïse, 6, 81, 84, 85, 89, 90,  
   92, 93, 96, 331, 356, 359, 366,  
   367, 396 n. 2, 428, 550, 561,  
   565.  
 Moïse (mont), 408.  
 Mojib (wadi), 90, 271, 289.  
 Moka, 45, 75 n. 1, 204 n.  
 Mokattab (wadi), 465.  
 Moleatha, 303 n.  
 MOLLOY (P.), 424 n. 2.  
 Moloch, 401, 402, 432.  
 MOMMSEN, 206, 261, 283 n.  
 Monimos, 415, 420.  
 MONTET (P.), 82, 441, 442.  
 Montréal, 350, 355, 362, 364,  
   551, 577.  
 Montroyal, 350, 364.  
 Morajer Su'ajb, 93 n. 1, Voir  
   Maghaïr Shiayb.  
 MORDTMANN (J. H.), 16 n. 6,  
   211 n. 1, 311 n. 2, 389 n. 2,  
   410 n. 3.  
 MORESBY, 95 n. 1.  
 MORET (A.), 391 n. 1, 398 n. 1.  
 MOREY (R.), 403 n. 3, 518 n. 1.  
 MORITZ (B.), 75 n. 1, 331 n. 2,  
   408 n. 1 et 3, 435 n. 1, 465  
   n. 2, 466 n. 2.  
 MORGAN (J. DE), 18 n. 3, 321  
   n. 4, 516 n. 1.  
 Morte (mer), 2, 6 n. 1, 21, 22,  
   29, 30, 50, 52, 62, 63 n. 1,  
   73, 84, 86, 87, 105, 117, 139,  
   150, 152, 167, 179, 183, 192,  
   194, 286, 290, 292, 293, 303 n.,  
   346, 348, 349, 356, 359,  
   360, 361, 535, 536, 541, 543,  
   550, 551, 570, 572, 573, 574,  
   575, 576.  
 MOSCHUS, 282 n. 1.  
 Motana, 152 n. 2.  
 Môte (El), 152 n. 2, 271.  
 Motho, 152, 153 n. 1, 172.  
 Moueila, 44 n. 1 et 2, 93 n. 1,  
   203, 290 n. 2.  
 Moneileh (djébel), 86, 93 n. 1.  
 Moukarrabs, 231 n., 232, 233,  
   234.  
 Moundhir I<sup>er</sup>, 339; — III, 339,  
   341, 342, 343, 382, 431.  
 Mousran, 92 n. 1, 106.  
 Mousri, 92 n. 1, 107.  
 Moussa (djebel), 80, 359, 565;  
   — (wadi), 7, 62, 327, 349,  
   351, 367, 383, 512, 553, 559.  
 Moutaba, 417, 421.  
 Mouza, 45, 75 n. 1, 106, 203,  
   204 n.  
 Mouzerib, 137.  
 Mozaiqiyah, 341.  
 Mozambique, 44.  
 Muaba, 110.

- MÜLLER (C.), 34 n. 1, 35 n. 1,  
121 n. 213 n. 1.  
MÜLLER (H.), 16 n. 6, 260 n.  
MUNCHARJEE (Kaiky), 239 n. 1.  
Mundir (Al) ibn Harith, 279 n. 1.  
Murad Su, 255.  
MURRAY (G.), 93 n. 1, 450 n. 3.  
Musa, 241.  
MUSIL (A.), 11, 13, 14, 28, 63  
n. 2, 68 n. 2, 92 n. 2, 93, 94,  
95 n. 1, 218 n. 1, 338 n.,  
351 n. 4, 379 n. 1, 411 n. 2,  
423 n., 425 n. 1, 482, 503,  
507 n., 510, 511 n.  
Muweila, 93 n. 1. Voir Moueila.  
Muziris, 42.  
Mwa, 63 n. 1.  
Myos-Hormos, 43, 197, 204, 450  
n. 3, 525, 527.
- N
- Naadnu, 110.  
Naarsafari, 302.  
Nabaata, 28, 110.  
Nabarioth, 22, 23 n. 1, 26, 28.  
Nabaitou, 28.  
Nabaloth, 150 n. 2.  
Nabatéens, Nabatène, 1, 3, 4, 15,  
17, 20-24, 26-31, 33 n. 1, 40,  
49, 50, 60, 62, 65, 66, 71, 78,  
83, 84, 86, 96, 97, 98-99, 100,  
103, 105, 106, 107, 109, 110,  
111, 112, 113, 114, 115, 116,  
117, 121, 123, 126, 127, 128,  
129, 135, 139, 142, 144, 150,  
152, 153, 155, 156, 158, 160,  
164, 166, 167, 168, 171-177,  
178, 179, 181, 184-189, 191,  
193, 194, 195, 197, 198 200,  
204, 205, 209, 210, 212, 213,  
214, 217, 221, 228, 232, 235,  
238, 239, 240, 241, 243, 244,  
245, 250, 255, 256, 257, 259,  
260, 261, 262, 263, 266, 274,  
275, 276, 279, 281, 283 n.,  
284, 286, 291, 301, 303, 304,  
305, 306, 310, 317, 322, 325,  
326, 344, 356, 359, 367, 368-  
385, 386-440, 441-468, 469-  
513, 514-522, 523, 524, 531-  
534, 554, 560-566; — liste  
généalogique des rois de Naba-  
tène, 177.  
Nabatès, 406.  
Nabatou, 28, 106.  
Nabk, 68 n. 2.  
Nabuchodonosor, 111.  
Nafis, 23 n. 1.  
Nagia, 528.  
Nagran, 333.  
Nahr el Kelb, 107.  
Nakb el Hadjar, 35 n. 1.  
Nakbou, 211.  
Nakebos, 211.  
Nakl, 3 n. 1, 56 n. 1.  
Naphtali, 98.  
Naplouse, 292, 550.  
Narane, 528.  
Narbonnaise, 468.  
Nascus, 528.  
Nashibou, 463.  
Nasr, 415.  
Natnou, 28.  
NAVILLE (E.), 24 n. 1, 54 n. 1,  
80 n. 1.  
Néarque, 67.  
Nebk, 69 n. 4.  
Nebo, 87, 92, 407.  
Néchésia, 43, 197.  
Nedjd, 10, 67 n. 3, 110, 112,  
199, 203.  
Nedjeb, 30, 58, 74, 84, 286, 289  
n. 1, 379, 425, 460.  
Nedjran, 48, 337, 526 n.  
Nefoud, 68, 103.  
Negla, 65 n. 4, 272.  
Negra, 201, 204, 527.  
Negrana, 200, 201, 526.  
Nejran (wadi), 200.

- Nemara (En), 14, 265 n., 272, 277, 300, 335, 448, 467.  
 Nephthys, 398.  
 Néron, 39, 249, 254.  
 Nessa, 529.  
 Nestorius, 281.  
 Neteiros, 420 n. 4, 430.  
 Nezala, 69, 322.  
 Nicanor, 136, 138, 315 n. 1.  
 Nicarchos, 123.  
 Nicée, 283 n.  
 NICOLAS DE DAMAS, 207 n., 212, 409.  
 Nicopolis, 293.  
 NIELSEN (D.), 49 n. 3, 230 n., 233, 234 n. 4, 388 n., 389 n. 1, 390 n. 1 et 2, 395 n. 4, 400 n., 414 n. 2, 418 n. 2 et 3, 439 n. 3, 446 n. 1.  
 Nikrah, 233.  
 Nil, 42, 43, 55, 59, 131, 199, 204, 237, 292, 313, 316, 321, 357, 365, 366, 385, 388, 450, 524, 525.  
 NIL (Saint), 426.  
 NILUS, 387.  
 Nimrod, 39.  
 Ninive, 69, 111, 315 n. 1, 479.  
 Nippour, 69.  
 Noarus, 154 n. 3.  
 Noé, 415.  
 NOELDEKE (Th.), 16, 331, 336 n. 2, 343 n. 2.  
 Nome Arabe, 195 ; — Sopti, 195.  
 NONNOS, 419.  
 NONNOSUS, 332, 333, 340.  
 Nota, 443, 444.  
*Notitia Dignitatum*, 15, 54 n., 63 n. 1, 237, 271, 283 n., 287, 288, 289, 290-291, 292, 300, 301, 302, 303, 304, 305.  
*Notitiae Episcoporum*, 283 n., 341 n. 1.  
 Noureddin, 356, 357, 358, 361.  
 Nout, 398.  
 NOWAIRI, 348, 365-367.  
 Numidie, 270, 313, 318.  
 Nusra, 393 n.  

O.

 Obaera, 68.  
 Obeydat, 454.  
 Oboda, 56 n. 4, 57 n. 2.  
 Obodas I<sup>er</sup>, 150, 172, 376 ; — II, 174, 175, 179, 197, 199, 380 n. 2, 516, 518, 519, 521 ; — III, 174, 175, 190, 191, 192, 210, 212, 228, 242, 371, 377, 378, 379, 380, 461, 500, 501, 504, 517-250, 521, 523 ; — IV, 175, 518, 519.  
 Obodas (Abdeh), 112, 378, 383, 425, 460.  
 Obodas (dieu), 254, 396 n. 3, 425 n. 3, 426, 460, 461.  
 Océlis, 35 n. 1, 42.  
 Octave, 175, 181, 186, 187, 188, 189, 191, 196.  
 Od Demâ, 367.  
 Odeinat, 288, 295, 311, 319-320, 324, 330, 416.  
 Odruh, 54 n., 62, 270, 271, 272, 279, 285, 290, 302 n., 303 n., 352, 354, 355, 364, 392, 564.  
 Oela (El), 221. Voir Ela (El).  
 Og, 66 n. 1, 91.  
 Ogaros le Kindili, 331, 332.  
 Okair, 124.  
 Okaisir, 400, 401.  
 Olympie, 409, 410, 496.  
 Oman, 39, 44, 67.  
 Ommayyades, 309, 338, 440 n.  
 Omri, 87, 89.  
 Oneichou, 378, 381, 522.  
 Onias III, 132, 133, 138 ; — IV, 133, 138 n. 2 ; — V, 138.  
 Onne, 44, 75, 199, 205, 334.  
 Ophir, 75, 106 n.  
 Orda, 294.  
 ORIGÈNE, 375.



Orode, 182.  
 Orônas, 150 n. 2.  
 Oronte, 25, 26, 107, 121, 130,  
 141, 142, 153 n. 2.  
 Orose, 130 n.  
 Orotal, 2, 396, 397, 402, 414,  
 415.  
 Ortelius, 53 n.  
 Oryba, 150 n. 2.  
 Osée, 107.  
 Osiris, 398, 399, 435.  
 Osorkhon, 443.  
 Osrohène, 319.  
 Ostracine, 59 n. 1, 60, 294.  
 Othman, 345.  
 Ouaira, 350, 351.  
 Quaté, 110.  
 Ouitro, 396 n. 2.  
 Ouitrou, 461.  
 Oultre-Jourdain, 349-356, 358,  
 360-365, 367, 572, 575. Voir  
 Transjordanie.  
 Oumtaiyé (El), 403.  
 Ourania, 396, 417.  
 OURANIOS, 152 n. 2, 378, 379,  
 380, 460.  
 Ouranos, 396, 397.  
 Ourfa, 364.  
 Ousôôs, 23 n.  
 Ousou, 23 n.  
 Ouzza (déesse), 342, 414, 415,  
 431, 466.

## P

Pacorus, 182, 183.  
 PAGENSTECHE (R.), 498, 499 n. 1.  
 Pagnon, 126.  
 Palaastu, 105.  
 Palaestina Arabica (ou Salutaris),  
 274, 285, 286, 287, 288, 289,  
 290, 293, 295, 298, 301, 303.  
 Palestine, 3, 22, 23, 26, 30, 33  
 n. 1, 58 n. 3, 84, 97, 102,  
 107, 111, 115, 116, 118, 119,  
 121, 124 n. 2, 125, 149, 171,

179, 183, 185, 189, 194 n. 1,  
 249-252, 262, 264, 280, 281,  
 283 n., 286, 288, 291, 292,  
 300, 301, 302, 303, 306, 331,  
 341, 349, 358, 359, 364, 402,  
 562, 573, 576.  
 Pallon, 530.  
 PALMER, 9, 379 n. 1, 465 n. 2.  
 Palmira, 69 n. 4.  
 Palmyre, 69, 70, 71, 106, 115  
 n. 1, 124, 280, 288, 295, 299,  
 301, 308, 309, 310-325, 335,  
 339, 341, 343, 399, 401 n. 1,  
 409, 416, 420, 432, 446, 449,  
 482 n. 2, 496, 507, 511, 564.  
 Pamphilie, 121.  
 Paneas, 154 n. 3, 194, 245.  
 Panias, 215.  
 Panopolis, 419.  
 Paphos, 496.  
 Papyrôn, 166.  
 Paremboles, 382 n. 3.  
 Parthes, 40, 114, 115 n. 1, 120,  
 124, 143, 145, 151, 154 n. 3,  
 158, 182, 183, 187, 247, 248,  
 249, 263, 264, 296, 304, 308,  
 310, 315 n. 1, 317, 318, 320.  
 Paul (saint), 42, 58 n. 3, 211  
 n. 1, 252, 253.  
 Paul de Samosate, 320, 321.  
 Peake (lieutenant), 539, 540, 541,  
 542, 546, 548, 549, 576.  
 Pedion, 68 n. 2.  
 PEET (T. E.), 446 n. 1.  
 Pegae, 145.  
 PEISER, 336 n. 2.  
 Pella, 65 n. 1, 66, 123, 132, 149  
 n. 1, 157, 164, 165, 168, 169,  
 192, 193, 286.  
 Péluse, 54, 58, 59, 60, 121, 145,  
 189, 294.  
 Pentaschenon, 294.  
 Pérée, 64, 73, 123, 157, 164,  
 165, 169, 192-193, 194, 207,  
 208, 215, 245, 248, 249, 286,  
 289 n. 1, 293, 359, 383.

- Pères d'Afrique (à Jérusalem),  
 514 n. 2, 515 n. 2, 520 n. 1,  
 521 n. 2, 522 n. 2, 531-534.
- Pergame, 125, 140, 180.
- Périple de la mer Erythrée*, 34,  
 35 n. 1, 36, 40, 41, 44, 45  
 n. 1, 196 n. 2, 203, 205, 234,  
 240.
- PERROT, 478 n. 1 et 2, 479, 480  
 n. 1.
- Perse, 39, 50, 72, 115, 122, 128,  
 199 n. 3, 255, 262, 263, 277,  
 308, 309, 312, 315 n. 1, 319,  
 320, 322, 323, 324, 331, 332,  
 333, 334, 335, 337, 338 n.,  
 339, 340, 341, 343, 344, 345,  
 346, 374, 400, 479, 483, 487,  
 488 n. 2, 509, 564.
- Persépolis, 69, 487.
- Persique (golfe), 24 n. 1, 37 n. 2,  
 49, 50, 67, 69, 124, 236,  
 309, 322, 541, 564.
- Pet-Ammon, 461.
- Pétra, 1-12, 17, 18, 21 n. 3, 23,  
 27, 33-34, 44, 49, 50, 51, 52,  
 56 n. 2, 57, 62, 63 n. 1, 65  
 n. 4, 66, 67, 69, 70, 71, 72,  
 73, 74, 76, 77, 83, 85, 86,  
 93, 95, 105 n. 3, 106, 113,  
 116, 117, 124, 127, 141, 146  
 n. 3, 151, 153 n. 1, 159, 160,  
 163, 167, 168, 171-177, 178,  
 181, 183, 193, 193, 195, 203,  
 211 n. 1, 218, 219, 222, 226,  
 228, 246, 247, 253, 254, 255,  
 260, 261, 263, 266, 270, 271,  
 272, 273, 279-282, 285, 287,  
 288, 289, 291, 299, 305, 307-  
 310, 311, 317, 322, 323, 324,  
 325-329, 347-348, 350, 351,  
 355, 359, 364, 365, 366, 367,  
 368, 369, 371, 372, 373, 375,  
 376, 378, 379 n. 1, 382 n. 3,  
 383, 384, 386 n., 392, 393,  
 394 n. 2, 396, 397, 398, 399,  
 404, 405, 406, 409, 410, 411,  
 412, 422, 423-425, 426, 427,  
 433, 438, 440, 451, 455-462,  
 466, 468, 470, 471, 472, 475,  
 476, 478, 482, 485, 486, 488,  
 489, 490, 492 n., 493-507, 508,  
 510-513, 516, 524, 525, 535-  
 536, 541, 542, 550, 551, 552-  
 570, 577.
- Petra Deserti, 64 n. 1. Voir Kérak.
- PETRIE (Flinders), 80, 316 n. 3,  
 445, 446 n. 1.
- Pétrone, 248.
- Peuples de la Mer, 98.
- PEUTINGER (Tables de), 14, 42  
 n. 1, 52, 57 n. 1, 63 n. 1, 65  
 n. 4, 66 n. 2, 69 n. 4, 270 n. 1,  
 278, 279, 290, 380, 460.
- Phaenà, 291.
- Phagrariopolis, 434 n. 1.
- Phainò, 63, 196 n. 2, 282, 302 n.,  
 370.
- Phallion, 166.
- Phara, 56 n. 1.
- Pharan, 56 n. 1, 328.
- Pharaons, 54, 56 n. 2, 74 n. 2,  
 127.
- Pharnabase, 130.
- Pharsale, 180.
- Phasaël (Hérodien), 181, 182,  
 245 n. 2.
- Phasaëlis, 215.
- Phénicie, Phéniciens, 24, 25, 30,  
 58, 59, 67, 74 n. 2, 82 n., 83,  
 98, 104, 106, 113, 115, 118,  
 120, 125, 126, 130, 142, 164,  
 180, 185, 283, 288, 305, 322,  
 329, 331, 402, 407, 416, 423,  
 427, 429, 431 n. 4, 442, 443,  
 444, 445, 446, 447, 449, 515,  
 525, 568.
- Phéroras, 192, 208, 209, 214.
- Philadelphie, 64, 65 n. 1 et 4,  
 66, 123, 132, 165, 167, 169,  
 186, 268, 411, 412, 509.
- PHILBY, 67 n. 3.

- Philippe I<sup>er</sup> (Séleucide), 151, 152, 153, 159; — II, 159.  
 Philippe l'Arabe, 65 n. 2, 268, 274, 277, 278, 315 n. 1, 564.  
 Philippe, fils d'Hérode, 215, 243, 247, 248, 249, 264, 409 n. 2.  
 Philippe de Macédoine, 125.  
 Philippe le Tétrarque, 244, 409 n. 2, 437.  
 Philippes, 175, 181, 189.  
 Philippopolis, 268 n. 2, 274, 278, 371, 412.  
 Philippos, 268 n. 3.  
 Philistins, 30, 32, 58, 74 n. 2, 83, 89 n. 1, 97, 98, 104, 105, 106, 107, 111, 113, 116, 118, 123, 137, 143 n. 1, 145 n. 1, 145 n. 1, 149, 156, 157, 164, 169, 293, 365, 515.  
 Philodème (Arétas IV), 243.  
 PHILON D'ALEXANDRIE, 375.  
 PHILON DE BYBLOS, 23 n.  
 Philopatris (Arétas IV), 243.  
 PHILOSTORGE, 35 n. 1, 387.  
 Philotéra, 43, 197.  
 Philoteria, 132, 156.  
 Phinoun, 63 n. 2. Voir Phainô.  
 Phoda, 529.  
 Phoenice, 283, 286, 288.  
 Phœnicon, 3, 24 n. 1, 56 n. 1.  
 Phoques (île des), 3. •  
 Phosphoros, 420.  
 Photis, 294.  
 PHOTIUS, 275 n. 1.  
 Phounoun, 63 n. 2. Voir Phainô.  
 Pierre du Désert, 355. Voir Kérak.  
 Pirée, 407.  
 Piron, 107.  
 PIROT (L.), 22 n.  
 Pisidie, 148.  
 Pison, 169.  
 Pithom, 54, 55.  
 PLINE (l'Ancien), 3, 35 n. 1, 39, 40, 41 n. 4, 42, 43 n., 46, 68, 196 n. 2, 198 n. 1, 201, 204, 218 n. 1, 234, 236, 237, 318, 528-530, 560.  
 PLUTARQUE, 58, 115 n. 1, 195.  
 Podosacès, 331.  
 POGNON, 104 n. 1.  
 POINSSOT (L.), 429 n. 5.  
 POLEMUS SILVIUS, 283 n.  
 Polémon de Cilicie, 249.  
 POLYBE, 120 n., 122 n. 2, 123 n., 124 n. 4.  
 Pompée, 4, 73, 142 n. 1, 157, 163, 164, 165, 166, 168, 169, 178, 179, 180, 181, 193, 194, 274, 298, 299, 317, 412, 562.  
 Pompéi, 458 n. 1, 497, 498, 501.  
 Ponce Pilate, 244, 246.  
 Pont, 128, 296.  
 PORPHYRE, 430.  
 Porphyrites (monts), 282.  
 Poseidon, 408.  
 POSIDONIOS D'APAMÉE, 135 n. 1.  
 PORTER (J. L.), 276 n. 3.  
 Pount, 24 n. 1, 37, 38.  
 POURTALÈS (comte DE), 9.  
 Pouzzoles, 189, 254, 440 n., 450, 498.  
 Praesidin, 63 n. 1, 294.  
 Praesidio, 53 n. 1, 63 n. 1.  
 Praesidium, 63 n. 1, 294.  
 Praesidion, 63 n. 1.  
 Probus (empereur), 304, 324.  
 Probus (rhéteur), 323.  
 PROCOPE, 287, 325 n. 5, 342, 343.  
 Provincia Arabia, 194, 259-306, 317, 381, 384, 495, 550, 563; — liste des hauts fonctionnaires, 296-298.  
 Ptolémaïs, 43, 58, 59 n. 1, 65 n. 4, 123, 140, 142, 147, 148, 183, 185.  
 Ptolémée, fils de Aboubos, 144, 145.  
 Ptolémée, fils de Mennaeus, 153, 154, 156 n. 2, 158, 159, 165.  
 PTOLÉMÉE (Cl., le géographe),

- 14, 31, 35 n. 1, 44 n. 3, 46, 48, 50, 62 n. 1, 93 n. 1, 193 n., 201, 218 n. 1, 272 n., 283 n., 290, 328, 334, 380, 395 n. 1.  
 Ptolémées, 41, 54, 59, 126, 127, 138, 156, 173, 195, 196, 197, 199 n. 3, 304, 434, 509, 561, 562 ; — Epiphane, 125, 126 ; — Evergète, 122, 145 ; — Keraunos, 118 ; — Lathyrus, 148, 149 ; — Macron, 136 ; — Philadelphie, 43, 54, 64 n. 5, 120, 121, 122, 128 ; — Philometor, 140 ; — Philopator, 122, 123, 125 ; — Soter, 115, 116, 117, 118.  
 PUCHSTEIN, 499 n. 1.  
 Pulusati, 74 n. 2, 98. Voir Philistins.  
 Qasr Rabba, 271, 420.  
 Qastal, 69 n. 4.  
 Qatna, 26.  
 Qaysah, 453, 454.  
 Qaysat, 417.  
 Qérioth, 87.  
 Qidri (Arabes), 28.  
 Qiriathaïm, 87.  
 Qolzoum, 365, 524 n.  
 Qoraichites, 332, 345.  
 Qos, 109.  
 Qoué, 104 n. 1.  
 Qouseir, 69 n. 4.  
 Qouteifeh, 69 n. 4.  
 QUATREMÈRE, 17, 26-27, 29, 85 n. 4, 124 n. 2, 282 n. 1, 348 n., 351, 367 n.  
 Qudshou, 107.  
 Quedeis, 86.  
 Quirinus, 244.  
 Qurā (wadi), 222, 228.

## Q

- Qabous, 343.  
 Qadesh, 107.  
 Qalaat el Alqé, 272.  
 Qalaat Anezeh, 272.  
 Qalaat Daba, 272.  
 Qalaat el Esa, 271.  
 Qalaat Ezrak, 69 n. 2, 268.  
 Qalaat Guindi, 363, 365.  
 Qalaat Hesa, 272.  
 Qalaat el Hosn, 193 n.  
 Qanawath, 193 n.  
 Qara, 69 n. 4.  
 Qarqour, 63 n. 1.  
 Qaryatin, 69, 321.  
 Qasiou, 417.  
 Qasr el Abyad, 69, 272, 403, 438.  
 Qasr Amra, 338.  
 Qasr el Bint, 271, 416.  
 Qasr Bjer, 271, 272.  
 Qasr Firaoun, 512, 558.  
 Qasr Gheit, 60.

## R

- Râ, 397.  
 Rabba, 64, 150, 289, 291.  
 Rabbabathora, 64 n. 2, 65 n. 4.  
 Rabbata, 91, 150 n. 2.  
 Rabbatamano, 64 n. 5.  
 Rabbath-Ammon, 64, 73, 91, 123, 127, 132, 135, 139 n. 2, 144, 383. Voir Ammon-Philadelphie.  
 Rabbath-Moba, 64, 76, 87, 150, 291, 293, 383, 420 n. 2.  
 Rabel Ier, 152, 153, 155, 172, 257, 460, 519 ; — II, 175, 219, 227, 255-257, 258, 260, 264, 275, 377, 378, 381, 413, 464, 504, 521-522, 534.  
 Rafeidan Mejadi Pacha, 574.  
 Ragaba, 157, 211.  
 Ragib, 157 n.  
 Raham, 418, 420.  
 Rahmanites, 200.



- Raïpta, 211.  
 Raithou, 328.  
 Rakka, 341.  
 Ramleh, 143 n. 1, 145 n. 1.  
 Ramsès III, 82, 98.  
 Rapha, 112.  
 Raphia, 56, 59, 98, 107, 109,  
     121, 123, 126, 169.  
 Raphidîm, 294.  
 Raphon, 165 n. 1.  
 Rapihi, 98, 109.  
 Rasa, 56 n. 4, 57.  
 Ras el Aïn, 152 n. 1.  
 Rasis, 56 n. 3.  
 Ravenne (géographe de), 46.  
 Raves, 529.  
 RAWLINSON, 68 n. 1, 478.  
 Rebai (Al), 366.  
 Refah, 98.  
 REHM, 211 n.  
 REINACH (Th.), 133 n. 2, 135 n. 2.  
 REINACH (S.), 165 n. 5.  
 Rekem, 85.  
 RELAND, 192 n. 3.  
 RENAN (E.), 16, 185 n. 1, 186  
     n. 2, 189, 211 n. 1, 220,  
     268 n. 1, 393 n., 451, 452,  
     478 n. 2, 479, 480, 485.  
 Renaud de Châtillon, 353 n.,  
     360-362, 364, 575.  
*Répertoire d'Epigraphie sémiti-*  
*que*, 16 n. 6, 256 n. 1, 316  
     n. 3, 336 n. 1, 451.  
 Répha, 56 n. 3.  
 Rephaïm, 91.  
 Rephane, 165, 193 n.  
 Restan, 130, 153 n. 2.  
 RÉVILLE (A.), 431 n. 4.  
*Revue biblique*, 9, 13, 16, 19,  
     221 n. 3, 321 n. 1, 405 n. 2,  
     424 n. 1 et 2, 425 n. 4,  
     426 n., 427 n. 1, 431 n. 1,  
     439 n. 1, 451, 456 n.  
 REY (Baron), 276 n. 3, 348 n.,  
     351 n. 4, 355 n. 1, 360 n. 1.  
 Rhadamante, 529.  
 Rhadaméens, 529.  
 Rhamanites, 526.  
 Rhapta, 44.  
 Rhinocoroura, 56, 59, 98, 157,  
     183, 294, 525.  
 Rhodes, 186 n. 1, 188.  
 RHODOKANAKIS (N.), 230 n., 234.  
 Rhose, 65 n. 4.  
 Rhydda, 150 n. 2.  
 Riad, 50.  
 RICKMANS (G.), 390 n. 2.  
 Riphéarima, 529.  
 Risapha, 317.  
 RITTER, 367 n.  
 Robatha, 63 n. 1, 290.  
 Rochemammet (Arétas IV), 243.  
 ROEHRICHT, 364 n. 1.  
 ROHDEN, 288 n. 3.  
 Romain du Puy, 350.  
 Rome, Romains, 39, 40, 41, 44,  
     54 n., 61, 62 n. 1, 65 n. 2,  
     73, 78, 115 n. 1, 118, 125,  
     126, 138, 240, 144, 145, 147,  
     154 n. 3, 158, 159, 161, 163,  
     164, 169, 170, 173, 178, 179,  
     183, 184, 192, 194, 195, 200,  
     202, 205, 206, 209, 210, 211,  
     212, 213, 215, 241, 243, 245,  
     247, 249-252, 254, 258, 259-  
     306, 308, 309, 310, 315 n. 1,  
     317, 318, 321, 324, 325, 330,  
     334, 335, 337, 339, 352, 359,  
     375, 376, 382 n. 3, 383, 384,  
     399, 406, 407, 411, 431, 436,  
     450, 461, 470, 484, 486, 489,  
     491, 492, 494, 509, 523-527,  
     544, 545, 550, 562, 563, 564,  
     568.  
 ROORE, 6 n. 1.  
 Ropouhou, 56 n. 3.  
 Ross, 9.  
 ROSTOWZEW, 499 n. 1.  
 ROTHSTEIN (G.), 336 n. 2.  
 Rouahou, 463.  
 Roudâ, 418.  
 ROUGÉ (E. DE), 445.

Rouge (mer), 3, 24 n. 1, 34,  
35, 37, 41, 43, 45, 49, 55,  
59, 60 n. 1, 73, 75, 92, 95  
n. 1, 195, 196, 197, 201, 240,  
241, 268, 285, 309, 313, 350,  
353 n., 361, 380, 398, 417,  
433, 450 n. 3, 527, 528, 536,  
539, 560, 562, 570.

Rouhou, 417.

Ruad, 98, 479.

Ruben, 96, 193 n.

Ruhbé, 69.

Ruhub, 103.

Rûma, 454.

RÜPPEL (E.), 13, 93, 94, 95 n.  
2, 217, 353 n., 482.

## S

Saba, 44, 75, 106, 200, 206,  
231 n., 232, 234, 235, 239 ;  
— liste des rois, 231 n. 234  
n. 5.

Sabatha, 35 n. 1, 528.

Sabba, 268 n. 2.

Sabbiens, 430.

Sabéens, 36, 67 n. 2, 200, 240  
n. 1, 264, 388, 396 n. 3, 402,  
420, 432, 439, 442, 444, 447,  
528, 560.

Sabha, 268 n. 2, 278.

Sabos, 200.

Sabra (wadi), 273, 328, 384.

Sabus, 526.

SACHAU (E.), 255 n. 3, 448 n. 4,  
463 n. 6.

Sadakah (Es), 54 n., 290.

Sadar, 363. Voir Qalaat Guindi.

SADEK (Hassan), 363 n.

Sa'del, 463.

Sadr, 363, 364.

Safa, 14, 68, 69, 154 n. 3, 236,  
261, 264-265, 272, 395, 414  
n. 2, 415, 418, 419, 420, 421,  
439 n. 2, 442, 445, 467-468.

Safed, 252.

Sahouré, 36-37, 38.

Saiace, 529.

Saïda, 463.

Saïdu, 417.

Saint-Bertrand-de-Comminges,  
243.

Saint-Jean-d'Acre, 58, 98, 123,  
183.

Sakuhu, 455.

Saladin, 353 n., 357, 358, 362,  
364, 365, 565.

Salamiens, 239.

Salcad, 65 n. 3.

Salcah, 65, 276, 278, 371, 383.

Salée (mer), 293 n. 2. Voir Morte  
(mer).

Salem, 401.

Salih, 219, 223, 229.

Salihides, 268.

Saliyeh, 314, 315 n. 1.

Salkhad, 65 n. 3, 152 n. 2,  
254, 275 n. 2, 276, 278, 291,  
335 n. 2, 414, 463, 470, 511.

SALLET, 318 n. 2, 321 n. 4.

Salm, 220, 401 ; — de Hagam,  
401 ; — de Mahar, 401.

Salma (djabel), 50.

Salmanasar II, 103, 104 ; — IV,  
107.

Salomé Ire, 153 n. 3, 184 n.,  
207, 208, 215, 375, 381 ; —  
II, 245.

Salomé-Alexandra, 148.

Salomon, 54 n. 75, 241, 310, 352.

Salt (Es), 137, 143 n. 1, 145 n. 1,  
193 n., 286, 293 n. 4, 538,  
544, 576, 577.

Salt (évêché), 293.

Salt Geraritique, 293.

SALT (H.), 5 n.

Samaga, 144.

Samarie, 61, 87, 97, 107, 123,  
126, 130, 131, 147, 169, 215,  
243.

Samas, 389, 390.

- Samas-Souma-Oukin, 110.  
 Samir Yuharis, 337.  
 Samnéens, 529.  
 Samos, 125.  
 Sampsicéramos, 153, 165, 249 n.  
 Samra, 156 n. 3.  
 Sams, 389.  
 Samsi, 106.  
 Samuel (Sir Herbert), 575.  
 Samuelis, 193 n.  
 Sanaa, 35, 200, 201 n. 1, 239, 560.  
 Sandahanna, 123 n.  
 Saoudat, 461.  
 Saout (Es), 335 n. 2.  
 Sapor I<sup>er</sup>, 318, 320, 321, 323.  
 Saraca, 68, 332.  
 Saracènes, 68, 262, 263, 304, 331, 332, 334, 342, 345, 346, 375, 387, 434.  
 Sarah, 21 n. 4.  
 Sarapis, 399, 494, 496.  
 Sardes, 124.  
 Sardica, 283 n.  
 SARGENTON-GALICHON (A.), 353 n.  
 Sargon, 28, 237 ; — II, 37 n. 2, 107, 108.  
 Saron, 107, 152.  
 Sarraqu, 263.  
 Sarrasins, 348, 350, 352, 353 n., 361, 362, 470, 565.  
 Sartaba (mont), 168 n.  
 Sassanides, 308, 315 n. 1, 334, 337, 340, 342.  
 Saturninus, 210, 213.  
 Saudat, 245 n. 2.  
 SAULCY (DE), 17, 18, 134 n. 1, 146 n. 3, 174, 191 n., 254 n. 2, 280 n. 2, 318 n. 2, 399 n. 1, 403, 409 n. 2, 514 n. 2.  
 SAVIGNAC (R. P.), 9, 13, 16, 18, 71, 221 n. 1-3, 226, 230, 232, 253, 257, 302 n., 305 n. 1, 338 n., 340 n., 350, 351, 353 n., 355, 379, 382 n. 1, 386 n., 394 n. 1, 395 n. 3, 398 n. 2, 399 n. 3 et 5, 419 n. 3, 421 n. 3, 422 n., 423, 425, 426, 427 n. 1, 430, 433 n., 437 n. 1, 451, 452, 453 n. 4, 454 n. 1, 455 n. 1 et 2, 467 n. 1, 471, 472, 474, 478 n. 2, 485, 486 n., 487, 488, 489 n. 2, 492 n., 518, 560.  
 SAYCE, 90 n. 2.  
 Sbaita, 84, 379 n. 1.  
 Scantate, 529.  
 Scaurus, 163-170, 173, 311, 374, 516, 562.  
 Scénites (Arabes), 263, 434.  
 SCHEFER (S.), 25 n. 2, 28, 104 n. 2.  
 Schibwan (wadi), 200.  
 SCHLATTER, 193 n.  
 SCHLUMBERGER (G.), 357 n., 360 n. 2, 362.  
 SCHOFF (W. H.), 34 n. 1, 35 n. 1, 40 n. 3, 41 n. 3, 45 n. 1.  
 SCHUBERT, 6 n. 1.  
 SCHÜRER (E.), 17, 28 n. 3, 148 n. 2, 150 n. 1 et 3, 154 n. 3, 156 n. 3, 157 n., 161 n., 165 n. 5, 168 n., 171 n., 185 n. 1, 215 n., 243, 244 n. 2, 246 n. 1, 248 n., 249 n., 251 n. 2, 253 n. 1, 255 n. 2, 260 n., 280 n. 2 et 4, 281 n. 1, 313 n. 1, 375.  
 Scopas, 123 n., 125.  
 SCYLAX CARYANDENSIS, 121.  
 Scythopolis, 65 n. 1, 66, 77 n., 142, 147, 164, 168, 169, 192, 193 n.  
 Seane, 294.  
 Sebasmia, 409, 411.  
 Sébaste, 317.  
 Sebastia, 216.  
 Seboim, 22 n.  
 SEETZEN, 5, 63 n. 2.  
 Segor, 293.  
 Séhon, 90, 91.

- Seïa, 420, 436.  
 Seïr, 30, 83.  
 Sela (Pétra), I, 85, 105, 350, 508, 561, 565.  
 Selem, 350, 565.  
 Seleucia, 156, 157, 287.  
 Séleucides, 39, 58, 73, 77 n., 115, 117 n. 2, 118, 119, 121, 127, 128, 129, 133, 145, 153, 156, 158, 159 n. 2, 173, 207, 292, 304, 310, 311, 312, 315 n. 1, 377, 388, 408, 461, 509, 515, 554, 561, 562 ; — liste des derniers Séleucides, 149 n. 4.  
 Séleucie, 69, 119, 157.  
 Seleucie de Pierie, 122, 123.  
 Seleucos Ier, 115, 116, 118, 315 n. 1 ; — II, 39, 122 ; — III, 122 ; — IV, 132 ; — VI, 153 n. 2.  
 Semeber, 22 n.  
 Sémites, 24, 29, 90 n. 2, 102, 387, 388, 389, 390, 396, 406 n. 1, 419, 423, 428, 429.  
 Sempisigeram, 153, 159. Voir Sampsicéramos.  
 Sennaab, 22 n.  
 Sennaar, 22.  
 Sennacherib, 37 n. 2, 108, 234.  
 Seos, 382.  
 Sephat, 84.  
 Saphoris, 245.  
 Septime Sévère, 275, 279, 281, 287, 317, 563.  
 Sept-Puits, 526.  
 Sequeiq el Dib, 258 n.  
 Sérabit el Khadim, 445, 508.  
 Serbal (djebel), 80, 408.  
 Serbonis (lac), 60.  
 Sès, 14, 68, 272.  
 Set, 398.  
 SETHE (K.), 25 n. 3, 102, 445.  
 Seti II, 30.  
 Sevia, 68.  
 Sextus Florentinus, 468.  
 Sextus Florus, 399 n. 5, 501.  
 Shakilat, 253. Voir Chaqilât.  
 Shakka (ras), 164.  
 Shammar, 50, 337, 430.  
 Shammar Yourich, 337.  
 Shaqqa, 278 n. 2.  
 Sharahil, 449 n. 1.  
 Shawer, 357, 358.  
 Shei, 439.  
 Shein, 164.  
 Sheshonq Ier, 443.  
 Shirkouk, 357, 358.  
 Shou, 398.  
 Shubha, 278, 412.  
 Si, Sia, 69, 278, 403, 406, 409 n. 1, 420, 422, 436-440.  
 Siam, 40.  
 Sibi, 528.  
 Sichem, 61, 151.  
 Sicile, 343.  
 Sicules, 31.  
 SIDERSKY, 89 n. 5.  
 Sidètes Evergète, 143.  
 Sidon, 50, 98, 103, 105, 118, 126, 185, 306, 395, 429, 444.  
 Sidunu, 105.  
 Sigata, 164.  
 Sikh, 3, 6, 7, 62, 117, 327, 366, 367, 393 n., 410, 424, 426, 427, 494, 500, 504, 513, 553, 554-555, 557, 559, 564, 566, 567, 568, 569.  
 Silas, 153.  
 Silo, 183.  
 Siméon, 293.  
 Simios, 402 n. 2.  
 Simon Macchabée, 137, 139, 142, 143-144.  
 Sin, 56, 60 n. 1, 309, 362.  
 Sinaï, 3 n. 1, 8, 9 n. 1, 23, 48, 56, 75, 79, 80, 96, 109, 128, 150 n. 2, 195, 281, 294, 328, 329, 333, 336, 349, 350, 357, 359, 363, 364, 365, 367, 384 n. 1, 396, 406, 408, 409, 435, 445, 447, 449, 451, 452.



- 456 n., 465, 466, 467, 508,  
536, 564, 565, 566, 577.  
SINCELLUS (G.), 156 n. 2, 183 n. 1.  
Singalla, 220.  
Sinna, 164.  
Sirhan (wadi), 68, 200 n. 2.  
Sirr (wadi), 202.  
Sirrè (Es), 63 n. 1.  
Sirtha, 63 n. 1.  
SMITH (G. Adam), 33 n. 1.  
SMITH (Robertson), 406 n. 1.  
Soada, 65, 278, 383, 404.  
Soaka, 44, 75.  
Soba, 110.  
Sobaeia, 63 n. 1.  
Sobila, 294.  
SOCRATÈS, 331 n. 4, 336 n. 2.  
Sodome, 21, 22, 30, 62, 73, 406.  
Soemus, 154 n. 3, 186 n. 1, 213.  
Somalis, 38, 39, 44.  
Sora, 68 n. 2.  
Soractio, 68 n. 2.  
Soueidah, 65 n., 3, 274, 404, 470.  
Voir Souweida.  
Soukailat I<sup>re</sup>, 253, 377; — II,  
377, 461.  
Soukh Mazen, 341.  
Souweida, 65 n. 3, 275 n. 2,  
278, 286, 438, 439 n. 2, 463.  
Sowa, 415.  
SOZOMÈNE, 331 n. 4 et 6, 336 n. 2,  
375.  
Speluncis, 291.  
SPENGER (A.), 198 n. 1.  
SPRENGER, 35 n. 1, 124 n. 3, 200,  
202.  
STÉPHANE DE BYZANCE, 15, 62 n.  
2, 152 n. 2, 283 n., 289, 332,  
378, 380, 395 n. 1.  
STÉRRET, 311 n. 1.  
STORIS (Sir R.), 541, 542, 576.  
STRABON, 2, 3, 30, 40 n. 1, 46,  
51, 56 n. 1 et 2, 60 n. 1,  
77 n., 141 n. 1, 166 n. 2,  
185 n. 1, 196 n. 2, 197, 198  
n. 1, 199, 200, 201, 204, 205,  
206, 207 n., 214, 234, 368,  
369-370, 371, 375, 380, 387,  
408 n. 1, 523-527, 562.  
Straton, 189.  
Stratonice, 118.  
STRZYGOWSKI (J.), 338 n.  
STÜBE (R.), 446 n. 1.  
STUDNICZKA, 499 n. 1.  
Subarou, 90 n. 2.  
Subha, 268 n. 2.  
SUÉTONE, 247.  
Suez, 3 n. 1, 55, 241, 362, 408,  
524 n., 539, 560, 563, 577.  
SUIDAS, 394, 397, 398.  
Sukkayat, 465.  
Sukkout, 401.  
Sullaï (Sylléos), 191 n.  
Surru, 105.  
Suse, 69.  
Suwa, 415.  
Swér, 68 n. 2.  
Syagrius, 528.  
Sycaminum, 61, 66.  
Sycomazon, 294.  
Syène, 281.  
Sygaros, 529.  
Sylléos, 175, 186 n. 1, 190-214,  
375, 376, 381, 450, 500, 523,  
524, 525, 527, 563.  
Syrie, 4, 6 n. 1, 24, 26, 31,  
33 n. 1, 37 n. 1, 48, 58, 59,  
62, 64, 66, 77 n., 87, 97, 100,  
102, 103, 104, 105, 106, 107,  
110, 112, 115, 116, 117, 118,  
119, 120, 127, 129, 136, 144,  
145, 146, 149, 152, 153, 154,  
158, 159, 163, 164, 166, 169,  
171, 172, 179, 180, 181, 182,  
184, 189, 193, 215, 217, 219,  
221, 243, 244, 245, 248, 249,  
251, 260, 264, 280, 281 n. 1,  
283, 285, 286, 295, 298, 300,  
302, 303 n., 304 n. 2, 306,  
311, 315 n. 1, 317, 319, 320,  
321, 325, 334, 335, 338 n.,  
339, 340, 341, 342, 344, 346,

347, 350 n. 1, 356, 358, 361,  
362, 364, 366, 374, 375, 388,  
396, 399, 402, 406 n. 1, 407,  
408, 409, 411, 415, 419, 420,  
431, 438, 440, 452, 467, 479,  
480, 485, 491, 494, 496, 508,  
509, 515, 542, 560, 561, 562,  
563, 572, 577.

Syrméon, 72.

SZANTO, 442.

## T

TABARI, 336 n. 2.

Tabatha, 294.

Taboua, 108.

TACITE, 51, 133.

Tadah, 454.

Tadai, 454.

Tadmor, Tadmor, 69, 308, 310,  
311. Voir Palmyre.

Tafileh, 271, 355, 359.

Taif, 223 n., 414.

Taima, 71, 87 n. 4, 89, 107. Voir  
Teima.

Taimu, 381, 465.

Tamna, 528.

Tamoudéens, 107, 200, 201, 219,  
222, 223, 230, 237-239, 336,  
445.

Tanit, 429.

Taoènes, 529.

Tapsaphas, 293.

Tarba, 303 n.

Tarichée, 249.

Taurus, 120, 164.

Tawane, 272.

Tayayé, 344.

Tebouk, 49, 203, 218, 219, 237,  
238, 257, 344.

Tedion, 68 n. 2.

Tefnet 397.

Téglath-Phalasar, 310 ; — III,  
39, 106.

Teima, 12, 23 n. 1, 49, 50, 67,  
108, 131, 199, 203, 219, 220-  
221, 223 n., 225 n. 2, 237,  
238, 257, 401, 443, 444, 454,  
509.

Tell Abil, 193 n.

Tell Ashtara, 65 n. 4.

Tell ech Chougafief, 195, 434,  
435.

Tell el Garaisheh, 57 n. 2.

Tell Gezer, 293.

Tell Qolzum, 55.

Tell esh Shibab, 165 n. 1.

Telouk, 461.

Tenoukhides, 268.

TERTULLIEN, 396 n. 3.

Thabala, 339.

Thabudeos, 270 n. 1.

Thainatha, 302.

Thama, 303 n.

Thamana, 302 n., 303 n.

Thamara, 63 n. 1, 294.

Thamudena, 237.

Thamudènes, 529.

Thantia, 65 n. 4.

Tharais, 293.

Thauba, 68.

Thébaïde, 304 n. 2, 525.

Thèbes, 37, 80, 280, 328.

Thécoë, 139.

Thema, 219.

Théodose II, 54 n.

THÉOPHANE, 281, 331 n. 4, 332,  
336 n. 2, 341, 342 n. 2.

Théouprosopon, 154, 164.

THIERSCH, 499 n. 1.

THIETMAR, 353 n.

Thimanéens, 529.

This, 40.

Thoana, 272 n.

Thomma, 46 n. 2, 200.

THOMSEN, 291 n. 6.

Thora, 59 n. 1.

Thorat, 315.

Thormia, 65 n. 4.

Thrace, 318 n. 1.

- Thumata, 68 n. 1.  
 Tibère, 246, 247, 252, 343.  
 Tibériade, 66, 142, 193 n., 194, 287, 300, 362.  
 Tiberias, 245, 249, 252, 280.  
 Tigrane, 158, 159, 163.  
 Tigranocerte, 159.  
 Tigre, 26, 27, 109, 118, 124, 388, 478, 480.  
 Tih, 241.  
 Tihama, 45 n. 1, 235, 466 n. 1.  
 Timolaüs, 322.  
 Timothée, 137.  
 Timsah, 54.  
 Titus, 62, 249, 251, 254, 264, 298, 300, 546, 575.  
 Tizi, 315.  
 Tlah (El), 63 n. 1.  
 Tobiades, 133, 135.  
 Toloana, 63 n. 1.  
 Toloha, 63 n. 1, 303 n.  
 Tomabéens, 528.  
 Tomala, 528.  
 Tomara, 63 n. 1.  
 TONNEAU (R. P.), 56 n. 2, 84 n. 4.  
 Tor, 3 n. 1, 24 n. 1, 328, 333, 408.  
 Tortose, 479.  
 Torrent d'Égypte, 56 n. 2, 108, 112.  
 Toumilat (wadi), 54, 55, 195, 434 n. 1.  
 Trachonite, 65, 76, 174, 192, 209, 212, 215, 264, 268, 291, 395.  
 Trajan, 260, 268, 270, 276, 403, 409 n. 2, 420, 430.  
 Transjordanie, 33 n. 1, 83, 107, 154 n. 3, 193 n., 291, 292, 306, 349, 350, 357, 364, 511, 536-539, 540, 544, 545, 565, 566, 577.  
 TREBELLIIUS POLLION, 320, 321 n. 1, 323 n. 1.  
 Trébonien, 409 n. 2.  
 Tricomia, 291.  
 Tripoli, 153, 164, 165, 348.  
 Troglodytes, 40, 523, 528.  
 Tryphon, 141, 142, 143.  
 Tsin, 40.  
 Tsoar, 22 n.  
 Tsoara (Zoar), 22 n. 1.  
 Tuba, 68 n. 2, 338.  
 TUCH, 16, 150 n. 2.  
 Tûra, 455.  
 Turkestan, 40.  
 Turquie, 365, 566, 572.  
 Tychè, 404, 420-421.  
 Tylos (îles), 67, 124.  
 Tyr, 23 n., 50, 58 n. 3, 74 n. 2, 98, 103, 105, 114, 118, 123, 142, 145, 185, 291, 306, 409, 410, 561.  
 Tyros, 134, 136, 137, 384. Voir Arak el Emir.
- U
- Uade, 302.  
 Ubaïr, 68 n. 2.  
 Udumé, 109.  
 Udumma, 109.  
 Ukaisir, 400 n. Voir Okaisir.  
 Ulatha, 194.  
 Ullaka, 194 n. 2.  
 Umkeis, 193 n.  
 Umm er Resas, 194, 271, 272, 382 n. 3, 463.  
 Umm es Surab, 255 n. 5, 464.  
 Umm el Walid, 271, 272, 302 n.  
 Ur, 21 n. 4, 69, 104.  
 Usdum (djebel), 21 n. 3.
- V
- Vadéens, 528.  
 VAILHÉ, 383 n. 1, 493 n. 2.  
 Valérien, 294, 317, 319.  
 Val Moÿse, 5, 327, 349-356, 358, 367, 565.

Valtha, 271, 302.  
 Van, 255.  
 Varahran I<sup>er</sup>, 323.  
 Varus, 154 n. 3, 243.  
 Vénitiens, 309.  
 Vénus, 414, 415, 416, 417, 418  
   n. 2, 466, 496.  
 Vérone, 283 n., 287.  
 Versamini, 61 n. 2, 290.  
 Vespasien, 58 n. 3, 251.  
 Veterocaria, 290.  
 VIGOUROUX, 74 n. 2, 80 n. 1.  
 VINCENT (R. P.), 9, 16, 28, 62  
   n. 1, 82 n., 253, 270 n. 2, 271  
   n. 2, 302 n., 303 n., 351 n. 3,  
   386 n., 425 n. 4, 447, 456.  
 Vintidius, 183.  
 VIROLLEAUD (Ch.), 404 n. 2.  
 Vitellius, 247, 248.  
 VOGÜE (M. DE), 14, 16, 17, 68,  
   69, 171 n., 174, 265 n., 276  
   n. 3, 311 n. 1 et 2, 313 n. 1,  
   319 n. 1, 380 n. 2, 387, 416  
   n. 1, 418, 437 n. 1, 438, 439  
   n. 2, 449, 451, 456, 458, 460,  
   461 n. 1, 462-463, 464 n.,  
   465 n. 2, 467, 488.  
 Vologèse II, 315 n. 1.  
 Vologésias, 315.  
 Volubilis, 277.  
 Volumnus, 209 n., 210.  
 Volusien, 409 n. 2.  
 Vranmimal, 530.  
 Vulgate, 294.

## W

Wadd, 233, 415, 431, 432.  
 WADDINGTON (W. H.), 16, 260 n.,  
   265 n., 268 n. 2, 305, 311 n. 2,  
   321 n. 4, 331 n. 3, 382 n. 1,  
   419 n. 2, 449, 463 n. 1.  
 Wahabites, 7 n., 567.  
 Wahballah, 454.  
 Wahballahi, 453.

Wahballath, 311, 321, 322, 323,  
   416.  
 WAHIDI, 345.  
 Wailat, 453.  
 Waira (El), Waire, 5, 351. Voir  
   Ouaira.  
 Wale (wadi), 271.  
 Walid I<sup>er</sup>, 338 n.  
 WALLIN, 203, 220 n. 1.  
 WATZINGER, 510.  
 Wegh (El), 202, 203.  
 WEILL (R.), 55 n. 1, 80 n. 1,  
   96 n. 1 et 2.  
 WELLSTED, 35 n. 1, 95 n. 1,  
   202 n. 1, 353 n., 482 n. 2.  
 WETZSTEIN, 14, 69, 265 n., 418  
   n. 2, 449, 467.  
 WIEGAND (Th.), 11, 85 n. 4,  
   211 n. 1, 279 n. 2, 369, 379  
   n. 1, 411 n. 2, 412, 476,  
   485 n. 1, 498, 499, 500, 505,  
   506, 510, 511, 512, 558.  
 WIENER (H.), 80 n. 1.  
 WIET (G.), 363 n.  
 Wijn (El), 202, 203.  
 Witru, 463.  
 WOOLEY, 379 n. 1.  
 WULTZINGER, 11.

## Y

Yabbok, 90, 91, 149 n. 1, 157 n.,  
   193 n., 285, 286, 541, 545, 550.  
 Yada il Bayyin, 234.  
 Yagouth, 415.  
 Yahaz, 87.  
 Yahia, 449 n. 1.  
 Yahvé, 402, 462.  
 YAKOUBI (El), 95 n. 4.  
 YAKOUT, 65 n. 3.  
 Yambo, 49, 417.  
 Yaouk, 415.  
 Yarmouk, 66, 73, 91, 193 n.,  
   268, 286, 287, 346.  
 Yasduqil, 239.



Yathrippa, 204 n.  
 Yehawmelek, 444.  
 Yémen, 48, 234, 235, 308.  
 Yerim, 201.  
 Yethro, 92, 95, 396 n. 2, 461  
 n. 2.  
 Yetour, 23 n. 1, 90, 154 n. 3.  
 Yidi Ilu Bayin, 234.  
 Yitro, 396 n. 2. Voir Yethro.

## Z

Zabbai, 324.  
 Zabdas, 321, 324.  
 Zabdiel, 141.  
 Zabé Atauf (Pétra), 105 n. 3,  
 348 n., 423, 424, 425, 426,  
 466, 505, 566.  
 Zabel, 141.  
 Zabibie, 106, 234.  
 Zabina (Zénobie), 320.  
 Zacro, 31 n. 2.  
 Zadagatta, 53 n. 1, 54 n., 290.  
 Zainab (Zénobie), 320.  
 Zaitha, 315 n. 1.

Zakara, 31.  
 Zakir, 104 n. 1.  
 Zakkari, 30-31, 74 n. 2.  
 Zamarènes, 529.  
 Zarái, 70 313 n. 3.  
 Zarou, 60.  
 Zebed, 448.  
 Zekal, 31.  
 Zendjirli, 443, 444.  
 Zenobia, 323.  
 Zénobie (reine), 301, 311, 315,  
 320-325, 335.  
 Zénodore, 154 n. 3, 194, 209.  
 Zénon Cotylas, 72, 144, 153.  
 Zerka (wadi), 90, 286.  
 Zeus, 397, 399, 411, 420.  
 Ziza, 272, 291, 302 n., 329, 395  
 n. 3, 547, 575.  
 Zizeh, 407 n. 2.  
 Zoar, 22, 349.  
 Zoara, 30, 73, 150, 290.  
 Zocomus Dogom, 331.  
 Zodocatha, 54 n., 290.  
 Zoïle, 463.  
 Zoora, 293.  
 Zôscalès, 44.  
 ZOZYME, 321 n. 1, 323.

## ADDENDA ET CORRIGENDA

---

P. 36, l. 3, *au lieu de méridien, lire : midi.*

P. 69, l. 9, *au lieu de pl. 102, lire : pl. 107.*

P. 85, l. 8 :

Les passages de la Bible mentionnant le nom de Sela, sont *Isaïe*, xvi, 1 ; *XLII*, 11 ; *Juges*, 1, 36, *II Rois*, xiv, 7. Il est probablement question aussi de cette ville dans *II Chron.*, xxv, 12.

Dans *II Rois*, xiv, 7, il est dit qu'Amasiah, roi de Juda, battit 10.000 Iduméens dans la vallée du Sel (mer Morte) et qu'il « s'empara de Sela ». Dans *II Chron.*, xxv, 11-12, il est ajouté qu'après cette victoire, les troupes d'Amasiah firent de nombreux prisonniers qu'elles menèrent sur la hauteur de Sela. Le passage d'*Isaïe*, xvi, 1, signifie que les Moabites, battus par les Hébreux et réfugiés à Pétra, envoient de là leur tribut de soumission au roi de Jérusalem.

Il n'y a guère de doute sur l'identité de Sela et Pétra. Tous les passages cités la placent en Idumée, et le nombre des localités de cette région étant limité, il n'en est guère d'autre répondant aussi exactement au caractère de « rocher » qu'impliquent toutes les citations visant Sela.

P. 103, note 1, *au lieu de ch. iv, p. 84, lire : ch. iv, p. 86.*

P. 105, note 3, *au lieu de ch. xx, § 2, 1, lire : ch. xix, § 2, 1.*

---



# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
PRÉFACE. . . . .	VII
INTRODUCTION. . . . .	X
CHAPITRE PREMIER. Les sources de l'histoire de l'Arabie Pétrée et de la Nabatène. . . . .	1-19
1. Les auteurs anciens. . . . .	1
2. La découverte de Pétra par Burckhardt. . . . .	5
3. Les voyageurs et les archéologues. . . . .	8
4. Les épigraphistes et les numismates. . . . .	15
5. Principales abréviations bibliographiques. . . . .	18
CHAPITRE II. Les origines des Nabatéens. . . . .	20-31
1. La tradition sémitique. . . . .	20
2. Les quatre groupements sémites de Syrie. . . . .	24
3. Les Nabatéens. . . . .	26
CHAPITRE III. Les Nabatéens rouliers du désert. . . . .	32-78
1. Le commerce de l'Inde. . . . .	33
2. La piste de Pétra en Egypte, par Elat et Clysma. . . . .	52
3. La piste de Pétra à Gaza et la piste côtière. . . . .	57
4. La piste de Pétra à Damas. . . . .	62
5. Les limites de la Nabatène. . . . .	71
CHAPITRE IV. L'Arabie Pétrée au temps de Moïse. . . . .	79-99
1. L'Exode. . . . .	79
2. Les Juifs traversent l'Arabie Pétrée et la future Nabatène. . . . .	84
3. Les guerres madianites et le pays de Madian. . . . .	92
4. Occupation de la Terre Promise. Etat ethnique de la Syrie méridionale. . . . .	96
CHAPITRE V. Les Arabes, les Nabatéens et l'Assyrie. . . . .	100-113
1. Les tablettes d'El Amarna. . . . .	100
2. Les royaumes syriens soumis aux Assyriens. . . . .	105
3. Relations d'Assur avec les Arabes et les Nabatéens. . . . .	109



<b>CHAPITRE VI. Premiers contacts des Nabatéens avec les Grecs. Leur rôle dans les conflits entre Lagides et Séleucides.</b>		114-128
1. Alexandre le Grand et les Diadoques.		114
2. Conflits entre l'Égypte et la Syrie pour la Coélé-Syrie.		120
<b>CHAPITRE VII. Les Nabatéens entre les Juifs et les Séleucides.</b>		129-160
1. Les débuts de l'État juif.		129
2. Le mouvement national des Macchabées.		136
3. Jonathan Macchabée, grand prêtre.		140
4. Simon Macchabée, grand prêtre et ethnarque.		143
5. Jean Hyrcan (135-104).		144
6. Aristobule (104-103).		147
7. Alexandre Jannée (102-78).		148
8. Les Nabatéens à Damas.		153
9. Tigrane en Syrie.		158
10. La reine Alexandra (76-69 ou 67).		158
<b>CHAPITRE VIII. Les interventions romaines. Pompée et Arétas III.</b>		161-170
1. Hyrcan II et Aristobule II (69 ou 67-63 av. J.-C.).		161
2. La médiation de Pompée.		163
3. La campagne de Scaurus.		167
4. Prise de Jérusalem et réorganisation de la Syrie-Palestine.		168
<b>CHAPITRE IX. La dynastie de Pétra. Tableau généalogique et liste des rois.</b>		171-177
<b>CHAPITRE X. Les successeurs d'Arétas III. Obodas II et Malichus I<sup>er</sup>. La Judée et la Nabatène jusqu'à Actium.</b>		178-189
1. Les événements jusqu'à l'invasion parthe.		178
2. L'invasion parthe sous Pacorus.		182
3. La guerre judéo-nabatéenne.		184
<b>CHAPITRE XI. Obodas III et Sylléos au temps d'Hérode le Grand. L'expédition d'Ælius Gallus en Arabie.</b>		190-216
1. Le pouvoir de Sylléos.		190
2. La Pérée.		191
3. Les Arabes et la flotte de Cléopâtre.		195
4. L'expédition d'Ælius Gallus en Arabie.		196
5. Projet de mariage de Sylléos et de Salomé.		206
6. Conflit entre Hérode et Sylléos : la dédicace de Milet.		209
7. Le procès et la mort de Sylléos.		212

CHAPITRE XII. L'extension de la Nabatène vers le Sud.	
El Heger et El Ela.	217-241
1. El Heger.	217
2. Teima.	220
3. El Ela.	221
4. Les tombeaux.	222
5. Succession des tribus sud-arabiques.	230
CHAPITRE XIII. Le dernier siècle de l'indépendance nabatéenne et de l'histoire juive.	
1. Arétas IV et Hérode Antipas.	242
2. La Palestine au temps des procurateurs romains.	249
3. Les derniers rois de Nabatène : Arétas IV, Malichus II et Rabel II.	252
CHAPITRE XIV. La Provincia Arabia.	
1. L'annexion de la Nabatène et ses conséquences.	259
2. Les limites de l'Arabia.	282
3. Index des légats, <i>praesides</i> et <i>duces</i> d'Arabie.	296
4. L'organisation militaire.	298
CHAPITRE XV. L'essor de Palmyre et le crépuscule de Pétra.	
1. Déplacement des routes commerciales. Essor de l'Empire parthe.	307
2. Les origines de Palmyre.	310
3. Le commerce et le tarif douanier palmyréniens.	312
4. Annexion et histoire intérieure de Palmyre.	316
5. Odéinat.	319
6. La reine Zénobie.	320
7. Le déclin de Pétra.	325
CHAPITRE XVI. Le système des phylarches. Saracènes, Lakhmides, Ghassanides.	
1. L'origine du système des phylarches.	330
2. La dynastie lakhmide de Hira.	334
3. Les Ghassanides.	339
CHAPITRE XVII. Pétra à l'époque des Croisades.	
1. El Aswit.	347
2. Le Val Moïse et l'Oultra-Jourdain.	349
3. Etat de l'Islam. Noureddin, Shirkouk, Shawer, Saladin.	356
4. Kérak et Renaud de Châtillon.	360
5. La visite du sultan Baibars à Pétra.	365

CHAPITRE XVIII. Les Nabatéens. Mœurs et gouvernement.	368-385
1. Les mœurs.	368
2. La royauté.	376
3. Le gouvernement : épitropes et stratèges.	380
CHAPITRE XIX. La religion.	386-440
1. Les dieux.	386
2. Sanctuaires et lieux de culte.	422
CHAPITRE XX. La langue et les inscriptions nabatéennes.	441-468
1. L'alphabet est d'origine phénicienne.	441
2. L'écriture et la langue nabatéennes.	446
3. Les inscriptions nabatéennes.	450
CHAPITRE XXI. L'architecture et les monuments.	469-513
1. Les tombeaux et leur évolution sculpturale.	469
2. Le créneau et l'escalier ; la gorge et le pylône.	477
3. Le Khaszné et les tombeaux colossaux.	493
4. Conclusions sur l'origine de l'art nabatéen.	507
5. La ville romaine de Pétra.	510
CHAPITRE XXII. La numismatique.	514-522
ANNEXE I. Expédition d'Ælius Gallus en Arabie.	523-527
ANNEXE II. Description de l'Arabie par Pline.	528-530
ANNEXE III. Monnaies nabatéennes de la collection des Pères d'Afrique, à Jérusalem.	531-534
ANNEXE IV. La Transjordanie et l'Arabie Pétrée en au- tomobile.	535-577
INDEX historique et géographique.	579-620
ADDENDA et corrigenda.	621

## PLANCHES ET CARTES DU VOLUME DE TEXTE

---

### PLANCHES

Désignation	SUJET	Pages
A	Le Khaszné, le Trésor, la plus belle façade monumentale de Pétra, dans le défilé du Sikh. ....	Frontispice
B	Les anciennes routes commerciales de la presqu'île arabique.....	49
C-D	Les Tables de Peutinger, tables IX et X.....	52
E	Les routes de Syrie-Palestine au iv <sup>e</sup> siècle de notre ère.	53
F	Alphabets comparés les plus anciens.....	449
G	Environs de Pétra, par A. Musil.....	510

### CARTES

à la fin de l'ouvrage.

- I Palestine, Nabatène, Moab, Hauran. Noms antiques et modernes.
  - II Arabie Pétrée, Nabatène. Carte historique.
  - III Plan de Pétra.
  - IV Pétra et ses environs.
-





## FIGURES

---

N <sup>o</sup>	Pages
1 Le navire de Sahouré.....	37
2 Bas-relief de Khorsabad.....	38
3 Navire de guerre du palais de Khorsabad (xiii <sup>e</sup> s. av. J.-C.)...	39
4 L'Arabie d'après le géographe de Ravenne (vii <sup>e</sup> s. ap. J.-C.)...	45
5 Monnaie attribuée à Gaza.....	58
6 Amman.....	64
7 L'inscription et le graffite d'Ahiram.....	81
8 Croquis du site de Maghair Shiayb.....	94
9 Les pays bibliques d'après les tablettes d'Amarna.....	101
10 Médaille de Scaurus.....	168
11 Plan d'un temple du Wadi Hamz.....	202
12 Dédicace de Sylléos à Milet.....	210
13 Portails funéraires d'El Heger.....	224
14 Niches votives à El Heger.....	225
15 Cadran solaire avec une inscription nabatéenne.....	227
16 Sanctuaire minéen de Héreibeh.....	229
17 La cuve de Héreibeh.....	230
18 Dessin rupestre avec proscynèmes tamoudéens et le nom de Huber.....	238
19 Médaille de l'annexion de l'Arabie.....	260
20 Hauran et Safa.....	265
21 Dessins rupestres et inscriptions safaitiques.....	267
22 Odruh, plan du camp fortifié romain.....	269
23 Bronze de Wahballath.....	322
24       »       » Zénobie.....	323
25 Inscription d'En Nemara.....	335
26 La forteresse franque de Pétra, El Waira, le Val Moïse des Croisés.	352
27 L'île de Graye, Djéziret Firaoun.....	353
28       »       profil.....	353
29 Environs de Maan (Jaussen et Savignac).....	354
30 Croquis de Maan (Doughty).....	355
31 La forteresse de Saladin, Sadr, Qalaat Guindi.....	363
32 Nephec double avec inscription grecque.....	373
33 Monnaie nabatéenne de Chaqilat I <sup>re</sup> .....	378
34 Relief de l'entrée du tombeau de Nusra à Abdeh.....	392

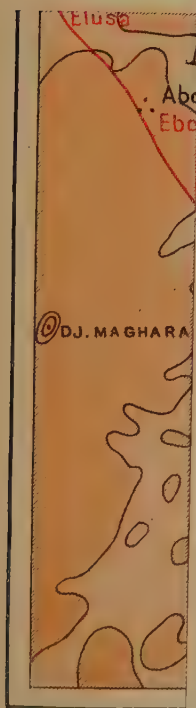
N°		Pages
35	Base à bétyle, Pétra.....	392
36	» » Syrie.....	392
37	» » et nephec, Pétra.....	393
38	Cippe obélisque, Pétra.....	393
39	Cippe obélisque, Pétra.....	393
40	El Hubzé : niche avec le relief de l'aigle.....	400
41	Monnaie de Bostra sous Trajan (autel de Dusarès avec bétyles et pains de proposition).....	403
42	La déesse safaita Rouïda.....	418
43	Petit haut-lieu, probablement tardif, au W. Tourkmanieh....	424
44	Inscription nabatéenne de Tell el Chougafieh.....	433
45	La grande inscription de Pétra.....	457
46	Souweida, le linteau du Taureau.....	462
47	Inscription d'Oumm es Sourab.....	463
48	Inscription de Bostra, Deir el Muslim.....	464
49	Schéma de trois tombeaux nabatéens.....	474
50	» deux » ».....	475
51	La maison égyptienne (réduction extraite d'un hypogée).....	475
52	Evolution de la maison nabatéenne.....	476
53	Acropole de Suse.....	477
54	Autel à couronnement en créneaux.....	478
55	Koudourrou portant le motif du créneau.....	479
56	Stèle figurée de Kouïoundjik.....	480
57	Le Megazil d'Amrith.....	481
58	Ornements peints sur enduit.....	482
59	Autel romain syrien.....	483
60	Schéma d'un tombeau à escalier.....	484
61	Fragment du Louvre.....	485
62	La gorge égyptienne.....	487
63	Le chapiteau nabatéen.....	488
64	Medaïn Salih, tombeau à arceau.....	490
65	Scène et motifs sur un linteau d'un tombeau d'Abdeh.....	491
66	Bostra, fronton.....	492
67	Petra, dessins dans une niche.....	493
68	Plan d'un tombeau nabatéen du pays de Madian.....	493
69	Le Khaszné, plan intérieur.....	496
70	» les degrés du vestibule.....	497
71	Le Deir, relief des chameaux.....	502
72	» l'autel, d'après A. Musil.....	503
73	Syrie, Palestine, Transjordanie, Arabie Pétrée, Hedjaz (croquis).....	537
74	Dolmens à l'ouest de Madeba.....	544

---

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE « LA HAUTE-LOIRE »

---









PHIL

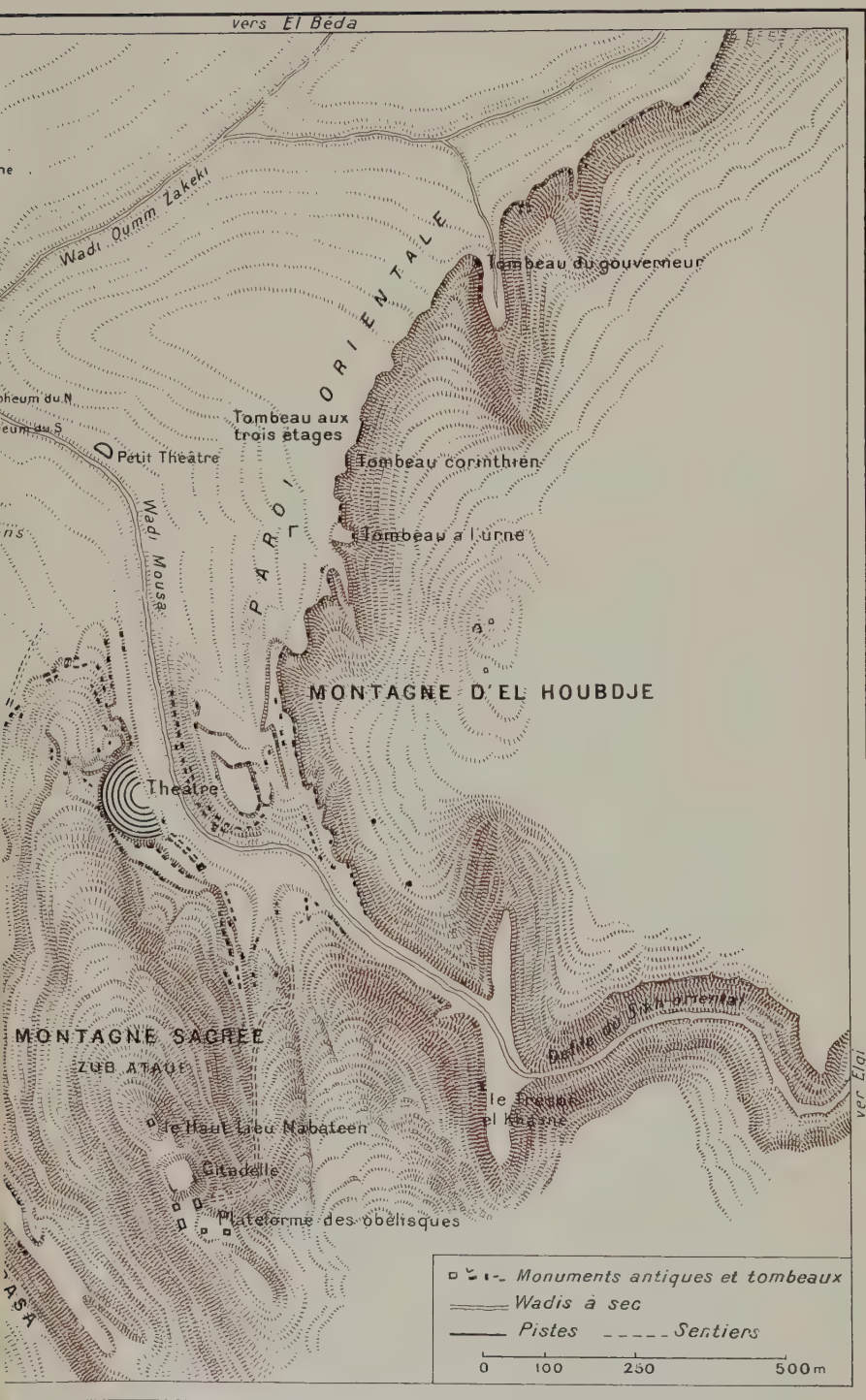
M<sup>1</sup>





*F. J. HUTIN del.*

Principalement d'après Brünnow et le lever par a  
Le plan des monuments romai



Division de la Royal Air Force de Palestine.  
D'après Wiegand.







A standard 1D barcode with vertical black bars of varying widths on a white background, used for library identification and tracking.

DATE DUE

PRINTED IN U.S.A.

GTU Library  
2400 Ridge Road  
Berkeley, CA 94709  
For renewals call (510) 649-2500  
All items are subject to recall.







